



G. NAUDÉ.

Ambroise Tardieu Direxit.

JOURNAL COMPLÉMENTAIRE DU DICTIONAIRE DES SCIENCES MÉDICALES.

Vires acquirit eundo.

TOME DOUZIÈME.

PARIS,
C.-L.-F. PANCKOUCKE, ÉDITEUR,
RUE DES POITEVINS, N°. 14.

1822.

maladie, sans se donner la peine d'en tirer les conséquences naturelles et nécessaires.

Celui qui ne s'arrête qu'aux symptômes des maladies, et pour qui les symptômes sont des signes, est nécessairement conduit à une thérapeutique symptomatique. Le moindre danger d'une semblable pratique est sans doute sa nullité; mais malheureusement ceux qui font la médecine des symptômes sont les plus agissans et les plus audacieux parmi les prétendus guérisseurs. Que penser de ces grossiers empiriques, de ces gouffres de drogues, qui ont toujours dans leur manche une formule pour chaque symptôme? Quelle incertitude dans leur conduite! Voyez un de ces médicastres devant un malade qui présente des symptômes dans plusieurs parties différentes : ignorant les diverses communications des organes, et ne sachant d'où peut dériver cette série de maux, il vous dira que la maladie est très-compliquée, tandis que ce sera peut-être un seul organe affecté qui, par ses diverses liaisons sympathiques, associe plusieurs autres organes à son affection, et cause tout ce désordre. Ne trouvant pas de remède qui puisse suffire à tant d'indications, il attaquera les symptômes principaux, en opposant, par exemple, les céphaliques à la douleur de tête, les stomachiques aux lésions d'estomac, les pectoraux aux maladies de la poitrine, etc. *Illa farrago medicamentorum*, dit Réga, *videtur irrupisse in artem medendi toto cum artis nostræ dedecore, cùm sæpiùs unico et simplici remedio ad partem primitùs affectam directo, funditùs curari possint symptomata, dùm scilicet ab unâ eâdemque causâ dependent.*

A combien d'erreurs dangereuses est exposé celui à qui la connaissance des sympathies est étrangère! Il ne peut apprécier tous les symptômes des maladies; embarrassé pour le diagnostic, il ne peut porter qu'un faux pronostic. Sa marche n'est pas plus sûre dans le traitement; il trouve souvent des indications, tandis qu'il n'y en a point, ou qu'elles sont contraires. On peut dire de lui ce que d'Alembert disait d'un empirique : « Il s'avance, comme un aveugle, un bâton à la main : si le bâton tombe sur la maladie, il la détruit; mais s'il tombe sur le malade, il le tue. »

Lorsqu'armé de la connaissance des sympathies, on fait la distinction essentielle des symptômes sympathiques d'avec ceux qui sont propres ou constitutifs des maladies, on commet rarement l'erreur dans laquelle les plus grands médecins nous

avertissent de ne pas tomber, en nous disant qu'il faut bien prendre garde de ne pas appliquer les remèdes sur les parties du corps qui ne souffrent que par sympathie. Une affection sympathique n'est pas une maladie essentielle, puisqu'elle refuse de céder aux moyens employés contre elle. Le vomissement sympathique qui survient dans la colère néphrétique, ne fait que la compliquer, et ne procure aucun soulagement. Aussi Barthez a-t-il dit que c'est une bien fausse vue, suivie par Pitcarn et par d'autres, de donner un vomitif dans cette maladie, pour aider ou imiter un mouvement naturel. Le vomissement n'est pas dans l'ordre des mouvemens qui peuvent opérer une terminaison salutaire de l'inflammation des reins. On peut en dire de même de celui qui accompagne souvent les hernies intestinales. Duret a bien reconnu aussi que les symptômes sympathiques ne procurent jamais la guérison des maladies : *nullam enim quæ per sympathiam accidunt symptomata curationem offerunt primogeniorum morborum.*

S'il est en général inutile d'attaquer les affections sympathiques, parce qu'elles renaissent toujours lorsque la cause dont elles dépendent n'a pas été détruite, il est même des cas où il est très-dangereux d'employer des moyens contre elles. On sait que la douleur de tête, l'amertume de la bouche, un pincement pénible de l'orifice de l'estomac, l'aversion pour les alimens sont les symptômes qui nous annoncent l'existence d'un embarras gastrique, lequel se termine ordinairement par le vomissement naturel ou procuré à l'aide de l'émétique. Mais lorsque l'embarras gastrique, ou bien la phlegmasie de l'estomac, qui peut revêtir la forme d'un embarras gastrique, n'est lui-même qu'une affection sympathique d'une fluxion goutteuse des articulations, comme il arrive fréquemment dès l'invasion, ou même pendant la période d'imminence des accès violens de goutte, on doit bien se garder de donner l'émétique : dans ce cas, il peut devenir promptement mortel. Dans une pension, dont je suis le médecin, dit M. le docteur Double, une dame de classe est prise de douleurs violentes aux articulations métatarsiennes, et de symptômes d'embarras gastrique bien prononcés. Sa mère vint la voir avec son médecin, qui ordonna l'émétique pour le lendemain. Je fus demandé, pour visiter la malade, par la maîtresse de pension ; je m'opposai à l'administration de l'émétique, et j'en spécifiai tous les dangers. Le lendemain, la

mère emmena sa fille chez elle ; l'émétique fut administré ; la malade mourut dans les vingt-quatre heures.

Il y a peu de principes aussi faux, et qui puissent conduire à des erreurs de traitement plus funestes, que celui qui établit que le vomissement se guérit par le vomissement : *vomitus vomitu curatur*. Le vomissement peut dépendre de causes bien différentes, d'une irritation sympathique de l'estomac, par exemple, comme il arrive si souvent dans l'état de grossesse, chez les hémorroïdaires, et chez les femmes qui éprouvent la suppression de leurs menstrues par quelque cause que ce soit. L'émétique, donné dans ces circonstances, non-seulement pourrait décider une hémoptysie, mais, ce qui est pire, il pourrait avoir aussi pour effet de substituer l'estomac à des organes moins essentiels, par lesquels se feraient des flux de sang périodiques.

C'est un précepte établi par Hippocrate, et observé par tous les praticiens recommandables, de diriger toujours les premiers moyens de guérison vers la source primitive des maladies : *ad primam mali causam, ad causæ occasionem et primordia deveniendum*. Un des plus grands obstacles qui s'opposent à l'heureux traitement des maladies, est l'ignorance où l'on est souvent du foyer du mal qu'il importe de connaître. Celse ne craint pas d'avancer que, si on peut remonter à l'origine primitive des maladies, on obtiendra toujours dans leur traitement un résultat favorable : *eum curaturum quem prima origo causæ non fefellerit*. C'est à sa racine qu'il faut attaquer une maladie, si on veut en détruire entièrement les effets : *quemadmodùm est securis ad arboris radicem admovenda, si velis totam eradicare arborem, medicamentorum securis ad radicem mali applicanda est, si mala omnia funditùs eradicare cupis, ut causâ ablatâ fructus omnes emarcescant*. En vain attaquerait-on l'affection la plus apparente, les symptômes les plus sensibles ; la maladie essentielle n'étant point détruite, les fera renaître. La présence des vers dans le tube intestinal produit-elle des convulsions, on aura beau donner des calmans, des nervins, des antispasmodiques, les convulsions seront toujours renouvelées, jusqu'à ce que le foyer vermineux dont elles dépendent ait été enlevé. Si on n'attaque pas la maladie dans son foyer, non-seulement elle persiste toujours, mais elle augmente ses ravages, devient plus grave, et la nature contrariée perd de plus en plus les moyens d'opérer la guérison.

Pour remonter à l'origine primitive des maladies, le médecin doit chercher soigneusement à établir si la maladie qu'il a à traiter tient à une lésion propre de l'organe qui souffre, ou bien si elle n'est que sympathique : on sent que la connaissance des sympathies des organes doit lui faciliter les moyens de parvenir à ce but. Ainsi, par exemple, lorsqu'une partie qui est en relation avec les organes digestifs est affectée, on doit rechercher d'abord si son affection dépend d'une lésion primitive de ces organes : *laborantibus iis partibus quæ stomacho condolere assueverunt, inquirendum est sedulò an id vitii à stomacho fortassè non pervenerit.* Lorsqu'on est parvenu à reconnaître que la maladie n'est que sympathique ou secondaire, on ne doit songer qu'à attaquer l'affection primitive dont elle dépend, et dès que celle-ci est détruite, celle-là disparaît.

Combien de maladies sympathiques dont la cause primitive est souvent méconnue, et dont le traitement est livré à la plus aveugle routine! Les fièvres elles-mêmes, qui sont, sans contredit, les plus fréquentes, et dont plusieurs d'entre elles sont les plus graves des maladies qui peuvent troubler nos fonctions, étaient encore de ce nombre, lorsque, de nos jours, il a été démontré que tous les phénomènes fébriles ne sont que des effets sympathiques de lésions locales. La fièvre s'allume-t-elle, le médecin instruit cherche donc à connaître la cause première de cette maladie, c'est-à-dire, le foyer d'où partent tous les phénomènes sympathiques dont elle se compose : il interroge d'abord les organes dont les sympathies avec les diverses parties du corps peuvent les faire participer à leur affection; et lorsqu'il a débrouillé, par une savante analyse, les cris confus des organes souffrans, il attaque la maladie dans sa source, et en prévient les suites pernicieuses. La réaction fébrile de tout le système est-elle sympathique d'une inflammation gastro-intestinale, elle sera combattue avec succès par les boissons délayantes, la saignée générale, les sangsues appliquées, soit sur l'abdomen, soit à l'anus, par la diète la plus sévère. Une irritation phlegmasique du cerveau ou des méninges produit-elle le délire furieux, la céphalalgie, un pouls plein et fréquent, une chaleur brûlante à la peau, une agitation extrême dans tout le corps, ou bien une irritation des poumons, et surexcitant sympathiquement les systèmes nerveux et sanguin, produit-elle aussi un trouble général, une fièvre intense, c'est vers l'organe pri-

mitivement affecté qu'il faut diriger tous les moyens de guérison, si on ne veut être témoin du douloureux spectacle de la maladie empirant, et voir la désorganisation de la partie malade entraîner bientôt la perte de l'individu. Combien de personnes périssent à la suite de fièvres hectiques, qui tiennent le plus souvent à des lésions des membranes muqueuses des voies digestives ou des organes pulmonaires, lésions qu'on n'a pas su reconnaître !

Un excès de sécrétion bilieuse ou muqueuse, la présence de matières vermineuses dans le canal intestinal, en irritant les organes digestifs, déterminent-elles les divers symptômes sympathiques des fièvres bilieuses, muqueuses, ou vermineuses, c'est toujours vers le foyer de la maladie qu'il faut porter les remèdes appropriés, sans s'arrêter à combattre les effets. La première indication est sans doute de détruire l'irritation morbide du système gastrique, et c'est par l'emploi bien compliqué des mucilagineux et des délayans qu'on y parvient. L'irritation est-elle trop vive, on diffère encore l'emploi des évacuans, et l'on insiste alors un peu plus sur les délayans. Ceux-ci peuvent-ils suffire, ou bien le traitement d'une irritation bilieuse, etc., doit-il être le même que celui d'une irritation purement inflammatoire? Gardons-nous de le croire. Il ne suffit pas de savoir qu'il existe une irritation, il faut encore en déterminer la nature, parce que le traitement doit varier selon les causes qui l'entretiennent. Dépend-elle de la présence de matières bilieuses, muqueuses ou vermineuses, on doit au plus tôt saisir le moment favorable pour provoquer les évacuations convenables.

Lorsque l'état fébrile tient à une phlegmasie gastrique parvenue à son plus haut degré d'intensité, lorsqu'il se présente avec tous les symptômes de l'adynamie et de l'ataxie, avec affaissement général, langue sèche, noirâtre, état fuligineux des dents et des gencives, soif ardente, hoquet, vomissemens, météorisme, pouls petit et fréquent, chaleur intense, sécheresse de la peau, convulsions, soubresauts des tendons, paralysie, impressionabilité exagérée des sens, exaltation et aberration des facultés morales, etc., l'organe souffrant qui détermine ces phénomènes doit toujours fixer l'attention du médecin. En calmer l'inflammation, voilà l'indication fondamentale. Est-ce en plaçant des stimulans, tels que le vin, le quinquina, des potions éthérées, camphrées ou nitrées, sur les organes enflammés, que l'on peut raisonnablement espérer d'en prévenir

la désorganisation ou la mort? Dans ces cas très-graves on sent bien qu'on ne doit pas insister sur les évacuations sanguines, comme dans les premiers temps de la phlegmasie; mais les adoucissans à l'intérieur, les révulsifs, tels que les sinapismes aux jambes, les vésicatoires, etc., sont les moyens les plus convenables qui doivent constamment précéder et accompagner l'emploi des divers antispasmodiques qui peuvent être nécessaires.

Remonter à l'origine primitive des maladies, les attaquer à leur source, c'est un précepte général de la thérapeutique. Il est tellement important dans le traitement des maladies, les plus légères comme les plus graves, d'attaquer d'abord l'affection primitive, que, dès qu'elle est détruite, les affections sympathiques disparaissent : c'est ainsi qu'on voit tous les jours un grand nombre de maladies, sympathiques d'un état bilieux des premières voies, céder aux seuls moyens employés contre lui. Combien de fois n'a-t-on pas vu des céphalalgies, le vertige, la phrénésie, l'apoplexie, être combattus avec succès par les évacuans. Je connais une personne sujette depuis son enfance à de fréquentes migraines, à des céphalalgies insupportables, qui se dissipent toujours peu de temps après qu'elle a rendu naturellement quelques gorgées de matières saburrales et bilieuses. Stoll parle d'une ophthalmie qui augmentait d'intensité le soir, ophthalmie qui avait été inutilement traitée par les saignées générales et locales, par des ventouses appliquées derrière les oreilles, des collyres, des cataplasmes, et qui ne put être entièrement guérie que par les émétiques. Les observations de Richter, de Schmucker, de Scarpa et de bien d'autres praticiens démontrent qu'il est des gouttes-sereines, des amauroses, dépendantes de congestions gastriques bilieuses, qui ne peuvent être guéries que par les évacuans. La cécité est aussi quelquefois le résultat d'une simple affection bilieuse, et alors la cause et l'effet cèdent à un ou deux émétiques.

Le succès que produisait l'émétique dans le traitement des pleurésies était si frappant, dit M. Roucher, que j'ai vu la douleur du côté se dissiper complétement après l'administration de ce moyen. On lit dans Bordeu l'observation d'une pleurésie tellement sympathique de l'estomac, qu'elle fut guérie sur-le-champ par un émétique, qui fit rendre des matières bilieuses, mêlées de quelques vers. Combien d'exemples ne trouve-t-on pas dans Stoll de succès de l'émétique

dans les pleurésies! Les avantages si réitérés que le célèbre praticien de Vienne, en Autriche, obtenait de ce moyen, prouvent que ces maladies étaient souvent sous la dépendance de matières bilieuses contenues dans les premières voies. Le grand Baillou, qu'on peut appeler avec raison l'Hippocrate français, disait aussi qu'il est des pleurésies qu'il ne faut point traiter par les saignées, mais seulement par les remèdes qui évacuent le système gastrique. Ces maladies sympathiques refusent, comme on le voit, de céder aux moyens employés contre elles, et ce n'est qu'en attaquant la maladie primitive qu'on fait disparaître celle qui n'est que secondaire.

Il en est de même de la phthisie pulmonaire. Lorsque cette maladie est sympathique, l'irritation des poumons ne s'affaiblit que lorsqu'on a détruit l'irritation dont elle dépend. Il est, par exemple, des phthisies sympathiques d'une affection hypocondriaque, d'un état spasmodique établi dans les premières voies, comme l'ont observé Morton, Sauvages, etc., lesquelles ne doivent être traitées que par l'usage des remèdes propres à opérer la détente de ces parties; il est des hémoptysies dépendantes de la même cause. M. Dumas rapporte l'observation faite par M. Broussonnet père, d'une dame qui éprouva une hémoptysie à la suite d'un spasme violent fixé sur la matrice, et que ce médecin recommandable ne guérit que par l'application des émolliens et des relâchans sur la région hypogastrique.

Il est encore plusieurs espèces de phthisies pulmonaires, sympathiques de la présence de matières étrangères dans le tube intestinal, telles que les phthisies bilieuses, muqueuses, vermineuses, dans le traitement desquelles on ne doit spécialement s'occuper que d'évacuer les organes digestifs. Il est à remarquer que si on faisait toujours la distinction exacte des différentes espèces de phthisies, distinction qui est assurément la plus sûre et la plus féconde des sources précieuses dans lesquelles le médecin doit puiser la connaissance des véritables indications curatives, et que si on attaquait ces maladies au foyer d'où elles prennent naissance, on n'aurait pas lieu de se plaindre si souvent de l'inefficacité des moyens qu'on a coutume d'opposer à leurs effets destructeurs.

Il est des affections nerveuses, telles que des palpitations, des suffocations, des cardialgies, etc., sympathiques d'une lésion des fonctions utérines, qu'on tente alors vainement d'attaquer par des moyens autres que ceux qui sont propres

à rétablir l'ordre et la régularité de ces fonctions. J'ai été consulté par plusieurs filles ou femmes qui se plaignaient de palpitations et de douleurs pénibles sur la région épigastrique, depuis qu'elles avaient éprouvé la suppression des menstrues, à la suite d'une frayeur subite ou d'une immersion des extrémités dans l'eau froide, pendant le cours périodique de leurs hémorragies. Divers remèdes pris, soit dans la classe des antispasmodiques, soit dans celle des évacuans, avaient été prodigués pendant des années entières, mais sans aucun succès. Personne n'avait songé à la seule et véritable indication qu'il y eût à remplir. Quelques légers emménagogues, une saignée révulsive, ont toujours mis un terme à ces affections.

Les maladies nerveuses, telles que la paralysie des extrémités inférieures, les convulsions, les crampes, qui surviennent à la suite de la colique des peintres, reconnaissent souvent pour cause une lésion des voies digestives, et ne cèdent alors qu'aux moyens employés contre elle. Starck a guéri la danse de Saint-Guy par des purgatifs, qui firent rendre des vers et des matières bilieuses retenues dans les intestins. Tissot rapporte qu'un marchand se plaignait à Camper d'une immobilité du carpe qui le gênait extrêmement en écrivant, au point qu'il était obligé de pousser sa main droite avec l'index de la main gauche. On avait employé inutilement divers remèdes. Camper ayant reconnu que cette affection était sympathique d'un embarras gastro-intestinal, le traita en conséquence, et le guérit. Lorsque l'épilepsie est sympathique de la présence d'un foyer bilieux ou vermineux, elle résiste à tous les antispasmodiques imaginables, pour céder à l'administration des évacuans ou des vermifuges.

Les maladies mélancoliques et hypocondriaques sont le plus souvent entretenues par une cause qui a son siége ailleurs que dans le cerveau, et qui agit sympathiquement sur cet organe. Lorsque ces maladies sont sympathiques, par exemple, d'une lésion des viscères abdominaux, on doit d'abord combattre l'état pathologique de ces viscères. Schenkius a fait disparaître un délire mélancolique causé par une constipation qui durait depuis dix jours, par le seul usage des lavemens et du sirop de rhubarbe. Les anciens avaient reconnu cette vérité clinique, que ces maladies sont le plus souvent sympathiques d'une lésion ou d'un embarras des viscères épigastriques. Ils employaient dans ces cas les purgatifs, souvent

même les drastiques les plus violens. On sait que les Grecs avaient consacré par un adage l'efficacité de l'ellébore contre la folie, adage qui nous a été conservé, tant par les poètes, que par les historiens, et qui a rendu célèbre l'île où ils allaient chercher cette plante salutaire. Lorsque les maladies mentales dépendent de l'influence sympathique des organes de la génération, comme, par exemple, d'un état de pléthore prolifique, d'un excès de continence, etc., il faut nécessairement détruire la cause qui les entretient sympathiquement. Alors la santé et la sagesse, par conséquent, conseillent quelquefois un usage modéré des plaisirs si heureusement inséparables de l'union des sexes. J'ai connu un jeune homme tellement accoutumé à des évacuations prolifiques, qu'il éprouvait des accès de mélancolie, de délire même, s'il passait une semaine entière sans goûter les jouissances de l'amour, ou si la nature ne se satisfaisait elle-même par des pertes nocturnes. On lit dans les auteurs anciens plusieurs exemples de folie, de mélancolie, de manie, causée par des excès de continence ou de chasteté. Que de maladies de langueur, d'ictères, de chloroses, d'hystéricies, d'affections spasmodiques et convulsives, combien même de maladies aiguës chez les vieilles filles, qui ne sont que le résultat du dérangement des fonctions utérines, du mariage trop retardé, de la privation des plaisirs de l'amour! Mais, lorsqu'au contraire ces maladies proviennent et sont entretenues par des causes morales, on ne doit avoir recours qu'à des moyens moraux. Celui qui compterait alors sur de vaines préparations pharmaceutiques, pourrait prodiguer les richesses les plus fastueuses de la matière médicale, l'inutilité de ses formules le forcerait bientôt à recourir à d'autres moyens plus efficaces. Il est des hydropisies sympathiques de phlegmasies aiguës ou chroniques des viscères digestifs, qu'on ne peut parvenir à guérir qu'en détruisant l'affection primitive dont elles dépendent. J'ai devers moi plusieurs observations d'hydropisies qui n'ont cédé qu'aux antiphlogistiques et aux relâchans, et notamment celle d'un enfant de trois ans, atteint d'une phlegmasie des organes digestifs, à la suite de laquelle survinrent la diarrhée et l'œdème des extrémités : des diurétiques, tels que l'acétate et le nitrate de potasse, les infusions de scille et de genièvre, employés pendant plusieurs mois, exaspérèrent tellement l'irritation gastrique, que la diarrhée devint plus considérable, et l'œdème des extrémités s'étendit sur toute la surface cuta-

née. Il ne prenait presque pas d'alimens ; la soif était inextinguible ; les bords de ses lèvres présentaient plusieurs ulcérations d'un rouge très-animé. Appelé un peu tard auprès de ce malade, je fus cependant encore à temps de calmer l'inflammation intérieure, et, à l'aide d'une saignée locale et révulsive, et des boissons délayantes et mucilagineuses, cet enfant fut entièrement rendu à la santé dans moins de quinze jours.

Lorsque les maladies fluxionnaires sont sympathiques, il faut aussi rechercher l'organe malade d'où elles prennent naissance : c'est toujours à l'aide de la connaissance des sympathies qu'on y parvient. L'hémoptysie qui était sympathique d'une affection bilieuse, et dont Baillou nous rapporte l'histoire, avait résisté à tous les moyens directs. Lorsqu'on eut découvert l'organe primitivement lésé, on dirigea sur lui tous les moyens nécessaires, qui firent rendre une quantité énorme de matières, et le malade fut guéri. Stoll a souvent observé des hémorragies du nez, des poumons, de la matrice, dépendantes de congestions gastriques bilieuses. Il avait remarqué qu'alors le traitement par les rafraîchissans et les antiphlogistiques était infidèle, ne faisait que suspendre l'effusion sanguine, affaiblissait considérablement les malades, et les laissait exposés à des rechutes qui survenaient pour la plus légère cause. Ce grand praticien assure que les seuls moyens utiles étaient les émétiques et les minoratifs.

S'il faut toujours, en général, remonter aux causes primitives des hémorragies, il est des cas cependant où ces hémorragies exigent des moyens directs. Il faut en venir là surtout lorsqu'elles subsistent après la disparition de la maladie primitive, et lorsqu'elles se font avec une abondance qui en fait appréhender les suites. Les affections sympathiques développent quelquefois de leur côté un travail de la nature qui forme une maladie nouvelle, en sorte qu'un symptôme, de sympathique qu'il était, peut devenir une affection essentielle. *Non rarò scilicet accidere ut dolor qui à consensu partium initium accepit, in affectum proprium desinat, adeò ut partis primariò laborantis affectu sublato, posterior per se subsistat* [1]. Dans ces circonstances, la maladie sympathique ne cède pas entièrement au traitement de l'affection primitive, mais elle en exige un particulier.

[1] Bonet, *Sepulchret. anatom.*

Il est rare que les maladies de la peau, à raison des liaisons intimes qui règnent entre les organes digestifs et le système cutané, ne soient pas entretenues sympathiquement par un état d'irritation ou d'embarras gastrique et intestinal. Ces maladies ne disparaissent alors que lorsqu'on a détruit le foyer dont elles dépendent. Quels avantages pourrait-on raisonnablement attendre des prétendus spécifiques employés contre ces maladies, si on n'avait auparavant combattu l'affection primitive. Ces maladies, comme toutes les autres, peuvent dépendre de diverses causes, et exigent par conséquent des moyens propres, toujours subordonnés à leur nature particulière. On conçoit combien il serait absurde de prétendre guérir toutes les maladies par une méthode empirique exclusive. C'est une remarque bien propre à détruire la prétention insensée de certains charlatans pour la spécificité de leurs drogues contre toutes les maladies.

Apprenez, disait aux médecins, Capivaccio, praticien célèbre d'Italie, au dix-septième siècle, à prescrire vos remèdes selon la nature des maux, et vous n'accuserez pas tant leur insuffisance. Le grand Sydenham était si persuadé de l'avantage qu'il y a de bien connaître une maladie pour la bien traiter, qu'il disait qu'il n'en trouverait pas d'incurable, s'il la connaissait parfaitement : *Si morbi cujuslibet historiam diligenter perspectam haberem, post malo remedium nunquam non scirem afferre.*

L'art du médecin n'est pas d'avoir une grande quantité de formules, auxquelles le charlatanisme, d'un côté, et l'ignorance, de l'autre, attachent tant de prix. Ce ne sont pas, a dit le célèbre Cabanis, les formules qni manquent au médecin judicieux, ce sont les indications justes dont il a besoin : c'est d'après la science des indications que doit toujours être dirigée l'application des remèdes.

Si les espèces des maladies étaient immuables, s'il n'en paraissait point de nouvelles, si celles que l'on connaît gardaient toujours le même aspect, il est évident qu'avec une table thérapeutique fidèlement tracée des traitemens que l'on aurait appris convenir à chacune de ces maladies, l'empirisme serait la vraie médecine; mais les combinaisons des élémens qui composent les maladies, varient à l'infini : il survient quelquefois des espèces nouvelles, et celles qui existent ont souvent des formes très-variées. L'insuffisance démontrée de l'empirisme nous force à avoir recours à une méthode philo-

sophique, dont une sage application à la médecine peut porter cette science au plus haut degré de perfection.

L'emploi de cette méthode philosophique, c'est-à-dire, de l'analyse, présente de bien grands avantages pour la détermination des maladies : son utilité n'est pas moins grande dans la science des indications ; c'est par l'analyse que le médecin décompose les maladies, en saisit les principaux caractères, et dirige ses moyens curatifs d'après l'estimation scrupuleuse des élémens qui les constituent. Celui qui sait manier cet instrument logique, sait mettre à leur place les médecins qui, uniquement guidés par la plus aveugle routine, rallient à chaque symptôme l'idée d'un moyen curatif, sans connaître ni la nature, ni la source, ni le siége du mal, et qui exercent par conséquent un art dont ils ignorent jusqu'aux moindres principes. Ces médecins, parce qu'ils ont des cheveux blancs, vantent sans cesse leur expérience, comme si c'étaient les années et non le talent qui font le mérite du praticien ; ils ne savent pas que le savoir vieillit souvent un jeune homme, tandis que l'ignorance fait d'un vieillard un élève.

Sur *l'état anatomique de la peau et du tissu cellulaire sous-cutané dans la fièvre jaune* [1].

S'il y a si peu d'accord sur la nature de la fièvre jaune, c'est que les ouvertures de cadavres ont été, ou trop peu nombreuses, ou trop peu exactes. Tous les auteurs qui en ont traité, ont signalé, d'une manière fort générale, des engorgemens sanguins dans les viscères parenchymateux, des taches rougeâtres sur les plèvres pulmonaire et costale, à la surface muqueuse de l'estomac et du duodénum, enfin un fluide brunâtre ou sanguinolent dans la vessie.

Les faits les plus concluans sont dus au docteur Ffirth. Ce médecin a constaté que les matières du vomissement noir ne venaient pas du foie, comme on le supposait ; car il a trouvé ces matières dans l'estomac de malades qui avaient eu le vomissement noir, et où le pylore était entièrement obstrué par des squirrhes. Or, on sait que le squirrhe du pylore, complétement formé, intercepte la communication de l'estomac

[1] Lu à la première classe de l'Institut, le 3 décembre 1821.

avec le duodénum. Comme, dans les malades en question, la fièvre jaune n'avait pas différé de son type ordinaire, on ne peut pas arguer d'exceptions contre les faits qu'ils ont offerts. La matière noire du vomissement ne venait donc pas du foie; elle était donc le produit d'une exhalation vasculaire. La conclusion nécessaire devient une certitude, si, comme il l'affirme, le docteur Ffirth a retrouvé cette matière toute formée dans les petites artères de l'estomac. Dans le Mémoire qu'il vient de publier sur les mélanoses, M. Breschet constate un fait entièrement analogue. D'abord, il prouve anatomiquement et chimiquement que la matière des mélanoses n'est formée que par du sang; et il a vu aussi dans les vaissaux aboutissant aux organes atteints de mélanose une matière tout à fait semblable à celle de la mélanose même. Enfin, dans le plus grand nombre des cadavres ouverts par le docteur Ffirth, l'état du foie, la quantité et la qualité de la bile trouvée dans la vésicule, indiquaient plutôt une diminution qu'une augmentation de la sécrétion hépatique.

L'on voit de suite quelle induction résulte de ces faits à l'égard du traitement.

Autenrieth et beaucoup d'autres ont observé d'ailleurs que le sérum du sang jaunit dans des maladies exemptes de complication bilieuse. Chez les vieillards, la peau jaunit quelquefois en pleine santé. D'après des observations faites à l'hospice des Enfans-Trouvés, par M. Breschet, sur les cadavres de nouveau-nés ictériques, ce médecin n'a pas vu d'indices de l'augmentation de la sécrétion de la bile, ni de sa déviation. La teinte jaune, dit-il, a produit l'erreur; ce phénomène tient aux changemens survenus dans la circulation du sang. J'ajoute que l'ictère est quelquefois partiel, et que les enfans trouvés y sont bien plus exposés que les autres, parce qu'ils subissent davantage les effets de l'abaissement rapide de la température, en passant de l'utérus dans l'atmosphère. M. Dalmas, cité par M. Breschet dans son Mémoire, a vu dans la fièvre jaune le foie ne présenter souvent rien de morbide, et la jaunisse commencer toujours par de larges bandes sur le trajet des vaisseaux sanguins, et non sur la conjonctive, comme dans l'ictère biliaire. Je ferai observer encore qu'une race toute entière de l'espèce humaine est jaune; que les maladies biliaires ne sont pas une affection plus spéciale de cette race que d'aucune autre; que cette coloration y est le produit de l'altération imprimée au sang dans les résaux vasculaires

de la surface du derme, réseaux connus sous le nom de corps muqueux de Malpighi, qu'enfin certains états, soit physiologiques, comme la grossesse, soit pathologiques, déterminent, dans les diverses races d'hommes, des colorations anomales de la peau, tantôt locales, tantôt générales.

Il résulte de tous ces faits que la couleur jaune de la peau ne nécessite pas l'augmentation préalable de la sécrétion biliaire, ni le transport de la bile hors de ses couloirs ordinaires. Il est donc possible que, dans la fièvre jaune, la jaunisse soit aussi indépendante de la bile, que la matière du vomissement noir. Les observations du docteur Ffirth prouvent cette indépendance pour le dernier phénomène, je crois que les miennes vont l'établir pour le premier.

Au mois de juillet 1815, un homme arriva du fort royal de la Martinique au Hâvre après une courte traversée de vingt ou vingt-deux jours. Le surlendemain, il vint à Rouen, tomba malade, et fut porté le même jour à l'Hôtel-Dieu. Il eut successivement très-forte douleur de tête, délire, et agitation telle, qu'il fallut lui mettre la camisole; rougeur étincelante des yeux; alternative de perte et de retour de la vue; hoquet; hémorragies peu abondantes par le nez, la bouche et l'anus; sueur teignant la chemise en jaune; ecchymoses; le troisième jour, invasion générale et presque subite de l'ictère. Dès-lors, cécité presque continuelle, vomissemens noirs, douloureux et souvent répétés : ils avaient précédé l'ictère; coma, convulsions partielles de tous les membres et de la face; carphologie, mais, plus d'agitation depuis le troisième jour; mort, le cinquième.

Je fis l'ouverture cinq ou six heures après la mort. Le cadavre était encore chaud; la peau jaune, particulièrement aux joues, aux aisselles, aux aines, et en général, là où le tissu cellulaire sous-cutané est plus abondant. La peau, incisée, versait, comme sur le vivant, une petite nappe de sang. On observait quelque chose de semblable, mais à un moindre degré, en incisant la peau à l'endroit des vésicatoires où la suppuration avait commencé. A peine la dernière couche du derme fut-elle divisée, et l'instrument parvenu au tissu cellulaire, que des gaz s'échappèrent en sifflant par la section. Il s'ensuivit un affaissement notable; les lames du tisssu cellulaire étaient injectées de réseaux vasculaires très-fins, comme il arrive à la conjonctive enflammée. La couleur en était d'un rouge-brun. Ce fut à la région parotidienne que

je fis d'abord cette observation; je la répétai aux régions axillaires et inguinales. L'estomac, le cœcum et le colon contenaient la même matière noire et poisseuse qui avait été évacuée par le vomissement et les déjections alvines. Tout le canal intestinal, l'estomac, et les gros intestins surtout, étaient d'un rouge-brun, parsemés de plaques plus foncées. Le foie n'offrait rien de particulier, et la vésicule biliaire, sans être distendue, contenait une bile brune jaunâtre.

A cette époque, nous avions à l'hôpital quelques typhus provenant des évacuations de l'armée. Les cadavres que j'ouvris avant le refroidissement m'ont aussi montré des gaz distendant le tissu cellulaire, et fusant avec sifflement par les petites ouvertures de la peau, conjointement avec l'injection des lames du tissu cellulaire et l'écoulement de sang par les surfaces de section du derme : le tout, à un moindre degré seulement.

Voilà donc deux faits anatomiques encore inobservés, sans doute, parce que l'on ouvre trop tard les cadavres : 1° l'exhalation de gaz dans le tissu cellulaire, 2° l'injection des lames de ce tissu par le sang qui n'y pénètre pas ordinairement, coïncidant avec l'injection des capillaires du derme. Cet état du tissu cellulaire et de la peau, analogue à ce que l'on observe sous les surfaces irritées par un vésicatoire, et cette production de gaz, n'annoncent-ils pas une fluxion vers la peau? Cette fluxion n'est-elle pas pour la peau ce que les congestions hémorragiques sont pour les membranes muqueuses voisines? et s'il n'y a pas hémorragie de la peau, n'est-ce pas à cause de sa texture trop serrée pour le permettre? La différence d'aspect entre les matières du vomissement et des déjections noires, comparées au sang des hémorragies qui ont lieu par le nez, la bouche et l'anus, n'est pas une négation de l'origine hémorragique des premières, car on sait que l'aspect et même peut-être la composition du sang des hémorragies, varient avec les surfaces qui en sont le siége, et avec l'état d'irritation de ces surfaces, pour chacune d'elles.

Des faits qui me sont propres, rapprochés de ceux que j'ai cités, je crois pouvoir conclure :

1°. Qu'il n'y a pas dans la fièvre jaune augmentation de la sécrétion biliaire;

2°. Que les surfaces intestinales exhalent la matière du vomissement et des déjections noires;

3°. Que la couleur jaune de la peau est l'effet de l'élabo-

ration imprimée au sang dans les réseaux vasculaires du derme, vers lequel il s'établit une congestion ou fluxion analogue à celle qui produit en même temps les hémorragies des membranes muqueuses intestinales;

4°. Que la texture plus serrée de la peau empêche seule qu'il n'y ait aussi hémorragie.

5°. Que la coloration jaune, presque toujours précédée de pétéchies et d'ecchymoses, ainsi que je l'ai observé, n'est réellement qu'une sorte d'ecchymose générale;

6°. Enfin, que la fièvre jaune n'est autre chose qu'une congestion ou fluxion sanguine simultanée sur la peau et les membranes muqueuses, principalement sur celles de la digestion, avec différens degrés d'intensité sur chacune de ces membranes, dont la perméabilité pour le sang n'est d'ailleurs pas uniforme.

A. DESMOULINS.

Observation *relative à l'extraction d'un calcul urinaire, opérée au moyen de la taille recto-vésicale;* par Joseph Camoin, *Médecin opérateur à l'hôpital civil d'Odessa, ancien Chirurgien des armées françaises en Italie et de la marine royale du port de Toulon.*

Le nommé Stavisky, âgé de vingt ans, entra à l'hôpital civil d'Odessa, le 28 mars 1821, pour y réclamer les secours que son état exigeait. Ce jeune homme se trouvait atteint d'un catarrhe aigu de la vessie; il éprouvait des envies fréquentes de rendre l'urine, à la satisfaction desquelles succédait un sentiment de cuisson et de douleur aiguë à l'extrémité de l'urètre. Une mucosité abondante, formée de filamens glaireux, se trouvait suspendue dans le liquide, et déposée au fond du vase, sous la forme d'une matière visqueuse tenace et de couleur jaunâtre.

Les douleurs que le malade éprouvait, chaque fois qu'il rendait son urine, me firent soupçonner que le catarrhe devait être occasioné par un calcul, et l'exploration de la vessie, exécutée au moyen d'une soude, m'en fit aisément reconnaître la présence. Le premier moyen que l'art devait mettre en usage était incontestablement l'extraction du corps étranger; mais comme il existait un état de sensibilité et d'irrita-

tion à la région hypogastrique et à la vessie, des fomentations émollientes furent appliquées sur l'abdomen ; une boisson adoucissante et mucilagineuse, ainsi que des bains tièdes, furent prescrits et administrés. A l'aide de ces moyens, les symptômes du catarrhe aigu se calmèrent ; le malade devint plus tranquille, et les évacuations de matières glaireuses parurent plus abondantes.

C'est alors que je me décidai à pratiquer l'opération de la cystotomie, et que je cherchai à fixer mon choix sur l'une des méthodes proposées jusqu'à ce jour pour l'exécution de la taille. La crainte des hémorragies et des fistules, qui trop souvent accompagnent cette opération, me la firent retarder de quelques jours. Je reçus alors de France le tome XXVIII du *Dictionaire des Sciences médicales*, de même que les cahiers XII et XXI du *Journal complémentaire*, qui fait suite à cet ouvrage ; je crus alors devoir calmer mes craintes et abandonner les méthodes jusqu'à présent usitées ; je ne balançai point à adopter la méthode recto-vésicale, ou taille postérieure, proposée par M. Sanson, pratiquée avec succès en France par M. Dupuytren, et en Italie par M. Barbantini.

Le 20 avril, le malade fut placé sur une table garnie d'un matelas, et dans la situation requise pour la pratique ordinaire de la lithotomie ; je plaçai un cathéter dans la vessie, et le confiai à un aide, qui le tint dans une direction perpendiculaire, tandis qu'un second relevait le scrotum.

Ayant pris la situation qui me parut la plus convenable, j'introduisis, dans le rectum, le doigt indicateur de la main gauche, dans le sens de la supination, et glissai à plat, sur la face palmaire de ce doigt, la lame d'un bistouri ordinaire, ainsi que le prescrit M. Sanson ; j'incisai, de dedans en dehors, et dans la direction du raphé, le muscle constricteur externe de l'anus et la partie la plus inférieure de l'intestin rectum, incision à l'aide de laquelle je pus facilement explorer la glande prostate.

Portant alors le même doigt plus profondément et en arrière de ce corps folliculeux, je sentis la rainure du cathéter à travers l'épaisseur des parois adossées du rectum et du basfond de la vessie. Je dirigeai, à l'aide de mon doigt, dans la rainure de cet instrument, la pointe du bistouri, et fis une incision d'environ un pouce et demi : l'urine et les matières glaireuses qui sortirent par cette nouvelle plaie, m'assurèrent que j'avais pénétré dans la vessie. Ayant retiré le cathéter, je

portai les tenettes dans la cavité de l'organe, et les promenai dans diverses directions afin de rencontrer le calcul. Je n'y parvins qu'avec une certaine difficulté, parce que le corps étranger se trouvait adhérent près du col de la vessie; mais à l'aide de mon doigt indicateur, je parvins à le détacher, à le saisir avec des tenettes, et à l'amener facilement au dehors.

La quantité de sang que le malade perdit dans cette opération, peut être évaluée au contenu d'une cuiller à café; le pansement fut exécuté en introduisant de la charpie entre les bords de la première incision, afin d'en rendre la cicatrisation moins prompte, et de faciliter par là la sortie des excrémens : une compresse et un bandage en T complétèrent l'appareil, et le malade fut porté dans son lit.

La pierre pesait deux onces; elle avait une forme ovalaire et portait une espèce de col à l'une de ses extrémités. Une partie de sa surface, qui était rugueuse, paraissait être celle qui adhérait à la vessie.

Le malade fut mis à l'usage d'une boisson mucilagineuse; une potion calmante fut prescrite, et des fomentations émollientes furent appliquées sur l'hypogastre, afin de calmer l'irritation de la vessie. Il y eut des selles involontaires très-liquides, et l'urine sortit d'abord en totalité par l'anus, mêlée à des matières muqueuses.

Le 22, quelques gouttes d'urine furent rendues par l'urètre; le malade éprouva une légère chaleur à la peau, et de la fréquence dans le pouls, ce qui ne me donna aucune inquiétude.

Le 24, les fomentations furent supprimées; le désir de rendre l'urine par l'urètre se fit sentir, et l'émission du liquide était assez abondante, bien qu'il en passât encore une certaine quantité par le rectum. Des matières fécales, délayées par l'urine, s'échappèrent plusieurs fois par l'urètre, ce qui ne troubla en rien la marche de la maladie; le sujet, qui éprouvait de l'appétit, fut mis à l'usage de la soupe.

Le 28, l'urine était plus abondamment rendue par l'urètre, et les matières stercorales devinrent moins liquides. Quelques alimens solides furent accordés au malade.

Le 2 mai, j'introduisis dans la vessie une sonde de gomme élastique, que je laissai à demeure, voulant éviter la distension de cet organe par l'accumulation de l'urine; mais le 10, je fus obligé de la retirer à cause des mucosités, qui, à chaque instant, en obstruaient les yeux, et forçaient l'urine à s'échap-

per entre elle et le canal. A cette époque, la plaie résultant de la première incision faite au sphincter de l'anus, était en partie cicatrisée, et celle de la vessie offrait au toucher une ligne tendineuse qui n'occasionait aucune douleur.

Le 15 mai, le malade avait déjà quitté son lit; l'urine rendue par l'anus pouvait à peine humecter l'appareil. Mais voyant que le mucus était toujours rendu en grande quantité; tandis que les symptômes inflammatoires de la membrane muqueuse qui tapisse l'intérieur de la poche urinaire, avaient cessé, je pensai que le corps étranger n'avait formé qu'une complication, qui, étant éloignée, laissait à combattre le catarrhe chronique de la vessie. L'affection me paraissait devoir succéder promptement au catarrhe aigu, si je n'administrais des remèdes excitans convenables. Ce traitement, mis en usage, fit heureusement diminuer la quantité des matières glaireuses. Les évacuations alvines devinrent régulières; elles étaient formées de matières solides, et n'occasionaient aucune douleur pendant leur expulsion.

Le 14 juin, l'urine avait complétement repris son cours par l'urètre. Cependant, malgré son état de guérison, le malade fut retenu à l'hôpital, à cause de son catarrhe; mais voyant ses forces augmenter chaque jour, tandis que les mucosités vésicales diminuaient, et que les douleurs qui s'étaient fait sentir pendant l'émission de l'urine avaient disparu, il voulut retourner dans sa famille, ce qui eut lieu le 15 juillet.

La seule observation que je crois devoir présenter relativement à l'exécution de la lithotomie par la méthode recto-vésicale est celle-ci : après avoir introduit dans le rectum le doigt indicateur de la main gauche, sur lequel on glisse la lame du bistouri, il s'opéra une contraction violente des muscles de cette région, et principalement du sphincter externe de l'anus, ce qui m'obligea de faire ma première incision de dedans en dehors en deux fois, la pointe de l'instrument ne pouvant pénétrer plus avant sans blesser les parties environnantes, et mon doigt n'ayant pu s'opposer à la forte constriction de la région anale.

C'est peut-être cette difficulté qui a obligé le docteur Barbantini à préférer l'incision de dehors en dedans. Je pense que pour faciliter l'introduction de la lame du bistouri, et pouvoir agir avec plus de sécurité de dedans en dehors, il faudrait dilater l'orifice de l'anus, au moyen d'un gorgeret,

dont l'extrémité, maintenue par un aide, serait recourbée au bas : par ce moyen, l'on comprimerait la face postérieure de l'extrémité inférieure du rectum, et l'opérateur trouverait plus de facilité à faire entrer son doigt, ainsi qu'à reconnaître les parties profondes que l'instrument doit diviser. M. Sanson n'ayant opéré que sur le cadavre, où les parties étaient dans l'état de relâchement, aura pensé que l'on pouvait surmonter cette action musculaire ; je désire qu'il trouve l'occasion de pratiquer son opération sur le vivant, et je pense qu'il approuvera mon observation, comme j'adopterai son procédé toutes les fois qu'il me faudra faire l'extraction de calculs urinaires [1].

NOTICE *sur un tétanos traumatique partiel.*

Tous les médecins savent que les névralgies sont des phlegmasies aiguës ou chroniques qui s'établissent spécialement dans les nerfs de l'encéphale ou dans ceux du prolongement rachidien : elles se caractérisent par des douleurs vives, aiguës et déchirantes, qui se manifestent sur le trajet des nerfs affectés, et se propagent vers les branches ou les rameaux de ces nerfs, à des distances plus ou moins éloignées. Ces douleurs sont presque toujours accompagnées de mouvemens convulsifs dans les muscles correspondans, d'exaltation dans la sensibilité et dans la température des parties malades, pendant l'accès seulement, de la rougeur et du gonflement. Ces symptômes laissent ordinairement des intermissions relatives aux variations de l'atmosphère, à l'idiosyncrasie des sujets, à leur âge, et aux aberrations de quelque flux habi-

[1] Ce procédé, que M. Camoin croit utile, ne nous semble propre qu'à compliquer l'opération, sans la rendre ni plus facile ni plus sûre. Les chirurgiens qui ont récemment exécuté la cystotomie recto-vésicale en France et en Italie n'ont pas éprouvé les difficultés dont se plaint l'auteur de l'observation que l'on vient de lire, et, jusqu'à ce que l'expérience ait démontré le contraire, nous penserons que le procédé décrit par M. Sanson est à la fois aussi simple que rationnel. Ces réflexions ne sauraient diminuer les éloges que mérite M. Camoin, pour avoir secoué avec tant de succès le joug des préjugés et de la routine qui s'opposent si généralement à l'admission des opérations nouvelles les plus avantageuses. Puisse le nombre de faits semblables à celui qu'il rapporte devenir chaque jour plus considérable ! (J.)

tuel, s'ils y sont sujets, etc. Telle est à peu près la marche des névralgies dans les cas ordinaires; d'ailleurs elles présentent une infinité d'anomalies, selon les divers genres de névroses; mais je ne sache pas qu'on ait encore remarqué aucun des phénomènes singuliers que nous a offerts celle qui fait le sujet des observations suivantes. Avant d'exposer ces phénomènes, nous donnerons le précis de nos observations.

Le sujet de la première était un jeune grenadier à cheval de la garde, lequel reçut, dans une manœuvre de cavalerie, un violent coup de pied de cheval au front; cette percussion fut suivie de la chute immédiate du cavalier et d'une plaie au sourcil droit, occupant tout le trajet du bord supérieur de l'orbite. Un examen attentif fit découvrir une fracture à la paroi externe du sinus frontal, avec fracas et enfoncement d'esquilles dans ce sinus; l'œil de ce côté faisait une très-grande saillie sous les paupières fermées et tuméfiées par une ecchymose profonde, qui s'étendait à tous les tégumens de la face et aux paupières de l'œil gauche. Le blessé avait perdu connaissance et l'usage de toutes ses fonctions sensitives et locomotrices : il y avait eu une forte hémorragie par le nez à l'instant du coup, et le malade continuait de rendre beaucoup de sang par la narine droite. Quelques heures après, ayant repris sa connaissance et l'usage de ses sens, il se plaignit de douleurs vives dans la partie blessée; il y avait des mouvemens convulsifs aux lèvres et à la mâchoire.

A ma première visite, le lendemain de l'accident, je trouvai le grenadier et sa blessure dans l'état que je viens d'indiquer. Je débridai largement cette plaie contuse et déchirée; je fis ensuite l'extraction de plusieurs esquilles mobiles et déprimées vers la cavité du sinus frontal, qui se mit à découvert. Cette opération facilita la sortie d'une assez grande quantité de sang noir et coagulé, accumulé dans le sinus. Pendant l'inspiration, l'air sortait par la plaie, et le sang coulait immédiatement après par le nez; le pansement fut fait au moyen d'un linge fenêtré, enduit d'onguent de styrax, de la charpie molle, de compresses et d'un appareil contentif. Peu d'heures après le pansement, une saignée à l'artère temporale fut pratiquée, des ventouses mouchetées furent posées à la nuque et entre les épaules; des bains de jambes sinapisés, et un régime délayant et antiphlogistique, furent prescrits. Pendant les premiers jours, il n'y eut pres-

que point d'orage ; néanmoins, les facultés mentales étaient troublées, et la mémoire avait entièrement disparu. On répéta la saignée, et l'on insista sur l'usage des délayans et des bains de jambe sinapisés ; malgré tous ces moyens, des symptômes de phrénésie se déclarèrent et se développèrent avec une grande intensité ; la fièvre et le délire survinrent immédiatement ; bientôt après l'assoupissement léthargique succéda à ce dernier symptôme, et le blessé mourut dans un état convulsif, le dix-neuvième jour de l'accident. Pendant le traitement de la blessure, le malade nous parut éprouver les plus vives douleurs à la tête ; les pansemens de la plaie, quoique faits avec douceur, étaient extrêmement douloureux, et produisaient presque toujours des mouvemens convulsifs dans tous les muscles de la face, du cou et du bras du même côté, tandis que le bras gauche était engourdi et menacé de paralysie.

Nous procédâmes à l'ouverture du cadavre vingt-quatre heures après la mort du sujet, et nous découvrîmes une inflammation très-intense, avec gonflement, de la membrane muqueuse du sinus frontal et des fosses nasales ; une fêlure à peine sensible à la paroi postérieure du sinus, avec inflammation profonde à la portion correspondante de la dure-mère ; un épanchement sanguinolent et séreux établi entre cette méninge et le lobe antérieur droit du cerveau ; la pie-mère était également enflammée dans une grande étendue, et parsemée de points de suppuration ; les substances de l'encéphale, et surtout celle de l'hémisphère du côté droit, étaient denses, et les vaisseaux qui les pénètrent, considérablement engorgés ; une assez grande quantité de sérosité roussâtre était accumulée dans les ventricules ; les membranes muqueuses du larynx et du pharynx étaient rouges et enflammées, les bronches remplies de mucosités rougeâtres, et les poumons engorgés et de couleur brune ; les viscères du bas-ventre étaient sains.

La marche rapide de ces accidens inflammatoires et nerveux m'avait porté à croire que l'extrême sensibilité de la membrane pituitaire avait contribué pour beaucoup à leur développement ; mais l'observation suivante m'a prouvé que l'on doit rapporter la cause de ces accidens à la fêlure de la table interne de l'os frontal et à la déchirure du tissu fibreux des méninges, plutôt qu'à l'inflammation de la membrane mu-

queuse de Schneider. Je crois néanmoins que l'inflammation de cette dernière membrane, par ses effets sympathiques avec tout le système de la vie intérieure, a beaucoup contribué à aggraver celle des méninges, puisque nous avons retrouvé dans les voies aériennes toutes les traces de la même inflammation. Ce n'est pas aussi sans raison que les anciens regardaient les plaies des sinus frontaux comme très-graves, surtout lorsque l'air passait dans les fosses nasales ; c'est pour cela qu'ils recommandaient l'occlusion de ces plaies, ou les plus grandes précautions pour empêcher, autant que possible, le contact de l'air extérieur avec la membrane fine et extrêmement sensible des cavités labyrinthiques de l'olfaction.

Le sujet de la deuxième observation est le nommé Raymond (Jacques), cuirassier au 2e régiment de la garde, âgé de vingt-cinq ans, brun, et d'une constitution athlétique, lequel reçut, le 21 janvier 1821, au sourcil droit, et sur le trajet du bord orbitaire supérieur, un coup de pied de son cheval, au moment où il était occupé à lui nettoyer les pieds de derrière. Le coup fut tellement violent, que la table externe du sinus frontal fut brisée en éclats, et que le cuirassier, renversé complétement et jeté sur l'occipital, perdit entièrement connaissance, et resta raide comme mort sur le terrain, où on le trouva couvert de sang qu'il avait rendu par le nez et par les oreilles. Le chirurgien du régiment, après avoir fait un pansement provisoire, fit transporter le malade à l'hôpital, où il arriva au milieu de la nuit : à ma visite du matin, il était encore sans connaissance, la tête fortement contournée à gauche ; une plaie sémi-lunaire et contuse s'observait au point du front que nous avons indiqué ; l'œil de ce côté sortait de l'orbite, et faisait, avec les paupières qui le recouvraient, une saillie prodigieuse. Elles étaient noircies par une forte ecchymose, qui se propageait à tout le côté correspondant du front et du visage. Une raideur tétanique se manifestait déjà dans toute la moitié droite du corps de ce sujet, qui était frappé de stupeur, d'un froid glacial, et de tous les symptômes qui annoncent une mort prochaine. Pendant que je terminai ma visite, je fis raser toute la tête et faire des embrocations de vinaigre camphré très-chaud sur toute l'habitude du corps. Ensuite je procédai au pansement de la plaie, que je débridai largement et dans tous les sens. Cette opération mit à découvert toute la paroi externe du sinus frontal droit, que

nous trouvâmes réduit en esquilles; je fis l'extraction des plus mobiles, ainsi que de plusieurs caillots renfermés dans le sinus; pendant l'opération le malade rendit encore beaucoup de sang par le nez et les incisions que nous avions faites; il fallut même arrêter l'hémorragie au moyen de ligatures pratiquées sur les branches coupées de l'artère temporale. A peine ce premier pansement fut-il terminé, que Raymond, ayant repris l'usage de ses sens et de la raison, nous raconta la manière dont l'accident lui était survenu; il n'a cessé depuis de parler comme les autres malades de la salle, et de suivre avec assez de précision toute espèce de conversation. Je prescrivis des boissons délayantes, des lavemens stimulans, des bains de jambe sinapisés, et l'application de la glace sur la tête; le malade passa le reste de la journée dans un état de calme assez satisfaisant; la chaleur générale et le pouls s'étaient développés au point que le chirurgien de garde jugea convenable de pratiquer une saignée générale, d'après mes instructions [1]. Malgré l'emploi de tous ces moyens, la nuit fut orageuse, et le blessé ne cessa de se plaindre de douleurs extrêmement vives, qui se déclarèrent, à l'époque de son réveil léthargique, à l'occiput et dans la région de la blessure. Mais, dans la crainte d'une hémorragie nouvelle, l'officier de santé de garde n'osa point lever l'appareil, et il se contenta de l'application de la glace, et de l'usage des sédatifs antispasmodiques que j'avais prescrits. A ma visite du 23, les douleurs de l'occiput ayant augmenté, et les signes d'une profonde irritation s'étant manifestés, j'appliquai, après avoir levé l'appareil de la plaie, des ventouses fortement scarifiées, à l'occiput, sur le côté droit du cou, entre les épaules, et j'ouvris ensuite une des artères temporales. Je fis quelques mouchetures sur les parties ecchymosées de l'œil et de la face. Un linge fin, enduit d'onguent de styrax, fut placé sur la plaie du sinus, ainsi que de la charpie mollette, et un cataplasme aromatique sur toute la région temporale. On continua l'application de la glace sur la tête, et l'usage des boissons délayantes sédatives et anodines : la saignée du bras fut encore renouvelée le même jour; néanmoins le malade fut très-agité pendant la nuit.

[1] C'est une grande erreur, qui peut devenir funeste, que de saigner immédiatement tout individu qui a fait une chute ou qui a reçu des coups ou des blessures. Cette saignée augmente le collapsus, et ôte souvent à la nature le peu de ressources qui lui restait pour rétablir l'équilibre dans les fonctions vitales affaiblies.

Le 24, les douleurs de l'occiput étaient toujours violentes, et l'on apercevait au côté droit de cette région un point d'œdématie qui me faisait soupçonner une fracture dans la portion correspondante de l'occipital; j'y pratiquai une profonde incision, qui permit à mon doigt d'explorer la surface de l'os, où je ne trouvai ni dépression ni aucune inégalité. Cette incision, que je couvris de plusieurs ventouses sèches, fournit une grande quantité de sang, et soulagea le malade; le pansement de la plaie fut fait comme à l'ordinaire. On insista sur l'usage des délayans mucilagineux anodins, sur les lavemens émolliens et sur la diète.

La suppuration de la plaie du front, qui s'évacuait en grande partie par le nez, devint abondante. L'œil se dégorgea, et l'ecchymose disparut graduellement, mais le malade se trouva privé de la vue du côté blessé. Les douleurs de l'occiput se conservaient toujours au même degré, et le malade commençait à éprouver de la gêne et un engourdissement marqué dans les deux membres du côté de la blessure. Du quinzième au vingtième jour, plusieurs petites esquilles qui avaient d'abord échappé à nos recherches, sortirent de la plaie, et facilitèrent son entière cicatrisation; mais à peine fut-elle terminée, que les douleurs de l'occiput et de la région temporale augmentèrent, et se développèrent avec la plus grande véhémence. L'exaltation nerveuse se déclara, et mit les deux membres du côté droit dans un état de contraction violente qui prit bientôt un caractère tétanique; les douleurs profondes que le malade ne cessait d'éprouver à toute la partie latérale droite de la tête devinrent si intenses, qu'il ne pouvait supporter sur cette région du corps l'attouchement le plus léger ou le plus doux, sans jeter des cris accompagnés d'horripilations et de mouvemens convulsifs. On se dispensa de toute autre recherche, et l'on chercha à remplir avec le plus de précision possible toutes les indications qui s'offraient; ainsi, d'après les nouveaux symptômes, je fis renouveler la saignée à la jugulaire, celle du bras ou du pied aux époques et aux distances convenables, l'application des ventouses scarifiées à la nuque, à l'épaule du même côté et sur le rachis, celle de la glace sur la tête, et les bains de jambes sinapisés. Ces divers moyens amenèrent un calme momentané, et semblèrent enrayer le mal; mais les accidens se renouvelèrent sans cesse, et menacèrent les jours du blessé.

Cependant nous le conduisîmes avec cette alternative de mieux et de pire jusqu'au quarante-unième jour, époque où les symptômes tétaniques des deux membres affectés augmentèrent tout à coup. Les muscles de l'épaule, du bras, de l'avant-bras, fléchis et fortement rétractés, se gonflèrent prodigieusement et devinrent renitens; ceux de la cuisse et de la jambe éprouvèrent la même affection. Le testicule droit se tuméfia, et causa des douleurs vives au malade. A notre grande surprise, les cheveux et la moustache du côté droit se hérissèrent, et transmirent un sentiment de douleur extrêmement vif par le plus léger attouchement et à la coupe du plus petit nombre de ces productions pileuses, bien que cette coupe fût faite avec des ciseaux très-affilés. L'expérience a été répétée un grand nombre de fois par les officiers de santé de l'hôpital, et par des médecins étrangers. Cette exaltation extrême de la sensibilité animale et organique de tous les tissus du côté affecté me portait à croire qu'une fêlure profonde, établie dans la région occipitale droite, par la percussion imprimée directement aux os de cette région dans la chûte du sujet, ou provenant de la plaie du front, avait dû produire une déchirure dans la dure-mère, et un épanchement sous cette membrane, au-dessous de la tente du cervelet, ou immédiatement sous le lobe droit de cette portion de l'encéphale, et sans doute jusqu'à l'entrée du canal rachidien; d'où était résultée une inflammation qui s'était étendue à l'origine des nerfs correspondans de la queue de la moelle allongée, et à celle des nerfs du même côté de la moelle épinière, jusque dans le névrilème et la substance même de leurs troncs et de leurs principales branches. De là, la névrose ou la douleur, l'engourdissement, la contraction tétanique, le gonflement des muscles et l'exaltation de la sensibilité dans toutes les parties molles des deux membres correspondans; tandis que toutes les parties du côté opposé étaient restées intactes, ainsi que les organes de l'intellect. Le mécanisme de la parole était gêné seulement, et la vision de l'œil droit anéantie, ou à peu près; le malade percevait à peine la lumière parsemée d'étincelles de feu; l'iris avait conservé ses mouvemens; l'odorat de la narine droite était nul; l'ouie du même côté était aussi parfaite que celle de l'autre oreille.

1°. Ces phénomènes nous paraissent dépendre, d'abord pour l'affection tétanique, de l'inflammation et de la com-

pression exercées sans doute sur le cervelet et la portion de la queue de la moelle allongée du même côté, parce que, dans cette portion de l'encéphale, ainsi que le docteur Gall l'a fait remarquer, et je que l'ai répété dans les Mémoires sur les plaies de la tête, insérés au quatrième volume de mes Campagnes, page 180, les filamens nerveux du cervelet ne s'entrecroisent pas. Je retrouve dans le tome quatre du même ouvrage, page 263, une observation de plaie à la tête qui a beaucoup de rapport avec celle de Raymond. Le sujet de cette observation était un chasseur à cheval de l'ex-garde, nommé Bigot René, lequel, par suite d'un coup de sabre reçu au combat de Bénévent, eut une portion de l'os occipital emportée, et le lobe droit du cervelet légérement entamé; cette blessure fut suivie de la perte de la vue et de l'ouie du côté droit, le testicule du même côté s'était atrophié, et les deux membres correspondans frappés de paralysie. A ces accidens près, le malade marchait à la guérison, lorsque, par l'effet de son intempérance, de nouveaux accidens inflammatoires se déclarèrent, et allèrent, en augmentant avec une telle rapidité que le malade mourut le trente-neuvième jour dans un état tétanique; les douleurs du côté blessé de la tête et de l'épine dorsale étaient si vives que le blessé jettait des cris lugubres; il se tenait constamment couché sur le côté droit, et il ne pouvait exécuter le moindre mouvement, ni recevoir le moindre attouchement sur les parties lésées, ou laisser couper quelques portions de ses cheveux sans tomber dans des syncopes effrayantes. A l'autopsie cadavérique, on trouva le cervelet réduit de volume, d'une consistance plus ferme que dans son état naturel, avec des signes d'inflammation à la moelle allongée et épinière, ainsi qu'à l'origine des nerfs de l'encéphale qu'on trouva atrophiés. Un phénomène assez singulier s'était offert chez ce blessé dans la première période de sa blessure; c'est que le contact d'une sonde d'argent sur le point du cervelet mis à découvert ne causait aucune douleur; mais le malade éprouvait à l'instant même des vertiges, des syncopes et des mouvemens convulsifs.

2°. Quant aux anomalies des fonctions cérébrales, nous ferons observer que le sujet a conservé l'intégrité de ses facultés mentales, si j'en excepte la mémoire des noms substantifs, qui est restée suspendue pendant quelque temps. La maladie s'était bornée au cervelet du côté droit, et à quelques points

du bord externe de la base de l'hémisphère droit du cerveau; la périphérie supérieure de ce lobe où paraissent résider les organes de l'intellect, était restée intacte. L'ouie, la vue, l'œil gauche, l'odorat et le goût, du même côté, sont dans leur état naturel; la perte de la vue et de l'odorat du côté blessé dépend de la lésion immédiate des nerfs ou des membranes nerveuses de la portion organique correspondante de ces sens. Quant au mécanisme de la parole, je pense que sa gêne dépend d'une compression que le grand hypoglosse ou le nerf lingual du même côté éprouve à son origine ou à son passage dans les trous de la base du crane (condyloïdiens postérieurs).

Il est plus difficile d'expliquer cette exaltation de la sensibilité générale de la moitié droite du corps, surtout ce trichoma douloureux des cheveux et des poils de la moustache qu'on ne peut toucher ni couper dans les plus petites parcelles sans causer au malade les plus vives douleurs, accompagnées d'horripilations, de mouvemens convulsifs et de sueur. Sont-ce les cheveux eux-même dans l'épaisseur desquels la sensibilité animale et organique se propage, ce qui ne paraît pas possible? ou est-ce l'ébranlement occasioné par la percussion imprimée sur eux par le ciseau qui les coupe ou l'instrument qui les touche, qui se transmet à leur bulbe ou racine où résident les filets nerveux, ce qui paraît plus vraisemblable? Je ne saurais résoudre une telle question; c'est aux physiologistes à faire des recherches pour découvrir la vraie cause de ce phénomène singulier. Néanmoins ces productions pileuses n'ont point changé de forme ni de grosseur, elles ont seulement une teinte un peu plus foncée que les cheveux du côté gauche de la tête.

J'espérais que ces symptômes n'auraient qu'une existence passagère, et qu'ils céderaient promptement à l'usage des topiques déplétifs révulsifs et des délayans antispasmodiques et anodins pris intérieurement. Je fis d'abord répéter les saignées générales et capillaires, je fis appliquer ensuite un vésicatoire sur toute la région temporale droite; plusieurs parcelles de potasse caustique à la nuque et à la région mastoïdienne, plusieurs moxas et le cautère actuel furent également et successivement posés au cou et à la partie antérieure de l'épaule du côté de la blessure. Ces divers moyens produisirent des effets avantageux, mais instantanés. Les accidens se renouvelaient sans cesse, et par les causes les plus légères. La con-

traction tétanique n'éprouvait pas la moindre diminution sous l'influence d'aucun des moyens employés. Le malade n'avait jamais pu supporter les narcotiques, même à des doses très-petites. Je voulus essayer les bains presque froids et l'acide prussique tant préconisé dans ce dernier temps par le professeur Tommasini. La première immersion dans l'eau à dix dégrés de température fut suivie de tremblemens nerveux et de syncopes : le malade ne put supporter le bain à aucune température. L'usage d'émulsions faites avec parties égales d'amandes amères et d'amandes douces, auxquelles on ajoutait quelques gouttes d'eau distillée de laurier-cerise, huit à dix au plus pour quatre onces d'émulsion, firent développer un mouvement de fièvre, des coliques violentes et un flux dysentérique avec un ténesme presque permanent et une augmentation sensible de la phrénésie et des autres symptômes inflammatoires traumatiques, qui n'avaient cessé d'exister jusqu'alors et depuis le vingt-unième jour de l'accident. Le pouls était resté à peu près dans l'état naturel, et les fonctions digestives se faisaient parfaitement bien. Tel était son état, lorsque, vers le milieu du mois de mars, tous les symptômes de l'inflammation s'accrurent de nouveau, au point que le malade disait que les os du crâne étaient écartés comme avec des tenailles, et la contraction tétanique des membres avait augmenté au point que l'extrémité des doigts s'enfonçait dans les tégumens de la paume des mains sans qu'on pût l'empêcher. On répéta encore la saignée générale pour la vingt-quatrième ou vingt-cinquième fois, et les saignées capillaires, sangsues ou ventouses, peut-être pour la centième fois. La glace fut encore appliquée sur la tête, et on insista sur l'usage des délayans mucilagineux et de la glace. L'exaltation de la sensibilité et l'érectilité des cheveux étaient portées à un tel degré, que le malade ne pouvait plus supporter la glace sur la tête, ni aucune espèce de cataplasme; il fallut se borner à un simple bandage contentif peu serré, celui de Galien, par exemple, qui le soulageait un peu.

La plaie du front s'était cicatrisée vers le quarante-unième jour de l'accident, ainsi que les incisions qu'on avait faites sur les autres points de la tête; mais on conservait toujours les fontanelles établies à la nuque et au côté droit du cou; des embrocations d'huile de camomille camphrée se faisaient journellement sur les membres affectés, et l'on ne discontinuait point les adoucissans mucilagineux pris à l'intérieur.

Raymond resta assez long-temps dans cette situation, et ce fut alors que nous le présentâmes à la Société de médecine de la Faculté de Paris, le 26 avril 1821, où l'on a répété les expériences précitées. La coupe de quelques cheveux, quoique faite avec d'excellens ciseaux, et à l'insu du malade, fut également suivie d'horripilations, de convulsions, et d'une sorte de frémissement douloureux qui s'étendait à toutes les parties contractées, jusqu'à l'extrémité des doigts de la main et du pied, où il éprouvait une sorte de fourmillement très-incommode et douloureux. Malgré son état de souffrance, ce militaire avait conservé de la fraîcheur et de l'embonpoint, parce qu'en effet les fonctions de la vie intérieure n'avaient encore éprouvé aucune altération, si j'en excepte le trouble momentané qu'avait produit l'acide prussique, quoiqu'administré à la plus petite dose possible.

Enfin, la maladie est devenue stationnaire, et nous laisse dans l'incertitude d'une issue favorable ou funeste; tout nous fait craindre cette dernière. Cependant l'invasion des grandes chaleurs ayant produit chez ce malade des sueurs copieuses et non interrompues, il s'est opéré graduellement un peu de détente dans les parties contractées, et les douleurs ont diminué d'intensité. Le temps d'ailleurs doit atténuer graduellement les causes de la maladie. La locution se fait plus facilement, et le sujet peut se promener une grande partie de la journée sans éprouver d'accidens. Enfin, se trouvant beaucoup mieux, ce militaire a désiré quitter l'hôpital, et il a reçu son billet de sortie le 18 du mois d'août, le septième mois révolu depuis son accident. Nous avons remarqué que la diminution des douleurs, l'émaciation et l'atrophie des membres affectés semblent vouloir succéder à la contraction tétanique. C'est en effet la marche que suit ordinairement la nature dans les altérations organiques qui ont pour premier effet l'irritation, l'inflammation aiguë et l'hypertrophie, si elle ne succombe pas à cette exaltation plus ou moins violente. Si les tissus qui sont le siége de la maladie ont une organisation composée et très-vasculaire, la nature tombe enfin graduellement ou tout à coup dans un collapsus; soit parce que les causes d'excitation cessent, ou parce que les nerfs perdent de leur sensibilité par le seul effet de la prolongation de l'état d'exaltation vitale où ils ont été. La circulation est détournée, réduite, et les parties tombent dans un état d'atrophie qui peut augmenter progressivement par cet effet rétrograde

du travail de circulation générale et capillaire, suivi d'une absorption contre nature que les vaisseaux nutritifs eux-mêmes peuvent opérer.

Ainsi l'atrophie des testicules que nous avons suivie avec soin chez un grand nombre de sujets, était précédée d'un gonflement de l'organe, accompagné de douleurs et de tension. La tête très-volumineuse de quelques enfans scrofuleux frappés de tous les symptômes d'hydrocéphale à divers degrés, avec exubérance, sans doute pathologique, du cerveau et du crâne; a éprouvé une véritable réduction sous l'influence des réfrigérans appliqués sur le vertex, des cautères ou moxas à la base du crâne, et des diffusifs pris intérieurement, ou des frictions mercurielles faites à la plante des pieds, aux doses et distances convenables. Certains viscères échappés de leurs cavités habituelles, tels que le poumon, l'épiploon ou l'intestin, après s'être boursoufflés à l'intérieur par l'effet de l'engorgement des vaisseaux organiques et de l'inflammation, se réduisent graduellement, rentrent spontanément dans leurs cavités respectives, surtout lorsqu'on sait seconder la nature, et éprouvent enfin une sorte d'atrophie qui les fait disparaître quelquefois entièrement; c'est ce que nous avons eu l'occasion de vérifier dans quelques circonstances. Ces phénomènes s'observent même dans les parties dures; car chez l'individu frappé de rhumatisme aigu, les os, après avoir éprouvé un véritable gonflement, se réduisent et s'atrophient; on en a un exemple frappant dans le squelette de Peyret, déposé au muséum anatomique de la Faculté, et duquel nous avons parlé dans notre Mémoire sur la fracture du col du fémur. L'officier tétanique que j'ai eu le bonheur de guérir en Egypte par l'amputation du membre blessé, bien que le tétanos fût complet, et existât depuis vingt-un jours, nous a offert le même phénomène, c'est-à-dire que ses muscles, après avoir été fortement contractés et gonflés pendant tout le cours de la maladie, se réduisirent ensuite au point que le sujet tomba dans un état d'amaigrissement extrême, et qu'il a été des années entières à reprendre un peu d'embonpoint. Il est probable aussi que chez Raymond, sujet de notre observation, s'il n'éprouve bientôt aucun accident funeste, l'atrophie augmentera graduellement dans les parties qui ont été les plus lésées, et qu'elles perdront toutes leurs propriétés vitales. Le testicule entre déjà dans l'atrophie; il est probable aussi que les cheveux et la mous-

tache du côté affecté, après s'être atrophiés, blanchiront ou tomberont avant ceux du côté opposé, lesquels étaient sains. Au total, l'on peut dire que le sujet doit son existence, toute pénible et douloureuse qu'elle est, à nos médications énergiques, essentiellement révulsives, et aux soins assidus qu'on lui a prodigués. L'ouverture du corps, pour ceux qui seront à même de la faire, pourra seule vérifier nos assertions, et faire connaître au juste la nature des causes qui ont produit tant de phénomènes singuliers.

15 Novembre 1821.

Nous avions terminé ce Mémoire, mais une circonstance heureuse nous oblige aujourd'hui à y ajouter quelques mots; c'est la vérification que nous avons pu faire des dernières assertions émises sur le développement de l'atrophie, par la rentrée de Raymond à l'hôpital, dans les premiers jours de cette année. En effet, ce militaire, auquel quelques excès d'intempérance ont occasioné un surcroît d'exaltation dans les parties encore soumises au tétanos, nous a présenté les doigts, la main, l'avant-bras et la partie inférieure du bras de l'extrémité droite dans un état complet d'atrophie. Ces parties, autrefois si douloureuses, sont devenues presque totalement insensibles, et on y remarque un abaissement marqué dans la température. L'extrémité inférieure présente les mêmes caractères, et le malade y éprouve, surtout au pied, un froid tellement intense, qu'il ne peut le vaincre, quelque précaution qu'il prenne pour y amener une chaleur artificielle.

Lorsque cette atrophie est arrivée au dernier degré, en outre de ce froid incommode et habituel que le malade éprouve dans les parties affectées, j'ai remarqué qu'elle porte atteinte à l'intégrité des fonctions de la vie générale. Le sujet maigrit, et tombe dans un état d'anxiété et de mélancolie si pénible, qu'il désire et réclame l'amputation du membre atrophié. — C'est une question de savoir si une telle opération est réellement indiquée, et si elle pourrait rétablir l'équilibre dans les autres fonctions.

Le 21 janvier 1822.

LARREY.

Essai *sur les facultés intellectuelles;* par le docteur Camille Leroy, *Médecin à Grenoble.*

(Premier article.)

Le premier conseil que la sagesse donne à l'homme, c'est de s'étudier, de s'étudier dans cette portion de lui-même qui, composée de son intelligence, de sa volonté, de ses passions, embrasse, sous le nom de son moral, les plus remarquables phénomènes, les plus merveilleuses facultés de son être. Des nombreux objets que la nature offre à son examen, quoi de plus digne en effet de fixer son attention que ces phénomènes et ces facultés! C'est à leur possession qu'il doit la place éminente qu'il occupe parmi les êtres qui l'entourent; c'est à leur connaissance que se rattachent toutes les lumières qu'il peut acquérir; c'est par cette connaissance seulement qu'il peut apprendre à trouver la vérité, et à se conduire avec cette sagesse qui est le seul fondement d'un bonheur véritable: aussi, chercher à se connaître est-il le premier devoir comme le premier besoin de l'homme, est-ce l'étude que les plus grands génies ont jugé la plus essentielle, étude vers laquelle, dans tous les temps, de nombreux écrivains ont dirigé leurs recherches.

Leurs travaux ont fait faire insensiblement de grands pas vers la solution du problème le plus difficile à éclaircir. Vu sous plusieurs faces, examiné sous les rapports les plus divers, l'homme moral est sorti mieux connu des méditations nombreuses dont il a été l'objet. Quel qu'ait été cependant le nombre de ceux qui se sont occupés de lui, malgré les découvertes de la plupart, que de faits sont restés inconnus! que de nuages obscurcissent encore la vérité! que de fausses opinions la défigurent! Il est si difficile de se bien voir, de se voir sans passion, sans prestige, sans illusion, qu'il n'y a rien d'étonnant à ce qu'après avoir donné lieu à tant de rêveries, avoir produit des systèmes si bizarres, la science de l'homme se montre encore si éloignée de sa perfection, à ce que la plus grande dissidence règne entre les opinions de ceux qui la cultivent. Un jour peut-être, après de nouveaux et constans efforts, une foule de vérités se développeront. Heureux les hommes quand ils se connaîtront parfaitement, quand, pleinement éclairés sur eux-mêmes, ils se décideront, dans leur vrai intérêt, à bien user de leurs facultés. Mais que d'erreurs encore avant d'arriver à ce résultat désirable, si toutefois il leur est donné d'y atteindre!

De ce que nous osons aujourd'hui écrire sur quelques points de cette science, qu'on se garde de croire que ce soit dans la prétention d'en fixer les incertitudes. Ce que nous nous proposons d'examiner n'est point assez considérable pour que nous pensions approcher d'un résultat aussi glorieux, dans le cas même où les considérations que nous allons offrir seraient exemptes d'imperfection, ce qui est bien loin de notre espérance. Nous savons trop combien il est facile de s'aveugler, d'être trompé par de fausses apparences, de se laisser entraîner par de faux raisonnemens, pour être jamais dupes d'une aussi dangereuse confiance. Seulement, avertis par les fautes du talent même combien est délicate l'étude que nous entreprenons, de combien de difficultés et d'écueils elle est environnée, nous ferons nos efforts pour nous garantir le plus possible de l'erreur, en tâchant de nous tenir dans une réserve continuelle, et en cherchant à n'admettre que ce que les faits, observés avec tout le soin, et calculés à l'aide de toute la méthode dont nous sommes capables, nous démontreront être juste et véritable.

Forts de cette intention, osons maintenant aborder notre sujet, osons nous élever à la recherche et esquisser l'histoire des diverses facultés dont est douée l'intelligence humaine, facultés en vertu desquelles elle se livre à la production des phénomènes variés qu'elle offre à notre admiration.

§. I. — A. Placé au milieu des divers êtres de la nature, et en relation presque continuelle avec eux, environné de toutes sortes d'objets avec lesquels il est forcé de correspondre, en même temps que ses organes sont livrés, pour l'accomplissement de ses fonctions, pour le maintien de sa vie, à des mouvemens qui leur sont propres, la première faculté intellectuelle qui nous frappe en l'homme ainsi disposé, est évidemment celle de sentir, de percevoir, de convertir en sensations les impressions nombreuses dont il est presque sans cesse affecté par le fait, et de ces rapports qu'il entretient avec les corps qui l'entourent, et de cette activité qu'offre son économie : première faculté, que nous appellerons indifféremment *sensibilité*, *perception*, à cause de ce pouvoir qui la caractérise de produire en lui les sensations diverses qu'il éprouve, de lui procurer la conscience des impressions de tous genres qu'il peut recevoir [1].

[1] Bien des personnes regardent la perception comme étant autre chose que la sensibilité. Selon elles, elle représente l'action de distin-

Les excitans de cette faculté, dont l'action précède et prépare celle de toutes les autres, qui trouvent dans ses produits les élémens des leurs, sont ce que l'on connaît sous le nom d'*impressions*, impressions qui, consistant en des ébranlemens éprouvés, ou par les sens à l'occasion des corps qui les affectent, ou par d'autres organes à l'occasion de l'activité à laquelle ils se livrent, doivent se diviser en deux espèces distinctes, que l'on peut désigner par les épithètes d'*externes* et d'*internes* : appelant impressions externes celles que déterminent sur la surface du corps et sur les sens qui y sont placés, les objets du dehors; appelant impressions internes celles qui, produites dans le sein de l'économie, résultent de son activité spontanée ou provoquée, des espèces d'impressions qui, propagées, transmises par le moyen des nerfs, des parties qui les reçoivent, au cerveau, où elles sont communiquées, soumises au principe particulier qui nous anime, sont les causes occasionelles de toutes les sensations que nous éprouvons, et deviennent ainsi, comme provoquant la naissance de ces premières idées, l'origine de toutes les autres, la source première de toutes les richesses de la pensée, qui n'en possède aucune qu'elle ne leur doive en premier lieu.

Que les impressions soient telles que nous venons de le dire, qu'il en existe d'autres que celles que reçoivent les sens et qu'occasionent les corps extérieurs, c'est ce qui, pour n'avoir pas toujours été déterminé avec toute la précision nécessaire, n'en est pas moins prouvé évidemment par l'existence de certains sentimens, tels que la faim, la soif, la fatigue,

guer ce que l'on sent, c'est-à-dire, toujours l'action de sentir, mais avec attention. Il nous semble, ce qui s'éclaircira davantage par l'exposé de tout notre système, qu'au lieu de séparer ainsi la perception de la sensibilité, en n'en faisant qu'un mode supérieur de celle-ci, il est beaucoup plus convenable de réunir, de présenter comme synonymes ces deux termes, dont souvent aussi on s'est servi pour désigner la même chose, et que nous emploierons également, avouant cependant que nous préférons celui de perception, comme moins susceptible de prêter à l'équivoque, et par conséquent de donner lieu à des disputes.

Que la sensibilité ou perception représente une opération de l'intelligence, et doive, par conséquent, être comptée parmi ses facultés, c'est ce qui a été contesté dans une opinion qui, en cela, nous paraît très-erronnée : cette opinion est celle de M. Laromiguière, dont plus tard nous ferons l'examen. En attendant ce moment, qui sera aussi celui de la confirmation de notre sentiment, qu'on veuille suspendre toute objection contre nous, et qu'on nous permette de poursuivre notre exposition.

la peur, l'amour, nos divers malaises comme nos bien-êtres, lesquels certainement ne dépendent point de ces impressions, mais bien d'ébranlemens intérieurs résultant du jeu de l'organisme, à qui on ne peut refuser une activité propre, souvent spontanée et indépendante de l'action qu'exercent sur nous les êtres qui nous environnent, souvent aussi provoquée par cette action, mais, malgré cela, toujours distincte des ébranlemens particuliers, que dès-lors on ne peut s'empêcher de regarder comme autant d'impressions, puisqu'ils occasionent des sensations ; impressions qu'il convient d'appeler internes, par opposition à celles que reçoivent les sens, avec lesquelles elles partagent le pouvoir d'exciter l'exercice de la sensibilité ou perception, et par suite nos autres facultés.

Quoique les impressions externes et les internes soient distinctes, elles n'en existent pas moins le plus souvent ensemble, et à l'occasion les unes des autres. C'est ce que nous démontrerons en traitant des sensations qui en résultent.

Les impressions sont l'origine et la source de tout ce qu'il y a de richesses en l'intelligence, avons-nous dit. C'est une idée qu'il faut expliquer, pour qu'elle ne cause aucune méprise. En affirmant une pareille chose, qu'on prenne garde que nous n'entendons point avancer que les impressions sont les causes déterminantes ou productives de ces richesses, mais seulement leurs causes occasionelles. Les causes productives de ce que possède l'intelligence, c'est-à-dire de toutes les idées, ne sont autres que ces facultés mêmes, qui seules jouissent du pouvoir de les produire, en agissant sur les impressions, qui ne peuvent être regardées que comme les excitans de l'action de ces facultés, que comme les matériaux qu'elles emploient pour les former. C'est pour n'avoir pas suffisamment distingué ces choses, pour avoir attribué aux impressions des effets qui ne sont pas les leurs, pour avoir confondu ceux qui en dépendent avec ceux qui n'appartiennent qu'aux facultés, que sont nées tant de disputes, que se trouvent fausses et hasardées tant de propositions, notamment une, que sa célébrité nous commande de ne point passer sous silence.

Cette proposition est celle dans laquelle on soutient qu'*il n'y a rien dans l'intelligence qui n'ait été auparavant dans les sens*, proposition qui est fausse et inexacte sous plus d'un rapport.

D'abord elle l'est, en ce qu'elle ne reconnaît d'autre source aux produits de l'intelligence que les impressions reçues par

les sens, c'est-à-dire les impressions externes, desquelles elle assure qu'ils dérivent tous sans exception; ce qui est loin d'être vrai, beaucoup de ces produits étant, ainsi que nous l'avons indiqué, le résultat de mouvemens organiques, c'est-à-dire des impressions que nous avons appelées internes. Mais elle est ensuite essentiellement fausse et inexacte, cette proposition, en ce qu'elle paraît affirmer que l'intelligence reçoit des sens les sensations et les idées qui sont en elles, tandis que c'est elle qui les forme, qui les produit par l'effet de ses facultés. Les sens ne servent qu'à reçevoir et transmettre les impressions qui les occasionent. Ce que cette intelligence reçoit, et ce que non-seulement les sens, mais encore bien d'autres organes lui font parvenir, ce sont les impressions seulement, mais non les sensations et les autres idées, lesquelles ne sont pas plus dans les impressions que reçoivent les sens, qu'un édifice n'est dans le bois et la pierre qui servent à le construire, qu'une statue n'est dans le marbre d'où le sculpteur la tire, qu'un tableau n'est dans les couleurs qu'emploie l'artiste pour le faire; toutes ces productions sont l'ouvrage du génie, sans lequel elles n'eussent jamais existé. Eh bien! de même, ce sont les facultés seules de l'intelligence qui, en agissant sur les impressions, et les mettant en œuvre, donnent lieu à nos sensations et à nos idées, lesquelles, loin d'exister dans les impressions ou dans les organes qui en sont affectés, ne doivent leur création qu'à l'action seule de ces facultés. Seulement comme l'intelligence ne fait rien de rien, il lui a fallu des matériaux sans lesquels elle serait resté inactive, comme seraient restés inactifs l'architecte, le sculpteur ou le peintre, s'ils en eussent manqué. Or, les impressions ne sont que ces matériaux, avec lesquels elle forme, desquels elle tire toutes ses richesses, richesses dont ces impressions excitent la production en stimulant l'exercice des facultés, mais sans l'opérer, ce qui est l'objet de celles-ci seules.

Après avoir ainsi succinctement indiqué les espèces et déterminé le rôle des impressions, voyons comment elles sont reçues.

C'est de deux manières, qu'il importe de distinguer, que l'homme reçoit les impressions diverses dont il est affecté. Tantôt, c'est à son insu, sans aucune action de sa part tendant à se les procurer : ce sont les objets ou les mouvemens organiques qui les causent, qui se présentent ou se produisent

d'eux-mêmes, et viennent le frapper sans qu'il s'y attende. C'est ainsi que souvent une foule de choses se présentent à nous, comme une foule d'ébranlemens se passent en notre économie, et viennent provoquer notre sensibilité ou perception, sans que nous les ayons recherchés en aucune manière. Tantôt, au contraire, c'est pour les avoir appelées par ses désirs et ses actions, qne l'homme est affecté de plusieurs impressions : allant au devant d'elles, c'est-à-dire au devant de ce qui les produit, se mouvant, s'agitant pour en être frappé, il se les procure soi-même; c'est ainsi que souvent nous en recevons, et que par suite nous éprouvons des sensations, pour les avoir plus ou moins vivement souhaitées, et les avoir recherchées avec une ardeur plus ou moins grande. Telles sont les deux manières dont l'homme reçoit les impressions de tous genres qui l'affectent, deux manières qui doivent porter à le considérer comme étant, par rapport à ces impressions, sous deux états particuliers : tantôt actif, c'est le cas où il y donne lieu lui-même; tantôt passif, c'est celui où il les souffre sans avoir pris aucune part à leur production : deux états dans lesquels on voit l'homme être tour à tour, comme quelquefois en même temps, et qui influent, ainsi que nous l'indiquerons ailleurs, sur sa manière de percevoir ou de sentir, qui en est plus ou moins soigneuse, vive, appliquée, fructueuse, comme ils influent sur les sensations qui en sont plus ou moins vagues ou précises, obscures ou distinctes, superficielles ou profondes, passagères ou durables; diverses qualités qui résultent encore de la nature des objets qui causent les impressions, lesquels étant plus ou moins remarquables, ou conformes à nos désirs et à nos besoins, engagent notre faculté de percevoir ou de sentir, à s'y arrêter, à s'y appliquer avec plus ou moins de force, de goût et de soin.

De ces considérations particulièrement relatives aux impressions, qui sont les excitans de la sensibilité ou perception, passons à l'examen des sensations qui en sont les produits.

Les sensations sont les connaissances plus ou moins claires, les émotions plus ou moins vives, que nous devons à la perception des impressions qui affectent nos organes. Les premières et les plus simples de nos idées, elles sont la source de toutes les idées plus vastes, plus générales, plus compliquées, auxquelles notre intelligence peut s'élever, dans lesquelles elles entrent comme élémens ou matériaux. Aussi nombreuses, aussi variées que les impressions qui les occasionent, les

sensations peuvent se diviser comme celles-ci en deux espèces correspondantes, que nous distinguerons par les noms de *sensations proprement dites*, et de *sentimens*, conservant le nom de sensations à celles qui résultent des impressions externes, et appelant sentimens celles qui sont le fruit des impressions internes, deux espèces de sensations qu'il ne faut pas confondre, et dont nous allons motiver la distinction, comme justifier les dénominations que nous venons de leur imposer.

La distinction que nous venons d'introduire entre nos sensations sera juste s'il se trouve que les espèces qu'elle établit diffèrent de caractères et d'attributs; or, c'est ce qui est frappant. Qui ne s'aperçoit, en effet, que la sensation occasionée par la présence d'un corps qui frappe nos sens, tel qu'un édifice, un arbre, un animal, ne ressemble nullement au sentiment que concourt à produire un état de l'économie, à un plaisir, à une douleur; éprouver une colique, une démangeaison, un sentiment de fatigue ou de soif, un mouvement de joie, de peine, de chagrin ou d'attachement, est une chose bien différente que voir une couleur, entendre un son, sentir une odeur, palper un corps, connaître enfin un objet quelconque, quoique ce soit souvent à la suite de ces sensations, et à leur occasion, que les sentimens se manifestent. La sensation, proprement dite, paraît plutôt consister en une connaissance que l'ame acquiert, et le sentiment, en une émotion qu'elle éprouve. Telle est la manière dont on peut énoncer la différence qui existe entre deux choses trop simples, et en même temps trop voisines l'une de l'autre, trop analogues, sous plusieurs rapports, pour être exactement définies. On les distingue encore à leur différence d'origine. Ainsi, on s'aperçoit facilement que la sensation est excitée par un objet existant hors de nous, et qui frappe nos sens, tandis qu'on voit évidemment que le sentiment résulte de quelque chose qui nous est propre, qui nous tient, nous est intime, qu'il est le fruit de notre manière d'être; aussi, il nous intéresse, nous remue, nous agite, nous passionne d'une manière toute particulière, qui n'est point naturelle à la sensation, ou qui ne se retrouve avec elle que lorsqu'elle s'accompagne de quelque sentiment, ce qui arrive fort souvent, ainsi que nous le ferons bientôt remarquer.

La division que nous avons admise pour nos sensations est donc fondée. Les dénominations par lesquelles nous les avons

distinguées le sont-elles également? Nous le pensons, et nous commencerons à le démontrer, en faisant remarquer qu'il aurait été très-inexact de la désigner, ainsi que cela peut paraître naturel au premier abord, comme les impressions qui en provoquent la naissance, par les épithètes d'externes et d'internes, que quelques auteurs leur ont données. Ces épithètes conviennent très-bien aux impressions qui sont produites par des agens différens, et sur des organes diversement situés; mais elles sont inapplicables aux sensations, parce que toutes, quelles que soient les impressions qui les occasionent, sont formées dans le même organe, par le même principe, et probablement de la même manière. S'en servir pour elles, ainsi que l'ont fait quelques écrivains, c'est donc oublier ce qu'elles sont; c'est les confondre avec les impressions, erreur, qui, pour le dire en passant, est des plus communes, même dans les meilleurs traités, où se trouvent des assertions qui prouvent que leurs auteurs, dans bien des cas, les ont prises les unes pour les autres.

Quant aux termes que nous avons préférés, un usage général aussi, mais plus raisonnable, usage dont nous ne savons pas qu'on ait déterminé la raison sur laquelle il est fondé, les justifie. En effet, n'appelle-t-on pas du nom de *sensations* toutes les sensations qui résultent des impressions faites sur nos sens par les corps extérieurs; les couleurs, les sons, les odeurs, les saveurs, les qualités tactiles des corps. Au contraire, n'a-t-on pas l'habitude d'appeler *sentimens* toutes les sensations qui paraissent tenir à une manière d'être de notre économie, que cette manière d'être soit provoquée ou spontanée; toutes celles qui nous sont personnelles, si je puis m'exprimer ainsi, comme le plaisir, la douleur, la joie, le chagrin, la fatigue, l'amitié, etc. Nous nous sommes donc conformés à l'usage, en faisant choix des dénominations que nous avons employées, dénominations que nous avons cherché à rendre plus précises en les appliquant à des choses que nous nous sommes attachés à bien déterminer.

L'homme, dans le cours de sa vie, livré à l'activité de son organisme, et recevant en même temps des ébranlemens de la part de tout ce qui l'entoure, ce qui occasione des impressions de tous genres, éprouve presque à chaque instant des sentimens et des sensations, et il est à remarquer que c'est ordinairement ensemble et à l'occasion les unes des autres; car il est propre aux sentimens et aux sensations, ainsi qu'aux

idées plus compliquées qui en résultent, de se combiner, de se provoquer mutuellement. Que les impressions externes qui occasionent les sensations, excitent en même temps la production du sentiment, c'est ce qui arrive le plus souvent. En effet, le sentiment est le résultat d'un état de l'économie, d'un ébranlement, d'un mouvement organique; or, est-il possible de recevoir le choc d'un corps, sans que ce choc détermine en nous une manière d'être quelconque, sans qu'il nous ébranle et nous agite, sans que la perception de ce mouvement, de cette agitation, ne s'unisse à celle de l'objet qui nous a affecté? Non sans doute; aussi ne sommes-nous presque jamais frappés par quelque être ou quelque accident extérieur, sans éprouver en même temps de la douleur ou du plaisir, des émotions agréables ou pénibles; et, si quelquefois il n'en paraît rien, c'est, ou parce que l'objet qui se met en rapport avec nous est trop peu important pour que nous y fassions attention, et ne restions pas à son égard dans l'indifférence, ou parce que l'habitude d'éprouver le sentiment qu'il inspire, a émoussé ce sentiment. J'entends de la musique; à la perception des sons, se joint, d'après la manière dont cette musique est exécutée, ou un sentiment de plaisir ou un sentiment de fatigue, sentiment distinct de la sensation des sons, et cependant dépendant de leur existence et de leur nature. Une lumière trop vive agit sur mes yeux; à la sensation que j'éprouve se rattache une douleur, résultat de la fatigue de mon organe. J'assiste à une représentation dramatique, à la perception des discours et du jeu des acteurs, se joint en moi une foule d'émotions qu'y éveille la manière dont ces derniers ont affecté mes sens. Peut-on, sans plaisir, être témoin d'une bonne action, considérer un objet agréable; et, sans un sentiment pénible, rencontrer un objet difforme, voir commettre une injustice, ou blesser les lois de l'humanité? Non. La sensation ne peut donc se produire sans amener le sentiment à sa suite, et c'est certainement à cet accompagnement que sont dus les divers jugemens que nous portons sur le mérite et les qualités des choses. C'est ce sentiment qui est la raison pour laquelle elles nous sont chères ou odieuses, elles nous paraissent dignes d'affection ou de haine, de mépris ou d'amour : il est la mesure de l'intérêt qu'elles nous inspirent, du prix que nous y mettons. A leur tour, les sentimens éprouvés sont une occasion d'avoir des sensations, en ce qu'ils nous portent vers les objets qui nous plaisent ou nous conviennent; en ce qu'ils

nous entraînent à la recherche de ceux qui peuvent satisfaire nos besoins, dont nos sentimens sont en nous l'expression. Celui qui a faim ou soif, ne court-il pas après les alimens ou les boissons ? l'ambitieux, l'avare, comme celui dont l'ame est avide d'affections, ne vont-ils pas à la recherche des objets qui peuvent les satisfaire ? De la même manière donc que la sensation est une cause de sentiment, le sentiment est une cause de sensation, et c'est ainsi que ces deux genres de perception, quoique bien distincts, se retrouvent presque toujours en nous, liés ensemble ou combinés.

Telles sont les considérations que nous nous bornons à présenter sur les sensations qui, ainsi que toutes nos autres idées, jouissent de divers caractères, sous le rapport de leur clarté, ce que nous examinerons plus particulièrement ailleurs. Premières productions de l'intelligence, ces sensations, que cette intelligence seule a le pouvoir de former, mais excitée à le faire par les impressions qui lui sont transmises, prouvent par leur existence celle de la faculté qui nous a occupé, de la sensibilité ou perception, par l'action de laquelle cette intelligence paraît entrer en exercice, préluder à toutes ses autres opérations. Une chose est ici à remarquer, c'est qu'en se livrant à cette action de sentir ou de percevoir, l'intelligence, active en ce sens qu'elle seule en possède le pouvoir, se montre passive en cet autre sens qu'elle n'exerce ce pouvoir que sous la dépendance des organes qui l'y obligent par les impressions diverses qu'ils lui adressent : état bien différent de celui dans lequel nous la verrons placée tout à l'heure par l'action d'autres facultés, au moyen desquelles, à son tour, c'est elle qui commande au corps, lequel, dans ce cas, se borne à céder à ses résolutions et à suivre ses décrets. Deux états différens pour l'une et pour l'autre de ces deux portions de notre être, où chacune d'elles paraît tour à tour recevoir et donner l'impulsion, être dans la dépendance ou tenir l'empire, deux manières d'être respectives, qui semblent former le plus fort lien de leur enchaînement et de leur combinaison réciproques.

B. Si la nature eût borné l'activité intellectuelle de l'homme à sentir des impressions, si elle eût réduit ses connaissances à des sensations ou des sentimens, que cet être serait loin de ce qu'il est, ou du moins de ce qu'il parvient à être quelquefois ! Incapable d'établir le moindre rapport entre les choses, et de les calculer en aucune manière, incapable d'analyser

ou de se guider d'après l'analogie, il ne connaîtrait que ce qu'il éprouve, sans pouvoir le lier, en établir l'ordre, en supposer les causes; il ne pourrait reconnaître aucun principe, tirer aucune conséquence, former aucun système, créer aucune science, se perfectionner. Mais heureusement la faculté que nous avons déjà reconnue en lui n'est que le moindre de ses pouvoirs, les connaissances qu'elle lui procure ne sont que les plus simples de ses idées; il est encore capable de s'élever à de plus hautes opérations, qui, en faisant subir diverses combinaisons aux richesses que lui a fait acquérir la faculté précédente, les augmentent et les multiplient d'une manière remarquable. Ces opérations qui étendent ainsi ses lumières sont au nombre de deux, pour l'explication desquelles nous sommes forcés de reconnaître deux nouvelles facultés.

Ces facultés sont la *comparaison* et le *raisonnement*. La *comparaison*, en vertu de laquelle nous pouvons saisir à la fois deux, trois, quatre, ou un plus grand nombre de sensations ou sentimens, pour en déduire des idées moyennes, des idées de rapport, des jugemens, nouvelles idées qui, résultant de celles qu'on compare, rendent et expriment ce qu'elles ont entre elles de relations, de différences et de ressemblances. Le *raisonnement*, auquel nous devons le pouvoir de composer et de décomposer nos idées, de les abstraire et de les généraliser; divers pouvoirs, à l'aide desquels, combinant ces idées en tous sens, les considérant sous les plus nombreux rapports, nous en déduisons de nouvelles, parvenons à établir des principes, à tirer des conséquences, à créer de nouvelles idées de rapport, mais plus vastes, plus étendues que les précédentes, et parvenons ainsi à multiplier nos lumières de la manière la plus étonnante et la plus propre à nous distinguer des autres êtres, à élever certains hommes au-dessus des autres par les idées grandes et sublimes, les connaissances nombreuses et variées, les conceptions vastes et profondes, que quelquefois ils procurent.

Tels sont les caractères de la comparaison et du raisonnement, facultés dont l'existence, pour être démontrée, n'a pas besoin d'autres preuves que la simple exposition que nous venons de faire du pouvoir qu'elles renferment, et des phénomènes qu'elles déterminent. Les matériaux sur lesquels elles s'exercent sont nos sensations ou nos sentimens, en plus ou moins grand nombre, pour la comparaison, et, de plus,

pour le raisonnement, les idées qui résultent de l'action de celle-ci, matériaux qu'elles combinent, traitent de diverses manières, pour en tirer des produits nouveaux, qui consistent en des idées de rapport plus ou moins générales, plus ou moins composées, idées de rapport qui diffèrent de celles que nous devons à la sensibilité ou perception, en ce qu'au lieu d'être comme celles-ci des images réelles des choses qui frappent nos sens, elles ne sont que des vues particulières de ces choses, desquelles nous les distrayons, les déduisons, pour en déterminer les qualités, en juger les affinités, en découvrir la liaison et l'enchaînement, en supposer les causes, nouveaux objets dont nous formons autant d'idées distinctes, qui, ajoutées aux précédentes, à celles desquelles elles émanent, c'est-à-dire aux sentimens et sensations, multiplient d'autant le nombre de nos connaissances, qui vont ainsi toujours en s'étendant davantage, à mesure que nous considérons plus d'objets, que nous les envisageons sous plus de faces, que nous les lions par plus de rapports.

Ce sont, avons-nous dit, nos sensations et nos sentimens, c'est-à-dire les produits de la sensibilité ou perception, qui sont la source de ces idées nouvelles, de ces idées de rapport, que nous procurent la comparaison et le raisonnement; mais il s'en faut bien que tous les produits de cette sensibilité soient soumis à l'action de ces facultés. Celles-ci ne s'exercent que sur ceux qui, occasionés par des impressions un peu majeures ou saillantes, jouissent de quelque force, et sont senties avec quelque clarté; car, pour celles qui le sont sans aucune attention, elles les laissent dans le vague sans en rien extraire, et c'est ainsi que les hommes, selon qu'ils sont plus ou moins capables, ou qu'ils se trouvent plus ou moins à portée de percevoir de cette manière, se trouvent plus ou moins riches de ces idées relatives, qui sont les plus lumineuses de toutes leurs connaissances.

La comparaison et le raisonnement offrent deux actions distinctes à remarquer dans leur action générale, qui est ainsi complexe, et le peu que nous avons exposé de ces deux facultés a déjà dû le faire sentir. L'une de ces actions, primitive, distincte dans chacune des deux facultés, est, pour la première, celle de saisir, d'embrasser plusieurs idées à la fois, et, pour la seconde, celle de les composer et de les décomposer, etc., première action que paraît plus spécialement exprimer les noms qu'elles portent; l'autre action, secondaire

à la précédente, d'un même caractère dans toutes deux, où elle existe également, est celle de déduire, d'extraire des idées qu'on compare, comme de celles sur lesquelles on raisonne, des idées nouvelles, qui en sont comme les moyennes, les résultantes; celle de trouver des rapports, de tirer des conséquences, en un mot, celle de juger, opération dépendante des précédentes, dont elle n'est que la suite ou le complément, malgré cela assez importante pour qu'on doive en tenir compte, assez importante même pour que nombre d'écrivains aient cru devoir admettre pour elle une faculté particulière, qu'ils ont appelée le *jugement;* mais c'est à tort qu'ils en ont agi ainsi, parce que l'action de juger n'est point primitive, mais seulement incluse dans celle de comparer, comme dans celle de raisonner, dans lesquelles elle rentre et se confond.

Indépendamment de la comparaison et du raisonnement, qui nous paraissent suffire pour représenter toutes celles de nos opérations intellectuelles qui sont relatives à la combinaison de nos idées, quelques auteurs encore ont admis une autre faculté, qu'ils ont regardée comme distincte de celle-ci, comme présidant à des opérations propres, comme ayant son domaine et ses produits particuliers. Cette faculté est l'*imagination,* de laquelle nous sommes dans l'habitude de faire dépendre la production des idées vives, animées, dont les hommes sont capables, et quelques-uns bien plus que d'autres, à laquelle on rattache ce qu'il y a de gracieux, de spirituel, de brillant dans l'intelligence, comme on rattache au jugement ce qu'il y a en elle de sûr, de profond, de solide, à laquelle nous lions l'aptitude à certains arts que nous regardons comme lui devant particulièrement leur naissance et leurs progrès. Mais quelqu'importans que soient les effets qu'on attribue à l'imagination, quel que soit le rôle que dans le langage familier on lui fasse jouer, elle n'est point une faculté distincte de la comparaison et du raisonnement, ni par les phénomènes qu'elle produit, et dont celles-ci suffisent pour rendre compte, ni par son mécanisme, qui rentre dans le leur. L'imagination n'est jamais qu'une manière ou de comparer ou de raisonner, c'est-à-dire en un mot, de juger, et ordinairement avec tant de vivacité, de promptitude et de légéreté, avec si peu de réserve et d'attention, que, tout en produisant quelquefois de grandes choses, des choses aussi séduisantes que singulières, le plus souvent elle ne donne lieu qu'à des aperçus superficiels et inexacts,

elle n'établit que des rapports faux, elle n'enfante que des êtres fantastiques et des illusions.

Tels sont les caractères de la comparaison et du raisonnement, facultés dont l'effet général est de présider à nos diverses combinaisons intellectuelles, comme l'effet de la perception est de leur en fournir les matériaux ou les élémens. C'est en combinant ainsi les produits de cette dernière, en les liant par des rapports plus ou moins généraux, qu'elles étendent nos connaissances bien au de-là de ce qu'elles seraient sans elles, qu'elles les portent au point le plus élevé où elles puissent atteindre. Il est à remarquer que ces deux facultés ont entre elles plus de rapports qu'aucune d'elles n'en a avec la sensibilité, de sorte qu'elles forment un groupe particulier qu'on pourrait distinguer sous le nom général de facultés de juger, puisque cette action leur est commune, et dont le caractère est d'offrir une activité plus grande et plus d'indépendance que cette sensibilité ou perception. Une activité plus grande, disons-nous; en effet, le travail de la perception se fait sans effort, elle agit dès qu'une impression nous frappe, tandis qu'on sent qu'il n'en est pas de même de la comparaison et du raisonnement; il faut de la part de l'une et de l'autre plus de tension pour se livrer à leurs opérations, dans lesquelles on remarque plus de travail, plus d'indépendance, disons-nous encore; en effet, la sensibilité est une esclave des impressions qu'elle suit à la rigueur, tandis que la comparaison et le raisonnement, tout en ne faisant rien que d'après les produits de cette sensibilité, par la facilité qu'elles ont de les saisir en grand nombre, et de les opposer entre eux, de les comparer, s'en dégagent peu à peu, de manière à s'élever au-dessus d'eux, à se rendre libres, et même à les contrarier et les détruire : c'est ainsi que nous jugeons souvent contre l'apparence, que nos raisonnemens combattent et asservissent nos sensations, ce qui est un moyen de rectifier certaines illusions, celles des sens, ce qui est aussi un moyen d'en créer d'autres en subtilisant trop les choses, et les éloignant trop de l'observation.

C. Nous venons de rechercher par quelles facultés l'homme est capable d'acquérir toutes les connaissances qui sont en son esprit, mais ces connaissances ne sont point les seules choses que son existence morale nous offre à examiner. Comme il est encore capable d'avoir des désirs, et, par l'effet de ces désirs, de commettre des actions, et que ce n'est même que pour ar-

river à la production des uns et des autres de ces nouveaux phénomènes, par lesquels lui sont principalement fournis les moyens de satisfaire ses besoins et de remplir sa destinée, qu'il paraît éprouver des sentimens et des sensations, qu'il acquiert des idées, et qu'il cherche à les étendre et à les multiplier, il nous faut maintenant étudier ces nouveaux effets de son intelligence, et tâcher de saisir les facultés particulières qui y président; mais avant de chercher à remplir cette tâche délicate, il importe de signaler l'existence d'une faculté particulière, dont nous n'avons encore rien dit, quoiqu'elle commence à entrer en action aussitôt après l'exercice de la perception, et avant celui de la comparaison et du raisonnement.

Les sensations et les sentimens se succèdent comme les impressions qui en sont l'occasion et la source, et il en est de même de toutes nos idées; chacune d'elles cesse d'être éprouvée, soit que l'esprit s'occupe d'une autre, soit qu'il entre en repos. Mais pour cesser d'être ainsi présentes à la pensée, ces sensations et ces sentimens, ainsi que ces idées, ne disparaissent pas pour toujours; en vertu d'un pouvoir nouveau de l'ame, il en est beaucoup qui se représentent, qui se reproduisent d'une manière plus ou moins complète et fidèle, il en est beaucoup que l'on peut rappeler de l'oubli où elles furent plongées, pour les *ressentir*, les *reformer*, en quelque sorte, avec plus ou moins de force et de vérité.

Ce pouvoir nouveau de l'intelligence, sans lequel l'homme eût perdu, à mesure qu'il l'acquiert, tout ce qu'il doit à ses autres facultés, ce pouvoir nouveau, disons-nous, dont l'existence est rendue incontestable par la facilité avec laquelle chacun peut en saisir les effets, que tous les hommes éprouvent d'une manière plus ou moins parfaite, est celui qui caractérise, qui constitue la *mémoire*, faculté distincte et remarquable, par laquelle nous pouvons, sous la forme de *souvenirs*, conserver ce qui est acquis par nos autres facultés, le reproduire, perpétuer les connaissances qu'elles nous procurent, et les rendre durables. Toutes les idées sont-elles susceptibles d'être ainsi rappelées? Oui; cependant s'il en est beaucoup que la mémoire fait revivre en nous, il en est beaucoup aussi qu'elle ne réveille pas, et qui ainsi, sont perdues pour toujours. Quant à celles dont elle détermine le retour, c'est avec plus ou moins d'exactitude ou d'infidélité qu'elle le fait, ce qui dépend beaucoup de la manière dont

ces idées furent éprouvées dans le principe. On perd assez facilement le souvenir de celles qui furent faibles et légères, comme de celles qui sont vagues, obscures ou désordonnées, tandis qu'on conserve beaucoup mieux celui de celles qui furent vives, marquantes, claires ou précises, disposées avec ordre, comme de celles qu'on a eues fréquemment. Quelle que soit cependant la réunion des circonstances les plus favorables pour se ressouvenir avec exactitude, il ne règne pas moins toujours quelques infidélités dans nos souvenirs, sans quoi nous ne perdrions rien de ce que nous aurions pu éprouver ou savoir, nous acquerrions sans cesse. Mais il n'en est point ainsi; malheureusement, heureusement aussi quelquefois, sans quoi nos peines, nos chagrins, nos douleurs seraient éternels, tout passe, tout s'affaiblit en s'éloignant, et c'est par cette imperfection de la mémoire, que cette faculté, à laquelle nous devons tant, puisque sans elle notre existence ne serait jamais que d'un instant, étant sans passé, par conséquent sans avenir, sans expérience, par là incapable de prévoyance; que cette faculté, disons-nous, laisse fugitives, incertaines, et souvent sans fruit, toutes nos connaissances, et devient ainsi une des causes les plus fécondes de nos erreurs, tempère les avantages qu'elle nous procure, et nuit aux progrès qu'elle nous fait faire.

La mémoire jouit encore de divers degrés d'intensité, qui ont donné lieu à la diviser en autant d'espèces, qu'on a distinguées par les noms de *réminiscence*, de *mémoire proprement dite* et d'*imagination*. Sans nous arrêter à cette division, contentons-nous de dire que tantôt on ne se ressouvient d'une sensation ou d'une idée, que quand ce qui l'a provoquée vient renouveler l'impression qu'il avait déjà faite, sans quoi on n'y penserait plus : c'est ainsi que bien des choses nous échapperaient pour toujours, si nous cessions d'en être frappés; il faut de nouveau leur présence pour se les rappeler. Tantôt, au contraire, les idées se réveillent sans qu'il soit besoin que rien de ce qui les avait occasionées se représente, et elles se réveillent, souvent d'une manière si légère, si faible, si vague, qu'à peine peut-on démêler ce dont on se souvient, et d'autres fois si vivement, avec tant de force, qu'il semble que l'on soit affecté de nouveau, qu'on prend pour actuel ou présent, ce qui est passé ou absent, qu'on paraît même ressentir plus vivement l'impression que quand elle se fait véritablement sentir.

4.

Telle est la mémoire, faculté particulière qui, au lieu de créer des produits propres, comme les facultés précédentes et celles qui nous restent à examiner, se borne à perpétuer, à conserver les produits de celles-ci, en les représentant, les reproduisant, caractère qui doit la faire considérer comme étant d'un genre tout à fait différent. Ce rôle, qui lui est propre, étant facile à sentir, nous bornerons aux données précédentes son histoire. Cependant, en la terminant, indiquons quelle est la place qu'elle occupe dans l'ordre de la génération de nos facultés, place qui n'est point celle que nous avons choisie pour nous en occuper.

Nous avons dit, en commençant ce Mémoire, qu'elle entrait en action aussitôt après l'exercice de la perception, et avant celui de la comparaison et du raisonnement, c'est à dire qu'elle était postérieure à la première et antérieure aux secondes. C'est ce qu'il est aisé de démontrer. Quelle soit postérieure à la perception ou sensibilité, c'est ce qu'il serait ridicule de s'attacher à prouver, tant il est évident que l'ame ne peut se livrer à son action avant de se livrer à celle de sentir, dont elle n'est qu'une espèce de retour, semblable en cela à l'habitude, avec laquelle elle a du rapport, et qui ne peut exister avant l'exécution des mouvemens dont elle n'est que la répétition. Qu'elle soit antérieure à la comparaison, c'est ce qui est également sensible. Il est impossible de regarder deux choses à la fois; dès-lors peut-on les comparer autrement qu'en l'absence de l'une d'elles, qui n'existe jamais qu'en souvenir à l'instant où l'esprit prononce sur leurs rapports. Voici plusieurs objets dont je veux établir le parallèle, que fais-je? je les examine également, mais seulement tour à tour, parce qu'il m'est impossible, quelque près qu'ils soient les uns des autres, de les étudier au même instant : ce n'est qu'en quittant l'un que je peux observer l'autre, et après un plus ou moins grand nombre de ces allées et de ces venues alternatives, je porte sur eux mon jugement; je les compare, mais je ne les compare n'ayant jamais les yeux fixés que sur un seul; avec quelque vitesse que je meuve les yeux, l'un de ces objets ne les frappe déjà plus, quand ils en parcourent un autre. Nous ne comparons donc réellement jamais une sensation ou un sentiment qu'avec des souvenirs, de sorte que la mémoire est antérieure à la comparaison, qui ne peut avoir lieu sans elle, et à plus forte raison au raisonnement, qui n'a pas lieu sans comparaison déjà faite.

Mais une fois que la comparaison et le raisonnement, en agissant sur les sensations ou les sentimens et leurs souvenirs, ont produit les idées qui leur sont propres, la mémoire recommence d'agir pour les conserver et les reproduire, comme elle recommence d'agir encore après que les facultés qui nous restent à étudier ont produit nos désirs, qui sont les idées qu'elles déterminent, pour en faire autant à l'égard de ces dernières ; car cette mémoire s'exerce sur ces idées et ces désirs, comme elle s'est exercée sur les sentimens et les sensations pour les rappeler. C'est ainsi que toutes nos facultés, après être nées à la suite les unes des autres, finissent par s'enchaîner étroitement, et par marcher dans cet état de combinaison.

Après ces courtes considérations sur la mémoire, revenons aux facultés, dont nous avons suspendu l'histoire pour entreprendre la sienne.

D. L'homme, avons-nous dit, ne se borne pas à sentir et à connaître, il jouit encore du pouvoir de désirer et d'agir, de sorte que son intelligence nous offre une nouvelle activité, dont il nous faut rechercher les facultés. Pour atteindre ce but avec quelque certitude, commençons par exposer les faits qu'elles déterminent, afin de pouvoir, de leur contemplation, nous élever à fixer avec quelque justesse leur nombre et leur caractère.

Si nous observons attentivement les désirs de l'homme, désirs que l'on peut considérer comme des espèces d'idées, mais à tournure propre, sollicitées par nos besoins, et empreintes de l'envie de les satisfaire, nous nous apercevrons facilement qu'ils dérivent, qu'ils résultent, qu'ils se forment, ou des sensations et des sentimens, ou bien des jugemens portés, diverses idées qui y donnent également naissance, et d'après lesquelles ils jouissent d'un caractère particulier, ce qui doit les faire diviser en deux classes distinctes.

Que les désirs ne soient pas le résultat de nos idées réunies, mais, au contraire, une suite de chacune d'elles, qui peut y donner lieu sans le secours des autres, c'est évident. Je suis frappé par la vue d'une belle femme, aussitôt je la désire. J'ai faim, je souhaite des alimens, et je me jette dessus, si j'en aperçois. En ceci, on ne voit qu'une sensation ou un sentiment, avec un désir qui lui succède immédiatement, sans qu'entre ces choses se place aucun jugement. D'autres fois, au contraire, on voit le désir n'arriver qu'a-

près une comparaison ou un raisonnement, qui se place d'une manière intermédiaire entre lui et la sensation ou le sentiment, et qui développe ou change ce désir, que cette sensation ou ce sentiment tendrait à faire éclore; tels sont tous ceux de mes désirs qui consistent en des choix ou des préférences, des calculs ou des spéculations. J'ai faim; de plusieurs alimens qui s'offrent à moi, il en est que je regarde comme meilleurs; dès-lors c'est seulement ceux-ci que je convoite : ou bien j'ai faim, mais je veux me laisser mourir de besoin; dès-lors, emporté par ce désir que je me suis fait, je combats l'envie que me suscite la nature de prendre des alimens, et je refuse ce que je recherchais dans l'autre cas. Je vois une belle femme; mais d'après des principes que je respecte, d'après ma manière d'envisager les choses, je repousse de mon cœur toute pensée qui me paraît déshonnête. Ainsi donc, nos désirs sont des espèces d'idées qui se forment à la suite de chaque espèce des autres idées que nous devons aux facultés précédentes, lesquelles idées sont également capables de les enfanter immédiatement; et selon celles de ces idées auxquelles ils succèdent, ces désirs jouissent, ainsi que nous l'avons avancé, et que nous allons maintenant le prouver, d'un caractère particulier, qui doit le faire diviser en deux classes distinctes.

Les uns, ceux qui forment des sensations et des sentimens, sont plus simples, plus vifs, et si promptement suivis de l'exécution, quand de nouveaux désirs ne viennent point suspendre leur effet, qu'à peine peut-on les saisir, les apercevoir; ils paraissent renfermés dans le sentiment éprouvé, ne faire qu'un avec lui, et ne presque pas exister entre celui-ci et la détermination. C'est ainsi que je fuis dès que j'ai aperçu un objet qui m'épouvante, que je vole dans les bras d'un ami dès que je le rencontre, que je pousse un cri dès que je souffre; il y a dans cette marche une si grande célérité, qu'il ne semble pas qu'il y ait de désir; cependant en y réfléchissant, on sent qu'il est indubitable qu'il n'existe pour amener l'action à laquelle je me livre, action que la sensation ou le sentiment, qui n'est qu'une connaissance, une émotion, ne peut suffire pour déterminer, et en y faisant attention, on finit par le découvrir. Je vois un ami, à cette sensation se joint un vif sentiment de joie, qui fait instantanément éclore le pressant désir de l'embrasser, et j'y cours, mu par ce désir. Je rencontre une bête farouche; à cette

sensation se joint le sentiment de la peur ; à peine ai-je éprouvé ces deux choses, que j'éprouve également le besoin de l'éviter, et dès-lors je cherche à lui échapper. Au reste, cette célérité qu'affecte, alors, la marche des choses, et qui fait que quelques-unes de celles-ci se dérobent à notre attention, n'est pas toujours égale ; bien des fois elle est assez lente pour que toutes s'aperçoivent ; elle est relative au besoin qui nous domine ; elle est d'autant plus marquée, que celui-ci, plus important, plus impérieux, nous presse davantage.

Les autres, ceux que nous formons à la suite de comparaisons ou de raisonnemens, c'est-à-dire, en un mot, à la suite de jugemens portés, sont plus compliqués, moins pressans, et plus lentement suivis de détermination, conformes en tout cela au caractère des idées qui les inspirent, lesquelles sont toujours moins vives et plus réfléchies que des sensations ou des sentimens. C'est ainsi que, dans beaucoup d'affaires, je mets du temps à prendre le parti auquel je me suis arrêté, comme aussi j'ai souvent balancé long-temps avant de former celui-ci. Cette circonstance est cause que ces désirs, qui consistent en des choix, des préférences, des calculs, des desseins, des projets, des vœux, sont plus apparens, plus visibles que les précédens. Ce dont on s'aperçoit encore, c'est qu'ils diffèrent de ceux-ci sous un autre rapport bien essentiel. Ces derniers, qui résultent des sentimens et des sensations, produits forcés de notre ame, sont également éprouvés à notre insu, et quelquefois contre notre gré. Nous ne pouvons les empêcher d'éclore, nous sommes forcés de les éprouver, de les sentir, et ils sont si despotiques, qu'ils nous commandent et nous gouvernent, ne pouvant souvent y résister, ou n'y résistant qu'avec beaucoup de peine et d'efforts, tandis que ceux qui nous occupent maintenant, résultat d'idées dont la formation est plus libre et plus indépendante, paraissent être notre œuvre, et que, loin de paraître leur obéir, nous ne paraissons les former que pour commander. Au reste, c'est aussi, comme les précédens, à des degrés variables, que ces derniers désirs jouissent de ces divers attributs qui constituent leur caractère.

Telles sont les deux formes sous lesquelles se présentent nos désirs, formes qui s'étendent jusque sur les actions, les mouvemens qu'ils sollicitent et nous font exécuter ; car ceux auxquels nous entraîne la première, sont plus prompts, plus rapides, plus violens, ce qui est l'effet de leur caractère

aveugle et impérieux, tandis que ceux auxquels les seconds nous engagent, se produisent avec plus de lenteur, de difficulté et d'imperfection, après plus d'hésitation et de tâtonnement, sont plus faciles à suspendre ou à retenir, et cela, parce que les désirs qui les suscitent sont formés avec plus de froideur, de connaissance et de liberté. Ainsi donc, en portant sur l'homme des regards attentifs, nous voyons qu'il désire et agit de deux manières bien différentes. Dominé par les besoins impérieux auxquels il a été soumis par la nature, il est tantôt pressé par ces besoins, qui le poussent et l'entraînent avec plus ou moins de force et de violence. Il désire, non d'après les lumières qu'il a cherché à acquérir, d'après les connaissances auxquelles il s'est élevé, mais seulement d'après ce qu'il sent, ce qu'il éprouve; il agit, non d'après des résolutions qui lui soient propres, qu'il ait méditées, qu'il ait soumises à son approbation, qu'il puisse par conséquent appeler siennes, mais maîtrisé par des tendances naturelles, qui le conduisent et le gouvernent d'une manière plus ou moins nécessaire, pressante et invincible. Tel on le voit dans quelques-unes de ses déterminations qu'on sent lui être évidemment suggérées par sa nature; ainsi, quand il mange ayant faim, quand il fuit ayant peur, quand il s'emporte étant blessé, etc. Au contraire, mu par les besoins qu'il s'est formés, besoins qui ne sont jamais que des extensions ou des modifications de ceux auxquels la nature l'a assujéti, mu par les connaissances plus ou moins exactes ou fausses qu'il a acquises, et d'après lesquelles il juge plus ou moins sainement, ou avec plus ou moins d'erreur, des choses, de leur utilité, de leur valeur, des plaisirs ou des biens qu'il en doit espérer, des douleurs ou des maux qu'il en doit craindre, tantôt il désire, non d'après ce qu'il a éprouvé, mais d'après ce qu'il a comparé ou raisonné, d'après ce qu'il a jugé : il agit dès-lors conformément à des intentions qui lui appartiennent, et non, ainsi que nous l'avons vu tout à l'heure, obéissant à une autre voix que la sienne, suivant des inspirations étrangères à ses conceptions. Tel il se montre dans un grand nombre de ses déterminations, qu'il choisit, qu'il délibère, qu'il conçoit, qu'il projette.

A l'aide de ces faits, que nous croyons aussi incontestables qu'évidens, il est donc certain que nos désirs et nos actions ont une origine différente, et présentent des caractères qui sont loin d'être semblables. Les rattacherons-nous dès-lors à

une seule faculté ? Non; il y aurait inconséquence, arbitraire et confusion. Pour agir avec justesse, pour représenter les choses telles qu'elles sont, nous sommes obligés d'en reconnaître deux; l'une, pour présider à ceux de nos désirs et de nos actes qui suivent immédiatement les sensations ou les sentimens éprouvés : nous l'appellerons le *penchant*, à cause du caractère de force avec lequel ces désirs nous gouvernent et nous entraînent; l'autre, pour présider à ceux de nos désirs et de nos actes qui suivent des jugemens portés, c'est-à-dire des comparaisons et des raisonnemens faits : nous l'appellerons la *volonté*, à cause de la liberté avec laquelle nous nous y portons, ce qui les fait paraître l'effet de notre gré : deux facultés dont nous indiquerons les divers rapports après être revenu sur les différences qui les distinguent.

Le *penchant* et la *volonté*, voilà donc les facultés que nous trouvons en l'homme pour représenter ses divers désirs, et les actions variées qui leur succèdent. Les différences qui existent entre ces facultés étant importantes à fixer, appliquons-nous, par quelques nouveaux détails, à les bien faire sentir. Par *penchant*, nous entendons une force qui entraîne l'homme presque invinciblement à éprouver des désirs, et à commettre des actes, qu'il est ainsi condamné, en quelque sorte, à souffrir, loin de pouvoir y prendre aucune part active. C'est une force dont la nature s'est conservé la direction, et par laquelle elle soumet l'homme, et le retient sous son empire. Par *volonté*, au contraire, nous entendons une puissance à l'aide de laquelle l'homme est porté à former des désirs et à commettre des actes auxquels il procède de lui-même, qui ainsi, au lieu de lui être commandés, sont son fait, puisqu'il est maître de les faire éclore, de les laisser aller, ou de les retenir. C'est une force que la nature lui a déléguée, a mise à sa disposition, au lieu de s'en conserver la conduite, et par laquelle il devient libre, et se rend indépendant de cette nature, au point d'être souvent maître de se refuser à ses besoins ou d'y souscrire, et quelquefois de pouvoir la modifier et la contraindre. Telle est la manière dont il nous est possible de rendre les différences qui existent entre le penchant et la volonté. Pour les rendre plus sensibles encore, et suppléer à l'insuffisance de nos expressions, appuyons-les de quelques exemples. Ainsi d'un côté, ne nous arrive-t-il pas de prendre, guidé par nos jugemens, maintes résolutions, de les prendre, de les suivre, aussi bien avec le pouvoir d'y céder qu'avec

celui de s'en défendre. Mes membres sont tranquilles, je peux les laisser dans l'état de repos où ils se trouvent. Mais comme il me plaît ou qu'il me paraît avantageux de les mouvoir, je les agite ainsi que je le désire. J'ai jugé telle chose bonne ou mauvaise, agréable ou pénible, souhaitable ou à craindre; je la cherche ou je la fuis. Telle action me paraît convenable ou non, je l'exécute ou je m'en abstiens. Voilà pour la volonté. D'un autre côté, au contraire, combien souvent n'agissons-nous pas conduits, poussés à le faire par des désirs bien différens; car c'est avec tant de promptitude et de force, que nous n'avons pu projeter l'action commise, ni ne pouvons l'empêcher. Nous agissons sans l'avoir voulu, et quelquefois contre ce que nous voudrions, pressés par des sentimens, entraînés par des désirs, qui souvent ne nous laissent, ni le temps de nous reconnaître, ni le pouvoir de donner notre assentiment ou de résister. Quand un homme est frappé par l'impression d'un corps qui le blesse, ou par la vue d'un objet qui le glace de terreur, est-il maître de ses cris ou de sa fuite. Quelquefois, il voudra résister, mais sa douleur comme sa peur l'entraîne. Une mère qui voit son enfant en péril, délibère-t-elle sa conduite? Non, elle court à lui, et sans savoir presque ce qu'elle fait, avant d'y avoir songé, bien loin de l'avoir voulu, elle prend son parti, et se livre à ce que son sentiment lui suggère. Ces détails, nous le croyons, doivent suffire pour prouver que l'homme, dans la production de ses désirs et de ses actions, loin de n'être mu que par une force unique, l'est, au contraire, par des facultés distinctes, qu'on ne peut, ainsi que nous n'avons pas craint de l'avancer, s'empêcher d'admettre sans tomber dans l'inconséquence, l'arbitraire et la confusion [1].

[1] Qu'on se garde bien de confondre ce que nous avons appelé le penchant avec l'*habitude*, erreur qu'il serait facile de commettre, si, au lieu de remonter à l'origine de leurs effets, on se contentait de considérer leurs attributs; car les effets de celle-ci, sous ce motif, ont la plus grande analogie avec les effets de celui-là. Ils sont également entraînans; mais ils diffèrent sous ce rapport essentiel, qu'au lieu d'être naturels ou spontanés, ainsi que le sont les désirs et les actes du penchant, ceux de l'habitude sont acquis et ont été volontaires dans le principe; ce n'est qu'à force de les avoir reproduits qu'ils sont devenus dominans. Le joueur est entraîné presque à son insu, et d'une manière presque invincible, à satisfaire sa passion; mais dans le commencement il a su ce qu'il faisait, et il l'a voulu : il en est de même de celui prend du tabac, de l'ivrogne, etc. Ainsi donc, on ne prendra point ce que nous avons nommé le penchant, pour l'habitude, laquelle n'est qu'un penchant artificiel ou factice, une altération de la volonté,

Nous soutenons que ces deux facultés sont distinctes ; par là, nous ne voulons point dire qu'elles existent sans liaison, et qu'elles soient indépendantes l'une de l'autre. Au contraire, il y a entre elles une connexion tout à fait semblable à celle qui se trouve entre les facultés dont l'action précède et entraîne la leur. Nous avons vu la comparaison et le raisonnement différer de la perception par plus d'activité et d'indépendance, par la production de nouveaux effets, et cependant dépendre de cette perception, en ce que c'est elle qui leur fournit tous les matériaux de leur action, laquelle n'est en quelque sorte qu'un développement de la sienne. Hé bien! il en est de même de la volonté; tout en différant du penchant, elle en dépend en ce que c'est sur celui-ci, qui la précède, qu'elle s'élève et s'étend, qu'elle prend, si je puis m'exprimer ainsi, ses racines? Il y a donc entre ces dernières facultés un ordre de succession, mais un ordre de succession qui, au lieu d'être immédiat, a pour intermédiaire l'action de la comparaison ou du raisonnement, laquelle se place toujours de manière à précéder celle de la volonté, qui paraît plutôt, ainsi que nous l'avons avancé en commençant, naître de cette action que de s'enter directement sur le penchant.

Après avoir indiqué dans quel rapport d'origine existent le rapport et la volonté, recherchons dans quels rapports d'effet ces deux facultés existent ensemble. Ces rapports sont encore en tout semblables à ceux qu'on rencontre entre la sensibilité d'une part, la comparaison et le raisonnement de l'autre. Ainsi, revenons sur ceux-ci pour bien apprécier ceux-là. Nous avons vu que la comparaison et le raisonnement, tout en se formant des produits de la perception ou sensibilité, par la faculté qu'ils ont de les embrasser en plus ou moins grand nombre, et d'en déduire des idées moyennes qui leur servent à les rectifier, se dégageaient peu à peu de la servitude dans laquelle cette sensibilité est maintenue, et qu'ainsi ils arrivaient à des résultats souvent différens. Le jugé détruit l'apparent et le sensible; ainsi, des corps, à cause de leur éloignement, me paraissent petits ; mais ma raison, qui tient compte de la distance dont d'autres observations lui ont fait apprécier l'effet, me dit qu'ils sont infiniment plus grands

une faculté secondaire, effet de celle-ci, qu'elle finit souvent par dénaturer, faculté secondaire qui ne peut être placée dans le même rang que les facultés que nous cherchons à déterminer, et dont, par conséquent, nous n'avons pas entendu parler dans aucun des faits que nous avons présentés.

qu'ils ne me le paraissent, et me force de les regarder comme tels. Je vogue sur l'eau, je vois le rivage marcher, et je me trouve immobile; mais ma raison, qui ne juge pas sur ce seul fait, me certifie que c'est tout le contraire qui existe. Quand l'eau courbe un bâton, dit Lafontaine, ma raison le redresse. Hé bien! la même différence qui existe entre les effets de la perception et ceux de nos facultés de juger, se trouvent entre le penchant et la volonté. Celle-ci guidée par des jugemens, produit des désirs et nous porte à des actes souvent opposés à ceux que le penchant sollicite. C'est ainsi que je résiste à des désirs qui m'invitent à les satisfaire. Il me serait doux d'y céder, mais je m'y refuse, conduit par des principes qui me convainquent et l'emportent dans mon esprit. Je reçois un soufflet : si j'écoutais mon sentiment, si je suivais mon penchant, je le rendrais probablement, et c'est sûrement ce que certains hommes pourront faire, tandis que d'autres, ou pléins de l'esprit de leur religion, supporteront avec patience cette injure, et repousseront loin d'eux toute idée de vengeance, ou bien, imbus des lois de ce qu'on appelle *honneur*, pour laver leur affront, tiendront à ce que celui qui le leur a fait, leur arrache encore la vie, ou leur cède la sienne. Telles sont les oppositions qui règnent souvent entre le penchant et la volonté, les combats que ces deux facultés se livrent, oppositions, combats qui ont toujours leur source dans les contradictions qui existent entre la faculté de sentir et les facultés de juger, combat encore où ce n'est point toujours la volonté qui l'emporte, ainsi que nous l'avons fait voir dans les exemples précédens, mais tantôt l'une, tantôt l'autre des deux forces, selon celle qui jouit de la prépondérance, laquelle n'est pas toujours à l'avantage de la même, non-seulement chez les divers hommes, mais encore dans chacun d'eux; car, à cet égard, on peut observer que nous sommes rarement semblables à nous-mêmes, et que les hommes diffèrent grandement entre eux. Les uns sont plus forts, les autres plus faibles; il en est qui savent mieux se commander, résister, que d'autres, et ce n'est pas là un avantage médiocrement noble et précieux; la vertu gît même le plus souvent dans cette force, dont tous les hommes, comme chaque homme dans tous les momens de sa vie, ne paraissent pas être également capables ou susceptibles.

Au reste, ce n'est pas pour être sans cesse contraires l'une à l'autre que ces deux facultés existent dans l'homme; la vo-

lonté qui lui a été donnée pour régler ses besoins, ses appétits, ses mouvemens naturels, comme la comparaison et le raisonnement, pour préparer cet effet par les lumières qu'ils lui procurent, se borne souvent à sanctioner ou à ne modifier que très-légèrement les tendances de son penchant, semblable encore en cela à ces deux dernières facultés, qui ne se manifestent souvent que pour certifier davantage ce que l'homme a reconnu par la sensibilité ou perception.

Au reste encore, quand la volonté vient s'opposer au penchant, ce n'est point toujours pour le rectifier, et nous faire faire mieux. Souvent, au contraire, ce n'est que pour tomber dans l'excès, pour nous créer de vicieuses habitudes, pour nous dévier de la nature, dont nous ferions bien mieux alors d'écouter la voix; pareille encore dans cette manière d'agir à nos facultés de juger qui, quelquefois, à force de se dégager des faits, de les généraliser ou de les subtiliser, se perdent en chimères, et nous jettent dans des erreurs qu'elles nous eussent évitées en se tenant plus près de la simple observation.

Après avoir indiqué les principaux rapports qui se trouvent entre l'action et les effets du penchant et de la volonté, rapports bien propres à mettre hors de doute leur existence réciproque, et pour finir à l'égard de ces facultés, arrêtons-nous un moment aux actions qu'elles suscitent, qu'elles nous font exécuter par le moyen des désirs, qui sont les effets immédiats de ces facultés et les mobiles de ces actions, lesquelles sont leur terme, le but où elles paraissent tendre.

L'homme n'éprouve ou ne forme de désirs que pour arriver à la production d'actes au moyen desquels ces désirs puissent être satisfaits, c'est-à-dire les besoins dont ces désirs sont en lui l'expression. Mais, tous ces désirs ne sont cependant pas suivis d'une action, car nous en avons souvent de contradictoires, d'où résulte qu'il en est nécessairement dont l'effet est suspendu. Nous en formons aussi quelquefois de si gigantesques que nos forces ne suffisent point pour les amener à exécution, et souvent aussi, quoiqu'une action soit bien arrêtée dans notre esprit, il se présente des obstacles qui s'y opposent, et l'empêchent d'avoir lieu, de sorte que nos désirs sont loin d'être tous satisfaits; mais ce n'est pas là ce que nous nous proposons d'examiner.

Quant aux actes qui se manifestent à leur suite, ils diffèrent d'attributs et de caractère, selon celle des deux facultés, de la volonté ou du penchant qui les provoque; nous

l'avons dit; mais elles sont encore différentes sous le rapport de la partie qui en est l'agent, et que ces facultés font entrer en action. Il ne faut point croire qu'elles se bornent à solliciter des mouvemens dans nos membres, et à mettre nos organes en action, ce serait une erreur. Elles sollicitent encore des mouvemens intellectuels; car, de la même manière que le penchant et la volonté commandent à notre corps des actes variés, le penchant et la volonté excitent notre intelligence à agir, mettent en jeu ses facultés, et les portent à se livrer aux diverses opérations qui leur sont propres, opérations qu'elles ont le pouvoir d'éveiller, d'animer, de diriger.

Qu'il en soit ainsi, c'est évident. La plupart du temps, quand l'homme exerce sa perception, sa comparaison, sa mémoire, son jugement, et que par suite il désire et agit, n'est-ce pas, ou parce que son penchant l'entraîne à le faire, ou parce que sa volonté l'y porte? S'il dirige ses regards sur certains objets, s'il tend l'oreille à certains bruits, s'il rend ses facultés attentives, n'est-ce pas forcé par son penchant, ou conduit par sa volonté à le faire, et même ce n'est guère que lorsque les facultés de l'homme s'exercent de cette manière, et non au hazard, qu'elles s'exercent avec quelque force, quelque fixité et quelque fruit. C'est ainsi que le penchant et la volonté, après être nés à la suite des facultés de sentir et de juger, qui en sont les bases, viennent par un mouvement de retour provoquer leur action, la conduire, la régler, soit en provoquant directement leur exercice, soit en faisant produire au corps des mouvemens divers, qui, en nous portant vers ceux qui nous entourent, et établissant nos communications avec eux, en deviennent une cause indirecte, en nous faisant recevoir autant de nouvelles impressions, qui viennent sans cesse ranimer et entretenir leur activité.

Telles sont les considérations que nous nous bornerons à présenter sur le penchant et la volonté. En terminant à leur égard, faisons observer que c'est par l'action de nos facultés que l'ame, l'intelligence, l'esprit, car nous nous sommes servi de tous ces noms pour désigner le principe inconnu auquel nous devons les facultés et les phénomènes admirables que nous nous sommes bornés à indiquer, que c'est par l'action de ces facultés, disons-nous, que l'ame, l'intelligence, l'esprit, terminent une série d'opérations que nous avons vu commencer par celle de sentir ou de percevoir, adhèrent au cercle d'activité que nous avons vu s'ouvrir par l'ac-

tion de la sensibilité ou perception, cercle d'activité, série d'opérations qu'elle parcourt avec une force et une indépendance toujours croissantes, de manière à ce que, d'abord soumise au corps, elle finit par le conduire à son tour; elle le tient sous ses lois après avoir subi son empire, mélange d'esclavage et de domination réciproques, qui, ainsi que nous l'avons avancé, en terminant l'histoire de la perception, est le plus fort lien de ces deux portions de notre être.

E. La sensibilité ou perception, la comparaison, le raisonnement, la mémoire, le penchant et la volonté, telles sont les facultés que nous venons successivement de reconnaître et d'examiner dans l'intelligence humaine, et qui, selon nous, sont toutes celles qu'elle présente, opinion qui diffère de celle de beaucoup d'auteurs, lesquels en admettent à tort plusieurs autres, entre autres une, sur laquelle nous ne nous sommes pas encore expliqués, et qui cependant mérite bien une discussion. Nous voulons parler de l'attention, dont, à dessein, nous avons jusqu'ici omis de nous entretenir, dans l'espérance de pouvoir, après l'étude que nous avons faite, entreprendre son histoire avec plus de succès, de pouvoir mieux apprécier sa nature et son influence, objets d'autant plus importans à fixer qu'on a le plus varié sur son compte. Parvenus donc au point que nous avons souhaité pour traiter de l'attention, et en déterminer le caractère, essayons si nous pourrons jeter quelque jour sur l'obscurité qui l'enveloppe.

Si nous observons les facultés que nous avons admises, nous nous apercevrons bientôt que chacune d'elles, sous l'influence des causes que nous ne tarderons pas d'indiquer, ne s'exerce pas toujours d'une manière uniforme, avec le même degré d'activité. Nous remarquerons que, tantôt se livrant à leurs opérations avec faiblesse et légèreté, elles ne donnent lieu qu'à des produits obscurs, vagues, imparfaits et bornés; que tantôt, au contraire, s'y attachant davantage, agissant avec plus de force et d'application, elles produisent des effets plus nombreux, plus sûrs, plus complets. Cette observation est frappante; pour la rendre plus sensible, faisons-en l'application aux diverses facultés que nous avons reconnues exister en nous.

La sensibilité ou perception, avons-nous dit, est ce pouvoir de l'ame en vertu duquel elle convertit en sensations les impressions diverses que nos organes reçoivent, et que, par le moyen des nerfs et du cerveau, ils lui transmettent. Hé bien!

ce pouvoir ne se manifeste-t-il pas de deux manières bien distinctes? Ne le voit-on pas agir souvent avec tant de légéreté qu'il ne tire de l'objet sur lequel il s'applique que des sensations peu nombreuses et encore faibles, obscures, confuses et incertaines, mais d'autres fois, au contraire, avec tant de soin, en s'appliquant tellement sur les impressions, s'y attachant si exclusivement, qu'il détermine alors des sensations, non-seulement plus multipliées, mais encore vives, profondes, distinctes? Telles sont les deux manières dont notre intelligence est capable de sentir ou percevoir, deux manières si tranchées que chacun les distingue, et qu'un usage général a, pour les exprimer, consacré des termes différens qu'on ne peut confondre; c'est ainsi qu'on dit voir et regarder, entendre et écouter, toucher et palper, etc.

Ce n'est pas seulement dans l'exercice de la perception que se trouvent ces deux degrés d'activité, ces deux modes d'action, on les rencontre encore dans toutes les autres facultés; toutes sont susceptibles d'agir, tantôt assez superficiellement pour ne déterminer que des notions vagues et légères, et tantôt avec assez de force et de tension pour en faire acquérir de plus solides. On se souvient, on compare, on raisonne, avec plus ou moins d'application, pour avoir ou des idées peu nombreuses et encore inexactes, ou, des idées en plus grand nombre et plus parfaites. Il en est encore de même de celles de nos facultés qui sont relatives à nos déterminations; elles s'exercent de manière à produire des désirs, et par suite à ordonner des actes plus ou moins réfléchis. Toutes nos facultés, sous le rapport que nous examinons, sont donc semblables à la sensibilité, et c'est à tort qu'on n'a pas, comme dans celle-ci, spécifié par des mots particuliers leurs diverses nuances d'activité; car de même qu'on a distingué les cas où l'on sent avec ou sans application, on devait distinguer ceux où l'on se souvient, où l'on compare, où l'on raisonne, où l'on désire, et par suite où l'on agit de l'une ou de l'autre manière.

Voici des faits que chacun regardera sans doute comme certains, avant d'en déduire aucune conséquence, d'en faire aucune application; recherchons par des faits aussi réels quelles sont les causes de cet état de fixité, de concentration, dont peuvent jouir nos facultés, de ce surcroît d'activité dont nous venons de les voir susceptibles.

Ces causes sont au nombre de deux, dont la première existe

dans l'importance ou la saillie des objets qui provoquent leur action. En effet, tous ceux qui sont marquans, considérables, forcent ces facultés de leur donner tous leurs soins, et les arrêtent d'une manière toute particulière, tandis qu'elles passent légèrement sur ceux qui les frappent à peine, pour être peu importans, ou ne pas les intéresser. Qu'un certain nombre de choses nous soient offertes, ou se présentent à nous, ne serait-ce pas la plus apparente qui, en faisant sur nous une plus vive impression, attacherait tous nos regards. Que, par un mouvement machinal, je jette les yeux sur ce qui m'entoure, ne m'arrêterai-je pas davantage sur les objets plus marquans, qui, sans que je les cherche plus les uns que les autres, me forcent cependant, dès qu'ils m'ont frappé, à les considérer d'une manière presque exclusive, et n'en rapporterai-je pas une connaissance plus entière? Voilà pour la sensibilité. N'en est-il pas de même pour la comparaison, le raisonnement, la mémoire? Ces facultés ne s'attachent-elles pas davantage aux idées qui leur paraissent les plus importantes, lesquelles par le seul effet de ce caractère, les emportent de leur côté, et les écartent de toute autre? et par le résultat de cette force et de cette contention avec lesquelles elles s'en occupent, n'en tirent-elles pas des lumières plus vives? et pour le penchant et la volonté, n'est-ce pas encore la même chose? ne s'appliquent-ils pas surtout aux objets qui nous inspirent un plus grand, un plus vif intérêt, qui nous font le plus besoin, pour en faire le sujet de leurs premiers désirs?

Quant à la seconde cause de la tension de nos facultés, cause qui, en se surajoutant à la précédente, avec laquelle elle est aussi quelquefois en opposition, porte cette tension au point le plus élevé qu'elle puisse atteindre, elle se trouve dans le penchant et la volonté, qui, capables, ainsi que nous leur en avons reconnu le pouvoir, d'exciter, d'ordonner leur action, la portent souvent à ce degré de concentration, de fixité, dont nous les avons vu susceptibles. Les mots d'écouter, de regarder, de savourer, de palper, expriment au juste cette réunion de l'exercice de la perception excité par le penchant ou la volonté, qui l'aiguillonnent et la dirigent, comme ils dirigent et aiguillonnent les autres facultés.

Les faits que nous venons d'exposer ne seront certainement ni mis en doute, ni contestés; leur évidence est trop frappante pour cela ; ce sont eux qui, saisis plus ou moins complètement, ont porté plusieurs auteurs à admettre pour les

expliquer, une faculté particulière, qui est celle qu'on a connue sous le nom d'*attention*, fausse conséquence qu'on n'aurait point tirée de ces faits, si on les eût aperçus dans toute leur plénitude et sous leur jour véritable; car, ainsi qu'ils vont nous servir à le déduire avec facilité, l'attention ne peut être considérée comme une faculté de l'intelligence, mais seulement comme une manière d'être des facultés qu'elle renferme, manière d'être qui, cependant, à cause de son caractère remarquable et de ses effets importans, mérite une description particulière.

L'attention, pour être regardée comme une faculté de l'ame, et être rangée dans le nombre de celles que nous avons admises, a-t-elle, comme chacune d'elles, une existence propre et distincte? préside-t-elle à des opérations particulières? forme-t-elle des produits dont aucune autre ne puisse expliquer l'origine? Non. L'attention, quoique jouant dans l'intelligence un rôle remarquable, n'y joue cependant qu'un rôle secondaire; elle ne donne lieu par elle-même à rien de primitif; seulement, liant son action à celle des autres facultés qui lui servent de base et d'appui, et sans lesquelles elle ne serait rien, elle ne fait que porter leur activité à un plus haut degré, et par là, se borne à faire varier le caractère de leurs productions, auxquelles tout son rôle est d'imprimer des nuances. Dès-lors, l'attention peut-elle être regardée comme une faculté? Non, sans doute. Qu'est-elle donc? Elle n'est qu'un état de nos facultés, qu'une de leurs manières d'être, déterminée par des circonstances que nous avons appréciées; elle n'est que la propriété qu'elles ont toutes d'agir avec plus de soin et d'application, de s'attacher avec plus de force à leurs opérations, de s'y concentrer exclusivement; elle n'est, en un mot, pour nous servir d'un verbe qui réponde par l'action qu'il exprime au nom qu'elle porte, que la propriété qu'ont nos facultés de se tendre, propriété à l'aide de laquelle elles deviennent seulement capables de grandes choses.

La preuve qu'il en est ainsi de l'attention est évidente. Quand nous sommes attentifs, quand nous donnons notre attention, faisons-nous autre chose qu'exercer ou l'une ou l'autre des facultés que nous avons reconnues, conduits à cette action par les causes que nous lui avons assignées? donnons-nous naissance à des produits différens des leurs? nous livrons-nous à d'autres opérations qu'à celles, ou de sentir, ou de comparer, ou de raisonner, ou de se ressouvenir, ou de

désirer, et, par suite, d'agir ? Non, sans doute. La seule différence que l'on retrouve, c'est d'exercer d'une manière plus active, plus soignée, plus fixe, plus durable, par conséquent plus fructueuse, chacune de ces facultés ; c'est celle de leur voir produire des idées plus nombreuses, plus claires, plus précises, ou des désirs et des déterminations plus réfléchis et plus sûrs. Mais tout cela ne constitue, ni une activité distincte, ni des effets essentiellement différens. Regarder n'est toujours qu'une manière de voir, comme écouter, qui n'est jamais qu'une manière d'entendre ; et, dans l'un comme dans l'autre cas, ce sont toujours des sensations qu'on éprouve. L'attention ne peut donc être regardée que comme une manière d'être de nos facultés, que comme une de leurs propriétés ; et, si elle était davantage, ne la concevrait-on pas isolée, indépendante, ce qui est impossible ? ne créerait-elle pas des produits spéciaux, au lieu de se borner à modifier les produits de ces facultés, seule chose qui dépende et résulte de son intervention ?

Après ces réflexions sur le caractère de l'attention, cherchons à déterminer l'influence de cette propriété de nos facultés sur ces facultés mêmes. Cette influence est des plus considérables. Déjà ce que nous en avons dit a fait sentir tout ce que lui devait en particulier chaque faculté, qui, par elle, devenait infiniment plus productive, et capable d'effets bien plus grands, de fruits bien plus sûrs et plus parfaits ; mais ce n'est point à cette influence partielle que l'attention se borne, elle en exerce une plus générale, et bien plus importante sur le système de notre intelligence, dont, sans elle, l'étendue et l'empire se trouveraient bien restreints, ce que nous allons tâcher de démontrer.

Nos facultés se succèdent entre elles de manière à ce que les produits de l'une sont les excitans et en quelque sorte les moyens de l'action de l'autre. Ainsi la perception précède la mémoire, dont l'activité, en premier lieu, n'est excitée que par les sensations ou sentimens que cette perception détermine. C'est dans les effets de cette perception et de cette mémoire, que la comparaison trouve les matériaux de son exercice, comme le raisonnement les trouve encore dans les effets de celle-ci, tandis que le penchant et la volonté trouvent dans toutes les facultés précédentes l'occasion de se développer. Telle est la chaîne qui existe entre les pouvoirs de notre ame, chaîne qui, une fois établie, se recommence et se poursuit

5.

sans cesse. Elle est telle, que la faculté qui précède paraît l'occasion de celle qui la suit. Dès qu'il en est ainsi, ne conçoit-on pas combien la manière de s'exercer de quelques facultés, principalement des premières en activité, doit influer sur la manière d'être des autres, des suivantes. Or, comme l'attention est un état propre à chaque faculté, un mode d'action qui leur est commun, on doit sentir qu'à son intervention, surtout dans l'exercice de celles qui sont à la tête de l'enchaînement que les facultés forment entre elles, se rattachent les effets les plus étendus ; elle doit décider, non-seulement du caractère de celle à laquelle elle est liée, mais encore du sort de celles qui n'agissent, qui n'existent en quelque sorte qu'auprès de celle-ci. A l'aide de ce raisonnement, il est facile de reconnaître que l'attention est presque la cause, la raison du nombre de nos facultés, de l'étendue de notre système intellectuel, qui, sans cesse, se trouverait renfermé dans les plus étroites limites. En effet, que seraient nos sensations ou nos sentimens produits par la perception ou sensibilité s'exerçant sans attention ? Presque rien. Que seraient les souvenirs que nous conserverions de ces sentimens et de ces sensations ainsi produits, surtout si la mémoire était encore incapable de s'appliquer et de se tendre ? Ils seraient aussi faibles que peu nombreux. Avec de tels élémens, de tels matériaux, quelles comparaisons, quels raisonnemens pourrions-nous faire ? quelles connaissances, quelles richesses pourrions-nous acquérir ? aucune. Quant à nos désirs, quant aux actes qui les suivent, que seraient-ils à leur tour sans ces dernières idées ? Incapables d'être conduits par elles dans ses déterminations, de calculer, de délibérer, de réfléchir celles-ci, l'homme serait sans volonté ; il ne présenterait, de ce côté, qu'un être borné au penchant, comme il ne présenterait, d'un autre, qu'un être borné à la simple sensibilité ou perception. Ainsi donc, pour nous résumer sur le point qui nous occupe, à l'attention, qui n'est qu'une manière d'être de nos facultés, manière d'être que certaines circonstances déterminent et peuvent porter à des degrés divers, à l'attention, qui n'est que le pouvoir, la propriété, la faculté, si l'on veut, qu'ont ces facultés de se tendre, de s'arrêter sur les choses et de les embrasser étroitement, se rattache la jouissance de nos facultés les plus éminentes ; elle est en quelque sorte la mesure de la supériorité de l'homme sur les animaux, comme celle de la supériorité que quelques hommes privilégiés ont

sur les autres ; elle distingue le profond du superficiel, le savant de l'ignorant, la tête forte de la tête légère, l'homme qui a une volonté de celui qui n'en a point.

Ici, se termine ce que nous nous proposions d'établir touchant les facultés que manifeste l'intelligence, facultés qui se retrouvent également chez tous les hommes, où elles sont les uniques causes des produits dont l'esprit de chacun est enrichi, des produits dont leur ame est pleine, mais qui, pour ne pas s'exercer sur les mêmes impressions, et les considérer sous les mêmes points de vue, tous les hommes différant par leur position et les circonstances qui les environnent, qui, pour ne pas s'exercer de la même manière, dans le même ordre et avec la même activité, se retrouvent en eux avec les différences les plus variées et les plus contraires, sous le rapport de leur étendue et de leur énergie, comme sous celui de l'espèce, du caractère et du nombre de leurs effets, particularités nombreuses que nous ne prétendons point développer, devant nous borner présentement à comparer notre opinion, après l'avoir ainsi exposée, avec celles qui règnent aujourd'hui.

Séance *publique de la Faculté de médecine de Paris du 22 novembre* 1821.

M. le professeur Dupuytren, président de la Faculté, chargé de porter la parole dans la solemnité de l'ouverture de la nouvelle année scolaire, a bien senti qu'un discours prononcé devant une imposante assemblée, devant une réunion d'hommes qui représentent, pour ainsi dire, toutes les branches de la médecine, ne doit pas être consacré à l'éloge exagéré de l'une de ces branches, et à la critique, je dirais presque à la satyre, de la branche qui fut long-temps sa rivale. A l'exemple de ses plus illustres prédécesseurs, il se proposait de traiter un sujet, sinon nouveau, du moins propre à intéresser vivement les auditeurs, et à exercer quelque influence sur la destinée des sciences médicales. Il avait le projet de remonter à l'origine de ces sciences, d'en suivre les progrès et le développement, d'en établir les divisions les plus naturelles, les rapports et les différences ; de déterminer et l'importance de chacune d'elles et l'ordre dans lequel elles doivent être placées

dans un système bien coordonné, enfin, de démontrer l'indispensable nécessité de ne pas les séparer dans l'enseignement.

Les pertes que la Faculté a faites durant l'année dernière, lui ont imposé une autre tâche. Il a dû retracer les principaux traits de la carrière de Richard et de Corvisart. Il a montré le premier surmontant tous les obstacles afin de se livrer sans réserve à la passion qui l'entraînait vers les sciences naturelles, parcourant ensuite des contrées lointaines, et après y avoir recueilli des collections précieuses, ne trouvant au retour, dans sa patrie agitée, que l'indifférence pour ses travaux. Il a fait voir, enfin, Richard admis dans l'École de santé, s'occupant jusqu'à ses derniers instans, soit à développer dans ses élèves le goût si rare de l'exacte observation, soit à mettre en ordre les immenses matériaux qu'il avait rassemblés. M. Dupuytren a suivi ensuite Corvisart dans ses différens états d'élève, de disciple et d'ami de Desbois de Rochefort et de Desault, de professeur de médecine clinique, et de premier médecin d'un homme dont l'immortelle renommée appartient désormais à l'histoire; il a fait voir en lui l'homme intègre, l'observateur profond, le praticien habile et judicieux, le médecin pénétré de la dignité de sa noble profession, et sachant la faire respecter, enfin, l'esprit supérieur et philosophique, qui s'environnait de tout ce que les sciences médicales possèdent à Paris de plus illustre.

Après avoir esquissé ces deux grands tableaux, M. Dupuytren s'est trouvé naturellement conduit à examiner de quelle manière il est possible aux sociétés littéraires de réparer leurs plus grandes pertes. La raison de la prospérité et de la décadence des écoles publiques est, dit-il, dans leur organisation : elles périssent si cette organisation est vicieuse; si elle est bonne, au contraire, elle fait naître de toutes parts et appelle les talens, qui se succèdent pour perpétuer leur existence et ajouter à leur gloire. Il exprime à cette occasion combien la Faculté doit s'estimer heureuse d'avoir fait récemment d'aussi bons choix, mais il s'élève avec non moins de raison contre l'arbitraire qui préside à ces choix. A peine trouverait-on dans la Faculté trois professeurs qui aient été nommés suivant la même règle, depuis la fondation de l'École de santé. Le concours seul, continue notre professeur, peut mettre un terme à des vacillations si destructives de toute émulation; il doit être établi d'une manière permanente, et pour tous les grades de nos écoles,

Il y avait peut-être quelque courage à proclamer actuellement, du haut de la chaire, une vérité aussi importante. M. Dupuytren examine la manière dont les concours ont été jusqu'à présent dirigés. Il démontre qu'en dispensant de quelques épreuves les candidats les plus distingués, loin de les favoriser, on les a privés de leurs avantages. Le mérite réel ne redoute pas les épreuves : elles sont pour lui le moyen le plus puissant de se faire reconnaître et apprécier à sa juste valeur. Le priver de ce moyen de vaincre, c'est dépouiller le fort en faveur du faible, c'est l'obliger de descendre dans l'arène, sans lui permettre de faire usage de ses armes les plus puissantes. Pour que le concours soit égal et juste, c'est-à-dire pour qu'il fasse sûrement triompher le talent, il faut, suivant M. Dupuytren, que l'on y tienne compte, non-seulement de tous les actes des candidats pendant sa durée, mais encore de tous les travaux antérieurs, de tous les succès que ceux que l'on y admet ont obtenus jusque-là. L'enseignement, les écrits, la pratique, telles sont les pièces que le jury doit examiner, aussi bien que la manière de satisfaire aux épreuves du concours lui-même. M. Dupuytren voudrait que le talent dont les candidats ont fait preuve antérieurement fût balancé dans une partie du jugement, et que celui qu'ils déploient dans la lutte du concours, le fût dans l'autre partie : le jugement définitif résulterait de la comparaison de la somme totale des nombres avec lesquels on pourrait, pour plus d'exactitude, exprimer chacun de ces genres de mérite. Alors, dit-il, le talent, quelque éminent qu'il soit, ne craindra plus de se présenter, de se compromettre dans les concours, certain que les travaux antérieurs lui seront comptés, et qu'ils seront de quelque poids dans la balance des juges. Alors aussi, ces concours, jusqu'ici dépréciés, deviendront une barrière contre l'obsession, l'intrigue, le népotisme; ils seront une garantie pour l'autorité, un motif d'émulation pour les savans, un moyen puissant de perfectionnement pour la science. Ces principes recevront sans doute l'assentiment de tous ceux qui s'intéressent aux progrès des sciences médicales et à la gloire de nos écoles, comme ils ont obtenu les applaudissemens unanimes des élèves.

Le discours de M. Dupuytren est, comme tout ce que nous possédons de lui, moins brillant de style que remarquable par la clarté du langage, l'exactitude et l'enchaînement des idées, la justesse du raisonnement. M. Cuvier, après avoir

accordé aussi de justes éloges à la mémoire des hommes illustres dont la Faculté déplorait la perte, a invité les élèves à venir recevoir les prix dont la distribution a terminé la séance.

HISTOIRE *des mœurs et de l'instinct des animaux*, *avec les distributions méthodiques et naturelles de toutes leurs classes;* par J.-J. VIREY. Paris, 1822. In-8° de IV-507 et 520 pages.

Si la liste des ouvrages mis à l'index par la censure pontificale montre jusqu'où peut arriver l'intolérance, quand elle jouit d'un pouvoir sans limite, ce n'est qu'un des mille moyens par lesquels on peut chercher à fausser l'opinion quand on ne saurait la faire taire. Il n'en est pas de plus sûr que celui de désigner au public les ouvrages qu'il ne doit pas lire. Il suffit d'indiquer la direction que doivent prendre les écrivains pour arriver à la fortune, et toujours il s'en trouve quelques-uns qui, même après avoir long-temps résisté, se laissent aller à l'impulsion. Alors des locutions oubliées depuis de longues années se trouvent dans de nouveaux ouvrages, des lieux communs cent fois rebattus, des rêveries surannées, sont artistement entrelacés avec des faits intéressans, et l'on caresse les faits du moyen âge, en s'annonçant comme disciple d'une des sectes philosophiques de l'antiquité.

Buffon a peu fait pour les progrès de l'histoire naturelle, si l'on en excepte les soins qu'il donna à la riche collection dont la direction lui était confiée; mais il décrivit la nature dans un langage animé; il fit aimer l'histoire naturelle; il en inspira le goût à ces êtres futiles appelés le grand monde, qui jugent de tout sans avoir rien appris. Les ouvrages de cet homme, si justement célèbre, trouvèrent une place dans toutes les bibliothèques; on en parla beaucoup; ils furent peu lus et prodigieusement admirés; on se contenta d'avoir lu quelques unes de ces belles descriptions plus poétiques que conformes à la vérité. Quoi qu'il en soit des erreurs nombreuses dans lesquelles des documens inexacts et sa brillante imagination le firent tomber, son livre ne vieillira jamais, à cause de la rare perfection du style.

L'ouvrage de M. Virey paraît d'abord être destiné à placer quelques faits d'histoire naturelle dans la mémoire des gens du monde ; mais si on le lit avec attention, on s'aperçoit aisément que ce n'est là qu'un moyen dont l'auteur se sert pour propager les idées qu'il professe sur l'instinct et l'intelligence. On voit de suite où tend cette entreprise lorsqu'on lit le passage suivant : « La Genèse nous instruit que Dieu fit paraître devant le premier homme tous les êtres créés, pour qu'il les connût et les nommât ». J'aime assez cette idée d'un premier homme, père du genre humain ; il en résulte que tous les hommes sont frères : elle aurait pu faire le dogme fondamental d'une religion en parfaite harmonie avec les principes de l'ordre social. Combien on s'est éloigné de cet article de foi !

L'introduction de l'ouvrage de M. Virey comprend des considérations sur l'utilité de l'histoire naturelle, sur les hommes les plus célèbres qui l'ont cultivée, enfin sur la nature et la cause première. M. Virey pense qu'il faut rapporter les avantages de la civilisation à l'histoire naturelle. Les premiers hommes, vivant dans les forêts, ou auprès des rivages des mers, dit-il, subsistaient pauvrement de la chasse et de la pêche ;..... ils écrasaient leurs enfans sous des pierres ; mais lorsque, développant l'usage de l'intelligence que lui a départie son créateur, l'homme jeta des regards étonnés, *pour la première fois*, sur l'univers,..... il comprit qu'il lui était réservé d'établir la subordination et l'ordre parmi les créatures ; les animaux reconnurent leur roi ;..... le chien vint en caressant lui offrir son zèle, sa fidélité, son courage ; le bœuf sa constance et son travail ; le coursier sa vitesse et son audace ; l'éléphant lui-même apprit à s'agenouiller devant son maître ; ceux qu'une fierté indomptable ou l'appétit ardent de la chair rendait indisciplinables, s'enfuirent de terreur à l'aspect de ce front auguste de l'homme, empreint de la noblesse de son origine.

Cette citation suffit pour donner une idée du style et de la tournure des pensées de M. Virey ; elle suffit pour faire connaître tout l'ouvrage. Nous ne rechercherons pas si, par suite des progrès de l'histoire naturelle, le lion s'enfuit à la vue des nègres qui se sauvent à son aspect ; nous n'examinerons pas si l'homme est parvenu à discipliner les tigres, ni même si le passage qu'on vient de lire est conforme à la Genèse : la prose *poétique* et la théologie ne sont point de notre ressort. Pour finir, nous nous bornerons à citer ici quelques vers

d'un homme qui sut introduire la philosophie dans la poésie.

Un jour, quelques souris se disaient l'une à l'autre :
« Que ce monde est charmant ! quel empire est le nôtre !
« Ce palais si superbe est élevé pour nous ;
« De toute éternité Dieu nous fit ces grands trous.
« Vois-tu ces gras jambons sous cette voûte obscure ?
« Ils y furent créés des mains de la nature.
« Ces montagnes de lard, éternels alimens,
« Sont pour nous en ces lieux jusqu'à la fin des temps.
« Oui, nous sommes, grand Dieu, si l'on en croit nos sages,
« Le chef-d'œuvre, la fin, le but de tes ouvrages.
« Les chats sont dangereux et prompts à nous manger,
« Mais c'est pour nous instruire et pour nous corriger. »
Plus loin, sur le duvet d'une herbe renaissante,
Près des bois, près des eaux, une troupe innocente
De canards nasillans, de dindons rengorgés,
De gros moutons bêlans, que leur laine a chargés,
Disaient : « Tout est à nous, bois, prés, étangs, montagnes ;
« Le ciel pour nos besoins fait verdir les campagnes. »
L'âne paissait auprès, et se mirant dans l'eau,
Il rendait grâce au Ciel en se trouvant si beau.
« Pour les ânes, dit-il, le Ciel a fait la terre. »

Anatomes physiologica, auctore Rolando. Turin, 1819. In-8°. de LXXIII-160 pages.

Si les anciens ont pressenti que l'anatomie fournirait des bases solides à la médecine, les modernes l'ont prouvé, et du moins en cela l'époque actuelle n'est pas inférieure à l'antiquité; mais, dans aucun temps, les connaissances anatomiques n'ont été prisées autant que de nos jours, et personne, plus que Bichat, n'a senti combien elles sont indispensables au médecin. Cependant, on peut reprocher en général aux anatomistes français de s'être plus occupés de la conformation des organes, que des grandes vues qui découlent de leur examen comparatif. On a beaucoup loué Bichat, mais on n'a point marché dans la route qu'il avait tracée. Nous avons une anatomie générale que nous pouvons offrir avec orgueil aux étrangers, mais cet orgueil serait un peu rabattu, s'ils nous en faisaient remarquer la date, déjà reculée. En vain, on leur mettrait sous les yeux les notes de M. Maingault, les additions de M. Béclard, ils diraient avec un ton de voix ironique et une sorte de satisfaction : votre Bichat est mort sans laisser d'héritier.

L'Anatomie générale de Bichat est un livre classique, mais destiné à compléter les études physiologiques, plutôt qu'à en ouvrir le sanctuaire aux élèves. M. Rolando s'est précisément proposé d'offrir un tableau anatomico-physiologique du corps humain, qui fût susceptible d'être mis entre leurs mains dès les premiers pas qu'ils font dans la carrière.

M. Rolando pense que, pour être fructueuses, les recherches anatomiques doivent être dirigées dans un but éminemment pratique ; qu'elles doivent tendre à bien faire connaître tous les élémens organiques qui entrent dans la composition du corps humain, et qu'on ne saurait descendre trop loin dans l'étude des différens tissus qui forment les organes. Après avoir rendu hommage aux travaux anatomiques de Bichat, de Cigna, de Cuvier, de Gall, de Sœmmerring et de Scarpa, il définit l'anatomie physiologique ou *scientifique*, la connaissance approfondie de la structure et des rapports des parties les plus déliées et de tous les organes dont le corps humain se compose, plus du rôle que chacune de ces parties et que chacun de ces organes joue dans l'exercice de la vie.

Sous le nom d'*élémens organiques*, il désigne le *tissu cellulaire*, la substance *grise* et la substance *médullaire* du cerveau, le tissu *musculaire*, le tissu *tendineux*, le *cartilagineux* et l'*osseux*.

Le tissu cellulaire forme les membranes *séreuses*, les *muqueuses*, les *cérumineuses*, et les *fibreuses*. Il forme la *peau*, avec une certaine quantité de matière tendineuse, de vaisseaux déliés et de nerfs. Bichat accorde une contractilité obscure à ce tissu; M. Tommasini lui donne l'excitabilité. Les variations d'aspect qu'il offre, proviennent des mutations qu'il éprouve dans les rapports de situation de ses molécules, qui s'éloignent ou se rapprochent les unes des autres : le calorique les écarte ; la soustraction de ce principe fait qu'elles se rapprochent. L'action propre de tissu est surtout manifeste dans les actinies et les alcyons.

La substance médullaire, cérébrale ou nerveuse, n'est pas la même partout où on l'observe. Dans les hémisphères, on la voit disposée en forme de bandelettes ; elle offre l'aspect de filamens cylindriques remplis de pulpe opaque, et mêlés aux autres substances, dans les couches optiques, les tubercules quadrijumeaux, la moelle allongée, et les nerfs. Cette pulpe est plus homogène dans le cervelet et dans

la moelle de l'épine ; enfin, elle est plus molle et presque gélatineuse dans les nerfs ganglionnaires.

L'auteur continue à énumérer rapidement les diverses parties formées par les élémens organiques, et les différences que chacun de ces élémens produit dans les divers organes à la formation desquels il concourt. On voit qu'il a beaucoup restreint le nombre des tissus élémentaires ; n'aurait-il pas pu le réduire encore en supprimant le tissu cartilagineux ou plutôt l'osseux. Il se livre ensuite à des considérations très-générales sur ce qu'on doit entendre par *organe*, *viscère*, *vaisseau*, *artère*, *veine*, *vaisseau lymphatique*, *ganglion lymphatique*, *conduit excréteur*, *nerf*, *système* et *appareil ;* il traite du système vasculaire, du tissu cellulaire, du système lymphatique, de l'appareil digestif, de l'appareil générateur, du système nerveux, de l'appareil locomoteur, et de celui de la voix, mais seulement d'une manière sommaire, par forme d'introduction.

Entrant ensuite en matière, il s'occupe du système vasculaire, c'est-à-dire, 1° du cœur et de son enveloppe ; il indique la position et la structure de ce viscère ; il décrit les oreillettes, les ventricules, le tissu de ces parties, les vaisseaux et les nerfs du cœur, puis ses usages ; 2° des artères, des veines, pulmonaires, aorte et caves, de leurs ramifications, et de la circulation du sang ; 3° du canal thoracique et des vaisseaux lymphatiques et de l'absorption ; 4° du poumon et de l'action de ce viscère ; 5° des muscles inspirateurs et de l'inspiration ; 6° de la plèvre et du thymus. Viennent ensuite l'anatomie et la physiologie de l'appareil digestif, des parois de l'abdomen, du péritoine, de l'œsophage et de l'estomac, des intestins, du foie, du pancréas ; puis celles de l'appareil urinaire, de l'appareil de la *génération*. Là, finit la première partie de l'ouvrage, consacrée au système vasculaire et aux appareils qui le complètent.

La seconde partie a pour objet le système nerveux, composé de l'encéphale, la moelle allongée, la moelle épinière, l'arachnoïde, la pie-mère, les vaisseaux du cerveau, les nerfs encéphaliques, spinaux et intercostaux, les organes des sens, les tégumens communs à tout le corps, le larynx, le pharynx, et enfin la face.

On ne peut nier que M. Rolando ait fait des rapprochemens forcés, quoique très-ingénieux, et que l'ordre qu'il a suivi serait plus convenable dans un traité de physiologie gé-

nérale, que dans des élémens d'anatomie physiologique destinés aux élèves. Cependant il a su faire entrer tant de détails anatomiques indispensables, et l'idée générale qu'il donne de chaque fonction est si claire, si concise en même temps, qu'on ne peut s'empêcher de regarder son livre comme un manuel qui remplit parfaitement le but proposé. On y trouve souvent des applications heureuses de l'anatomie comparée à celle de l'homme, des notions très-nettes, une grande précision, et quelques paradoxes. On pourrait aussi relever diverses explications chimiques de phénomènes purement vitaux. L'ouvrage de M. Rolando n'en est pas moins un excellent compendium d'anatomie et de physiologie.

Elémens *de pathologie générale et de physiologie pathologique;* par L. Caillot. Paris, 1819. Deux volumes in-8°. de XXXII-520-430 pages.

Depuis Gaubius il n'a paru aucune pathologie générale qui mérite d'être citée : on a vainement attendu jusqu'ici celle que le professeur Pinel promet depuis si long-temps, et l'on a donné de ridicules éloges à l'ouvrage de M. Chomel, bien inférieur en tous points à celui de M. Caillot, dont nous allons parler. Rappeler l'attention du public sur un livre qui a été injustement relégué dans l'oubli par une critique superficielle, c'est faire une bonne action.

Ce fut sans doute pour payer un tribut à la mode que M. Caillot ajouta les mots physiologie pathologique au titre de son ouvrage : qui dit pathologie générale dit nécessairement physiologie pathologique, ou plutôt la pathologie n'est que la physiologie de l'homme dans l'état de maladie.

Pour bien juger un livre, il ne faut pas seulement examiner ce qu'il devrait être. Quel ouvrage de nos jours pourrait supporter une si rude épreuve? Aucun, et moins que tous, l'*Examen,* ou si l'on aime mieux, les *Examens* du Chirac moderne. On a dit que la Pathologie générale de M. Caillot n'était point un livre parfait; on doit en dire autant de tous ceux que nous possédons; il fallait dire que malgré ses imperfections, ce livre est le meilleur de tous ceux qu'on ait en France sur ce sujet. Mais l'auteur n'habitait point Paris, il n'avait aucun rapport avec les trompettes si souvent men-

teuses de la renommée, et il fut jugé par un partisan fanatique des nouveautés qui sont venues troubler le calme dont on jouissait dans l'empire médical : les partisans des doctrines qui luttent encore contre les innovations n'ont pas osé prendre la défense d'un livre qu'ils n'avaient pas fait, et l'on doit peu s'en étonner, car ils n'ont pas même le courage de défendre ceux qu'ils font.

Le plan de la pathologie de M. Caillot est parfaitement régulier : tout médecin qui voudrait traiter le même sujet, ne devrait pas en suivre d'autre. Indépendamment de la préface et des prolégomènes qui n'offrent que des généralités, fort judicieuses d'ailleurs, sur l'utilité, le degré de certitude, le sujet et l'étude de la médecine, l'ouvrage est divisé en six parties.

1° De la vie, des propriétés vitales, des symptômes, du tissu cellulaire, des humeurs, de la santé; 2° des maladies, de leur siége, de leur nature, de leur différence, des fluxions; 3° des causes des maladies, des âges, de la mort, du sexe, des tempéramens, des climats, des saisons, des alimens, des boissons, etc. ; de la contagion, des maladies héréditaires, des épidémies, des maladies endémiques, des vers; 4° de la prédisposition, de la marche et des périodes des maladies, de la coction, de la crise, des conversions des maladies, des maladies chroniques, de la convalescence et des altérations organiques; 5° des signes des maladies; 6° de la thérapeutique générale, de l'action des médicamens, des médications, des indications, de la curabilité et de l'incurabilité des maladies, de la méthode agissante et de la méthode expectante, de l'administration des médicamens, et de l'instant le plus favorable pour les administrer.

Tel est le cadre immense que M. Caillot a embrassé, et qu'il a rempli en homme instruit et zélé, autant que l'état de la science le permet. Si ce livre avait paru quelques années plus tôt, et si l'auteur eût habité Paris, son ouvrage aurait été loué à outrance, il aurait été trop loué. Nous allons dire la vérité.

Il y a deux manières de faire un traité de pathologie générale. Si cet ouvrage est destiné aux médecins instruits dans la théorie et habiles dans la pratique, il n'y a jamais eu de bons livres sur ce sujet; je n'en excepte aucun. Si l'on s'adresse aux étudians, et que l'on veuille se borner à leur offrir des définitions bien sèches et bien inexactes, enfilées les unes au bout des autres, ils ont la Pathologie générale de M. Chomel, au-dessus de laquelle nous plaçons l'excellent petit ouvrage de

M. Legouas. Enfin, si l'on désire un ouvrage où chacun des points généraux de la science des maladies soit traité avec assez d'étendue pour que les élèves y trouvent le passage des Elémens de physiologie de M. Richerand à la Nosographie chirurgicale de ce professeur, ou mieux, à celle du professeur Boyer et à celle du professeur Pinel, il faut prendre la Pathologie de M. Caillot. Qu'on ne s'effraie pas des mots de coction, de crise, qu'on vient de lire; l'auteur est trop judicieux pour donner dans les idées exclusives des anciens. Il croit que le sang est doué de vitalité; mais on n'est pas un sot pour admettre cette grande vérité avec tout ce que l'école de Montpellier a fourni de plus savans médecins. Quant aux crises, il a traité ce point important de pathologie en homme qui a exercé l'art de guérir avec succès pendant longues années, et il déclare, avec la plus noble candeur, n'avoir jamais pu observer les crises aux jours indiqués par les anciens.

En un mot, l'ouvrage de M. Caillot est celui d'un physiologiste instruit, d'un médecin expert; il est bien écrit et le meilleur de tous ceux que les élèves peuvent choisir pour étudier la pathologie générale.

Storia *di gravissima malattia acuta;* c'est-à-dire, *Histoire d'une maladie aiguë très-grave observée par* F.-M. Marcolini. Padoue, 1821. In-8°. de 36 pages.

Dans un des derniers cahiers de ce Journal, nous avons rendu compte d'un opuscule in-folio de M. Marcolini, dédié à l'archiâtre de S. M. l'empereur d'Autriche; celui dont nous allons parler est dédié à Monseigneur le très-illustre et très-révérend évêque d'Udine. L'auteur lisait les Nouveaux Commentaires de médecine et de chirurgie de Padoue, et se ressouvenait en même temps d'une sentence de l'immortel Baglivi: *Ars medica est tota in observationibus*, lorsqu'il était occupé à traiter une dame, laquelle eut le bonheur d'échapper au péril extrême qui menaçait ses jours et causait la désolation d'une illustre famille, la vive douleur, non-seulement d'une seule ville, mais encore, on pourrait dire *sans jactance*, d'une province entière. Dès-lors, M. Marcolini résolut *in petto* de recueillir les circonstances intéressantes de ce cas remarquable, instructif et curieux, et d'en faire part à ses

confrères. Quelque jugement qu'on porte sur son opuscule, il se sera dit : j'ai satisfait au désir constant que j'ai de me rendre utile de quelque manière que ce soit, et de prouver combien je suis resté fidèle aux principes qui m'ont été inculqués.

Madame C.-N. N***, âgée d'environ vingt-six ans, douée d'un tempérament sthénique et excitable, bien portante, et à l'abri de tout soupçon *di gentilizie affezioni*, avait eu, après six ans et demi de mariage, un premier accouchement très-heureux, puis deux fausses couches, ensuite deux accouchemens non moins heureux que le premier. Elle devint enceinte de nouveau, de manière qu'en avril 1820 elle était au quatrième mois de sa grossesse. Après avoir éprouvé des vomissemens répétés, et montré une inégalité d'humeur qui ne lui était point naturelle, il lui survint des symptômes d'irritation de l'estomac, accompagnés de céphalalgie. Une saignée de huit onces, des boissons acidulées, la diète la plus sévère, un peu de magnésie et de pulpe de tamarins firent cesser ces accidens; il y eut des sueurs et des urines critiques. Mais, le neuvième jour, les symptômes revinrent plus intenses, le foie parut participer à l'irritation, l'insomnie était opiniâtre. Dans l'espoir d'obtenir la terminaison par *lysis*, on n'eut plus recours à la saignée; il y eut un accès de fièvre bilieuse; bientôt cette fièvre devint en outre rhumatismale, puis survinrent les convulsions, la dilatation des pupilles : les forces se maintenaient, quoique la maigreur fût fort grande; il y eut du délire, mais la malade « ne démentit pas un seul instant les règles prescrites par la brillante éducation qui la distingue d'une manière si honorable, celles principalement de la décence et de la pudeur. » Enfin, le vingt-huitième jour, elle eut deux légères douleurs, et mit au monde un enfant mort depuis peu d'instans. Après un calme momentané, qui permit à la malade de recevoir les secours de la religion, le délire et les convulsions se renouvelèrent; le pouls *semblait* battre *environ* 320 fois par minute, les lochies se supprimèrent, il se développa une toux catarrhale. Il y eut une syncope le troisième jour après l'avortement; mais enfin, depuis le trente-unième jour de la maladie jusqu'au trente-neuvième, la malade recouvra rapidement son état de santé habituelle.

M. Marcolini voit dans cette maladie du curieux et de l'extraordinaire. Il pense que les auteurs de médecine n'en

n'ont point décrit d'aussi remarquables pour l'apparence de bénignité au milieu du plus grand péril, ni pour l'excessive variation des symptômes. Cependant il a bien vu que l'estomac et le foie, puis le cerveau, ont joué le principal rôle dans cette maladie. A cette occasion, il cite avec eloge les leçons du docteur Broussais, les réflexions critiques du docteur Ducamp contre le docteur Chomel, et le Mémoire du docteur Regnault sur les altérations du foie. Nous ne le suivrons point dans ses réflexions interminables sur un fait qui n'offre rien qu'on n'observe tous les jours : nous croyons au moins inutile de nous arrêter avec lui sur la prédiction de la malade, qui, dans un moment de calme, annonça qu'elle serait guérie au bout de huit jours. La conduite de M. Marcolini a été fort prudente pendant tout le cours de la maladie; mais on peut lui reprocher de ne point avoir insisté sur les saignées, qui auraient peut être, sinon sauvé la vie de l'enfant, au moins diminué les accidens graves qui ont menacé celle de la mère. Ce n'est point dans de semblables cas qu'il faut attendre des crises; l'expectation qui n'est pas impérieusement indiquée, n'est pour l'ordinaire qu'une niaiserie scolastique.

TRAITÉ *théorique et pratique du croup, d'après les principes de la doctrine physiologique;* par H.-M.-J. DESRUELLES, *D. M. P.* Paris, 1822. In-8°. de x-262 pages.

Lorsque les observateurs de la fin du siècle dernier fixèrent leur attention sur le croup, cette maladie, confondue avec l'angine et la coqueluche, était à peine connue, malgré le concours ouvert par la Société de médecine du temps; mais lorsqu'un gouvernement éclairé proposa le grand prix qui fut l'occasion du beau Rapport de M. Royer-Collard sur le croup, d'excellentes monographies furent mises au jour, et cette affection, que l'on avait cru nouvelle, se trouva mieux connue que de vieilles maladies, qui, depuis un temps immémorial, ont été l'objet d'une observation plus routinière que méthodique. Cependant quelque précieux que soient les mémoires que nous possédons sur le croup, et bien qu'il aient tous contribué plus ou moins à le faire connaître, il n'en est aucun, si ce n'est peut-être celui d'Albers, dans lequel on ait suffisamment insisté sur la nature de cette maladie. Ce n'est pourtant

que d'après la nature du mal qu'on peut faire choix des moyens propres à le combattre efficacement. Le croup est généralement regardé comme une maladie inflammatoire, mais on croit qu'il cesse d'offrir ce caractère lorsqu'il est arrivée à sa troisième période, que dans certains cas il n'est que spasmodique, et que le traitement doit se composer d'antiphlogistiques, d'antispamodiques et de toniques.

M. Desruelles a eu en vue de fixer définitivement l'opinion qu'on doit avoir sur la nature et le siége du croup. C'est une inflammation du larynx, inflammation qui n'offre rien de particulier, rien de spécial ; les antiphlogistiques, les dérivatifs, purgatifs, vomitifs, vésicans et rubéfians, sont les moyens que l'on doit préférer, suivant lui. Cependant il pense que l'application des sangsues n'est pas le moyen le plus efficace contre le croup. Elles conviennent, dit-il, dans un grand nombre de cas, mais il en est qui n'en réclament nullement l'emploi ; ce sont particulièrement les accès de croup qui surviennent aux enfans disposés à la sécrétion muqueuse, à ceux qui sont à la mamelle, ou à ceux que l'on élève avec le lait d'un animal et les bouillies. Quand on a lu les préceptes judicieux de M. Desruelles, on s'étonne de trouver de si étranges exceptions. Eh, quoi ! parce qu'un enfant boit du lait de vache coupé avec de l'eau d'orge, au lieu de boire du lait de femme, parce qu'il tette au lieu de manger de la soupe, parce qu'il mange de la bouillie au lieu de manger de la viande, enfin parce qu'il est disposé à la sécrétion muqueuse, loin d'attaquer la phlegmasie à laquelle il est en proie par des émissions sanguines appropriées à son âge et à l'état de ses forces, il faudra lui donner l'émétique « pour lui faire vomir une grande quantité de matières glaireuses, épaisses, qui obstruent les voies respiratoires! » Si, chez ces enfans, l'application des sangsues ne convient pas pendant tout le temps qu'on n'observe que les symptômes du croup, comment se fait-il que M. Desruelles la recommande quand il s'y joint des signes d'irritation vive de la poitrine et des voies gastriques? cette irritation est-elle donc plus redoutable que celle qui constitue le croup? Il y a ici une inconséquence manifeste, qui provient de ce que l'irritation gastrique inspire une espèce de terreur panique aux élèves de M. Broussais. Ailleurs pourtant M. Desruelles n'hésite pas à recommander de donner hardiment une gastrite, pour enlever le croup, dans tous les cas où le danger est imminent, sauf celui où l'estomac est déjà enflammé.

L'auteur trace d'une main plus ferme les règles du traitement des suites du croup et de ses complications; il n'admet plus de contre-indications à l'application des sangsues lorsqu'il s'agit de la gastrite; mais il lui échappe de dire que quand l'irritation est calmée, on se trouve bien de l'administration de légers purgatifs, quoique cependant il faille être réservé sur leur emploi, ce qui signifie sans doute : purgez si vous voulez, le malade pourra s'en trouver mieux, mais peut-être s'en trouvera-t-il plus mal. Après avoir recommandé à demi les purgatifs, et dit que la gastrite rejette toute espèce de stimulation, quelles que soient les surfaces sur lesquelles on les applique, il y a ici de la contradiction; c'est un résultat presque infaillible de l'éclectisme dans la tête d'un médecin qui hésite à prendre un parti décisif. La médecine aurait-elle donc son *ventre?*

M. Desruelles ne veut pas qu'il y ait quelque chose de particulier dans l'inflammation croupale; mais il accorde une action spéciale aux purgatifs; cette action consiste en ce qu'ils provoquent la sortie de mucosités à peu près analogues à celles qui sont sécrétées dans le croup. Il suit nécessairement de là, que la membrane interne du larynx jouit également d'une action spéciale. M. Desruelles ne peut se défendre d'une sorte de prédilection pour les purgatifs; elle balance chez lui l'amour qu'il a pour les antiphlogistiques. Je connais un médecin très-habile qui ne donne aux enfans que de l'eau sucrée, et qui se flatte de les guérir presque tous. Il va jusqu'à dire que ceux qu'il ne sauve pas, ne seraient point sauvés par d'autres. Cette opinion n'est qu'un paradoxe, qu'il soutient avec beaucoup d'esprit; mais, à coup sûr, sa méthode offre moins d'inconvéniens que celle qui tend à faire du corps des enfans un égoût qu'il faut nétoyer sans cesse, comme les écuries d'Augias. On ne me persuadera jamais que, pour achever la cure de ce qu'on appelle une irritation de l'estomac, il faille faire passer sur la membrane interne de ce viscère un purgatif, quelque doux qu'il soit, et moins encore l'inévitable calomélas des Anglais, qui s'est introduit dans la médecine française, en même temps que les corsets à mamelles pointues se sont montrés dans nos promenades.

Il est juste de dire que M. Desruelles décrit avec beaucoup de soin les signes précurseurs des phénomènes caractéristiques, la marche et les diverses terminaisons du croup. Rejetant le ridicule échafaudage de périodes et d'espèces dont on avait encombré la théorie de cette maladie, il trace

un tableau animé des symptômes. Il n'admet que deux variétés du croup, le sec et l'humide. Cette division, si on ne la prend pas trop à la lettre, peut être utile : dans la première variété, il faut insister fortement sur les émissions sanguines; elles sont moins nécessaires, c'est-à-dire qu'elles doivent être moins abondantes, dans la seconde, et les vomitifs sont alors très-utiles, quand l'inflammation a cessé en grande partie.

Dans une table synoptique à neuf colonnes, l'auteur met en regard les symptômes pathognomoniques du croup, du catarrhe pulmonaire, de la coqueluche, du catarrhe suffocant, de l'asthme aigu de Millar, de l'angine gangréneuse, de l'angine gutturale et pharyngée, de l'angine séreuse, et enfin de la présence des corps étrangers dans le larynx. Rien n'est plus utile que de semblables tables, qu'il serait avantageux de retrouver dans toutes les monographies.

C'est l'ouverture des cadavres qui a révelé la nature du croup : en vain on aurait étudié pendant des siècles les symptômes et la marche de cette maladie, on n'aurait jamais eu que des présomptions plus ou moins fondées sur sa nature. M. Desruelles pense, d'après Albers et M. Ribes, que la fausse membrane qui en est l'effet, peut s'organiser; il a vu des preuves de cette organisation, dont néanmoins M. Chaussier ne parle pas dans une note précieuse annexée à la traduction de la Pyrétologie de Selle par Nauche.

L'ouvrage de M. Desruelles est terminé par des réflexions sur quelques moyens proposés contre le croup. Ces moyens sont les vomitifs, les purgatifs, les stimulans, les rubéfians et les vésicans dont il avait déjà parlé en traitant des dérivatifs. Cette répétition était au moins inutile. Quoi qu'il en soit, son ouvrage, qui n'est pourtant pas destiné aux gens du monde, est infiniment supérieur à tout ce qu'on a écrit pour eux sur le croup; les élèves y puiseront, sur la nature de cette maladie, des idées plus justes que celles qu'on trouve dans la plupart des ouvrages *ex professo* qui y sont relatifs, et certains praticiens, qui prennent la fange de la routine pour une terre féconde, feront bien de le lire, afin de se dépouiller de quelques-uns de leurs préjugés.

Quand on rend compte d'un livre, il est rare qu'on finisse par l'introduction : si nous adoptons une marche différente de la méthode ordinaire, c'est que l'introduction de M. Desruelles mérite une attention particulière. On y trouve ces élans

de philanthropie que prodiguent les jeunes médecins dévorés de l'amour de l'humanité, et, ce qui vaut mieux, des principes que M. Broussais ne désavouera pas, car ils annoncent que l'auteur est un des chauds partisans de sa doctrine, quoiqu'il ne craigne pas de prescrire des purgatifs. Après l'introduction, on lit des réflexions sur l'organisation des enfans, et sur les difficultés que présente le diagnostic de leurs maladies. L'auteur rejette la division des âges, telle que les anciens et les modernes l'ont établie ; au lieu d'admettre, à l'exemple de Hallé, une première et une seconde enfances, M. Desruelles divise cette portion de la vie en quatre périodes, auxquelles il assigne pour limites, non pas des mois ou des années, mais l'apparition des phénomènes de l'éruption des premières dents, l'époque où les vingt premières dents sont complétement sorties de leurs alvéoles, l'instant de la seconde dentition, enfin, les prodromes de la puberté. Dans la première période, les enfans sont ou ne sont pas disposés à la sécrétion muqueuse ; c'est aussi la seule distinction que l'on puisse faire entre les enfans qui ont atteint la seconde période ; dans la troisième, les uns sont nerveux, les autres sont sanguins, d'autres enfin sont lymphatiques. Il en est de même dans la quatrième. L'auteur indique avec soin les signes qui annoncent les variétés de constitution, et les formes que les maladies affectent dans ces quatre périodes de la vie des enfans. Il termine en s'attachant à démontrer qu'il est plus facile de porter un diagnostic assuré dans leurs maladies que dans celles des adultes. C'est une proposition qui en vaut bien une autre, et qu'il défend, non sans quelque avantage ; mais le lecteur lira certainement avec plus d'intérêt ce qu'il dit de la constitution dans l'enfance, et les treize observations qui précèdent son histoire générale du croup, que plus d'un médecin ne rencontrera pas dans toutes ces observations, qui prouvent d'ailleurs que M. Desruelles déploie autant de zèle que de lumières dans le traitement de ses malades.

Cours *élémentaire d'hygiène*, par L. Rostan, *Médecin de l'hospice de la Salpêtrière, Professeur de médecine clinique, etc.* Tome Ier. Paris, 1822. In-8°.

Le domaine de l'hygiène, négligé pendant un grand nombre de siècles, doit prodigieusement s'étendre, aujourd'hui que les lumières de la raison réduisent à leur juste valeur les propriétés des médicamens, aujourd'hui que l'homme, plus éclairé, et cessant d'outrager la nature, ou d'imputer ses maux à des êtres surnaturels, commence à se convaincre que les véritables auteurs de ses souffrances sont ses habitudes pernicieuses, ses déréglemens et ses écarts de régime, aujourd'hui que la médecine physiologique, appuyée sur des bases indestructibles, a pour jamais renversé ces chimères élevées par l'ignorance et le fatalisme, et regardées comme des fléaux mystérieux, nécessairement destructeurs. Le professeur Hallé, dont la science déplore en ce moment la perte, a, dans ces derniers temps, et au milieu des débris de l'ignorance et du charlatanisme, redonné à cette branche la plus importante de la médecine une partie du brillant éclat dont l'avaient revêtue les auteurs de l'antiquité. Ses articles épars, véritables chefs-d'œuvre, nous faisaient espérer qu'un jour, réunis en un corps de doctrine par les mains habiles de quelqu'un de ses élèves, ils rempliraient cette lacune qui existe sur l'hygiène dans les ouvrages élémentaires des sciences médicales. Jusqu'ici, notre attente a été vaine, et, bien que nous soyons disposé à applaudir aux louables efforts d'un médecin, que son caractère nous force d'estimer, nous devons pourtant l'avouer, dans le seul intérêt de la vérité, la production que nous allons analyser laisse encore la carrière ouverte aux concurrens; elle n'atteint nullement le but que s'était proposé l'auteur, et n'est, dans maint et maint passage, que le véhicule d'idées tant soit peu gothiques. M. Rostan se plaint d'abord, dans une *modeste* préface, que, bien que nous ayons un grand nombre de traités d'hygiène, *jamais on ne put dire plus à propos que nous vivons dans le sein d'une stérile abondance; que les classifications établies jusqu'à ce jour sont vicieuses, ou plutôt qu'il n'en existe pas.* Il trace ensuite, pour rendre, dit-il, à chacun ce qui lui appartient, les noms des principaux auteurs dont les travaux lui ont été le plus utiles, et c'est après avoir terminé sa longue liste qu'il s'exprime ainsi : « On me dira, peut-être, qu'après avoir pillé tant d'auteurs, il ne doit pas y avoir grand'chose de ma façon : je crains peu ce reproche ; j'ai plus consulté pour rejeter que pour m'approprier (quelle singulière manière de rendre à chacun ce qui lui appartient!). Je suis plus enclin à secouer le joug de la routine et des autorités, qu'à courber sous leur poids. Le reproche de n'avoir voulu penser que par moi-même serait sans doute plus fondé (c'est ce que nous n'avons vu nulle part); d'ailleurs, s'il est permis de faire une comparaison aussi avantageuse, reproche-t-on à l'abeille le suc des fleurs dont elle a composé son miel. Les lecteurs qui connaissent les ouvrages d'hygiène jugeront au reste de la différence qui peut exister entre ces ouvrages et celui-ci. »

L'auteur n'est pas moins modeste dans le reste de sa préface : les deux dernières pages sont surtout curieuses sous ce rapport. Son travail, du reste, est précédé d'un vaste tableau retraçant le plan qu'il a adopté. Il nous sera facile de le faire connaître à mesure que nous analyserons l'ouvrage; les détails en sont trop étendus pour que nous puissions le présenter en entier ; nous devons seulement annoncer que dans la première partie de son travail, l'auteur traite de l'organisme, dans la seconde, des agens qui le modifient, et que, dans la troisième, il donne des règles particulières d'hygiène. Il présente dans son introduction une histoire de l'hygiène chez les différens peuples, et commence sa première partie par un chapitre consacré à l'étude de l'organisme. Les idées qu'il émet dans ce chapitre, sont justes et exposées avec clarté; nous lui reprochons seulement de n'en point avoir indiqué la source; car bien certainement

ce n'est point dans les écrits, ni dans les leçons des auteurs où il indique avoir puisé, que se rencontrent ces idées. Il s'élève contre toutes les abstractions que l'on a jusqu'ici personnifiées, et qui ont conduit à admettre des maladies vitales, des dérangemens de fonctions sans altérations d'organes, des maladies générales, etc.; il ne voit, avec raison, dans la vie que le résultat de l'organisation sous un certain état, et dans la cessation de la vie, que celui d'un changement dans le mode de la matière organisée. Ces vérités seules peuvent conduire la physiologie et la pathologie à la perfection, et nous ne pouvons qu'applaudir au caractère d'indépendance avec lequel les a énoncées l'auteur. Il termine son chapitre par des indications qu'on trouve à la tête de tous les livres d'anatomie et de physiologie, telles que la composition du corps humain, sa division en liquides, solides, etc.

Le chapitre second comprend les différentes modifications de l'organisme. L'auteur indique comme causes principales de la diversité d'état physiologique, 1° la prédominance de certains appareils; 2° la différence des âges; 3° celle des sexes; 4° celle des idiosyncrasies, des sympathies et des antipathies; 5° celle des habitudes; 6° celle des dispositions héréditaires.

La première division de ce chapitre comprend les modifications imprimées à l'organisme par la prédominance de divers appareils. L'auteur rappelle d'abord les idées qu'ont émises, sur les tempéramens, les anciens, qui regardaient comme principes constitutifs de nos corps, le chaud, le froid, le sec et l'humide, et comme les principales humeurs du corps humain, le sang, la bile, la pituite et l'atrabile; il paie un juste tribut à l'habileté avec laquelle sont tracés les tableaux des tempéramens dans Hallé et M. Richerand; mais il nous annonce que, depuis long-temps poursuivi par cette idée sublime de Cabanis, que tout est dans l'organisme, que tout phénomène résulte de l'organisation, il a constamment dirigé toutes les forces de son attention vers l'application de ce principe. Malheureusement pour nous, la direction des forces cérébrales de M. Rostan n'a pas eu un grand résultat; car bien qu'il annonce ne pouvoir conserver une division qui, dit-il, n'est basée que sur des hypothèses (et il n'a pas tout à fait tort), bien qu'il trouve étonnant que cette idée si naturelle (*que c'est dans l'organisme qu'on doit chercher les diverses espèces de constitution*), entrevue par Stahl et Zimmermann, et adoptée par Cabanis, n'ait pas reçu, depuis ces hommes célèbres, tout le développement dont elle est susceptible, M. Rostan, non-seulement ne donne rien de neuf à cet égard, mais encore se montre étranger, sous ce rapport, à tous les progrès qu'a faits la physiologie. Je ne vois rien de changé, dans ses tempéramens, que le titre; du reste il a religieusement conservé toutes les idées que, depuis des siècles, on reproduit sur ce sujet. Afin de mettre plus d'ordre dans l'exposition des diverses constitutions, il expose d'abord celles qui sont dues à la prédominance des appareils chargés d'exécuter les fonctions appelées *organiques*, puis celles qui sont produites par la prédominance des appareils qui président aux fonctions appelées *animales*. Dans la première section, se rencontrent 1° *la constitution organique où domine l'appareil digestif*; c'est le tempérament qu'on appelle communément *bilieux*; l'auteur ne nous fait grace d'aucun des attributs dont on gratifie les hommes qui présentent les apparences extérieures attribuées à ce tempérament : activité des organes reproducteurs et de l'intelligence, jalousie, fermeté, colère, audace, désir de la gloire, etc., ambition surtout, car cette passion ne manque jamais d'être placée dans le foie; 2° *la constitution organique où dominent les appareils circulatoire et respiratoire* : c'est le tempérament sanguin. M. Rostan le caractérise, comme tous les auteurs restés étrangers aux progrès de la physiologie : « conception facile..... peu capable de méditations profondes..... emporté dans les plaisirs, la table, les femmes, le luxe et la chasse feront ses délices, l'inconstance, la légèreté, l'étourderie seront son partage; il sera bercé pendant le sommeil par des rêves enchanteurs, etc. etc. »

Dans la dernière section, se rencontre d'abord *la constitution où domine l'encéphale et ses dépendances*; c'est le tempérament communément appelé

nerveux. Annulons ici d'un mot des objections faites par l'auteur à des opinions qu'il ne connaît pas, et dont pourtant la méditation lui eût épargné, pour son tempérament nerveux comme pour les autres, une longue énumération d'attributions caractéristiques, toutes plus ridicules les unes que les autres. M. Rostan pense qu'on a abusé, et des expériences faites sur les animaux vivans, et de l'examen des cas pathologiques, et du raisonnement, lorsqu'on a voulu prouver que le mouvement dépendait de la moelle épinière, et voici son argument : si le mouvement dépend de la moelle épinière, qu'on me dise pourquoi, lorsqu'il s'est fait un épanchement circonscrit dans le cerveau, le mouvement est intercepté dans les membres. Je répondrai à M. Rostan d'abord, que, lorsqu'on a voulu prouver, par l'anatomie comparée, que la moelle épinière n'était point une prolongation du cerveau, il ne s'en est pas suivi pour cela qu'on ait prétendu que l'origine des mouvemens ne fût pas dans le cerveau lui-même ; j'ajouterai ensuite, avec tous les auteurs qui se sont réellement occupés de la physiologie du système nerveux, que l'anatomie comparée et beaucoup de faits physiologiques prouvent que la moelle épinière n'est point une prolongation du cerveau, qu'elle en est seulement l'instrument pour l'exécution des déterminations volontaires qui exigent du mouvement, et pour la transmission des impressions sensoriales, et que c'est là la raison pour laquelle un épanchement circonscrit dans le cerveau intercepte le mouvement dans les membres. Si M. Rostan eût médité les ouvrages de physiologie du système nerveux, et ce qu'on a écrit sur les fonctions de l'encéphale, il eût également vu que la constitution où domine l'encéphale ne devait pas plutôt être caractérisée par des *yeux bleus*, *des cheveux blonds*, *des chairs molles*, que par des yeux orangés, des cheveux bruns ou noirs, des chairs dures, etc., et que de pareilles assertions ne sont plus soutenables dans l'état actuel de la science; il eût bientôt vu que *l'intelligence*, *la pénétration*, *l'esprit satyrique*, *la jalousie*, *la ruse*, *la défiance*, *la trahison*, ne caractérisent pas plus les individus à l'œil bleu, à la blonde chevelure et aux chairs molles, que les bruns à chairs fermes ; il eût bientôt vu que quand le gaster viendrait à dominer chez ces blondins, les passions, l'intelligence, n'en auraient pas pour cela, comme il le prétend, un caractère plus remarquable d'énergie et d'opiniâtreté, et que, de ces yeux bleus et de cette chevelure blonde, alliés à un abdomen aussi volumineux qu'il le désirerait, ne naîtraient pas pour cela, comme il le dit, des hommes sublimes, tels que Pascal, Rousseau, et tant d'autres, ou des tyrans, tels que Tibère, Louis XI. M. Rostan termine sa deuxième section par la constitution *où domine l'appareil locomoteur.* Ici, comme pour les autres constitutions, le titre seul est changé ; c'est le tempérament athlétique ou musculaire. L'auteur se trompe, je pense, en avançant que c'est à tort que l'on dit : *Vir fortis et libidinosus.* Avant de réfuter un passage, il faut commencer par comprendre la langue dans laquelle il est écrit ; or le mot *fortis* signifie *courageux*, et je ne sache pas qu'on puisse sérieusement avancer que le courage exclut la propension et l'aptitude aux combats amoureux.

La troisième section comprend *la constitution où domine l'appareil de la génération.* L'auteur pense que la constitution la moins propre à l'amour est sans contredit celle qui est caractérisée par la faiblesse des divers appareils. Il me semble que cette organisation est la moins propre, non-seulement à l'amour, mais à quelque acte que ce soit, puisque tout acte physique ou moral dépend des divers appareils qui composent l'organisme, et en conscience, ce n'était guère la peine de faire un tempérament pour proclamer de pareilles naïvetés.

La quatrième section comprend *la constitution caractérisée par l'atonie des divers appareils.* M. Rostan pense qu'il est risible d'attribuer à la prédominance du système lymphatique le tempérament qu'on désigne sous le nom de lymphatique ; il pense que ce doit être à l'inertie. Malheureusement les déclamations ne répondent pas aux objections avec lesquelles a été attaquée la prétendue inertie lymphatique ; je n'ai donc d'autre réplique à donner à M. Rostan, que le passage même qu'il a cité, et qu'il

s'imagine avoir réfuté. L'auteur, après avoir répété tout ce que l'on a écrit sur le tempérament lymphatique, demande si la langueur de la digestion, de la circulation, de la respiration, des fonctions encéphaliques, de la locomotion et de la génération, a jamais caractérisé l'énergie de quelque système. Je demanderai à mon tour à M. Rostan si la langueur d'une ou de plusieurs fonctions doit exclure la prédominance d'une seule, on doit nécessiter la faiblesse de toutes les autres; si, chez le savant, par exemple, la faiblesse musculaire doit impliquer la faiblesse encéphalique; enfin, si la sécrétion plus abondante de la graisse chez un homme d'un embonpoint fleuri, dont toutes les autres fonctions sont sans activité, indique l'inertie ou l'énergie de l'appareil qui préside à cette sécrétion. Mais je m'aperçois que, pour terminer l'analyse de son livre, je dois taire beaucoup d'objections auxquelles il fournit une ample matière, sans que l'auteur en mérite pour cela davantage le reproche d'innovation. J'arrive donc à la cinquième section.

Elle porte pour titre : *de la force de la constitution*. Cet article est un chef-d'œuvre de déraison et un outrage continuel au sens commun. L'auteur, *poursuivi par les fantômes décolorés de l'adynamie*, se récrie avec une emphase pleine d'amertume contre la théorie de l'irritation. A défaut de raisonnemens solides, il lance, sur les médecins physiologistes, toutes ces banales déclamations, qui, fort heureusement jusqu'ici, n'ont pu s'opposer aux progrès de la science. Donnons quelque idée de la clarté et de la justesse des propositions contenues dans cet article : « si dans les personnes fortes, un organe est frappé, ce n'est pas parce qu'il est fort, ni peut-être parce qu'il est faible, mais parce que la prédominance d'un système n'entraîne pas nécessairement celle des autres appareils, et que les autres organes peuvent rester susceptibles de devenir malades; (*fiat lux*....). Les épaules larges, les muscles prononcés, l'énergie des contractions ne sont pas les indices d'une forte constitution. Pourquoi? Parce que les hommes capables des plus grands efforts, tombent par la plus légère cause..... Un pouls fort sera sans doute un indice irrécusable de force? Pas davantage. Pourquoi? Parce que si une jeune fille débile, délicate, éprouve une vive émotion, son cœur palpite, son pouls est fort ». C'était de l'examen d'un sujet infiltré que M. Rostan, dans un des précédens chapitres tirait sa principale objection contre la prédominance du système lymphatique dans le tempérament qui porte ce nom; ici ses objections contre les signes généralement reconnus de la constitution robuste, roulent sur des cas exceptionnels, qui ne peuvent en rien affaiblir les règles générales. Continuons donc : « lorsqu'on veut reconnaître la force de la constitution, il ne suffit donc pas, si l'on veut agir avec prudence, de s'en rapporter à ces attributs extérieurs; il est encore un très-bon moyen de la reconnaître : les diverses circonstances dans lesquelles l'individu se trouve, peuvent en effet jeter sur ce sujet une grande lumière. S'il jouit des biens de la fortune, s'il est soumis à un régime succulent, s'il fait usage avec modération de boissons généreuses, s'il respire un air pur, s'il ne se livre pas à un exercice immodéré ou à un repos absolu, s'il est continent, exempt de chagrins et d'inquiétudes, s'il est jeune ou adulte, et qu'en même temps il présente les qualités extérieures que nous avons signalées comme appartenant à une bonne organisation, on pourra, sans crainte de méprise, reconnaître qu'il est doué d'une forte constitution. Au contraire, s'il gémit dans la misère, s'il est soumis à un mauvais régime, s'il ne boit que de l'eau ou du mauvais vin, s'il éprouve même des privations cruelles, surtout s'il reste long-temps sans manger, s'il est épuisé par des évacuations excessives, par des pertes spermatiques ou des hémorragies réitérées, par des suppurations abondantes, s'il se livre à des travaux excessifs, et s'il prolonge les veilles, s'il est tourmenté par les chagrins, s'il est de plus avancé en âge, cet individu ne sera pas fort. Ces circonstances ont même une telle influence, que les caractères extérieurs perdent leur valeur, ou en acquièrent une très-grande, selon qu'elles sont contraires ou qu'elles concordent, c'est-à-dire que, si un individu doué des attributs d'une constitution robuste est soumis aux causes débilitantes que nous énumérons, cet individu pourra n'être pas

fort, et celui qui aura l'apparence d'une organisation faible, s'il est dans les circonstances qui favorisent une bonne constitution, pourra n'être pas *faible.* » J'ai cru devoir rapporter ce passage en entier pour montrer que dans quelques lignes seulement M. Rostan est parfaitement en contradiction avec lui-même. A la page 88, notre auteur avance : *qu'il entend par ce mot force de la constitution, la faculté précieuse de résister aux causes morbifiques qui nous assiégent ;* et à la page 89, il se bat les flancs pour persuader à ses lecteurs que quand même un homme aurait les signes extérieurs d'une forte constitution, s'il gémit dans la misère, s'il est soumis à un mauvais régime, s'il ne boit que de l'eau, etc., il ne devra pas être réputé d'une forte constitution. La faculté précieuse de résister à toutes ces prétendues causes destructives, ne sera donc plus un signe de la forte constitution. J'avoue que, séduit d'abord par la définition qu'avait donnée M. Rostan, j'avais cru le contraire, et que je ne puis encore guère concevoir comment l'homme qu'on soutient avec tous les soins hygiéniques doit être réputé avoir une meilleure constitution que celui qui, malgré toutes les influences morbifiques, conserve tous les signes extérieurs de la vigueur. Ce qu'il y a de bien précieux, c'est que M. Rostan veut nous persuader que les considérations qu'il vient d'émettre, sont, pour la médecine, *de la plus haute importance* ; « car, dit-il, il nous semble impossible à nous, qui n'avons pas le bonheur d'être éclairés du flambeau de la doctrine physiologique (voilà la vérité la plus clairement énoncée de tout l'ouvrage), qu'un médecin qui n'a que le sens commun, puisse se décider à traiter ces individus de la même manière..... le traitement qui guérira le premier tuera le second...... On répliquera qu'il doit varier du plus au moins, je répliquerai qu'il faudra qu'il soit opposé ». Je ne poursuivrai pas plus loin ce passage, dans lequel M. Rostan se jette dans des digressions étrangères à son sujet, pour nous prouver que le *blanc* et le *noir* ne sont que des degrés d'une même chose ; mais je demanderai à mes lecteurs si, à moins d'avoir lu de leurs propres yeux de semblables assertions, ils pourraient jamais s'imaginer qu'elles sont émises à notre époque et par un médecin. Un homme faible, atteint d'une gastrite ou d'une cérébrite, devra subir un traitement tout autre qu'un homme fort atteint de la même maladie !!! Nous trouverons, il est vrai, dans l'alinéa suivant le mot de l'énigme. Cet alinea, comme le précédent, commence par ces mots : *la médecine pratique doit attacher à ces considérations la plus grande importance*, et finit par ceux-ci : *d'où l'on voit que la connaissance des forces des individus est une des questions les plus délicates et les plus importantes de la médecine.* Rien de mieux, pour capter l'attention du lecteur, que de lui annoncer des choses importantes (puisque, comme l'a dit un grand homme de l'antiquité et comme l'a répété M. Rostan dans sa préface, on ne prend pas les auditeurs que par les oreilles), mais il vaut mieux encore, je pense, les lui dire sans les lui annoncer, que de ne lui présenter, après un pompeux exorde, que le *ridiculus mus.* C'est pourtant ce que nous rencontrons souvent dans cet ouvrage, et, ici même, dans les raisonnemens dont M. Rostan se sert pour appuyer son mode de traitement. La faiblesse, dit-il, « est une chose tout aussi réelle que la force (qui vous dit le contraire ?). Elles ont l'une et l'autre des caractères bien distincts (personne ne le nie). Il est absurde de les traiter de la même manière (qui vous a dit qu'il fallût les traiter de même? Le médecin physiologiste ne fait pas la médecine du symptôme, c'est la cause du mal qu'il attaque, c'est contre le *douloureux mobile du désordre général* qu'il dirige son traitement). Enfin, continue M. Rostan, je ne vois nullement la nécessité de localiser la force et la faiblesse, et je les comprends très-bien dans le système entier de l'économie animale. Tant mieux pour vous, c'est une preuve de votre haute intelligence, et personne que je sache ne vous soutiendra le contraire ; on vous répliquera seulement que, dans les cas que vous supposez, il n'y a pas *maladie*, parce que la force ou la faiblesse générale, sans irritation locale, ne constitue pas un état maladif. Personne n'osera nier, je pense, qu'un certain degré de force ne soit nécessaire pour opérer la résolution des maladies, *sans doute aussi.*

pour faciliter l'expulsion des humeurs âcres et des matières peccantes. Encore cette vieille formule, prise dans son vrai sens, ne veut-elle pas dire qu'il faille traiter la même affection d'une manière opposée chez les faibles et chez les forts, mais bien modifier le traitement suivant les individus. Continuons enfin notre analyse, et abstenons-nous de toute espèce de remarque.

La deuxième division comprend *les changemens que l'âge apporte dans la constitution*. La première section de cette division comprend, 1° les changemens que l'âge apporte dans les appareils de la vie de relation; 2° dans l'habitude extérieure du corps, l'encéphale, les organes des sens, et leurs fonctions; 3° dans l'appareil de la locomotion, les mouvemens et les attitudes; 4° dans les organes de la voix et de la parole. La deuxième section comprend les changemens que l'âge apporte dans l'appareil de la génération. La troisième ceux que l'âge apporte dans les appareils de la vie organique. La quatrième, enfin, ceux que l'âge apporte dans les maladies.

Dans la troisième division, l'auteur traite des *différences que le sexe apporte dans la constitution*. Il examine celles qui existent dans l'extérieur du corps, puis dans l'encéphale, dans les organes des sens, dans l'appareil de la locomotion, dans les organes de la voix, dans ceux de la génération, dans les appareils des fonctions, et enfin dans les maladies.

La quatrième division comprend *les idiosyncrasies, les goûts et les répugnances, ou les sympathies et les antipathies*. L'auteur ne rattache à aucune cause la plupart de ces phénomènes; il se borne à les énumérer, comme le pourraient faire des gens tout à fait étrangers à la physiologie.

La cinquième division comprend *les changemens que l'habitude apporte dans l'organisme*.

La sixième division a pour titre : *Des dispositions héréditaires*. L'auteur y énumère quelques affections regardées ordinairement par le peuple comme héréditaires, après quoi, il s'écrie : « Honte à celui qui lègue à ses enfans une si déplorable disposition avec connaissance de cause. » Je suis loin de blâmer le zèle dont est enflammé M. Rostan pour la procréation des belles races; mais pourtant un si grand nombre de vieillards, bien forts, bien vigoureux, et bien dignes de foi, m'ont attesté que leurs pères, moins sobres qu'eux, avaient été déchirés, pendant leur vie, de douleurs de goutte, ou étaient morts très-jeunes d'affections des poumons : ce serait à mes yeux une perte très-réelle pour la société, que d'interdire aux individus affectés de ces maladies la faculté de se reproduire.

La septième division porte pour titre : *De la vie, de sa durée, de la mort*. L'auteur répète ici ce qu'il a déjà dit de la vie dans le premier chapitre : qu'elle n'est pas un principe inconnu dans sa nature, mais bien le résultat de l'organisation, c'est-à-dire de la matière arrangée dans un certain état; que les mots *force vitale, propriétés vitales, principe vital, etc.*, ne sont que des manières abstraites de parler, pour désigner certains phénomènes de l'organisation; que les fonctions et produits fonctionnels sont des résultats organiques, et non des produits d'une force vitale imaginaire. M. Rostan pense avec raison que la durée de la vie ne peut être basée sur les calculs de probabilités établis par quelques savans. Les véritables probabilités sont celles qu'on établit sur le sujet même; elles se tirent de sa constitution, de son âge, de son sexe, des circonstances où il se trouve placé, du climat qu'il habite, de sa profession, de ses habitudes, de son régime, enfin de la manière dont il use des divers matériaux de l'hygiène. L'auteur termine cette première partie de son travail par l'indication des affections qui font cesser la vie.

La deuxième partie de l'ouvrage de M. Rostan comprend, comme nous l'avons déjà dit, l'examen des moyens que nous possédons pour modifier l'organisme. Elle est divisée en trois chapitres, divisés eux-mêmes en plusieurs sections.

Le chapitre premier comprend ce qui concerne les alimens, assaisonnemens

et boissons. L'auteur y présente d'abord l'exposition, d'après MM. Gay-Lussac et Thénard, des principes immédiats tirés des corps organiques végétaux qui servent à l'alimentation ; il donne l'énumération des fruits où dominent les acides végétaux, passe aux principes immédiats des végétaux dans lesquels l'hydrogène et l'oxigène sont dans un rapport convenable pour former l'eau, tels que le sucre, la fécule, la gomme, etc., donne l'énumération des fruits où domine le principe sucré, et passe aux principes immédiats dans lesquels l'hydrogène est en excès par rapport à l'oxigène; il rapporte fort au long les expériences des chimistes modernes, et cette partie de son travail, toute remplie d'analyses extraites de nos savans, n'a pas le moindre rapport avec un ouvrage d'hygiène, dans lequel, ce me semble, la description des effets des divers produits de la nature sur notre économie, doit nécessairement l'emporter en étendue sur l'examen des procédés mis en usage pour décomposer et analyser ces produits. Si c'est en effet l'affaire du chimiste de démontrer par quel procédé opératoire il aura analysé, décomposé, telle substance, et de présenter les produits de ces analyses, de ces décompositions, ce doit être, je pense, l'affaire du médecin qui s'occupe d'hygiène, d'exposer les effets que produisent ces substances mises en contact avec le corps vivant, et d'indiquer dans quelles circonstances on doit en faire usage. Je n'accuse pas l'auteur d'avoir entièrement omis cette dernière tâche, mais je dis qu'il semble ne l'avoir considérée que comme accessoire à son sujet, tant il y a de pages remplies par les extraits des ouvrages de chimie.

Après avoir traité des alcalis végétaux, des matières colorantes, et des principes immédiats végéto-animaux, l'auteur expose, d'après M. Thénard, les principes immédiats tirés des corps organiques animaux qui servent à notre alimentation, considère les alimens dans les diverses parties des animaux, dans les animaux entiers, et passe en revue ceux dont nous faisons habituellement usage. C'est-là qu'il place les cétacés parmi les poissons.

La deuxième division de ce chapitre comprend les assaisonnemens. L'auteur fait à leur sujet des remarques judicieuses, que nous ne devons pas passer sous silence : « Le désir des alimens étant ordinairement proportionné au besoin de l'estomac, il s'ensuit que, si par artifice, on parvient à augmenter ce désir, on introduira dans le ventricule plus de substances alimentaires qu'il ne lui en faut réellement, et qu'on lui fournira ainsi un travail au dessus de ses forces, une digestion mal élaborée en sera le résultat. » Les partisans des stimulans ne manqueront pas d'objecter à M. Rostan que, si les assaisonnemens excitent l'appétit, et font prendre plus d'alimens qu'il ne convient, ils ont aussi, par la même raison, la faculté de contribuer à la digestion de cette surabondance d'alimens, en augmentant les facultés digestives. Mais nous leur demanderons, pour toute réplique, à quoi bon doubler l'énergie des actes de la vie, et avancer la destruction de l'organisme. L'auteur donne l'énumération, par ordre alphabétique, des assaisonnemens tirés des trois règnes, passe ensuite en revue les alimens considérés sous le rapport de leur préparation et de leur conservation, et sous celui de leur altération spontanée, de leur falsification, etc., examine les effets des alimens, et traite ainsi de ce qu'il appelle : 1° *alimentation rafraîchissante*, 2° *alimentation relâchante et peu réparatrice*, 3° *alimentation produite par les substances gélatineuses*, 4° *alimentation tonique et médiocrement réparatrice*, 5° *alimentation moyenne, c'est-à dire plus ou moins réparatrice, mais aussi peu tonique que peu délayante*, 6° *alimentation très-réparatrice et tonique*. Il traite des boissons et de leurs principes constituans, de leurs préparations et de leur conservation, de leur altération, de leur falsification. Tout ce qu'il dit à ce sujet, est extrait des ouvrages modernes de chimie. Il considère ensuite les boissons sous le rapport des effets qu'elles déterminent sur l'économie animale, et commence par examiner, 1° *le mode d'action de l'eau et des boissons aqueuses qui ne contiennent ni principes aromatiques ni alcool* : ces boissons étanchent la soif, dissolvent les alimens, et favorisent l'action de l'estomac et des intestins; les eaux séléniteuses déterminent le goître, le crétinisme, etc. A ce sujet je me permettrai encore une courte

observation ; un médecin m'a assuré avoir visité en Savoie un hameau, dont tous les individus, jusqu'au curé, étaient goîtreux ; ces bonnes gens regardaient même cette affection comme une chose si naturelle, qu'ils avaient gratifié d'énormes goîtres les statues des saints de leur église. Ce médecin, qui avait entendu dire que les eaux du pays étaient la cause de l'affection, les soumit à l'analyse, et les trouva telles qu'on les avait décrites ; mais il s'aperçut aussi que ces eaux séléniteuses tombaient par cascade d'un autre hameau, situé sur une haute montagne, qui dominait le premier, et dont aucun habitant n'était goitreux. 2° *Le mode d'action des boissons aqueuses qui contiennent un principe aromatique.* Le thé affaiblit les organes gastriques (et plus loin), il facilite la digestion. Plus d'un passage de ce chapitre pourra faire adresser à M. Rostan le reproche non pas d'*innovation*, mais de trop de crédulité et de trop de facilité à répéter, dans un ouvrage scientifique, les erreurs des gens du monde, et les dictons populaires. Le café exerce sur le cerveau une action spéciale. Pourquoi *spéciale*, puisque vous avancez qu'il active les facultés digestives, qu'il accélère la circulation et toutes les sécrétions, et surtout la sueur. Est-ce parce qu'*il rend les idées faciles, donne de l'éloquence et de l'agilité?* mais ceci prouve qu'il stimule les fonctions de l'encéphale, de même que l'accélération de la circulation, des sécrétions prouve qu'il stimule le cœur et les organes glandulaires : si vous voulez que tous ces organes ne soient pas stimulés par le café lui-même introduit dans les voies circulatoires, mais stimulés sympathiquement par le cerveau excité seul directement et d'une manière toute privilégiée, il n'en faudra pas moins convenir qu'il en est ainsi de toutes les liqueurs stimulantes, qui, pour avoir des manières d'agir différentes, n'en portent pas moins sur le cerveau une influence plus sensible que sur les autres organes. 3° *Mode d'action des boissons dont le principe actif est l'alcool.* Les vins acides sont moins alcooliques que les autres ; mêlés à l'eau ils étanchent la soif, sont peu capiteux, et dissolvent assez bien les alimens ; leur usage prolongé n'est pas sans inconvénient ; ils produisent des embarras gastriques et intestinaux. J'avoue que j'avais cru jusqu'ici que les vins lourds et alcooliques du midi étaient plus favorables à la production de ces prétendus *embarras*, et que les vins acidulés mêlés à l'eau devaient être, au contraire, le moyen le plus sûr de lever ces obstacles imaginaires, que les vrais médecins n'admettent plus aujourd'hui. La dernière division de ce chapitre comprend les règles diététiques. L'auteur y indique quelle doit être la quantité et la qualité des repas.

Le chapitre suivant comprend *la climatologie ou les moyens de l'hygiène qui exercent leur première ou principale influence sur la respiration et la circulation.* L'auteur traite, dans ce chapitre, de l'air considéré dans ses qualités physiques et chimiques, de la lumière, de l'électricité, etc., des saisons, des climats, de la nature du sol. Ces articles sont d'une longueur difficile à concevoir : l'auteur a mis à contribution pour remplir cette énorme partie du volume, les plus minutieux détails des ouvrages de chimie ; il arrive enfin aux effets des différentes qualités de l'air et du climat sur l'économie animale. Il devait se borner à ces derniers articles ; il se serait évité ainsi la peine de transcrire péniblement tout ce qu'est déjà supposé connaître l'étudiant qui va s'occuper d'hygiène. Les deux dernières pages de ce chapitre sont consacrées à des règles sur la construction des habitations particulières. Je voudrais pouvoir citer en entier les utiles conseils hygiéniques que renferme ce petit article. « La maison doit être construite sous le beau ciel de la France méridionale ou de l'Italie, sur le penchant d'un côteau, auprès d'un ruisseau d'eau pure, descendant en bouillonnant de la cime de la montagne, et s'enrichissant, dans sa chûte, de l'air atmosphérique et de l'arôme des fleurs qui le bordent (voilà ce qui s'appelle reléguer l'hygiène dans le séjour enchanté des romans) : le rez-de chaussée sera occupé durant le jour ; la nuit, on devra se livrer au repos dans les appartemens des étages supérieurs..... Ces appartemens seront plus vastes que resserrés..... La propreté, la simplicité, l'élégance, la grace et la vertu devront embellir cette demeure, d'où seront proscrits à jamais, le luxe la recherche, les ornemens superflus,

les vices, les ennuyeux, les parasites et les flatteurs. » L'auteur sait que les besoins de nos organes doivent être satisfaits; si pourtant le propriétaire de la maison de M. Rostan avait reçu de la nature l'*organe de la vanité*, les flatteurs, ce me semble, le désennuieraient plus que les critiques.

Le chapitre dernier a pour titre : *Des moyens de l'hygiène, dont l'influence principale s'exerce sur les exhalations, les sécrétions et les excrétions*. L'auteur y traite de la propreté en général, des lotions, des ablutions, des bains généraux, de leurs effets aux différentes températures, des bains partiels, des pratiques accessoires, telles que le massage, les frictions, les onctions, les cosmétiques, des vêtemens, de la nature et de la couleur des matières destinées à l'habillement, des diverses parties de l'habillement et de leur forme. Il termine ce volume par l'indication de divers moyens qui agissent sur les sécrétions et les excrétions, le tabac, le nitrate de potasse et les cantharides. Il me reste maintenant, en terminant cette analyse, à convenir, avec M. Rostan, que le moment de publier un ouvrage d'hygiène était arrivé quand il a entrepris le sien, et à ajouter que ce moment favorable n'est pas encore passé.

SERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES *relevées de celles faites à l'Obser-*
vatoire Royal, *du* 21 janvier *au* 19 février 1822 *inclusivement*,
temps de la durée du soleil dans le signe du verseau, *ou durée de*
la terre en opposition avec cette constellation, *formant le mois*
météorologique de février, *de* 30 *jours*.

Mois.	Jours du mois civil.	Jours du mois météor.	Therm. selon Réaumur.						Baromètre ancien.						Vents.		
			matin.		midi.		soir.		matin.		midi.		soir.		matin.	midi.	soir.
			deg.	dix.	deg.	dix.	deg.	dix.	pou.	lig.	pou.	lig.	pou.	lig.			
Janvier 1822.	21	1	3	8	6	0	6	1	28	6	28	6	28	6	Nord.	N. faibl.	N. O. f[e].
	22	2	3	4	5	3	4	6	28	5	28	5	28	5	N. O.	N. O.	Ouest.
	23	3	3	0	4	7	3	2	28	5	28	4	28	3	Ouest.	Ouest.	S. O.
	24	4	2	5	5	1	4	9	28	2	28	1	28	0	S. O.	S. S. O.	S. S. O.
	25	5	6	0	7	7	7	8	28	1	28	1	28	1	Ouest.	Ouest.	Ouest.
	26	6	4	9	7	0	5	8	28	2	28	1	28	1	N. O.	Ouest.	Ouest.
	27	7	8	0	5	0	4	6	28	3	28	3	28	3	N. O.	N. O.	N. O.
	28	8	2	0	3	8	4	8	28	4	28	3	28	3	Ouest.	O. S. O.	Ouest.
	29	9	3	0	5	5	5	2	28	3	28	3	28	3	N. O.	N. O.	N. O.
	30	10	4	0	5	2	6	3	28	3	28	4	28	4	N. E.	N. E.	N. E.
	31	11	0	*9	3	8	4	8	28	5	28	5	28	5	N. E.	N. E.	N. O.
Février 1822.	1	12	3	*0	2	0	3	2	28	4	28	4	28	3	N. E.	N. E.	S. E.
	2	13	2	0	6	0	7	0	28	2	28	2	28	1	S. E.	S. E.	S. O.
	3	14	6	6	8	5	7	0	27	10	27	9	27	9	S. t.-fort	S.O. t.f[t].	S.O.t.-f[t].
	4	15	2	0	5	9	6	6	27	11	27	11	27	10	Ouest.	Sud.	Sud.
	5	16	8	0	9	0	8	2	27	9	27	9	27	9	S.O. fort	SO. t.-ft.	SO. t.-ft.
	6	17	2	8	6	2	6	5	28	4	28	4	28	3	N. O.	O. S. O.	O. S. O.
	7	18	3	2	8	0	8	2	28	1	28	1	28	1	S. S. O.	Sud.	Sud.
	8	19	6	0	9	6	9	2	28	1	28	1	28	1	S. O. fort	S. S. O.	S. S. O.
	9	20	2	0	7	2	8	6	28	2	28	1	28	1	Sud.	Sud.	Sud.
	10	21	2	4	8	6	8	8	28	0	28	0	28	0	S. E.	S. E.	S. S. E.
	11	22	2	1	7	3	8	0	28	1	28	2	28	2	S. O.	S. E.	Sud.
	12	23	0	3	6	3	7	4	28	3	28	3	28	3	S. S. O	S. S. E.	S. E.
	13	24	2	4	6	2	7	2	28	2	28	2	28	2	S. E.	S. E.	E. S. E.
	14	25	0	*0	5	9	8	0	28	2	28	2	28	2	Est.	Est.	Sud.
	15	26	0	*0	5	8	7	7	28	2	28	2	28	3	O.N.O.	N. O.	N. O.
	16	27	4	0	7	3	8	4	28	4	28	5	28	5	O.N.O.	Ouest.	Ouest.
	17	28	4	6	7	9	8	2	28	6	28	6	28	6	N. O.	N. O.	Ouest.
	18	29	5	5	8	5	3	5	28	6	28	6	28	6	Ouest.	N. O.	Ouest.
	19	30	1	3	4	0	5	6	28	5	28	6	28	5	Calme.	Nord.	Nord.

Température la plus élevée du présent mois, 9 deg. 6 dix. — La plus basse, 3 deg. 0 dix. au-dessous de 0. — *Températ. moy.*, deg. 3 dix. — Celle du mois précédent, 4 deg. 4 dix. — Celle du mois de février de l'année passée, 1 deg. 3 dix.

Nota. * indique gel., ou au-dessous de 0.

Plus grande pression de l'atmosphère, 28 pouc. 6 lig. répondant à 6 deg. de beau temps. — Moins grande pres. 27 pouc. 9 lig. répondant à 3 deg. de mauvais temps. — *Pression moyenne*, 28 pou. 2 lig., répondant à 2 degrés de beau temps.

Vents ayant dominé pendant ce mois, ceux de la partie de l'*Ouest* et du *N. O.*, dans la proportion de 11 jours sur 30.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES *relevées de celles faites à l'Ob-servatoire Royal; du* 21 janvier *au* 19 février 1822 *inclusiveme[nt] temps de la durée du soleil dans le signe du verseau, ou durée [de] la terre en opposition avec cette constellation, formant le m[ois] météorologique de* février, *de* 30 *jours.*

Phases de la lune.	Mois.	Jours du mois civil.	Jours du mois météor.	État du ciel atmosphérique. le matin.	vers midi.	le soir	m.
	Janvier 1822.	21	1	couvert, brouillard.	couvert, brouillard.	couvert, brouillard.	1
		22	2	nuageux, brouillard.	nuageux, brouillard.	nuageux, brouillard.	1
● N. L. *Cours.*		23	3	couvert, brouillard.	nuageux, brouillard.	quelques éclaircies.	1
		24	4	couvert, brouillard.	couv., *pluie* à 11 h.	*pluie.*	1
		25	5	couvert, brouillard.	couvert, brouillard.	couvert.	1
		26	6	couv., lég. brouill.	*qlq. gouttes d'eau.*	*pluie* par intervalles.	1
		27	7	nuageux, brouillard.	couvert.	couvert.	1
		28	8	couvert, léger br.	couvert, lég. brouil.	couv. lég. brouill.	1
		29	9	couv., br. tr.-épais.	couv., br. très-épais.	couv., br. très-épais.	1
P. Q.		30	10	couvert, brouillard.	nuageux.	quelques éclaircies.	1
		31	11	beau ciel, brouill.	beau ciel, brouill.	nuageux.	1
	Février 1822.	1	12	beau ciel, brouill.	beau ciel, brouill.	beau ciel, brouill.	1
		2	13	couv., lég. brouill.	couvert, lég. brouill.	quelques éclaircies.	1
		3	14	couvert.	couvert.	couvert.	1
		4	15	nuag., lég. brouill.	couvert.	couvert.	1
		5	16	*pluie.*	couvert.	couvert.	1
● P. L. *Décours.*		6	17	nuageux, brouillard.	nuageux, brouillard.	nuageux.	2
		7	18	*pluie fine*, brouill.	très-nuageux.	nuageux.	2
		8	19	*pluie*, brouillard.	couvert.	couvert.	2
		9	20	nuageux, brouillard.	nuageux.	très-nuageux.	2
		10	21	lég. nuag., brouill.	nuageux.	couvert.	2
		11	22	nuageux, brouillard	nuageux, brouillard.	couvert.	2
		12	23	nuageux, brouillard.	*gel. bl.*, lég. n., br.	nuageux.	2
		13	24	couvert, brouillard.	nuageux.	lég. nuag. à l'horizon.	2
D. Q.		14	25	beau ciel, br. épais.	brouill. à l'horizon.	très-beau ciel.	2
		15	26	beau ciel, br., gel. bl.	beau ciel.	beau ciel.	1
		16	27	couvert, brouillard.	quelques éclaircies.	nuageux.	1
		17	28	couvert, brouillard.	couvert, brouillard.	couvert, brouillard.	1
		18	29	couvert, brouillard.	nuageux, brouillard.	nuageux.	1
		19	30	br. épais et humide.	br. épais et humide.	br. épais et humide.	1

Nombre des jours dans lesquels il est tombé de la pluie, 5.

Dans le mois précédent, 15.

Plus grand intervalle sans pluie, 11 jours.

Hauteur moy. p[en]dant ce mois, 1 [m.] 81 centimèt. — Cell[e du] mois précédent, 2 m[.] 14 centimèt.

IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCKOUCKE,



GUY CRESCENT FAGON.

Ambroise Tardieu Direxit

JOURNAL

COMPLÉMENTAIRE

DU

DICTIONAIRE DES SCIENCES MÉDICALES.

Sur *le rapport entre la dilatation des couches d'air et l'activité des miasmes considérés comme cause de la fièvre jaune et des autres formes de l'irritation gastro-intestinale* [1]; par A. Desmoulins, *Docteur en médecine, Membre de la Société d'histoire naturelle de Paris, etc.*

Les médecins en général n'ont pas convenablement apprécié l'influence de la dilatation de l'air par la chaleur et la diminution de la pression atmosphérique sur la densité des substances gazéiformes, dont la vapeur est le véhicule. Ces émanations sont connues sous le nom de miasmes et d'effluves. Si l'on excepte les ouvrages de Lind et de Hallé, on ne trouve plus, à cet égard, de données satisfaisantes que dans des auteurs non médecins. Mais le génie est de toutes les facultés; aussi, MM. de Volney et de Humboldt ont-ils, mieux que personne, en déterminant les conditions de l'influence en question, analysé les causes de la fièvre jaune, qui est l'effet du *maximum* d'action de l'humidité, de la chaleur et des miasmes combinés.

Dans un ouvrage publié récemment, on a tout à fait méconnu les lois de l'équilibre des fluides élastiques; on n'y reconnaît d'autre cause extérieure à l'homme (*hygiénique*, suivant l'expression de l'auteur) de la fièvre jaune, que l'excès

[1] Lu à la Société médicale d'émulation le 6 mars 1822.

de la chaleur ; on y dit que l'humidité de l'atmosphère diminue le nombre des fièvres jaunes, que la plus forte évaporation des miasmes a lieu pendant la saison fraîche et sèche, et qu'alors on ne voit pas de fièvre jaune aux Antilles ; enfin, l'auteur, *loin d'assurer avec aplomb* que les miasmes marécageux produisent la fièvre jaune, insinue que l'opinion opposée est plus vraisemblable.

Comme l'autorité d'un observateur *quinquennal* pourrait propager sa méprise, et faire méconnaître les mesures de salubrité les plus efficaces, soit pour prévenir, soit pour éteindre et même guérir la maladie, je ne crois pas inutile d'exposer ici les rapports du décroissement de la température, de l'humidité et des miasmes, suivant les hauteurs dans les climats *intrà* et *extrà*-tropicaux, avec le décroissement de l'imminence des fièvres, quel que soit d'ailleurs, par le nombre et la forme de leurs symptômes, le nom qu'elles reçoivent.

Je rappelle d'abord que, sur toutes les plages maritimes ou fluviatiles, sans exception, entre ou hors les tropiques, les observations presque innombrables rapportées surtout par Doni, Lancisi, Rouppe, Bruce, Lind, le dernier d'après beaucoup de médecins des flottes et colonies anglaises et hollandaises, constatent que la saison des pluies, à quelque époque de l'année qu'elle arrive, amène, non pas dans son commencement ni dans le moment de leur plus grande abondance, mais vers sa fin, et laisse après elle des épidémies de fièvres plus ou moins analogues à la fièvre jaune, suivant l'intensité des causes physiques précitées, et la susceptibilité des hommes qui en subissent l'action [1]. Ces fièvres déclarent invariablement des irritations plus ou moins intenses des organes digestifs, surtout de l'estomac. Tout ce que l'on peut dire, c'est que les symptômes de cette irritation varient d'un lieu à l'autre, et même d'une année à l'autre, dans le même lieu. Tous ces observateurs [2] prouvent par des faits, non pas individuels, mais recueillis sur des masses de soldats, de marins, ou de colons, que les étrangers arrivant par mer ou descendant des plateaux de l'intérieur dans les basses terres ou sur les côtes, n'y tombent malades qu'en y prolongeant leur séjour, que l'air de la nuit leur est surtout immanquablement funeste. Or, j'observe que, dans les basses terres et sur les côtes, la température de la nuit offre

[1] Voyez Lind, tom. I, pag. 90 et 91.
[2] Voyez surtout Lind, *passim*, qui les cite presque tous.

un abaissement qui, vers le lever du soleil, peut descendre jusqu'à 12 ou 14 degrés au-dessous du maximum diurne; or, c'est en raison de ce refroidissement nocturne que croît le danger de l'infection. L'on voit donc que, si des étrangers tombent malades, quoiqu'ils n'aient séjourné sur les côtes ou dans les basses terres que pendant la présence du soleil, ce n'est point la chaleur qui en est la cause. Lind [1] cite des faits multipliés, qui prouvent que, dans des équipages de plusieurs centaines d'hommes, soit en Afrique, soit aux Indes orientales et en Amérique, tous les hommes qui couchaient même une seule nuit à terre, ou qui seulement débarquaient le soir, tombaient subitement malades; que le plus grand nombre, souvent même la totalité, mouraient; que les malades retournés à bord, soit qu'ils guérissent, soit qu'ils mourussent, ne communiquaient la maladie ni à l'équipage ni à ceux qui les gardaient; que, relativement aux habitans des plateaux de l'intérieur, parmi ceux qui, descendus sur les côtes ou dans les basses terres, y tombent malades, les personnes qui se font sur le champ transporter, soit au large sur les vaisseaux, soit sur les plateaux et les mornes, guérissent aisément, et presque par le seul bénéfice de l'air pur; que ceux, au contraire, qui restent dans le foyer infecté, y périssent presque tous. Une observation de plus de trente années a confirmé tous ces faits pendant son séjour à Saint-Domingue, à Moreau de Saint-Méry.

Dans le midi de l'Europe, en Sardaigne, en Corse, sur les côtes d'Espagne, dans l'épidémie de fièvre jaune de Cadix, en 1764, les mêmes faits d'exemption pour les marins qui ne descendaient à terre que le jour, et d'infection pour ceux qui y passaient la nuit, se sont constamment reproduits [2].

En France, dans la vallée de la Bresle, pour citer des faits dont j'ai été témoin et même sujet, depuis Aumale jusqu'à Eu, les fièvres intermitttentes sont endémiques. Elles sont d'autant plus permanentes, que la vallée est mieux encaissée; elles attaquent surtout les individus obligés de subir l'air de la nuit, les meuniers, les braconniers de pêche, les habilleurs de prés (on nomme ainsi les hommes employés à l'irrigation des prairies par le jeu des écluses). J'ai vu de ces derniers avoir la fièvre, tantôt tierce, tantôt quarte, pendant quatre ans de suite. J'en ai vu guérir par le seul effet d'une retraite

[1] Tome I, pages 200 et suivantes.

[2] Voyez Lind et Volney, *Tableau des Etats-Unis d'Amérique.*

de quinze ou vingt jours sur le plateau de la Picardie, mais reprendre la fièvre aussitôt qu'ils redescendaient dans le marais. Moi-même, après avoir passé impunément sept automnes dans cette vallée, près de Blangy, j'ai été atteint de ces fièvres, une année que je m'étais livré à la pêche et à la chasse au marais, d'où je ne revenais le plus souvent qu'après le coucher du soleil.

D'après le rapport de la commission sanitaire au ministre de l'Intérieur, des faits analogues sont les effets les plus remarquables de l'épidémie de Barcelonne.

Je rappelle d'abord, d'après M. Alex. de la Borde, que le climat de Barcelonne est d'une humidité pénétrante; que les vents du sud-est (*siroco* en Italie), et du sud ouest (*libecio*), qui soufflent surtout pendant les mois de juillet, août et septembre, communiquent à cette humidité un degré de chaleur qui la rend encore plus malsaine; qu'en été et en automne, au coucher du soleil, l'humidité est plus pénétrante, et cause des impressions ardentes, quelquefois très-désagréables; qu'enfin il règne généralement à Barcelonne une disposition scorbutique.

D'après cette expression fort générale des faits météorologiques, au défaut d'observations thermométriques et hygrométriques exactes, on voit cependant que les effets du refroidissement et de la précipitation des vapeurs doivent être très-énergiques; c'est un climat analogue à celui des *maremmes* de Livourne à Terracine, en Italie.

Or, la commission dit que les serruriers, les cloutiers, et, en général, tous les ouvriers qui emploient le feu, ont été plus susceptibles de l'épidémie, et en ont presque toujours été mortellement atteints, surtout les boulangers; qu'à Barcelonnette, par la grande mortalité de cette classe, on a craint de manquer de pain.

D'après l'analogie des faits que j'ai déjà cités, et l'analyse qui va suivre des phénomènes atmosphériques dont l'influence produit ces faits, la raison de cet excès de susceptibilité et de mortalité des ouvriers qui emploient le feu est évidente.

Tous ces ouvriers, dans nos climats, et surtout dans le midi, pendant la saison chaude, travaillent presque nus. C'est principalement le matin et le soir, et les boulangers en particulier, pendant la nuit, qu'ils travaillent davantage. Le rayonnement des foyers où ils travaillent maintient autour

d'eux une atmosphère, qui ne participe pas à l'équilibre de température de l'atmosphère générale. L'action de ces foyers exalte l'entraînement des fluides à la peau, fluxion que provoque d'ailleurs tout exercice musculaire. Cet effet est d'autant plus intense, que tous ces ouvriers travaillent presque nus. Le soir ou la nuit, en quittant le travail, ils passent brusquement d'une atmosphère aussi chaude et aussi sèche qu'elle a pu l'être durant le *maximum diurne*, dans une atmosphère actuellement refroidie et humide au *maximum*. Cet excès de refroidissement et d'humidité attaque donc des corps dont la peau, actuellement au plus haut degré d'excitation, subit, par sa nudité, cette influence toute entière. Or, malgré la précaution des vêtemens, malgré l'équilibre où ils se sont maintenus graduellement avec le progrès du refroidissement et de l'humidité, les individus des autres classes peuvent bien néanmoins subir l'influence épidémique. L'on voit donc combien les effets du refoulement, à l'intérieur, des fluxions dirigées vers la peau, et de l'absorption simultanée des substances gazeuzes dissoutes par la vapeur, sont renforcés chez les hommes en question.

Cette plus grande susceptibilité des hommes qui travaillent au feu ne dépend donc pas d'une cause occulte. Ces hommes deviennent malades par le même mécanisme que les Européens non acclimatés sur les plages marécageuses entre les tropiques, par le même mécanisme qui produit partout les fièvres intermittentes. Seulement, le mécanisme est ici plus rapide, puisque le passage d'un milieu à un autre est instantané. Or, la même influence est d'autant plus puissante, que l'irritabilité des organes qui la subissent est supérieure. Voilà pourquoi la classe d'hommes en question a plus souffert que les autres à Barcelonne. Le mauvais air, le *mal aria*, qui partout résulte du passage rapide du chaud sec au froid humide, comme dans les *maremmes* d'Italie, agit d'autant plus, que les organes sont plus irritables.

A Barcelonnette, pour ces ouvriers, comme pour le reste de la population, l'épidémie fut plus meurtrière, parce que le site en est plus exposé au vent qui a balayé le rivage, et parce que les brises de terre n'y arrivent même qu'en traversant le port, sous le vent dominant duquel elle est située. La commission, d'ailleurs, convient que c'est dans les vaisseaux ou sur des personnes employées aux vaisseaux et au port, que l'épidémie se montra d'abord, quoique ce ne fût que plus

d'un mois après l'arrivée des vaisseaux soupçonnés d'avoir importé une contagion.

Enfin, dans la dernière expédition autour du monde, M. Gaimard, chirurgien de l'*Uranie*, a vu la dysenterie et les fièvres intermittentes se développer sous les mêmes conditions et avec les mêmes accroissemens d'imminence par le refroidissement nocturne de l'atmosphère. Voici comme il s'exprime dans son journal, dont il a bien voulu me communiquer quelques extraits: « A l'île de Rawack, située au nord de celle de Waigiou, le hâvre, sur la côte orientale de l'île, est à l'abri des vents du nord-ouest, qui sont les plus fréquens depuis novembre jusqu'en avril. Le thermomètre, à terre, ne dépassa pas 30 degrés; à bord de l'*Uranie*, il fut ordinairement à 25; à terre, l'hygromètre, presque toujours à son extrême saturation, ne descendit jamais, même dans les plus beaux jours, au-dessous de 90; à bord, il descendit jusqu'à 86.

« L'observatoire de l'*Uranie* fut établi dans le havre de Rawack, sur un terrain bas, humide, marécageux, et orné de la plus belle végétation. L'île de Waigiou, où l'on allait souvent faire de l'eau, est également fertile et insalubre. Des marais que la basse mer met en contact avec l'atmosphère, donnent naissance à des émanations délétères.

« Dès que le soleil avait quitté l'horizon, dit toujours M. Gaimard, les vapeurs dont l'air était saturé *tombaient en gouttelettes*, et pénétraient le corps d'une humidité malfaisante.

« Nous eûmes à Rawack, en fort peu de temps, une vingtaine d'hommes affectés de fièvres intermittentes, et il nous fut facile de remarquer que les malades étaient précisément ceux qui avaient couché à terre, ou qui y avaient fait un séjour plus ou mois long pour les observations astronomiques, pour faire le charbon, laver les linges, remplir les pièces à eau, etc. »

J'ajoute que M. Gaimard, à peine convalescent d'une longue indisposition, se préserva à Rawack de la fièvre, en ne descendant à terre que le jour, et en la quittant avant le coucher du soleil. Or, l'état de langueur où il se trouvait, devait accroître sa susceptibilité à subir l'influence pernicieuse.

A Timor, des observations analogues ont été faites par le même médecin.

Partout, au contraire, où l'atmosphère est pure d'émana-

tions marécageuses, quelle qu'en soit la température, lors même que la chaleur est constamment supérieure de 12 ou 14 degrés à la température des plages ou des plaines marécageuses, ces maladies ne se développent pas, et la fièvre jaune surtout ne se montre jamais. Dans les parties du Sahra, parcourues par Mungo-Park et par tant d'autres Européens, dans les déserts de l'Arabie et du Diabekr, traversés par Niébuhr, la chaleur est, le jour, de 40 à 44 degrés, et la nuit n'est jamais moindre de 34. Dans les llanos de Caracas et de l'Apure, pendant la saison sèche, la température diurne va jusqu'à 37 degrés; celle de la nuit n'est jamais moindre de 27 : la chaleur peut donc excéder de 15 et 18 degrés, dans les plaines sèches et arides, la température des plages où sévit la fièvre jaune, sans que cet excès produise ni cette maladie ni les autres formes de l'irritation gastrique, plus fréquemment que dans des pays réputés salubres. Au contraire, tout ce cortége de fièvres malignes, dysentériques, etc., règne continuellement sur les bords fangeux du Tigre, de l'Euphrate, du golfe Persique, etc., dans toute la région des forêts inondées de l'Orénoque, du Casiquiare, du Rio-Negro, quoique sur ces deux derniers fleuves la température soit constamment (car leur position, presque sous l'équateur, rend presque nulles les oscillations annuelles), le jour, de 22 degrés 7/10, et la nuit, de 21 degrés 8/10, partant 15 et 16 degrés plus basse que dans les llanos, et 10 ou 12 degrés qu'à Cumana. En Afrique, sous l'équateur, la température de l'atmosphère et des eaux du fleuve Zaire est presque identique avec celle du Rio-Negro, d'après les observations du capitaine Tuckey. La cause en est la même pour les régions de ces deux fleuves : elle réside dans l'humidité du sol, l'épaisseur des forêts, l'évaporation des végétaux, et un ciel brumeux, qui résulte de la fixation des nuages sur des surfaces d'un faible rayonnement. L'on connaît le sort déplorable de l'expédition du capitaine Tuckey.

Je n'en finirais pas s'il fallait indiquer tous les faits, je passe à l'exposition des phénomènes.

Il est démontré que la vitesse de l'évaporation est proportionnelle à la tension ou force élastique de la vapeur qui se forme, et que cette force ascensionnelle croît avec la température dans un rapport tel, que, si la tension s'exprime par l'unité à la glace fondante, elle sera exprimée par 754 à celle de l'eau bouillante. Le progrès de cet accroissement

inégal pour chaque degré de température s'accélère d'autant plus, que les degrés sont supérieurs dans l'échelle thermométrique. Néanmoins, la quantité absolue de vapeurs dans un espace donné ne se mesure pas par la tension, mais par la température; et à température égale, là où la tension est plus grande, il se forme plus de vapeurs. Or, comme, en s'élevant dans la verticale, la température et la tension des vapeurs décroissent dans un rapport qui est fonction de la température normale et de la tension des vapeurs de la base, il suit toujours que la quantité de vapeurs, et par conséquent de miasmes, dans des espaces d'air superposés, décroît plus vite que la température : cette diminution sera plus rapide encore, si l'on tient compte des courans ascendans ou horizontaux qui mélangent des volumes d'air inégalement humides. Or, puisque, sur la projection des méridiens vers les pôles, les niveaux correspondans au-dessus de la mer sont de moins en moins propres à la production de la fièvre jaune et des autres irritations gastriques causées par les miasmes, il est clair que sur chaque latitude l'activité de ces causes diminuera dans un certain rapport avec la température de la base, suivant qu'on s'élevera dans la verticale. En outre, le décroissement de la chaleur dans les couches d'air superposées se ralentit de l'équateur aux pôles : ce décroissement est de 1 degré par 191 mètres sous la zone équatoriale, et par 243 mètres sous le cercle polaire; mais la proportion absolue de vapeur dissoute dans l'air décroît, vers le pôle, avec une vitesse bien supérieure. Il résulte d'un tableau d'observations donné, page 245 du 1er volume de la Relation historique de M. de Humboldt, que, si les vapeurs contenues dans l'air de nos latitudes moyennes, en Europe par exemple, forment environ les trois quarts de la quantité nécessaire à sa saturation, dans la zone torride, cette quantité est de neuf dixièmes; ainsi, malgré le progrès de la chaleur vers l'équateur, l'humidité augmente dans un bien plus grand rapport que la chaleur, car les capacités de saturation croissent, ainsi que je l'ai déjà dit, plus rapidement que la température. Aussi, dans l'Océan atlantique équinoxial, par 13 et 14 degrés de latitude, sous une température constante de 23 degrés à 23 degrés 50/100, l'humidité réelle de l'air a été trouvée, par M. de Humboldt, comparativement à l'humidité des mois d'été à Genève, :: 12 : 7; or, la température moyenne de Genève est de 18 degrés 3/10. Maintenant, la réduction d'une même quantité de chaleur

précipite d'autant plus de vapeur que l'air est plus près de la saturation, et que la tension en est supérieure : cette précipitation forme une rosée d'autant plus dense que la réduction de la chaleur est plus rapide ; or, sous la zone équatoriale, la réfraction est d'un cinquième moindre que sous le cercle polaire. Il n'y a pas de crépuscule ; la nuit succède brusquement au jour ; l'extinction de la lumière et de la chaleur n'est plus ralentie par la courbure des rayons solaires, qui ne s'infléchissent pas [1].

La précipitation de la vapeur concentrant les miasmes qu'elle dissout, la densité de ceux-ci dépend donc et du degré de saturation de l'air qui se refroidit et de la vitesse du refroidissement : cette densité des miasmes est donc la cause de leur activité si supérieure entre les tropiques ; mais ce n'est pas seulement d'après l'excès de l'humidité de la couche d'air qui repose sur la surface (excès au moins double de la proportion de nos climats), qu'il faut évaluer la quantité d'eau précipitée, et partant celle des miasmes. La précipitation simultanée des couches supérieures ajoute leur rosée à celle des couches inférieures, refroidies les dernières à cause du rayonnement et du contact du sol. Sur les plages où la température diminue brusquement de 3 à 4 degrés, et descend vers le lever du soleil à 13 et 14 degrés au-dessous de ce qu'elle était un peu avant son coucher, la tension de la vapeur se trouve réduite, en moins de douze heures, de 34 millim. 26 à 13 ou 14 millim. A supposer, comme cela est plausible, la densité des miasmes réciproque à la tension de la vapeur et à la température, on voit, indépendamment des modifications physiologiques de l'économie animale par le seul refroidissement, combien le risque de tomber malade sous l'influence des miasmes croît avec la condensation nocturne des vapeurs sous la zone équatoriale.

La température moyenne de la saison la plus chaude de l'année étant connue pour chaque lieu donné, on déduira de l'étendue des surfaces inondées, et surtout de la durée de l'affleurement de l'inondation avec le sol et du découvrement des fonds marécageux, le degré d'infection imminent à la suite de la plus grande action de la chaleur sur les fonds marécageux. Pour les pentes des plateaux et des montagnes,

[1] Voyez M. de Humboldt, ainsi que, pour la plupart des faits cités, *Essai sur les réfractions astronomiques*, OBS. AST., tom. I.

la limite supérieure de l'infection se déduira de la température moyenne des étés de la base.

Il est donc évident que, pour les non acclimatés sous la zone équatoriale, où les oscillations de la température moyenne annuelle n'excèdent pas 2 degrés, et pour les habitans des contrées extrà-tropicales, où les oscillations entre la température moyenne des étés et la température moyenne des hivers peuvent excéder 10 à 15 degrés, les précautions les plus efficaces contre les maladies qui résultent de l'absorption des miasmes, consistent à éviter d'en subir l'action lors de leur plus grande condensation par l'effet du refroidissement.

Par conséquent, la précaution de faire arriver de nuit, à la Véra-Cruz, les troupes envoyées du plateau mexicain, et de traverser la ville après le coucher du soleil, soit pour s'embarquer, soit en venant de la mer pour gagner le plateau, précaution dont M. de Humboldt [1] rapporte la constante inutilité, malgré le concours d'autres soins, est précisément inverse de celle qu'il convient de prendre.

Je pense donc que, partout où l'action d'une haute température sur un sol marécageux développe, soit la fièvre jaune, soit toute autre maladie analogue, la plus urgente mesure de salubrité, c'est d'extraire les malades du foyer de l'infection, et de les disperser sur les hauteurs voisines, à des niveaux reconnus, d'après la température de la base, pour inaccessibles à l'activité des miasmes. Ainsi, sous toute la zone équatoriale, dans les contrées les plus insalubres, on se préserve des maladies qui accompagnent et surtout suivent l'hivernage, en abandonnant les basses terres. Il faut observer néanmoins que les hauteurs ne soient pas trop peu distantes sous le vent des foyers d'infection; car alors le déplacement en masse de l'air infecté y transporterait les causes de la maladie. Ainsi, au Bengale, sur quelques collines plus voisines du Gange, règne une maladie appelée *hylly-fever*, et, à côté de Paris, la plaine élevée et sèche de Trappes, près Versailles, est le théâtre de fièvres continuelles, à cause du voisinage des étangs de Saint-Cyr. Je dois observer néanmoins, qu'en analysant mieux les circonstances des deux faits que je rapporte, l'on trouverait peut-être que les malades de la *fièvre des collines, hilly-fever,* et les habitans de la plaine de Trappes, ont reçu l'infection dans les niveaux inférieurs des foyers ma-

[1] Essai politique sur la Nouvelle-Espagne, pag. 773 et 774.

récageux, et l'ont ensuite emportée sur les hauteurs; car, d'après Volney, Lind et M. de Humboldt, quand la fièvre jaune ou les autres formes les plus analogues de l'irritation gastro-intestinale ont été vues au-dessus de la limite supérieure de l'air infecté, l'absorption des miasmes avait eu lieu dans les basses terres, et la maladie n'avait éclaté qu'après le retour, à bord des vaisseaux, ou sur les hauteurs, des personnes infectées, et, dans aucun de ces cas, il n'y avait eu de contagion pour les individus qui n'avaient pas subi l'air du foyer d'infection.

Ainsi, pendant l'épidémie de Barcelonne, l'excès de la mortalité à Barcelonnette dépendit évidemment, non pas de conditions inhérentes à son sol, qui est granitique, encore moins de ces causes occultes si ridiculement admises en médecine, mais des influences subies hors de Barcelonnette par sa population, car toute cette population appartient, par ses travaux, à la marine. Elle passe la plus grande partie du temps au port ou sur les vaisseaux : c'est dans le port qu'à Barcelonne, comme dans toutes les villes maritimes, s'engendrent les causes de la fièvre ; or, la population de Barcelonnette, soumise en permanence à l'action de ces causes, en a donc dû subir plus complétement les effets, malgré toute la salubrité possible de ses habitations, où elle ne passe que la plus petite partie du jour, et où tous les soirs elle emportait des germes de mort.

Conclusions. — 1°. Un excès de 13 ou 14 degrés de chaleur au-dessus de la température des foyers de la fièvre jaune ne produit pas cette maladie dans les contrées où l'air est sec, ou très-près de l'état de sécheresse.

2°. Dans les foyers de la fièvre jaune, les risques d'infection s'accroissent indéfiniment la nuit par la réduction de la température, qui peut être, dans certains endroits, de 13 et 14 degrés.

3°. Par conséquent, la cause de l'infection dans les foyers de la fièvre jaune et des formes les plus analogues de l'irritation gastro-intestinale ne réside pas dans l'excès de la température, mais dans les émanations gazéiformes dont la vapeur est le véhicule; or, ces miasmes et ces vapeurs croissent avec bien plus de vitesse que la température.

4°. L'imminence de l'infection augmente donc avec la concentration des miasmes par le refroidissement et la diminution de tension des vapeurs.

5°. C'est donc pendant le jour, lorsque la dilatation et la force d'ascension des vapeurs sont plus grandes, que les risques d'infection sont moindres dans les foyers de la fièvre jaune ou des autres maladies analogues.

6°. C'est donc à des élévations verticales, où le décroissement de la chaleur et de l'humidité, d'après la température de la base, n'admet plus que des vapeurs trop rares pour que l'activité des miasmes n'y soit pas éteinte, que l'on pourra se préserver tout à fait, ou même se guérir plus sûrement de la fièvre jaune et des maladies analogues.

7°. Enfin, l'objet des cordons sanitaires doit donc être, non pas d'empêcher de sortir des lieux infectés, mais seulement d'empêcher d'y pénétrer.

Des *sympathies des organes du corps humain considérées sous le rapport de l'utilité de leur connaissance dans la médecine pratique ;* par M. F. Maria-Gelcen, *Docteur en médecine.*

(Troisième et dernier article.)

L'administration des moyens que la thérapeutique nous fournit, prouve jusqu'à quel point l'étude des sympathies des organes est importante. Presque jamais nous n'agissons sur le tissu malade, mais sur un autre tissu qui est lié avec lui par des relations sympathiques. Quand, par exemple, on fait prendre, par le tube digestif, des astringens, pour arrêter une hémorragie de la membrane muqueuse pulmonaire ou génito-urinaire, n'est-ce pas par l'intermédiaire d'un organe qu'on agit sur un autre ? Lorsqu'on donne des boissons adoucissantes dans une inflammation de la dernière portion de l'intestin grêle, on croit généralement qu'elles agissent immédiatement sur le viscère enflammé ; eh bien, des expériences récentes prouvent le contraire, puisqu'elles nous apprennent que les boissons sont absorbées avant d'arriver dans l'iléon, et qu'on n'en trouve jamais, à l'ouverture des corps, dans cette portion du canal intestinal. L'action du médicament porté sur l'estomac ou sur le duodénum, se propage sympathiquement jusqu'aux autres parties du tube digestif.

C'est par le moyen des sympathies qu'une détente artificielle, opérée dans une partie du corps, en produit une sem-

blable dans une autre partie. Je puis citer l'exemple d'une jeune fille chez laquelle une certaine tension spasmodique dans les vaisseaux utérins empêchait l'écoulement menstruel ; et qui fut saignée du pied : la veine ne fut pas plus tôt ouverte, que les règles se rétablirent. Que de faits semblables ne pourrait-on pas alléguer ! On opère tous les jours des modifications salutaires dans les organes de la respiration, en agissant sur l'estomac, avec lequel on sait que ces organes sont liés. C'est ainsi que, dans les catarrhes pulmonaires, lorsque les premières indications sont remplies, on emploie avec tant de succès une infusion nauséabonde, dont les effets se répètent sympathiquement de l'estomac sur les organes pulmonaires. J'ai eu occasion d'observer, sous la pratique d'un médecin recommandable de Montpellier, les heureux résultats de cette méthode, dont j'ai retiré moi-même de grands avantages en pareil cas.

Il est des phthisies dont la cause essentielle est une faiblesse radicale des organes pulmonaires, à raison de laquelle ces organes ne remplissent qu'imparfaitement leurs fonctions, et se laissent engorger par des amas de matières qui se transforment en tubercules. C'est surtout dans ces phthisies, que la méthode de traitement de la pulmonie, conseillée par Reid, obtient des effets salutaires. Cette méthode consiste à porter une impression tonique et fortifiante sur les poumons, en agissant sur l'estomac par l'emploi répété de la poudre d'ipécacuanha donnée à petites doses. M. Dumas, dans les notes dont il a enrichi l'ouvrage de Thomas Reid, rapporte plusieurs faits qui en constatent l'efficacité, et, entre autres observations, il fait mention d'une dame, âgée de trente-trois à trente-quatre ans, d'une constitution pituiteuse et humide, qui éprouvait depuis plus d'un mois une toux violente, sèche, opiniâtre, accompagnée de vomissemens et de douleurs dans la poitrine. Ses crachats, peu abondans, présentaient une consistance épaisse, grasse et onctueuse ; il s'y mêlait quelques filamens sanguins. La difficulté de respirer, les douleurs dans la cavité de la poitrine, la perte de l'embonpoint, la fièvre, avec des redoublemens le soir et après les repas, les sueurs nocturnes, etc., tout annonçait chez elle une tendance prochaine à la phthisie pulmonaire. Après quelques remèdes préparatoires, durant l'usage desquels les sueurs nocturnes s'augmentaient, la fièvre devenait tous les jours plus forte, et il s'y joignait un peu de diarrhée.

M. Dumas administre à la malade la poudre d'ipécacuanha, à la dose de dix grains seulement, et fait continuer l'emploi de la même poudre tous les deux jours. Cette dose produisait chaque fois trois ou quatre vomissemens; la malade ne paraissait pas d'ailleurs affectée de la continuation de ce remède, et le bien-être qu'elle ressentait après chaque tentative lui inspirait le désir de le répéter. La toux, les douleurs, la fièvre, éprouvèrent une diminution qui devint bien sensible au bout de quinze jours; la diarrhée se supprima, la maigreur fit place à l'embonpoint, toutes les fonctions se ranimèrent, et la malade ne tarda pas à jouir d'une parfaite santé.

Il est des odontalgies, c'est-à-dire des douleurs de dents, qui, rebelles à tous les moyens placés sur la région dentaire, cèdent à l'application d'une simple liqueur calmante dans l'oreille. Il est certain que le meilleur endroit pour appliquer les remèdes contre les odontalgies, est le trou auditif. L'expérience a démontré que leur application est bien plus efficace lorsqu'elle est faite sur cette partie, que lorsqu'on la pratique sur celle qui est le siége de la douleur. La connaissance des communications sympathiques qui règnent entre l'oreille et la région dentaire a conduit aussi les praticiens à diriger leurs moyens de curation sur les dents, contre les otalgies. Fauchard, consulté par une demoiselle sur une douleur d'oreille très-intense, qui avait été rebelle à un grand nombre de remèdes, dit qu'en examinant la bouche, ayant trouvé une dent molaire cariée, il décida la malade à se laisser faire l'évulsion de cette dent, quoiqu'elle n'eût jamais été douloureuse, et vit bientôt disparaître cette otalgie pour toujours.

C'est sur la connaissance de la sympathie des organes pulmonaires avec les oreilles, qu'est fondé l'emploi des vésicatoires derrière les oreilles, dans le traitement des affections pulmoniques catarrhales. Baglivi avait observé que tous les pleurétiques chez qui il était survenu des douleurs d'oreilles ou des écoulemens séreux par ces organes, guérissaient. Bordeu, Selle, ont imité ce procédé de la nature, en conseillant l'application des vésicatoires derrière les oreilles, contre des inflammations de poitrine. L'expérience a aussi démontré que, dans la péripneumonie, les abcès aux parotides, glandes situées presque au-dessous des oreilles, étaient toujours salutaires.

La connaissance de la sympathie qui existe entre les oreilles et les organes de la génération avait suggéré aux anciens le traitement d'un état d'impuissance dans lequel les hommes riches, chez les Scythes, tombaient ordinairement, et qui était confirmé pour toujours, lorsqu'on le traitait sans succès par des évacuations abondantes, faites derrière les oreilles.

La connaissance de la sympathie qui existe entre la glande pancréatique et les glandes salivaires peut devenir, dans certains cas, de la plus grande utilité, parce qu'en agissant sur ces glandes, on peut déterminer des modifications particulières dans la glande pancréatique : c'est ainsi, par exemple, que, dans les engorgemens pancréatiques, l'augmentation de l'excrétion des glandes salivaires peut être excitée avec succès.

La connaissance de la sympathie du tissu cellulaire interlobulaire des poumons avec celui des extrémités inférieures, a donné lieu à l'application des divers irritans sur les extrémités, dans plusieurs maladies de la poitrine. L'expérience de tous les temps a constaté l'utilité des cautères aux jambes dans le traitement de ces maladies. Combien de pulmonies guéries ou prévenues par ce moyen ! Cette sympathie est tellement forte, que la nature juge souvent d'elle-même des maladies de la poitrine par des transports d'humeurs sur les extrémités. On voit, en effet, des solutions spontanées de fluxions de poitrine se former par l'apparition de dépôts ou abcès critiques aux jambes ou aux cuisses. La connaissance de cette sympathie a porté aussi les praticiens à diriger leurs moyens de curation sur les extrémités, dans la plupart des affections pulmonaires. Quarin a guéri une femme ayant une hydropisie de poitrine, qui l'avait réduite à l'état le plus déplorable, en lui faisant couler abondamment des ulcères qu'elle avait aux pieds. M. Lordat a vu, au dépôt de mendicité de Montpellier, une jeune fille guérie de la pulmonie à l'aide de pédiluves, qui firent paraître sur les extrémités inférieures une affection psorique qui avait été répercutée sur les organes de la respiration, et qui était la cause de sa maladie. M. Roucher a démontré, par un grand nombre de faits pratiques, les avantages qu'on peut retirer des scarifications aux jambes, dans les hydropisies de poitrine.

C'est sur la connaissance de la sympathie qui existe entre les viscères abdominaux et les extrémités inférieures, qu'est fondé le traitement des ulcères des jambes par les purgatifs. Les douleurs rhumatismales des extrémités sont aussi très-

souvent soulagées par ce moyen, et cèdent même quelquefois à son administration. Hippocrate avait observé que la dysenterie amène souvent la terminaison favorable de la sciatique. Van Swiéten, Tissot, Stœrck, ont vu des rhumatismes se dissiper entièrement par des flux de ventre. L'expérience de tous les praticiens les plus recommandables confirme les bons effets des évacuations alvines, dans les rhumatismes dépendans d'affections bilieuses. C'est à cause de la même sympathie que l'application des vésicatoires aux jambes est d'une si grande utilité dans le traitement des flux de ventre chroniques. Cotungno ayant vu des flux de ventre et des ulcères aux jambes alterner pendant très-long-temps, partit de cette observation pour employer les vésicatoires aux jambes, dans les cours de ventre chroniques. La connaissance de cette sympathie a porté beaucoup de médecins à mettre en pratique cette méthode, que Cotungno a été le premier à accréditer.

Il existe des rapports sympathiques entre les organes symétriques. On a vu des convulsions, dont une main était prise, attaquer facilement la main correspondante. Theden rapporte que l'application d'un rubéfiant ne fut suivie d'aucun effet sur un bras paralysé, sur lequel il était placé, tandis que la rubéfaction se manifesta sur le lieu correspondant du bras opposé. La connaissance de cette sympathie pourrait être, dans certains cas, d'une grande utilite, comme le prouve l'observation suivante de M. Joseph Frank : « on transporta, dit-il, dans la clinique de mon père, une personne attaquée d'hémiplégie. Elle ne pouvait mouvoir, quelques efforts qu'elle fît, ni le bras, ni la jambe du côté malade. S'étant avisée de mouvoir le bras sain, dans le même temps qu'elle faisait des efforts pour remuer le bras paralysé, elle recouvra par ce moyen l'usage de ce membre. » M. Joseph Frank assure avoir fait la même expérience sur d'autres paralytiques, et avoir quelquefois réussi.

La sympathie qui existe entre certains organes, à raison sans doute de leur contiguité, est bien remarquable. On sait, par exemple, que le col de la vessie et l'extremité de l'intestin rectum sympathisent au point que le ténesme et la difficulté d'uriner peuvent s'exciter réciproquement. Cette sympathie est utile à connaître dans les cas où les diurétiques, introduits dans l'estomac, ne favorisent point assez l'écoulement de l'urine ; on peut alors les injecter dans le rectum.

M. Vigarous rapporte l'observation de M. Méjean, qui, étant affecté d'hydropisie et de douleurs fortes des intestins, se faisait injecter, dans le rectum, de l'extrait de digitale pourprée et d'opium, ce qui le faisait uriner bientôt, et calmait ses douleurs.

La connaissance de cette sympathie de contiguité des organes peut être encore utile pour produire sympathiquement une médication salutaire sur divers organes intérieurs, comme pour provoquer des évacuations nécessaires. J'ai vu appliquer un emplâtre saupoudré de tartrate antimonié de potasse sur la région épigastrique, pour déterminer le vomissement, dans un cas de trisme de la mâchoire, qui rendait la déglutition impossible. On sait qu'il existe dans les pharmacies un onguent singulier, imaginé par les Arabes, pour purger les personnes qui ne peuvent se décider à prendre les médicamens ordinaires, qu'une saveur nauséeuse leur rend insupportables. Cet onguent, connu sous le nom d'arthanita, est composé de violens purgatifs. Lorsqu'on l'applique sur les diverses régions du bas-ventre, il excite des évacuations par les organes situés immédiatement au-dessous de l'endroit où il est placé; il fait vomir, s'il est appliqué sur la région épigastrique; il provoque d'abondantes évacuations alvines, lorsqu'on le met sur la région ombilicale; il excite des flux immodérés d'urine, si on l'étend sur la région des reins.

La connaissance de l'influence que les articulations exercent sur le système entier des forces peut être quelquefois utile dans le traitement des maladies, parce qu'en agissant sur ces organes, on peut produire une action salutaire sur toute l'économie. C'est ainsi qu'en plaçant des toniques ou des excitans sur les articulations, on détermine sur tout le reste du corps un degré de force ou d'excitation remarquable. Barthez a obtenu de grands avantages de l'application de compresses imbibées d'un vin généreux autour des articulations dans le traitement de certaines affections adynamiques, lorsque la présence des excitans dans le tube digestif était contre-indiquée, et qu'il fallait cependant soutenir les forces. L'effet des vésicatoires appliqués sur les articulations est toujours beaucoup plus sensible. La connaissance de cette sympathie des articulations avec le reste de l'économie peut être encore utile pour arrêter à leur source certaines affections dont les effets s'étendent de ces parties sur tout le corps. On réussit, par exemple, constamment à prévenir les attaques

d'épilepsie et d'autres maladies convulsives que précède une sorte de sensation qu'on a comparée à une vapeur, et qui s'élève d'une articulation, si l'on peut faire assez tôt sur cette articulation une forte compression, qui intercepte les progrès de la vapeur, et s'oppose à la répétition des affections sympathiques qu'elle indique.

La connaissance des communications sympathiques que le système gastrique possède avec les divers organes de l'économie, nous offre les moyens de combattre un grand nombre d'affections sur lesquelles nos moyens de curation n'auraient aucune influence. Presque tous les remèdes introduits dans le tube digestif produisent des effets sympathiques auxquels les organes qui sont affectés sont les plus sensibles. L'excitation ou le relâchement de ces organes se répète sympathiquement sur les diverses parties du corps. L'usage long-temps continué du nénuphar, substance mucilagineuse assez nutritive, mais très-relâchante, qu'on donnait autrefois dans la vue d'amortir l'excès de ton et de vigueur qui met dans le plus grand danger cette vertu que certaines institutions commandent, affaiblit considérablement toutes les forces vitales, et finit par produire la cachexie. Les médecins qui exerçaient leur art dans les institutions où cette plante était très-employée, ont remarqué que toutes les religieuses digéraient mal, étaient pâles, bouffies et extrêmement disposées aux infiltrations séreuses, à l'hystéricisme par faiblesse, etc.; aussi tous formaient-ils le vœu que la plante ne s'employât que comme médicament et non comme aliment. Fabrice de Hilden rapporte qu'un empirique qui, pour favoriser la formation du cal d'une fracture, ne nourrissait son malade que d'alimens visqueux, lui occasiona bientôt une faiblesse radicale, qui donna lieu à la cachexie. On peut observer dans les hôpitaux que tous les enfans à qui on ne donne pour nourriture qu'une substance insipide, de la farine légèrement cuite, sont en général faibles, languissans, et portent l'empreinte du vice scrofuleux. En général, l'usage des substances alimentaires qui abondent en principes nutritifs, mais qui ne communiquent pas au tube intestinal un ton proportionnel, qui doit se répéter sympathiquement sur les autres systèmes de l'économie, est ordinairement suivi d'une faiblesse progressive : c'est là une observation importante qu'il faut prendre en considération lorsqu'il s'agit de prescrire des règles diététiques.

C'est une vérité fondamentale dans le traitement des
uxions, que les moyens qu'on emploie comme révulsifs et
omme dérivatifs ont d'autant plus d'efficacité, qu'ils sont
ppliqués sur des organes qui ont les sympathies les plus
ortes et les plus constantes avec celui par rapport auquel on
eut opérer une révulsion ou une dérivation. Il importe donc
ien de savoir quel est l'organe qui correspond le plus avec
elui qui est affecté, pour l'application des moyens propres
combattre les maladies entretenues par un mouvement
luxionnaire. C'est, par exemple, sur la connaissance de
a liaison réciproque qui existe entre les organes de la
énération et les glandes mammaires, qu'Hippocrate avait
ondé le traitement des hémorragies utérines. On sait que,
our arrêter le flux de sang excessif de l'utérus, le père
le la médecine était dans l'usage d'appliquer des ventouses
èches sur les mamelles, ayant soin de les ôter avant que la
lifficulté de respirer ne se manifestât : *Mulieri si menses cohi-
bere velis cucurbitam ad mammas appone ; quod si admotis
cucurbiculis suboriatur spirandi difficultas, eas detrahito
sanguinemque ne educito* [1]. Le célèbre Pasta, ainsi que
d'autres praticiens, nous assurent qu'on n'aura jamais à
craindre, ni le danger de l'inflammation, ni la difficulté de
respirer, pourvu qu'on n'applique qu'une ventouse à la fois,
et qu'on l'enlève aussitôt qu'on en place une autre à la mamelle opposée. La connaissance de la sympathie qui est établie entre la narine droite et l'organe hépatique, a suggéré l'application des ventouses sur l'hypocondre droit, dans la vue d'arrêter les hémorragies de la narine droite. On connaît l'efficacité de ce moyen, dont Galien s'était déjà lui-même servi avec beaucoup d'avantage. C'est vraisemblablement à des communications sympathiques qu'il faut aussi attribuer le succès de certaines pratiques consacrées par un usage ancien, et qu'on semble dédaigner aujourd'hui, peut-être mal à propos. Paul d'Egine croit, par exemple, que des impressions irritantes sur le prépuce peuvent faire cesser une hémorragie nasale.

Pour que la saignée produise plus pleinement son effet révulsif ou dérivatif, il faut que l'irritation qu'elle décide soit portée sur des parties qui entretiennent des relations bien marquées avec celle qui est affectée et qu'on veut soulager. Il n'est pas de praticien éclairé qui n'ait reconnu

[1] Hippocrate, *De morbis mulier.*

combien le choix des vaisseaux est important dans l'administration de la saignée. Il est, par exemple, en général plus avantageux, lorsqu'on veut opérer des dérivations ou des révulsions à l'aide de la saignée, de faire l'ouverture de la veine dans la même moitié latérale du corps où se trouve l'organe malade, parce que c'est une sympathie très-puissante et très-générale que celle qui existe entre des organes situés dans une même moitié du corps. L'emploi des vésicatoires et de tous les épispastiques doit être soumis aux mêmes règles. Barthez observe que si on ne les applique point sur des organes qui aient de fortes sympathies avec celui qui est affecté, on peut craindre qu'ils soient, non-seulement inutiles, mais même dangereux. Il en est de même de l'application des cautères, qu'on met en usage dans un grand nombre de maladies chroniques pour faire une révulsion ou une dérivation salutaire. Sanctorius rapporte qu'un soldat, bien constitué, après un excès d'équitation par un temps froid, fut pris d'une sciatique du côté gauche. Divers remèdes internes furent donnés sans succès; on lui appliqua au bras droit et sous le genou du même côté, des cautères qui ne furent d'aucune utilité; il ne fut véritablement soulagé et parfaitement guéri, qu'à l'aide d'un cautère appliqué sous le genou gauche. Les sétons établissent des issues semblables à celles des cautères, et peuvent être employés dans beaucoup de maladies avec le même avantage; ils agissent aussi avec d'autant plus d'efficacité, qu'ils sont placés sur la même moitié latérale où est l'organe par rapport auquel on veut opérer une révulsion. Il est à remarquer que les Egyptiens et les Arabes, qui ont eu recours aux brûlures avec le moxa dans une infinité de maladies de la tête, de la poitrine et du bas-ventre, ont parfaitement observé les lois du traitement des fluxions, dans le choix des organes sur lesquels ils appliquaient le moxa.

La connaissance de la division du corps vivant, par rapport à ses sympathies, en deux parties horizontales ou transversales, devient, dans un grand nombre de cas, une source d'indications que le praticien ne doit pas négliger : souvent même, c'est à ces seules indications qu'il doit borner ses vues thérapeutiques. Ainsi, lorsqu'il existe les caractères les plus certains de la tendance des mouvemens vers les parties supérieures, tels, par exemple, que la réplétion et le battement accéléré des artères temporales, qui doivent faire craindre le

délire ou l'apoplexie, il est bien important d'employer les révulsifs nécessaires pour appeler les mouvemens vers les parties inférieures, à moins, toutefois, que des contre-indications suffisantes, en présentant cette direction supérieure des mouvemens comme utile et salutaire, n'engagent le praticien à se contenter de suivre, d'épier les mouvemens de la nature, pour les modérer seulement dans les cas où ils deviendraient excessifs.

La connaissance des sympathies bien remarquables qu'ont entre eux les organes contigus, peut souvent devenir très-utile dans le traitement des fluxions. Les saignées locales, par exemple, qui se font par le moyen des scarifications ou de l'application des sangsues sur l'endroit de la peau qui répond à la partie affectée, sont plus puissantes que les saignées révulsives, pour affaiblir la sensibilité de l'organe qui est le terme de la fluxion. On obtient tous les jours d'utiles effets de l'emploi des ventouses qu'on place sur le lieu le plus correspondant à l'organe affecté. On néglige trop, dit Barthez [1], les avantages qu'on pourrait retirer de l'application du séton à l'endroit du foie, de la rate, de la matrice, lorsque ces viscères souffrent des empâtemens manifestes et considérables. Dans ces engorgemens, qui donnent si souvent naissance à des affections hydropiques et mélancoliques graves, ce moyen, employé à temps, ne pourrait avoir qu'une heureuse issue.

Les effets de l'application locale des vésicatoires tiennent aussi sans doute à cette sympathie de contiguité. On obtient journellement de très-heureux résultats d'un vésicatoire sur l'endroit d'un viscère engorgé, lorsqu'on a surtout fait précéder les attractions révulsives indiquées. Ainsi, lorsque, dans le traitement des affections de poitrine, on a lieu de croire qu'un rhumatisme déplacé les complique et les aggrave, il faut se hâter d'appliquer le vésicatoire sur le point qu'occupe particulièrement la douleur ou l'oppression; et il est d'autant plus pressant de recourir à ce moyen, que le malade est plus âgé ou d'une constitution faible. Dans l'hiver de 1803 à 1804, pendant l'épidémie catarrhale qui le termina, je fus appelé, dit Cabanis, pour un respectable vieillard, mon voisin, à Auteuil. On me dit qu'il était dans le plus pressant danger. Quoique je fusse malade moi-même, je me

[1] Mémoire sur le traitement méthodique des fluxions.

rendis chez lui sur-le-champ. Il avait eu, dans le précédent automne, une vive attaque de rhumatisme, et il en était incomplétement guéri. Je savais cette circonstance. En approchant de son lit, je le trouvai dans un état d'oppression extrême; il pouvait à peine articuler; son visage était abattu, et le calme mélancolique et recueilli de ses yeux m'annonça qu'il attendait tranquillement sa fin. Il me dit, d'une voix entrecoupée, qu'il avait un poids de mille livres sur la poitrine; qu'il la sentait pressée comme dans un étau. Son pouls était intermittent, sa respiration devenait stertoreuse, et faisait, en sortant, battre les ailes du nez. Je lui fis appliquer un immense vésicatoire sur la poitrine, et donner de petites doses de kermès dans une infusion de bouillon blanc. Le lendemain matin, on me fit dire qu'il était beaucoup mieux, et qu'il avait dormi pour la première fois depuis plusieurs jours. Je n'en fus point étonné. On trouva la cloche du vésicatoire, qui occupait toute la partie antérieure de la poitrine, remplie d'une gelée tremblante, parfaitement semblable à celle que les vésicatoires font transsuder quelquefois des articulations attaquées de rhumatisme [1]. La sympathie des organes, à raison de leur contiguité, est tellement forte, qu'on ne saurait trop y avoir égard dans l'application des dérivatifs locaux. Zacutus Lusitanus rapporte qu'un homme étant, depuis quatre jours, dans des angoisses mortelles, occasionées par des palpitations de cœur, plusieurs médecins assemblés imaginèrent beaucoup de remèdes, qui furent appliqués sur des organes éloignés de la source primitive de ces palpitations. On fit plusieurs saignées révulsives, des ligatures des membres; on appliqua des sangsues, des ventouses scarifiées derrière les épaules, à titre de dérivatifs; mais tous ces moyens furent inutiles. Zacutus, appelé, ne désespère pas encore d'obtenir de bons effets de ces même moyens, en les plaçant sur d'autres parties du corps. Il applique, en effet, une ventouse vis-à-vis le cœur, scarifie ensuite cette partie, applique de nouveau la ventouse, et voit bientôt les palpitations cesser. Corvisart a aussi observé que l'application des sangsues et des ventouses scarifiées, placées vis-à-vis la partie affectée, avaient un succès bien remarquable dans certaines maladies du cœur, où beaucoup d'autres remèdes sont inutiles [2].

[1] Observations sur les affections catarrhales, pag. 91.
[2] Traité des maladies du cœur.

Il y a des maladies dans le traitement desquelles il est nécessaire de révulser des fluxions qui se font sur certains organes, en changeant le centre vers lequel elles se dirigent, et en les déterminant à se porter ailleurs. C'est toujours d'après la connaissance des sympathies qu'on fait le choix des organes sur lesquels on veut attirer la fluxion. Dans certaines phthisies, par exemple, on peut déterminer avec avantage une irritation sur les organes de la génération, à raison des liaisons intimes de ces organes avec ceux de la poitrine. On imite alors les procédés de la nature, qui choisit quelquefois cette voie pour opérer la solution de ces maladies.

Il est des cas où l'excitation seule des organes de la génération, causée par l'usage des plaisirs de l'amour, a suffi pour produire un changement favorable dans certaines maladies de l'appareil respiratoire. Capivaccio dit avoir conservé l'héritier d'une grande maison d'Italie, tombé dans le marasme qui est la suite de la phthisie pulmonaire, en le faisant coucher entre deux filles jeunes et jolies. Boerhaave racontait à ses disciples qu'il avait vu guérir un prince allemand par le même moyen. Tissot a vu un homme qui, étant dans un état de consomption pulmonaire presque désespéré, inspira par sa douceur et son honnêteté une simple pitié à une femme charmante, qui se faisait un plaisir de lui donner des marques de l'intérêt qu'elle prenait à son sort. Quelque malade qu'il fût, son cœur était capable de sentiment : il aima bientôt. La pitié qu'il avait inspirée devint aussi un sentiment plus tendre, et l'amour satisfait lui rendit toute sa santé. Des bords du tombeau, il passa au lit nuptial, sans aucun autre remède que l'influence de cette excitation révulsive.

Jeannet de Longrois rapporte, dans son Traité de la pulmonie, un exemple bien remarquable, qui prouve les succès qu'on pourrait attendre, dans certains cas, d'une irritation faite sur les organes de la génération, dans le traitement de la pulmonie. Un jeune homme de trente-trois à trente-quatre ans, d'un tempérament sanguin, éprouvait, depuis plus de deux ans, les signes avant-coureurs de la pulmonie. Saignement du nez, rougeurs par vergetures sur les joues, respiration courte, grande chaleur dans la poitrine, picotemens dans le dos, sommeil très-interrompu, un grand feu dans toute l'habitude, une passion décidée et très-forte pour les plaisirs, tels avaient été les préliminaires de la ma-

ladie. A ces accidens avait succédé une petite toux sèche, surtout le soir, un peu de fièvre par fois ; enfin, le malade eut un vomissement de sang considérable, depuis lequel il cracha toujours du pus, d'abord en petite quantité, et mêlé de mucus salivaire, ensuite plus abondant et plus pur : confirmant l'aphorisme du père de la médecine *Post sanguinis sputum puris sputum, et post puris sputum sanguinis sputum.* Obsédé d'une fièvre violente et continue, déjà le malade était tourmenté d'un dévoiement qui ne le quittait plus. Il avait durant la nuit beaucoup de sueurs gluantes sur la poitrine ; il avait éprouvé deux syncopes, lorsque, désespéré de voir approcher le terme de sa destruction, il résolut de consacrer au plaisir et à la volupté ses derniers momens. Comme il n'était pas délicat sur le choix, il ne tarda pas à recueillir les fruits amers de son libertinage ; il lui survint une gonorrhée très-abondante ; mais, quel fut son étonnement, de voir, dès le second jour, les crachats purulens diminuer, ainsi que les autres accidens. Ce changement, dont il ne prévoyait pas les suites avantageuses, l'effraya d'abord ; mais, les jours suivans, il cracha encore moins de pus, et, dans l'espace de quatre mois, le reste des symptômes disparut par degrés. Au bout de ce temps, rassuré sur l'état de sa poitrine, il voulut se débarrasser de sa gonorrhée. M. de Longrois fut appelé pour lui donner des soins ; il eut la précaution de faire durer pendant trois mois le traitement, pour ne pas courir les risques de ramener, par la suppression trop prompte d'un écoulement aussi salutaire, les accidens dangereux auxquels le malade avait eu le bonheur d'échapper.

Je n'acheverais pas, si je voulais m'arrêter à toutes les considérations pratiques qui démontrent l'utilité que le médecin peut retirer de la connaissance des sympathies. Je vais finir par cette observation de Bichat, qui me paraît être digne de fixer un moment les yeux des praticiens. Pourquoi ne fait-on pas plus souvent usage, dans l'exercice de la médecine, de l'influence qu'exerce la peau chatouillée sur beaucoup d'organes et sur le système entier ? Dans les hémiplégies, dans les fièvres adynamiques, ataxiques, etc., qui sait si l'excitation de la plante des pieds, qui est si sensible, comme chacun l'éprouve, si celle des hypocondres, non moins susceptible chez certaines personnes, ne vaudrait pas mieux, étant répétée dix à vingt fois par jour, que l'application d'un vésicatoire, dont l'irritation passe bientôt ? D'ailleurs, avec

un vésicatoire, avec des rubéfians, obtient-on un effet aussi marqué, un trouble aussi général dans le système sensitif, que par le chatouillement de certaines parties de la peau ? Ce chatouillement ne produit que des phénomènes exclusivement nerveux, tandis que les autres moyens d'excitation intéressent le système capillaire sanguin, et peuvent causer la gangrène : certainement, il est des cas où l'un de ces moyens est préférable à l'autre.

J'ai développé l'histoire d'un des phénomènes les plus remarquables de l'économie animale; j'ai indiqué les avantages que le médecin peut retirer de son étude : heureux, si mon travail peut être de quelque utilité pour la pratique de l'art de guérir ! C'est vers ce but que doivent être constamment dirigés les efforts de ceux qui se permettent d'écrire sur quelque point des sciences médicales.

Essai *sur les facultés intellectuelles ;* par le docteur Camille Leroy, *Médecin à Grenoble.*

(Deuxième et dernier article.)

§. II. — Si la facilité avec laquelle un système se développe et se conçoit sans qu'aucun des faits qu'il doit embrasser y paraisse omis, est déjà un puissant motif de le regarder comme probable, nous osons croire que celui que nous avons présenté, jouit de cet avantage. Cependant, comme il diffère de ceux qu'ont émis quelques auteurs célèbres ou recommandables, il peut encore, aux yeux de beaucoup de personnes, passer pour suspect. Pour l'environner donc de toute la certitude que nous devons lui donner, pour dissiper les nuages dont il peut rester enveloppé, pour assurer quelques vérités que nous croyons qu'il établit, nous allons maintenant le comparer avec quelques-uns des plus connus, ce que nous faisons aussi dans le besoin de développer de plus en plus notre sujet, et de le considérer sous tous les rapports propres à l'éclairer.

Nous connaissons, dans l'école française, trois principaux systèmes des facultés de l'intelligence : celui de Condillac, et ceux de MM. Tracy et Laromiguière. De ces trois systèmes, nous n'examinerons que les deux derniers, laissant

de côté le premier, sur lequel nous nous permettrons cependant une observation générale, parce qu'il a déjà été l'objet de l'examen et des critiques des deux auteurs auxquels nous nous attacherons.

Quant à l'observation que nous nous sommes permis de faire sur le système de Condillac, elle est relative à la manière dont cet écrivain célèbre envisage, en général, nos facultés, qu'il regarde comme étant toutes renfermées dans celle de sentir, ce qui tend à ne les considérer que comme de simples modes de cette dernière manière de les représenter, de les concevoir, qui nous paraît vicieuse. Sans doute, la faculté de sentir est la première que nous présentons; son activité précède et prépare celle de toutes les autres; ses produits excitent leur action, qui ne peut se manifester sans l'intervention antérieure de la sienne; mais ce n'est point rendre ces vérités, c'est au contraire s'exprimer peu rigoureusement, que de dire que toutes nos facultés rentrent dans celle de sentir, que la sensibilité les comprend, les embrasse et les renferme. Soutenir une pareille chose, c'est agir à l'égal de celui qui avancerait que les divers rouages d'un instrument rentrent tous dans celui qui y est le premier mis en mouvement, premier rouage qu'il assurerait ainsi être tout l'instrument lui-même, tandis qu'il n'en constitue qu'une partie, la première. C'est se conduire encore comme celui qui regarderait plusieurs machines, destinées à convertir en des produits divers une substance que, pour cela, elles soumettraient à des opérations successives, comme n'étant toutes, dernier résultat, que celle qui, agissant sur la matière première, ne lui fait subir que sa première préparation. Oui, notre intelligence se livre à des opérations qui toutes se suivent, s'enchaînent, s'appellent, se nécessitent, et celle de sentir paraît être celle qui en ouvre la marche. Mais exprimer cette vérité comme l'a fait Condillac, c'est la dénaturer, et c'est mal envisager la sensibilité, que d'avancer qu'elle renferme toutes nos facultés, tandis qu'elle n'en constitue qu'une seule, et mal envisager ces autres facultés, que d'avancer qu'elles rentrent dans cette sensibilité, tandis que chacune d'elles préside à des opérations distinctes, donne lieu à des effets différens de ceux que détermine cette sensibilité, qui, dès lors, ne peut servir à les expliquer, si on ne veut pas tout confondre.

Telle est l'unique observation que nous avions dessein de

faire sur le système de Condillac. En finissant à son égard, faisons remarquer que ce qui vient, en lui, d'être, de notre part, un sujet de blâme, est, chez M. Tracy, la matière d'un éloge. Cet auteur estimable trouve la manière dont Condillac conçoit la pensée profonde, judicieuse, et digne d'être fécondée, et, en effet, il paraît s'y être attaché. En examinant son système, nous allons voir l'usage qu'il a fait de cette idée, et les résultats auxquels elle l'a conduit.

M. Tracy regarde la pensée comme composée de quatre facultés, qu'il nomme élémentaires. Ces quatre facultés, suffisantes, selon lui, pour rendre compte de tous nos phénomènes intellectuels, sont la sensibilité, la mémoire, le jugement et la volonté, quatre facultés qui, toutes, ne sont que des manières de sentir ; ainsi, la sensibilité de sentir des sensations, la mémoire de sentir des souvenirs, le jugement de sentir des rapports, la volonté de sentir des désirs ; d'où il est à conclure que toutes nos facultés ne sont que sentir, que penser et sentir sont deux choses absolument identiques. Telle est l'opinion de M. Tracy, opinion qui se présente avec une apparence de simplicité et un air de symétrie propres à séduire. Voyons si ces qualités sont des raisons pour qu'elle soit juste.

M. Tracy, en avançant que les quatre facultés qu'il admet ne sont toutes que sentir, ne commet-il pas la triple erreur grave de confondre les mots, les choses et le caractère de ces choses ? De confondre les mots : en effet, en appliquant le terme sentir à toutes nos facultés, ne sort-il pas cette expression de sa valeur reconnue, pour l'étendre, la généraliser indéfiniment. De confondre les choses : en effet, peut-on concevoir que des facultés qui président à des opérations particulières, des facultés que l'analyse sépare, que l'auteur lui-même distingue, ne soient toujours que la même, et puissent se réunir sous une acception qui n'est et ne peut être en usage que pour l'une d'elles. La sensibilité est-elle la volonté, la volonté est-elle la mémoire, la mémoire est-elle le jugement, et toutes ne sont-elles encore que la sensibilité pour pouvoir en agir ainsi ? De confondre le caractère de ces choses : en effet, chaque faculté qui diffère d'activité, présente un caractère particulier et distinct, circonstance dont l'auteur ne tient aucun compte en rendant leur action par un même verbe, tandis qu'un usage général en emploie de différens pour l'exprimer. C'est ainsi que l'on dit *éprouver* des sensations ou

des sentimens, *faire* une comparaison, un raisonnement, *porter* un jugement, *avoir* des souvenirs, *former* des désirs dans certains cas; dans d'autres, on dit *éprouver* des désirs ou en *ressentir*, termes différens, nécessaires, et sagement employés pour rendre une activité distincte, pour conserver à chaque chose son véritable caractère, et ne pas les confondre. D'après ces réflexions, il faut donc reconnaître, contre l'opinion de M. Tracy, que toutes nos facultés ne se réduisent point à une seule; que chacune d'elles jouit d'un caractère, est d'une espèce, qu'il importe de distinguer, et que, dès-lors, le mot sentir ne peut servir à les désigner. Toutes, à cause de la variété de leurs opérations, de la nature de leur activité, de la différence de leurs effets, se refusent à être représentées par un même verbe, et surtout par un verbe qui n'est et ne peut être relatif qu'à une seule, ce qui serait joindre l'inconséquence à l'arbitraire [1].

On ne peut sans doute se refuser aux raisons que nous venons d'alléguer; cependant, l'opinion qu'elles combattent, présentée par son auteur, semble être fondée, et paraît conséquente : il faut dès lors qu'elle renferme quelque vice assez caché pour ne pas se laisser apercevoir au premier coup d'œil. Voyons si nous pourrons soulever le voile qui le couvre.

M. Tracy croit prouver son sentiment en disant de la sensibilité, qu'elle est sentir des sensations, de la mémoire, qu'elle est sentir des souvenirs, du jugement, qu'il est sentir des rapports, de la volonté, qu'elle est sentir des désirs; mais, de telles assertions sont-elles vraies, sont-elles justes? Nous sommes loin de le penser. Nous croyons qu'aucune des facultés que cet écrivain a cru rendre par ces expressions, n'est susceptible d'être définie par elles, et que ces expressions, pour la plupart, ne peuvent s'appliquer qu'à une seule, qu'à la sensibilité, agissant dans des circonstances différentes. La sensibilité n'est pas, comme le dit M. Tracy, sentir des sensations, mais sentir des impressions, et certes, ce n'est pas la même chose. Sentir des sensations, si ce cela peut se dire,

[1] Si M. Tracy n'eût fait que de ces rapprochemens que chacun se permet, et qui sont même nécessaires, après avoir examiné les choses, pour les lier entre elles et pouvoir les saisir avec plus de facilité dans leur état d'ensemble, nous n'eussions certainement point insisté sur les points que nous discutons; mais ayant fait, de ces abstractions, le principal fondement de sa doctrine, il importait de les combattre pour prémunir les esprits contre la séduction qu'elles pouvaient exercer sur eux, avec d'autant plus de danger, qu'elles sont soutenues avec le ton de la plus sincère persuasion.

n'indique que le cas où, par un effet de l'attention, nous viendrions à percevoir des sensations déjà produites. La mémoire n'est pas non plus sentir des souvenirs, mais la faculté de se rappeler, le pouvoir de produire, de former des souvenirs, ce qui est bien différent. Sentir des souvenirs, ne représente que l'action de la perception s'exerçant sur des souvenirs déjà produits, et non pas l'action de la faculté qui les détermine et qui est la mémoire. Le jugement n'est pas non plus sentir des rapports, car sentir des rapports ne représente que l'action de la sensibilité percevant des rapports déjà trouvés par le jugement, et non l'action de ce jugement lui-même, qui est le pouvoir de les chercher, de les déduire, de les trouver, et non de les sentir. Enfin, la volonté n'est point sentir des désirs, mais une faculté en vertu de laquelle nous pouvons en former pour agir ensuite, double action que ne rend en aucune manière l'expression de sentir des désirs, laquelle ne peut s'entendre que de la connaissance que nous pouvons prendre de nos désirs par la sensibilité, et non de la volonté, dont la dénomination entraîne une toute autre valeur; ou, si elle pouvait s'appliquer à une des facultés déterminantes de nos désirs, ce ne serait qu'à celle que nous avons appelée le *penchant*, parce que ceux qu'elle cause, au lieu d'être formés par nous, c'est-à-dire volontairement, sont seulement éprouvés. Qu'a donc fait M. Tracy ? Il a cru peindre l'action de toutes nos facultés, tandis qu'il ne saisissait que l'action d'une seule dans des circonstances différentes. Il a cru les définir toutes, pendant qu'il ne définissait jamais que la même; et c'est sans doute cette méprise singulière, dont on se convainct en lisant avec attention le chapitre qu'il a consacré à la recherche de ce que c'était que penser, qui l'a entraîné dans les erreurs que nous lui avons reprochées. N'en saisissant qu'une, la sensibilité, et en prêtant les opérations aux autres, lorsqu'il croyait peindre les opérations de ces dernières, il a dû lui sembler que le caractère de celles-ci se résolvait dans le caractère de celle dont il s'était seulement occupé, et que le terme par lequel elle se dénommait leur était également applicable.

Ces reproches adressés au système que nous examinons, voyons si les quatre facultés qu'il renferme sont toutes des facultés réelles, si elles sont les seules dont notre intelligence soit douée, si elles sont présentées sous leur vrai jour.

M. Tracy admet le jugement, et rejette la comparaison et

le raisonnement. En ceci, il nous paraît s'être mépris. En effet, si juger c'est reconnaître des rapports, reconnaître qu'une ou plusieurs idées sont renfermées dans une ou plusieurs autres, cette action de juger est-elle dès lors autre chose qu'une action secondaire à laquelle on ne se livre qu'à la suite des opérations premières de comparer ou de raisonner, qui la précèdent toujours, desquelles elle est dépendante; car, pour arriver à trouver des rapports et les reconnaître, ne faut-il pas d'abord agir sur les idées desquelles ces rapports peuvent être déduits? pour arriver à trouver ou reconnaître qu'une idée est renfermée dans une autre, ne faut-il pas d'abord l'y chercher? or, c'est ce que nous faisons pour la comparaison et le raisonnement, qui, comme représentant des opérations primitives, doivent seules prendre le titre de facultés. M. Tracy rejette la comparaison, parce qu'elle n'est, dit-il, que sentir ou juger, par conséquent rien. Ce raisonnement est vicieux. S'il y a quelque chose qui ne soit rien, c'est le jugement lui-même, parce que le mot de comparaison le comprend et l'emporte avec lui, mot qui, signifiant l'opération par laquelle on embrasse plusieurs idées à la fois, pour en faire le parallèle et en découvrir les ressemblances ou les différences, ne peut en aucune manière être considérée comme synonyme de *sentir*, qui ne désigne qu'une opération bien plus simple. Quant au raisonnement, il le rejette comme n'étant que le jugement : c'est encore la même erreur. Raisonner, c'est déduire des idées les unes des autres, c'est les composer et les décomposer, abstraire et généraliser, etc., opérations, à la suite desquelles, il est vrai, on tire des conséquences, on aperçoit des rapports, on trouve, on reconnaît qu'une idée est renfermée dans une autre, on juge, en un mot, action de juger, qui, pour se répéter encore, est incluse dans celle de raisonner comme dans celle de comparer, et qui, par conséquent, ne peut être admise au nombre des facultés qu'en usurpant la place de ces dernières, qui lui sont premières et la contiennent.

Pour expliquer la formation de nos désirs et de nos actions, M. Tracy n'admet que la volonté. Sans rappeler ici les preuves que nous avons données de l'existence distincte d'une autre faculté, nous nous contenterons de faire remarquer que M. Tracy qui la nie, en fournit cependant lui-même la preuve par un aveu indirect qui la suppose nécessairement. Il reconnaît en nous des désirs et des déterminations involontaires.

Certes, s'il en est ainsi, ce ne peut être la volonté qui en soit cause, et, les ranger parmi ses effets, c'est commettre une inconséquence. Quant à la manière dont ensuite cet écrivain rend cette volonté, qu'il appelle la faculté de sentir des désirs, nous en avons déjà fait apercevoir le vice, cette expression ne pouvant s'appliquer qu'à l'action de la perception, ou bien à celle du penchant qui ne détermine que des désirs inspirés par les sentimens et éprouvés comme eux, et non à l'action de cette puissance en vertu de laquelle nous concevons des desseins, arrêtons des projets, déliberons un parti, c'est-à-dire à l'action de la volonté, dont il y a même inconséquence jusqu'à respecter le nom, quand on la définit comme M. Tracy, tant il est évident qu'il y a opposition manifeste entre *vouloir*, qui indique une action libre, et *sentir*, qui n'en indique qu'une nécessaire et obligée.

Pour l'attention, M. Tracy la rejette, ainsi que nous l'avons fait, du nombre de nos facultés, mais par d'autres motifs que les nôtres, parce qu'elle n'est, dit-il, qu'un effet de la volonté, ce qui est une erreur. Sans doute, la volonté détermine souvent l'attention, qui ne peut même, ainsi que nous l'avons reconnu, atteindre son plus haut degré d'intensité que par elle; mais pour cela l'attention n'est pas toujours son effet, car souvent il nous arrive d'être attentifs malgré nous-mêmes, ce qui ne serait jamais si la volonté était son unique cause. Il nous arrive, disons-nous, d'être attentifs malgré nous-mêmes, c'est lorsqu'une impression, une idée, sont assez marquantes pour fixer sur elles nos facultés, et qu'en même temps elles sont de nature à nous fatiguer ou nous déplaire. Dans ce cas, nous voudrions les éloigner de nous, et même, pour y réussir plus complétement, nous nous efforçons de rechercher d'autres objets qui puissent nous en distraire; mais c'est en vain. Retenus par cette impression, poursuivis par cette idée, nous ne pouvons nous en détourner. Je supporte une opération douloureuse, je voudrais pouvoir exercer ailleurs ma sensibilité; mais c'est impossible; il faut qu'elle en savoure toutes les horreurs. Une pensée me cause de la peine et m'afflige, je désirerais bien pouvoir en détourner mon esprit; mais je suis contraint de l'éprouver; j'ai beau chercher à m'en éloigner, je reviens toujours à elle. Un enfant, l'ame toute remplie de l'épouvante qu'un récit plein de prodiges y aura versée, voudrait bien interrompre le cours de ces idées fatigantes; mais il ne le peut; elles l'obsèdent, et, malgré

lui, il faut qu'il y donne toute sa pensée. Ces faits, dans lesquels on voit manifestement que nous sommes souvent attentifs aux choses que nous voudrions fuir, et que nous ne pouvons toujours l'être à celles que nous désirons de toutes nos forces, suffisent sans doute pour prouver que l'attention ne doit pas être considérée comme l'unique effet de la volonté, mais qu'au contraire, elle a pour causes toutes celles que nous lui avons assignées. Il y a plus, loin d'être en premier lieu un produit de la volonté, l'attention en est plutôt la cause. En effet, ainsi que nous avons tâché de le faire entendre dans l'histoire de cette dernière, sans elle, la volonté n'existerait pas; car, sans elle, l'ame ne se fût point élevée aux facultés de comparer et de raisonner, dont cette volonté est une conséquence; et, si, ensuite, dans le cours de notre activité intellectuelle, la volonté paraît souvent lui donner origine, ce n'est qu'en second lieu, par réaction, par un mouvement de retour. Si donc, l'attention ne doit pas être comptée parmi nos facultés, c'est parce qu'elle n'est qu'un état, qu'une manière d'être de ces facultés, qu'une de leurs propriétés, sans être leur égale, et non par la raison qu'en a donnée M. Tracy, raison avec laquelle il aurait pu, à aussi juste titre, rejeter toutes nos autres facultés, la sensibilité, la mémoire, le jugement ou la comparaison, et le raisonnement; car la volonté est souvent aussi la cause déterminante de leur activité, toutes pouvant s'exercer par l'effet de son pouvoir, et ne s'exerçant même, d'une manière profonde, durable, et conséquemment sûre et fructueuse, que lorsque cette volonté sollicite leur action, la dirige et la soutient.

Après ces courtes réflexions sur le système de M. Tracy, passons à l'examen de celui de M. Laromiguière.

M. Laromiguière, pour représenter toute l'activité de l'ame, rendre compte de ses opérations variées, expliquer la formation de ses produits divers, admet six facultés, qu'il réunit en deux facultés plus générales, l'*entendement* et la *volonté*, dont chacune en comprend trois des six qu'il reconnaît. Ces six facultés sont, d'abord les trois de l'entendement; l'*attention*, qui nous donne nos premières idées, la *comparaison*, qui en découvre les rapports, le *raisonnement*, qui, de rapports en rapports, nous élève à un rapport fondamental, qui, ainsi, nous porte jusqu'aux principes, comme des principes il nous fait descendre jusqu'aux conséquences les plus éloignées; ensuite, les trois de la volonté: le *désir*,

qui est la direction de toutes les facultés précédentes vers l'objet dont nous sentons le besoin; la *préférence*, qui se manifeste quand l'ame, sur plusieurs désirs, se porte vers un seul qu'elle choisit; enfin, la *liberté*, qui consiste à vouloir ou à ne pas vouloir, après délibération. Telles sont les six facultés admises par M. Laromiguière; il n'en reconnaît aucune autre, et parmi celles qu'il rejette, sont comprises la sensibilité ou perception, sous le nom seul de sensibilité, et la mémoire, que nous avons regardées comme des facultés véritables. Il les rejette, la première, parce qu'elle n'est qu'une simple capacité, et non une faculté, parce que l'ame, quand elle sent, n'est point active, mais passive; la seconde, parce qu'elle n'est qu'un produit de l'attention, ou ce qui nous reste d'une sensation qui nous a vivement affectés. Telle est l'opinion de M. Laromiguière à l'égard de nos facultés; il la soutient dans son ouvrage avec beaucoup d'art, car tout y paraît confirmé par des faits exposés avec clarté, et appuyé de raisonnemens simples et évidens. Voyons cependant si cette apparence n'est pas trompeuse dans quelques points, et si tout, dans ce système, est exact et rigoureux.

Est-il vrai d'abord que la sensibilité ne soit pas une faculté de l'ame? Nous ne pouvons le penser, quand nous considérons qu'il n'y a que l'ame qui puisse sentir, que sentir est une opération qui n'appartient qu'à elle seule, et que, de cette opération résulte un produit, la sensation, qui n'existe qu'en cette ame, et ne peut être formée que par elle. Dès qu'il en est ainsi, il faut bien, de toute nécessité, lui reconnaître une faculté en vertu de laquelle elle tient le pouvoir de se livrer à cette opération, et de donner lieu à ce produit. Cette sensibilité, que vous prenez pour un pouvoir de l'ame, dit M. Laromiguière, n'est qu'une simple capacité. Cela pourrait se dire, si l'ame, au lieu de produire la sensation, la recevait toute faite; mais, ainsi que nous aurons encore occasion de le prouver, il n'en est rien, il n'y a que l'impression qu'elle reçoit ainsi; de sorte que, si elle est passive, ce n'est que par rapport à celle-ci, qui lui est communiquée, et non par rapport à la sensation, qu'elle-même détermine à l'occasion de cette impression communiquée.

C'est l'attention qui, selon M. Laromiguière, est notre première faculté. Nous croyons que tout ce que nous avons dit d'elle suffit pour détruire cette opinion. L'attention, dont l'action ne peut se concevoir seule, indépendante de celle des

autres facultés, et à laquelle on ne voit jamais créer rien de primitif, n'est qu'une propriété de ces facultés, et non une faculté réelle. Notre première faculté, nous le répétons, est la perception ou sensibilité, laquelle, il est vrai, s'adjoint souvent l'attention, et ne produit qu'avec elle des sensations claires et précises, sensations qui jouissent plus ou moins de ces qualités, selon le degré de cette attention, qui en a plusieurs, et qui est susceptible d'être portée plus ou moins loin.

Ces réflexions, et les détails dans lesquels nous sommes précédemment entrés, font sans doute assez connaître la manière dont nous concevons le caractère respectif de nos facultés et de l'attention. Pour le rendre encore plus sensible, nous allons faire une comparaison qui, en même temps, nous permettra de juger exactement la nature de l'erreur que nous combattons. Je regarde un objet très-distant de moi, par exemple une planète; son éloignement, qui me la rend si petite, qu'à peine je l'aperçois, fait que je ne distingue rien en elle. Dans cet état, je m'aide d'un télescope, qui l'aggrandit et la développe à mes yeux, ce qui me permet non-seulement de la mieux voir, mais encore de découvrir en elle une foule de particularités qui auparavant m'échappaient entièrement. A la place d'une sensation confuse, incomplète, que j'avais d'abord, j'en ai donc maintenant plusieurs, et toutes encore plus claires, plus distinctes, que la première. Telle est la comparaison que nous avons promise; quant à son application, la voici : mon œil, ma vue simple, c'est nos facultés, puissances productives de nos idées, puissances productives qui, sans l'attention, n'en détermineraient que de confuses, et en petit nombre; le télescope dont j'ai aidé l'action de ma vue, c'est l'attention, qui ne produit aucune idée, mais qui, en intervenant dans l'activité des facultés qui en sont causes, les sert de manière à rendre ces idées plus nombreuses, plus variées, plus claires, plus lumineuses. Quelle erreur ne commettrait pas celui qui, au lieu de convenir que l'œil, dans la comparaison que nous avons faite, voyait mal, et que le télescope n'a fait que lui permettre de percer là où, sans son aide, il n'aurait jamais atteint, soutiendrait au contraire que l'œil est étranger à la vision, et qu'il n'y a que le télescope qui l'opère? Eh bien! l'erreur de M. Laromiguière soutenant que l'attention est notre première faculté, et que la sensibilité n'est qu'une capacité, est entièrement l'analogue de celle-là.

Ces développemens seraient sans doute suffisans pour dé-

truire l'opinion émise par M. Laromiguière à l'égard de cette sensibilité et de cette attention ; mais cet écrivain ayant apporté en preuve de son sentiment un grand nombre de raisons qui, conséquemment, sont contraires à celui que nous avons soutenu, et pourraient encore laisser les esprits incertains, il importe qu'à ce que nous avons avancé nous ajoutions la destruction au moins des principales.

Une de celles sur lesquelles cet auteur se fonde, c'est la grande influence que l'attention exerce sur le développement de l'intelligence, et le peu de part qu'y prend le nombre des sensations qu'on éprouve. Sans entrer à cet égard dans aucun détail, sans chercher à rétablir la vérité, que M. Laromiguière nous paraît altérer, quand il avance que tous les hommes ont à peu près les mêmes sensations, et que les sensations sont indifférentes au progrès des lumières, tandis que toutes ces lumières en découlent, avec des fruits, il est vrai, qui dépendent beaucoup des facultés qui les élaborent, nous nous contenterons de faire remarquer que cette objection, adressée par l'auteur à ceux qui ne pensent pas comme lui, est sans force contre nous, parce que nous avons été loin de nier l'attention, de méconnaître son importance et tout ce que nous pouvons lui devoir. Sans la rejeter, nous croyons seulement l'avoir considérée sous un jour qui est le seul conforme à son caractère et à son rôle.

L'ame n'est point cause de ses sensations, elles sont le résultat des mouvemens imprimés aux fibres du corps. Si l'ame était cause de ses sensations, elle se donnerait toutes les douleurs que nous éprouvons. Voici ce que soutient M. Laromiguière : voyons s'il est une de ces assertions qui soit véritable. *L'ame n'est point cause de ses sensations.* Quoi ! de l'aveu même de M. Laromiguière, c'est l'ame qui sent, et les sensations, résultat naturel de cette action de sentir, n'auraient pas cette ame pour puissance productive? Quelle contradiction ! Les sensations sont des choses réelles, nous ne présumons pas que M. Laromiguière en doute ; mais puisque, selon lui, ce n'est pas l'ame qui en est la cause, et que, par conséquent, elle se borne à les recevoir par la sensibilité, qui n'est qu'une capacité, qu'il ose nous dire qui, hors l'ame, en est l'agent, et les fait parvenir à cette dernière ? *Les sensations sont le résultat des mouvemens imprimés aux fibres du corps.* Du tout, ce sont les impressions qui sont le résultat des mouvemens imprimés aux fibres du corps, et non les

sensations qui sont le résultat de l'action de l'ame, percevant, en vertu de sa sensibilité, ces mouvemens imprimés aux fibres du corps ; mouvemens qui n'en sont point la cause, mais seulement la source et l'occasion, qui en provoquent la naissance, mais qui ne la déterminent pas, ce qui est l'œuvre de l'ame, qui ne les reçoit point faites, mais qui les forme. *Si l'ame était cause de ses sensations, elle se donnerait toutes les douleurs que nous éprouvons.* Cette objection n'est point juste. Nous ne voyons pas comment, en assurant que l'ame est la cause de ses sensations, ce qui est seulement soutenir que c'est à l'ame seule qu'est due la perception des impressions, c'est s'obliger à regarder cette ame, ainsi qu'on nous l'objecte, comme la cause de ces impressions, comme l'agent qui les détermine, comme l'agent qui nous irrite ou nous blesse, nous fatigue ou nous torture. Il n'y a pas en cela le moindre rapport. Cependant nous ferons remarquer que si, en un sens, on peut dire, avec beaucoup de raison, que c'est notre ame qui nous donne nos douleurs comme nos plaisirs, c'est en celui qu'elle nous procure la connaissance des mouvemens qui se passent en nous, des chocs que nous recevons de la part des objets qui communiquent avec nous, qu'elle nous procure la connaissance des impressions qui nous affectent et qu'elle nous fait percevoir, connaissance sans laquelle ces mouvemens, ces objets, leurs impressions, seraient pour nous comme s'ils n'existaient pas. Cela est tellement vrai, qu'il n'y a que les êtres animés qui souffrent et qui jouissent, tandis que ceux qui ne le sont pas ou ne le sont plus, ne peuvent avoir ni plaisir, ni peine ; témoins nos cadavres, en qui l'organisme n'est pas totalement détruit, et qu'on peut impunément torturer, ce qui n'arriverait certainement pas, si, ainsi que le prétend M. Laromiguière, prenant la cause occasionelle pour la cause déterminante, les sensations étaient le résultat des mouvemens imprimés aux fibres du corps [1].

Si M. Laromiguière a séparé d'une manière trop distante

[1] Nous ferons remarquer que, quand, d'un côté, nous avançons que c'est l'ame qui est cause des sensations, et que, d'un autre, nous nions que ces sensations soient le résultat des mouvemens imprimés aux fibres du corps, nous n'entendons point dire que l'action de l'ame suffit à leur production, et que les mouvemens imprimés aux fibres du corps ne concourent en rien à leur naissance. Nous voulons seulement soutenir que les impressions provoquent la formation des sensations, mais ne la déterminent pas; que c'est l'ame qui la détermine, qui ainsi les

la sensibilié et l'attention, dont il a fait deux choses essentiellement distinctes, tandis que l'une n'est jamais qu'une qualité de l'autre et de ses pareilles, ou qu'une de leurs manières de s'exercer, il a, conséquent dans cette conduite, qui nous paraît fautive, séparé les produits de l'une et de l'autre par un intervalle également immense. Mais, ne voulant point faire de ceci l'objet de notre examen, de toutes les raisons dont il s'appuie, nous ne répondrons qu'à une seule, parce qu'elle renferme, contre ceux qui ne pensent pas comme lui, un reproche que nous n'avons pas dessein de laisser planer sur nous.

« Si la sensation, dit-il, ne diffère en rien de l'idée sensible, il sera permis de dire que nous avons des idées aux pieds et aux mains, ou du moins, que c'est aux pieds et aux mains que nous rapportons certaines idées, puisque c'est là que nous rapportons certaines sensations. Des idées aux pieds !..... »

Si la sensation ne diffère en rien de l'idée sensible. Sans admettre cette distinction, parce que l'essence de ces deux choses, c'est-à-dire de nos sensations, quelles qu'elles soient, nous paraît la même, nous reconnaissons que celles-ci varient beaucoup. Il en est d'obscures et de claires, de superficielles et de profondes, de vagues et de précises, etc. *Il sera permis de dire que nous avons des idées aux pieds et aux mains.* Non, cela ne sera pas permis, et par une raison bien simple, parce qu'on ne peut pas le dire de la sensation, qui n'est qu'en l'ame, et non aux pieds et aux mains, ainsi que, d'après sa phrase, paraît le croire M. Laromiguière. Ce qui est aux pieds et aux mains, c'est l'impression, et non la sensation, qu'il confond ici évidemment avec elle. *Ou du moins, il sera permis de dire que c'est aux pieds et aux mains que nous rapportons certaines idées, puisque c'est là que nous rapportons certaines sensations.* Pour cela, oui ce sera permis, et nous ne voyons pas pourquoi il n'en serait pas ainsi. A quoi doit-on rapporter les idées, si ce n'est aux objets qui en ont provoqué la formation, et dont elles sont la connaissance? Pourquoi ne rapporterions-nous pas certaines idées aux pieds et aux mains, comme nous rapportons à une maison l'idée

produit, mais excitée à le faire par ces impressions, qui lui sont communiquées, et qui l'y obligent; car tel est le rôle de chacune de ces choses, rôle que déplace et confond la proposition de M. Laromiguière.

d'une maison, à un arbre l'idée d'un arbre? Rapporter les idées aux choses auxquelles elles se rapportent en effet, ce n'est point soutenir que ces choses aient faites elles-mêmes ces idées qu'on y rattache, mais seulement reconnaître que ce sont ces choses qui en ont été l'occasion, ce qui est fort naturel. *Des idées aux pieds !.....* Les détails dans lesquels nous venons d'entrer, nous justifient suffisamment de cette exclamation, à laquelle il serait facile de répondre par une analogue bien mieux adressée, en reprochant à l'auteur, ce qui résulte clairement de la phrase que nous venons d'analyser, de mettre aux pieds et aux mains la sensation. La sensation aux pieds !..... Quoi ! la perception d'une impression, un produit de l'ame [1].

Telles sont les observations auxquelles nous nous borne-

[1] Sans vouloir donner contre M. Laromiguière la preuve que la sensation soit formée dans le cerveau, et est un produit de l'ame, parce que le doute qu'il paraît en manifester ici n'est certainement que dans une phrase irréfléchie, et non pas dans son esprit, ni dans tout le reste de sa doctrine, nous allons, pour ceux qui en douteraient réellement, tâcher de le démontrer. Si la sensation n'est pas formée dans le cerveau, et n'est pas un effet de l'ame, elle doit être produite par les organes qui reçoivent les impressions, ou par ceux qui les transmettent, et y exister; mais c'est ce qui n'est point, et, de toutes les preuves que nous pourrions alléguer, nous n'en voulons qu'une, parce qu'elle est aussi concluante qu'irrécusable. On ampute la jambe à un homme pour une maladie grave de son pied; eh bien, long-temps après, dans cette jambe qu'il a perdue, à ce qu'il lui semble, cet homme éprouve encore quelquefois les douleurs qu'il avait l'habitude d'y ressentir. Certes, ces douleurs nouvelles, qui ont pour occasion et pour source l'état antérieur de son pied, n'existent point dans le membre qu'il n'a plus. Ce fait suffit bien pour prouver que les sentimens et les sensations ne sont que rapportés aux parties qui reçoivent et transmettent les impressions, mais qu'ils n'y existent point, et n'y sont pas formés : il n'y a que les impressions qui s'y trouvent. Ces sensations et ces sentimens sont produits dans le cerveau par le principe particulier qui l'anime, sous la provocation des impressions reçues, des ébranlemens organiques, qui ne sont que leurs causes occasionelles, et non leurs agens producteurs; impressions reçues, ébranlemens organiques, qui les provoquent après avoir été transmis, communiqués à ce principe, qui seul, d'après leur excitation, fait ces sensations et ces sentimens, les crée, non pas de rien, mais les fait toujours, parce que c'est lui seul qui possède le pouvoir de sentir ou de percevoir. S'il en est ainsi, ne faut-il pas nécessairement reconnaître un principe, une faculté particulière pour opérer cette production, faculté qui ne peut être que celle que nous avons nommée sensibilité, perception, laquelle représente ainsi une des opérations de l'ame, un de ses modes d'activité? Sans doute, cette activité n'est pas la plus haute que cette ame atteigne, elle est au contraire la plus faible et la moins indépendante, celle qui exige le moins d'efforts; mais, pour cela, elle n'en est pas moins activité; et, de ce qu'elle est telle, de ce qu'elle est peu prononcée et subordonnée aux impressions, c'est-à-dire aux mouvemens

rons pour défendre, sous le nom de sensibilité, parce que c'est sous ce nom seul qu'elle est attaquée, la première faculté que nous avons admise, et à laquelle nous avons également donné le nom de *perception*, dernière dénomination qui, nous l'avons déjà dit, nous paraît préférable, non que celle de sensibilité ne rende bien son caractère, mais parce qu'elle est en usage pour désigner une autre chose, les physiologistes l'employant pour indiquer la faculté en vertu de laquelle les diverses parties de l'économie se correspondent et se lient dans leurs mouvemens ou leur action ; dès-lors, parce qu'elle nous paraît plus capable de prévenir la confusion, les méprises, les disputes, auxquelles pourrait donner lieu une similitude de termes, dont, il faut le dire, ont quelquefois abusé, et des philosophes, pour dénaturer l'activité intellectuelle, et des esprits ombrageux, pour calomnier les philosophes. Ces mêmes observations, en permettant de juger combien M. Laromiguière s'est trompé sur le compte de la sensibilité et de l'attention, servent en même temps à dévoiler la cause de son erreur, qui tient à ce que cet écrivain n'a pas toujours su distinguer les impressions des sensations, à ce qu'il a confondu l'état de l'ame, recevant à son tour, par les communications qui existent entre elle et les organes, les impressions reçues en premier lieu par ces derniers, état où l'ame est en effet passive, mais où il n'existe en elle qu'une impression, et point de sensation, et l'état de l'ame agissant sur ces impressions qui la frappent, les sentant, les percevant, les convertissant en sensations, à l'aide de sa sensibilité ou perception, dont ces impressions viennent éveiller l'activité, état où l'ame est active, puisqu'elle donne lieu à un produit réel, à la sensation, qui n'existe qu'alors, où elle est active à des degrés divers d'intensité ; tantôt à un faible, c'est le cas que représente la sensibilité s'exerçant sans attention ; tantôt à un fort, c'est le cas que représente cette même sensibilité s'exerçant avec attention, ce qui arrive, ou quand nos sens sont frappés par un objet remarquable qui, en vertu de son importance, attirant tous nos regards de son côté, force notre perception de se fixer sur lui, ou bien quand le

du corps, qui l'excitent, est-ce une raison pour la regarder comme passivité. Se conduire ainsi, c'est agir comme celui qui nierait l'existence du calorique dans les degrés de température où on éprouve le froid, comme celui qui nierait qu'il y ait de l'action chez un homme qui agirait sous les ordres d'un autre, parce que ses mouvemens lui seraient commandés.

penchant et la volonté dirigent cette perception, et l'obligent de s'arrêter sur les objets que ces facultés recherchent, et désirent qu'elle étudie.

Encore une cause de l'erreur dans laquelle est tombé M. Laromiguière sur le compte de la sensibilité, remplacée dans son système par l'attention, c'est une méprise manifeste qu'il a commise, en cherchant de quelle manière se développent nos lumières, afin d'avoir occasion de déterminer sur cette base quelles sont nos facultés, et quelle en est la succession. Pour résoudre ces points importans, il nous montre dans quel ordre nous exerçons ces facultés, quand nous voulons acquérir une connaissance, au lieu de nous montrer dans quel ordre elles s'exercent, pour le même but, quand c'est la nature qui les conduit, ce qui devrait être son point de départ; car il est certain que c'est d'abord à la voix qu'elles s'éveillent, et que si nous parvenons à les animer et à leur imprimer une direction, ce n'est jamais qu'en second lieu; qu'après avoir reçu les leçons de cette nature, qui est notre premier maître, que par une espèce de retour sur ce qu'elle nous a appris, le désir de faire des observations ne pouvant éclore que sur des observations déjà faites par son moyen. Ayant commis cette méprise, est-il dès-lors étonnant que M. Laromiguière, au lieu de reconnaître la sensibilité pour la première faculté de l'intelligence, nous ait présenté pour telle la volonté dirigeant cette sensibilité? car, ainsi que cela doit être évident à tous les yeux, telle est la faculté qu'il a appelée *attention*, et qu'il n'a admise pour la première, que parce qu'il n'a pas saisi nos facultés dans leur commencement d'action, mais seulement dans ce retour d'action que la volonté y détermine, ainsi que nous avons eu occasion, plus d'une fois, de lui en reconnaître le pouvoir.

De même que M. Laromiguière rejette la sensibilité ou perception du nombre des facultés de l'intelligence, il rejette la mémoire, qu'il regarde comme un produit de l'attention, ou ce qui nous reste d'une vive sensation; ce que nous regardons comme une nouvelle erreur. En effet, pour pouvoir dire, d'abord, que la mémoire rentre dans l'attention, il faudrait que cette dernière pût rendre compte des faits qui lui sont attribués, mais c'est ce qui n'est pas. Pour en juger, rappelons ce qu'est la mémoire: la mémoire est cette faculté en vertu de laquelle se réveillent dans notre esprit, s'y représentent, des idées, soit sensations ou sentimens, soit autres, qui

déjà l'ont occupé, en vertu de laquelle ces idées reparaissent, même en l'absence de ce qui en fut l'occasion, et après avoir cessé d'y penser. Telle est la mémoire; or, comment trouver dans l'attention un pareil pouvoir : c'est impossible. Ce que peut l'attention, c'est, lorsqu'elle a concouru à la formation d'une idée, ce qui l'a rendue plus claire et plus précise, de disposer cette idée à être rappelée par la mémoire avec plus de facilité et d'exactitude. Ce qu'elle peut encore, c'est, lorsque la mémoire s'exerce avec elle, de faire que les souvenirs produits par cette mémoire deviennent plus vifs, plus sûrs et plus fidèles. Mais, faire tout cela, ce n'est point produire le souvenir, c'est seulement le disposer à être plus parfait, ou concourir à le rendre tel, ce qui est, en effet, le seul rôle que remplit l'attention à l'égard de la mémoire. Quant à cette autre assertion, que la mémoire est le reste d'une vive sensation, nous nous abstiendrons de la discuter, parce qu'on ne sait trop ce qu'elle veut dire, et que c'est certainement sans y avoir réfléchi que M. Laromiguière l'a émise. Pour dire que la mémoire est le reste d'une vive sensation, n'y a-t-il que les vives sensations dont on se souvienne, et ne se souvient-on pas également d'autres idées, des jugemens qu'on a portés, des désirs qu'on a eus? Ensuite, un souvenir reparaît après un temps souvent long, et en l'absence de l'idée qu'il représente, comme il est quelquefois plus vif que celle-ci, ce qui ne s'accorde guère avec cette manière de le caractériser, *un reste*, qui semble indiquer, et une suite immédiate, et une espèce d'affaiblissement. Ainsi donc, la mémoire est une faculté propre, spécifique, dont aucune autre ne peut représenter le caractère et les effets, et non, ni un produit de l'attention, ni un reste de sensation, manière de l'envisager d'autant plus singulière, qu'en la définissant ainsi, M. Laromiguière en fait ou l'une ou l'autre de deux choses qu'il a séparées par un intervalle infini; car on sait à quelle distance il met la sensation du produit de l'attention, cette attention de la sensibilité, cause de cette sensation.

A la manière dont, jusqu'ici, M. Laromiguière a considéré l'attention, il est à remarquer que cet auteur ne devait admettre qu'elle de faculté. C'est où devaient le conduire les principes qu'il a adoptés à son égard, s'il en eût fait une application rigoureuse, et qu'il les eût poursuivis dans toutes leurs conséquences. En effet, il rejette la sensibilité, et en

attribue les produits à l'attention, qu'il met à sa place ; il en fait autant à l'égard de la mémoire. Pourquoi donc ne pas supprimer également la comparaison, le raisonnement, la volonté ? car l'attention se retrouve également en elles, et y joue le même rôle que celui qu'elle remplit auprès de la sensibilité et de la mémoire. De même qu'elle ajoute à l'action de ces dernières, et qu'elle influe sur le caractère de leurs produits, elle étend l'action de celles-là, et fait varier la nature des idées et des désirs qu'elles déterminent. En agissant ainsi, du moins, M. Laromiguière nous eût fait apercevoir l'attention partout où elle existe, tandis que, dans son système, il borne à tort sa place, de manière à ne lui voir occuper qu'une partie de celle de la sensibilité et de la mémoire. M. Laromiguière s'est mis, à l'égard de l'attention, dans le même cas que M. Tracy à l'égard de la volonté, quand il la donnait pour l'unique cause de cette attention. Chacun d'eux a adopté, touchant l'une ou l'autre, des idées telles, que s'ils y eussent été conséquens, ils devaient en conclure que nous n'avons qu'elle de faculté. L'objection de tendre vers ce but a été faite au premier, qui l'a repoussée en disant que ce serait supprimer la comparaison et le raisonnement, qui représentent une activité réelle et distincte; mais, et nous croyons l'avoir prouvé, la sensibilité ou perception, comme la mémoire, en représentent aussi une réelle et distincte, de sorte que, malgré le désaveu de l'auteur, l'objection subsiste, ainsi que notre remarque.

Nous ne ferons aucune observation sur le système de M. Laromiguière relativement à la comparaison, au raisonnement et au jugement, puisque, comme lui, nous avons refusé le titre de faculté à ce dernier, pour ne l'accorder qu'aux deux autres.

Comme M. Tracy, Condillac, et presque tous les métaphysiciens, M. Laromiguière ne reconnaît, pour la production de nos désirs et de nos actes, qu'une faculté, la volonté. Comme les détails dans lesquels nous sommes entrés pour prouver que cette faculté ne peut tous les représenter, et que vouloir les y rattacher, c'est commettre une inconséquence, nous paraissent suffisans pour ne laisser aucun doute, nous n'y reviendrons pas. Attachons-nous seulement aux facultés secondaires qu'il réunit sous son nom.

Ces facultés sont au nombre de trois, le *désir*, la *préférence* et la *liberté*. D'abord, cette division nous paraît vicieuse, en ce qu'elle constitue en facultés distinctes des choses qui ne

diffèrent que de forme, d'apparence, et non pas de nature, car, comme le simple désir, la préférence n'est-elle pas un désir? un désir plus composé, si l'on veut, mais toujours un désir, ainsi que le vouloir après délibération. En effet, qu'est-ce que préférer une chose à une autre, si ce n'est avoir un désir plus vif qui l'emporte sur un plus faible, et le fait taire? et, qu'est-ce que la préférer, la vouloir après délibération, si ce n'est encore toujours la désirer, seulement avec plus de formes? Ensuite, peut-on appeler une faculté du nom de *désir*, et une autre du nom de *liberté?* N'y a-t-il pas là renversement d'idées? Le *désir* n'est qu'un produit de faculté, et non une faculté; l'admettre comme telle, c'est donc confondre l'effet et la cause. La *liberté* n'est pas non plus une faculté de l'ame, c'est seulement un bien, un avantage, une qualité que procure à l'homme la possession d'une faculté en vertu de laquelle il en jouit, mais non cette faculté même; bien, avantage, qualité, que M. Laromiguière restreint aux cas où nous délibérons nos déterminations, mais qui doit s'étendre, ainsi que nous l'aurions montré si le temps nous l'eût permis, à tous ceux où nous les choisissons; enfin, qui doit s'étendre autant que la volonté, dont elle nous paraît être l'attribut essentiel, ne pouvant concevoir la volonté sans liberté, et la liberté sans volonté.

Ici finit la tâche que nous nous sommes imposée. En l'achevant, nous sentons le besoin, d'abord de réclamer l'indulgence, ensuite de nous défendre d'un reproche que nous craignons surtout de nous voir adresser. Nous nous sommes permis de juger les ouvrages d'auteurs recommandables, peut-être cette conduite sera-t-elle blâmée; mais ne nous était-il pas permis de soutenir notre opinion, et de dire tout ce que nous avons cru être dans l'intérêt de la vérité. Au reste, nos observations, si d'ailleurs elles sont justes, touchent à trop peu des travaux de ces écrivains contre lesquels elles s'adressent, pour que leur gloire, méritée par bien d'autres titres, en éprouve la moindre atteinte. Si l'occasion nous a fait tomber sur quelques points de leurs doctrines qui nous ont paru défectueux, combien en renferment-elles d'autres dignes d'admiration! combien en renferment-elles qui nous ont été infiniment utiles, et pour lesquels nous ne cesserons de conserver à leurs auteurs une reconnaissance dont, en terminant, il nous paraît juste, comme il nous est doux, de placer le témoignage!

TRAITÉ *des maladies des artisans et de celles qui résultent des diverses professions, d'après* RAMAZZINI; par PH. PATISSIER, *D. M. P.* Paris, 1822. In-8°.

C'est une source de réflexions tristes et profondes, que le spectacle de tant d'arts qui semblent ne pouvoir fleurir que par la destruction lente de ceux qui les exercent, et ce sera toujours une pensée éminemment morale de rappeler aux heureux du monde, que leurs brillans salons, leurs meubles les plus élégans et les plus précieux, en un mot, presque tous les attributs d'un luxe somptueux, ne sortent des mains de l'artisan qu'après avoir laissé en lui les germes de maladies cruelles et d'une mort prématurée. Sans s'abandonner aux inspirations d'une philosophie chagrine, on peut sans doute demander s'il est indispensable que quelques parcelles d'or soient artistement appliquées sur des vases de métal ou de porcelaine, s'il est indispensable d'étamer, avec une substance mortifère, des glaces, dont les Grecs et les Romains se passaient d'ailleurs fort bien; si enfin, dans la préférence qu'on accorde à tel ou tel colifichet, on ne devrait pas prendre en considération la vie d'un grand nombre d'infortunés qui périssent lentement au milieu des vapeurs meurtrières du mercure, de l'arsenic et du plomb, etc. Je n'ignore pas que la peinture des dangers attachés aux arts périlleux, fût-elle portée à la connaissance de tous, n'empêcherait pas qu'il y eût des doreurs, des miroitiers, etc., parce que les progrès de la civilisation semblent avoir fait une cruelle nécessité de ces professions lucratives; on pourrait ajouter, d'ailleurs, que les ouvriers trouvent aussi bien les maladies et la mort au milieu de la houille, si nécessaire aux besoins de la société, que dans l'atelier du doreur qui alimente le luxe. Aussi, au lieu d'exhaler des plaintes stériles, est-il plus sage de s'appliquer à la recherche des moyens capables de préserver les artisans des dangers inséparables de leurs professions: cette partie de l'hygiène, dont la grande importance ne peut être contestée, a été, dans ces derniers temps, cultivée avec beaucoup de zèle par les médecins français. Depuis les premiers efforts du célèbre Fourcroy, qui ajouta beaucoup de notes utiles à la traduction de Ramazzini, la santé des artisans a été l'objet de travaux remarquables; mais les hommes qui les ont exécutés, ne s'étant occupés que de certaines professions

en particulier, et l'ouvrage de Ramazzini ayant singulièrement vieilli, nous manquions d'un traité qui offrît la réunion de tous les matériaux épars publiés sur cette partie de la science médicale ; M. Patissier a eu l'heureuse idée de rassembler ces matériaux en un corps d'ouvrage.

Dans son introduction, l'auteur trace l'historique du sujet qu'il s'est proposé de traiter ; il dit quel était l'état de la science à cet égard avant Ramazzini, et comment ce vieillard généreux, pénétré de douleur à l'aspect des maux que souffraient les infortunés vidangeurs, conçut le projet d'améliorer leur sort, comme celui de tous les artisans qui ne trouvent le soutien de leur vie qu'au milieu de causes tendant sans cesse à la détruire. L'illustre médecin italien reçut une récompense aussi flatteuse que méritée des étonnans efforts qu'il avait faits pour le soulagement de l'humanité ; son livre fut reçu avec enthousiasme par l'Europe savante ; il se fait lire encore avec fruit, après une période de cent vingt années.

Les médecins n'ont fait long-temps que copier Ramazzini. Ce n'est guère qu'à dater de la grande révolution opérée dans les sciences physiques, qu'on s'est éloigné des routes battues, et qu'on a véritablement étendu le domaine si heureusement exploité par le médecin de Modène. En France, MM. Hallé, Dupuytren, Cadet de Vaux, Parmentier, Darcet, sont ceux qui se sont occupés avec le plus de succès de la conservation de la santé des artisans, et de leurs maladies.

M. Patissier examine ensuite l'influence que les professions exercent sur les diverses maladies, et cherche surtout à faire connaître, par des considérations solides et bien présentées, l'action prophylactique qu'exerce sur certains ouvriers le contact d'un assez grand nombre de corps, comme l'huile, le savon, les émanations animales, etc. Il jette aussi un coup-d'œil sur la mortalité des professions et sur les moyens de la diminuer, et prouve, les faits à la main, que le riche, déjà si favorisé par les nombreuses jouissances qu'il se procure, jouit d'une vie bien plus longue, plus exempte d'infirmités, que le pauvre, en butte à toutes les privations.

Cette introduction, à laquelle on ne peut guère reprocher que sa brièveté, est terminée par une classification des maladies des professions : c'est, à quelques modifications près, celle qu'avait proposée Fourcroy.

L'auteur s'occupe d'abord des maladies des mineurs, des

doreurs, des miroitiers, des potiers de terre et d'étain, des peintres, etc., ouvriers qui travaillent divers métaux délétères, comme le mercure, le plomb, l'étain, le cuivre, etc. Il examine les différentes voies par lesquelles ces substances destructives s'introduisent dans l'économie animale, et jette un coup-d'œil rapide sur les moyens qu'on a proposés pour éviter le dangereux contact de leurs émanations. Le moyen prophylactique qu'il fait connaître le plus en détail, est celui qu'imagina, en 1818, M. Darcet, pour préserver les doreurs des vapeurs funestes du mercure et des acides minéraux, procédé dont la partie principale est un fourneau d'appel, qui entraîne avec force les vapeurs nuisibles, et qui peut s'appliquer à un assez grand nombre de professions. Par l'invention de ce procédé simple, facile à exécuter, l'auteur, honoré d'une couronne académique, legs philantropique du célèbre manufacturier Ravrio, a rendu un insigne service à l'humanité, et a bien mérité de l'Europe civilisée, pour laquelle une foule d'arts périlleux sont devenus un véritable besoin.

Dans les articles particuliers que M. Patissier consacre aux maladies de chacune des professions mentionnées plus haut, il a soin de faire connaître d'abord la partie du travail manuel et la nature des substances travaillées, qui sont susceptibles d'altérer la santé des ouvriers. De cette première exposition découle naturellement des considérations plus ou moins étendues sur les maladies nées des circonstances dans lesquelles les artisans se trouvent placés. Vient ensuite l'indication des moyens propres à les prévenir ou à les guérir. Ce serait se méprendre, que de chercher dans cet ouvrage une histoire complète des maladies qui s'y trouvant mentionnées ; on a dû seulement les considérer dans leurs rapports avec les causes particulières qui les font naître, excepté, toutefois, lorsqu'elles ont présenté un caractère *sui generis*. Tel est le tremblement mercuriel des doreurs, dont l'auteur donne une description assez étendue. Tout ce qui concerne les maladies des mineurs, des doreurs, des miroitiers, nous a paru très-bien proportionné à l'importance du sujet, et contenu dans des limites posées par un esprit sage, qui s'impose la loi de ne jamais sortir de son sujet, précision d'autant plus louable, que la matière qui nous occupe est une de celles qui offrent un vaste champ à des digressions pleines d'intérêt, dont le célèbre Ramazzini lui-même ne s'est pas fait scrupule d'allonger son ouvrage.

En intitulant son ouvrage : *Traité des maladies des artisans, d'après Ramazzini*, M. Patissier a voulu indiquer par là qu'il mettrait à contribution tout ce qui lui semblerait bon et utile dans le livre du médecin italien; en conséquence, beaucoup d'articles offrent des extraits de cet auteur, qui se trouvent compris entre deux crochets, pour éviter toute équivoque. Mais il y a un grand nombre de maladies inhérentes aux professions qui étaient inconnues à Ramazzini : la colique métallique, dite du Poitou, est de ce nombre. L'auteur, qui ne manquait pas de matériaux sur ce sujet, s'est peut-être montré un peu laconique. Je regrette qu'il n'ait pu consulter le travail de M. Luzuriaga, médecin espagnol, qui a bien étudié la colique saturnine à Madrid.

Il est malheureux que la confection des ustensiles les plus utiles et les plus simples entraîne des dangers véritables, et qu'on ne puisse fabriquer des vases de terre, par exemple, sans s'exposer à la funeste influence du plomb, qui entre, à l'état d'oxide, dans la matière du vernis, sans lequel ces vases sont peu propres aux usages domestiques. Toutefois, cette fabrication est bien moins dangereuse pour les ouvriers, que celle des ustensiles de cuivre, d'étain, de plomb, etc. : je remarquerai à cette occasion, et sous un autre point de vue, que cette vaisselle, grossière il est vrai, est beaucoup trop dédaignée, et qu'on pourrait souvent la substituer à des vases de cuivre ou de plomb, dont le danger a été généralement constaté, et dont l'aspect sinistre dans les cuisines, chez les marchands de vin, de liqueurs, etc., devrait inspirer un juste effroi à tous ceux qui connaissent les accidens que peut causer leur usage : eh! qui ne les connaît pas?

Les potiers d'étain sont exposés à des accidens beaucoup plus graves que les potiers de terre, parce que le métal qu'ils mettent en œuvre contient du plomb et de l'arsenic, dont les vapeurs, dégagées pendant la fusion, attaquent les organes de la respiration, et sont, d'après la remarque d'Etmuller, une cause fréquente d'asthme. M. Patissier pense, avec raison, que ces ouvriers doivent recourir à l'emploi du fourneau d'appel de M. Darcet. Fourcroy avait déjà émis une idée analogue, en leur conseillant de travailler dans une vaste cheminée en face d'une fenêtre.

Parmi les ouvriers qui travaillent les métaux, aucun ne porte une empreinte plus caractéristique de sa profession, que celui qui vit dans une atmosphère *cuivreuse*, pour

me servir de l'expression de l'auteur; son extérieur et sa figure ont beaucoup de ressemblance avec la matière qu'il met en œuvre; il a le teint d'un jaune-vert, les yeux et la langue de la même couleur; les cheveux sont verdâtres, les excrémens, les urines, les sueurs, les crachats ont la même teinte, laquelle se transmet aux vêtemens. Tous ces phénomènes sont produits par les molécules du cuivre, qui empoisonnent et consument lentement ceux qui les absorbent, de telle sorte qu'ils arrivent à la vieillesse vers le milieu de leur carrière.

L'article consacré aux maladies des vidangeurs est très-remarquable. M. Patissier fait l'historique des nombreux et déplorables accidens que cette dégoûtante profession a causés, à différentes époques, dans la seule ville de Paris. Il joint aux importans travaux de MM. Hallé, Dupuytren, Thénard, etc., des observations qu'il a recueillies à l'Hôtel-Dieu de Paris, et une analyse précise des moyens proposés pour garantir ces ouvriers des funestes effets de l'acide hydro-sulfurique, de l'hydrosulfate d'ammoniaque, de l'azote, et autres gaz qui s'échappent des fosses d'aisance : tels sont les réchauds ventilateurs, les éponges saturées du docteur Gosse, les tuyaux d'évent, et les fourneaux d'appel de M. Darcet, qui méritent encore ici la préférence. Du reste, l'auteur pense, sans doute avec raison, que les fosses mobiles inodores perfectionnées dispenseraient de toutes ces précautions, et rendraient les habitations plus saines et la profession des vidangeurs beaucoup moins dangereuse et moins dégoûtante. Avec cet appareil, on ne redoutera plus l'infection des puits, des caves, l'infiltration des murs, etc.; il n'y aura plus à craindre de *mite*, de *plomb*, et une foule de malheureux ne seront plus exposés à trouver un tombeau dans nos fosses d'aisance.

C'est un fait digne de remarque que les artisans qui se trouvent en contact avec les substances animales, en respirent et absorbent les émanations, jouissent d'une santé florissante, et ont la peau d'une fraîcheur et d'une finesse remarquables. On serait dans l'erreur si l'on croyait qu'il n'y a que les bouchers, les charcutiers, les cuisiniers, qui jouissent de ces avantages. M. Patissier s'est convaincu, en visitant des tanneries, des boyanderies, etc., que les ouvriers de ces usines ne courent point les dangers que les matières qu'ils travaillent et la malpropreté de profession leur ont fait supposer. S'ils

contractent quelques maladies, elles sont le résultat de l'humidité à laquelle ils sont exposés, ou des efforts fatigans inséparables de leurs travaux.

Notre auteur, dont les laborieuses recherches semblent n'avoir omis aucune profession, ne devait pas oublier la sienne. L'article qu'elle lui a fourni, n'est pas l'un des moins intéressans de son livre. Les médecins, dit-il, doivent être mis au nombre de ceux auxquels s'applique cet adage : *Aliis inserviendo consumuntur, aliis medendo moriuntur.* Voltaire, qui, en plusieurs endroits de ses ouvrages, donne des témoignages de son estime au corps des médecins, a fait remarquer que, parmi les centenaires, il n'y en avait pas un seul qui fût de la faculté. On conçoit facilement que la fréquentation habituelle des malades, l'air insalubre des hôpitaux, des amphithéâtres, etc., ne sont pas de nature à conduire à une extrême vieillesse ; mais ce n'est pas seulement à vivre quelques années de moins que les autres, que se bornent les désavantages que présente la profession de médecin. On sait assez que le courage, autant que l'amour de l'humanité, les retient au milieu des épidémies les plus meurtrières, et qu'ils trouvent souvent des germes funestes de maladies et de mort dans les objets même de leurs études. M. Patissier en rapporte un exemple frappant : plusieurs candidats en médecine, du nombre desquels se trouvaient MM. Chambon et Fourcroy, furent tellement infectés par une vapeur échappée d'un cadavre qu'ils disséquaient, que tous en furent gravement malades, et que l'un d'eux en mourut le troisième jour.

En général, moins nuisibles, moins délétères que les minéraux, les végétaux et les émanations qui s'en dégagent, soit lorsqu'on les travaille, soit pendant qu'ils se décomposent, sont infiniment moins dangereux et moins funestes aux ouvriers ; aussi les maladies qui attaquent les boulangers, les meûniers, les amidoniers, les ramoneurs, les chanvriers, etc., ne sont-elles point comparables, pour le nombre et le danger qu'elles produisent, à celles des mineurs, des doreurs, des miroitiers, des vidangeurs, etc., etc. D'un autre côté, les molécules et les émanations végétales bornent presque toujours leur action aux voies respiratoires, et n'affectent que très-peu le système nerveux. Quant aux affections déterminées par les exhalaisons des marais, des étangs, des ruisseaux destinés au rouissage du chanvre, il est présumable que l'humidité y

concourt plus puissamment que les émanations végétales. Dans les professions dont il s'agit, comme dans celles qui nous ont précédemment occupé, on en trouve quelques-unes qui préservent les artisans de certaines maladies ; ainsi, on a observé que les fabricans d'huile et de savon n'étaient point atteints de la peste.

Il y a certaines professions, dans l'exercice desquelles on se trouve à la fois ou alternativement exposé à l'action nuisible des substances des trois règnes de la nature : telles sont celles du chimiste, du pharmacien, du droguiste, dont plusieurs ont éprouvé des maladies et des accidens mortels, par suite des opérations dangereuses et souvent imprudentes auxquelles ils se sont livrés. M. Patissier en cite plusieurs exemples ; on pourrait en ajouter bien d'autres. Les chimistes surtout ont toujours montré dans les périlleuses recherches un courage voisin de la témérité. Plusieurs d'entre eux n'ont pas craint d'exposer leur vie pour obtenir un nouveau produit ou une combinaison nouvelle, sans avoir en perspective les honneurs et les récompenses qui guident d'ordinaire les hommes au milieu des dangers.

Beaucoup de professions sont doublement nuisibles à la santé, et par les opérations particulières qu'elles nécessitent, et par les circonstances défavorables dont elles ne peuvent être séparées. M. Patissier a fait une classe particulière des maladies qui résultent de l'exercice de ces professions, sous le titre de *maladies causées par l'humidité*. Je crois que ce titre est défectueux, et qu'on aurait pu d'ailleurs rapporter à cette classe plusieurs maladies des artisans, comprises dans d'autres divisions de l'ouvrage ; on a renfermé dans cette catégorie la plupart des ouvriers exposés à l'humidité pendant leur travail, ou plutôt qui vivent sous l'influence permanente de cet agent, l'un des plus funestes dont l'homme puisse éprouver les effets, tels sont les blanchisseurs, les teinturiers, les marins, les mariniers, les déchireurs de bateaux, les maraichers, les baigneurs, les pêcheurs, etc. La plupart de ces ouvriers sont tourmentés par des catarrhes chroniques incurables, et assaillis de rhumatismes ; ils sont aussi très-exposés à des crevasses douloureuses des mains, aux ulcères atoniques des jambes, au scorbut, etc. A l'occasion de cette dernière maladie si funeste aux marins pendant les voyages de long cours, l'auteur donne un extrait des précautions sanitaires observées par le célèbre Cook, qui, pendant un voyage de trois ans, ne perdit qu'un seul homme

sur cent dix-huit dont se composait son équipage. Ce résultat prouve quelle heureuse influence exerce une prophylactique sage et éclairée, dans les circonstances même les plus défavorables, et de combien de maux on peut se préserver, en se conformant aux préceptes de l'hygiène dans le cours d'une vie à peu près heureuse.

Quoique M. Patissier annonce avoir composé son ouvrage d'après Ramazzini, dans les différentes parties dont nous avons parlé jusqu'à présent, il a puisé davantage dans son propre fonds que dans l'auteur italien ; il n'en a pas été tout à fait ainsi, du moins pour plusieurs professions, lorsqu'il a eu à traiter des maladies causées par *l'excès* ou le *défaut d'exercice*. Le savant Ramazzini, scrutateur habile des mœurs des anciens, lui a offert des matériaux utiles sur certaines affections provenant d'exercices peu usités de nos jours, comme ceux auxquels se livraient les athlètes, les lutteurs, les coureurs, les gladiateurs, etc. Mais, pour mettre à profit les recherches du vénérable médecin de Modène, il fallait retrancher des digressions et des longueurs familières à la vieillesse qui sait ; l'auteur l'a fait sans scrupule, peut-être l'en blâmera-t-on : pour moi je pense qu'il aurait pu être plus hardi encore.

L'article le plus remarquable de cette section est celui qui a pour objet les maladies des agriculteurs, dont la profession utile, honorable, a été célébrée et justement honorée par les poètes, mais qui est moins heureuse, beaucoup moins salubre qu'ils ne l'ont insinué, et qu'on ne le croit encore communément. Souvent, dans un âge peu avancé, l'agriculteur est assailli d'infirmités, fruit trop ordinaire d'un travail dur et pénible, en butte aux intempéries de l'atmosphère et aux funestes influences de l'humidité. Fréquemment mal vêtu, mal nourri, plus mal logé encore, sa résistance vitale est peu en rapport avec la gigantesque apparence de ses forces musculaires; aussi peu de jours de maladie l'affaiblissent beaucoup, et son instinct lui demande sans cesse des fortifians qui sont moins nuisibles peut-être qu'on pourrait le supposer, même dans les maladies inflammatoires. C'est sans doute après avoir fait de semblables remarques que Ramazzini avait cru devoir s'élever avec énergie contre les saignées et les purgatifs dont on abusait si étrangement de son temps chez les gens de la campagne. M. Patissier a bien fait de reproduire ces sages réflexions que nous pourrions offrir avec quelque raison

à certains praticiens de nos jours, pour lesquels la sangsue, symbole de l'épuisement, est devenue une sorte de panacée.

Immédiatement après les maladies provenant d'un excès d'exercice d'un ou de plusieurs appareils d'organes, viennent celles que produit l'état opposé, c'est-à-dire, l'inaction, ou le défaut d'exercice partiel ou général. L'auteur n'a pas entrepris de traiter de toutes les professions sédentaires, dont beaucoup sont analogues par leurs résultats : une pareille marche aurait entraîné des répétitions fastidieuses ; il a donc pris le parti fort sage de présenter des considérations générales, applicables au plus grand nombre ; il a rapporté en conséquence les maladies des artisans sédentaires à quatre causes principales, savoir : le défaut d'exercice en plein air, les habitations mal saines, les matières mises en œuvre, et l'attitude plus ou moins défavorable qu'ils sont obligés de conserver en travaillant. L'action de ces causes est évidente dans une multitude de professions plus ou moins nuisibles à la santé, comme celles des imprimeurs, des tailleurs, des cordonniers, des tisserands, des portiers, etc., etc., obligés de travailler dans des lieux plus ou moins resserrés, dans des positions gênantes, et sur des matières diverses.

Parmi les hommes qui mènent une vie sédentaire, M. Patissier ne devait pas oublier les gens de lettres qui, suivant la remarque de Rousseau, vivent le plus assis, pensent le plus, et sont par là les plus malades de tous les hommes. Sans examiner ici, si, comme l'a dit plaisamment Destouches, les gens d'esprit sont peu propres à engendrer leurs semblables, nous ferons remarquer que deux organes essentiels à la vie souffrent de la continuité des travaux littéraires, le cerveau en butte à une excitation permanente, et l'estomac trop souvent dérangé dans ses importantes fonctions ; aussi les savans et les hommes de lettres succombent-ils fréquemment aux affections de l'encéphale et aux dérangemens de l'estomac.

Le livre du docteur Patissier a été principalement composé dans la vue de réunir en un corps d'ouvrage tous les documens que nous avons sur les maladies des professions ; c'est une entreprise utile, que l'auteur a bien conçue et exécutée avec talent et succès. S'il y a dans ce Traité beaucoup de professions qui laissent à désirer des recherches ultérieures, il y en a aussi un plus grand nombre traitées d'une manière satisfaisante et à peu près complète ; et il serait peu juste de reprocher à

l'auteur des lacunes qu'il n'était pas en son pouvoir de combler : n'eût-il fait, à cet égard, que présenter dans son ouvrage le programme des travaux qui n'ont pas encore été exécutés sur la santé des artisans, il eût encore bien mérité de la science, en appelant l'attention des médecins sur cet objet important.

Il y a dans ce Traité plusieurs professions qui, au lieu de former le sujet de chapitres séparés, auraient pu être réunies sous une dénomination générique : de cette manière on eût épargné des détails et des divisions peut-être superflus ; je pense également que l'auteur considère comme professions certaines manières d'être dans la société, qui ne doivent point être envisagées comme telles : de ce nombre sont les *rentiers*, les *nourrices*, *etc.*

Peut-être reprochera-t-on à M. Patissier d'avoir fait un ouvrage mixte avec des fragmens de Ramazzini et des recherches qui lui sont propres, et de n'avoir ainsi, ni composé un livre entièrement nouveau, ni reproduit le texte complet de son modèle, avec des notes supplémentaires. Quant à moi, je crois qu'on doit féliciter l'auteur de ce sentiment délicat et véritablement français, qui l'a porté à faire plus que citer Ramazzini, et à honorer par cela même le fondateur de la médecine des professions ; je pense en outre qu'on doit le remercier de nous avoir épargné des longueurs fatigantes et des digressions inutiles, connues de tous ceux qui ont lu le savant et vénérable médecin de Modène.

I. BRICHETEAU.

MÉDECINE *pratique*, *éclairée par l'anatomie et la physiologie pathologiques;* par JEAN CRUVEILHIER, *Docteur en médecine*, *Membre de plusieurs Sociétés savantes.* Paris, 1822. In-8°. (Premier cahier.)

Tandis que la capitale surabonde de jeunes médecins qui, mesurant plus ou moins bien leurs forces, s'élancent avec ardeur dans la carrière de la littérature médicale, quelques grandes villes de France fournissent aussi leur contingent. Il faudra désormais comprendre dans ce nombre la ville de Limoges, où s'est fixé depuis plusieurs années le docteur Cru-

veilhier, qui avait débuté d'une manière si honorable, en publiant un essai rempli de faits et de vues utiles sur l'anatomie pathologique. Habitant, dit cet excellent médecin, ma ville natale, où mes affections m'ont ramené, où de nouvelles affections plus puissantes me fixent et m'enchaînent, je n'ai point oublié les obligations que m'impose la noble et pénible profession à laquelle je me suis voué. Servir l'humanité et la science par tous les moyens possibles, consacrer à la méditation tous les momens que me laisse la pratique, publier mes revers comme mes succès, voilà la tâche que m'appelle à remplir la confiance de mes concitoyens. Nous prenons acte des promesses de M. Cruveilhier, nous sommes sûrs d'avance qu'elles ne seront pas vaines, et nous avons lieu d'espérer qu'à l'avenir, rien de ce que peut présenter une ville populeuse ne sera perdu pour la science médicale, honorable exemple, qu'il serait si facile d'imiter dans les autres villes de France, où tant de médecins instruits ne manquent que de zèle et d'émulation.

L'ouvrage où M. Cruveilhier a pris la résolution de déposer les fruits de son expérience et de ses recherches, n'est point un journal ni un recueil périodique; l'auteur ne prend aucun engagement à époque fixe pour la publication de ses cahiers; il ne les mettra au jour que lorsqu'il aura des matériaux suffisans; par conséquent, il ne sera pas obligé d'avoir recours à du remplissage pour atteindre un volume et une pagination convenus : ce qui est d'un favorable augure.

L'avant-propos de la Médecine pratique pourrait seul faire l'objet de remarques importantes. L'auteur y élève diverses questions relatives aux véritables influences qu'exercent les vers intestinaux, l'éruption des dents sur la santé des enfans, et paraît convaincu qu'on a jusqu'à ce jour beaucoup trop pris en considération, ou du moins envisagé sous un faux point de vue, les phénomènes pathologiques qui s'y rapportent en apparence, etc.

M. Cruveilhier s'occupe d'abord du croup, au sujet duquel il paraît convaincu de cette vérité consolante, qu'il est toujours possible d'arrêter les progrès de cette redoutable maladie, lorsque le médecin est appelé en temps opportun. Parmi les moyens qu'il recommande pour y parvenir, il met au premier rang les saignées répétées jusqu'à la décoloration complète de la face, peut-être aurait-il pu dire jusqu'à la syncope. Pendant qu'on dégorge lentement les parties enflammées,

on ne peut trop approuver le conseil que l'auteur donne de recourir aux derivatifs les plus énergiques, placés de manière à détruire dans son origine, ou à juguler, comme le disaient Stahl et Baglivi, la congestion rapide et funeste qui se forme à l'intérieur du conduit aérien, ainsi que les premiers linéamens de la fausse membrane qui menace de l'oblitérer.

Dans ses recherches sur l'hydropisie aiguë des ventricules du cerveau chez les enfans, l'auteur s'attache d'abord à déterminer quels sont les phénomènes précurseurs de cette maladie : point de doctrine qu'il est d'autant plus utile d'éclaircir, que l'époque de l'invasion est presque toujours la seule où l'on puisse attaquer avec succès la redoutable maladie dont il s'agit. Un bon nombre d'observations a conduit M. Cruveilhier à regarder comme signe caractéristique de l'hydrocéphale interne, l'inégalité de la respiration, alternativement lente et précipitée, et par fois suspirieuse. Il regarde comme venant immédiatement après ce signe pathognomonique, l'irrégularité du pouls et l'affaiblissement des fonctions, sensations, etc. Nous faisons des vœux pour que les assertions de l'auteur soient exactes, et surtout que les résultats trompeurs (*fallaces*) de l'expérience ne viennent pas les contredire.

M. Cruveilhier a également noté quelques altérations propres à l'hydrocéphale aiguë, dont l'observation ne paraît pas avoir jusqu'à ce jour suffisamment constaté l'existence : tels sont la dilatation excessive de la cavité digitale, et le ramollissement des parois des ventricules cérébraux. Affligé de voir que les saignées pratiquées par les procédés ordinaires n'étaient suivies d'aucun succès, il eut recours à une nouvelle phlébotomie, qu'il pratique sur la pituitaire. Pour faire cette opération, notre auteur a imaginé une espèce de scarificateur analogue au lithotome caché. Deux observations font foi des bons effets obtenus par la scarification des fosses nasales pratiquée à l'aide de cet instrument, auquel on donne le nom de *phlébotome de la membrane pituitaire*.

La plus grande partie du cahier de M. Cruveilhier est remplie par une dissertation sur une affection peu connue et encore non décrite, qu'il nomme maladie *gastro-intestinale* des enfans, *avec désorganisation gélatiniforme*. Après avoir donné de cette maladie, pour ainsi dire nouvelle, une définition qui n'est qu'une description très-abrégée, il expose à quelle occasion il a eu connaissance des premières observa-

tions relatives à la dégénération gélatiniforme des intestins, et comment une épidémie qui régna aux environs de Limoges, en 1819, l'a mis à même de recueillir les faits qui servent de base à sa monographie.

Ces faits assez nombreux paraissent avoir été recueillis jour par jour avec une scrupuleuse exactitude, et offrent tous les détails désirables sur les causes, les symptômes, et les lésions de tissus propres à cette funeste maladie. Quelques observations sont à la vérité un peu longues, mais l'auteur peut trouver une excuse dans le besoin qu'il avait de documens sur une maladie qui s'offrait à lui pour la première fois. Rien, en effet, ne doit paraître inutile, quand rien n'existe encore.

Après l'exposition des faits, l'indication du traitement, et l'examen des cadavres des malades qui ont succombé, vient la description générale de la maladie, qui n'est que le sommaire et la conséquence des faits observés.

L'ensemble des causes indiquées par l'auteur peut être rapporté à l'action qu'exercent sur le tube digestif des enfans des alimens insalubres et peu en rapport, par leur quantité ou leur qualité, avec les forces digestives, lors du sevrage ou pendant les accidens de la dentition.

Les principaux symptômes de la dégénération gélatiniforme des intestins sont un dévoiement avec des selles verdâtres, de la tristesse, de l'abattement, de la mauvaise humeur, une soif inextinguible et tout à fait caractéristique, un amaigrissement sans fièvre ni chaleur à la peau, etc.; dans la suite, ou dans ce que M. Cruveilhier appelle la seconde période, car il en admet deux, il se manifeste des nausées, des vomissemens; les selles deviennent fétides et semblables à des épinards cuits; il survient des syncopes, un refroidissement des extrémités; le pouls est lent, irrégulier, l'anxiété extrême; il y a un assoupissement remarquable, continuellement interrompu par des cris aigus; enfin, des mouvemens convulsifs, le marasme, une mort lente et insensible terminent cette série de symptômes : pendant toute leur durée, phénomène remarquable, les facultés intellectuelles restent intactes.

L'examen des cadavres offre une désorganisation gélatiniforme de l'estomac et des intestins, avec épaississement des parois de ces viscères : on y remarque quelquefois des perforations plus ou moins considérables, mais jamais aucune trace de phlegmasie.

M. Cruveilhier fait des efforts plus louables que fructueux pour découvrir la nature intime de cette maladie, qu'il rapproche des ramollissemens du cerveau, de la rate, et autres viscères splanchniques. Si l'on considère que nous ne connaissons l'essence de rien, on parvient bientôt à se convaincre que ces sortes de combinaisons de l'esprit conduisent rarement à quelque résultat utile, quelle que soit la sagacité qu'on y apporte. L'auteur remarque que la dégénération gélatiniforme de l'estomac et des intestins a beaucoup d'analogie par ses symptômes avec l'hydrocéphale interne, analogie singulière par rapport au siége si différent de ces deux affections : il cherche à expliquer cette ressemblance par l'influence réciproque des deux centres nerveux qui ont de tout temps joué un si grand rôle dans les explications physiologiques [1]; si cette explication n'est pas démonstrative, elle est au moins très-ingénieuse.

M. Cruveilhier a, sans contredit, été plus heureux, lorsqu'il a entrepris d'expliquer la plus ou moins grande gravité des symptômes de la maladie décrite dans son ouvrage, par la nature des lésions de tissus qui la constituent. C'est ainsi, par exemple, qu'il rend assez bien raison du calme extraordinaire de l'organe central de la circulation, au milieu de symptômes si imminens et d'un désordre qui semblerait devoir exciter un grand trouble dans les fonctions.

Quoique récemment connue, cette maladie de l'enfance a présenté des indications thérapeutiques assez précises et bien consolantes pour l'avenir. L'un des moyens que l'auteur recommande le plus, et qu'il assure ne lui avoir point manqué lorsqu'il a pu l'employer d'une manière convenable, est l'abstinence presque complète des boissons. A la vérité, cette prescription est fort difficile à exécuter, attendu qu'il faut être inflexible et sourd aux cris des malades pressés par la soif la plus vive. Les narcotiques, et principalement l'opium administré à l'intérieur et en lavement, ont eu du succès; on voit, dans plusieurs observations de guérison, que ce médicament y joue un grand rôle, si ce n'est le principal.

La dissertation qui nous occupe est terminée par des considérations qui tendent à prouver que le ramollissement gélatiniforme existe quelquefois chez les jeunes gens et les adultes; on y analyse quelques faits de perforations de l'estomac, re-

[1] Le cerveau et le centre épigastrique.

cueillis sous les yeux de M. le professeur Chaussier; on y en joint d'autres plus ou moins analogues; mais tous, considérés dans leur ensemble, sont loin d'offrir un résultat satisfaisant, ainsi que l'auteur en fait lui-même la remarque. Il est difficile, en effet, de décider, après un examen attentif, si les individus dont il s'agit dans ces dernières observations ont succombé à des inflammations et à des affections gangréneuses de l'estomac.

Le premier cahier de la Médecine pratique de M. Cruveilhier offre à la fin quelques notices qui ne sont pas sans intérêt; elles ont rapport aux tubercules pulmonaires, à un nouveau bandage pour la fracture de la clavicule, et à un remède nouveau contre les fièvres intermittentes.

L'objet des recherches de l'auteur sur les tubercules pulmonaires est d'établir qu'ils ont leur siége dans les vésicules bronchiques; ces recherches ont été faites sur de grands animaux, et principalement sur le bœuf. D'après la nouvelle description que M. Cruveilhier donne de ce développement de l'affection tuberculeuse, on pourrait y distinguer quatre états ou périodes différentes : reste à savoir maintenant si la phthisie tuberculeuse suit la même marche chez l'homme, et si l'anatomie pathologique comparée peut être ici d'un grand secours.

Le nouveau remède que l'auteur dit avoir employé six fois avec succès contre les fièvres intermittentes est l'extrait mou des fruits mûrs du lilas (*syringa vulgaris*). Sans doute que les praticiens s'empresseront de répéter les expériences de M. Cruveilhier, dont l'utile découverte nous fournirait un fébrifuge indigène à un prix très-modique.

Tel est l'exposé des travaux qu'un jeune médecin a exécutés seul, pendant les premières années de sa pratique, dans une ville dont la population est d'environ trente mille individus. Cet exposé parle assez haut en faveur de M. Cruveilhier, et dispense des éloges qu'il a si bien mérités; c'est d'ailleurs un devoir bien doux pour l'auteur de cet article de rendre justice au zèle éclairé et au talent remarquable de son ancien camarade, avec l'assurance que, cette fois, l'amitié ne sera point accusée d'un dévouement aveugle et d'une indulgente partialité.

I. BRICHETEAU.

De *la variole ou petite vérole, de la vaccine ou cow-pox, d'après l'importante découverte des* propriétés vitales *des* principes variolique et vaccin, *etc.*, *doctrine* entièrement nouvelle, *qui enseigne* pourquoi l'homme est apte à la petite vérole, et comment il peut en être préservé par le vaccin; *doctrine, enfin, qui* ouvre *à l'art médical* une nouvelle carrière d'étude du plus haut intérêt social; *opuscule humblement dédié aux souverains magnanimes de la sainte alliance,* etc., etc., etc.; par Marie-Charles Salles, *de Valognes, département de la Manche, Docteur en philosophie et en médecine, etc.* Valognes, 1822. Petit in-8°. de xi-84 pages, avec cette épigraphe :

> Pour préserver l'humanité de la peste variolique, il n'y a que les souverains!

Après le bonheur d'avoir fait une découverte utile, le premier besoin pour un philantrope est d'en étendre le bienfait à toute l'espèce humaine. Or, quel meilleur moyen de le répandre, que de s'adresser aux souverains que la providence a placés sur leurs trônes élevés, afin qu'ils puissent mieux voir les misères du peuple, et y remédier plus facilement, comme le dit Massillon. M. Salles a donc été conséquent, lorsqu'il s'est adressé aux monarques pour leur faire part de son importante découverte. Voici en quoi elle consiste :

1°. Dans l'indication d'une aptitude innée, égale, et individuelle de l'homme de toutes les régions de la terre, à concourir, une fois dans sa vie, dès le sein de sa mère, jusqu'à sa mort, à un *phénomène vital*, qu'il nomme d'*incubation* : ce que déterminent également, par leur introduction spontanée ou artificielle, l'un et l'autre principes variolique et vaccin;

2°. Dans l'indication des propriétés vitales d'incubation et de reproduction, dont jouissent les principes variolique et vaccin;

3°. Dans l'indication de la nature précise de la petite vérole et de la vaccine, et de leurs différences avec la petite vérole volante et la fausse vaccine;

4°. Enfin, dans l'indication du travail d'excrétion et d'expulsion qui succède également chez les variolés et les vac-

cinés, aux phénomènes de reproduction des principes variolique et vaccin.

M. Salles commence par déclarer que sa doctrine étant établie d'après le petit nombre de lois assignées à la nature, il n'a rien à craindre du côté de la critique, sauf sous le rapport du style. Qu'il se rassure, le sujet de son ouvrage est trop important pour que nous descendions à des chicanes grammaticales. Nous ne nous étonnerons même pas de ne trouver dans cet écrit *que des propositions et des conséquences;* et, bien loin de demander, comme il le craint, *le détail des expériences* d'après lesquelles il les établit, nous lui accordons que cette *narration eût été fastidieuse pour tout lecteur bénévole*, *et inutile à l'homme de l'art à qui sa profession commande d'expérimenter lui-même*, *pour vérifier la nouvelle doctrine qui lui est proposée.*

« Le *nombre* de *ses* vaccinés a placé M. Salles au premier rang des vaccinateurs français. » Ce fait seul suffit pour que nous nous plaisions à reconnaître dans M. Salles un citoyen utile, nous dirons même, digne d'une récompense nationale.

Il résulte de la lecture de son livre que, si la vaccine préserve de la petite vérole, ce n'est pas, comme on le pense, parce que le virus de celle-là neutralise le virus de celle-ci, mais parce que le *vaccin s'incube dans l'homme par le même moyen que s'y incube le principe variolique lui-même.* Il est évident que l'auteur doit se féliciter *d'avoir ouvert la carrière de l'incubation et de la reproduction vitale et similaire chez l'homme*, *des principes morbifiques*, *doués de propriétés vitales propres à produire un étonnant phénomène dans l'économie animale.* Nous nous garderons de troubler la satisfaction que lui fait éprouver sa découverte, et nous abandonnons à des critiques chagrins de lui dire qu'elle se réduit à ceci : la plupart des hommes sont prédisposés à la variole, et la vaccination annulle cette prédisposition.

S'il n'y a réellement rien de neuf, sous le rapport de la science, dans l'opuscule de M. Salles, il y a du moins quelques idées neuves en pratique, et qui seraient utiles, si on exécutait le plan qu'il propose. L'expérience lui a fait connaître tous les inconvéniens qui s'opposent à la propagation de la vaccine. Pour en généraliser complétement les bienfaits, il pense 1° qu'elle doit être pratiquée par des vaccinateurs ambulans, payés par le gouvernement, et nommés *à vie*; 2° qu'elle doit être rendue obligatoire pour tous ceux qui

n'ont pas eu la petite vérole; 3° qu'il faut obliger tout vacciné à justifier du résultat de sa vaccination par un certificat authentique, 4° enfin, que la vaccination doit être organisée administrativement dans tous les pays.

La partie de la brochure de M. Salles, relative à ces propositions, offre un véritable intérêt. On y voit, non sans étonnement, que, depuis dix ans, il a vacciné trente mille sujets dans quatre à cinq cents communes des arrondissemens de Valognes, Cherbourg, Coutances et Saint-Lô, et que douze à quinze cents francs par an suffiraient pour faire jouir cent cinquante à deux cents communes des bienfaits de la vaccination ambulante, régulière et gratuite. Qui aurait, après cela, le courage de plaisanter sur l'enthousiasme qui porte M. Salles à proposer l'achat de son opuscule, *par éditions tirées à deux mille exemplaires*, aux souverains de la sainte alliance, et son espoir de voir chaque préfet en acheter une édition entière pour être distribuée dans chaque département de la France.

Néanmoins, nous ne pouvons nous empêcher de faire ici une réflexion. Puisque M. Salles désire si ardemment la propagation de sa doctrine, n'est-il pas étonnant qu'il s'en réserve le monopole. Sans doute, son opuscule est une propriété que personne ne saurait lui ravir sans injustice, mais en coûterait-il à sa philantropie d'en faire l'abandon généreux à la librairie européenne; comment concilier son désintéressement avec l'avis menaçant contre les contrefacteurs, placé en tête de son livre, et le zèle qu'il témoigne pour la propagation de la doctrine de l'*incubation*? Enfin, car il faut tout dire, quatre-vingts éditions tirées à deux mille pour la France, autant sans doute pour l'Allemagne, autant pour la Russie, autant pour l'Angleterre, autant pour l'Espagne, autant pour l'Italie, autant, enfin, pour la Grèce, qu'il serait cruel de priver de ce livre si précieux, tout cela ferait arriver dans la bourse de M. Salles la somme de 700,000 francs, à raison de 1 fr. 25 centimes l'exemplaire. Si les trois autres parties du monde voulaient participer au bonheur de posséder son ouvrage, ce que nous lui souhaitons, jamais philantropie n'aurait certes été plus grassement payée.

De *la Médecine opératoire, par* R.-B. Sabatier, *nouvelle édition, faite sous les yeux de M. le baron* Dupuytren, *par* L.-J. Sanson, *Docteur en chirurgie de la Faculté de Paris, Chirurgien-adjoint du troisième dispensaire*, *et* L.-J. Bégin, *Chirurgien aide-major à l'hôpital militaire d'instruction de Metz.* Paris, 1822. (Tom. I et II). In-8°. de xx-538 et 535 pages.

Il est des livres qui ne vieillissent jamais, parce qu'ils retracent des faits importans ou des préceptes fondés sur l'expérience. L'ouvrage de Sabatier est du petit nombre de ces productions, qui, réunies, ne formeraient pas une bibliothèque considérable. Il faut des siècles pour qu'il soit nécessaire de refondre de pareils écrits, mais chaque année la science fait des progrès, et, lorsqu'on les réimprime, il convient d'y ajouter les travaux des contemporains. C'est ainsi que MM. Sanson et Bégin ont cru qu'il serait utile d'imiter Lafaye, à qui l'on doit d'excellentes additions au Cours d'opérations de Dionis; c'est sous les auspices de M. Dupuytren qu'ils offrent au public une nouvelle édition de la Médecine opératoire de Sabatier, augmentée d'additions importantes, que nous allons faire connaître au lecteur.

On se plaît à reconnaître que l'ouvrage de Sabatier est écrit, sinon avec élégance, qualité qu'on ne cherche point dans un livre scientifique, du moins avec clarté, méthode et concision. Comme à l'époque où il parut, il est encore le plus complet que nous possédions. Depuis trente ans, la science et l'art ont fait des progrès, mais cet excellent livre n'a rien perdu dans l'opinion; cependant les éditeurs ont pensé avec raison qu'il convenait, pour le mettre en rapport avec les connaissances chirurgicales nouvellement acquises, de placer avant la description de chaque opération l'exposition anatomico-pathologique des parties sur lesquelles on agit quand on la pratique; d'ajouter la description exacte de tous les procédés opératoires découverts depuis la mort de l'auteur; de comparer entre eux les méthodes et les procédés proposés pour exécuter une même opération, et de fixer le choix des chirurgiens sur la manière d'opérer la plus propre à faire atteindre le but désiré. Aidés des conseils et des lumières d'un des maîtres les plus habiles de nos jours, digne successeur de Desault et de Sabatier dans la pratique et dans

l'enseignement de toutes les parties de la chirurgie, ils ont osé entreprendre de compléter l'œuvre immortelle que ce dernier a légué à la postérité; ils ont en outre ajouté à cet ouvrage des prolégomènes dans lesquels les opérations simples et les temps simples des opérations compliquées se trouvent décrits. Ainsi ils indiquent successivement, et suivant le plan adopté il y a plus de quinze ans par M. Dupuytren, la manière de pratiquer la saignée, de faire les incisions, de se servir des cautères, d'appliquer les ventouses, les vésicatoires, les caustiques, et de procéder aux pansemens : le tout est précédé de considérations générales relatives aux qualités dont le chirurgien doit être doué, et de préceptes concernant les soins qu'il faut donner aux malades avant, pendant et après les opérations.

Le texte de Sabatier est reproduit fidèlement; on distingue les additions, semées en grand nombre dans le cours de l'ouvrage, aux crochets entre lesquels elles sont renfermées. Lorsque les opinions des éditeurs sont en opposition avec celles de Sabatier, elles sont consignées dans des notes au bas des pages, et par conséquent tout à fait distinctes du texte.

Le plan que Sabatier avait adopté dans la deuxième édition de son livre, est préférable à celui qu'il avait suivi dans la première. Cependant, les tumeurs et les abcès du canal lacrymal étaient séparés de la fistule lacrymale, les tumeurs et les abcès biliaires et urinaires l'étaient des fistules urinaires, biliaires et stercoraires. Les éditeurs ont rapproché toutes ces affections, qu'on ne doit point isoler les unes des autres; ils les ont réunies dans les mêmes articles, parce qu'elles dépendent des mêmes causes, se terminent les unes par les autres, présentent les mêmes indications, et nécessitent le même traitement. Les fistules ont été séparées des autres ulcères. Telles sont les seules modifications importantes qu'a subies l'ouvrage de Sabatier, et malgré lesquelles il n'en demeure pas moins dans son intégrité première. Les notes marginales de la première édition ont été rétablies; elles avaient été supprimées, au grand regret des élèves, dans la seconde.

Parmi les additions les plus remarquables que le public doit aux éditeurs, on distingue tout ce qui a rapport à la kératonyxis, aux fistules aériennes, à l'hydropéricarde, au panaris, au cancer et aux chutes du rectum, aux étranglemens internes, à l'anus contre nature, aux ligatures des ar-

tères axillaire, sous-clavière, carotide primitive, iliaque externe, et du tronc de l'aorte abdominale; à l'occlusion de la bouche, à l'adhérence de la lèvre supérieure avec le nez, aux amputations entre les os du tarse, et entre le tarse et le métatarse. Cette simple énumération suffit pour donner une idée de l'étendue du travail des éditeurs, mais nous devons entrer dans quelques détails pour faire connaître de quelle manière ils se sont acquittés d'une tâche si difficile.

Commençons par des reproches, afin de n'avoir plus que des éloges à donner en terminant cet article. MM. Sanson et Bégin définissent la médecine opératoire : « la partie des sciences médicales qui traite de la théorie et de la pratique des opérations. » D'abord il est inexact de dire les sciences médicales ; ces mots, devenus fort à la mode, signifient tout simplement la médecine, qui se compose de l'anatomie, de la physiologie, de la pathologie et de la thérapeutique, branches inconsidérément isolées de la science de l'homme, et qui ne forment point autant de sciences à part. Il est à peine démontré que la médecine soit une science, et l'on voudrait qu'elle en formât plusieurs ! Il n'y a pas plus de médecine opératoire que de médecine pharmaceutique et de médecine diététique; Sabatier n'a donné ce titre à son ouvrage, que parce qu'il écrivait à une époque où plusieurs chirurgiens, rougissant de leur titre, croyaient s'honorer beaucoup en prenant celui de médecin. Misérable petitesse, que certains chirurgiens de nos jours partagent, mais qu'on s'étonne peu de remarquer en eux, parce qu'ils ne sont chirurgiens que de nom : la devise de la célèbre Académie de chirurgie leur irait mal; on ne peut dire d'eux : *consilio manuque.* Un seul mot aurait dû servir de titre à l'excellent ouvrage de Sabatier : *chirurgie ;* et ce mot aurait été ainsi rappelé à sa première acception.

Nous ne pouvons faire l'analyse d'un travail aussi concis que les prolégomènes de MM. Sanson et Bégin; pour en donner une idée, il suffit sans doute de rapporter l'indication des cas où, selon eux, les opérations sont indiquées : « l'opération la plus simple est toujours douloureuse pour le malade, et avec quelque dextérité et quelque promptitude qu'elle soit exécutée, elle peut devenir la cause occasionelle des accidens les plus graves, et même de la mort. Ce n'est donc jamais sans y être autorisé par une impérieuse nécessité que le chirurgien doit l'entreprendre ; cette nécessité justifie

eule; et les souffrances du malade, et les dangers qui sont ttachés à l'opération. Cependant, avec quelque réserve que 'on doive se décider aux opérations, il faut les pratiquer : ° quand elles sont le seul moyen indiqué; 2° quand tous les utres moyens ont échoué; 3° quand elles sont la dernière essource de l'art; 4° quand elles sont possibles, et qu'on peut es faire complétement; 5° quand une guérison durable doit es suivre. » Il faudrait avoir la vue bien courte pour ne pas payer aux éditeurs le juste tribut d'éloges qui leur est dû pour avoir ajouté à un bon traité d'opérations des préceptes ussi judicieux, qui marquent la borne que l'imprudence ou 'impéritie peut seule franchir. Nous devons surtout indiquer, lans ces prolégomènes, comprenant 380 pages, tout ce qui a rapport aux moyens hémostatiques et aux pansemens. Nulle part ces derniers n'ont été décrits avec autant de soin et de méthode. En somme, les élèves auront dans ces prolégomènes les meilleurs élémens de chirurgie qu'ils puissent désirer : il n'en est pas un seul qui n'y retrouve, avec une vive satisfaction, les excellens préceptes de M. Dupuytren sur les ncisions; plus d'un chirurgien y puisera d'utiles documens pour se conduire dans sa pratique, car il ne suffit pas de couper tout ce qu'il faut couper dans une opération, il faut inciser avec méthode, de manière à remplir l'indication sans aller au-delà, et en ne causant que la plus légère douleur possible.

Les additions principales faites au premier volume sont relatives à la pantoufle de Petit et aux brûlures. M. Dupuytren ajoute à cette pantoufle une seconde lanière de cuir, qui se rend à une boucle fixée à la partie postérieure d'une ceinture que l'on fait porter au malade. Par ce moyen, les mouvemens du corps sont parfaitement libres, le membre reste immobile, et les deux bouts du tendon demeurent en contact.

L'article sur les brûlures, rédigé d'après les leçons de M. Dupuytren, est de 52 pages; c'est un travail complet, où tout est achevé, et qui mérite d'être lu de tous les praticiens. Le savant professeur distingue six degrés de brûlure : la rubéfaction, la vésication, l'escarrification du corps muqueux, celle de toute l'épaisseur de la peau, celle qui s'étend jusqu'aux muscles, et, enfin, la combustion totale d'une partie. Ensuite il prouve, par des recherches d'anatomie pathologique qui lui sont particulières, que les accidens, les phénomènes sympathiques, la fièvre, qui accompagnent les

brûlures étendues, proviennent d'une irritation vive, éprouvée sympathiquement par la membrane muqueuse gastro-intestinale. Les traces que laisse après elle cette irritation, toujours en rapport avec les accidens qui se sont manifestés pendant la vie, offrent des différences, suivant l'époque de la maladie à laquelle on les observe.

Lorsqu'on veut faire disparaître les cicatrices saillantes qui restent après la guérison des brûlures dont le traitement n'a point été méthodiquement dirigé, il faut : 1° enlever toute la saillie de la peau, non en la coupant en travers, mais au moyen d'un couteau mince à deux tranchans, qu'on introduit à plat sous sa partie moyenne, et qu'on fait courir, en rasant la peau, jusque vers les deux extrémités, qu'on détache; 2° tenir ensuite écartées les lèvres de la plaie; 3° en cautériser souvent la surface, de manière à la maintenir toujours un peu au-dessous du niveau des tégumens. Lorsqu'on veut détruire des adhérences, il faut : 1° les inciser ou les disséquer largement, et jusqu'au-delà de leur origine; 2° tenir ensuite les parties écartées; 3° comprimer le point d'où la cicatrice doit procéder, et qui se trouve toujours à l'angle de réunion des parties. Si l'on veut, enfin, remédier à l'oblitération de quelque ouverture naturelle, rétrécie ou effacée par suite d'une brûlure, il faut : 1° élargir l'ouverture si elle n'est que rétrécie, la perforer si elle est complétement oblitérée, à l'aide d'un instrument tranchant ou d'un trocart; 2° déterminer la formation de la cicatrice sur des mèches ou des sondes d'un calibre beaucoup plus considérable que celui de l'ouverture naturelle, et qu'on laisse dans celle-ci, non-seulement jusqu'à ce que la cicatrisation soit achevée, mais long-temps après, à cause de la tendance extrême qu'ont ces sortes d'ouvertures à se retrécir aussitôt qu'on retire le corps dilatant.

Examinons maintenant quelques parties du deuxième volume. Jusqu'ici nous n'avons parlé qu'en général de l'ouvrage de Sabatier : il serait ridicule d'en faire l'analyse, puisqu'il n'est pas un chirurgien qui ne le connaisse; cependant, nous ne pouvons nous empêcher de faire quelques remarques sur les inconvéniens du plan que l'auteur a suivi, et que les éditeurs ont respecté. Les signes de l'inflammation du cerveau, et tout ce qui concerne ce redoutable résultat des plaies du crâne, se trouvent séparés, par 27 pages, de l'extirpation des portions gangrénées du même viscère. Les

éditeurs auraient dû insister davantage sur la différence que peuvent offrir les signes de l'inflammation des membranes, et ceux de l'inflammation de la substance cérébrale. On aurait trouvé avec plaisir, en cet endroit, l'opinion du célèbre professeur qui les dirige, sur les travaux de M. Lallemand, concernant cette dernière. M. Dupuytren pense-t-il aussi que le ramollissement du cerveau soit l'effet de la phlegmasie de ce viscère? Telle est la question que se fera infailliblement le lecteur, pour qui l'opinion de ce professeur eût été d'un grand poids. Est-il bien certain que les huiles essentielles éthérées soient, comme le prétend Sabatier, préférables aux huiles alcoolisées, pour préserver et pour réprimer les boursoufflemens du cerveau? Ici il manque incontestablement, sinon une addition, au moins une note.

Sabatier n'avait point parlé des plaies du cœur; les éditeurs ont fait sur ces plaies un travail absolument neuf et très-important; nous leur reprocherons seulement de ne point avoir parlé des ruptures de ce viscère, genre de lésion qui, sous le rapport du diagnostic, devait être rapproché des solutions de continuité par instrumens vulnérans. La chirurgie est impuissante, disent MM. Sanson et Bégin, dans presque tous les cas de plaie du cœur, cependant ces plaies ne sont pas toutes nécessairement mortelles : celles qui sont très-petites peuvent guérir; celles qui atteignent les oreillettes, ou qui sont plus larges, présentent moins de chances favorables. La durée du temps pendant lequel les malades peuvent vivre après avoir reçu une plaie au cœur est très-variable; elle peut aller jusqu'à un mois et plus. On a récemment nié, ajoutent-ils, qu'un homme pût survivre à une blessure du cœur; il fallait arriver au temps où nous vivons, pour voir, dans des écrits où la plus crasse ignorance le dispute à la présomption la plus insolente, de prétendus chirurgiens remuer la cendre des tombeaux, nier l'existence d'un fait dont la possibilité est reconnue depuis des siècles, et qui a eu pour témoins vingt praticiens des plus recommandables de la capitale. Ils citent ensuite cinq observations de Saviard, Rodius, Muller, Boyer et Latour, qui justifient cette opinion.

Aux procédés décrits par Sabatier pour l'opération de la fistule lacrymale, les éditeurs ajoutent la description de ceux que J. Hunter, Desault et Scarpa ont proposés pour rétablir le libre cours des larmes, puis celui que M. Dupuytren s'est rendu propre, et dont il retire chaque jour les plus grands

avantages. On sait que ce procédé est celui de Foubert, auquel il a fait subir les plus heureuses modifications, et qu'aucun des inconvéniens qu'on lui reproche ne doit empêcher de le préférer à tous les autres, excepté dans les cas où les injections suffisent; mais alors même il faut que la maladie soit bien légère pour que la guérison en soit solide, encore se fait-elle long-temps attendre.

Une observation curieuse, tirée de la pratique de M. Dupuytren, est celle d'une tumeur aérienne développée au-dessus du sourcil, après la cicatrisation d'une plaie pénétrante du sinus frontal. Le malade présenté à M. Dupuytren, cet habile chirurgien reconnut que la tumeur était formée par de l'air poussé dans le tissu cellulaire du front et de la tempe, à travers une ouverture faite au sinus frontal, et il en procura la guérison par un moyen très-ingénieux, dont il faut lire les détails dans l'ouvrage.

Les éditeurs ne se sont pas bornés à indiquer les procédés que l'on doit à M. Dupuytren, ils ont puisé dans les écrits et dans la pratique de tous les chirurgiens distingués du temps; c'est ainsi qu'ils ont fait connaître et justement rejeté une opération proposée pour la guérison de l'hydropéricarde : il ne leur a pas été difficile de voir qu'une pareille opération supposerait, dans celui qui la ferait, l'ignorance la plus complète des notions les plus communes sur les inflammations du péricarde et du cœur. On doit leur savoir gré de n'avoir point omis le procédé de M. Larrey pour l'opération de la fistule à l'anus. Tous les reproches d'omission qu'on pourrait leur faire tomberaient sur des points très-peu importans, et la justice oblige à dire qu'ils ont rempli leurs engagemens. Ainsi augmenté, l'ouvrage de Sabatier se trouve au niveau de l'état actuel de la chirurgie; ses commentateurs se sont montrés à la hauteur de la tâche qu'ils se sont imposée, et le public ne peut manquer d'applaudir à leurs efforts. Quelques négligences de style, et un certain nombre de fautes typographiques, qui doivent évidemment être mises sur le compte de l'imprimeur, ne diminuent point le mérite de cette excellente production.

Inductions *physiologiques et pathologiques sur les différentes espèces d'excitabilité et d'excitement, sur l'irritation, et sur les puissances excitantes, débilitantes et irritantes;* par L. Rolando, *Professeur d'Anatomie à l'Université de Turin; traduites de l'italien, avec une introduction et des notes, dans lesquelles la doctrine médicale italienne est mise en parallèle avec la doctrine physiologique française,* par A.-J.-L. Jourdan et F.-G. Boisseau. *DD. MM. PP.* Paris, 1822. In-8°. de 258 pages.

Les premiers philosophes qui fixèrent leur attention sur le mécanisme merveilleux que présentent les animaux les plus parfaits, et spécialement l'homme, voyant que les actions organiques sont soustraites à l'influence des lois qui régissent le reste de la nature, admirent chez les êtres vivans l'existence d'un principe spécial, immatériel, plus ou moins subtil, susceptible de les faire sentir et se mouvoir. Cette doctrine, propagée jusqu'à nos jours, a subi diverses modifications de détail, sans que le fond en ait varié; on peut lui donner le nom de pneumatisme. D'autres systèmes s'élevèrent cependant; la chémiatrie, l'iatromécanique parurent successivement, et furent abandonnées. Ce ne fut qu'à une époque très-moderne, que Glisson, Gorter, Baglivi, Hoffmann, attribuèrent tous les mouvemens de l'organisme animal à une propriété inhérente aux fibres vivantes. Cette propriété, nommée irritabilité, exclusivement accordée par Haller aux organes musculaires, fut considérée par de la Roche, Blumembach, Lorenz, Lorot, comme étant répandue, à divers degrés, dans tous les tissus. L'excitabilité de Brown ne diffère pas essentiellement de cette propriété. La doctrine de l'irritabilité avait déjà surmonté les obstacles qui s'opposaient à sa propagation, lorsque Bordeu, en reconnaissant que chaque organe, que chaque tissu, sent, se meut, et vit à sa manière, lui imprima une impulsion nouvelle, et posa les bases du système médical actuellement adopté dans presque toute l'Europe, et auquel M. Rolando vient apporter de nouvelles modifications. On regrette que, dans les prolégomènes d'où j'extrais quelques-unes de ces notions historiques, l'auteur n'ait pas placé les noms des physiologistes français auxquels la doctrine nouvelle doit le plus : les traducteurs, en relevant cette omission, ont fait disparaître la lacune qui en résultait.

MM. Jourdan et Boisseau se sont proposé, dans une introduction placée à la tête de l'ouvrage, de rappeler l'origine de la nouvelle théorie médicale française, et de signaler les différences qui la séparent de la doctrine italienne. Ce but a été atteint par eux. On regrettera seulement que leur travail ait été circonscrit dans des bornes qui paraissent trop étroites, à raison de l'intérêt qu'il excite. Ils ont surtout tracé, en peu de lignes, un tableau fort remarquable des partisans du contre-stimulisme italien, « de ces médecins qui placent sur la même ligne, et qui administrent dans les mêmes cas, le lait et les oxides métalliques, le mucilage et les amers, la saignée et les drastiques, qui prodiguent des doses effrayantes d'émétique et de jalap, et qui, bouleversant ainsi la science au lieu de la perfectionner, traitent les maladies inflammatoires par les agens les plus propres à enflammer les tissus avec lesquels on les met en contact, dissertent sur des mots, observent des symptômes, et n'ouvrent pas de cadavres. »

L'ouvrage de M. Rolando est divisé en deux parties : la première traite des différentes espèces d'excitabilité et d'excitement, ainsi que de l'irritation, et la seconde, des puissances excitantes, débilitantes et irritantes.

M. Rolando pense que tous les tissus étant excitables, cette propriété est la cause première de toutes les actions vitales. Suivant lui, l'excitabilité a été jusqu'à présent considérée d'une manière trop confuse et trop abstraite, parce que l'on n'a pas fait assez attention à la matière animale qui lui sert de base. Cette matière n'étant pas identique dans tous les organes, il en résulte que l'excitabilité éprouve des modifications importantes, qu'il importe d'étudier isolément. En un mot, le physiologiste doit fixer son attention, non-seulement sur l'excitabilité, mais sur les substances excitables, afin d'avoir une connaissance exacte et approfondie de ce qui constitue en quelque sorte la base de tous les actes dynamiques de l'économie animale. Après avoir établi ces principes, dont la justesse est incontestable, M. Rolando définit l'excitabilité, une propriété en vertu de laquelle les corps organisés vivans, et les diverses substances dont ils sont composés, acquièrent l'aptitude à la vie et aux mouvemens. Cette définition, déjà proposée par Tommasini, convient autant, comme le font observer les traducteurs, à la vitalité qu'à l'excitabilité proprement dite. Quoi qu'il en soit, le professeur de Turin divise cette dernière propriété en deux espèces,

qu'il désigne sous les noms d'excitabilité moléculaire et d'excitabilité organique. La première consiste en une situation des molécules des tissus vivans, qui leur permet de se mouvoir et de se nourrir ; la seconde résulte de la précédente, et, par elle, les parties excitables, disposées d'après un mécanisme particulier, sont rendues aptes à l'exercice des fonctions.

M. Rolando étudie les élémens de l'excitabilité moléculaire dans les fibres celluleuses, musculaires, nerveuses et cérébrales. Il décrit les phénomènes que présente l'exercice de cette propriété, ou l'excitement, dans les tissus formés par ces quatre élémens de l'organisme animal. Les observations du médecin italien, relativement à cette partie obscure des actions vitales, sont aussi complètes qu'elles pouvaient l'être ; et, si l'on peut contester que les fibres nerveuses transmettent les impressions sensibles de la même manière que les corps sonores propagent les sons, ou bien que les contractions des fibres des hémisphères de l'encéphale soient analogues à celles des muscles, ces explications semblent permises lorsque les faits manquent, et que le raisonnement peut seul y suppléer. M. Rolando admet, avec un grand nombre de physiologistes et de physiciens, que le fluide nerveux est analogue à l'électricité, et que ce dernier agent exerce une grande influence sur l'excitabilité moléculaire des animaux les plus parfaits. Il pense même qu'il est la cause unique de la mobilité et du rapprochement des molécules chez les animaux privés de système nerveux.

Examinant successivement quels sont les élémens organiques qui entrent dans la composition des vaisseaux, du cœur, des intestins, des nerfs et de l'encéphale, il expose, d'une manière à la fois simple et rapide, quelles sont les conditions indispensables à l'exercice de l'excitabilité organique dans ces différentes parties. Ici l'auteur, traitant d'actions plus apparentes, mieux observées, et susceptibles d'être rendues manifestes par des expériences, devient plus sévère ; il se borne à noter les faits, et se laisse moins facilement entraîner à des théories fondées sur le seul raisonnement. On peut cependant reprocher à cette partie de son travail de n'être pas complète ; car, si l'excitabilité moléculaire ne devait être considérée que dans les fibres ou tissus élémentaires, pour traiter convenablement de l'excitabilité organique, il fallait l'étudier dans chacun des principaux organes de l'économie vivante. Les poumons, le foie, les organes sécréteurs, formés d'élémens dif-

férens, doivent être pourvus, d'après les principes de M. Rolando, d'une excitabilité organique plus ou moins diversement modifiée, et dont l'examen ne saurait être dédaigné sans inconvénient par le physiologiste.

En traitant de l'excitabilité organique cérébrale, le professeur de Turin s'est abstenu, avec raison, de vouloir expliquer l'influence que l'ame exerce sur les mouvemens du corps. Les traducteurs, en louant cette sage réserve, se sont élevés avec autant de force que de justesse contre les vagues déclamations d'un pharmacien-médecin, dont l'obscure métaphysique est si souvent reproduite dans le *Dictionaire des Sciences médicales*. Ils ont démontré que la physiologie est une science tout expérimentale, qui ne doit s'occuper que de l'étude de l'action des organes. J'ajouterai que, dans les réflexions publiées par leur adversaire, on trouve confondues deux choses qui ont toujours été séparées, c'est-à-dire le principe que certains physiologistes ont admis pour expliquer les mouvemens des organes, et l'ame proprement dite. L'archée de Van Helmont, le principe vital de Barthez, sont différens de la cause régulatrice des fonctions intellectuelles et des actions morales des hommes. On ne saurait confondre des objets aussi distincts, aussi dissemblables, sans ignorance ou sans mauvaise foi. Il est donc possible de considérer l'archée ou le principe vital comme des jeux de mots, comme des hypothèses que rien ne justifie, et qui ont long-temps retardé les progrès de la science des fonctions, sans mériter les reproches de matérialisme que prodigue aux physiologistes de nos jours le fauteur d'une doctrine surannée, dont les bons esprits ont fait irrévocablement justice. Le dogme relatif à l'ame proprement dite ne saurait faire partie de la physiologie. Si on tentait de l'y introduire de nouveau, nous verrions bientôt renaître dans les écoles ces violentes et interminables disputes qui ont déshonoré celles du moyen âge. Se borner à l'observation des causes et du mécanisme du mouvement des organes, ce n'est pas, chez les médecins actuels, le résultat de l'ignorance en matières philosophiques, mais bien celui d'une philosophie plus rationnelle et plus éclairée que celle de leur imprudent détracteur.

M. Rolando admet diverses espèces d'excitement, c'est-à-dire que, suivant lui, les organes agissent de différentes manières, lorsque leur excitabilité est diversement modifiée. L'excitement peut être normal, augmenté, diminué ou per-

verti. La vie, dit le médecin italien, est un excitement produit par l'action de stimulus convenables sur des parties douées de l'excitabilité vasculaire; elle dépend de trois conditions, qui sont: une substance excitable, une organisation appropriée, l'action d'un stimulus. A mesure que l'économie animale devient plus compliquée, la vie est plus difficile à définir; cependant elle dépend toujours de la circulation des liquides, et l'on peut considérer, même chez les animaux les plus parfaits, l'excitement cardiaco-vasculaire, comme sa cause prochaine. M. Rolando accorde ainsi à la circulation une prééminence absolue sur toutes les autres fonctions. Les nerfs, continue ce médecin, augmentent l'excitabilité des parties celluleuses et vasculaires; c'est pourquoi cette propriété existe à un degré très-élevé dans les organes qui reçoivent un grand nombre de filets nerveux, lesquels donnent lieu à des excitemens nombreux, variés, apparens, ainsi qu'on le voit à la face, à l'iris, aux lèvres, aux corps caverneux, etc. Cette observation est une des plus importantes et des plus justes de l'ouvrage; elle démontre que le professeur de Turin a parfaitement apprécié toute l'étendue du rôle que joue le système nerveux dans l'organisme animal.

M. Tommasini a établi ce principe, depuis long-temps démontré par les médecins français de la nouvelle école, que toutes les inflammations dépendent d'un excès de stimulus. M. Rolando, au contraire, tout en admettant que le défaut de stimulus ne saurait enflammer les parties, prétend que l'excès de l'action stimulante n'est pas toujours la cause des phlegmasies. Suivant lui, la substance excitable étant affaiblie, languissante et délicate, la mobilité des vaisseaux augmente, et leurs stimulans habituels, devenus excessifs, produisent le surexcitement. Il y a dans cette proposition quelque chose de vrai, c'est-à-dire que les organes, en s'affaiblissant, deviennent, en effet, plus mobiles et plus impressionnables, à raison de la prédominance que le système nerveux y acquiert; mais cet excès de susceptibilité ne va jamais jusqu'à rendre le sang et leurs autres stimulans habituels, relativement assez forts pour les enflammer. Les inflammations, dans ces circonstances, sont constamment provoquées par des causes stimulantes étrangères, surajoutées aux excitans naturels; elles consistent de même dans une irritation des organes. Suivant M. Rolando, certaines causes de phlegmasies modifient l'excitabilité, de telle sorte que cette propriété se

trouvant augmentée dans les tuniques des vaisseaux, celles-ci sont excitées à des oscillations et à des contractions plus fréquentes et plus fortes. Le froid et les principes contagieux lui semblent agir de cette manière. Ces dernières causes peuvent aussi déranger et détruire, soit l'action nerveuse, soit la disposition moléculaire, qui favorise l'excitement, et produire ainsi la faiblesse, et même la gangrène des parties enflammées. D'où il résulte qu'en dernière analyse, M. Rolando admet deux espèces de phlegmasies, l'une, qui est produite par l'excès de stimulus; l'autre, qui dépend de causes qui accumulent l'excitabilité, en même temps que la substance excitable perd sa vigueur et son aptitude aux mouvemens. Les premières sont les inflammations franches et actives, les autres constituent les phlogoses passives, malignes ou gangréneuses. On ne doit pas craindre, suivant le praticien italien, dans le traitement de ces dernières maladies, d'employer les stimulans avec modération, surtout lorsque le surexcitement vasculaire est devenu languissant. Il faut alors, dit-il, ramener l'action des vaisseaux à son état normal, et même un peu au-delà, à l'aide de moyens qui peuvent redonner de la vigueur, du ton et de la fermeté à la substance excitable, et ranimer l'excitabilité presque éteinte. Ces principes, qui ont tant de ressemblance avec ceux de Brown relativement au traitement des inflammations asthéniques, sont tellement décrédités en France, qu'il n'est pas besoin, sans doute, de les réfuter ici de nouveau.

D'après la théorie de M. Rolando, la fièvre est le résultat d'un accroissement de l'excitement cardiaque. Rarement provoquée par l'action trop irritante du sang sur le centre circulatoire, elle se manifeste le plus souvent, suivant ce médecin, à l'occasion d'une perversion, ou, pour mieux dire, d'une accumulation de l'excitabilité du cœur; son développement peut aussi avoir lieu à l'occasion d'une multitude de causes qui agissent sur le système nerveux. Le professeur de Turin explique de la manière suivante les deux périodes, l'une de froid et de faiblesse, l'autre de chaleur et de surexcitation, qui accompagnent la plupart des fièvres. Le système nerveux étant, dit-il, d'une part, en contact par ses extrémités avec une multitude de corps qui pervertissent son action, et dont l'impression est transmise au *sensorium*; de l'autre, une foule de passions modifiant directement ce même *sensorium*, il arrive, dans ces deux cas, que tous les nerfs qui se rendent aux organes

agissent sur eux d'une manière vicieuse. Les fibres du cœur, ne recevant plus alors cette action nerveuse, régulière, qui leur est indispensable, perdent leur vigueur ; leurs contractions deviennent languissantes jusqu'à ce que, l'excitabilité s'y accumulant en trop grande quantité, il se manifeste un excitement plus considérable, qui constitue l'état fébrile. Les causes des fièvres sont, d'après la manière de raisonner du médecin italien, presque toutes débilitantes, c'est-à-dire susceptibles de troubler les fonctions du système nerveux, et d'interrompre l'influence qu'il exerce sur les organes. Il établit aussi que, durant ces maladies, le cœur et le système vasculaire sont seuls dans un état de surexcitement, tandis que le reste de la machine est affaibli et languissant : cette considération démontre que M. Rolando rejette l'opinion exclusive de Brown concernant la faiblesse ou l'excès de force, et qu'il pense que ces deux états peuvent très-bien exister en même temps dans l'organisme. Enfin, il admet que les impressions faites sur les extrémités nerveuses sont transmises au centre commun, et que de là elles réagissent sur toutes les parties de l'organisme.

Comme plusieurs médecins italiens, M. Rolando reconnaît une grande différence entre les maladies irritatives et celles qui dépendent d'un simple surexcitement vasculaire, cardiaque ou nerveux. Les causes irritantes attaquent, dit-il, l'excitabilité vasculaire, et provoquent un surexcitement ou des phlegmasies locales par l'effet desquelles redouble l'impression qu'elles font sur les extrémités des nerfs ; ces causes paraissent plus lentes, plus sourdes, plus continues que les autres dans leur action. Les impressions irritantes, parvenues au *sensorium*, y exercent, suivant le professeur de Turin, une action spéciale en vertu de laquelle tous les nerfs deviennent inhabiles à remplir leurs fonctions; ils cessent alors d'entretenir dans les organes le ton, la force, la vigueur, et le cœur en particulier se trouve privé de cette énergie qui est nécessaire à la circulation normale du sang. Ces effets sont analogues à ceux qui résultent de l'action des causes débilitantes : l'excitabilité du cœur s'accumule dans cet organe; le sang agit sur lui avec plus de force, et l'excitement cardiaque est ainsi produit par l'insuffisance d'action de tout le système nerveux. M. Rolando conclut de ces explications, que les fièvres produites par les causes irritantes constituent de véritables névrosthénies, et résultent de la complication de la débilité, de

la langueur, ou de la perturbation des nerfs, avec le surexcitement cardiaque.

Le professeur italien, en exposant la nouvelle doctrine française, relativement à l'irritation et aux fièvres, établit que ces dernières maladies ne sont pas constamment provoquées par la gastro-entérite. Les saburres intestinales, les vers, et les autres causes irritantes semblables, ne produisent pas, suivant lui, d'inflammations locales, mais font sur les extrémités nerveuses des impressions qui, étant transmises au *sensorium*, déterminent le défaut d'action nerveuse, la faiblesse, l'abattement, l'accumulation de l'excitabilité, et enfin la réaction fébrile. Ces fièvres sont cependant produites, comme les autres, par un accroissement de stimulus; mais, comme elles sont indépendantes de toute espèce de phlogose locale, elles pourraient être, suivant M. Rolando, appelées essentielles. En rapportant ce que j'ai dit dans mes Principes généraux de physiologie pathologique, concernant le mécanisme du développement des fièvres, l'écrivain dont j'expose les idées, prétend que la théorie dont j'ai fait choix ne peut servir à expliquer comment le mouvement fébrile résulte de la lésion simultanée ou successive du cerveau, du cœur et de la membrane muqueuse gastrique. On n'y reconnaît pas non plus, ajoute-t-il, la filiation de tous les phénomènes qui constituent une affection irritative, c'est-à-dire que l'on ne démontre pas comment sont affectés les nerfs et le sensorium, et comment le dérangement de ce dernier s'étend jusqu'au cœur, d'où résulte la réaction fébrile. Je croyais, au contraire, avoir exposé avec assez d'étendue, dans le passage que cite M. Rolando, la marche de l'irritation d'un organe à l'autre, suivant que la lésion locale qui détermine la fièvre occupe la membrane muqueuse digestive, ou les autres parties du corps. Il est vrai que je n'ai point employé le mot *sensorium*, et qu'il m'a semblé plus juste de dire que le système cérébral est alors affecté, parce que, d'une part, j'ignore quel est le siége précis de ce sensorium, et que, de l'autre, rien ne me démontre que telle partie du cerveau soit isolément stimulée lorsque les inflammations des autres organes retentissent jusqu'à ce viscère. Enfin, je n'ai pas indiqué *comment* les impressions sympathiques s'étendent d'un organe à l'autre, et se propagent jusqu'au cœur; mais ce silence était inévitable, puisque je n'ai pu rien reconnaître encore du mécanisme de l'action intime des organes. Il faut sans doute, ainsi que

M. Rolando le recommande avec raison, faire usage, dans l'explication des fonctions, ou des phénomènes des maladies, des notions que nous fournit l'anatomie la plus délicate; mais nous ne devons jamais oublier non plus que les dissections, en nous faisant connaître matériellement les parties, ne nous apprennent absolument rien, relativement à leur manière d'agir. Plus l'anatomie est subtile, plus elle est sujette à erreur, et il faut se garder de prendre pour des faits positifs des conjectures, qui ont sans doute quelque vraisemblance, mais dont rien ne démontre, à la rigueur, l'exactitude.

C'est en applaudissant aux principes qu'il contient, que je cite le passage suivant de l'ouvrage du professeur de Turin. La division des maladies en deux classes, suivant qu'elles dépendent d'un excès de force ou de faiblesse, doit, dit-il, être conservée; mais elle ne saurait dispenser de connaître le véritable état de l'organisme, et d'étudier à fond les altérations et les modifications qui constituent les diverses maladies. Il faut en outre chercher à connaître quels effets, mécaniques ou chimiques, l'application des médicamens produit sur les diverses parties du corps. Ces réflexions démontrent qu'en Italie, comme en France, les bons esprits s'unissent pour étudier les changemens que les maladies ou les médicamens déterminent dans l'état des différens organes, et que l'on s'éloigne chaque jour davantage de ces hypothèses suivant lesquelles tout était rapporté à de prétendues perversions des propriétés vitales.

M. Rolando, en traitant, dans la seconde partie de son ouvrage, des puissances excitantes, débilitantes et irritantes, a donné le bon exemple de considérer l'action de quelques-uns des principes que renferme l'économie animale sous le même point de vue que les substances étrangères à l'organisme vivant. C'est ainsi qu'il place parmi les agens excitans la lumière, le calorique, le fluide électrique, le fluide nerveux, l'oxigène, le sang, le quinquina, l'opium, le vin, ainsi que les autres liqueurs spiritueuses et le camphre. On trouve au nombre des substances débilitantes ou contre-stimulantes les principes contagieux, le tartrate antimonié de potasse, l'acide hydrocyanique. Le médecin italien ne s'est pas dissimulé combien les réflexions qu'il présente sur ces divers sujets sont restreintes; mais il n'a voulu que faire un petit nombre d'excursions dans le domaine de la matière médicale, afin de montrer, par quelques exemples, comment il convient de procéder à l'analyse des

phénomènes produits par les divers médicamens. M. Rolando ne pense pas que le quinquina détermine un véritable excitement de l'économie. Il est plus vraisemblable, suivant lui, que cette substance agit en modifiant l'excitabilité, et en provoquant dans la situation des molécules organiques des changemens en vertu desquels les parties perdent la faiblesse, le relâchement, et les autres qualités que leur avait donné la cause de la fièvre, et deviennent plus aptes aux véritables mouvemens et à l'excitement. Ce résultat heureux dépend, ajoute le médecin italien, de l'influence que les principes du quinquina exercent sur le système nerveux, soit en agissant directement sur les extrémités des nerfs, soit en étant portés par l'absorption jusqu'au sensorium. M. Rolando prétend que l'émétique détermine l'affaiblissement des mouvemens du cœur, la lenteur, la faiblesse, la petitesse du pouls, et par conséquent la diminution de l'excitement cardiaque et vasculaire. Cet écrivain ne fait pas mention des cas où des phénomènes opposés suivent l'administration du tartrate antimonié de potasse, et il semble ignorer que les effets qu'il indique dépendent presque toujours, lorsqu'ils se manifestent, de l'accroissement de l'irritation gastrique. Ces exemples suffiront sans doute pour donner une idée de la méthode que suit notre auteur dans l'appréciation des diverses actions médicamenteuses. Il admet d'ailleurs ce principe, dont les médecins français les plus judicieux ont depuis long-temps démontré l'exactitude, que les effets des substances extérieures varient suivant les états différens des organes, et que tel médicament qui excite médiocrement dans un cas, produit sur d'autres sujets les phénomènes de l'irritation la plus vive.

L'ouvrage de M. Rolando aura ce grand avantage de ramener les médecins français à l'étude des élémens des organes; il provoquera sans doute des réflexions plus approfondies, concernant les propriétés dont la matière vivante est douée, et les effets que déterminent les divers modificateurs de l'économie. Depuis l'ouvrage de Lorot, aucun traité spécialement destiné à cette matière n'a été publié, et cependant la théorie médicale a éprouvé des modifications qui rendaient nécessaire un nouvel examen des observations et des raisonnemens qui lui servent de base. Je ne partage pas toutes les opinions de M. Rolando, et si j'ai négligé de combattre, dans cette analyse, toutes celles des propositions que j'ai rapportées qui ne me semblent pas exactes, c'est que les lecteurs,

en comparant cet article, soit à mon Exposition de la doctrine médicale nouvelle, soit à mon Analyse de l'ouvrage de M. Tommasini, pourront facilement exécuter ce travail. M. Rolando est peut-être, de tous les médecins qui ont traité des propriétés générales de la matière organisée, celui qui a le moins accordé de valeur aux abstractions, et qui a le mieux évité les locutions métaphysiques, dont il est si difficile de se défendre en considérant les objets sous un point de vue très-élevé. Ce médecin s'est presque constamment borné à l'exposition des phénomènes perceptibles que présentent les organes, et s'il n'a pu toujours se défendre de se laisser entraîner plus loin, il ne l'a fait que quand les observations lui manquaient, et que le raisonnement était en quelque sorte appelé à combler la lacune que leur absence laissait dans l'enchaînement des idées.

Malgré ces éloges, il me semble impossible, toutefois, de ne pas reprocher à M. Rolando d'avoir accordé trop d'importance, dans ses explications, à l'excitabilité. Il fait très-souvent intervenir cette propriété, et la considère tantôt comme épuisée, tantôt comme accumulée. Ces idées, que la doctrine de Brown a rendues si familières, me paraissent peu exactes. L'excitabilité, pour être déduite de faits réels, n'en est pas moins un résultat de notre entendement, un mot qui n'appartient à aucun corps dont l'existence soit matérielle. Ayant vu que les tissus vivans agissent et se meuvent dans certains cas, l'on a dit qu'ils sont excitables, et l'on a créé le mot excitabilité afin d'exprimer la propriété que l'on remarquait en eux. Mais rien ne saurait agir isolément sur cette excitabilité ; il est impossible qu'elle puisse être directement affaiblie, augmentée, viciée ou pervertie. C'est sur les organes que les corps extérieurs ou intérieurs portent leur action ; ce sont eux qui sont fortifiés, ou qui se meuvent plus faiblement. Aussi, les médecins français de la nouvelle école ne parlent-ils jamais des modifications de l'irritabilité, qui est pour eux ce que l'excitabilité est aux Italiens ; ils ne s'occupent que des changemens qu'ils peuvent apercevoir dans l'action des organes, et des phénomènes qui en résultent : cette manière d'observer et de décrire les phénomènes physiologiques est à la fois plus simple, plus rationnelle et plus exacte ; car c'est ce qui est matériel dans notre organisation qui tombe sous les sens, et dont le médecin doit exclusivement s'occuper. Les propriétés ne sont modifiées qu'à

raison des impressions faites sur les tissus, et une fois que l'on a expliqué ce que l'on entend par elles, il n'est plus besoin d'y revenir.

En traduisant l'ouvrage de M. Rolando, MM. Jourdan et Boisseau ont rendu un service important à notre littérature médicale. Les notes qu'ils y ont ajoutées augmentent encore de beaucoup le prix de leur travail ; elles font disparaître la plupart des imperfections du livre italien, et sont disposées de telle sorte, qu'à côté de presque toutes les opinions hasardées de l'auteur on trouve exposées les raisons qui peuvent servir à les réfuter. Le remède se trouve ainsi placé auprès du mal, et le détruit plus facilement. J'ai déjà parlé de quelques-unes de ces notes, dont plusieurs sont fort étendues. Les traducteurs y ont réfuté cette opinion de Brown, suivant laquelle ce réformateur prétendait que le fœtus n'est soumis à aucun genre de stimulus. Bien que facile à détruire, cette erreur n'avait peut-être jamais encore excité l'attention des nombreux critiques du brownisme. Dans un autre endroit, MM. Jourdan et Boisseau font justice de cette théorie barbare des contre-stimulistes italiens, qui consiste à attribuer le vomissement à la faiblesse de l'estomac. Plus loin, ils démontrent que la distinction tracée par nos voisins entre les substances excitantes et les irritantes est inutile, impossible à suivre dans la pratique, et qu'elle ne peut que nous ramener aux subtilités ridicules du galénisme. Enfin, ne négligeant aucune occasion de rendre leur travail complet, ils ont plusieurs fois rétabli l'exactitude des faits, et rapporté à des médecins français des doctrines que M. Rolando attribuait à d'autres, ou dont il ne citait pas les auteurs.

Tels sont les élémens dont se compose l'ouvrage que je viens d'analyser. Quatre tableaux synoptiques le terminent. De ces tableaux, où l'on retrouve l'esprit d'ordre, de méthode, et quelquefois le style clair et précis de M. le professeur Chaussier, l'un est consacré aux différentes espèces d'excitabilité et d'excitement, et présente un résumé analytique de tout l'ouvrage. Le second comprend l'histoire physiologique et pathologique du système nerveux ; le troisième et le dernier traitent de l'appareil alimentaire et du système vasculaire, tant dans l'état de santé que dans celui de maladie. Ces tableaux sont destinés à indiquer de quelle manière M. Rolando voudrait que l'on examinât les fonctions normales et les dérangemens de l'action des principaux organes de

l'économie. Ils ajoutent à la valeur de l'ouvrage, et achèvent de le rendre digne des suffrages des hommes instruits.

L.-J. BÉGIN.

DOCTRINE *nouvelle sur la reproduction de l'homme, suivie du tableau des variétés de l'espèce humaine ;* par M. TINCHANT, *Chevalier de l'ordre royal de la légion-d'honneur, Docteur en médecine, etc.* Paris, 1822. In-8°. de 417 pages.

Il n'est pas aussi facile qu'on le pense généralement de rendre compte d'un livre ; d'abord, il faut le lire, puis le relire, en extraire les propositions fondamentales, souvent examiner en quoi elles sont neuves, et si elles sont solidement établies ; mais ici notre tâche est moins pénible : nous nous bornerons à donner un échantillon du livre de M. Tinchant, et nous renvoyons le lecteur au livre même pour le développement de la doctrine, de peur d'affaiblir les preuves sur lesquelles l'auteur l'établit.

M. Tinchant commence par s'élever contre les erreurs des hommes célèbres qui ont écrit avant lui sur la génération ; au lieu de les suivre dans leurs écarts, *c'est par la route de l'animalisation qu'il tâche de pénétrer dans celle de la reproduction ;* ne s'est-il pas trompé ? ses principes *doivent servir de base à l'instruction publique, si elle veut remplir le but de son institution, c'est-à-dire, enseigner et instruire.* Il est parvenu à *décomposer le germe de la reproduction ;* sa doctrine *établit les bases d'une physiologie nouvelle, et rétablit en même temps les dogmes de la médecine d'observation ;* d'ailleurs, *la théorie des élémens sur laquelle repose cette doctrine n'appartient pas* à M. Tinchant, *le prince de la médecine est son fondateur.* Nous ne nous attacherons point à relever quelques incorrections de style, avouées avec candeur par M. Tinchant, non plus qu'une grande quantité de fautes typographiques, indépendantes de sa volonté ; nous ne le blâmerons point de ce que, dans son livre, « la vérité n'est pas toujours embellie des fleurs de l'éloquence, » mais, en revanche, nous le prions d'avoir la générosité de ne pas « s'attendre à être déchiré par les traits de l'envie, à recevoir les outrages de l'ignorance, à être persécuté par le charlatanisme. » Toutes ces protestations déclamatoires contre la critique sont usées ; les auteurs de nos jours rêvent trop souvent le sort de Galilée.

Jaloux de faire connaître, autant qu'il nous est possible, l'ouvrage de M. Tinchant, nous croyons devoir ne point passer sous silence deux avis qui terminent son discours préliminaire : « Je donnerai au printemps prochain, en 1822, dit-il, un cours de physiologie ou de physique animale, si les amateurs des sciences naturelles m'en témoignent le désir. » Nous nous plaisons d'autant plus à insérer cet avis, que depuis quelques jours nous sommes entrés dans le printemps. Deuxième avis : « Les personnes qui ne font pas une étude approfondie de la médecine pourront se dispenser de parcourir les articles VI, VII, VIII, IX, X, XI et XII, elles n'en auront pas moins une idée complète du mécanisme de la reproduction de l'homme ; pour comprendre notre doctrine, il suffit d'en saisir l'ensemble. » D'après cet avis, l'auteur nous pardonnera de ne point insister sur la partie de son livre dans laquelle il attaque les systèmes de Platon et d'Aristote, celui des ovaristes, qu'il appelle ovistes, celui des animalcules spermatiques, et celui de l'évolution des germes.

Avec Hippocrate, il pense que la femme fournit une liqueur séminale ; cette liqueur est, suivant lui, dans ce sexe comme dans l'autre, un extrait de toutes les parties du corps ; l'organisation du germe n'a lieu qu'après la combinaison de la liqueur prolifique des deux sexes ; les ébauches de toutes les parties du fœtus sont dues à un concours de circonstances toujours uniformes, duquel résulte un être, dont le mouvement, quoique dès-lors existant, est encore imperceptible, et auquel il ne manque plus qu'un certain développement pour le rendre sensible à nos yeux. Pour prouver que la femme fournit en effet une liqueur séminale, l'auteur dit, entre autres raisons, que, chez celles qui depuis long-temps ont vécu dans la continence, *les artères spermatiques contiennent de la semence, et que le sang de ces vaisseaux a une couleur blanchâtre, ce qui a lieu également chez l'homme dans des circonstances semblables.* Au lieu de dire *j'ai vu* ce que j'avance, il cite un passage de Fernel, dans lequel on pourrait relever bien des inexactitudes graves qui le rendent presque inintelligible.

M. Tinchant aurait dû rapporter toutes les preuves dont Fernel se sert pour appuyer l'opinion d'Hippocrate, et ne pas choisir de préférence celle qui est dénuée de tout fondement et en opposition avec les premiers principes de la physiologie. A qui persuadera-t-on aujourd'hui qu'on a trouvé de la semence dans les artères spermatiques? Il est

possible que la femme possède en effet une liqueur prolifique, l'œuf plus généralement admis n'est guère autre chose, mais du moins fallait-il ne point glisser légèrement sur la démonstration du fait, sans lequel le système d'Hippocrate et de M. Tinchant s'écroule.

L'auteur développe ensuite ces propositions : 1° la force de nutrition forme le sang rouge, puisque celle-ci se compose essentiellement du fluide animal ou nerveux (*produit du chyle*), combiné dans le poumon avec l'air atmosphérique; 2° le sang rouge est le produit des radicaux de l'air combiné avec les radicaux du chyle; la partie *rouge gazeuse* du sang est le résultat de ce mélange; la sanguification et la chylification sont les produits de ces deux fonctions, qui composent, par leur ensemble, la force de nutrition, ou la première *faculté des forces vitales;* 3° la *force* de reproduction compose la deuxième de ces facultés, le sperme est son produit : il est formé par la première force, combinée avec la seconde; il est donc le produit du sang rouge (*première force vitale*) et du chyle (*deuxième force vitale*); le sperme est donc composé du sang rouge et du chyle, comme le sang rouge lui-même est composé des radicaux qui constituent sa nature; ces deux forces combinées composent les forces vitales, *le sperme est donc un produit de ces forces;* 4° le sang nourrit les organes de sa substance par la troisième nutrition : c'est alors qu'il complète la composition du sperme par la réunion des diverses parties qui doivent le former, lesquelles, en circulant sans cesse avec le sang, s'imbibent et se pénètrent de la partie lymphatique de ce fluide (produit animal), pour former les dépendances du fœtus; 5° le sperme est donc le produit des trois modes de nutrition du sang : il est en conséquence le *germe de la reproduction;* 6° le sang rouge forme le sang du fœtus, le chyle compose l'organe cérébral, le sang noir ou la lymphe sans produit compose les *dépendances du fœtus;* 7° l'estomac est l'organe digestif des substances végétales, dont le système lacté est le conducteur; le foie est l'organe digestif des substances animales, dont le système lymphatique est le canal sécréteur, et le poumon est l'organe digestif ou sécréteur des substances gazeuses; 8° l'utérus digère le sperme, c'est-à-dire qu'il divise ses molécules intégrantes et constituantes dans l'ordre inverse à celui dans lequel elles ont été placées par l'estomac et le système artériel; 9° l'hydrogène et le carbone sont les principes dominans dans les dépendances du fœtus; l'azote domine dans les or-

ganes de la vie animale ; l'oxigène est le principe essentiel des parties qui composent la vie du fœtus.

L'auteur, après avoir développé et prouvé à sa manière ces diverses propositions, part de là pour expliquer le mode d'action du sperme, les altérations organiques qui résultent de la sécrétion *viciée* de ce fluide et la différence des sexes, la formation du fœtus, son développement et la fin naturelle de la vie; enfin, il termine son ouvrage par un tableau des variétés de l'espèce humaine, et finit ainsi : « la continuité de la chaîne des temps ne pourrait s'interrompre sans finir ; les forces de la vie ne pourraient s'interrompre de même sans cesser de la reproduire! »

Il résulte de la lecture de l'ouvrage de M. Tinchant, dont nous ne nous flattons point d'avoir donné une analyse complète, que cette production est le développement d'une hypothèse d'Hippocrate, combinée avec les hypothèses chimico-vitales de Fourcroy, et quelques vues physiologiques de Bichat : on voit jusqu'à quel point la doctrine de M. Tinchant est nouvelle. Quant au mystère de la génération, il demeure, comme on le pense bien, non moins inexplicable qu'avant la publication de cet ouvrage ; seulement la médecine compte un livre de plus. M. Tinchant trouvera que ce jugement est sévère : nous pourrions démontrer que l'indulgence l'a dicté.

Essai *sur l'éducation physique des enfans ;* par M. Ratier. Paris, 1821. In-8°. de 94 pages.

L'éducation physique de l'enfant décide le plus souvent du reste de la vie de l'homme. Considérée dans ses résultats généraux, elle exerce la plus grande influence sur les destinées des empires; aussi les anciens législateurs étaient-ils persuadés de son extrême importance, et regardaient-ils les enfans comme dignes de tous leurs soins et de toutes leurs sollicitudes ? mais les systèmes d'éducation, qui long-temps firent la force et la gloire de l'île de Crète et de Lacédémone, ne sauraient convenir à l'époque actuelle. Quels sont les parens, par exemple, qui ne se révolteraient pas contre cette barbare sentence : votre enfant débile paraît devoir être à charge à lui-même et à la république, il doit être précipité

dans un gouffre? C'était là cependant une cruauté qu'autorisaient les lois dans presque toute la Grèce. Sans entrer dans des détails, ici déplacés, on peut dire avec vérité que le système de législation des Spartiates et des Athéniens, relatif à l'éducation de l'enfance, montre l'excès du délire joint à la profondeur de la sagesse.

Dans les temps modernes, l'éducation des enfans a dû recevoir des modifications pour être en harmonie avec les besoins actuels de la société. Les philosophes et les médecins se sont occupés avec zèle de cet objet important. Vers le milieu du dernier siècle, la plume éloquente de Rousseau produisit dans la classe éclairée de la société une heureuse révolution, à laquelle, il faut l'avouer, contribua puissamment la mode inconstante, déesse digne de nos hommages, si toujours elle usait ainsi du pouvoir absolu qu'elle exerce sur nous. La plupart des mères entendirent la voix de la nature au fond de leurs cœurs; les femmes mêmes, dont l'existence toute entière est consacrée au monde, voulurent, pour se conformer au bon ton, remplir un des devoirs les plus sacrés. Ce fut là, peut-être, le seul bien que produisit l'Emile du philosophe de Genève, et son système d'éducation, mal interprété et appliqué sans restriction, produisit souvent des conséquences fâcheuses.

M. Ratier n'a point eu la prétention de tracer pour l'éducation des enfans des règles nouvelles; il avoue avec candeur que tout ce qu'il y a de bon et de vrai sur ce sujet a été dit; mais il ajoute avec raison que ces préceptes salutaires se trouvent disséminés dans de nombreux et volumineux traités, et souvent perdus au milieu de longues dissertations, de théories absurdes, d'opinions exclusives et erronées; il s'est donc proposé de les réunir en un corps de doctrine, et d'en former un manuel qu'on puisse mettre entre les mains des mères de famille pour les guider dans leurs fonctions importantes. Le suffrage de la Société de médecine de Bordeaux, que confirme chaque jour l'opinion publique, lui est un sûr garant qu'il a atteint le but où tendaient ses travaux.

« Tout est bien en sortant des mains du créateur, tout dégénère entre les mains de l'homme (proposition trop générale, sans doute, mais qui contient une vérité incontestable). Ainsi que Rousseau, l'auteur du Mémoire que nous analysons pense que la première éducation doit être purement négative; que, dans le système adopté de nos jours, il y a plus à retrancher qu'à ajouter; et que, pour arriver à la perfec-

tion, il suffirait de rappeler l'homme civilisé à cet instinct naturel qui ne nous trompe jamais.

L'ordre adopté dans les cours d'hygiène a été choisi pour l'exposé des matières. Commençant donc par l'air, M. Ratier examine quelles doivent être ses conditions. Mettre l'enfant à la campagne, s'il est possible; chercher une exposition élevée, un air sec et chaud; fuir les lieux bas et humides, surtout le voisinage des marais; accoutumer l'enfant, mais graduellement, aux impressions du froid; ne point charger son berceau de rideaux trop épais qui nuisent au renouvellement de l'air; lui donner de temps en temps des bains d'air, selon l'expression de Hallé, trop tôt enlevé à la science qu'il honorait par ses talens et par son caractère; faire sur la peau des frictions douces et chaudes: tels sont, d'après l'expérience et le raisonnement, les conseils que donne M. Ratier.

Passant aux vêtemens, l'auteur proscrit l'usage du maillot, tel qu'on l'employait autrefois, instrument de torture contre lequel Rousseau avait déjà lancé l'anathème. Il pense avec raison qu'il faut, autant que possible, laisser entièrement libres les membres de l'enfant, et cite à l'appui de son opinion l'exemple des peuples de la Géorgie et de la Circassie, dont les formes sont si belles, et qui ignorent l'usage du maillot. Il aurait pu citer encore Lacédémone, alors qu'elle obéissait aux lois de Lycurgue. Les Spartiates, qui se vantaient avec la femme de Léonidas d'être les seules qui sussent former des hommes, ne garrottaient jamais leurs enfans avec des langes, mais leur laissaient tout le corps en liberté, afin, dit Plutarque, de leur donner un air libre et dégagé: aussi, étaient-elles réputées les meilleures nourrices de la Grèce.

M. Ratier s'élève contre la mauvaise habitude, et cependant si générale, de surcharger la tête des enfans de bonnets qui concentrent la chaleur, et retiennent la matière de la transpiration; il pense que la fréquence des éruptions variées de cette partie chez les Polonais doit être rapportée à cette pratique absurde. Ce qui prouve la justesse de l'assertion de M. Ratier, c'est qu'en Italie, où les enfans vont tête nue, la gourme est extrêmement rare.

Arrivant à l'âge où chaque sexe prend l'habillement qui lui est propre, l'auteur signale les conséquences fâcheuses de l'emploi prématuré des corsets; et, pour donner plus de poids à son opinion, il établit entre les Anglaises et les Françaises un parallèle qui n'est pas tout à fait à l'avantage de nos compatriotes. Ce chapitre est sans contredit un des plus intéres-

sans du Mémoire de M. Ratier. Chaque partie de l'habillement y est indiquée avec soin, et son influence appréciée avec sagacité.

M. Ratier conseille les bains, d'abord tièdes, et ramenés par degrés à la température de l'atmosphère; « Il n'est pas vrai, dit-il, que Rousseau ait conseillé de plonger dans l'eau froide tous les enfans sans distinction, ainsi que le croient un grand nombre de personnes ». Cette pratique serait en effet aussi absurde que celle des matrones de Sparte qui lavaient les enfans nouveau-nés dans du vin chaud pour éprouver leur constitution.

« Le lait maternel est l'aliment par excellence »; aussi cherche-t-il à engager les mères à nourrir, non-seulement dans l'intérêt de leurs enfans, mais encore dans leur intérêt propre, attribuant, non sans fondement, une partie des maladies des mamelles et de l'utérus à ce mépris du vœu de la nature. Mais si la femme ne peut donner à teter à son enfant, ce qui n'arrive que trop souvent, elle devrait le nourrir artificiellement avec du lait de vache, ou le faire allaiter par une chèvre ou une ânesse, plutôt que de l'abandonner à une nourrice mercenaire; car, « pour qu'une nourrice méritât la préférence, il faudrait qu'elle fût accouchée en même temps que la mère, et qu'elle réunît à une affection sincère pour l'enfant confié à ses soins, assez de bon sens pour se conformer aux préceptes qui lui seraient dictés. Mais, au lieu de ces premières qualités, etc. » Ici M. Ratier dépeint en traits énergiques le triste sort des enfans que l'on remet entre les mains des nourrices, et il emprunte quelques couleurs à Désessarts pour rendre encore le tableau plus hideux.

Il déplore ensuite la funeste propension qu'ont les femmes pour médicamenter leurs enfans. « Telle femme, qui, malgré l'avis de trois médecins, refusera de tenir son enfant à la diète, ou de lui appliquer quelques sangsues, de son propre mouvement, ou d'après le conseil d'une commère, ne balancera pas à lui administrer l'ipécacuanha, le jalap, l'opium. » L'auteur, malgré l'autorité d'Hippocrate, pense que l'abstinence est utile aux enfans, dont les affections sont inflammatoires pour la plupart, et qu'il est convenable de les y soumettre dès le principe.

Les exercices occupent dans ce Mémoire une place assez étendue: M. Ratier, tout en vantant leurs avantages immenses, ne veut pas que les enfans s'y livrent prématurément. Il blâme avec juste raison l'habitude de les suspendre

avec des lisières, ou de les placer dans des espèces de chariots : les jambes, qui fléchissent, font que tout l'effort porte sur la poitrine et sur les épaules; de là les poitrines écrasées, et les épaules saillantes en avant. On doit placer les enfans à terre, sur un tapis, sans essayer de les faire marcher; ils se traîneront d'abord, parviendront ensuite à se relever, et marcheront bientôt après. Lorsqu'ils seront plus avancés en âge, à leurs premiers jeux succéderont la course, la danse, le saut, la natation, en un mot tous les exércices gymnastiques. Aristote pensait que les cris et les pleurs sont avantageux, en ce qu'ils dilatent la poitrine, et donnent de la force aux poumons. Cette opinion est outrée sans doute, car les cris de douleur prolongés peuvent entraîner des accidens graves; mais les cris et les chants dont les enfans accompagnent presque toujours leurs jeux produisent les bons effets dont parle le philosophe grec. Les jeunes filles long-temps furent assujéties à des jeux sédentaires; mais, heureusement pour elles, on a généralement cessé de croire que courir, sauter à la corde, jouer à la balle, soit contraire à la retenue et à la modestie, apanage de leur sexe.

« Manger et dormir constituent la principale, l'unique occupation des enfans nouveau-nés » ; aussi doit-on les laisser jouir du sommeil tant qu'ils veulent; mais on se gardera bien de le provoquer en les berçant au point de les étourdir, ou par l'usage du vin et des narcotiques; car, quel est dans ce cas le sommeil qu'on leur procure? c'est celui de l'ivresse ou du narcotisme. Coucher les enfans sur des coussins de balle d'avoine, que l'on renouvellera souvent, plus tard sur la laine ou le crin, placer le berceau en face de la lumière, telles sont les règles de conduite qu'il convient de suivre. Les veilles prolongées sont essentiellement nuisibles aux enfans, surtout si on les conduit dans des salles de spectacle où les émanations malfaisantes et des impressions morales trop vives viennent ajouter encore aux funestes effets de l'insomnie à cet âge de la vie.

La colère, la jalousie, la crainte sont les passions qu'éprouve l'homme à l'entrée de la vie; c'est donc à prévenir leurs effets qu'on doit donner une attention spéciale, et c'est pour cela qu'il faut s'attacher à reconnaître les signes qui les caractérisent.

L'enfant n'a qu'un langage pour exprimer sa colère et sa douleur, il faut donc apprendre à distinguer la cause de ses cris; et l'on ne s'y méprendra pas, lorsqu'on aura lu le Mé-

moire de M. Ratier. La jalousie seule ne produit pas le dépérissement et la fièvre hectique; une maladie organique ou une habitude vicieuse peut aussi conduire lentement un enfant au tombeau : on devra donc s'attacher à connaître les signes qui dénotent le développement de cette passion.

Dans un appendice, M. Ratier dit quelques mots du travail de la dentition, célèbre les bienfaits de la vaccine, et indique quelques-unes des affections les plus ordinaires à l'enfance. Après avoir établi par des faits que les maladies des enfans sont dues pour la plupart au vice de l'éducation, il déplore l'aveuglement des parens, qui ne réclament les secours du médecin qu'après l'administration des remèdes plus ou moins dangereux prescrits par l'ignorance ou le charlatanisme. Il est pourtant un petit nombre de cas dans lesquels une mère peut se permettre d'agir, si elle n'est pas à portée d'obtenir de suite les secours de la médecine : tel est le croup, dont l'auteur fait un tableau succinct et fidèle.

Voulant présenter son travail à une Société savante, M. Ratier a dû se renfermer dans les bornes d'un Mémoire ; *multa paucis* a été la devise qu'il s'est proposée.

Le suffrage de la Société médicale de Bordeaux a dû lui prouver qu'il avait atteint le but. Ce suffrage honorable sera confirmé, je n'en doute pas, par l'opinion publique. Le Mémoire de M. Ratier me paraît indispensable à tous ceux qui veulent être dirigés dans l'éducation des enfans par des principes sages et non par une aveugle routine.

FALRET.

GALERIE *des oiseaux du cabinet d'histoire naturelle du Jardin du Roi*, par MM. PAUL OUDART, *Peintre en histoire naturelle*, et L.-P. VIEILLOT. Paris. Onze livraisons. In-4°.

La galerie des oiseaux du cabinet d'histoire naturelle, au Jardin du Roi, est sans contredit la plus riche et la plus brillante collection de ce magnifique établissement, auquel nul autre ne peut être comparé en Europe. La mettre, par la gravure, à la disposition, en quelque sorte, de tout le monde, c'est rendre un éminent service à l'histoire naturelle et aux amateurs de cette science aimable. La description des oiseaux présente en effet de nombreuses difficultés que l'écri-

vain le plus exercé ne parvient pas toujours à vaincre, et que Buffon, qui a su en triompher d'une manière si étonnante, ne s'est pas dissimulées. L'une des principales consiste, suivant les expressions de l'éloquent interprète de la nature, dans le défaut de termes, en aucune langue, pour exprimer les nuances, les teintes, les reflets et les mélanges, c'est-à-dire qu'il est presqu'impossible de donner, par le discours, une idée des couleurs, souvent seuls caractères essentiels pour reconnaître un oiseau et le distinguer de tous les autres. Aussi Buffon ne trouva-t-il lui-même d'autre moyen d'y suppléer, que celui de faire peindre et graver les oiseaux à mesure qu'il pouvait les recevoir vivans.

Mais l'ornithologie pittoresque de Buffon, bornée aux oiseaux dont cet illustre écrivain a parlé dans son Histoire naturelle, n'est plus complète, si on la compare à l'état actuel de cette partie de la galerie du Jardin du Roi. Soutenus par l'exemple d'un aussi grand maître, aidés des lumières que répand son immortel ouvrage, MM. Oudard et Vieillot ont entrepris de remplir une lacune qui affligeait depuis longtemps les amateurs d'une des branches de l'histoire naturelle qui offre le plus d'attraits et de moyens de séduction.

Leur but, en publiant ce nouvel ouvrage, est de rendre, pour ainsi dire, portative, la galerie des oiseaux, ou du moins d'en rendre la publicité continuelle, et de généraliser ainsi l'utilité des trésors qu'elle renferme. Aussi se sont-ils bornés à présenter le dessin exact et colorié de chaque oiseau, en y joignant une simple notice descriptive, et l'indication des habitudes les plus connues. Dire que le texte est de M. Vieillot, si avantageusement connu par divers ouvrages d'ornithologie, et que le peintre, M. Oudard, l'un des élèves les plus distingués de M. Vanspandouck, travaille sous les yeux et sous la surveillance de son maître, c'est donner au public toutes les garanties que peut exiger le lecteur même le plus difficile et le moins indulgent.

Les onze livraisons que nous avons sous les yeux sont exécutées avec le plus grand soin, et surpassent même ce que l'on était en droit d'attendre des auteurs, d'après leurs promesses. Exactitude, finesse du trait, variété et vivacité des couleurs, rien n'a été négligé pour que les figures pussent, du moins autant que l'art approche de la nature, soutenir la comparaison avec les modèles qui se trouvent au muséum. Les becs et les pieds, ces parties si essentielles à la détermination des genres, et qui sont la plupart du temps né-

gligés dans les iconographies ornithologiques, se trouvent ici figurées isolément; trente-deux planches leur seront consacrées, et les souscripteurs recevront ces planches *gratis*, ainsi que le texte qui les accompagne.

Nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs cette charmante collection, qui réunit la modicité du prix à la beauté de l'exécution. L'éditeur en a confié la partie lithographique à M. Engelmann, et l'impression à M. Didot. On voit qu'il n'a rien négligé pour mériter les suffrages du public, et rendre l'ouvrage digne de la protection spéciale de S. A. R. Madame la duchesse de Berry, qui a daigné en accepter la dédicace.

ANATOMIE *de l'homme, ou Description et figures lithographiées de toutes les parties du corps humain;* par JULES CLOQUET, *D. M. P., Chirurgien en second de l'hôpital Saint-Louis, Professeur à la Faculté de médecine de Paris, Professeur particulier d'anatomie, de physiologie et de chirurgie, Membre de l'Académie royale de médecine, etc.* IIIe et IVe livraisons.

Nous avons déjà fait connaître, dans un des cahiers précédens, les deux premières livraisons de cet ouvrage, et rendu un hommage mérité aux efforts de M. Cloquet pour atteindre le but qu'il s'est proposé. La troisième et la quatrième livraisons, que nous avons maintenant sous les yeux, ne le cèdent, sous aucun rapport, à celles qui les ont précédées. Les planches continuent de se faire remarquer par une exactitude scrupuleuse, et par une pureté de trait qu'on trouve dans un bien petit nombre des planches anatomiques, même les plus célèbres, qui ont été publiées jusqu'à ce jour; elles représentent le pariétal, l'occipital, le temporal, l'ethmoïde, le sphénoïde, le crâne, considéré en masse à l'extérieur et à l'intérieur, le maxillaire supérieur, le jugal, l'onguis, le palatin, le vomer, le cornet inférieur, le nasal, le maxillaire inférieur, et les dents. Ces diverses parties sont représentées chacune sous plusieurs points de vue, de manière à en donner une idée complète, et à n'omettre aucune des particularités, même les plus minutieuses, qu'elles présentent à leur surface.

M. Jules Cloquet avait à redouter le parallèle avec plusieurs iconographies ostéologiques, justement célèbres, et

qu'on croyait impossible, sinon d'imiter, au moins de surpasser. Il ne doit plus craindre cette épreuve. Nous ne doutons pas qu'il ne se tienne à la même hauteur, lorsqu'il en sera arrivé à la myologie, et que ses planches ne surpassent celles qu'a publiées dernièrement le docteur Martin Munz, professeur à l'université de Landshut. Nous lui recommandons surtout les planches qui seront consacrées au diaphragme; car, malgré le mérite incontestable de la figure qu'Haller a donnée de ce muscle, on peut rendre plus fidèlement et surtout plus clairement la portion lombaire. Quant aux figures données par Albinus et Santorini, elles sont très-petites; d'ailleurs, dans l'une, l'aponévrose centrale est mal représentée, et, dans l'autre, le muscle se trouve isolé des os auxquels ses fibres vont s'implanter.

Observation *d'une fièvre intermittente pernicieuse délirante.*

Le 22 août 1821, dans la matinée, on vint me prier d'aller voir une jeune fille âgée de douze ans. Cet enfant m'offrit les symptômes que je vais essayer de retracer, lesquels existaient depuis les dix heures du soir de la veille : pouls petit, serré, plus lent que dans l'état naturel; peau froide, surtout aux extrémités; face animée. Tantôt la petite malade se levait précipitamment, et cherchait à fuir des spectres hideux, qui, disait-elle, s'approchaient d'elle; tantôt c'était un homme furieux, armé d'un bâton ou d'un instrument tranchant, qui voulait lui ôter la vie, ce qui lui faisait verser des pleurs abondans, lui arrachait de longs soupirs et des cris lamentables; d'autres fois, cette terreur panique était instantanément remplacée par une joie immodérée et une grande loquacité : alors les larmes cessaient, la figure de l'enfant prenait de l'expression, elle croyait voir devant elle des objets ravissans, de beaux enfans, de belles femmes, et témoignait un vif désir de les embrasser.

Le cas était pressant; j'ordonnai incontinent quatre gros de poudre de quinquina gris de Loxa, à donner en quatre doses égales à un quart-d'heure de distance, qui firent disparaître tout cet appareil effrayant de symptômes, quoique la dernière ait été vomie. A une heure après midi, je vis la malade, qui jouissait d'une tranquillité parfaite. Je prescrivis la diète,

de la citronnade, la libre circulation de l'air dans la chambre, et un gros de quinquina pour le soir.

Le 23, la malade semble guérie. Cependant, prescription de deux gros de poudre d'écorce péruvienne, qui furent pris le matin.

Le 24, à onze heures du matin, accès presque aussi violent que le premier. Administration, sans attendre la pyrexie, de quatre gros de quinquina dans l'espace de deux heures. Cessation complète de l'accès à midi ; à une heure, la petite malade jouait avec ses sœurs ; à huit heures du soir, trouble léger dans les idées. La mère donne, de son chef, un gros de quinquina, et les fonctions cérébrales, peu de temps après, s'exécutent comme en bonne santé.

Le 25, libre exercice de tous les systèmes organiques (deux gros d'écorce du Pérou dans la matinée).

Il n'y a eu, sous l'influence du quinquina, ni constipation, ni diarrhée ; seulement, l'enfant a constamment éprouvé une toux sèche, résultat de l'irritation stomacale, sympathiquement répétée sur les poumons.

Tous les paroxysmes de cette fièvre, qui a manifestement eu le type tierce, se sont terminés sans sueur ; elle s'est graduellement affaiblie par l'usage de la poudre de quinquina gris de Loxa ; et au 6 septembre, le rétablissement de la petite malade était complet.

Cette observation prouve suffisamment qu'il n'y a nul danger [1] à donner la poudre d'écorce péruvienne pendant l'accès des fièvres intermittentes pernicieuses, et qu'on ne peut trop vanter ce médicament perturbateur vraiment admirable, puisque l'annihilation des paroxysmes a constamment eu lieu une heure au plus après l'ingestion du fébrifuge. Le sulfate de quinine, qui vient d'être employé avec succès dans les pyrexies à type tierce, quarte, etc., serait très-probablement aussi efficace pour combattre ces fièvres redoutables.

L. SUCHET.

[1] Cette opinion, beaucoup trop exclusive, est en opposition avec celle des auteurs les plus recommandables ; tous s'accordent à déclarer que le quinquina ne doit pas être administré pendant le paroxysme ou l'accès : 1° parce que souvent alors il est rendu par le vomissement ; 2° parce qu'il échoue ordinairement quand on le donne de cette manière ; 3° enfin, parce qu'il peut aggraver les accidens au lieu de les faire cesser. (J.)

PRIX PROPOSÉS.

La Société royale de Gœttingue propose, pour sujet d'un prix de la valeur de 50 ducats, qui sera décerné en novembre 1822, la question suivante :

De ortu ovi feminini veri ; an in corpore luteo nascatur? Si hoc, quo tempore tunc in animalibus mammalibus de eo corpore exeat? Et quid vesiculæ ovarii huic ovo et toti generationis nuptio utilitatis præstent?

Les ouvrages seront reçus jusqu'au 22 septembre 1822.

La Commission de surveillance médicale pour la province de Nord-Hollande, tenant séance à Amsterdam, considérant que, depuis quelques années, on a proposé et mis en exécution, en France, en Angleterre et en Allemagne, beaucoup d'améliorations dans le traitement des aliénés, et que néanmoins il est très-peu, ou peut-être qu'il n'est aucune de ces améliorations qui ait été adoptée dans les Pays-Bas, quoiqu'il soit probable qu'elles auraient pu l'être avec succès, a cru qu'il ne serait pas inutile de proposer pour objet d'un prix la question suivante :

Quels sont les moyens, tant physiques que psycologiques, qui ont été proposés depuis quelques années, pour la guérison des personnes aliénées? Quels de ces moyens l'expérience a-t-elle prouvé améliorer ou guérir l'état de ces infortunés? Quelle influence ces moyens ont-ils eue sur les maladies, qui, quoique indépendantes de l'aliénation mentale, ont néanmoins quelquefois accompagné celle-ci, et quelle est réciproquement l'influence que l'aliénation mentale a exercée sur ces maladies?

La Commission désire que, dans l'application qu'on proposera de ces moyens, on ne manque pas d'avoir égard aux modifications qu'ils pourront subir par la constitution du pays et le caractère propre de ses habitans, le tout confirmé par ce que l'expérience pourrait déjà nous avoir appris sur ce sujet.

Les savans de tous les pays, soit habitans du royaume des Pays-Bas, soit habitans d'autres états, sont invités au concours. Les seuls membres de la Commission susdite, et ceux de la Commission spéciale pour la ville d'Amsterdam en sont exclus.

Les réponses seront écrites par une autre main que celle de l'auteur, en latin, français, hollandais ou allemand, munies d'une épigraphe, et accompagnées d'un billet cacheté, contenant la même épigraphe et la signature de l'auteur. Elles seront envoyées, avant la fin de décembre 1822, franc de port, à M. le professeur G. Vrolik, président de la Commission.

Le prix sera de 30 ducats. Tous les Mémoires, couronnés ou non, resteront la propriété de la Commission.

Observations météorologiques *relevées de celles faites à l'Observatoire Royal*, *du* 20 février *au* 21 mars 1822 *inclusivement*, *temps de la durée du soleil dans le signe des poissons, ou durée de la terre en opposition avec cette constellation, formant le mois météorologique de* mars, *de* 30 *jours*.

Phases	Mois.	Jours du mois civil.	Jours du mois météor.	Therm. selon Réaumur. matin. deg.	dix	midi. deg.	dix.	soir. deg.	dix.	Baromètre ancien. matin. pou.	lig.	midi. pou.	lig.	soir. pou.	lig.	Vents. matin.	midi.	soir.
	Février 1822.	20	1	4	5	7	0	6	7	28	5	28	4	28	4	Ouest.	S. O.	O. S. O.
● N. L.		21	2	2	0	5	5	6	0	28	3	28	4	28	5	Nord.	Nord.	Nord.
		22	3	0	8	5	3	6	5	28	7	28	5	28	5	S. O.	Nord.	N. faibl.
Cours		23	4	2	*4	5	9	7	1	28	4	28	4	28	4	O. N. O.	N. O.	N. O.
		24	5	2	1	8	0	8	8	28	5	28	5	28	5	N. O.	Ouest.	Ouest.
		25	6	5	6	8	0	7	6	28	5	28	5	28	5	O. S. O.	S. O.	O. S. O.
		26	7	5	3	7	5	8	9	28	3	28	3	28	2	S. O.	Sud.	Sud.
		27	8	5	6	7	0	7	3	28	5	28	7	28	7	Nord.	Nord.	Nord.
◐ P. Q.		28	9	0	4	5	4	6	8	28	8	28	7	28	7	Nord.	N. E.	Est.
		1	10	1	2	9	0	10	4	28	4	28	4	28	4	Est.	S. O.	S. O.
		2	11	0	1	9	0	9	6	28	5	28	5	28	5	Ouest.	Ouest.	Ouest.
		3	12	0	2	9	4	11	0	28	5	28	5	28	4	N. O.	E. S. E.	S. E.
		4	13	2	0	9	8	11	4	28	3	28	2	28	2	S. O.	Sud.	S. S. O.
		5	14	3	0	11	2	12	0	28	2	28	2	28	2	Sud.	Sud.	S. O.
		6	15	6	0	7	0	9	0	28	1	28	0	28	0	S. O. fort	S. S. O.	S. S. O.
		7	16	5	4	9	3	9	9	27	10	27	10	27	9	O. S. O.	O. S. O.	O. S. O.
○ P. L.		8	17	2	4	8	4	8	2	27	11	27	11	27	10	O. S. O.	O.S.O.f^t	S. O. fort
	Mars 1822.	9	18	7	3	10	1	10	3	27	10	27	11	28	0	Ouest.	Ouest.	Ouest.
		10	19	8	0	10	6	11	2	28	0	28	0	28	0	S. O.	S. O.	S. O.
Décours.		11	20	6	4	8	3	8	5	28	0	28	1	28	1	Ouest.	Ouest.	O. N. O.
		12	21	1	2	8	8	7	7	28	5	28	5	28	5	Ouest.	O. faible.	O. S. O.
		13	22	0	7	7	9	10	4	28	4	28	3	28	2	E. S. E.	E. S. E.	E. S. E.
		14	23	5	2	13	3	14	3	28	1	28	1	28	1	Sud.	Sud.	Sud.
		15	24	8	0	12	9	12	3	28	3	28	3	28	3	Calme.	Calme.	Calme.
◑ D. Q.		16	25	5	0	14	1	15	1	28	4	28	4	28	4	SO. faib.	Sud.	Sud.
		17	26	9	8	14	2	13	9	28	5	28	5	28	5	S. O.	S. O.	S. O.
		18	27	11	0	11	3	11	0	28	3	28	5	28	5	Ouest.	O. N. O.	N. O.
		19	28	4	4	13	8	13	9	28	6	28	5	28	5	Sud.	O. S. O.	Ouest.
		20	29	8	4	11	1	13	0	28	5	28	5	28	4	N. O.	N. O.	Calme.
		21	30	8	0	12	2	13	7	28	4	28	4	28	3	O. N. O.	O. faible.	O. faible.

Température la plus élevée du présent mois, 15 deg. 1 dix. — La plus basse, 2 deg. 4 dix. au-dessous de o. — *Températ. moy.*, 7 deg. 8 dix. — Celle du mois précédent, 5 deg. 3 dix. — Celle du mois de mars de l'année passée, 5 deg. 2 dix.

Nota. * indique gel., ou au-dessous de o.

Plus grande pression de l'atmosphère, 28 pouc. 8 lig. répondant à 8 deg. de beau temps. — Moins grande pres. 27 pouc. 9 lig. répondant à 3 deg. de mauvais temps. — *Pression moyenne*, 28 pou. 4 dix., répondant à 4 degré de beau temps. — Celle du mois précédent, 27 pouc. 9 lignes.

Vents ayant dominé pendant ce mois, ceux de la partie de l'*Ouest* et du *S. O.*, dans la proportion de 10 jours sur 30.

Observations météorologiques *relevées de celles faites à l'Obser-vatoire Royal, du* 20 février *au* 21 mars 1822 *inclusivement, temps de la durée du soleil dans le signe des poissons, ou durée de la terre en opposition avec cette constellation, formant le mois météorologique de* mars, *de* 30 *jours.*

Phases de la lune.	Mois.	Jours du mois civil.	Jours du mois météor.	État du ciel atmosphérique. le matin.	vers midi.	le soir	du niveau des eaux de la Seine. m. cen
	Février 1822.	20	1	*pluie fine*, lég. br.	quelques éclaircies.	couvert.	1 64
● N. L. Cours.		21	2	nuageux.	nuageux.	nuageux.	1 5
		22	3	lég. nuag., brouill.	vapeurs à l'horizon.	beau ciel.	1 43
		23	4	beau ciel, brouill.	b. ciel, br. à l'horizon.	petits nuages.	1 43
		24	5	brouillard épais.	couvert.	couvert.	1 30
		25	6	couvert, brouillard.	couv., léger br.	couv., lég. brouill.	1 35
		26	7	couvert, lég. brouill.	nuageux.	couvert.	1 30
		27	8	nuageux.	nuageux.	nuageux.	1 25
☽ P. Q.		28	9	beau ciel, br., gel. bl.	beau ciel.	beau ciel.	1 2
	Mars 1822.	1	10	beau ciel, brouill.	très-beau ciel.	nuageux.	1 19
		2	11	lég. nuag., brouillard.	ciel voilé, brouill.	ciel voilé, brouill.	1 15
		3	12	légères vapeurs, br.	beau ciel.	légères vapeurs.	1 10
		4	13	nuageux, brouillard.	nuages à l'horizon.	nuageux.	1 10
		5	14	nuageux, brouillard.	très-nuageux.	nuageux.	1 03
		6	15	*pluie.*	*pluie.*	couvert.	1 06
		7	16	couv., *pl.* av. le jour.	nuageux.	nuageux.	1 00
🌕 P. L. Décours.		8	17	beau ciel.	nuageux.	couvert.	1 05
		9	18	couvert, *pluie* à 9 h.	*pluie fine.*	*pluie fine.*	1 11
		10	19	couvert.	couvert.	couvert.	1 19
		11	20	nuag., *pluie* à 9 h.	nuageux.	nuageux.	1 30
		12	21	nuageux, brouillard.	nuageux.	beau ciel.	1 30
		13	22	nuag., br., *gel. bl.*	légères vapeurs.	légères vapeurs.	1 30
		14	23	nuageux, brouillard.	ciel voilé.	ciel voilé.	1 30
☾ D. Q.		15	24	couvert, brouillard.	couvert, brouillard.	quelques éclaircies.	1 30
		16	25	nuageux, brouillard.	nuageux.	nuageux.	1 28
		17	26	couvert.	quelques éclaircies.	couvert.	1 18
		18	27	couv., *pluie* à 7 h.	nuageux.	nuageux.	1 19
		19	28	quelques éclaircies.	couvert.	très-nuageux.	1 18
		20	29	couvert.	couvert.	couvert.	1 15
		21	30	couvert, brouillard.	nuag., léger brouill.	nuag., lég. brouill.	1 10

Nombre des jours dans lesquels il est tombé de la pluie, 6.

Dans le mois précédent, 5.

Plus grand intervalle sans pluie, 13 jours.

Hauteur moy. pendant ce mois, 1 mè 23 centimèt. — Celle du mois précédent, 1 mètr 81 centimèt.

IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCKOUCKE.



FOURCROY.

Ambroise Tardieu direxit.

JOURNAL

COMPLÉMENTAIRE

DU

DICTIONAIRE DES SCIENCES MÉDICALES.

ESSAI *sur l'art d'être malade, pour servir de conseil aux personnes en bonne santé;* par J.-J. VIREY.

Si tibi deficiant medici, medici tibi fiant
Hæc tria, mens hilaris, requies, moderata diæta.
SCHOL. SALERNIT.

DANS la pièce du *Malade imaginaire* de Molière, Argant se plaint qu'on ne lui laisse pas seulement le temps de songer à sa maladie; distraction utile pourtant en pareil cas aux hypocondriaques, aux vaporeux, aux hystériques, etc. En effet, M. Pinel remarqua jadis que la plupart de ces affections nerveuses si communes dans le grand monde, ou parmi les riches oisifs, avaient disparu pendant les troubles de la révolution.

Mais s'il y a, de cette manière, un art de n'être point malade, il faut convenir également que, dans les affections plus réelles, il n'est pas inutile de savoir comment le patient doit se gouverner. Le médecin a son office, le garde-malade ou les assistans doivent aussi connaître ce qu'ils ont à faire, dit Hippocrate; mais celui qui subit la maladie n'est-il pas intéressé plus que tout autre à remplir les indications convenables pour recouvrer la santé? et c'est ce que, trop souvent, les malades ignorent. Cet ancien avait tort, qui prétendait que son mal ne le regardait pas, et que c'était seulement l'affaire du médecin. Il vaut souvent mieux être son médecin

soi-même, s'il se peut, comme le disait l'empereur Tibère, de tout homme parvenu à l'âge de quarante ans; non pourtant que les secours d'un docteur prudent ne soient toujours profitables et par fois nécessaires, car les fausses opinions se sont tellement multipliées partout, que peu d'hommes, et même peu de savans, sont en état de se traiter eux seuls.

Il est évident que la majorité du genre humain périt de maladies ou d'accidens, plutôt que de vieillesse, puisque, de toutes les espèces créées, elle est la plus maladive : aucun autre animal n'est si chétif à cet égard. Les tables de mortalité les plus exactes prouvent que, même hors les époques d'enfance et de vieillesse, pendant lesquelles la faiblesse de l'organisation doit préparer des causes fréquentes de destruction, les trois cinquièmes de la population périssent de maladies accidentelles durant l'âge de la force. Ainsi, en prenant à l'âge de dix ans (époque de la moindre mortalité de la vie, comme on sait) cinq millions d'enfans de deux sexes, il y aura, après cinquante ans de durée, ou à l'âge de soixante ans, qui est l'entrée de la vieillesse, moins de deux millions d'individus [1]; parmi ceux-ci, le sexe féminin dominera en nombre, tandis qu'il était moindre pendant les premiers âges. Telle est la loi trouvée dans nos contrées tempérées d'Europe, et au sein même de la civilisation la plus perfectionnée, c'est-à-dire, au milieu des secours de toute espèce pour soutenir l'existence.

Les maladies forment donc de grands déserts dans le champ de notre vie; et qui pourrait espérer de n'en être jamais atteint? L'homme sage ne doit-il pas apprendre, soit à se prémunir contre leurs atteintes, soit à supporter celles qui deviennent inévitables par suite d'accidens, ou de révolutions des saisons, des températures, des âges, des complexions, etc. Le navigateur se précautionne de tout ce qui doit lui devenir utile dans sa traversée, et l'être imprudent néglige ce qui est le plus indispensable pour faire le voyage de la vie! Le jeune homme rempli de force et de santé est pareil au Caraïbe, qui vend le matin son hamac pour un peu d'eau-de-vie, sans réfléchir qu'il lui sera nécessaire le même soir; il achète souvent ainsi les infirmités de sa vieillesse au prix de quelques vains plaisirs.

On serait moins long-temps malade, si l'on savait mieux

[1] Voyez les *Tables de mortalité*, calculées sur des documens officiels, par M. Duvillard, et qui servent de régulateur pour toutes les recherches modernes en statistique.

être malade, c'est-à-dire, si l'on faisait tout ce qu'il faut pour se guérir. Il ne s'agit pas de se beaucoup soigner, de s'écouter, ni de se *dorloter* sans cesse, comme quelques personnes peuvent le croire; n'est-ce pas, au contraire, le moyen d'habituer et d'*acoquiner*, pour ainsi dire, dans nous, les maux, en les logeant si complaisamment? ce n'est pas non plus en s'efforçant de les expulser violemment par ces résolutions téméraires et désespérées, où plus d'un audacieux a laissé sa vie.

Pour mieux comprendre ce qu'il convient de faire, il faut surtout comparer notre manière d'exister avec celle des êtres les moins maladifs ou les plus sains. Certes, la nature n'a pas dû charger la race humaine de la malédiction de tant de maladies, comme d'une triste prérogative parmi celles qui nous distinguent des autres animaux. Elle ne nous avait soumis qu'aux peines de la nécessité qui pèsent sur toutes les créatures organisées, mais nous y avons ajouté celles de nos propres erreurs et de nos excès.

En effet, la brute, au milieu de ses forêts et des solitudes, végète en paix avec elle-même, et ne porte point dans son cœur le ferment corrupteur de toutes ces passions qui déchirent l'homme social dans ses ambitions, ses désirs, ses chagrins et ses voluptés désordonnées. Endurcie aux frimats, comme aux ardentes chaleurs, exercée à la course, fortifiée par les rigueurs de l'atmosphère, la brute les supporte sans peine : ses membres, développés dans toute leur indépendance sauvage, ont acquis, à un air pur, l'équilibre imperturbable qui constitue sa force, sa santé allègre, sa vigueur généreuse. Nuls apprêts dans les alimens; une pâture simple, uniforme et même fade, mais assaisonnée par le seul appétit, ne l'engagent jamais à dévorer au-delà du besoin, car bien qu'on voie des loups affamés, et des sauvages qui leur ressemblent, engloutir parfois d'énormes quantités de chair, ces êtres chasseurs font à proportion beaucoup d'exercice qui dissipe sans danger ce surcroît de nourriture, souvent suivi d'une longue disette. L'animal herbivore, trouvant sa pâture journalière, en prend des quantités presque constamment uniformes; enfin, une eau limpide, qui désaltère elle seule toutes ces créatures, tempère et calme sans cesse leur organisme, qui conserve son harmonie accoutumée.

Exempte ainsi de toutes causes d'agitation, la brute se livre d'ordinaire à un sommeil paisible et réparateur de ses forces; chaque matin elle bondit avec une ardeur nouvelle

13.

sur les collines. Tout est d'accord, tout conspire en harmonie dans ses fonctions naturelles, et quand l'instinct de l'amour s'éveille à l'approche des beaux jours, elle goûte, dans de secrets asiles, avec une compagne qui partage ses désirs, d'innocentes voluptés, dont nulle recherche ne corrompt la simplicité. Le besoin étant satisfait, aucun excès n'épuise l'animal, et la chasteté même reprend son empire hors la saison du rut. Ainsi se perpétuent des générations vigoureuses, allaitées par le sein maternel ; ainsi les races se fortifient par ce régime de simplicité native, sous les inspirations d'un instinct qui ne se dément jamais dans ses directions les plus salutaires, et qui maintient l'unité, la régularité, la concorde dans tout l'organisme de l'animal : aussi la brute n'a presque point de variété de tempérament ; sa complexion est partout robuste, et généralement musculeuse, sèche, peu sensible, peu capable d'inflammation ou d'irritation. Ce qui le prouve, c'est le faible excitement que lui causent les substances les plus stimulantes, comparativement à l'homme ; c'est aussi l'énergie native, la résistance vitale chez les brutes, puisqu'elles supportent bien davantage les effets des coups, des blessures, les intempéries de l'air, les poisons, etc., que ne le fait l'organisme humain. Le système nerveux des animaux, moins impressionnable dans son ensemble, les rend aussi moins sujets aux ébranlemens fébriles, aux névroses, aux phlegmasies, et à une foule d'autres affections [1]. La faiblesse des impressions qui parviennent au centre cérébral, chez les brutes, la rareté ou l'absence de réflexions, de terreurs pour l'avenir, l'ignorance de la mort, cette sorte d'égoïsme qui les renferme sans cesse toutes entières dans elles-mêmes, ce crétinisme intellectuel qui leur dérobe toute prévoyance, leur ôte aussi tous les soucis, fait qu'elles ne se tourmentent presque jamais de leurs maux, et subissent leur destinée sans la redouter.

De cette vie uniforme, de ce régime régulier, de cet aliment simple et unique, dont la brute fait usage, résulte une marche constante de l'organisme, une santé continue, ou, s'il se déclare quelques maladies, elles n'ont aucune complication ; souvent ces dérangemens se dissipent d'eux seuls par le repos ; les fonctions se reconcertent, et tout rentre dans

[1] Voyez Georg.-Ern. Stahl, *De frequentiâ morborum in homine præ brutis*, et Blumenbach, *De generis humani varietate nativâ*, etc.

l'ordre primitif, de même qu'un arbre courbé dans l'orage se redresse par son propre ressort.

Il n'en est pas toujours ainsi de l'animal domestique, qui déjà participe à la vie sociale ; qui, s'amollissant sous le couvert de nos maisons, devient plus sensible aux intempéries de l'atmosphère ; qui, profitant des nourritures abondantes et apprêtées, mange et s'engraisse outre mesure ; qui, se livrant à de trop fréquentes jouissances, s'énerve et abâtardit ses races ; enfin, qui, flétri par le joug et l'esclavage des travaux, ou devenu un triste eunuque pour nos festins, ne traîne plus qu'une existence laborieuse et infortunée sur la terre.

Mais l'homme civilisé surtout semble amasser, par son genre de vie, toutes les tempêtes des maladies sur sa tête. Qui ne voit pas, en effet, que cet être si multiple et protéiforme dans ses habitudes, si sensible, et ouvert à toutes les douleurs, s'éloigne en tout sens des voies les plus naturelles, et se croit d'autant plus parfait, qu'il suit moins la règle de la brute? Que dis-je? assujéti non-seulement à ses propres maux, il se charge encore de ceux d'autrui par cette sympathie, résultat merveilleux d'une sensibilité qui se déborde autour de nous, et qui forme, de la société humaine, un faisceau compâtissant simultanément sous la même impression.

Comment l'homme ne serait-il pas, en effet, plus maladif que la brute? Jeté nu et exposé, avec sa peau délicate, irritable à toutes les révolutions météoriques, sous tous les climats, il lui faut des vêtemens, des maisons, du feu, vains remparts contre une multitude de dérangemens, de phlegmasies et de catarrhes. Il tire ses alimens de presque toutes les créatures, mais l'art culinaire devient l'officine des plus fréquentes, des plus pernicieuses atteintes à sa santé, la source des fièvres et autres affections gastriques, l'origine de cette pléthore, de cette irritation générale, cause des apoplexies, des congestions, des hémorragies, soit spontanées, comme les menstrues et autres évacuations, soit excitées par mille secousses de l'organisme. La sociabilité, qui rassemble autour de nous tant de jouissances, accumule, en même mesure, les dangers de toute espèce ; ainsi, dans l'entassement de nos villes, dans les réunions de nos spectacles, de nos fêtes, dans les attroupemens des armées, dans les amas d'hommes pour les manufactures, les mines, les vaisseaux, etc., on ne respire qu'un air fétide, chargé des exha-

laisons corrompues de tant de corps échauffés ; là se développent, se propagent des épidémies meurtrières avec une effroyable rapidité, qui dévorent, comme la flamme, des générations entières. Combien d'individus atrophiés, pâles, informes et sans vigueur sortent de ces réduits infects de l'indigence, de ces misérables repaires où la famine et la malpropreté consument, sur leurs grabats, la vieillesse et l'enfance, couvertes de haillons et rongées de vermine ! Mais d'autres maux attaquent l'opulence sous les lambris dorés de ses palais ; les indigestions succèdent aux crudités, au sortir d'une table où cent mets trop excitans, où des vins et des liqueurs incendiaires surchargent des estomacs déjà trop délabrés par une bonne chère continuelle ; l'oisiveté n'offre pas moins de périls sur les coussins de la mollesse ; combien de voluptés, d'agacemens forcés viennent énerver une constitution ruinée par tant d'excès ! aussi des névroses, des affections chroniques irrémédiables, résultats de ces épuisemens, appellent le funèbre cortége des maladies et d'une vieillesse prématurée.

Si l'on ajoute à ces causes de ruine, le tiraillement perpétuel des passions, le rongement de l'ambition et des jalousies, les supplices de la crainte, des chagrins, des remords, de tant d'autres déchiremens dans le secret des cœurs, tous les soucis enfin qui, sans cesse, égratignent les entrailles, comment la santé serait-elle assurée, la vie pleine et allègre dans ces rangs que la société humaine estime pourtant les plus heureux ? Où sont le sommeil de paix, la richesse tranquille, la liberté, la joie insouciante, les plaisirs purs et sans apprêts, les repas simples et salutaires, au milieu de ce froissement universel des hommes qui se choquent et s'entreheurtent pour atteindre le faîte de la fortune, de la considération et du pouvoir, parmi nos sociétés les plus civilisées ? Tout est tension, effort, travail d'esprit et de corps, jeu sérieux et fatigant qui lime continuellement la vie, qui l'agite et l'enflamme par le spectacle de tant de chances dans lesquelles la fortune nous balance sur sa roue.

Qui ne sait, d'ailleurs, combien l'enfance de l'homme est plus longue et plus chétive que celle d'aucun autre des animaux ? qui peut ignorer combien la mort décime de têtes dans les premières années de notre existence, et jusqu'à l'entière dentition ? Mais, indépendamment de cette mortalité, voyons quelles sont les maladies spéciales de l'espèce humaine, ou dont les brutes sont exemptes.

On peut d'abord placer au rang des infirmités naturelles le flux menstruel [1] des femmes, qui, s'il n'est point une maladie, en devient si souvent l'occasion, comme des aménorrhées, des ménorrhagies et autres dérangemens de la menstruation. C'est à la même cause qu'on doit encore rapporter la fréquence des avortemens, des congestions utérines, des môles, et la disposition cancéreuse ou les dégénérescences squirreuses de l'utérus, toutes choses beaucoup plus rares chez les brutes. Nous ne parlons pas non plus des races d'animaux parasites qui, s'ils attaquent aussi les autres animaux, sont bien plus nombreux chez l'homme; ainsi l'on connaît jusqu'à quinze espèces de vers intestinaux qui s'acharnent sur l'espèce humaine, quatre ou cinq sortes d'insectes aptères, etc. : à peine les bestiaux sont harcelés par deux ou trois de ces races parasites dans chaque espèce.

Mais les maladies les plus redoutables et les plus fréquentes pour l'homme sont toutes celles de la classe des fièvres, la plupart inconnues aux brutes. En effet, si l'on en excepte cette fièvre maligne, espèce de typhus qui cause les épizooties les plus vulgaires parmi nos bestiaux, et qui est même ignorée des animaux dans leur état sauvage, ils ne sont presque sujets à aucun accès fébrile. La clavelée des moutons, la morve des chevaux, et d'autres affections, semblent être pareillement le résultat de la domesticité, ou de la déviation de l'état naturel. Mais chez l'homme, la peste, la fièvre jaune, les typhus des armées, des vaisseaux, des hôpitaux, toutes ces fièvres appelées malignes, et plus ou moins contagieuses, paraissent être l'inévitable suite de la sociabilité humaine et de l'extrême corruptibilité de notre nature.

La plupart des fièvres reconnaît aussi pour siége l'appareil viscéral, comme l'avaient remarqué Baillou, Forestus, Sénac, Baglivi, et une foule d'autres médecins; c'est donc le résultat le plus ordinaire et le plus funeste des vices du régime, si éloigné de l'ordre naturel, chez l'homme.

Une multitude de phlegmasies exanthématiques appartient exclusivement aussi à notre espèce; telles sont la variole et ses dégénérations, les fièvres scarlatine, miliaire, pétéchiale, la rougeole, l'urticaire, le pemphigus, etc. On comprend combien la nudité et l'extrême sensibilité de la peau, dans

[1] Bien que les femelles de plusieurs grands singes, de ceux sans queue surtout, soient exposées à des évacuations sanguines de l'utérus, celles-ci ne sont nullement régulières comme des menstrues.

notre espèce, doivent donner lieu à la production et à la propagation de ces maladies.

D'autres affections qui se contractent souvent par attouchement intime, comme la syphilis, sont encore le triste apanage de l'humanité. On en peut dire autant de la lèpre ou de l'éléphantiasis, de la pelagre, du pian des nègres, de la teigne du cuir chevelu, et de plusieurs efflorescences herpétiques particulières à notre système dermoïde, surtout à la face, quoique les animaux soient également assujétis à diverses altérations de la peau.

On n'a point rencontré, chez les brutes, des dégénérescences analogues à celles du fungus hématodes, des concrétions cérébriformes, ou peut-être même du véritable cancer. Il est certain que si le rachitisme, les scrofules ont paru chez quelques animaux devenus domestiques, tels que le porc, le chien basset, etc., on n'y a pas vu le scorbut ni d'autres états cachectiques.

Parmi les hémorragies, l'homme doit sans doute à une trop abondante alimentation, et à l'excitation vive de son organisme, les hémorroïdes, l'hématémèse, l'épistaxis, et d'autres flux de sang, comme l'hématurie, etc., si rares parmi les bestiaux même les plus domestiques.

On ne voit point, chez les brutes, les maladies des voies urinaires et de l'appareil de la vessie, causées souvent par des boissons spiritueuses ou un régime peu naturel; on n'y connaît nullement les affections arthritiques et toutes leurs complications.

La classe des névroses, excepté l'hydrophobie et la nostalgie connues des animaux, appartient presque uniquement à l'espèce humaine. Qui ne sait en effet combien l'hypocondrie, l'hystérie, les affections mélancoliques, les manies et démences de toute espèce sont le funeste don de la civilisation, et d'autant plus communes que la sociabilité est plus avancée; car, alors, toutes les passions exaltées, tous les intérêts mis en mouvement, toutes les cupidités allumées détraquent les intelligences, pervertissent le naturel et les appétits; ainsi le satyriasis et la nymphomanie s'y trouvent de même que l'anaphrodisie; les goûts les plus dépravés se remarquent dans les jouissances de la table et dans celles de l'amour; la stupidité, le crétinisme le plus imbécille se rencontrent à côté des folies les plus furieuses et de l'enthousiasme même du génie. Nul autre animal n'a jamais offert ces étranges scènes

de toutes les extravagances et de toutes les misères de la raison humaine ; spectacle de honte et de grandeur, mélange inconcevable de sublimité et d'horrible corruption, par lesquels l'homme est à la fois la gloire et le prodige de la création, comme il en devient trop souvent le monstre et l'horreur, digne de la plus infernale exécration.

De nos moyens naturels de guérison. — La nature a voulu que ses créatures subsistassent, sans doute ; elle a donc dû leur attribuer tous les moyens de résister aux causes de destruction, pendant un certain espace de durée sur la terre et sous des conditions données. Aussi, pour quiconque examine la constitution des êtres vivans, il est manifeste qu'ils possèdent une autocratie propre, conservatrice de la vie, directrice de leurs fonctions, médicatrice de leurs maux, et propagatrice de leur existence. Sous quelque nom particulier qu'on veuille la désigner, c'est la *nature*, selon Hippocrate et d'autres médecins anciens et modernes, ou l'ame selon Stahl, le principe vital, l'*énormon*, etc. Lorsque cet agent pousse les animaux vers un acte utile à leur vie, on l'appelle *instinct ;* s'il les porte à la reproduction, c'est le sentiment de l'amour ; c'est encore la même puissance qui organise l'embryon dedans ou hors le sein maternel.

Ainsi la nature a mis en tous les êtres qui tombent malades plus de ressources qu'on ne le pense communément ; elle n'a pas créé les médecins, mais une *médecine naturelle* qui fait que chaque créature peut se suffire à elle seule, par ses propres forces, ou en suivant des inspirations salutaires qui s'élèvent d'elles-mêmes dans chaque être souffrant. Personne n'ignore que beaucoup d'animaux malades sont dirigés par leur instinct vers le médicament qui peut les guérir [1]. D'au-

[1] Nous leur devons même la découverte de plusieurs remèdes utiles, comme on sait. Les moutons qui ont des vers au foie (le *distoma hepaticum*, Rudolphi) vont lécher des pierres salées ou urineuses ; des bestiaux hydropiques avalent des terres bolaires ferrugineuses, comme le font aussi les filles chlorotiques, les nègres ayant le mal d'estomac, etc. Le syrmaïsme ou la purgation par haut et bas fut indiqué aux Egyptiens par le vomissement que se procurent les chiens avec le *cynodon dactylon* (selon Ælien, *Hist. anim.*, l. V, c. 46). Le bon effet de la salive pour cicatriser les ulcères a été démontré de même par les chiens qui lèchent leurs plaies. Les cerfs et les chèvres sauvages de la Crète enseignèrent, dit-on, les premiers l'emploi de l'*origanum dictamnus* comme vulnéraire. Les chèvres, après avoir mis bas leur chevreau, recherchent le *sium sisarum*, pour guérir leurs coliques ; les sangliers blessés par les chasseurs emploient, dit-on, le lierre comme vulnéraire, et les feuilles de laurier sont aussi un remède pour les pigeons,

tres suivent une diète naturelle en refusant de manger ; car même notre estomac se soulève spontanément, dans les maladies, contre certains alimens, certaines boissons, tandis qu'il en sollicite d'autres qui lui sont salutaires, comme des boissons acidules et rafraîchissantes dans plusieurs fièvres aiguës [1].

Nous nous arrêterions moins à cette vérité, si elle n'était pas le fondement de toute véritable médecine. En effet, n'est-on pas d'accord, du moins parmi les vrais médecins, que *c'est la nature qui guérit?* et que dit la nature? *quò natura vergit, cò ducendum est.* L'art médical consiste à seconder ses efforts conservateurs, sa tendance médicatrice vers l'équilibre de la santé.

Qui ne sait cependant que de nouveaux Sganarelles, médecins, non malgré eux, mais malgré tout le monde, raisonnent aujourd'hui tout autrement. Il n'y a plus de nature médicatrice ; il n'y a plus d'instinct, plus d'ame, d'esprit directeur de l'économie animale, plus de cette lampe interne qui éclaire avec intelligence nos facultés. Nous sommes devenus machines, aveugles automates, dont il faut graisser les ressorts, ou les faire mouvoir par des contrepoids ; nos maladies ne sont qu'une mauvaise chimie qu'il faut rectifier à l'aide des réactifs de nos laboratoires. Les termes d'ame ou d'esprit directeur de l'organisme sont relégués parmi les locutions surannées de la théologie, de la dévotion ascétique. Pour nous, sans doute, nous accordons volontiers à ceux qui le désirent, qu'ils n'ont ni *ame*, ni *esprit*, et nous nous en étions même quelque peu doutés en méditant leurs œuvres, qui font faire de si brillans progrès à l'art médical. Nous reconnaissons que ces auteurs sont de fort savantes machines et même d'illustres automates ; nous nous garderons de leur

les perdrix, etc. On dit également que le jonc des marais sert à la guérison des grues, que les serpens ont fait connaître l'usage de l'*anethum fœniculum*, que les belettes se défendent du venin de ceux-ci au moyen de la *ruta graveolens*, que l'ours, au printemps, se remet en appétit avec les racines âcres de l'*arum maculatum*, que la mangouste se garantit du venin de la vipère naja, ou serpent à lunettes, au moyen de la racine d'*ophiorhiza mungos*, dans les Indes, etc. Que ces faits soient exagérés, il en est toutefois de certains qui se passent sous nos yeux, et qu'on ne peut donc pas contester.

[1] M. le docteur Broussais regarde comme un grand triomphe pour sa cause d'avoir pu faire soutenir à l'Ecole de médecine de Paris une thèse, par un de ses élèves, sur l'*instinct et sur sa perversion dans les maladies*. Cette difficulté, cette inimitié manifestées contre l'instinct ne sont-elles pas bien singulières et même plaisantes ?

attribuer même, s'il le faut, la moindre lueur d'instinct dans leurs vivisections et leurs raisonnemens.

Ainsi, les hommes sont tellement pervertis et égarés, même par la médecine, hors de l'état de nature, qu'il faut recourir à l'instinct et à la direction médicale naturelle que suivent les animaux malades pour reconnaître la voie du salut dans la plupart de nos affections. Cette proposition est si véritable, que presque toujours les individus les plus simples ou bêtes comme les idiots, les personnes ignorantes et rustiques des campagnes se guérissent d'eux seuls, sans accidens, sans efforts, lorsqu'ils se laissent bonnement emporter à l'autocratie vitale, qui, sans cesse, aspire à reprendre son ornière accoutumée de santé et d'équilibre. Voyez les enfans, les femmes chez qui domine le sentiment naturel ou l'instinct ; ces êtres répugnent même beaucoup à prendre des drogues, et cependant leurs maladies (quoique fréquentes, à cause de la faiblesse de leur organisation), loin d'être plus meurtrières que celles des hommes, se guérissent mieux et plus vîte, la plupart spontanément.

Plusieurs individus qui s'occupent des lettres ou des sciences se croient souvent assez médecins pour se traiter eux-mêmes dans leurs maladies, parce qu'ils ont lu quelques livres de médecine. Ils se purgent et se médicamentent à leur gré ; rien de plus mauvais ou souvent de plus intempestif, et ensuite ils se prennent à tort de leur état valétudinaire à l'art médical qui n'est nullement responsable des fautes commises en son nom. *Interdùm optima medicina, medicina nulla.*

Comment donc faut-il agir pour recouvrer la santé, lorsqu'on est malade, soit qu'on ait un médecin, soit qu'on s'en trouve privé ; car, bien qu'on ait un médecin, encore faut-il le seconder.

§. I. *S'abandonner à l'instinct naturel ;* pour cela, il faut cesser de vouloir raisonner sur son mal, comme sur toute autre chose, et rentrer complétement dans son intérieur, ou se replier sur soi-même, ainsi qu'on le fait pour dormir. On sait qu'un pareil procédé, dans le prétendu magnétisme animal, commence par détendre l'irritation, et opère un bien-être de relâchement, utile, du moins momentanément. En effet, l'interruption de toutes les fonctions extérieures ou de relation avec les objets du monde, nous réduisant à la vie purement végétative ou du dedans, fortifie, aggrandit les actes de celle-ci qui est la puissance radicale de notre existence. Ce qui le

prouve, est le sommeil et ses résultats; car, dans presque toutes les affections aiguës, surtout, et les phlegmasies, les névroses, les flux, etc., un repos complet, dans le silence, l'isolement, la douce tranquillité d'esprit et de corps, recueille pour ainsi dire en harmonie toutes les forces de la vie qui étaient éparses et discordantes. Ne se retrouve-t-on pas plus frais, plus rajeuni et comme retrempé dans la fontaine de Jouvence, lorsqu'on a bien dormi après de grandes fatigues, des travaux ou des soucis qui creusent et minent nos forces?

Parmi ces voluptés que promet l'épicuréisme à ses sectateurs, ne place-t-on pas au premier rang cette indolence, ce divin *far niente*, si doux parmi les climats brûlans; aussi, le mouvement vital se retarde et s'oublie pour ainsi dire dans ce gras sommeil de l'insouciance qui distingue *Epicuri de grege porcos*. Ne sait-on pas que les moines, les solitaires de la Thébaïde, traversaient ainsi de longs siècles d'existence?

Pourquoi recommande-t-on la *confiance* dans le médecin et ses prescriptions, comme une grande partie des moyens de salut pour les malades? c'est qu'une telle opinion repose également l'esprit sur l'oreiller de la tranquillité; c'est qu'on n'est plus autant tiraillé par des inquiétudes dangereuses qui agaçaient le système nerveux. De même, la *résignation* à une destinée n'est pas d'une médiocre utilité parmi les Turcs, au milieu des ravages de la peste; tandis que le chrétien instruit se tourmente, s'agite dans les transes, et appelle trop souvent sur lui la contagion par ses frayeurs; le musulman indolent se confie à la fatalité, et croit ses jours inévitablement comptés dès sa naissance : que lui servirait de vouloir résister? Aussi, la peste entrant dans ces corps si bien préparés, est déjà comme amortie par le défaut de résistance, et l'on a reconnu par l'expérience que cette terrible maladie n'est pas si meurtrière de moitié chez les Orientaux fatalistes que chez les Européens privés de cette même croyance. Le seul désavantage pour les Turcs, consiste à négliger tout moyen d'isolement et de séquestration contre les dangers de la contagion.

L'*ignorance*, ou même la *stupidité imprévoyante* qui sont des défauts quand on jouit de la santé, deviennent, dans les maladies, d'excellentes qualités; elles bouchent l'avenir aux yeux du patient, ou l'étourdissent sur son mal; il ne se forme aucune idée de ses plus désastreuses conséquences, et dort en paix sur le tout, à la manière des bêtes. Or, quel grand

avantage n'est-ce pas, en pareil cas, de devenir bête, puisque celles-ci jouissent de tant de prérogatives ? Voyez, au contraire, nos gens d'esprit, nos savans ; à la moindre fiévrotte, leur imagination toute bouleversée, travaille à grossir le mal et à l'envenimer :

Le rhume, à leur aspect, se change en pleurésie.

Bientôt des accidens nerveux se déclarent et viennent, presque toujours, compliquer leurs affections, en aggraver les dangers : triste effet du savoir et de la prévoyance ! On appelle la mort en s'imaginant ainsi toujours la voir menaçante, et le médecin malade qui se tâte à tout moment le pouls, et le valétudinaire qui pense à sa digestion après chaque repas, s'en trouvent constamment plus incommodés, tant il est vrai, comme on l'a dit, que l'arbre de la science porte des fruits de mort, et que l'homme qui médite n'est plus qu'un animal dépravé ! Certes, pour bien se porter, la sottise est d'un merveilleux secours à bien des gens qui ne s'en doutent guère ; et ce serait les assassiner que de désiller leurs yeux sur leur état. La nature a fait don de l'ignorance à la plus grande partie de l'espèce humaine, comme d'une panacée opiatique, pour engourdir leur stupide pensée sur les maux de cette vie.

Ainsi, le sommeil, l'insouciance, la résignation confiante, l'imprévoyante ignorance, sont autant de moyens pour retourner, en quelque sorte, à l'enfance, à cet état végétatif dans lequel les puissances de la vie se recueillent, se ramassent comme en un faisceau plus vigoureux, et résistent, d'un commun effort, à la tempête des maladies. C'est ainsi qu'on voit les animaux malades se coucher en rapprochant leurs membres, comme à l'état naturel du fœtus dans le sein maternel ; ils cherchent le repos, dans un asile solitaire, pour y couver leurs maux, pour laisser à la force médicatrice de l'instinct toutes les facilités d'exécuter pleinement ses actes conservateurs. Il en est de même du travail des métamorphoses dans le passage d'une époque de la vie à l'autre, non-seulement chez les chrysalides des insectes et les larves des batraciens, mais même dans les développemens de la dentition et de la puberté chez l'homme et les autres mammifères.

§. II. *Se livrer à de joyeuses espérances.* Le grand nombre de médecins et de physiologistes actuels qui ne veulent voir dans l'homme qu'une complication de rouages ou des sys-

tèmes d'organes mis en jeu par la sensibilité, l'irritabilité et d'autres prétendues *propriétés vitales des tissus*, croient, en conséquence, qu'il ne s'agit, dans les maladies, que de ramener les organes au type naturel, au moyen de médications plus ou moins rafraîchissantes, ou stimulantes, ou de purgations, de saignées, etc. : tel est, j'ose le dire, le résultat des ineptes études faites, soit sur les cadavres, soit sur des animaux ou des hommes, lorsqu'on les considère seulement comme de simples mécanismes.

L'extravagance d'une telle opinion est si palpable, qu'elle saute aux yeux de quiconque n'est point aveuglé par les préventions de nos écoles actuelles; mais il faudrait alors reconnaître qu'il existe en nous un principe hyperorganique que tous les grands médecins anciens admettaient. Or, nous avons changé tout cela, comme personne ne l'ignore; aussi, lorsqu'un malheureux périt de nostalgie, ou de chagrin, et qu'en ouvrant son cadavre, on ne trouve aucune cause de sa mort, on ne sait à quoi s'en prendre. Comme la puissance qui nous anime ne laisse d'elle aucune trace après la mort, on en conclut qu'elle n'existe pas réellement; sans doute aussi, quand on démolit une maison, et qu'on ne trouve plus l'architecte qui la construisit, il est devenu une *entité*, une abstraction.

Qu'y a-t-il, cependant, de plus puissant, pour conserver les forces vitales, que de déployer dans les maladies cette pleine et joyeuse sécurité, cet espoir si doux, si consolant, qui nous berce, qui nous ranime, même aux approches du trépas? Quelle céleste ambroisie que ces paroles de vie, qui descendent jusque dans les entrailles d'un infortuné en proie à des transes mortelles? Comment ce courage flétri se relève, et suscite, pour ainsi parler, toute l'économie! Ne savez-vous pas combien un mot, un geste échappés, vont plonger le poignard dans le cœur de cette pauvre femme expirante sur son lit de douleur? Oui, l'on peut tuer et ressusciter les êtres faibles, par les seules affections de l'ame, dans leurs maladies.

Voyez ce héros stoïque, recevant dans la poitrine le fer d'un ennemi. Sa fermeté n'en est pas ébranlée; il ne redoute point la mort; soutenu par l'orgueil de sa valeur et de sa gloire, il vit heureux dans sa pensée, et cette ame intrépide semble s'indigner encore d'un trop long repos, pour voler à de nouveaux combats. Que les chirurgiens de nos armées racontent si la cicatrisation des blessures n'était pas plus heureuse,

plus facile, plus prompte, au milieu de nos triomphes; si les plaies, au contraire, ne devenaient pas souvent gangréneuses et meurtrières dans les revers de nos armes, lorsque les ames étaient abattues et humiliées de nos défaites ?

L'espoir et la gaîté sont donc la vie de l'ame, et par elle se soutient tout l'édifice de l'organisme. Ainsi, la philosophie, qui règle nos passions, cuirasse, pour ainsi parler, le moral de l'homme, et devient pour nous cette égide de Minerve, qui sait garantir de toute atteinte l'existence; le noble stoïcisme la fortifie au milieu même des souffrances, comme le bois s'endurcit au feu et résiste à la pourriture. Oui, si l'on pouvait se maintenir inébranlable d'esprit et de caractère au milieu des contagions, l'on y resterait presque toujours invulnérable. Voyez ces frères de la rédemption, qu'un zèle enthousiaste de religion entraîne au milieu des lazarets, des bagnes pestiférés de l'Orient, ne résistent-ils pas souvent aux plus dangereuses atteintes de cette horrible maladie : sublime exemple d'une ame qui semble élever le corps au-dessus des accidens de l'humanité ! Qu'on vienne ensuite nous parler de cordiaux et d'antiseptiques : le premier de tous, n'est-il pas le courage ?

Quelle ignoble bassesse y a-t-il donc à considérer l'homme ainsi qu'un automate, dont certains tissus sont plus ou moins irrités, tandis que cette prétendue machine a bien d'autres ressorts plus relevés, plus dignes d'être mis en action par des motifs d'honneur, d'amour propre, et tant d'autres que ne connaissent nullement les praticiens vulgaires; mais, pour cela, il faut comprendre que nous possédons une ame.

Vieille médecine, dira-t-on peut-être; cela n'est plus à la hauteur des principes physiologiques actuels; mais, quant à nous, nous préférerons toujours ce qui est noble et raisonnable à ce qui n'est pas même nouveau, ni véritable et démontré.

« Contiens ton cœur, vis sans excès, et sois joyeux. » Ces maximes n'en sont pas moins salutaires pour avoir le malheur d'être antiques, et même pour avoir été dites par Confutzée, à la Chine, comme par les sages de l'ancienne Grèce, à l'homme traînant son existence au travers des sentiers laborieux de la terre [1].

[1] Nous avons connu deux jeunes étudians en médecine, laborieux, aimables, qui furent frappés, presque en même temps, du typhus des armées en 1814. Le plus jeune et le plus tendre fut si violemment at-

Ainsi, lorsque le moral est guéri, le corps ne tarde pas à entrer en convalescence, parce que c'est l'ame, c'est le moteur interne qui gouverne la machine organique. Nos modernes mécaniciens disent tout le contraire, et ils croient que l'ouvrage peut seul raccommoder l'ouvrier. Ils ne connaissent que le corps, disent-ils, doit-on s'étonner alors s'ils échouent le plus souvent, et s'ils en font rejaillir la honte sur l'impuissance de l'art ? Je préférerais, à cet égard, les thaumaturges et les magnétiseurs, qui, du moins, donnent un avant-goût de guérison, en fascinant les imaginations. Il vaudrait encore mieux s'enivrer joyeusement dans un cabaret, que de suivre une si pitoyable médecine.

On doit comprendre d'autant mieux l'importance de ces préceptes, que nous vivons au milieu d'un état social, prodigieusement agité par tous les intérêts propres à enflammer les passions. Nous marchons sans cesse sur un sol volcanique, et il n'est peut-être aucun état maladif qui ne soit plus ou moins aggravé par des affections morales, imperceptibles ; telles sont celles qu'on dérobe soigneusement, comme l'ambition déçue, la jalousie, les désirs secrets, les haines couvées sous la cendre d'une fausse humilité, l'amour propre égratigné, etc. Toutes ces blessures du cœur s'ulcèrent sourdement à tel point, que des petits chagrins mettent souvent au tombeau les plus tendres personnes, sans qu'on en connaisse les causes.

§. III. *Suivre un régime tempéré.* Pour montrer combien l'homme s'est éloigné de l'état de nature, et de la santé pleine que celle-ci lui promettait, voyons ce que deux genres de vie opposés produisent de dispositions morbifiques dans notre espèce.

Venez sur les rives de l'Euphrate ou du Gange, contemplez-y le mol Asiatique assis, les jambes croisées sur son divan ou tapis, fumant dans le houkah un tabac doux, dont la fumée traverse une eau parfumée, passant ses jours, sous un ciel ardent, au sein de l'indolence et de l'inertie, cherchant dans les préparations d'opium et de bendjé les plus déli-

teint qu'il perdit bientôt toute connaissance, et qu'on n'en attendait presque plus rien. L'autre, plus sec, plus irritable, conserva mieux l'usage de ses facultés, mais avec de l'impatience, des inquiétudes, des pressentimens funestes ; cependant sa maladie, moins intense que celle du premier, laissait les plus grandes espérances. Le résultat fut tout opposé ; le plus malade s'abandonnant à la nature guérit ; le moins affecté succomba au milieu de la lutte pénible qu'il soutenait sans cesse avec effort contre le mal.

cieuses rêveries pour tromper ses ennuis, augmentant le relâchement, l'atonie de tous ses organes, par des bains fréquens, se livrant, dès sa tendre jeunesse, aux jouissances les plus énervantes de la polygamie. Loin que de fortes nourritures relèvent les corps de cet abattement, on ne fait nul usage de vin, de restaurans, et même la chair devient un aliment putride et dangereux sous ces climats : on est réduit au régime végétal; le riz, les dattes, les melons, ou d'autres fruits sucrés, soutiennent à peine, avec quelques aromates, un estomac délabré, encore faut-il que de longs carêmes, le ramadan, et d'autres jeûnes, évident ces corps débiles qui digèrent péniblement; enfin, si l'on ajoute, à toutes ces causes d'abattement, des gouvernemens despotiques et atroces, une superstition aveugle, qui commandent l'obéissance, l'assujétissement le plus humble, qui font régner la servilité et la terreur, pour écraser les têtes les moins soumises, on conviendra qu'un tel genre d'existence est bien capable de multiplier les affections chroniques, si communes, si invétérés sous tous ces climats : la nature n'avait pas formé l'homme pour végéter si lâchement, aterré sous la verge de la servitude, avec les eunuques des sérails, ou pour entrer dans la béatitude extatique des fakirs, dans leurs longues abstinences.

Certes, le régime de la plupart des Européens pèche évidemment par un autre excès; car, si l'on se transporte sur les bords germaniques du Danube, ou de la Tamise et de la Loire, qu'y verrons-nous, sinon l'amour de la bonne chère, et les tempéramens pléthoriques, sanguins, ardens, qui doivent en résulter? N'est-il pas évident que cette opulence des tables chargées de viandes, de vins et de liqueurs spiritueuses presque à tous les repas (dans les classes moyennes des états, si multipliées de nos jours par le commerce et l'industrie), allume un grand nombre de fièvres et de phlegmasies, dispose à une foule d'hémorragies et aux apoplexies cérébrales, *pulmonaires*, ou autres? Si l'on ajoute que tout le régime européen actuel est excitant, que l'abus du café et du thé, joint aux spiritueux, sollicite sans cesse les appareils nerveux et vasculaire; que, de plus, la complication des intérêts politiques, la mobilité des fortunes, la nécessité chez les uns, l'ardente ambition chez d'autres, éveillent, irritent le mouvement vital, on reconnaîtra que notre existence actuelle, dans le grand monde surtout, n'est qu'une fièvre perpétuelle, entretenue par le

spasme des passions, par les nourritures les plus échauffantes, comme par l'esprit de lutte entre d'anciennes et de nouvelles institutions sociales. Comment les phlegmasies les plus aiguës, les névroses les plus furieuses, les fièvres les plus malignes, ne s'animeraient-elles pas sous l'empire de ces causes, toujours croissantes, dans cet impétueux tourbillon qui entraîne aujourd'hui la civilisation européenne ? Aussi, la vitalité se consume rapidement au milieu de l'emportement de toutes les jouissances, dans ces combats où *l'un ne veut point de maître, et l'autre, point d'égal.* Chaque jour, la mort porte mille coups imprévus, et souvent les heureux du siècle se voient ainsi assassinés au sein des voluptés, dans l'âge de la force, par l'excès de leur vigueur et de leur effervescence même.

Voilà pourquoi les méthodes incendiaires de traitement deviennent si meurtrières et si désastreuses. Tout doit donc tendre, parmi nous, au contraire, à diminuer cet état d'irritation et de pléthore dans lequel se trouvent le plus souvent nos corps.

Aussi, qu'est-ce que réclame notre instinct naturel, dans la plupart des maladies? l'abstinence des alimens, de chair surtout, et de liqueurs spiritueuses, puis des boissons rafraîchissantes, acidulées, ou tempérantes, fades et mucilagineuses, qui calment cette ardeur dévorante d'un système nerveux trop agité, et les bouillonnemens des humeurs turgescentes; il faut revenir à une diète sévère, qui diminue cette pléthore sanguine si périlleuse, enfin, à tout ce qui peut rappeler la détente, la tranquillité, cette vacuité nécessaire au rétablissement de l'équilibre général ou de la santé. C'est ainsi qu'en usent les animaux eux-mêmes ; toujours inspirés par la sage nature, ils attendent, sans impatience, le retour de la faim, ce premier symptôme de la convalescence et du jeu d'un organisme qui reprend la route de la vie. Retourner dans un sage milieu, c'est se remettre en harmonie avec les puissances de cet univers, comme l'enfant qui rentre au giron maternel.

Conclusion. — La nature vivante, ou plutôt cette faculté autocratique qui gouverne l'intérieur des animaux, qu'on a désignée sous les noms d'*ame* et d'*instinct*, indique donc aux hommes également les voies de salut dans leurs maladies. Il y a donc un art d'être malade, puisque l'être souffrant, qui contrarie ces pures inspirations, aggrave nécessairement ses

dangers, trouble les forces médicatrices dans leur effort conservateur, empêche le retour à l'unité, à l'équilibre organique qui tend sans cesse à se reconstituer.

1°. *S'abandonner à l'instinct naturel*, qui réclame repos, sommeil, insouciance; 2° *se livrer à de joyeuses espérances*, qui soutiennent le courage, l'énergie des fonctions; 3° enfin, *suivre ce régime tempéré*, qui rétablit l'ordre, la facilité des mouvemens vitaux, l'harmonie dans l'organisme: voilà, selon nous, le sommaire de la médecine naturelle, qui est, en bien des cas, la seule nécessaire pour ramener la plénitude de la santé, comme elle suffit, d'ordinaire, pour la conserver.

Notice *sur l'état des établissemens de bienfaisance de quelques chefs-lieux de département, sur les maladies les plus fréquentes et la topographie médicale de ces départemens, en* 1821 [1]; par le docteur Fodéré, *Professeur à l'Ecole de médecine de Strasbourg.*

(Premier article.)

Au milieu de cet engouement exclusif et presque général de notre siècle pour tout ce qui peut, en procurant des richesses, contribuer à multiplier les plaisirs des sens, et au travers de tant de théories subtiles, qui servent de masque à cette tendance, et auxquelles leurs auteurs même ne croient pas, il est pourtant nécessaire que de temps à autre quelques voix courageuses s'élèvent en faveur de l'indigence; qu'elles cherchent à fixer un instant l'attention des imprévoyans envers la classe des malheureux, dont le nombre va en croissant à mesure qu'on s'efforce de devenir riche, et qu'elles apprennent, par la peinture de ce qui est, qu'il n'est pas vrai que tout soit bien. Le christianisme ouvrit autrefois des asiles à l'indigence; les maisons des évêques furent les premiers hôpitaux: aujourd'hui, à quelques exceptions près, je suis tenté de croire, d'après tout ce que je vois et ce que je sais, que ce n'est presque uniquement que dans le sein de la

[1] Pour faire suite aux mots *hôpital*, *mendicité*, *topographie médicale*, *enfans exposés*, *prostitution*, *etc.*, du *Dictionnaire des Sciences médicales*.

médecine que le malheur peut trouver des consolations de plus d'un genre, parce qu'elle est la seule institution humaine qui ait conservé intact le dépôt sacré des lois naturelles, et qu'elle marche libre et indépendante avec les sciences dont elle s'occupe.

La mission dont je suis chargé, de présider les jurys de médecine des départemens qui forment l'arrondissement de l'Ecole à laquelle je suis attaché, m'a fourni l'occasion de visiter les établissemens publics de bienfaisance, autant que mes loisirs et ma santé me l'ont permis, de m'informer des maladies dominantes dans chaque contrée, des causes auxquelles on peut les attribuer, et des traitemens en usage. Je me suis particulièrement attaché au sort des femmes enceintes ou en couches, des enfans et des vieillards : je ne pense pas comme l'auteur de certaines maximes, insérées au mois de novembre dernier dans un journal de la capitale (1821), lequel, après avoir dit que les gouvernemens devaient fonder leur puissance sur les mœurs, ajoute, par une insigne contradiction, qu'ils doivent imiter la nature, laquelle ne protège que les êtres qu'elle vient de reproduire, et abandonne ce qui est vieux. Belle morale, qui enseigne l'ingratitude, entièrement opposée au respect profond que les anciens peuples avaient pour les cheveux blancs ! Hélas ! pourquoi ne prend-on la nature pour exemple que dans ce qu'elle offre de matériel, et feint-on de croire que l'intelligence, qui a vu s'écouler devant elle toutes les vicissitudes de la vie humaine, n'est pas plus utile aux états que l'animal et la plante, qui ne peuvent plus produire, le sont à la jeunesse de la nature ? C'est ainsi qu'on raisonne depuis trente ans.

Je me propose de compléter par la suite ce Mémoire : pour le moment, je ne parlerai que de ce que j'ai vu à Besançon, Epinal, Metz, Mézières, Arras, Douay, Lille, Saint-Omer et Bar-le-Duc. Je serai dispensé de blâmer, parce que les faits dignes de blâme, en excitant l'indignation du lecteur, comme ils ont provoqué la mienne, portent avec eux leur condamnation ; mais je ne me dispenserai pas de louer, parce qu'au milieu du peu de bien qui se fait, au milieu de ce peu de lumières appliquées, on se sent dilaté, comme revenu d'un autre monde, quand on rencontre un vrai philantrope, ou un administrateur éclairé, qui oublie le bonheur de thésauriser, l'éclat et l'intrigue, pour ne s'occuper que des besoins de l'humanité. Je réponds d'avance que ce n'est

pas ma faute, si je rapporte parfois des choses incroyables pour les temps où nous vivons; si presque partout ce qu'il y a de meilleur dans les établissemens de bienfaisance n'est pas pour les pauvres, mais pour ceux qui ne le sont pas; si les villes où ces établissemens ont de plus grands revenus sont précisément celles où il se fait le moins de véritable bien : ces choses sont, et je ne puis empêcher qu'elles soient telles; je ne les aurais pas cru moi-même, si je ne les avais pas vues. Mon seul tort serait donc de les avoir fait connaître; mais, enfin, ne sait-on pas que la parabole du mauvais riche n'est que l'expression de ce qui a toujours été?

Je terminerai par des réflexions sur le meilleur mode de faire administrer les hôpitaux, et sur le choix des personnes destinées aux fonctions d'infirmiers. Vingt-cinq ans de pratique dans ces établissemens m'ont donné quelque droit à émettre une opinion. La pureté de mes motifs repousse d'avance toute inculpation de malignité et de censure gratuite : il est dans mon cœur d'honorer toutes les bonnes intentions, même encroûtées d'ignorance, de routine et d'absurdes préjugés, pourvu qu'elles souffrent d'être éclairées, car, autrement, elles ne sont plus qu'un sot orgueil. On peut mentir impunément, et même avec quelque apparence d'utilité, dans plusieurs sciences politiques et morales; plusieurs branches des institutions sociales peuvent se soutenir uniquement par des formalités; mais, dans les grands intérêts confiés à la médecine, tout rentre dans le néant, si l'on vient à s'écarter de la franchise et de la vérité.

LYON. — Trois hôpitaux ont fixé mon attention, en 1819, dans cette grande ville : l'hôpital général ou l'Hôtel-Dieu, celui de la Charité, et l'hospice dit des Antiquailles.

L'*Hôtel-Dieu* présente, comme l'on sait, au dehors, l'aspect d'un grand et magnifique édifice, non terminé du côté du nord-est, et contenant ordinairement jusqu'à douze cents malades, qu'on juge, lorsqu'on ne s'en tient qu'aux apparences, devoir être le plus commodément et le plus salutairement logés et entretenus. Le désenchantement commence à mesure qu'on franchit le seuil de la grande porte d'entrée : l'on est de suite frappé d'une odeur très-désagréable, qui va en augmentant dans les escaliers, dans les corridors et dans les salles, et à laquelle je n'ai pas vu qu'on opposât du moins les fumigations de chlore. La salle des blessés renfermait, au moment où je l'ai visitée, deux cent cinquante

malades, dans trois rangs de lits ; elle était peu aérée, avec des fenêtres très-élevées et grillées. Les salles des fiévreux étaient aussi à trois rangs de lits ; les malades étaient couchés deux à deux sur des couchettes à une personne, sans planche de séparation, précaution du moins employée à l'Hôtel-Dieu de Paris, lorsque, avant l'année 1790, les lits étaient pareillement doubles. Il n'y avait qu'une très-petite distance entre ces couchettes. Ces salles étaient aussi mal aérées que celle des blessés, et avec des grilles en fil de fer aux fenêtres, lesquelles servaient encore à intercepter l'air et la lumière. Les salles des militaires (car il n'y a point d'hôpital militaire proprement dit à Lyon) étaient placées sous les toits, et je les ai trouvées encore plus mauvaises que celles que je viens de décrire : elles ne prennent d'air que par des lucarnes ; les toits en sont écrasés, et les malades, couchés deux à deux dans trois rangs de lits, m'y parurent étouffés par une chaleur humide et infecte, et par le défaut d'un fluide suffisant à la respiration : on n'y faisait pas non plus de fumigations. L'office de servir les malades est confié à des frères et sœurs, dits *de la Charité*, qu'il ne faut pas confondre avec les bonnes sœurs de Saint-Vincent de Paul, de Saint-Charles, de Saint-Augustin, du Saint-Sacrement, etc. Ces infirmiers et infirmières, revêtus d'un habit particulier, sont tirés des plus basses classes, spécialement des enfans trouvés ; ils sont élevés et font leur apprentissage à l'Hôtel-Dieu, sous leurs pareils, et je les ai trouvés sales, orgueilleux, vindicatifs, durs et inhumains.

L'auteur du Mémoire couronné par la Société de médecine de Lyon, sur cette question : *Quels sont les vices de l'organisation actuelle des hôpitaux de Lyon, et quels sont les moyens d'y remédier*[1] ? cet auteur, dis-je, n'a rien exagéré dans ce qu'il expose sur l'organisation de leur administration, telle qu'elle est maintenant, dans sa description de l'état des bâtimens, des salles en particulier, du mobilier, et du genre de précautions employées pour y entretenir la salubrité ; lorsqu'il fait connaître l'opération ridicule, bizarre et dangereuse, *de la torréfaction des punaises*, les malades restant dans leurs lits, et cette autre, non moins insalubre, d'inonder les salles et les carreaux des fenêtres pour les laver ; en apprenant que les salles sont sans ventilateurs, qu'un si

[1] Inséré dans ce Journal, tomes IX et X.

grand et magnifique local est sans latrines, et n'a que des chaises percées, qui ferment très-mal, pour les fiévreux, les blessés et les convalescens; dans ses regrets de voir que ces derniers n'ont point de quartier séparé, et qu'ils ne peuvent être aidés, pour le retour à la santé, par un air plus pur; dans ce qu'il nous dit de l'admission des malades, des soins hygiéniques qu'ils reçoivent, de la distribution vicieuse des alimens et des médicamens, de l'insolence et du despotisme des sœurs-maîtresses; dans ses réflexions sur le service médical, sur ce que s'attribuent les chirurgiens-majors, et sur ce qu'on refuse aux médecins. Ce Mémoire renferme tout ce que je pourrais dire sur l'hôpital général de Lyon, et il fait regretter que M. le docteur Ladevèze n'ait parlé, ni de l'hôpital de la Charité, ni de celui des Antiquailles, lacune que je ne remplirai qu'imparfaitement.

Les femmes mariées sont reçues dans cet établissement pour y faire leurs couches; mais en considérant l'insalubrité de l'air qu'on y respire, le grand nombre de malades, et la diversité des maladies qu'on y traite, je doute que ce soit là un bienfait. L'auteur du Mémoire cité n'a pas dit un mot à ce sujet, et n'a pas non plus donné le terme moyen de la mortalité à l'Hôtel-Dieu de Lyon. Je m'en étais informé, en 1819, au bureau des entrées, où l'on m'avait assuré que, depuis six ans, cette moyenne n'excédait pas dix pour cent, savoir, neuf pour le civil, et onze pour le militaire, chose que j'ai bien de la peine à croire, d'après ce que je lis dans l'excellent Rapport de M. le docteur Villermé, sur la mortalité dans les hôpitaux de Paris, les mieux tenus de toute la France, et où pourtant la mortalité est bien supérieure.

Hôpital de la Charité : vaste établissement destiné aux veillards des deux sexes, aux filles enceintes, et aux enfans abandonnés. J'en visitai d'abord les infirmeries, assez aérées, eu égard au petit nombre de malades, qui ne doivent être que ceux de la maison, et je passai successivement aux divers autres quartiers. Celui des vieillards-hommes est un grand carré long, suffisamment aéré, ressemblant à un camp, où j'ai compté cent quatre-vingt lits, l'un à côté de l'autre, avec très-peu d'intervalle. Ces vieillards étaient tous fort petits, avec des têtes rondes, et un visage sans expression, cependant sans être rachitiques, et j'ai appris que telle était en général la nature des

ouvriers de Lyon [1]. Le quartier des vieillards-femmes est un autre carré long, contenant deux cent dix lits, et moins aéré que le premier. L'un et l'autre sont d'une odeur ingrate, urineuse, à cause du voisinage des latrines. Dans un coin de chacun de ces quartiers est une loge d'où je vis sortir un frère, à mine refrognée, avec deux gros dogues, dont la présence m'étonna, au milieu de ces pauvres vieillards, la plupart chétifs et infirmes, mais dont, le surlendemain, je pus commencer à pressentir l'usage.

Dans un autre Mémoire, déjà inséré dans ce Journal, j'ai parlé de la salle des enfans exposés, dite *la Crèche*, et du sort de ces petits malheureux, infectés de la syphilis. Je n'en parlerai donc plus ici, mais j'aurai souvent occasion d'y revenir en idée, par la comparaison de ce qu'on verra qui se fait ailleurs dans des circonstances analogues. De cette salle, j'ai passé au quartier de ces enfans abandonnés, conservés, devenus grands, et élevés par l'établissement; j'ai vu des dortoirs sales, exhalant une mauvaise odeur; des enfans et des adolescens sales, mal tenus, déguenillés, d'une figure ignoble et désagréable : un grand nombre d'entre eux est destiné à l'état de cordonnier, et j'ai été conduit dans les ateliers de cette profession, les seuls qu'il y ait, aussi sales et aussi dégoûtans que les dortoirs. Ayant passé de là au réfectoire, j'y ai remarqué trois tables parallèles, dont la plus longue était garnie en écuelles de terre grossière, et les deux autres, en écuelles d'étain : on m'a dit que ces dernières étaient pour les apprentis *frères*, et pour les enfans dont les parens sont connus, et qu'on destine à être prêtres. Ainsi, ces malheureux, compagnons d'un malheur commun, commencent dès l'enfance à sentir le joug de l'inégalité. Plusieurs de ces espèces d'abbés se sont offerts à mes yeux dans les escaliers et les corridors, avec une soutane sale, un mouchoir sale autour du cou, un chapeau rond, un bâton à la main : vraies figures de crétins du Valais. Eh quoi! est-ce dans ces maisons que le premier des ministères, celui qui doit persuader par la noblesse des actions et l'élévation des sentimens, doit aller se recruter? Ma visite s'est terminée par les cuisines, que j'ai trouvées ne le céder en rien aux dortoirs. Sur les

[1] Voyez un Mémoire sur la santé et les maladies de ces ouvriers, par M. le docteur Monfalcon, de Lyon, dans le Bulletin de janvier 1822 de la Société médicale d'émulation de Paris, page 42.

tables, étaient étalées des viandes, composées d'abatis; et étaient assises par terre plusieurs nourrices, pâles et de mauvaise mine, occupées à trier des côtes de blettes, ce qui m'indiqua suffisamment quel était le régime de la maison.

On fait à l'hôpital de la Charité des cours d'accouchemens, dont les sœurs-maîtresses ont la direction; mais je suis forcé de dire que, dans la session du Jury médical de Lyon, de 1820, le jury a été fort mécontent des connaissances théoriques et pratiques des sage-femmes élevées à cette école; que j'en ai ajourné plusieurs, et que j'ai dû donner publiquement la palme à des élèves formées par deux sage-femmes qui ont fait leurs études à la maison de Maternité de Paris.

L'hospice dit de l'*Antiquaille* est situé sur la belle colline de Forvic (*forum Veneris*), à une demi-lieue de la ville. Il a été fondé, il y a environ vingt-huit ans, par la charité publique, dans un très-ancien couvent, pour le traitement de certaines maladies qui n'étaient pas admises à l'Hôtel-Dieu, et il a été agrandi par l'administration actuelle. Il est destiné aux galeux, aux vénériens, à des vieillards pensionnaires, aux insensés, et il sert de maison de force pour les filles publiques qui sont infectées. Un peu plus haut, est une annexe de cet hospice, où l'on traite les soldats galeux et vénériens, que j'ai trouvée très-bien tenue, et pourvue des fameuses boîtes fumigatoires, qu'on m'a avoué n'avoir pas eu jusqu'alors de grands succès. J'ai compté à l'Antiquaille près de trois cents vénériens des deux sexes, dont les deux tiers de femmes; c'est avec horreur que, parmi ces misérables, sans frein et sans pudeur, j'ai remarqué des sujets qui n'avaient pas plus de dix à onze ans. Les salles sont spacieuses, bien aérées, et il y a des cours, avec des arbres et une fontaine, pour la promenade des malades de chaque sexe. J'ai assisté à une visite d'admission, où l'on fait placer chaque malade sur une chaise très élevée, près d'une fenêtre. C'est là, comme dans les bagnes et dans les maisons de réclusion, qu'il faut aller voir jusqu'à quel point l'humanité peut se dégrader; j'avoue que je ne pourrais faire un pareil service, et je sortis au plus tôt de ce lieu dégoûtant, pour me rendre au quartier des fous.

Cet établissement, entièrement séparé des autres quartiers de l'hospice, m'a produit une surprise agréable. Non-seulement on y jouit d'un bon air, mais encore on y a une vue su-

pente, extrêmement variée, et bien propre à produire d'heureuses distractions chez les mélancoliques : on avait ajouté, tout récemment, aux anciennes constructions, une rotonde, du côté du sud-est, d'un bel effet, divisée en cellules, dont le sol est en pente, et dont les jours donnent sur la campagne. Il y avait soixante-quinze aliénés du sexe mâle, et cent quatre-vingt femmes. Le plus grand nombre appartenait à la démence, un tiers à la mélancolie, et le reste à la manie : quelques sujets de cette troisième espèce avaient les fers aux pieds. Surpris de ne voir que quelques sœurs et un ou deux servans pour ces deux cent cinquante-cinq aliénés, l'on me fit sortir plusieurs dogues, de l'espèce, me dit-on, de ceux du grand Saint-Bernard, chargés de la police, et élevés à se jeter sur les fous, quand ils n'obéissent pas. La sœur-maîtresse se louait beaucoup de cette *grande* découverte, laquelle procurait autant de calme dans la maison que d'économie. Je compris alors à quoi servaient les mêmes chiens que j'avais vus à l'hôpital de la Charité. Ainsi, l'homme a appris à faire servir l'emblème de cette vertu si rare, la fidélité, à plus d'un usage ; il en a fait un instrument de guerre dans le Nouveau-Monde ; dans les Alpes, un moyen de recherche des voyageurs ensevelis sous les neiges ; aux bancs de Terre-Neuve, un pêcheur habile des naufragés : ici, cet instinct admirable a été transformé en garde de police. Il y aurait bien moyen à l'Antiquaille de traiter les fous ; toutefois, ils n'y sont que gardés ; et ce que je viens d'exposer n'a pas besoin de commentaire auprès des lecteurs pour lesquels j'écris.

En sortant de cet hospice, je me suis rendu aux *Bains-Romains*, pensionnat particulier pour les aliénés, à la même colline de Forvic, tenu par une demoiselle, qui a eu la complaisance de me faire visiter toute sa maison. J'y ai vu vingt-deux hommes et huit femmes, presque tous mélancoliques, qui sont seulement gardés et enfermés, et auxquels on ne fait subir aucun traitement. Les chambres de ces malades étaient d'ailleurs assez propres, et ils ne se plaignaient pas. J'ai encore été visiter quatre autres pensionnats de même nature, situés à la *Croix-Rousse*, qui ont, entre tous les quatre, cinquante aliénés, aussi simplement gardés et renfermés. Ainsi, j'ai compté, en septembre 1819, à Lyon, trois cent trente-cinq aliénés, renfermés, auxquels on ne fait aucun traitement ; et, cependant, dans une ville de commerce et d'industrie, où les

fortunes sont tantôt haut, et tantôt bas, et où, par conséquent, les causes de folie sont si fréquentes, combien ne devrait on pas s'attacher à avoir un établissement où l'on pût guérir de cette maladie ? Mais quoi ! elle se multiplie partout; le nombre de ses victimes a augmenté dans la ville où j'écris, depuis la publication de mon Traité du délire, et les fous y sont encore en cage comme auparavant; de sorte qu'il semblerait qu'à part le journal des modes, et autres facéties de ce genre, tous les autres écrits qui portent un caractère grave, ne doivent être utiles qu'aux fabricans de papier.

L'on dit que l'hôpital général de Lyon va être augmenté de nouvelles constructions : puissent-elles ne pas être de pure ostentation ! puisse l'art de l'architecte s'être appuyé de la science du médecin ! L'administration des hospices de cette ville ignore sans doute les abus que je viens de peindre à grands traits, ou elle est trompée par ses agens : quelles bonnes intentions la flatterie n'empoisonne-t-elle pas ! Espérons que si ce tableau sévère vient à tomber entre ses mains, elle n'en saura pas mauvais gré à l'auteur.

BESANÇON. — L'Hôtel-Dieu de Besançon a toujours été regardé comme un modèle de soins et de propreté, et il est digne de cette réputation. L'élégance de son extérieur ne contraste pas avec le dedans, et l'on a toujours plaisir à le voir dans tous ses détails. Il est placé dans une belle situation, sur la promenade de Chausar (*campus Martis*), parfaitement isolé de toute part, et entouré d'un air pur et vif. Le quartier des malades est composé de quatre belles salles, formant une croix, très-propres, très-aérées, sans aucune odeur, ayant seulement deux rangs de lits, et une fort jolie chapelle au centre de la croix, au-dessous du dôme. Les lits ont tous des rideaux, qu'on change deux fois par an, et les ciels en sont ornés de vases de fleurs artificielles, qu'on a soin de renouveler, et qui donnent un air champêtre à tout l'ensemble de cet asile de la douleur. Les latrines sont très-bien placées, hors des salles, sans répandre aucune odeur, et cependant commodes pour les malades. Des sœurs bleues, parfaitement instruites de leurs devoirs, bonnes et humaines, sont à la tête du service, et se conforment entièrement, pour le régime des malades, aux ordres des médecins. Ce ne sont pas des filles de la dernière classe, ou élevées dans les hôpitaux, mais des demoiselles de bonne famille, qui ont reçu une bonne édu-

cation, et qui se dévouent à ces sublimes et saintes fonctions. On y voit une belle pharmacie, ayant un fourneau économique en fonte, qui devrait être en briques; une belle boulangerie, et une vaste buanderie, le tout, d'une admirable propreté. J'ai observé dans cet hôpital ce que je n'avais pas encore vu ailleurs, savoir, que les alimens ne sont pas refroidis lors de leur distribution. On a imaginé pour cela un réchaud en forme de chariot, porté sur quatre roues, qui transporte la nourriture prescrite au pied du lit de chaque malade.

Mais quelle est l'institution à laquelle il n'y a rien à redire? Les deux bras latéraux des salles en forme de croix de l'hôpital de Besançon, sont occupés par les militaires malades; l'un par les blessés, l'autre par les fiévreux; les deux autres, par les malades civils des deux sexes. Ainsi, l'on est forcé de mêler et de traiter dans la même salle les fiévreux et les blessés de chaque sexe, parce que les militaires occupent la moitié de la place, tandis qu'on pourrait les traiter séparément, et avec plus d'avantage, sous plus d'un rapport, à l'hôpital destiné aux galeux et aux vénériens, en l'agrandissant convenablement :

1°. Défaut qui naît de ce que, dans la construction de ce bel édifice, on a eu moins égard au civil qu'au militaire.

2°. Point de salle d'opérations, et l'on est obligé de les pratiquer toutes, quelles qu'elles soient, dans les salles même des malades, ce dont il est inutile que je fasse sentir les grands inconvéniens.

3°. Point de salle de convalescens : il y a, à dire vrai, pour ceux-ci, des promenades spacieuses; mais l'on sait assez combien il est avantageux de les transporter ailleurs, et de les séparer des malades qui sont encore en traitement. Du reste, ce point hygiénique a presque été oublié partout, excepté à l'hôpital de Marseille, où il y a, de temps immémorial, un quartier particulier pour les convalescens.

4°. Malgré l'embellissement et les commodités apparentes que des rideaux et des ciels de lits donnent à une salle de malades, je ne puis qu'être, à cet égard, en opposition avec les respectables sœurs de Besançon, parce que j'ai vu trop souvent ces ciels et ces étoffes conserver le mauvais air, et devenir des foyers de contagion. Elles auront pourtant raison, en ce qui concerne la décence, tant que chaque salle ne sera pas close, et que les différens sexes, ainsi que les

soldats, pourront aller et venir librement dans chacune des salles opposées.

5°. Il n'y a point de lits pour les femmes en couches, et, par conséquent, elles ne sont reçues nulle part; par conséquent aussi, l'enseignement des accouchemens est entièrement théorique à Besançon. A plus forte raison, point d'établissement civil pour les vénériens. Ces deux lacunes méritent certainement toute l'attention des administrateurs éclairés de la ville.

Attenant à l'hôpital, se trouvent deux édifices, la maison des enfans abandonnés, du sexe mâle, et un ancien couvent de femmes, pour ceux du sexe féminin. La disposition de la première est beaucoup plus salubre que celle de la seconde. J'ai vu dans des dortoirs très-propres et parfaitement aérés, des enfans alertes, portant l'air de la santé, bien vêtus et bien nourris. Il y a dans cet établissement quatre ateliers pour apprendre des états à ces orphelins : un de menuiserie et d'ébénisterie, qui n'avait qu'un petit nombre d'apprentis; un second, de bonneterie, qui en avait davantage; le troisième, de cordonnier, qui en avait le plus, et le quatrième, d'horlogerie et de mécanique, qui n'en avait aucun. Surpris de l'abandon de ce dernier, j'en ai demandé la raison aux chefs de l'établissement, qui avaient la bonté de m'accompagner, et je leur ai adressé diverses questions sur les années précédentes : le résumé de leurs réponses a été, qu'en général, les enfans n'avaient jamais montré de goût pour ces arts un peu relevés et compliqués, et que leur plus grande tendance était pour des métiers simples, tels que celui de cordonnier. La chose s'explique facilement, et l'on peut juger de là du peu de bon sens qu'il y a de vouloir faire de ces enfans des ecclésiastiques, et, en quelques villes, des médecins, professions auxquelles ils ne sont certainement pas propres, mais qu'ils ne refusent pas, afin d'être mieux traités, et de s'élever au-dessus de leur condition. Au demeurant, les ouvriers qui sortent de ces établissemens sont rarement heureux, parce qu'il leur est difficile de devenir maîtres; et, à mon avis, le gouvernement devrait les considérer exclusivement comme des pépinières dévouées, et intarissables, grace à nos mœurs, de soldats et de marins.

Les filles sont moins bien logées que les garçons; leurs dortoirs sont moins aérés, plus étouffés, et les planchers en sont trop écrasés : aussi, les filles sont-elles beaucoup moins

bien portantes que les garçons ; celles que j'ai vues dans deux ateliers de filature et de couture, dans lesquels elles étaient occupées, étaient pâles, sans vivacité, et la plupart scrofuleuses.

L'on m'a assuré que les scrofules, maladie trop commune dans les établissemens de charité, n'affligeaient pas moins autrefois les orphelins du sexe mâle, mais que depuis quelque temps elles se montraient moins au-dehors, pour se porter davantage sur les viscères. Cela veut dire, selon moi, que le logement plus salubre des garçons, leurs exercices en plein air, plus multipliés, et leur vie plus active que celle des filles, ainsi que d'autres améliorations introduites dans l'éducation physique depuis quelques années, ont rendu beaucoup plus rares les engorgemens glanduleux de l'extérieur ; mais que ces enfans participent à la phthisie pulmonaire tuberculeuse, maladie qui devient de plus en plus commune dans toutes les classes de la société et dans toutes les villes, et qui semble compenser les maux dont les progrès de la civilisation nous ont délivrés, peut-être même les bienfaits de la vaccine, pour continuer à égaliser le nombre des décès avec celui des naissances. Les affections catarrhales sont aussi des maladies très-fréquentes dans cette contrée, et concourent avec les affections glanduleuses à la formation de la phthisie, soit pulmonaire, soit mésentérique : elles sont encore très-souvent compliquées de gastricité et d'adynamie.

Outre ces établissemens, il y a à Besançon un dépôt de mendicité, qui était peuplé, en 1819, de cinq cent vingt-neuf individus, et qui a son hospice particulier, dont les malades sont l'objet de la sollicitude bienveillante et éclairée de M. le docteur Marchant, savant médecin de cette ville. L'on sait que Besançon avait autrefois une Faculté de médecine enseignante, et très-distinguée : l'école secondaire qui lui a succédé dans ces derniers temps prouve, chaque année, dans la session du jury médical, que les professeurs actuels ne sont pas indignes de ceux auxquels ils ont succédé.

QUELQUES *considérations sur la structure du foie et du rein ;* par le docteur J.-M. MAPPES, *Médecin à Francfort-sur-le-Mein.*

Quoique l'anatomie ait déjà procuré tant de lumières sur la structure du corps humain, que beaucoup de personnes croient impossible de faire aujourd'hui aucune découverte importante en ce genre, cependant le physiologiste s'aperçoit trop souvent qu'il lui manque précisément les données dont il aurait le plus besoin pour expliquer comment, à proprement parler, la vie agit en nous, c'est-à-dire une connaissance parfaitement exacte de la structure d'un grand nombre de parties de notre corps. Cette lacune devient surtout bien sensible lorsque nous voulons approfondir les mystères de l'économie animale ; car nous ne connaissons pas encore d'une manière exacte la structure des nombreux et importans organes sécrétoires. Les modernes ont, proportion gardée, peu contribué à remplir cette lacune, principalement peut-être parce que les autres parties de l'anatomie leur offraient à faire une moisson si abondante d'observations, qu'on ne croyait pas devoir sacrifier celles-ci à des objets qui ne paraissaient pas avoir besoin d'être soumis à un plus ample examen.

Persuadé que toute tentative, quelque faible qu'elle soit, ayant pour but de faire disparaître cette fâcheuse lacune, ne pouvait manquer d'être utile, je choisis, d'après les conseils d'Autenrieth, pour sujet de ma thèse de réception, la structure du foie [1]. Je vais retracer ici les principaux points de cette dissertation, après quoi je donnerai un extrait du travail analogue qu'Eysenhardt a publié sur les reins.

Le foie, dans l'état frais, qu'on l'examine à sa surface extérieure, ou à celle de morceaux coupés ou arrachés à une plus ou moins grande profondeur, paraît partout composé de deux substances différentes. L'une de ces substances, qu'on peut appeler *granulée* (*médullaire*, suivant Autenrieth), forme des circonvolutions, tantôt semblables à celles des intestins, tantôt rameuses, plates et arrondies, de couleur jaune, et assez denses, qui laissent entre elles des espaces arrondis, d'un quart ou d'un travers de ligne de diamètre, ou des fissures oblongues, le tout rempli par la seconde substance, laquelle

[1] *De penitiori hepatis humani structurâ.* Tubingue, 1817. In-4°.

est brune et moins serrée, et qu'on peut appeler *cellulo-vasculaire* (*corticale*, suivant Autenrieth). Lorsque le foie est très-gorgé de sang, on ne peut pas apercevoir de suite cette texture, et la différence qui existe entre les deux substances ne devient bien manifeste qu'après qu'on a injecté de l'eau lentement et sans effort dans un des gros vaisseaux, mais surtout dans la veine-porte, de manière à chasser le sang par les veines hépatiques, et un peu de bile par le canal du même nom. Si l'on détache le péritoine de la surface de l'organe, qui paraît tachetée, la substance cellulo-vasculaire s'affaisse, et elle produit ainsi des enfoncemens entre les circonvolutions de l'autre substance gélatineuse, transparente et semblable à du sagou cuit dans l'eau. Examinées au microscope, ces circonvolutions, qui ont à peu près un quart de ligne de diamètre, paraissent entièrement composées de petits grains. Je rends surtout cette structure manifeste en injectant dans une branche de la veine hépatique de l'eau, dans laquelle j'ai bien délayé du cinabre ou toute autre matière colorante. Le liquide rejaillit par la veine-porte, tandis que la couleur demeure adhérente aux parois des vaisseaux, de sorte que toute la substance granulée, examinée au microscope, paraît être partagée en petites granulations isolées et brillantes. Le même résultat s'obtient en poussant l'injection par les autres vaisseaux.

Au milieu de toutes les circonvolutions de cette substance, se trouvent, la plupart du temps, des ouvertures triangulaires, ou un peu frangées, qui communiquent les unes avec les autres par de petites fentes. Quelques-unes ne contiennent que des ramuscules de la veine hépatique; mais, dans les autres, on aperçoit, surtout lorsqu'on poursuit les fentes à une plus grande profondeur, où leurs vaisseaux se trouvent déjà réunis en troncs plus considérables, on aperçoit, dis-je, manifestement trois vaisseaux à la fois, savoir, une branche plus volumineuse, qui appartient à la veine hépatique, et deux autres, d'un moindre calibre, qui appartiennent, l'une à l'artère, et l'autre au canal hépatique.

Si l'on excepte la veine hépatique, tous les vaisseaux du foie se divisent à la manière des branches d'un arbre, comme dans le restant du corps; mais l'artère hépatique est celui qui donne le plus de ramifications. Elle entoure de ses lacis capillaires les parois de la veine-porte, auxquelles elle paraît être principalement destinée : cependant quelques-unes de ses

branches pénètrent jusqu'à la surface du foie, et se distribuent dans la capsule que le péritoine forme à cet organe, mais sans donner naissance à un lacis vasculaire semblable au précédent. Il paraît y avoir une puissante attraction entre l'artère et le conduit hépatiques, car les ramifications de ces deux ordres de vaisseaux sont toujours étroitement unies dans leur cours, et, en accompagnant les branches beaucoup plus volumineuses de la veine-porte, elles ne s'accollent point aux deux côtés opposés de ce dernier vaisseau.

Il n'y a que les plus grosses branches du canal hépatique qui se divisent à angle aigu; leurs ramifications, au contraire, fournissent à angle droit, et même à angle obtus, une multitude de vaisseaux déliés et courts. C'est à ces derniers que correspondent les rangées parallèles de trous qu'on aperçoit sur une tranche de foie coupée suivant la longueur d'une branche; on reconnaît que ces trous sont véritablement des orifices de vaisseaux, soit en y poussant une injection, soit en poursuivant les ramuscules qui s'en détachent : il ne faut donc pas les confondre avec les fossettes qui se voient sur la paroi interne des plus grosses branches du canal hépatique. Toutes les ramifications, même les plus petites, de ce dernier, présentent, lorsqu'on les coupe en travers, une ouverture béante, ferme, et semblable à celle d'une artère, tandis que les parois des branches de la veine-porte qui les accompagnent sont tout à fait affaissées.

Le conduit hépatique se rapproche un peu de la veine, quant à la manière dont il se ramifie. Ce qui n'est qu'ébauché en quelque sorte dans cette dernière, a pris là tout son développement, c'est-à-dire qu'à peine trouve-t-on encore une légère trace de l'application de la loi de la dichotomie. Les troncs, courts et épais, se partagent en un grand nombre de branches, qui à leur tour se divisent également tout à coup en une foule de rameaux plus petits et plus déliés, qui entourent les grains de la substance propre, de celle que j'ai appelée granulée, sans pénétrer, à ce qu'il paraît, dans leur intérieur. Il résulte de là que ces granulations sont plus éloignées les unes des autres, et qu'elles compriment un peu la substance cellulo-vasculeuse, sans cependant que celle-ci acquière la même couleur que celle-là, car on voit clairement qu'elle n'est que traversée par quelques vaisseaux injectés.

Les parois de tous les vaisseaux qui naissent des troncs contenus dans la capsule de Glisson, par conséquent de l'ar-

tère hépatique, de la veine-porte et du canal hépatique, n'adhèrent point aux substances qui constituent le foie. Si on les examine au microscope, on voit qu'elles sont séparées de celles-ci par une matière gélatineuse, qui paraît uniforme, en quelque sorte par une partie du tissu cellulaire composant la capsule de Glisson, qu'elles ont entraîné avec elles depuis la surface du foie. La veine hépatique n'offre rien de semblable : ses ramifications adhèrent intimement à la substance granulée, sans l'intermède d'un tissu cellulaire lâche. Cette circonstance, à laquelle il faut joindre celle que la veine, suivant fidèlement la substance granulée dans sa distribution, ne se partage point régulièrement en branches et en rameaux, et celle encore que ses ramifications les plus déliées se répandent entre les granulations de cette même substance, tout concourt à prouver quel rapport intime existe entre elles, tandis que l'artère hépatique et la veine-porte se ramifient dans la substance cellulo-vasculaire, et à la surface des principales circonvolutions de la substance granulée, tandis aussi que le conduit hépatique, qui obéit aux lois de la dichotomie dans ses branches, et qui s'en écarte seulement dans ses rameaux, tient le milieu entre les deux ordres précédens de vaisseaux.

Si l'on injecte une branche isolée d'un vaisseau hépatique, l'injection ne pénètre que dans la partie du foie à laquelle cette branche se distribue : il n'existe donc point de communication entre les grosses branches d'un même ordre de vaisseaux ; au contraire, l'eau poussée dans la veine-porte sort rapidement et facilement par la veine hépatique, et *vice versâ*. Si on emploie de la cire fondue, le passage a lieu bien plus rarement dans ce dernier cas ; je n'ai jamais vu le conduit hépatique se remplir de cette manière. Sans abouchement immédiat, ni avec la veine-porte, ni avec la veine hépatique, les racines du canal hépatique paraissent donc n'être perméables que pour les fluides qui y pénètrent dans l'état de vie, et ces fluides ne s'y introduisent pas par des ouvertures latérales, mais en vertu d'une sorte de pénétration chimique.

Les observations que je viens de rapporter fournissent plusieurs argumens en faveur de l'opinion suivant laquelle la sécrétion de la bile a lieu dans la substance granulée, et cette substance forme la partie essentielle du foie, l'organe proprement sécréteur, l'appareil chimico-vivant, autour

duquel les vaisseaux sont diversement groupés et contournés, comme autant d'appareils préparatoires et conducteurs. Les connexions les plus intimes de cette substance sont celles qui l'unissent aux radicules de la veine hépatique. Ne pourrait-on pas présumer, d'après cela, que la bile est tirée plutôt du sang déjà parvenu dans cette veine, que de celui qui se trouve encore dans les dernières extrémités de la veine-porte? Cette substance, qui ne ressemble pas tout à fait au tissu cellulaire, paraît être de nature particulière, et peut-être forme-t-elle la base de toutes les glandes, modifiée seulement d'après le but que la nature se propose d'atteindre. Dans le foie, elle ne s'étend qu'autour des racines des conduits excréteurs, et elle abandonne au tissu cellulaire ordinaire le soin de les accompagner dans le restant de leur trajet.

Mes recherches sur le foie réfutent l'opinion de Ruysch touchant la structure des glandes, mais elles ne confirment point non plus celles de Malpighi et de Meckel. Mon hypothèse d'une substance intermédiaire entre les vaisseaux a été tout récemment adoptée par Dœllinger [1], qui s'exprime en ces termes : « Il doit toujours y avoir, entre les courans sanguins les plus déliés, une autre substance, constituant, à proprement parler, le fond ou le sol auquel le sang appartient : cette substance est la matière animale, ou ce qu'on appelle le tissu muqueux. » La substance granulée du foie ne serait alors que cette matière animale, appropriée à la destination particulière de la glande.

Je passe maintenant à l'analyse de la dissertation de C.-G. Eysenhardt [2].

Depuis les excellentes observations d'A. Schumlansky [3] il n'en a point été publié de nouvelles sur la structure des reins. Tous les écrivains allemands et italiens se sont contentés de répéter ce qu'il avait dit, comme autant de vérités suffisamment constatées. Mais ce qui doit paraître plus surprenant encore, c'est que son travail soit demeuré inconnu aux Français et aux Anglais, qui du moins n'en ont point fait usage dans leurs manuels d'anatomie les plus modernes. Eysenhardt ne se proposait pas dans le principe d'observer la structure normale des reins; son intention était seulement de décou-

[1] *Was ist Absonderung, und wie geschicht sie?* p. 26.
[2] *De structurâ renum observationes anatomicæ.* Berlin, 1818. In-4°.
[3] *Diss. de structurâ renum.* Strasbourg, 1785. In-4°. — *Ibid.*, 1788. In-4°.

vrir en quoi ceux des diabétiques diffèrent de ceux des personnes en bonne santé; mais il trouva, ce qu'il ne cherchait pas, une similitude parfaite dans les deux cas, au lieu que Schumlansky avait cru remarquer le contraire.

Eysenhardt prit pour ses observations des tranches très-minces, détachées du rein, en long et en large, à l'aide d'un petit couteau à cataracte, trempées dans l'eau ou l'alcool pour les humecter, et placées sous un fort microscope. Il fit peu d'injections, et je pense qu'il eut tort en cela, puisqu'il importe beaucoup de connaître les rapports des vaisseaux, soit entre eux, soit avec la substance propre de l'organe.

A l'œil nu, on aperçoit déjà, dans la substance corticale du rein, de petits points qui, examinés au microscope, représentent des granulations ovalaires, quelquefois rondes, et plus ou moins distantes les unes des autres, qui diffèrent peu de volume dans le même rein et chez les deux sexes, et qu'après un certain temps de macération on peut détacher avec les vaisseaux qui leur sont adhérens : un vide reste à leur place. Ils sont composés de vaisseaux noueux, entourés d'une substance d'un gris cendré, et unis ensemble, non pas par de fréquentes anastomoses, mais par de nombreux abouchemens les uns dans les autres. Cette substance cendrée des corpuscules n'est point grenue; on dirait qu'elle a été peinte au pinceau. Une injection bien faite par l'artère rénale rend les corpuscules entièrement rouges, mais de telle sorte cependant qu'on y aperçoit des points plus foncés et d'autres plus clairs.

Eysenhardt se prononce pour l'opinion de Malpighi et de Schumlansky : il reconnaît parfaitement les corpuscules dans les glandules et les *glomérules* de ces deux anatomistes. Il prouve que l'opinion de Ruysch n'est pas fondée sur l'observation exacte et rigoureuse de la nature, parce que Ruysch n'examina jamais de reins frais, mais seulement des reins injectés avec de la cire, et la plupart du temps même desséchés. Suivant lui, l'injection par elle-même, pourvu que la matière n'en fût pas trop solide, ne pouvait point nuire aux observations de l'anatomiste hollandais; mais la dessiccation devait y mettre obstacle. Les mauvaises figures que ce dernier a données ne sont pas sur une échelle supérieure à celle de la grandeur naturelle, d'où l'on conclut qu'il n'a pas employé des microscopes bien forts, et sans de pareils instrumens on ne saurait reconnaître que les prétendues glan-

dules ne sont autre chose que des lacis de vaisseaux. Ruysch, d'ailleurs, se contredit quand, après nous avoir appris qu'il n'a pas vu ces corpuscules chez l'homme, mais seulement chez les animaux, il veut juger, d'après ce qu'ils sont chez ces derniers, de la structure qu'ils doivent avoir dans l'homme. Cependant il dit, dans un autre endroit, sans rapporter de nouvelles observations, que ces *corpuscula glandulas metientia* ne sont autre chose que les dernières extrémités des artères contournées ensemble, et qu'on peut dérouler, par une injection bien faite, comme on dévide un écheveau de fil. C'est là-dessus que se fondent Hildebrand et tous les autres auteurs qui ont adopté l'opinion de Ruysch. Eysenhardt a donc rendu service à la science, en mettant à même d'envisager ce point de doctrine sous son véritable jour. Je trouve aussi dans son livre la confirmation de ce que j'ai avancé par rapport au foie.

Les artères ont, avec ces glandules, une connexion tout aussi intime que celle qu'ont décrite Malpighi et Schumlansky, c'est-à-dire que, vers la terminaison d'un ramuscule, il se détache de petites branches latérales, à chacune desquelles tient une glandule fixée sur un pédicule. Eysenhardt ne décide point si les veines naissent de ces corpuscules, parce que, dans les pièces anatomiques de Lieberkuhn qu'il a pu examiner à Berlin, les artères seules avaient été injectées, et que lui-même n'a point entrepris de nouvelles injections pour parvenir à ce but. Cependant il rapporte une observation de Prochaska, qui dit avoir vu au microscope, après une belle injection de la veine rénale, un réseau vasculaire très-délié, entourant les corpuscules isolés de la substance corticale. Ce fait, comparé à celui que j'ai observé après avoir injecté la veine hépatique, me paraît être de la plus haute importance, car, dans ce dernier cas aussi, les ramifications veineuses les plus déliées pénétraient entre les granulations de la substance propre du foie, et les environnaient de toutes parts. Des injections bien faites par les divers ordres de vaisseaux qui appartiennent aux reins feraient peut-être apercevoir, entre ces mêmes vaisseaux et la substance propre de l'organe, des rapports semblables à ceux que j'ai découverts dans le foie.

Des glandules naissent les radicules grisâtres et transparens des vaisseaux urinifères, qui paraissent être articulés. Unis ensemble par de nombreuses anastomoses, ils forment un réseau qui, de toutes parts, unit les glandules les unes

avec les autres. Ce réseau ressemble, plus serré seulement, à celui que les vaisseaux sanguins forment à la surface du rein, suivant Schumlansky, et dont celui-ci a donné la figure. Dans un rein, une grande partie de ces vaisseaux avait été remplie, par le canal des artères, d'une cire colorée en rouge. Eysenhardt prétend que, lorsqu'on laisse macérer l'organe pendant quelque temps dans l'eau, ils se résolvent en globules, les uns plus et les autres moins volumineux, et qu'à leur place il reste souvent une strie cendrée, qui semble avoir été tracée au pinceau, mais que souvent aussi on n'en aperçoit pas, les globules étant alors détachés les uns des autres.

Schumlansky décrit tout autrement les capillaires urinifères de la substance corticale. Il dit que chaque glandule fournit un seul conduit excréteur, d'un diamètre égal à son propre volume, et que ce conduit, après de nombreuses courbures, dégénère enfin en un vaisseau droit, qui se rend à la substance médullaire. Eysenhardt assure n'avoir rien vu de semblable : il croit que Schumlansky s'est trompé, ce qui pouvait lui arriver aisément d'après la mauvaise méthode qu'il suivait pour observer les vaisseaux urinifères.

Eysenhardt donne peu de détails sur la structure de la substance médullaire, à cause des grandes difficultés qu'on éprouve pour l'examiner. Dans les préparations de Lieberkuhn, il n'y a qu'un petit nombre de vaisseaux de cette substance dans lesquels l'injection ait pénétré, et aucun n'a été injecté jusqu'aux mammelons. Vers le pourtour de cette substance, il a observé que la continuation des canaux urinifères sortis de la substance corticale ne diffère point de ce qu'on observe dans celle-ci, avec la seule différence qu'ils marchent en ligne droite, et disposés en faisceaux, dont chacun en contient à peu près vingt : plusieurs de ces faisceaux forment un cône de Verheyn, de sorte qu'un de ces cônes ne résulte pas, comme l'a dit Schumlansky, d'un assemblage de vaisseaux isolés, dont deux s'unissent pour en former un seul, mais d'un assemblage de deux faisceaux vasculaires, dont deux se confondent en un seul. Aux environs des mammelons, là où la substance médullaire a déjà pris un autre aspect, sensible même à l'œil nu, Eysenhardt a trouvé des vaisseaux beaucoup plus volumineux, non articulés, simples, et marchant dans une direction uniforme, qui communiquent vraisemblablement avec les cônes de Verheyn ; mais il n'a pas vu cette communication, parce qu'il n'a pu observer que

le commencement des uns et la fin des autres, la partie intermédiaire de la substance médullaire s'étant soustraite à l'examen qu'il voulait en faire.

Des tranches minces et transversales des mammelons, examinées au microscope, ont fait apercevoir quelques trous, qui allaient en se rétrécissant peu à peu vers la base du mammelon, et qui enfin disparaissaient tout à fait, de sorte que ce n'étaient point des orifices de vaisseaux, mais seulement, du moins en apparence, de simples enfoncemens. Autour d'eux s'ouvraient les vaisseaux non articulés dont il a été parlé plus haut, et peut-être même quelques-uns s'épanchaient-ils dans leur intérieur.

L'examen des reins d'un fœtus né un mois à peu près avant terme a présenté quelques particularités remarquables. La substance corticale était plus étroite en proportion de la médullaire, et ses glandules n'avaient que la moitié du volume qu'elles présentent chez l'adulte. Chaque vaisseau vasculaire de la substance médullaire était composé de granulations, les unes volumineuses et les autres plus petites, fortement serrées les unes contre les autres; on ne pouvait plus discerner les vaisseaux les uns des autres, et ils n'étaient indiqués que çà et là par des stries plus foncées. Ici les granulations n'avaient certainement point été produites par la putréfaction, comme Eysenhardt l'avoue lui-même, puisque l'examen des reins eut lieu vingt heures seulement après la mort. Ne pourrait-on pas démontrer aussi dans les reins des adultes une substance granulée semblable, entourant les vaisseaux, comme la substance granulée propre du foie, à laquelle cette texture appartiendrait en propre, et qui ne serait pas le résultat d'un commencement de putréfaction, ainsi que l'auteur l'a vu dans des reins qu'il avait fait macérer pendant quelque temps [1]?

[1] Quelque incomplètes que soient les notions fournies par les travaux de MM. Mappes et Eysenhardt, nous avons cru important de les faire connaître à nos lecteurs. Le temps est venu où la médecine va enfin s'asseoir sur les bases solides de la physiologie, c'est-à-dire de la science qui apprend à connaître le mode d'action des organes et les résultats de cette action. Tous les bons esprits reconnaissent maintenant cette grande vérité, proclamée surtout par la nouvelle Ecole médicale, dont on s'est attaché dans ce Journal à faire connaître les principes, sans repousser, par une obstination ridicule, ceux que la raison a sanctionnés, comme aussi sans adopter, par un véritable fanatisme de secte, ceux qui sont purement hasardés, ou même évidemment faux. Mais pour bien juger de l'action des organes, il faut con-

Sur *les causes de la vacuité des artères après la mort*; par le docteur J. Carson.

La théorie de la circulation par Harvey se compose, si je ne me trompe, de deux parties, la marche du sang, et l'explication des causes qui font que le sang suit cette marche. Les raisons alléguées par Harvey en faveur de la première partie doivent, sans contredit, satisfaire tout homme impartial, qui cherche de bonne foi la vérité, et le convaincre que le sang passe du cœur dans les artères, pour revenir au même organe par les veines. Mais le célèbre anatomiste anglais ne fut pas aussi heureux dans la seconde partie. En prétendant que c'est la force musculaire des ventricules qui pousse le sang dans les artères et les veines, et qui force ensuite les oreillettes à s'ouvrir pour recevoir ce fluide, lors de son retour, il admet des effets qui ne sont point en rapport avec les causes auxquelles il les attribue, et qui sont même en contradiction avec les lois de l'hydrostatique, lesquelles doivent s'appliquer au sang, aussi bien qu'à tous les autres liquides. Mais, en supposant même que cette partie de la doctrine de Harvey fût exacte, philosophiquement parlant, elle ne serait néanmoins pas applicable, parce qu'elle ne donne pas une explication satisfaisante des

naître leur texture, les élémens organiques dont ils se composent, et la manière dont ces élémens sont disposés les uns par rapport aux autres. Or, peut-on se vanter de posséder réellement cette connaissance par rapport à un seul de nos organes? L'anatomie, même ce qu'on appelle la *fine* anatomie, n'a encore procédé à ses recherches que d'une manière vague, incertaine, et pour ainsi dire automatique; aussi n'a-t-elle encore conduit à aucun résultat véritablement utile. Il est temps de lui imprimer une nouvelle direction, et alors on sera étonné des nombreuses découvertes qu'on rencontrera presqu'à chaque pas dans un champ où tant de descripteurs et de compilateurs, manœuvres plutôt qu'artistes, se plaisent à répéter qu'on peut à peine encore trouver quelques glanures éparses. Déjà d'importantes recherches sur la texture de la membrane muqueuse intestinale ont porté un coup d'autant plus funeste à l'ancienne théorie de l'absorption, que les résultats auxquels elles conduisent directement sont en harmonie avec les données fournies par le raisonnement et l'analogie. Les sécrétions, cette source de tant d'hypothèses, ne méritent pas moins l'attention de tout médecin jaloux des progrès de son art : qu'on observe la structure des organes glandulaires, qu'on s'aide dans cette recherche de tous les moyens qu'une physique perfectionnée met à notre disposition, et alors on pourra espérer d'établir une théorie de cette fonction, qui, si elle réunissait au moins de grandes probabilités en sa faveur, contribuerait d'une manière puissante aux progrès de la biologie. (J.)

phénomènes. Les successeurs de ce grand homme, qui considéraient son hypothèse d'une *vis à tergo* comme le fondement de toute sa théorie, eurent recours aux artères pour élaguer les difficultés, et prétendirent que le sang est mis en mouvement par l'action réunie des deux forces; mais cette nouvelle hypothèse n'est pas d'un grand secours, elle ne fait que transporter la difficulté sur une autre partie du système, sans expliquer mieux les phénomènes.

On a souvent été surpris de ce qu'une doctrine en apparence aussi simple que celle de la circulation, et que, d'ailleurs, l'expérience journalière semble démontrer si clairement, n'ait été aperçue que dans les temps modernes. Une circonstance bien remarquable a puissamment contribué sans doute à en retarder la découverte. Les artères, qu'on sait aujourd'hui former la moitié de l'espace que le sang parcourt, sont ordinairement vides dans les cadavres. Il était peu vraisemblable que les vaisseaux dans lesquels l'examen le plus attentif n'en fait apercevoir aucune trace après la mort, en renfermassent constamment pendant la vie. A la vérité, un fait aurait pu conduire à cette découverte, si une hypothèse n'en eût pas détruit toute la valeur, c'est que la blessure d'une artère est toujours suivie d'une hémorragie. Mais les anciens physiologistes, qui peut-être ne voulaient pas dépouiller les artères de la fonction importante qu'ils leur attribuaient, et qui croyaient impossible que, si elles contenaient réellement du sang pendant la vie, elles n'en renfermassent pas de même après la mort, prétendaient que le phénomène dont il vient d'être parlé ne pouvait pas être considéré comme prouvant que le sang existait dans l'artère avant la lésion de celle-ci, mais tenait à ce que la blessure et la douleur qu'elle produisait faisaient refluer le sang des autres parties dans des vaisseaux qui n'en contenaient point encore; suivant eux, la violence et la continuité de l'hémorragie dépendaient de la lutte établie entre l'impression étrangère et l'air inné. Cette hypothèse semblait être fortifiée encore par la différence de couleur qui existe entre le sang artériel et le sang veineux, puisque, d'après cela, le sang fourni par les artères paraissait être, non pas un produit naturel du corps, mais le résultat factice de la lutte qu'on supposait établie.

L'état des artères après la mort fut considéré par les adversaires d'Harvey comme un argument irrésistible contre sa doctrine. Il offrait, en effet, une difficulté immense, qu'Har-

vey était loin de faire disparaître par la manière peu satisfaisante dont il l'expliquait. Suivant lui, le ventricule gauche continue, durant les derniers momens de l'agonie, de chasser le sang, lorsque déjà il n'en arrive plus dans son intérieur, et de là vient que la portion de ce fluide alors contenue dans les artères se trouve forcée de passer dans les veines. Harvey alléguait, à l'appui de son explication, cette circonstance que les artères des animaux noyés dans l'eau froide, ou asphyxiés par un gaz irrespirable, contiennent du sang tout aussi bien que les artères. Mais il est évident que ces efforts incomplets ne pouvaient qu'envoyer le sang dans la portion le plus éloignée du système artériel, à l'aide d'un véhicule capable de recevoir et de transmettre l'impulsion, et que ce véhicule, qui ne pouvait être que du sang, d'après Harvey, devait toujours demeurer dans les artères. En outre, cette explication repose encore sur la supposition, tout à fait arbitraire, que le cœur continue de chasser le sang, après même avoir cessé d'en recevoir. Mais le cœur, généralement parlant, est rempli de sang après la mort, d'où l'on doit conclure, tout au contraire, qu'il peut encore recevoir ce fluide, après avoir déjà perdu la faculté de le pousser. Le phénomène qu'Harvey citait en faveur de son opinion ne s'accorde point non plus avec l'expérience, puisque les artères d'un animal noyé ou asphyxié sont tout aussi vides que celles d'un animal qui a péri lentement de maladie.

Les successeurs d'Harvey n'ont point répandu de nouvelle lumière sur ce point de doctrine, et, depuis deux siècles, malgré les milliers de volumes qu'on a écrits sur elle, malgré les milliers d'animaux dont elle a causé la mort, la théorie de la circulation se trouve à peu près dans le même état où elle était en sortant des mains de son inventeur.

Le docteur G. Ker, habile chirurgien d'Aberdeen, frappé de l'insuffisance de l'explication qu'Harvey a donnée de ce phénomène et de plusieurs autres analogues, a nié positivement la circulation du sang, et soutenu avec pleine confiance les opinions des anciens à l'égard de l'état de ce fluide et de la destination des artères. Ce n'est pas contre une chose qui me paraît incontestablemement prouvée, que je rapporte les argumens dont il s'est servi, mais seulement contre les causes qui ont été assignées à ce phénomène.

Les causes que j'ai assignées à la circulation, deux années au moins avant que son livre ne fût imprimé, ne pourront manquer

de paraître, avec le temps, fondées sur la nature même des choses, et on reconnaîtra aussi qu'il suffit de les appliquer convenablement pour expliquer tous les phénomènes, comme pour réfuter les argumens de M. Ker, en un mot, pour mettre à l'abri de toute objection ultérieure, une théorie qui fait tant d'honneur à l'Angleterre. Mon Mémoire sur les causes du mouvement du sang témoigne assez que je n'ai pas écarté à dessein la difficulté principale, que M. Ker tire de la vacuité des artères après la mort; mais, comme à l'époque où je publiai ce travail, je n'étais pas à portée d'appuyer mon opinion sur des expériences, je ne la donnai point avec toute la confiance que j'avais dès lors moi-même en elle. L'occasion qui me manquait alors s'est présentée depuis, et je publie maintenant les résultats de mes expériences.

Les mouvemens animaux paraissent être, sinon tous, du moins en grande partie, produits par deux forces qui agissent simultanément ou isolément, l'élasticité et l'irritabilité. L'élasticité a sa source dans la structure même des parties, et elle est indépendante de la vie. Les mouvemens qui sont les résultats ordinaires de l'association de ces deux forces, ne cessent pas entièrement à la mort : l'élasticité continue d'agir, et le résultat est différent de celui que produisent, tant leur action, que leur destruction simultanées.

Le mouvement du sang paraît dépendre de contractions déterminées par l'irritabilité du cœur et des artères, et d'un ressaut qui tient à l'élasticité des artères et des poumons. La mort ne détruit que la première de ces deux forces; le ressaut des artères et des poumons continue de s'exécuter.

En vertu du ressaut des poumons, une partie de la pression de l'atmosphère se trouve éloignée de la surface intérieure de la cavité pectorale, et peut-être de la face interne de ses vaisseaux. Pour mettre en équilibre, sous le rapport de la pression, les parties contenues dans cette cavité et celles qui sont situées en dehors, celles des parties voisines du corps qui sont fluides, et moins fixées à la place qu'elles occupent, s'engagent dans les canaux qui pénètrent dans la poitrine. L'élasticité des poumons fait qu'il s'opère réellement un vide dans la cavité pectorale, et, par conséquent, qu'il y a de toutes parts afflux vers cette partie, pour remplir ce même vide. C'est ainsi que les causes qui ramènent le sang au cœur continuant d'agir après que cet organe a cessé de chasser le fluide qui y aborde, il s'amasse naturellement,

après la mort, une quantité de sang plus considérable qu'auparavant dans son voisinage.

Plusieurs circonstances font que les canaux dans lesquels le sang coule, après la mort, pour se rendre au cœur, demeurent béants. Les artères sont parfaitement élastiques, et elles se resserrent sur elles-mêmes, lorsque la force expansive du cœur cesse d'agir sur elles. Des valvules tendues à leur origine, empêchent que le sang ne reflue de leur intérieur dans la cavité pectorale. Après que, ce qui a lieu ordinairement, une petite portion du système aortique, comprise entre le cœur et les limites de la cavité thoracique, a été remplie de sang, la pression qui s'exerce sur le fluide contenu dans le restant de ce système pour le chasser vers le cœur, n'est plus diminuée davantage.

Dans son trajet le long des veines, pour arriver à la cavité pectorale, le sang ne rencontre point d'obstacles. Il n'y a pas de valvules à l'origine du système veineux, et rien ne s'oppose à sa progression du tronc des veines caves dans l'oreillette droite, et de là dans le ventricule correspondant, puis dans les artères et les veines pulmonaires. Comme le cœur, surtout les oreillettes, et les gros troncs veineux, qui sont dépourvus d'élasticité et facilement extensibles, se trouvent placés dans l'espace vide d'air de la cavité pectorale, ils éprouvent la plus grande distension possible. La quantité de sang nécessaire pour produire cet effet, peut provenir des veines ; celle qui sort d'une portion de ce système, peut être remplacée par celle que contient une autre, et le résultat final est que les artères se vident dans les veines.

Si cette idée est exacte, il s'ensuit que, quand les forces élastiques cessent d'agir avant les musculaires, ou entrent en repos au même instant que ces dernières, le sang, après la mort, doit être réparti autrement qu'à l'ordinaire. Ce fluide ne s'accumulerait pas en aussi grande quantité dans le ventricule droit et les ramifications du système de la veine cave, soit dans la poitrine, soit à son pourtour, et les artères, les vaisseaux capillaires en contiendraient autant qu'on y en trouve avant la mort, suivant la doctrine de Harvey. Je n'ai jamais pu réussir, par aucun moyen, à anéantir l'élasticité des artères avant la mort ; il faut donc avoir un peu égard à elle dans les phénomènes que je vais rapporter tout à l'heure ; au contraire, je suis parvenu, en choisissant le genre de mort, à écarter une influence bien plus puissante, celle de

l'élasticité des poumons. Pour cela, je tuais l'animal en faisant affaisser ses poumons, c'est-à-dire en lui ouvrant la poitrine, et mettant la superficie de ces organes en contact avec l'air extérieur.

Dans la première expérience, je pratiquai de chaque côté une incision, d'un pouce, à peu près, entre deux côtes. Je croyais qu'il s'ensuivrait une mort prompte; mais mon attente fut trompée, surtout en opérant sur un gros chien. Cet animal, après l'affaissement des poumons, parvint, comme je le présumai du moins, en refoulant, autant que possible, le diaphragme vers la poitrine, au milieu des muscles abdominaux, et contractant les muscles intercostaux, aussi bien que le diaphragme, avec force et rapidité, à dilater (ou peut-être à chasser) tellement l'air contenu entre les poumons et la cage de la poitrine, que l'organe pulmonaire et le cœur purent se dilater en partie. La vie se prolongea environ vingt minutes, au milieu de la plus grande anxiété, ce qui m'empêcha de répéter l'expérience. Au reste, l'issue fut satisfaisante. La mort eut lieu d'une manière lente, mais elle fut le résultat de l'affaissement des poumons. J'avais tenté l'expérience, auparavant, sur un lapin et sur un chat, qui ne moururent pas non plus tout à coup, mais succombèrent toutefois après un moins long temps, et ne souffrirent pas autant que le chien.

Tous ces animaux m'offrirent les mêmes phénomènes, à l'ouverture des cadavres. Les muscles étaient très-rouges, et, lorsqu'on les incisait, il s'en écoulait du sang. Les membranes, parsemées de vaisseaux réunis par de nombreuses anastomoses, semblaient avoir été injectées. Je fus surtout étonné à la vue des intestins, dont la surface n'était point pâle, lisse, et presque dépourvue de vaisseaux, comme à l'ordinaire, mais couverte d'un réseau rouge, dont les mailles présentaient des différences infinies, quant à leur étendue et à leur forme. Le foie ressemblait à du maroquin rouge. La chair, presque blanche, du lapin était rougeâtre, et toutes les parties que j'examinai étaient imbibées de sang épanché. Le cœur contenait peu de ce fluide. En ouvrant la cavité pectorale, et incisant les gros vaisseaux, il ne s'en écoula également qu'une petite quantité, et pas plus que des autres parties. L'aorte et les gros vaisseaux furent trouvés, dans tous les cas, pâles à l'extérieur, tandis que les veines qui les accompagnaient étaient bleues. Une partie de l'aorte descendante, au-dessus de la bifurcation iliaque, fut liée et excisée; j'ob-

servai alors qu'elle contenait un petit cylindre de sang coagulé. D'après cela, la couleur blanche des artères ne dépendait point de l'absence du sang, mais de l'opacité de leurs parois. Je ne saurais déterminer jusqu'à quel point les nombreux vaisseaux du canal intestinal et des membranes étaient des artères; mais, en supposant qu'ils indiquassent la distribution du sang qui a lieu durant la vie, il est manifeste que celui, non-seulement des grosses artères, mais encore des petits vaisseaux, sans s'inquiéter de l'ordre auquel ces derniers pourraient appartenir, devrait passer dans les grosses veines chez les animaux qui périssent d'un genre de mort ordinaire. Cependant je crois que, dans le genre de mort dont je parle, les vaisseaux capillaires contiennent plus de sang que durant la vie, parce que l'élasticité des artères, qu'il n'est pas possible de détruire, fait qu'une partie du fluide qui coule dans celles-ci au moment de la mort, doit être chassé dans les capillaires, dont les parois sont extensibles et dépourvues d'élasticité.

Pour comparer les phénomènes que me présenteraient deux animaux de même espèce, tués chacun d'une manière différente, je pris deux lapins, dont je ne mis qu'un seul à mort par l'affaissement des poumons. Le bas-ventre de celui-ci fut ouvert, depuis la région épigastrique jusqu'auprès du bassin; je mis à découvert la paroi inférieure du diaphragme, et je fis, de chaque côté du muscle, une incision assez large pour laisser passer deux doigts de la main. Le bruit causé par l'air précipité dans la poitrine, annonçait l'affaissement des poumons. Comme l'animal n'avait aucun moyen de fermer les ouvertures, qu'au contraire les mouvememens violens qu'il exécutait ne pouvaient que contribuer à les agrandir, et que par conséquent les poumons étaient tout à fait hors d'état de se distendre, la mort eut lieu instantanément. A l'examen du corps, j'observai un état de choses en tout semblable à celui que je viens de décrire.

L'autre lapin fut tué à l'aide d'un stylet enfoncé entre les vertèbres du cou : il périt sur le champ, et fut ouvert de suite. L'estomac, le canal intestinal et les membranes étaient pâles; on y voyait à peine quelques traces de vaisseaux sanguins. La chair était blanche, et paraissait sèche lorsqu'on la coupait: elle ne laissait suinter du sang que de distance en distance. Le foie était d'un brun sale; les troncs veineux étaient distendus et ronds, tandis que, chez l'autre lapin, ils

étaient aplatis, et contenaient peu de sang. En ouvrant la poitrine, et incisant les gros vaisseaux, je vis couler une quantité considérable de sang.

Quelques jours après, je tuai un mouton de la même manière que le premier de ces deux lapins. L'animal mourut, n'ayant élevé sa poitrine que quelquefois. Comme d'autres moutons avaient été tués en même temps, je pus comparer l'état des cadavres. Dans les uns, on ne voyait que de légères traces de vaisseaux sur l'estomac, le canal intestinal, le péritoine et le mésentère, tandis que, chez l'autre, ces mêmes parties étaient comme injectées. La différence était tellement sensible, qu'elle surprit les bouchers eux-mêmes. La graisse avait une teinte plus foncée qu'à l'ordinaire. Comme les muscles du mouton sont toujours rouges, la différence était moins grande ici ; mais une incision faite à ces organes, fournissait un écoulement de sang. Les grosses artères contenaient un petit cylindre de sang coagulé ; les grosses veines étaient aussi aplaties.

On est fondé à conclure de ces expériences que la différence dans la manière dont le sang se distribue pendant la vie et après la mort, dépend principalement de l'élasticité des poumons, et que la vacuité des artères et des vaisseaux capillaires chez les morts s'explique aisément par cette cause, combinée à l'élasticité des artères.

Si je ne me trompe, l'anatomie peut tirer quelque avantage de l'examen du corps des animaux morts par suite de l'affaissement du poumon ; ces sortes de sujets seraient surtout plus propres que d'autres pour poursuivre les vaisseaux jusque dans leurs dernières ramifications. Suivant la doctrine d'Harvey, le sang doit couler des plus petites artérioles dans les veinules ; mais on ignore encore quel est le mode d'union des deux systèmes, et comme, dans tous les genres ordinaires de mort, on trouve les capillaires vides, et que le scalpel, aidé du microscope, même lorsque tous deux sont guidés par la couleur des injections, n'ont pu jusqu'à présent mettre ce mode d'union en évidence, on a pensé qu'il serait toujours impossible d'en donner la démonstration. Aujourd'hui cependant, la dissection d'animaux dont les capillaires contiennent au moins une quantité de sang égale à celle qui s'y trouvait avant la mort, paraît donner l'espoir d'arriver un jour à la solution de ce problème, si difficile et si obscur.

Observations on the principal diseases of the rectum and anus, etc.; c'est-à-dire, *Observations sur les principales maladies du rectum et de l'anus, et particulièrement sur le rétrécissement de cet intestin, les tumeurs hémorrhoïdales et la fistule ;* par Th. Copeland, *Membre du Collége de chirurgie de Londres, Aide-chirurgien du dispensaire général de Westminster.* Londres, 1814. In-8°. de 192 pages (2e édition, considérablement augmentée).

Tandis que les procédés opératoires de la chirurgie ont été portés, de nos jours, à un point de perfection auquel il paraît difficile de rien ajouter, il reste beaucoup à faire quant à ce qui concerne les maladies chirurgicales chroniques. Les auteurs semblent s'être copiés mutuellement sur ce sujet, et ils se sont contentés, la plupart du temps, de décrire, lorsque l'occasion s'en est présentée, les maladies mortelles et les phénomènes pathologiques qui en ont été le résultat, sans faire aucune tentative pour améliorer leurs méthodes de traitement, de même que si l'on devait considérer l'état actuel de nos connaissances sur cette matière, comme le *nec plus ultrà* de la science, et qu'il fût impossible d'aller au-delà.

Ainsi que celles de beaucoup d'autres parties du corps humain, les fonctions de l'anus et de l'intestin rectum sont importantes, et leurs affections morbifiques assez multipliées, et parfois difficiles à guérir : c'est ce qui a déterminé l'auteur de cet ouvrage à tourner ses vues de ce côté, persuadé qu'il était que le champ à parcourir était vaste, et que la matière était loin d'être épuisée. Il eût été à désirer qu'au lieu de se borner à étudier les principales maladies de ces organes il en eût embrassé la généralité, et nous eût donné un traité complet sur ce sujet intéressant, ce qu'il n'a pas jugé à propos de faire.

Comme le titre de son livre l'indique et l'annonce, il a principalement eu en vue le rétrécissement du rectum et de l'anus, les tumeurs hémorroïdales, et la fistule à l'anus. La première de ces affections n'est pas aussi rare qu'on se l'imagine ordinairement, et si on l'a généralement regardée comme essentiellement mortelle, c'est parce qu'on ne l'a souvent reconnue qu'à sa dernière période, ou par l'ouverture des corps après la mort.

Les causes du rétrécissement du rectum, ainsi que celles des parties dont la structure est analogue, sont l'inflammation et l'irritation de la membrane interne de ce canal. Elles peuvent être la suite de la fistule à l'anus ou de l'opération pour la guérir, de l'extirpation des tumeurs hémorroïdales, d'une affection cancéreuse ou vénérienne, d'un état variqueux, de brides ou de portions membraneuses. Desault a mis de ce nombre le rhumatisme, la goutte et les maladies cutanées.

Beaucoup de cas de constipation opiniâtre qui durent depuis long-temps, proviennent d'un obstacle organique à la sortie des matières fécales, obstacle qui, le plus souvent, se trouve à portée d'être atteint par le secours de la chirurgie.

Il est nécessaire dans ces cas d'examiner soigneusement l'état des parties, en y introduisant le doigt, ou, si les symptômes sont très-prononcés, et qu'on ne puisse atteindre le resserrement avec le doigt, d'employer une bougie de l'espèce de celles dont on se sert en pareil cas.

On a souvent fait la remarque que, quand on connaît une maladie, il est facile de la bien traiter. Quoique ce principe ne soit peut-être pas généralement vrai, personne ne disputera, je pense, que l'avancement de l'art de guérir ne soit en quelque sorte proportionné à l'étendue de nos connaissances en pathologie.

L'usage interne des médicamens ne pouvant seul suffire dans le cas qui nous occupe, et rien n'étant propre à remplacer l'emploi des bougies dans cette circonstance, c'est sur elles seules que le malade doit fonder l'espoir de sa guérison radicale.

Le rétrécissement de l'intestin rectum est beaucoup moins communément le résultat d'une affection cancéreuse, qu'on ne pourrait l'inférer de ce que les auteurs ont écrit sur ce sujet; il est souvent compliqué de symptômes vénériens : alors les mercuriaux, joints à l'usage des bougies, le guérissent beaucoup plus promptement que ne le pourraient faire tous les autres remèdes. Il peut même arriver qu'en plusieurs cas la maladie vénérienne en soit seule la cause, c'est pourquoi, s'il ne cède pas au traitement local, et que l'on ait des raisons de soupçonner l'infection syphilitique, on doit employer le mercure conjointement avec ce traitement.

Quelle que soit la nature de cette maladie, pourvu qu'elle

ne soit pas cancéreuse, il est nécessaire de continuer l'usage des bougies, par intervalles seulement, pendant un espace de temps assez considérable, après que le passage des excrémens est rétabli, et il faut y revenir aussitôt qu'il y a quelques indices du retour du mal.

Lorsque le rétrécissement est annulaire, et qu'il a résisté pendant long-temps à l'introduction des bougies, on peut, à l'aide d'un bistouri boutonné courbe, diviser les parties épaissies du côté du sacrum, les débrider. Cette opération a été pratiquée plusieurs fois par M. Ford; l'auteur l'a faite aussi dans quelques cas, et Wiseman l'a réitérée jusqu'à trois ou quatre reprises chez le même sujet, ce qui en démontre tout à la fois l'utilité et l'innocuité.

Dans certains cas de constipation habituelle et opiniâtre, l'examen attentif des parties ne démontre l'existence d'aucun rétrécissement de l'intestin. L'auteur a observé qu'alors la force du sphincter était extraordinaire, ou bien que, par son volume et son épaisseur, il embrassait l'extrémité du rectum dans une grande étendue. Lorsqu'un sphincter de cette force et de ce volume est déterminé, par les efforts réitérés que l'on fait pour aller à la selle, à s'enflammer, il n'y a peut-être pas de maladie qui soit plus douloureuse : on a comparé les souffrances que causent ses contractions involontaires au travail de l'enfantement. La méthode de traitement à employer dans ces cas de constriction, qu'on pourrait appeler spasmodique, se compose de l'opium pris à l'intérieur, et de l'introduction des bougies. Une bougie d'un assez gros calibre est souvent promptement efficace, et après qu'elle a été introduite un petit nombre de fois, les contractions du muscle orbiculaire ne s'opposent plus à l'évacuation des excrémens.

Il est assez étonnant qu'ayant tourné ses vues de ce côté, et s'étant spécialement occupé des maladies du rectum, M. Copeland n'ait point aperçu et signalé la maladie qu'a décrite M. le professeur Boyer, et à laquelle il a donné le nom de *fissure* ou *gerçure* à l'anus [1], maladie douloureuse qui, loin de céder au traitement conseillé ci-dessus dans les cas de spasme du sphincter, s'irrite et s'exaspère par l'emploi de ce moyen mécanique, et exige une opération particulière, qui a été conseillée et mise en usage un assez grand nombre de fois par celui qui l'a le premier fait connaître avec quelques

[1] Ce professeur a inséré sur cette maladie des observations très-intéressantes dans le tome Ier de ce Journal.

détails [1] ; ce qui prouverait, s'il en était besoin, qu'il ne suffit pas d'avoir des yeux pour bien observer, et que le rôle d'observateur n'est pas aussi facile à remplir qu'on le croit généralement, vérité triviale, qui ne semble pas être encore aussi connue qu'elle mérite de l'être.

D'après la remarque faite par plusieurs praticiens, que l'action du sphincter de l'anus est très-forte chez la plupart de ceux qui sont sujets aux tumeurs hémorroïdales, notre auteur s'est cru fondé à conclure que la constriction violente du sphincter, qui en résulte, était une des causes les plus fréquentes de cette tumeur. La membrane interne de l'intestin rectum étant poussée au dehors à chaque expulsion des matières fécales, se trouve pincée et comme étranglée, ainsi que les vaisseaux hémorroïdaux, par le resserrement de ce muscle. Le retour constant de cette circonstance, joint à la constipation, suffit pour produire l'état variqueux des hémorroïdes, et il n'est nul besoin d'en aller chercher la cause dans les obstructions du foie ou des autres viscères de l'abdomen, qui, cependant, peuvent aussi en être la source ; mais, dans ce cas, l'affection n'est que symptomatique, et il est facile de la distinguer de celle qui est essentielle. Sans rejeter entièrement l'excision ou la ligature des tumeurs, il préfère des moyens plus doux et moins énergiques, tels que les injections d'eau froide, et l'introduction d'une bougie, qui doit être dans ce cas d'un plus gros calibre que dans les rétrécissemens de l'intestin. De quelque manière que ce moyen mécanique agisse et produise son effet, il paraît avoir eu des succès durables.

L'illustre Morgagni fait remarquer que, parmi un grand nombre de thèses écrites sur divers sujets moins importans que la chute ou le renversement du rectum, cette maladie n'avait jamais été l'objet d'aucune recherche particulière : on l'a attribuée à différentes causes, mais elle n'a jamais été soumise à une investigation anatomique et pathologique, telle qu'une affection aussi sérieuse l'aurait exigé; elle a tant d'analogie avec la précédente, qu'on pourrait, en quelque sorte, la considérer comme la même maladie parvenue à une période plus avancée, et devenue chronique; elle attaque si souvent plusieurs personnes de la même famille, qu'il y a

[1] C'est Sabatier qui a commencé à distinguer cette maladie, mais c'est à M. Boyer qu'on est redevable de son diagnostic et de sa méthode de traitement.

tout lieu de croire qu'une disposition particulière des parties concourt à la produire, ou du moins y prédispose : ses phénomènes sont parfaitement connus, mais en est-il de même de sa méthode de traitement ?

Dans presque tous les cas de chute du rectum, c'est la membrane interne de cet intestin seulement qui sort à travers le sphincter de l'anus. Il est essentiel de ne point confondre l'invagination et la protrusion du colon et des autres intestins avec la chute du rectum : dans le cas d'une opération chirurgicale, cette méprise serait funeste. La première indication à remplir dans cette maladie consiste à replacer l'intestin ou sa membrane dans leur lieu naturel, et à les y maintenir par quelque moyen mécanique; la seconde, à rétablir l'union qui existait précédemment entre eux. L'ancienne chirurgie employait les caustiques et différens topiques : on s'est servi de bandages de diverses espèces. Le bandage en T, avec une compresse, est le plus simple et le meilleur. P. Sarpi avait imaginé un anneau en fer, dont il avait fait l'expérience sur lui-même, pour soutenir l'intestin saillant. Un très-bon expédient pour empêcher la sortie de cet intestin, lorsque l'on va à la garde-robe, est d'avoir une chaise percée, dont le siége soit incliné, de sorte que l'on soit dans une position presque droite en rendant ses excrémens, ce qui exige beaucoup moins d'efforts.

Afin de remplir la seconde indication, il faut exciter à la surface interne de la membrane muqueuse une inflammation assez intense pour opérer sa réunion et sa soudure ou adhérence avec l'intestin dont elle est séparée, ou auquel elle est lâchement unie. Le seul moyen efficace de produire cet effet désirable est de faire une plaie ou une incision d'une petite partie de la membrane qui sort à travers l'anus, et qui constitue la maladie : on remplit ce but mieux encore par la ligature. L'auteur assure, d'après sa propre expérience, qu'il suffit d'employer une ligature étroite sur une petite portion de la membrane en question, et de la replacer ensuite en son lieu. L'impression produite par le lien étant suffisante pour produire le degré d'inflammation désirable et nécessaire au but qu'on se propose, et n'étant pas trop douloureuse, il est utile de donner un grain d'opium ou quelques gouttes de laudanum, afin de calmer la douleur, et d'empêcher les évacuations alvines pendant un jour ou deux après cette opération. Au bout de cinq à six jours la ligature tombe, et,

peu de temps après, la partie se cicatrise et cesse de faire saillie au dehors, ou bien son *prolapsus* est beaucoup moins considérable : tel est le traitement employé par ce chirurgien, et tel est le résultat qu'il en a obtenu dans bien des circonstances.

La fistule à l'anus est une maladie à laquelle les chirurgiens anglais ont fait peu d'attention, et sur laquelle ils ont publié peu d'observations et de remarques. A l'exception du traité de Pott, qui est considéré comme classique en Angleterre, mais qui est loin d'avoir épuisé la matière, on n'a rien écrit durant le siècle sur ce sujet dans cette contrée. Les ouvrages des auteurs anciens, et l'opération barbare et grossière qui était employée jadis contre cette affection, semblent avoir fait une telle impression sur l'esprit de ceux qui en sont atteints, qu'ils ont une plus grande répugnance à s'y soumettre, qu'ils ne le feraient à des opérations beaucoup plus graves et plus dangereuses. Malgré les améliorations qu'elle a subies, et la facilité avec laquelle on l'exécute aujourd'hui, il arrive quelquefois cependant que le chirurgien éprouve des obstacles, et qu'il ne parvient point à remplir son but, qui est la guérison du malade.

Dans cet ouvrage, M. Copeland ne s'est pas proposé de décrire les phénomènes ordinaires de la fistule à l'anus, avec lesquels tous les chirurgiens sont familiarisés, et de répéter ce qui a été dit sur ce sujet par les auteurs qui l'ont précédé; il a eu pour but de décrire et de signaler les accidens primitifs ou consécutifs qui ont rapport à l'opération, et les causes qui peuvent empêcher ou retarder la cure radicale de cette maladie, tels que l'hémorragie et les autres affections essentielles ou symptomatiques qui peuvent la compliquer ou l'aggraver. De ce nombre sont, la phthisie pulmonaire [1], la carie des os du bassin ou des vertèbres lombaires, l'abcès des lombes ou des environs de l'anus, et surtout les différens sinus qu'il n'est pas toujours possible de découvrir au moment de l'opération, mais que l'on parvient aisément à reconnaître plus tard, lorsqu'on en fait la recherche avec soin, et qu'on y apporte un peu d'attention.

De tous les genres de mort qui assiégent les enfans au ber-

[1] On a regardé dans cette maladie l'abcès et la fistule à l'anus comme pouvant être utiles au salut du malade, mais l'auteur a fait remarquer, d'après Hippocrate, Bordeu, Monteggia, que ces affections, loin d'être utiles, étaient presque toujours funestes aux phthisiques.

ceau, et qui sont l'objet des sollicitudes paternelles, il n'en est point de plus malheureux, et qui fasse une impression plus pénible sur l'esprit des parens, que celui qui dépend de l'état imparfait des canaux excréteurs. Quoique l'anus paraisse bien conformé à l'extérieur, il peut arriver, et il arrive effectivement quelquefois qu'il y ait un vice de conformation dans le rectum, que l'œil ne peut découvrir et apercevoir. Bertin, qui s'est occupé assez au long de ce sujet, a établi quatre variétés bien distinctes de ces vices de conformation. Dans la première, l'anus est fermé par une expansion membraneuse; dans la seconde, l'intestin rectum se termine en cul-de-sac, à différentes distances de l'ouverture anale; dans la troisième, il s'ouvre dans le vagin; et, dans la quatrième, il communique avec la vessie urinaire. La première de ces variétés est facile à guérir, à l'aide d'une opération chirurgicale très-simple; la seconde présente plus de difficultés, et lorsque le cul-de-sac, formé par l'intestin, est à une certaine distance, il n'est pas toujours facile de lui ouvrir une voie de communication avec l'extérieur, à travers l'épaisseur des parties; les deux autres sont à peu près au-dessus des ressources de l'art, surtout la dernière, quoique l'on ait proposé des moyens de la guérir. Nous nous abstiendrons de décrire le procédé opératoire employé par l'auteur dans le second cas, et qui est connu de tous les chirurgiens. Il recommande d'attendre, pour pratiquer l'opération, que l'abdomen soit un peu tendu, dans l'espoir que les efforts faits par l'enfant rapprocheront l'extrémité de l'intestin du lieu de son ouverture naturelle, et il prescrit de diriger l'instrument du côté du sacrum, de peur de blesser les organes séminaux, puis, lorsque l'ouverture artificielle est faite, d'y introduire une canule pour empêcher son oblitération et faciliter l'écoulement des matières fécales, précaution qui, à l'en croire, est d'une grande importance.

Selon qu'elle est plus ou moins étendue et plus ou moins éloignée de la marge de l'anus, l'ulcération de la membrane interne du rectum est plus ou moins grave. On la reconnaît à une certaine quantité de matière purulente évacuée avant d'aller à la selle, ou sans cela. Lorsqu'elle a son siége à quelque distance de l'anus, il arrive souvent qu'elle acquiert un certain degré de gravité avant qu'on y fasse attention, n'étant pas très-douloureuse. Il n'en est pas de même quand elle attaque le muscle sphincter; le ténesme et l'incontinence des

matières fécales en sont les suites : cette maladie est assez difficile à guérir. Richter a très-fort recommandé la décoction de bois de campêche, dont on retire parfois de bons effets : le mercure et ses diverses préparations, le jus de carotte, ont aussi été conseillés. Quand l'ulcère est près du fondement, l'auteur l'a souvent vu guérir par le moyen d'un mélange d'eau végéto-minérale et d'huile d'olives ; mais l'ulcération des parties situées plus haut est toujours une maladie sérieuse, et qui trompe plus d'une fois les efforts que l'on fait pour la guérir.

Dans cet ouvrage, qui est terminé par des observations particulières sur chacune des maladies dont nous venons de faire l'énumération, l'auteur s'est montré, à peu de choses près, au niveau des connaissances actuelles, et a surtout fait preuve d'une saine érudition ; il a rendu justice aux médecins et chirurgiens français, dont il a souvent cité les noms et les ouvrages d'une manière honorable, et mis à profit les observations, sans se les approprier, chose assez rare parmi les écrivains de sa nation, qui ne se piquent pas d'une grande délicatesse à cet égard. Non-seulement il a consulté les auteurs français qui ont traité la même matière, mais on trouve aussi dans son livre des citations d'ouvrages italiens et allemands recommandables, ce qui prouve qu'il n'a négligé aucun moyen d'instruction, et qu'il s'est livré, avec un zèle égal et digne d'éloges, à l'étude des langues vivantes et à celle des langues mortes. Au total, ce travail nous a paru digne d'être connu, et c'est ce qui nous a déterminé à en donner l'extrait.

BIDAULT DE VILLIERS.

Traité *de physiologie appliquée à la pathologie* ; par F.-J.-V. Broussais. In-8°. Paris, 1822.

Le *Journal complémentaire* a présenté, l'un des premiers, une exposition méthodique de toutes les parties de la doctrine de M. Broussais. A l'époque où ce travail parut, le nouveau système médical n'embrassait encore que quelques-uns des points les plus importans de la pathologie. Les idées de l'auteur, entièrement dirigées vers la pratique, n'avaient pour objet que de réformer le traitement des maladies les plus fré-

quentes et les plus graves. Une expérience raisonnée, l'observation journalière d'un grand nombre de malades, une clinique fréquentée, non-seulement par la foule des élèves, mais par des hommes instruits, par des praticiens distingués, tels étaient les garans de l'excellence des préceptes nouvellement proclamés. La critique, ou plutôt la satire, fut impuissante pour entraver la marche de l'école naissante. L'ignorance, la prévention, l'intérêt personnel, s'unirent vainement pour la combattre. Toutes les armes furent employées, et le furent sans succès, par les adversaires du réformateur. Sa doctrine triompha. Presque tous les praticiens dignes de ce nom, en adoptant ses préceptes, lui rendirent publiquement hommage; d'autres, en profitant de ses travaux, en se conformant aux règles établies par lui, continuèrent cependant de s'élever dans leurs écrits, dans leurs leçons ou dans leurs discours, contre ses partisans; il ne resta plus, enfin, qu'un petit nombre d'aveugles ou d'insensés, qui refusèrent d'abandonner d'anciennes erreurs, et de reconnaître les vérités nouvelles: esprits étroits, qui ne sauraient repousser des théories qu'ils ont long-temps caressées, et avec lesquelles ils se sont en quelque sorte identifiés.

Tels sont les immenses résultats obtenus depuis six ans. Ils n'ont pas, toutefois, été exclusivement produits par les travaux de M. Broussais. Ce médecin a donné la première impulsion; mais, sans méconnaître la grandeur des services qu'il a rendus, il sera toujours vrai de dire qu'il n'a pas seul opéré la révolution la plus rapide, la plus importante et la plus complète dont les fastes de la médecine aient conservé le souvenir. Un grand nombre des élèves sortis de son école, ainsi que plusieurs médecins habiles, se sont groupés autour de lui; ils ont contribué à cet étonnant succès, soit en soutenant des thèses sur divers points de la doctrine physiologique, soit en faisant de cette doctrine le sujet d'écrits spéciaux, soit enfin en combattant dans les journaux les systèmes qui lui étaient opposés. Les critiques judicieuses, dont son premier Examen a été l'objet, ont également servi, en les épurant, à faire adopter les principes qu'il contenait. Il n'est pas jusqu'aux attaques de ses adversaires, qui, en montrant la faiblesse de leurs armes, n'aient hâté le triomphe de la vérité. Cependant, au milieu de la lutte qui s'était engagée, l'auteur de la doctrine nouvelle continuait ses investigations. Il embrassa l'ensemble de la médecine, et voulut la refondre tout

entière. La physiologie, d'abord, fixa son attention ; il remonta jusqu'aux principes élémentaires qui entrent dans la composition des corps vivans, jusqu'aux propriétés fondamentales qui les animent, et voulut expliquer leur formation, leur accroissement, leur durée, aussi bien que les causes et les phénomènes de leurs maladies et de leur mort. La thérapeutique et la matière médicale ne furent pas oubliées, et il se proposa d'étendre sur elles l'empire de sa réforme.

Les expositions que l'on possède de la doctrine de M. Broussais sont donc actuellement incomplètes, par le fait même de l'extension graduelle que cette doctrine a reçue. Il fallait absolument en présenter de nouvelles. M. Broussais lui-même s'est chargé de cette tâche, et lui seul, peut-être, pouvait la remplir dignement. Il publie mensuellement sa doctrine, par livraisons de deux feuilles chacune, et trois d'entre elles ont déjà paru. Ce travail ne saurait manquer d'exciter vivement l'intérêt des médecins, c'est pourquoi nous en ferons l'analyse à mesure que le nombre des feuilles mises au jour sera devenu assez considérable pour faire le sujet d'un article. Je me propose, en rendant compte de cet ouvrage important, de présenter un résumé aussi méthodique et aussi complet qu'il sera possible, des idées de M. Broussais ; je signalerai en même temps, avec une franchise entière, celles de ces idées qui me sembleront contraires à la saine philosophie et à l'observation ; j'exposerai les argumens de l'auteur, sans rien diminuer de leur force ; je présenterai mes objections avec la même liberté, et le lecteur jugera.

Je ne me dissimule pas combien d'obstacles m'environnent. M. Broussais pourra trouver mauvais qu'un de ses disciples ait la témérité de le juger. Mais, en même temps que ce médecin établissait sa doctrine, il donnait à tous les esprits une impulsion telle, qu'il ne doit pas s'attendre à ce que nous recevions ses ouvrages sans les examiner, et sans porter sur eux l'œil de la critique. Il s'est montré lui-même trop indépendant, pour ne pas aimer l'indépendance dans les autres ; il a combattu avec trop de force les erreurs de ses maîtres, pour ne pas voir avec plaisir que ses disciples usent du même droit. Le temps n'est plus où l'autorité en imposait à la raison. Les travaux de M. Broussais, son génie brillant et éminemment médical, sa célébrité justement méritée, feront toujours de lui le chef de la nouvelle école française. Mais, croire que l'on ne puisse modifier ou même changer

aucune des choses qu'il a établies, c'est une erreur dans laquelle il ne saurait tomber.

Les adversaires de la nouvelle doctrine, voyant ceux qui l'ont adoptée jusqu'ici en critiquer quelques détails, seront peut-être tentés d'en inférer qu'elle doit être complétement rejetée. Rien ne serait cependant aussi absurde qu'un semblable raisonnement. Aucun système médical, fondé sur l'observation, n'est assez intimement lié dans toutes ses parties, pour que la destruction de l'une d'elles soit inévitablement suivie de la ruine du tout. La nouvelle doctrine physiologique, par exemple, se compose, malgré l'assertion contraire de M. Broussais, de théories spéciales, qui n'ont entre elles qu'un très-petit nombre de principes communs. L'histoire des fièvres est presque indépendante de celle du scorbut; les hémorragies n'ont que peu de rapports avec les obstacles à la circulation. La théorie relative à chacun de ces objets, peut être isolément discutée, modifiée, changée, sans que les autres parties de la nouvelle doctrine éprouvent aucune atteinte. La chaîne qui unit ces doctrines partielles, s'il est permis de s'exprimer ainsi, c'est-à-dire les principes physiologiques qui servent de base à toutes les explications de phénomènes vitaux dans l'état de santé et dans celui de maladie, peuvent également éprouver des modifications, sans que les faits, et les inductions pratiques que M. Broussais en a déduites, cessent d'être exacts. Ces propositions sont tellement évidentes, que je doute qu'il soit possible d'en contester la justesse. Il y a plus, il se pourrait que telle théorie, relative aux propriétés vitales, que l'on substituerait à celle de M. Broussais, rendît, plus facilement qu'elle, raison des phénomènes, et liât plus étroitement toutes les parties de la nouvelle doctrine.

M. Broussais, ainsi que je l'ai déjà dit, publie sa doctrine par livraisons de deux feuilles. Cette manière de procéder, la plus défavorable pour les lecteurs, est sans avantage pour l'auteur lui-même. En effet, relativement au lecteur, il ne connaît pas le plan de l'ouvrage, dont on ne lui met chaque fois qu'une faible partie sous les yeux. La feuille se terminant au milieu d'un chapitre, d'une phrase, d'un mot, le sens se trouve brusquement interrompu, la chaîne des idées détruite; et quand, un mois après, l'on veut continuer la lecture, on est obligé, pour s'y remettre, de recommencer celle que l'on a déjà faite. Il est d'ailleurs, sinon impossible, du

moins très-difficile, de saisir l'ensemble d'une doctrine, l'idée fondamentale d'un livre dont on ne voit que des lambeaux. Pour triompher de ces difficultés, il faut être déjà initié au système de l'auteur, et ce n'est pas pour ceux qui sont dans ce cas que M. Broussais a dû se proposer d'écrire. Quelle facilité peut-il trouver lui-même à suivre une marche aussi peu méthodique ? Son manuscrit doit être entièrement composé, et, s'il se proposait de revenir sur certaines questions à l'occasion des remarques dont elles auraient été l'objet, soit afin de les rectifier, soit pour combattre ceux qui l'auraient attaqué, alors l'ouvrage ne constituerait plus qu'un écrit polémique, ou une troisième édition de l'Examen. Il vaudrait mieux, si M. Broussais ne veut pas faire connaître à la fois toutes ses idées, qu'il fît entrer, dans chaque livraison, l'histoire complète d'une fonction, d'un ordre de maladies, ou d'une classe de médicamens. Toutes les parties, présentées en même temps au lecteur, formeraient au moins un ensemble complet, et l'attention ne serait pas inutilement fatiguée. La totalité de l'ouvrage formerait une sorte de collection de Mémoires séparés, division aussi méthodique et aussi avantageuse que celle des chapitres.

M. Broussais débute par faire sentir de quelle importance il est d'appliquer la physiologie, non-seulement à l'homme sain, mais à l'homme malade. Les fonctions du premier sont souvent, dit-il, éclairées par celles du second, et les lésions que l'on remarque dans les fonctions de celui-ci, ne sont que des modifications des fonctions que l'on a observées chez l'autre. Les phénomènes vitaux fixeront spécialement l'attention de notre auteur, parce qu'ils fournissent beaucoup plus de données à la pathologie que les actions mécaniques de l'organisme, dont il ne négligera pas cependant l'étude. En un mot, ce n'est point une histoire abstraite des fonctions qu'il se propose de tracer ; il veut faire connaître les apparences sous lesquelles se présente la matière animale, dans quel ordre les organes sont soumis à l'action des corps extérieurs, ce qui se passe en eux, quand ces *modificateurs* agissent sur les tissus, de quelle manière des organes primitivement modifiés en modifient d'autres, et, si ces derniers agissent sur une troisième série, en quoi cela consiste, et où cela doit s'arrêter.

L'homme, dit M. Broussais, est un être organisé, partageant, avec tout ce qui vit, la faculté de se développer et de

s'entretenir pendant un certain temps : ce qu'il fait, 1° en s'appropriant, et en soumettant aux lois qui le régissent une certaine quantité de matière qu'il puise dans les autres corps de la nature ; 2° en rejetant ce qu'il a pris de trop, ou ce qui, après lui avoir servi, a perdu l'aptitude à lui servir encore. L'homme, continue l'auteur de la doctrine nouvelle, est formé de matière animale, susceptible de trois formes convertibles les unes dans les autres, et qui frappent l'odorat d'une certaine manière dans leur décomposition spontanée. De tous les caractères qui distinguent les substances qui composent les corps vivans, celui qui consiste dans la manière dont elles frappent l'odorat, en se décomposant, n'est pas sans doute le plus important, et je m'étonne que M. Broussais ait précisément cité celui-là. Quoi qu'il en soit, les *formes* admises par ce médecin sont la *gélatine*, l'*albumine*, la *fibrine*. Les autres modifications de la matière animale, telles que les graisses, les huiles, le lait, le mucus, sont moins essentielles, suivant lui, que les formes précédentes ; elles ne se rencontrent que dans les liquides, et doivent devenir gélatine, albumine ou fibrine, pour faire partie constituante des tissus. L'homme, enfin, se distingue, ajoute M. Broussais, des autres êtres vivans par une attitude particulière, par des rapports plus multipliés avec les autres corps de la nature, et par la réflexion. Que l'homme ait des rapports plus multipliés que les autres animaux avec les objets qui l'environnent, cela est incontestable ; mais qu'il soit seul susceptible de réflexion, rien ne le démontre, ou plutôt tout démontre le contraire. Nous connaissons trop peu les fonctions intellectuelles des êtres les plus rapprochés de nous, pour décider d'une manière positive sur la véritable étendue de leurs facultés [1].

M. Broussais divise la substance animale en fixe et en mobile, c'est-à-dire en solide et en liquide. Après avoir indiqué le sens qu'il faut attacher aux mots fibres, organes, viscères, appareils, systèmes organiques, ce médecin établit que toutes les parties du corps se présentent, dans les premiers temps de l'existence, sous la forme identique d'une manière albumino-gélatineuse, et que ce n'est qu'à mesure que l'organisation se perfectionne que l'on aperçoit les trois formes principales de

[1] Voyez l'ouvrage intitulé : *Lettres philosophiques sur l'intelligence et la perfectibilité des animaux, et quelques lettres sur l'homme*, par C. G. Leroy, sous le nom du physicien de Nuremberg. Paris, 1802. In-8°.

la matière qui les constitue. C'est, dit-il, à ces trois formes seules que la nature a attaché ce que les physiologistes ont nommé *propriétés vitales*. D'où il résulte, suivant M. Broussais, que tout ce qui n'est pas gélatine, albumine ou fibrine, dans l'économie vivante, n'est pas doué de la vie; proposition trop exclusive pour être admise par les physiologistes.

L'auteur de la nouvelle doctrine médicale n'admet qu'une seule propriété vitale dans les tissus vivans. Cette propriété se manifeste, dit-il, par la condensation de la matière animale au moment où elle est mise en rapport avec un corps extérieur; considérée dans chaque fibre en particulier, elle se réduit à un raccourcissement, et a reçu, par cette raison, le nom de *contractilité*. Il n'échappera pas sans doute au lecteur, que la contractilité de M. Broussais n'est autre chose que l'excitabilité dont parlent les médecins italiens, et en particulier M. Rolando, et que cette propriété ne diffère pas de l'irritabilité, admise par un assez grand nombre de physiologistes français. Notre auteur démontre, après MM. Lamarck, Cuvier, Lorenz et plusieurs autres physiologistes, que la sensibilité ne diffère pas de la propriété contractile, puisque le mouvement seul des parties en démontre l'existence. Il étudie ensuite les divers degrés de contractilité dont jouit chacune des formes de la matière animale. La fibrine est celle qui se contracte avec le plus de force; après elle vient la gélatine, et enfin l'albumine. D'après M. Broussais, les diverses parties du corps sont plus ou moins contractiles, suivant qu'elles contiennent des proportions plus ou moins considérables de fibrine ou de gélatine. Mais cette partie de son système ne me semble pas appuyée sur des observations assez positives. Nous ignorons encore jusqu'à quel point l'organisation spéciale et insaisissable des tissus peut faire varier leurs propriétés, indépendamment des principes élémentaires qui les constituent. C'est ainsi que, malgré la fibrine dont les gros troncs artériels sont pourvus, ils ne se contractent pas; la gélatine des membranes séreuses et du tissu cellulaire se contracte, ou plutôt s'étend et revient sur elle-même, plus facilement que celle des ligamens et des aponévroses, bien que cette dernière, quoi qu'en dise M. Broussais, ne soit pas plus sensiblement surchargée qu'elle de sels terreux. Ce médecin attribue le resserrement, ou plutôt l'affaissement de la masse encéphalique durant les intervalles que laissent entre elles les contractions du cœur et pendant les mouvemens d'expiration, à une

nuance de la contractilité qui est particulière à l'albumine organisée. Cette explication peut être exacte; mais elle est encore hypothétique; et les physiologistes qui ne se contentent pas d'assertions, d'analogie, ou même d'observations superficielles, ne l'adopteront pas, aussi long-temps que la justesse n'en sera pas mieux démontrée.

Après avoir établi que la sensibilité organique ne doit pas être séparée de la contractilité, il restait à déterminer ce que l'on doit entendre par la sensibilité animale. M. Broussais la considère..... « comme un des résultats de l'exercice de nos fonctions, résultat immatériel et incompréhensible, qui correspond toujours à une exaltation de la contractilité, mais qui n'en est pas inséparable; comme un état violent de notre économie, qui doit nécessairement éprouver de l'intermittence, et dont la continuité constitue une véritable maladie. » Cette définition, il faut le dire, n'est ni claire ni courte. M. Broussais considère la sensibilité animale sous un point de vue trop général et trop abstrait; il a traité de cette propriété à la manière des physiologistes qui en ont fait une chose, je n'ose qu'à peine dire un être, répandu dans l'économie. C'est ce qui explique l'embarras, l'ambiguité et le peu d'exactitude de sa définition. Comment, en effet, une sensation perçue par le cerveau, à l'occasion d'une impression faite sur l'extrémité d'un nerf, peut-elle être considérée comme un état violent de l'économie, un résultat immatériel et incompréhensible de nos fonctions? Pourquoi ne pas dire tout simplement que c'est l'effet de l'action des nerfs et du cerveau? Sans nerfs et sans cerveau, il n'y a pas de sensation perçue, et par conséquent pas de sensibilité animale ou percevante; donc, ce qu'on nomme ainsi n'est autre chose que l'action de l'appareil cérébro-nerveux. Cette action n'est pas un état violent de l'économie; pour qu'elle ait lieu, il suffit que les nerfs, excités, transmettent les impressions au cerveau, et que celui-ci les modifie à sa manière. Sous le rapport des organes, une fonction est alors en exercice, comme quand on marche, qu'on respire ou qu'on digère. Il est impossible d'apercevoir dans la série des actions nerveuses aucun état insolite de l'économie; le système nerveux laisse alors le reste de l'organisme en repos, et cet état peut durer très-longtemps sans que la régularité des autres fonctions soit troublée. Mais, dira M. Broussais, l'exaltation de la sensibilité et son exercice trop prolongé influent sur les actions des autres organes, et font naître le trouble

dans toute la machine. Cela revient à dire, que quand le cerveau et les nerfs agissent avec trop de force et de persévérance, il en résulte des excitations sympathiques dans les viscères; mais n'en est-il pas de même quand on exerce trop violemment d'autres organes, tels que ceux de la digestion, de la génération, de la locomotion? Il est tout simple que, lorsque le système qui met en rapport toutes les parties de l'organisme entre elles est surexcité, il en résulte des effets au moins aussi étendus et aussi graves que quand ces parties elles-mêmes sont le siége de l'irritation. Au reste, j'ajouterai, en terminant ces réflexions, qu'il n'existe pas plus de sensibilité animale dans l'organisme que de *digestibilité*, de *respirabilité*, de *locomotilité*, etc.; la première de ces actions est produite par le système nerveux, comme les autres le sont par les organes digestifs, respiratoires, locomoteurs, etc. J'aurai sans doute de nouvelles occasions de démontrer la justesse et l'importance de ces réflexions, en suivant M. Broussais dans l'histoire des fonctions nerveuses et dans la pathologie.

Il semblerait, au premier abord, qu'ayant admis la contractilité comme le premier phénomène que présente la matière animale, M. Broussais va passer immédiatement à l'examen des résultats variés que produit l'exercice de cette propriété; il n'en est cependant pas ainsi. Avant de commencer l'étude des fonctions, il se livre à la recherche de la puissance qui préside à la formation, au développement, à la conservation des corps vivans, ainsi qu'à l'assimilation des substances nutritives; puissance qui tire, dit-il, de ces substances, de la gélatine, de l'albumine et de la fibrine; qui donne à ces formes de la matière animale la propriété contractile; qui règle la forme, la consistance, le volume, la durée de nos organes; qui les rétablit enfin dans les conditions nécessaires à l'état de vie et de santé, lorsqu'ils en ont été écartés par une cause morbifique. La puissance merveilleuse qui opère ces prodiges n'est pas, suivant M. Broussais, la contractilité, parce que cette propriété, essentiellement dépendante de la matière, ne saurait se produire elle-même: c'est la *force vitale*. La contractilité, dit l'auteur de ce système, ne saurait être considérée que comme un des ouvrages de cette force, comme un moyen qu'elle emploie pour exécuter les mouvemens qui doivent concourir à l'entretien des fonctions. La force vitale, ajoute encore M. Broussais, préexiste à la propriété fondamentale des tissus; elle commence par la créer, et ensuite s'en sert comme

d'instrument pour se procurer les matériaux avec lesquels elle travaille continuellement à la composition des corps vivans. La contractilité et la sensibilité sont, suivant lui, des témoignages, des preuves évidentes de l'existence de la force dont il s'agit, et qui, inconnue dans son essence, se manifeste par des changemens de forme dans la matière. Ces changemens consistent dans une modification spéciale des affinités moléculaires qui président à la chimie des corps inanimés; elle se fait connaître par des phénomènes chimiques, mais d'une chimie propre aux corps vivans. Cette *chimie vivante* est, d'après la doctrine nouvelle, le phénomène le plus reculé qui frappe nos sens. M. Broussais ne pense pas, cependant, qu'elle soit la force vitale proprement dite, mais il n'hésite pas à la présenter comme son premier instrument, un instrument invisible, immatériel, que nous ne connaissons que par la voie du raisonnement. En un mot, dit-il, c'est l'instrument par lequel la force vitale, en agissant sur la matière, produit des instrumens secondaires, purement matériels, perceptibles à nos sens, et qui jouissent des propriétés vitales de tissu.

Je me suis permis cette longue citation, afin de faire exactement connaître les idées, et jusqu'au langage que M. Broussais a cru devoir adopter: ce langage est tel, que les ontologistes les plus intrépides n'auraient qu'à peine osé se le permettre. Prétendre que la contractilité n'est pas le premier agent de la formation et de l'entretien des corps organisés, c'est établir une chose qui est peut-être vraie, puisque la cause de la naissance et du développement de ces corps nous est complétement inconnue; mais la contractilité est le premier phénomène, le phénomène le plus élémentaire, le plus général, le plus constant, le plus inséparable de l'état de vie que nous puissions apercevoir. Jusqu'à quel point est-il permis de remonter au-delà de ce que nous indiquent nos sens? M. Broussais résoudra sans doute cette question de manière à accorder une grande valeur au raisonnement pur; mais il ne me semble pas que l'on doive jamais remonter au-delà des phénomènes perceptibles. L'auteur de la doctrrine nouvelle soutient que la contractilité n'est pas la puissance première de la formation des corps animés, *parce qu'elle ne saurait se produire elle-même*. Cette raison me paraît manquer d'exactitude. En effet, si la contractilité ne peut naître spontanément, pourquoi la force vitale jouirait-elle de ce privilége? Remonter des phénomènes que l'on voit à des causes

que l'on ne saurait apercevoir, afin de faire naître les uns des autres, c'est augmenter gratuitement le nombre des échelons qui existent dans la série des actions vitales: c'est reculer la difficulté sans la résoudre. Il n'y a pas de motifs pour que l'on ne remonte pas ainsi de causes en effets jusqu'à l'infini, et l'on sera enfin aussi embarrassé pour expliquer la création du premier principe que pour admettre la naissance spontanée du dernier. Les physiologistes ont long-temps peuplé l'économie d'êtres immatériels, incompréhensibles, abstraits, auxquels ils attribuaient l'exercice des fonctions. M. Broussais s'est élevé avec autant de force que de raison contre ce système ontologico-barbare. Comment se fait-il donc qu'il le reproduise? On voit, en effet, dans sa théorie, une *force vitale*, préexistante aux organes et à leurs propriétés, et qui a pour premier ministre la *chimie vivante*, laquelle, à son tour, préside à la formation des parties et au developpement de la contractilité et de la sensibilité. Si cet échafaudage n'est pas de l'ontologie, il n'en exista jamais.

La force vitale et la chimie vivante de M. Broussais sont deux principes analogues à l'archée de Van Helmont, à l'ame de Stahl, au principe vital de Barthez. La philosophie de notre siècle a fait justice de ces êtres fantastiques; l'auteur du nouveau système physiologico-pathologique espérerait-il être plus heureux dans sa création? Pourquoi rappeler aujourd'hui le démon des hypothèses, des explications abstraites, des théories métaphysiques, qui semblait à jamais banni du domaine des sciences naturelles, où il ne s'agit que d'observer des faits et de noter leur succession, leur enchaînement et leurs rapports? L'esprit de notre siècle est tel, qu'il vaut mieux avouer son ignorance que de supposer l'existence de principes fondamentaux, dans la seule vue de tout expliquer. Quels sont d'ailleurs les phénomènes que M. Broussais attribue à la chimie vivante? c'est le mouvement nutritif et celui des sécrétions. En quoi sa doctrine diffère-t-elle de la chémiatrie, depuis si long-temps vouée au ridicule ou à l'oubli? On voit la matière animale vivante se mouvoir, et, par ce mouvement, s'accroître et s'entretenir. Il faut se contenter de remarquer et d'admettre ce premier fait; on en examinera ensuite les conséquences, on signalera les modifications dont il est susceptible, les agens qui sont propres à l'exalter ou à l'affaiblir; mais vouloir remonter au-delà, c'est sortir du monde physique, et tous les êtres ou instrumens immatériels et incompréhensibles dont

on croira devoir admettre l'existence, ne sauraient devenir que l'inutile objet de stériles et interminables discussions.

Sous le nom de lois vitales, M. Broussais comprend un certain nombre de phénomènes généraux communs à tous les tissus, et qui paraissent inséparables de la vie. Il en admet jusqu'à vingt-deux. En parcourant ces propositions, l'on reconnaît qu'il en est un assez grand nombre qui sont importantes, lumineuses, et vraiment dignes de devenir l'objet de sérieuses méditations ; mais aussi l'on en compte plusieurs qui n'auraient pas dû se trouver à la place qu'elles occupent.

Parmi les premières, on remarque les suivantes : 1° La contractilité est modifiée, c'est-à-dire déviée de sa manière d'être actuelle par tous les corps appliqués à l'économie. M. Broussais ne sait si cette modification consiste exclusivement en des contractions plus faibles ou plus fortes ; il lui semble plus vraisemblable que chaque modification produit sur les parties une action particulière. Ce principe, s'il était adopté, multiplierait à l'infini les diverses espèces de maladies, et cependant M. Broussais n'admet, en pathologie, que des excitations et des affaiblissemens des parties vivantes. 2°. Lorsque le mouvement augmente dans un point, les fluides y sont attirés. Cependant, lorsque la contraction est permanente, les liquides, dit l'auteur, sont repoussés ; c'est ce qu'il nomme *spasme* : l'action des astringens semble donner une idée juste de cet état des tissus vivans que l'on observe très-rarement durant les maladies. 3°. L'afflux des liquides dans les lieux où la contractilité est exaltée détermine l'*érection vitale*, ou l'augmentation du volume et de la densité de la partie, érection qui prend le nom d'*irritation*, de *sur-irritation* ou de *sur-excitation*, lorsqu'elle s'élève à un certain degré. 4°. Les érections vitales déterminent l'augmentation des phénomènes de la chimie vivante, c'est-à-dire de la température, des sécrétions et de la nutrition ; phénomènes, ajoute M. Broussais, qui supposent des modifications *apportées par la puissance vitale* aux affinités moléculaires. 5°. Les érections vitales se terminent par la résolution ou par l'inflammation et la sub-inflammation. 6°. Les érections vitales, et les autres variétés de l'excitation organique, parvenues à un certain degré, sont transmises du point qu'elles occupent à d'autres points de l'économie. 7°. Cette transmission a lieu par le moyen des nerfs. 8°. L'érection transmise produit, dans le lieu secondairement affecté, les mêmes effets que dans celui

d'où elle est partie. 9°. Lorsque la réaction de la puissance vitale contre les causes débilitantes ne peut parvenir à rétablir la vigueur dans le lieu affaibli, elle *se dirige sur d'autres points, et y produit une surexcitation*, malgré la diminution générale de force et de vitalité. Cette loi est la 14ᵉ dans la série de celles que M. Broussais a présentées.

En lisant ces propositions, j'ai été surpris de ne pas trouver parmi elles l'indication de plusieurs autres lois vitales, dont l'étude est aussi importante au physiologiste qu'au praticien, et dont M. Broussais a reconnu l'existence dans ses ouvrages précédens. Telles sont les suivantes : 1°. De deux excitations la plus violente fait cesser l'autre, *duobus doloribus simul obortis vehementior obscurat alterum*. 2°. Quand on excite une irritation dans un point éloigné d'une partie déjà irritée, si cette irritation artificielle ne détruit pas la maladie, elle l'augmente. 3°. Les irritations se développent avec d'autant plus de facilité dans le corps humain que la faiblesse est plus grande, le système nerveux plus actif, relativement aux autres parties de l'organisme, et l'équilibre normal moins solidement établi entre les différens viscères. 4°. Lorsqu'une cause irritante agit sur les tissus, elle affecte spécialement celui du système vasculaire ou nerveux qui prédomine le plus dans l'organisation de la partie; de là les irritations sanguines, lymphatiques ou nerveuses, qui se développent, chez différens sujets, sous l'influence de causes semblables. 5°. Lorsqu'un organe irrité agit sympathiquement sur l'ensemble de l'économie, l'irritation qu'il excite se concentre sur la partie la plus sensible, la plus active, la plus vivante; c'est aussi sur cette partie qu'il faut appliquer les révulsifs que l'on destine à déplacer les irritations des viscères les plus importans. Je pourrais augmenter le nombre de ces aphorismes physiologiques, mais ces exemples suffisent pour justifier le reproche d'omission que j'ai adressé à M. Broussais.

Parmi les propositions que ce médecin a rassemblées, et qui ne me paraissent pas l'expression de véritables lois vitales, je n'hésite pas à ranger la 9ᵉ, qui consiste à dire que, parmi les corps susceptibles de développer les phénomènes de la vitalité dans nos tissus, les uns augmentent directement ces phénomènes, tandis que les autres les diminuent d'abord et les rendent moins saillans, après quoi on les voit reparaître avec plus d'intensité qu'ils n'en avaient avant leur diminution. Cette sentence me semble appartenir autant à la matière mé-

dicale qu'à la physiologie et à la pathologie. Le calorique, dit M. Broussais (10e loi), est le premier et le principal excitant de la vitalité; c'est lui qui donne au germe la faculté de s'approprier des matériaux nutritifs et de les employer à son développement. Le calorique est-il donc encore un des *instrumens* ou ministres de la force vitale et de la chimie vivante ? Dans tous les cas, la proposition qui le concerne, ainsi que celle dans laquelle l'auteur établit (la 11e) qu'il existe plusieurs autres causes excitantes de la vitalité, ne constitue pas une loi vitale, dans toute la rigueur de cette expression. Il en est de même de la loi (12e) qui a pour objet de diviser les substances débilitantes en positives et en négatives ; le froid est, suivant M. Broussais, à la tête des premières ; parmi les autres (13e) on doit ranger la privation de substances alibiles et de tout ce qui est nécessaire à l'exercice des fonctions. Le mucilage et l'eau (15e) sont, dit l'auteur de la doctrine nouvelle, des excitans contre lesquels la puissance ou force vitale ne réagit pas avec autant d'énergie que contre le froid ; ce que l'on admettra difficilement, si l'on réfléchit que les mucilagineux et les acides étendus sont dans les maladies éminemment antiphlogistiques. Les lois physiques (16e et 17e) sont modifiées dans l'économie par les lois vitales ; la contraction du cœur et des vaisseaux (18e) lance les liquides dans toutes les parties du corps, bien que l'attraction tende à les porter en bas ; la pression atmosphérique (19e) comprime le corps, et tend à le condenser et à diminuer son volume ; l'électricité et le galvanisme [1] agissent d'abord en augmentant la contractilité (20e); à un degré plus violent, ces *puissances impondérables* déterminent (21e) de violentes convulsions, des extravasations de liquide, des sécrétions et excrétions abondantes ; enfin, ces excitations, étant continuées (22e), elles ne tardent pas à épuiser la contractilité, et alors le corps devenant languissant, la chimie brute est près de l'emporter sur la chimie vivante. Il me semble incontestable que si l'on voulait présenter comme des *lois vitales* la manière d'agir, sur les corps vivans, des diverses substances extérieures, l'action de l'air, des alimens, des purgatifs, des diurétiques, celle de l'acide prussique, de la noix vomique, etc., devaient se trouver ici notées, aussi bien que celle du calorique, du froid, de l'eau, du mucilage, des acides, et de l'électricité.

[1] Quelle différence M. Broussais fait-il donc entre le galvanisme et l'électricité, dont tous les physiciens reconnaissent l'identité? (J.)

Ici se terminent les généralités physiologiques présentées par M. Broussais. Elles forment les trois premiers chapitres de son ouvrage, et constituent des prolégomènes où l'on trouve des vérités importantes, mêlées à beaucoup de propositions non démontrées, et à des idées métaphysiques et abstraites que l'on était loin de s'attendre à voir adoptées par l'auteur de la nouvelle doctrine médicale. Qu'il me soit permis, avant de terminer cet article, de m'élever encore contre l'ontologie qui défigure son langage. Il dit souvent, par exemple : telle substance *modifie la force vitale*, *affaiblit la chimie vivante ;* la puissance vitale *réagit* ou *dirige son action* sur telle partie ; la chimie vivante, *exaltée, produit tels phénomènes*, etc. N'est-ce pas là retomber dans l'erreur de ceux suivant lesquels les propriétés vitales régissaient toute l'économie? N'est-ce pas considérer la puissance vitale et la chimie vivante comme des êtres, et leur attribuer jusqu'à des intentions raisonnées? Que répondrait M. Broussais, si quelqu'un lui représentait que la conséquence immédiate de son système est que les maladies ne sont que des modifications de la force vitale et de la chimie vivante, que, par conséquent, c'est à ces principes, et non aux organes placés, suivant lui, sous leur dépendance, qu'il faut adresser les médicamens? Quel avantage aura-t-on retiré de la chute rapide du système médical qu'il a renversé, s'il lui en substitue un autre, établi sur des bases semblables, et aussi peu en rapport que lui avec les progrès de la philosophie naturelle? Pourquoi ne pas tout rapporter aux organes? Pourquoi ne pas dire : les tissus vivans sont excités ou affaiblis par telles causes ; leurs mouvemens sont diminués ou exaltés, et il faut agir sur eux de telle manière pour rétablir l'état normal de leurs fonctions? Ce langage serait simple, méthodique ; il exprimerait ce que l'on observe, et ne supposerait rien que l'on ne pût démontrer. Si M. Broussais n'y apporte une grande attention, l'ontologie envahira sa doctrine tout entière, et sous ce rapport, au moins, il présentera un côté par lequel ses adversaires pourront l'attaquer avec avantage, et diriger victorieusement contre lui les armes dont il s'est servi si heureusement pour les accabler.

L.-J. BÉGIN.

De l'hypocondrie et du suicide. *Considérations sur les causes, le siége et le traitement de ces maladies ;* par J.-P. Falret, *Docteur en médecine de la Faculté de Paris, Membre de la Société médicale d'émulation et de l'Athénée de médecine de Paris.* Paris, 1822. In-8°. de 519 pages.

Le suicide, ou l'acte par lequel l'homme se donne sciemment et volontairement la mort, a été envisagé sous des rapports bien différens, suivant les temps, les lieux, les individus, etc. Les uns, persuadés que l'homme n'était pas libre de disposer de sa vie, ont considéré l'homicide de soi-même comme un crime irrémissible ; d'autres, au contraire, n'ont pas craint d'admettre qu'on devait prévenir l'infamie et le déshonneur par un trépas volontaire : c'est ainsi que pensèrent les Romains. Il en est enfin qui n'ont vu dans le suicide que le résultat d'une maladie contre laquelle on n'avait à invoquer que les secours de la médecine. Je crois qu'en principe ces opinions, admises d'une manière générale et sans restriction, sont également fautives : celui qui met fin à son existence à cause d'un revers de fortune, ou parce qu'un penchant n'a pu être satisfait, s'il n'est aliéné, est à mon sens un esprit faible, jouet d'une passion déréglée. Mais qui oserait blâmer Lucrèce, préférant la mort au déshonneur, Pompée, Marc-Antoine ou Brutus prévenant une fin ignominieuse par un trépas volontaire! Les moralistes et les législateurs, guidés par un principe conservateur des sociétés, se sont efforcés, je le sais, de représenter le suicide comme un attentat digne du mépris des hommes et de la colère céleste ; mais, en déférant comme on le doit à des autorités si respectables, ne peut-on pas se demander s'il est en tout conforme à la raison et à la justice de prendre pour base d'une législation quelconque, chez un peuple civilisé, si loin de son origine primitive, un sentiment que semble dicter, chez une nation encore vierge, l'amour seul de la conservation. D'un autre côté, sur quoi reposera une morale sévère, dirigée contre le suicide, s'il est vrai qu'il soit le résultat d'un penchant invincible, d'une disposition innée, etc. ? Mais où vais-je m'engager, et pourquoi, à l'occasion d'un ouvrage, élever des questions délicates, que son auteur a eu la prudence de ne pas aborder?

M. Falret, en effet, s'est le plus souvent borné à traiter du suicide sous le rapport médical; son intention a été de le considérer comme une véritable maladie, et de lui faire prendre rang dans nos modernes nosologies. En suivant la méthode usitée dans les bonnes monographies, il commence par l'exposition des causes, et s'occupe d'abord de l'hérédité. Les faits qu'il cite à ce sujet prouvent qu'un père est susceptible de transmettre avec la vie une funeste tendance à l'abréger : ce qui affaiblit un peu la culpabilité, qu'on sépare rarement de l'homicide de soi-même. On peut tenir cette affreuse succession de son grand-père, de son grand-oncle, de son bisaïeul, etc. L'illustre Barthez était né avec une tendance au suicide, et disait, sur la fin de ses jours, après avoir perdu sa gouvernante Marie, objet d'une longue affection, qu'il s'en voulait de n'avoir pas mis fin *à sa chienne de vie*, et de n'avoir pas eu le courage d'imiter son père, qui, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, s'était laissé mourir de faim, à cause de la perte de sa seconde épouse. L'histoire du jeune et infortuné Chatterton s'est offerte à l'auteur, comme un exemple mémorable de suicide constitutionnel.

Les enfans même ne sont pas entièrement exempts de cette déplorable disposition; on en a vu, doués d'une humeur sombre, renoncer volontairement à la vie, à l'âge de sept ou huit ans, et M. Falret parle d'un écolier de douze ans, qui se pendit de dépit, pour n'avoir été que le douzième de sa classe : ainsi, comme le dit madame de Genlis, l'enfance même, dépouillée de l'innocence et de l'espoir, renonce au doux instinct de la nature, rejette avec horreur la coupe de la vie, que ses lèvres ont à peine touchée, et creuse sa tombe près de son berceau. Mais c'est incontestablement dans l'âge mûr que les ambitions déçues, les amitiés trahies, et toutes les perfidies familières au cœur humain, inspirent le plus le dégoût de la vie et le désir d'y mettre fin. Contraste frappant! les dons de la fortune et l'abus des jouissances qu'elle procure peuvent nous conduire à la même catastrophe, et nous faire envier le sort de ceux qui ont toujours vécu pauvres et dans le besoin.

L'auteur réduit de beaucoup l'influence attribuée au climat sur la fréquence du suicide, et attribue, avec raison, aux rafinemens de la civilisation et aux événemens politiques, ce que le grand Montesquieu lui-même regardait trop souvent comme le résultat d'une condition atmosphérique; il

fait remarquer que le climat de Rome turbulente, si féconde en suicides, fut le même que celui de Rome inactive et mendiante, où l'on préfère une vie honteuse et misérable à la mort volontaire, qui délivre de tous les maux; il ne lui a pas échappé que les Hollandais, qui habitent un sol ingrat, mènent une vie laborieuse, et ne se suicident jamais sous le même ciel que les Anglais, qui mettent souvent fin à leurs jours dans un pays fertile et au milieu de tous les genres de prospérité.

Les passions violentes, comme l'amour, la jalousie, l'ambition déçue, sont une cause fréquente de suicide; l'auteur en rapporte plusieurs exemples, parmi lesquels nous avons remarqué le suivant : un jeune pharmacien, d'un tempérament mélancolique, d'une intelligence peu développée, devint amoureux, à l'âge de vingt-deux ans, d'une femme qui, au lieu de répondre à ses désirs, ne cessait de le railler. Un soir cet infortuné, trouvant un plus grand sujet de mécontentement dans la conversation de cette femme, se brûla la cervelle, après avoir écrit sur sa porte : « quand on ne sait plaire à l'objet qu'on aime, on doit savoir mourir. » L'âge a paru dans certains cas insuffisant pour amortir ce désespoir funeste : les journaux ont annoncé tout récemment que, dans le Midi de la France, une demoiselle de cinquante ans s'était pendue de désespoir à la porte *de son amant*, qui était du même âge, parce que celui-ci ne voulait pas l'épouser. La tendresse conjugale portait souvent les femmes romaines à se donner la mort pour ne pas survivre à leurs époux; l'on connaît le trait sublime de la femme de Pœtus qui, n'ayant pu obtenir sa grace de l'empereur Claude, présenta à son mari le poignard sanglant qu'elle venait de s'enfoncer dans le sein, en lui assurant qu'il ne faisait aucun mal : *Pœte, non dolet*!

Dans la savante exposition que notre auteur fait des causes du suicide, il a eu principalement en vue de prouver que les causes, dites morales, qui agissent primitivement sur l'encéphale, sont les plus communes et les moins contestables dans leurs effets; il pense qu'on doit réduire de beaucoup l'influence attribuée aux autres lésions viscérales sur cette maladie. L'action des liqueurs spiritueuses, du mercure, etc., lui paraît, sous ce rapport, avoir été singulièrement exagérée; si les observateurs, ajoute-t-il, veulent scruter avec attention la vie des malades, ils trouveront presque toujours que des chagrins domestiques ont précédé les excès auxquels

ils se sont livrés et les maladies qu'ils ont contractées; la majorité des femmes dissolues, qui finissent par l'aliénation et le suicide, n'ont donné, dans tous les excès, qu'après avoir encouru les disgraces de leurs parens, éprouvé des contrariétés de toute espèce.

D'autres recherches sur plusieurs personnages fameux qui ont attenté à leurs jours, dans le cours de diverses maladies réputées incurables, concourent également à établir la prédominance de ces mêmes causes morales; presque toujours, en effet, la catastrophe a été le résultat de quelque autre cause incidente, en sorte qu'on doit regarder la douleur morale comme plus puissante, plus destructive, que la douleur physique. J.-J. Rousseau a donc eu raison de dire, d'une manière générale, *qu'on ne se tue pas pour les douleurs de la goutte*.

M. Falret semble s'étonner de ce que des femmes, après avoir été belles et l'objet des hommages les plus empressés, soient inconsolables de la perte de leurs charmes, mettent fin à une vie qui leur semble désormais inutile, puisqu'elle ne fixe plus l'attention; moi, je suis surpris que cela n'arrive pas plus souvent. Si l'on réfléchit bien sur le rôle que joue la femme dans le monde, on verra qu'une seule passion l'absorbe toute entière : cette passion est l'amour, suivant l'expression d'une femme célèbre. Que reste-t-il donc aux femmes, quand la période des amours est passée? La tendresse maternelle, me dira-t-on; mais cette tendresse est déjà affaiblie par l'éloignement des enfans, qui ont d'ailleurs d'autres soins, d'autres goûts. Je compare l'état d'une femme du monde, qui se voit abandonnée par le progrès des années, ou la perte accidentelle de ses charmes, à un homme privé d'une fortune brillante, qui lui permettait de jouer un grand rôle dans la société. Je sais bien que la raison, une résignation philosophique peuvent annuler l'effet de si justes regrets, mais ces dons ne sont et ne doivent être que rarement le partage des femmes.

Après avoir terminé ce qui concerne les causes particulières, l'auteur passe aux causes générales du suicide, et par causes générales, il entend celles qui émanent directement des institutions politiques et religieuses, des sectes philosophiques, etc. L'absurde fanatisme de toutes les religions lui a offert une ample moisson, depuis la croyance des Indiens, qui se brûlaient pour être plus dignes du ciel, jusqu'aux pre-

miers chrétiens, qui allaient se dénoncer eux-mêmes, et se jetaient dans les flammes, en implorant avec joie la palme du martyre.

Je conçois très-bien, ce qui, d'ailleurs, est un fait historique, qu'à l'époque où la doctrine de l'immortalité de l'ame se répandit dans la Grèce, le nombre des suicides dut augmenter, une foule d'individus, accablés du fardeau d'une existence malheureuse, s'étant donné la mort pour jouir d'une autre vie plus heureuse; mais ce que je ne conçois pas, c'est qu'une doctrine contraire conduise aux mêmes résultats l'homme qui réfléchit, comme le prétend M. Falret; que peut espérer, en mourant, celui qui croit qu'il n'y a rien après la mort (*post mortem nihil*); quel but a-t-il en se délivrant de la vie? Celui qui ne croit plus exister après sa mort, doit naturellement chercher à prolonger ses jours

L'auteur critique beaucoup trop la doctrine des Stoïciens; je sais qu'ils regardaient le suicide comme légitime, et que ce principe est destructeur de la société; mais il ne s'ensuit pas de là qu'on doive considérer, comme absolument nuisibles, certains préceptes de leur école, tels que les suivans, jugés un peu légérement dans l'ouvrage qui nous occupe: *Le sage est au-dessus du destin et de la fortune; tous les traits de la douleur s'émoussent sur le triple airain dont son ame est environnée. Le sage ne vit qu'autant qu'il doit, et non autant qu'il pourrait. Le bonheur n'est pas de vivre, mais de bien vivre, etc.* Avec de semblables principes, on crée des ames fortes, comme celles de Marc-Aurèle, d'Epictète, etc., qui eurent encore assez de sensibilité pour faire le bien. L'école des Stoïciens a produit de grands hommes et de grandes vertus. C'est l'indulgence envers soi-même, et non la sévérité, qui a été la source d'une grande partie des maux dont se plaint l'espèce humaine.

Le docteur Falret détermine l'étiologie du suicide par des considérations dont l'objet est d'apprécier les causes qui le multiplièrent chez les Romains après la bataille de Pharsale, celles qui le rendent si fréquent en Angleterre et parmi nous; il fait voir surtout combien sont ridicules les prétentions de certains Anglais, qui se sont efforcés, sans succès, de faire voir qu'il y avait plus de suicides en France qu'en Angleterre, comme si cette particularité pouvait porter atteinte à l'honneur de la nation anglaise.

Malgré la difficulté qu'on éprouve à caractériser les phé-

nomènes précurseurs du suicide, qui est souvent aussitôt exécuté que conçu, l'auteur admet qu'il peut se présenter sous deux formes différentes ; l'une est caractérisée par une tristesse profondément concentrée, un état d'abattement et de crainte, un penchant particulier pour la solitude; l'autre, par une forte excitation au physique et au moral. C'est ordinairement sur la face plus ou moins agitée, dans les yeux brillans, que se font découvrir les indices d'un trouble presqu'inséparable du projet que l'homme a formé de se détruire. Un Anglais s'étant fait peindre quelque temps avant de se brûler la cervelle, son frère trouva qu'il avait l'air fou et égaré. On observe aussi quelquefois une chaleur, une douleur et une tension remarquables dans les hypocondres; l'exaltation est telle en certain cas, que les infortunés courent à la mort avec un transport de joie inexprimable: tel était l'état d'un homme de lettres dont parle M. Pinel, et qui fut empêché de se jeter dans la Tamise par l'attaque imprévue de deux voleurs. On ne peut pas supposer qu'un homme puisse se donner la mort sans une violente excitation qui altère plus ou moins les principales fonctions de l'économie animale. Le sang froid qu'on attribue à l'homicide de soi-même dans une semblable position, mérite peu de créance, et nous partageons tout à fait l'opinion de l'auteur, qui ne saurait concevoir que l'homme puisse obtenir un tel triomphe sur l'amour inné de sa conservation. Caton lui-même, quoi qu'on en ait dit, n'attenta pas à ses jours de sang froid, puisqu'au rapport de Plutarque, avant de se donner la mort, sa voix devint plus âpre, plus grossière, que de coutume; il maltraita son domestique, et frappa rudement un esclave à la figure, en s'écriant qu'on voulait le livrer vivant à son ennemi (César), qui approchait d'Utique.

Ce que nous venons de dire se rapporte à la première forme du délire-suicide admis par l'auteur. Quant à la seconde, elle offre tous les traits d'une mélancolie concentrée, décrite par quelques auteurs sous le titre de mélancolie-suicide. Le *spleen* des Anglais n'est qu'une variété de cette sorte de mélancolie produite par l'ennui, qui conduit à l'homicide de soi-même.

On a souvent agité, dit M. Falret, la question de savoir si le suicide était un acte de courage, et l'on a pris parti pour ou contre, d'après l'acception qu'on donnait au mot courage. D'un côté, on a cité des hommes, d'une force d'ame bien éprouvée, qui avaient été leurs propres meurtriers; de l'autre,

on a opposé un égal nombre de personnes, dont la lâcheté n'était pas équivoque, et qui, pourtant, s'étaient volontairement donné la mort. Dans l'opinion de l'auteur, une certaine force est nécessaire pour se tuer; mais, si le courage est une force qui élève l'ame et le porte à souffrir les douleurs avec constance et fermeté, peut-on soutenir qu'il y ait un véritable courage dans l'acte du suicide? Puisqu'il est démontré, et l'auteur a été le premier à le reconnaître, qu'un instinct presqu'invincible nous attache à la vie, il est impossible de ne pas convenir qu'il n'y a qu'un acte de courage, qui puisse nous y faire renoncer volontairement, à moins qu'on considère le suicide comme une véritable aliénation étrangère à toute espèce de raisonnement, supposition qui nous paraît inadmissible [1].

M. Falret, qui ne manque jamais l'occasion de relever la dignité de l'homme, nous semble avoir fait des efforts plus louables que fructueux, lorsqu'il a voulu prouver que le suicide était constamment le produit d'un délire. Un délire suppose une aberration de raisonnement au moins sur un point quelconque, ce qu'on remarque dans la monomanie; mais on a vu beaucoup d'individus renoncer volontairement à la vie, sans donner aucune marque de dérangement intellectuel. Plusieurs justifient leur détermination par des motifs pleins de sens et de raison. Etait-il donc en délire, ce fameux suicide (Philippe Mordant), qui, ennuyé de vivre et de jouir des avantages (apparemment trop monotones pour lui) dont la fortune l'avait comblé, paya ses dettes, écrivit seulement à ses amis pour leur faire ses adieux, en leur donnant, pour raison de sa résolution homicide, que son ame était lasse de son corps, et que, quand on est dégoûté de sa maison, il faut en sortir. Cette justification peut paraître plaisante, singulière, extraordinaire, mais ce n'est pas de la folie, à moins d'en créer une nouvelle espèce. Un négociant, ruiné par une banqueroute, au désespoir de ne pouvoir faire face à ses engagemens, soutenir une famille élevée dans l'aisance, etc., se donne la mort pour sortir d'une situation si pénible : peut-on dire, sans abuser des mots, qu'il ait été victime d'un délire? et ne pourrait-on pas soutenir avec plus de raison qu'il s'est tué pour avoir trop bien raisonné? Il aurait continué de vivre, en effet, s'il eût fait de faux calculs pour diminuer ses pertes,

[1] Il n'est point question ici du suicide des aliénés, qui ne peuvent avoir aucun but déterminé.

s'il se fût bercé d'espérances chimériques, etc., etc. Il est presqu'inutile d'ailleurs, de faire remarquer qu'on ne doit pas confondre avec le suicide l'action d'un homme qui se donne la mort dans un accès de délire fébrile, ou par suite d'une véritable hallucination des sens, qui lui fait mal apprécier les distances, ou supposer des objets qui n'existent pas. On ne considérera pas, sans doute, comme homicide de lui-même, ce maniaque, qui s'était précipité d'une croisée, dans la persuasion qu'il avait la faculté de voler dans les airs, et qui, depuis cette époque, n'attend que le moment où, *comme l'aigle, il pourra fixer le soleil, et prendre son essor dans les régions éthérées.*

Il est des individus qui, étant résolus de se donner la mort, sont entraînés, par une force irrésistible, à sacrifier ceux qu'ils affectionnent, quand ils ne sont pas d'un commun accord; les faits de cette nature sont très-nombreux : des amans, des mères, etc., n'ont pas craint de percer le cœur de leur maîtresse, de leurs enfans, avant de se suicider. Au mois d'avril 1816, une mère de cinq enfans, jusqu'alors recommandable, mais affligée de l'inconduite de son mari, précipita trois de ses enfans dans un puits, et s'y jeta ensuite; elle avait envoyé un gâteau empoisonné à l'un d'eux qui était en pension, et donné l'ordre que le plus jeune, qui était en nourrice, lui fût amené pour subir le même sort : heureusement les ordres ne furent point exécutés. On a vu des individus qui, après de semblables homicides, se sont présentés à la justice pour être punis : c'est ainsi qu'en agit un militaire, dont parle M. Gall [1], irrité de ce que son chef, amoureux de sa femme, lui avait fait une injustice, il devint morose, se confessa, tua sa femme et ses deux enfans, puis se mit entre les mains de la garde, en disant qu'il venait de tuer sa femme et ses deux enfans.

On a cité des faits, et M. Falret en rapporte lui-même de remarquables, qui tendent à établir que le suicide peut régner épidémiquement; mais en y regardant de bien près, on voit que rien n'est moins bien constaté que l'influence de la constitution atmosphérique sur les grandes catastrophes, qui peuvent être expliquées par d'autres causes plus vraisemblables, comme des révolutions politiques, des revers de fortune, etc.

Les ouvertures de cadavres ne paraissent pas avoir été d'une grande utilité pour déterminer la nature et le siége du suicide. Dans le résumé qu'en fait l'auteur, on remarque des

[1] Physiologie du cerveau.

lésions organiques de toute espèce, qui, pour la plupart, sans doute, n'ont qu'un rapport indirect avec l'affection principale. Je n'en excepte pas même le déplacement du colon transverse, signalé par MM. Esquirol, Desgenettes, et autres. La plupart des médecins se sont néanmoins accordés à placer le siége du suicide dans le bas-ventre, sans précisément indiquer les organes lésés. L'opinion de M. Falret est que le suicide ne dépend pas plus fréquemment des maladies de l'abdomen, que des affections de la peau ; par exemple, qu'il ne peut avoir son siége que dans l'organe des facultés intellectuelles et morales ; qu'il est infiniment rare, d'ailleurs, que les lésions des autres organes en soient la cause éloignée, et que, par conséquent, l'encéphale, presque toujours primitivement affecté, est la source de tous les désordres que l'on observe.

L'auteur ne pouvait se dissimuler que sa manière de voir sur le siége du suicide, opposée à celle d'auteurs fort recommandables, avait besoin d'une démonstration rigoureuse; s'il n'est pas parvenu à la donner, ce que je suis loin de prétendre, on peut affirmer qu'il n'a manqué ni d'art ni de moyens pour arriver à ce résultat; c'est indiquer, en quelque sorte, qu'il a pris pour guide la méthode analytique, la seule capable de faire faire des progrès solides aux sciences positives. En effet, M. Falret procède principalement par la considération des symptômes dans cette partie de son ouvrage, pensant avec raison, à ce qu'il nous semble, que, dans une telle matière, il faut remonter de ce qui tombe sous nos sens à ce qui nous est caché, aller du simple au composé, du facile au difficile, en un mot, établir le rapport des effets aux causes. Il a bien vu, d'ailleurs, que les altérations organiques étant tout à fait incertaines dans leurs rapports avec l'ensemble des symptômes, n'offrent qu'un intérêt secondaire; il faut le féliciter d'avoir échappé à l'espèce de contagion qui dépare les productions remarquables de plusieurs jeunes médecins de notre époque, qui apprécient assez mal la valeur des lésions de tissu qu'ils observent.

Une analyse sévère et bien présentée des faits les plus remarquables qu'on ait publiés sur le suicide, et de ceux qui se trouvent contenus dans cet ouvrage, suit immédiatement l'opinion qui vient d'être exposée ; elle nous a paru très-propre à la confirmer, et elle ne peut que donner une haute idée de la dialectique pressante de l'auteur.

Si l'on admet avec M. Falret que les causes déterminantes

du suicide agissent primitivement sur l'encéphale, c'est vers cet organe qu'il faut diriger les agens thérapeutiques, et non vers l'abdomen, comme l'ont conseillé plusieurs médecins. Il serait également douteux, d'après cela, qu'on pût tirer autant d'avantage qu'on l'a prétendu, de l'usage de l'eau froide en boisson et en lotion, conseillé d'abord par Awenbrugger, ensuite préconisé par Noëif et Leroy d'Anvers; notre auteur a vu d'ailleurs échouer complétement ce moyen dans l'établissement de M. Esquirol, où il a été à même d'observer le suicide dans toutes les formes.

Il recommande beaucoup le traitement *moral* qu'on emploie d'ordinaire dans la manie; il n'oublie point les exercices et le travail manuel, si propre à faire diversion, à réprimer les élans d'une imagination déréglée; il voudrait qu'on réalisât le vœu médico-philantropique du professeur Pinel, qui demande un vaste enclos, une ferme même, pour chaque grande maison d'aliénés; là, les insensés convalescens pourraient se livrer aux travaux de l'agriculture, et les mélancoliques, avec penchant au suicide, comprendraient peut-être qu'ils doivent encore vivre, puisqu'ils sont propres au premier et au plus utile des arts. La fatigue et l'attention continuelles qu'exige la chasse, en font l'un des exercices les plus salutaires auxquels on puisse avoir recours dans les maladies de l'esprit; mais M. Falret fait observer judicieusement, que ce serait un contre-sens palpable de mettre une arme dans la main de celui qui est tourmenté par le désir d'attenter à ses jours. Un exemple qu'il cite vient à l'appui de la remarque, je veux le faire connaître en peu de mots : un mélancolique, ennuyé du fardeau de la vie, que des parens injustes lui faisait haïr, se livrait à la chasse pour faire diversion à ses chagrins domestiques. Un jour, harassé de fatigue, il se couche à l'ombre, et s'endort d'un profond sommeil à côté de son arme meurtrière, et de son chien, fidèle compagnon de ses malheurs; il se réveille, l'esprit agité, et conçoit l'idée coupable et funeste de faire succéder un sommeil éternel à celui qu'il venait de goûter; ses yeux s'animent, sa tête se monte, il augmente la charge de son fusil, et allait se brûler la cervelle, lorsqu'il fit cette réflexion sensée : « quoi! tu veux attenter à tes jours, parce que des parens injustes et dénaturés te privent de leur bien; mais c'est les mettre au comble de leurs coupables désirs, que de leur abandonner ce qu'ils n'ont pu te ravir. »

M. Falret passe également en revue les médicamens internes, auxquels il fait éprouver une réduction considérable, en émettant l'opinion que les effets incommodes de plusieurs d'entre eux sont plus propres à augmenter le dégoût de la vie, qu'à ranimer l'espérance du mélancolique; il s'appuie de l'expérience de Brown, d'Amard, pour preconiser l'opium dans l'intervalle des exacerbations; mais il veut que l'on n'y ait jamais recours dans la période d'excitation. Tout ce qui peut amener une forte diversion, provoquer des réflexions sur une détermination aussi grave, est également propre à bannir toute idée de suicide, ce qui explique pourquoi une tentative infructueuse est souvent un moyen de guérison.

Les moyens de répression sont ici en tout conformes à ceux qu'on emploie dans la manie.

Quant aux moyens préservatifs tirés de la législation pénale, et dirigés, soit contre le suicide qui a échoué dans sa tentative envers lui-même, soit contre la mémoire quand il est parvenu à se donner la mort, ils ont un caractère de spécialité qui exigeait des développemens d'un grand intérêt. L'auteur y a donné beaucoup d'attention, et son ouvrage devra être souvent consulté à ce sujet. Après avoir fait l'histoire de la législation du suicide chez les anciens, il examine les lois modernes sur le même sujet, signale leur insuffisance, et démontre, jusqu'à l'évidence, l'absurdité de la sévérité des peines qui rejaillissent le plus souvent sur une famille innocente ou sur un cadavre insensible; d'ailleurs il est constant que jamais aucune loi n'est parvenue à prévenir le suicide, qu'aucun motif ne peut contenir. Ce morceau, écrit avec chaleur, empreint d'une philosophie équitable, et d'une morale douce autant que sensée, fait le plus grand honneur au talent de M. Falret.

Dans un prochain article, nous rendrons compte de la seconde partie de cet important ouvrage, qui a pour objet l'hypocondrie.

I. BRICHETEAU.

RECHERCHES *sur la fièvre jaune, et preuves de sa non contagion dans les Antilles;* par J.-A. ROCHOUX, *D. M. P., ancien Médecin en second de l'hôpital militaire du Fort-Royal à la Martinique, etc.* Paris, 1822. In-8°. de xi-452 pages.

M. Rochoux s'est fait connaître avantageusement comme observateur, et surtout comme anatomiste, par ses Recherches sur l'apoplexie. Lorsqu'on a su qu'il se disposait à publier un ouvrage sur la fièvre jaune, on a généralement applaudi à son projet, car on s'attendait à y trouver des faits rapportés avec exactitude, et des recherches intéressantes d'anatomie pathologique. Voyons si cet espoir n'a pas été déçu, comme il arrive si souvent dans notre médecine, plus causeuse que sage.

Dans une préface chargée de phrases ambitieuses, l'auteur, qui sans doute ne s'est point flatté d'y donner une bibliographie complète de la fièvre jaune, juge en peu de mots, et avec sévérité, les travaux de Poissonnier-Desperrières, Linning, Berthe, Palloni, Chisholm, Jackson, Reich, Pugnet, Savaresi, et de quelques autres médecins qu'il ne nomme pas. Moins âpre, au moins en cet endroit, pour MM. Caillot, Bally, Fournier, Vaidy, il laisse voir que leurs opinions n'ont point fait une grande impression sur son esprit. Pouppé-Desportes, Bruce, et M. Tommasini, sont les seuls auteurs dont il parle avec éloge. Son ouvrage est même consacré à confirmer l'assertion de ce dernier sur la nature de la fièvre jaune; car, de même que le professeur de Boulogne, il pense que cette fièvre n'est qu'une phlegmasie, quoiqu'il ne soit pas tout à fait d'accord avec lui pour le siége. Après la préface vient un extrait du Rapport fait à la Société de la Faculté de médecine, sur l'ouvrage de M. Rochoux; MM. Duméril et Guersent y reconnaissent des recherches d'anatomie pathologique plus exactes que celles qui ont été publiées jusqu'à ce jour sur la fièvre jaune; ils font à l'auteur des remarques fort justes relativement au siége de cette maladie, sans toutefois en tirer les conséquences qui en découlent naturellement; quelques reproches qui tiennent à des opinions particulières, et l'invitation faite à la Société de donner son approbation relativement au fond de l'ouvrage de M. Rochoux, terminent ce Rapport, plus honorable que ceux où la critique est toute louangeuse.

En arrivant à la Martinique, M. Rochoux conçut le projet d'étudier avec soin les symptômes de la fièvre jaune et les altérations qu'elle laisse après elle dans les cadavres ; l'épidémie de 1816 lui en fournit l'occasion. Son ouvrage est le fruit de sept mois d'observations cliniques et de travaux anatomiques. Il est divisé en trois chapitres. Le premier offre l'*histoire descriptive*, c'est-à-dire treize observations de fièvre jaune, la description générale de cette fièvre, l'étude de ses symptômes et de ses complications, le résultat général de l'ouverture des cadavres, des considération sur la complication de la fièvre jaune avec les fièvres essentielles, avec les fièvres tierces, le typhus, et d'autres sur les maladies qui simulent la fièvre jaune, et dix observations à l'appui de ces considérations. Le second chapitre traite des causes de la fièvre jaune, et le troisième du traitement de cette maladie. Les subdivisions sont multipliées à l'infini, et pas toujours très-heureuses. Avant de pénétrer plus avant, commençons par dire que souvent l'auteur se sert indifféremment du mot *gastrite* pour désigner, soit l'inflammation de l'estomac, soit la fièvre jaune, ce qui jette de l'obscurité sur plusieurs parties de son travail, malgré la note dans laquelle il avertit le lecteur de cette étrange synonymie, qui l'a conduit fort loin. Il est souverainement ridicule de donner le nom de *gastrite*, sans épithète aucune, à la fièvre jaune.

La première observation est celle d'une gastrite aiguë avec déjections et vomissemens bilieux, traitée par les adoucissans, un lavement purgatif et la saignée, et terminée par la guérison ; rien, dans ce cas, qui ressemble à la fièvre jaune proprement dite, c'est tout simplement la fièvre bilieuse intense. La seconde observation est encore une gastrite avec symptômes bilieux, traitée à peu près de même, mais par les sangsues, et heureusement terminée ; ici, encore point de fièvre jaune. La troisième observation offre de même une gastrite avec suppression momentanée de l'urine et symptômes bilieux ; 4 saignées en deux jours, et une application de sangsues le cinquième, conjointement avec les adoucissans, procurent la guérison : point de fièvre jaune dans ce cas, pas plus que dans les précédens. La quatrième observation est celle d'une gastrite avec jaunisse et ophthalmie, traitée avantageusement par deux saignées et une application de sangsues ; point d'autre symptôme de la fièvre jaune que la couleur jaune de la peau. Dans la cinquième observation, on voit paraître une première nuance de la fièvre

jaune; il y a des déjections et des vomissemens de matières brunes, de vives douleurs aux lombes; malgré trois saignées et une application de sangsues, le malade succombe; à l'ouverture, traces non équivoques de gastrite seulement, sang extravasé dans le tissu cellulaire de la cuisse; le crâne n'est point ouvert. Le vomissement noir, et les déjections de même couleur, sont bien caractérisés dans la sixième observation, mais il y a en outre des signes non équivoques de gastrite et de néphrite; cinq saignées ne sauvent pas le malade; à l'ouverture du cadavre, on trouve les traces de l'inflammation de l'estomac, d'une partie du duodénum et des reins. La septième observation offre un cas analogue. La huitième est celle d'une gastrite avec vomissement de huit à dix onces de sang à demi-fluide, et de caillots d'un rouge brun; à l'ouverture, traces de gastrite, d'inflammation du duodénum et de la vésicule biliaire. La neuvième observation diffère assez peu de la précédente. La dixième est celle d'une gastrite avec délire et vomissement bilieux; on trouva l'estomac enflammé, le foie très-jaune à sa surface et en dedans, et la vésicule biliaire enflammée; le crâne ne fut pas ouvert; l'auteur *suppose* qu'on n'y aurait rien trouvé. Une gastrite avec arachnoïdite est le sujet de la onzième observation. La douzième offre une gastrite avec néphrite et arachnoïdite; il en est de même de la treizième; et, dans ces divers cas, on observe avant la mort tous les phénomènes de la fièvre jaune, après on trouva les traces des inflammations que nous venons d'indiquer. En général, l'inflammation de l'estomac ne s'étend guère à l'intestin grêle, mais elle a toujours lieu; celle du foie n'a point lieu, ou ne laisse que des traces équivoques; celle de la vésicule biliaire, dans plusieurs cas, ne peut être contestée. Les treize faits dont nous venons de donner un sommaire sont très-précieux; ils font voir comment, en s'exaspérant et en s'étendant à divers autres organes, l'inflammation de l'estomac donne lieu à tous les symptômes de la fièvre jaune.

Il est peu de maladies dont nous possédions autant de descriptions générales que la fièvre jaune; mais malheureusement cette maladie a été décrite sans méthode; on s'est borné à mettre les symptômes les uns au bout des autres. Les auteurs qui ont voulu les classer l'ont fait arbitrairement; mais un reproche plus grave est d'avoir omis, ou à peine indiqué, divers symptômes importans, sur lesquels M. Rochoux insiste avec raison. La gêne, puis le sentiment

de douleur à la région épigastrique, ont lieu constamment, suivant lui; une pression légère sur cette région fait éprouver une douleur obtuse, un sentiment de pesanteur, d'où résultent des nausées, et même des vomissemens, si on augmente la pression. N'ayant point observé la fièvre jaune, nous ne pouvons garantir l'exactitude de la description qu'en donne M. Rochoux; mais, comparée à toutes celles que nous avions, elle nous paraît l'emporter de beaucoup sous le rapport de la méthode. L'auteur indique avec soin les symptômes qui dépendent de l'arachnoïdite et de la néphrite, phlegmasies dont la complication avec la gastrite constitue, suivant lui, deux espèces de fièvre jaune constamment mortelles.

On regrette de trouver dans l'article trois, qui fait partie de l'histoire anatomique de la fièvre jaune, l'appréciation des symptômes de cette maladie et de ses complications, quoique d'ailleurs l'auteur se livre à des considérations pleines d'intérêt; cependant, entre autres remarques que cette partie de son livre m'inspire, je ne puis omettre la suivante : « Tous les malades atteints de la gastrite (M. Rochoux veut dire *de la fièvre jaune;* on ne s'en douterait pas) ne vomissent pas noir. » N'est-on pas en droit de lui objecter qu'un malade qui a une gastrite, et qui ne vomit pas noir, n'a point la fièvre jaune, mais seulement la fièvre bilieuse. Pour peu qu'on lise avec attention l'ouvrage de M. Rochoux, on verra qu'il n'a pas assez réfléchi qu'il avait à déterminer la nature et le siége de la fièvre jaune des auteurs, au moins autant que de l'épidémie qu'il a observée. On trouve avec étonnement la jaunisse mise au nombre des symptômes de complication de la fièvre jaune, par M. Rochoux; c'est qu'à ses yeux cette fièvre n'est qu'une gastrite, et que la confusion qu'il a introduite dans le langage est quelquefois inextricable. Si l'on veut s'entendre, il faut convenir qu'une fièvre sans jaunisse, au moins après la mort, et sans vomissement noir, n'est pas la fièvre jaune.

La plupart des moyens qui suffisent ordinairement en Europe pour arrêter le sang que fournissent les piqûres des sangsues, sont presque toujours insuffisans à la Martinique; il faut, dans presque tous les cas, recourir à la cautérisation avec le nitrate d'argent. Cette tendance des capillaires cutanés à verser du sang, dit M. Rochoux, tient à une excitation particulière de la peau chez les non acclimatés. Cette excitation ne pourrait-elle pas rendre raison, jusqu'à un certain point, des hémorrhagies qui accompagnent si souvent la fièvre jaune?

on pourrait l'attribuer elle-même à l'influence de la chaleur, qui, malgré la résistance vitale, appellerait les liquides à la surface interne ou externe du corps.

M. Rochoux a observé des hémorragies intermusculaires dans plusieurs cas de fièvre jaune; elles sont annoncées, dans la vie, par une douleur extrêmement vive, et quelquefois par un gonflement considérable de la partie dans laquelle elles ont lieu; pour que ces symptômes se déclarent, il faut que l'épanchement de sang soit considérable. L'auteur pense que cette lésion peut contribuer à la mort des sujets, mais il est plus certain qu'elle explique les vives douleurs que les malades éprouvent dans les parties où elle a lieu.

L'état du sang tiré de la veine a fixé l'attention de M. Rochoux; il pense, avec de bons observateurs, que chaque fois qu'on observe la couenne inflammatoire, on peut, sans crainte d'erreur, assurer qu'il existe une phlegmasie. Il lui paraît aussi que le seul aspect de la couenne peut fort souvent révéler le siége de l'inflammation; dans les phlegmasies des *glandes* synoviales, ou rhumatisme articulaire aigu, elle est, dit-il, très-épaisse, très-dense, d'un jaune orangé; elle est moins dense, et d'un jaune moins éclatant dans les phlegmasies des membranes séreuses; dans celles du poumon, la couenne semble *tenir le milieu* entre ce qu'on observe dans celles des membranes séreuses et dans celles des membranes muqueuses. Toutes ces assertions sont trop hasardées pour que nous nous y arrêtions.

Nous pouvons citer comme la partie la plus intéressante, et tout à fait neuve, du livre de M. Rochoux, celle dans laquelle il expose le tableau général des lésions organiques que la fièvre jaune laisse après elle. Nous disons que cette partie est neuve, parce qu'aucun auteur n'avait encore décrit ces lésions avec autant de soin; aucun d'eux n'avait exploré la membrane muqueuse gastrique comme a pu le faire M. Rochoux, digne élève de l'Ecole de Paris, qui a tant contribué aux progrès de l'anatomie pathologique. Examiné extérieurement, l'estomac présente, dit-il, une couleur jaune plus ou moins foncée, en rapport assez exact avec celle de la peau; il paraît quelquefois petit, contracté, moins gros que le colon, mais, le plus ordinairement, il est d'un volume moyen, à demi rempli; quelquefois on le voit distendu. Dans le premier cas, on y trouve une petite quantité de matières glaireuses, sanguinolentes, grisâtres, comme pultacées, ou bien un sang noir, épais et poisseux; dans le second, il contient

des matières épaisses, poisseuses, noirâtres, quelquefois brunes, délayées, mêlées de caillots de sang, plus rarement du sang presque pur avec des caillots noirs; dans le troisième cas, les matières qu'il contient sont plus liquides, elles ressemblent à du chocolat clair, ou à de l'eau dans laquelle on aurait délayé de ce liquide corrompu, et sont alors très-abondantes. Le docteur Chervin, qui a souvent goûté ces matières, leur a trouvé un goût de sang bien marqué, quand elles offraient l'aspect du sang; d'autres fois elles lui ont paru amères, âcres, ayant quelque chose de corrosif; jamais elles ne sont très-fétides. L'estomac étant vidé, on trouvait, lorsque la mort avait été prompte, la membrane muqueuse de ce viscère enduite d'une couche de mucosités épaisses, légèrement sanguinolentes; lorsque la mort avait été moins rapide, l'estomac était moins contracté; sa membrane était enduite de mucosités moins épaisses, filantes, glaireuses, mêlées et confondues avec du sang noirâtre, disposées en une couche presque continue, ou en plaques irrégulières. Entre les rides de la membrane muqueuse gastrique étaient quelquefois logés de gros caillots de sang allongés, vermiformes, noirs à leur surface libre, rouges à leur surface adhérente; d'autres fois, au lieu de ces caillots, c'étaient seulement de petits filets de sang noir, irrégulièrement entrecroisés en forme de réseau. Au-dessous de toutes ces matières s'en trouvait encore quelquefois une autre grisâtre, pultacée, peu abondande, lorsque la mort avait été très-prompte; on aurait dit que la membrane muqueuse était superficiellement détruite. Tantôt la majeure partie de sa surface était d'un gris jaunâtre, offrant, sur un quart ou un cinquième au plus de son étendue, des plaques irrégulières, d'un rouge rosé, à capillaires fort injectés, plus ou moins nombreuses et larges, qui se rencontraient principalement le long de la grande courbure, vers la grosse extrémité et dans le voisinage du cardia : dans ce cas, la maladie avait été prompte et compliquée. Tantôt la membrane muqueuse gastrique était épaisse de plusieurs lignes, et présentait des rides très-prononcées; elle était d'un rouge brun plus ou moins foncé, quelquefois tirant sur le violet; il y avait des plaques bleuâtres ou noirâtres vers la grosse extrémité; une rosée de gouttelettes de sang coulait des parties qui paraissaient avoir été le plus enflammées : la maladie avait duré six ou sept jours, accompagnée de symptômes manifestement inflammatoires. Tantôt la membrane était d'un rouge moins foncé,

peu épaisse, et offrait, dans un quart ou un cinquième de son étendue, quelques plaques grisâtres, jaunâtres, à peine injectées : les symptômes de la maladie avaient été peu intenses. Presque toujours le tissu de la membrane muqueuse gastrique était ferme; mais il n'était pas rare de la trouver très-molle, se détachant en entier de la membrane cellulaire, comme une sorte de pulpe, à la suite des fièvres jaunes qui avaient duré plus de huit jours, et qui avaient été accompagnées d'hémorragies passives. Les traces d'inflammation de cette membrane ne sont quelquefois pas plus marquées quand la maladie a duré long-temps que lorsqu'elle a duré peu; cette particularité semble embarrasser M. Rochoux, mais c'est sans doute parce qu'il attache trop d'importance à la couleur rouge, qui n'est pas toujours l'indice de l'inflammation la plus intense. Il reste bien démontré que la gastrite a constamment lieu dans la fièvre jaune, et qu'elle forme en quelque sorte le fond de cette maladie. Nous ne pouvons suivre M. Rochoux dans tout ce qu'il dit des altérations que présentent les intestins, les reins, la veine, la rate et autres viscères de l'abdomen, mais nous ne saurions passer sous silence les détails qu'il donne sur l'état de la vésicule biliaire : il est peut-être sans exemple, dit-il, de trouver cette vésicule saine; extérieurement, elle paraît être d'un jaune vert foncé, quelquefois bleu passant au noir; mais, quand on la regarde de près, on aperçoit sous sa tunique externe un nombre plus ou moins grand de petits vaisseaux d'un rouge brun, quelquefois rapprochés au point de lui donner une couleur rougeâtre marron. Lorsqu'elle est vidée et bien lavée, sa membrane muqueuse se montre injectée et rougeâtre, à travers la teinte jaune-verte que lui communique la bile; ses rides sont très-prononcées. Elle est épaissie, surtout vers le col, et quelquefois d'un rouge assez vif en cet endroit. Nul doute, ajoute M. Rochoux, que cet état d'inflammation de la vésicule ne s'étende aussi aux canaux biliaires : M. Rochoux aurait bien dû éclaircir ce soupçon avant de partir de la Martinique. Nous lui reprocherons également de prétendre que dans la fièvre cérébrale des enfans *il y ait des cas où il devient assez facile de reconnaître l'existence d'un épanchement de sérosité dans les ventricules;* s'il a observé de pareils cas, il aurait dû les faire connaître dans une petite note.

Faut-il analyser la section dans laquelle M. Rochoux traite de la complication de la fièvre jaune avec les fièvres essentielles? De deux choses l'une : ou cet auteur croit qu'il

existe des fièvres essentielles, et il doit admettre comme telle la fièvre jaune, ou il croit qu'il n'y en point de telle, et par conséquent sa deuxième section ne mérite pas même d'être lue, si ce n'est pour y trouver des argumens contre lui. Dans cette partie de son ouvrage, il se montre imbu de tous les principes qu'il paraît avoir abjurés au commencement de son livre; c'est bien pis lorsqu'on arrive à ce qu'il dit des fièvres inflammatoires et gastro-inflammatoires compliquées ou non de jaunisse, d'irritation gastrique plus ou moins forte, quelquefois de délire ou d'autres accidens nerveux, *ce qui ressemble à la fièvre jaune sous certains rapports*. Il se met l'esprit à la torture pour trouver des différences importantes où il n'y a que des nuances légères; cette partie de son ouvrage est un véritable tour de force en matière de diagnostic: c'est du papier bien mal employé.

Dans le second chapitre de son ouvrage, M. Rochoux s'occupe des causes de la fièvre jaune et de la contagion de cette maladie. Nous dirons ce que nous pensons de ce chapitre quand l'auteur aura publié une relation circonstanciée et naïve de son voyage à Barcelone, lorsqu'il aura éclairci par une explication franche l'étonnante obscurité qui couvre cette époque de sa vie.

Le troisième chapitre, consacré au traitement, est fort intéressant, et par les recherches de l'auteur, et par ses réflexions pratiques; il rappelle ces paroles remarquables de Bruce: « Ne donnez jamais d'émétique, à moins que vous ne veuillez avoir pour résultat des vomissemens interminables et la gangrène de l'estomac. » M. Rochoux blâme également l'usage des purgatifs, tant vanté par Rush, et même celui des laxatifs les plus doux. Il dit trop vaguement que le camphre fatigue l'estomac; le quinquina qu'il a donné sur la foi des auteurs, augmentait la faiblesse, au lieu de la diminuer; mais tombant dans la plus plaisante contradiction, il dit que si les préparations stimulantes ont été avantageuses, ce n'a pu être que dans les cas de fièvres adynamiques ou bilieuses compliquées d'ictère, qu'on avait prises pour de véritables fièvres jaunes. Le moyen qui lui paraît le plus approprié à la nature de ces dernières est la saignée par la lancette, répétée cinq à six fois au plus, faite, dès le début, dans l'espace de 40 à 60 heures; il donne de fort bonnes raisons en faveur de cette pratique, mais il est encore permis de douter qu'il soit bien rationnel de tirer autant de sang dans une maladie de cette nature. Il est permis de douter de l'inutilité des sangsues dans la fièvre

jaune ; M. Rochoux est un assez mauvais juge en cela, car il a fort peu employé ce moyen, sur lequel il se prononce trop légèrement, tandis qu'il paraît avoir plus de confiance dans les ventouses, qu'il n'a jamais employées ; il aurait dû démontrer l'absurdité de M. Pugnet, qui accuse les ventouses de produire la gangrène. L'eau gommée paraît être la meilleure boisson que l'on puisse donner aux personnes affectées de fièvre jaune ; M. Rochoux attache une si grande importance à cette boisson, qu'il la fait en quelque sorte désirer à ses malades avant de la leur donner. Tombant dans une nouvelle contradiction (on sait qu'il est coutumier du fait), il veut que l'on donne des lavemens purgatifs, après avoir blâmé les laxatifs. Néanmoins, on lit avec intérêt le chapitre qu'il a consacré au traitement de la fièvre, quoiqu'il s'y montre quelquefois un peu trop animé du désir de vivre en paix avec Genève et Rome ; il y donne de bons avis, dont on fera bien de profiter.

Après une longue et obscure analyse des résultats que MM. Palloni et Chisholm ont obtenus dans le traitement de la fièvre jaune, M. Rochoux donne les résultats de sa pratique. Sur 60 sujets atteints de gastrite qu'il a eus à traiter depuis le 29 mai jusqu'au 18 décembre 1816, il en a perdu 42. Sur ces 60 malades, deux avaient une gastrite chronique simple ; ils ont guéri, c'est fort heureux, mais il faut les isoler de ceux qui ont eu la fièvre jaune ; 6 ont eu des gastrites aiguës simples sans jaunisse, sans symptômes bilieux, ils ont guéri, mais encore une fois ils n'ont pas eu la fièvre jaune : restent donc 52 sujets vraiment atteints de cette fièvre ; or, sur ce nombre, 10 seulement ont guéri, c'est un sur 5 1/5. Ce calcul, plus exact que celui de M. Rochoux, qui se flatte d'avoir guéri 18 malades sur 60, c'est-à-dire 1 sur 3 1/3, lui prouvera qu'il n'est pas aussi facile qu'on le croit généralement de calculer, je ne dirai pas les effets du traitement, mais le rapport de la mortalité à la guérison dans une épidémie.

L'ouvrage de M. Rochoux est une production remarquable par les faits qu'il renferme, intéressant sous le rapport de l'anatomie pathologique, et qui contribuera à éclairer la nature et le siége de la fièvre jaune ; il n'est pas sans importance sous le rapport thérapeutique ; tout médecin doit le lire, mais le lire avec une sage réserve, et en peser toutes les parties, car il s'en faut que toutes soient également bien pensées. Le style en est fort négligé, souvent très-incorrect ; l'auteur est tran-

chant dans ses décisions, quelquefois acerbe. Parmi les passages que nous pourrions citer, celui-ci nous a paru remarquable : « Ce n'est pas une entreprise moins difficile d'essayer *à* se défendre contre les impressions tristes, et surtout contre la frayeur. On a beau dire à un homme, ne vous chagrinez pas, quand l'avenir ne lui offre aucun espoir ; ne craignez rien, quand il voit la mort planer sur sa tête, ces conseils ne seront ordinairement guère écoutés. Cependant il serait bien à désirer que chacun des non acclimatés se mît en état de les suivre..... ils banniront en même temps de leur pensée la crainte *chimérique* de la contagion, qui souvent suffit seule pour porter l'effroi dans les cœurs les plus capables de résister à la peur..... Peut-être le parti le plus sage à prendre est-il de ne pas trop fortement vouloir se raidir contre la crainte... Mieux vaut un courage mou, si je puis m'exprimer ainsi, une sorte d'insouciance et de laissez-aller qui, sans aveugler entièrement sur le danger, le laisse entrevoir dans un lointain qui l'affaiblit. Cette heureuse disposition morale semble plutôt, il est vrai, un don de la nature, que susceptible de s'acquérir ; néanmoins, en se la proposant pour but, il n'est pas impossible d'en approcher. Adaptée à la faiblesse de notre organisation, elle nous apprend à résister en ployant, ce qui, dans bien des cas, est le comble de l'effort. »

Observations *sur l'emploi du sulfate de quinine dans les fièvres intermittentes ;* par le docteur Fallot, *Médecin à Namur.*

Une Société savante a proposé, pour prix d'un concours, l'appréciation des vertus du sulfate de quinine, en souhaitant que cette appréciation fût justifiée par des faits. Voici quelques observations qui me sont propres, et qui peuvent concourir à éclairer la question : je les offre à ceux qui tenteront de la résoudre.

Obs. i. — Daigremont, Namurois âgé de vingt-quatre ans, taille au-dessous de la moyenne ramassée, cheveux bruns, barbe épaisse, muscles vigoureux, servait, depuis trois ans, dans un bataillon de sapeurs et mineurs, et jouit d'une bonne santé, quand il fut envoyé à Noërden, en Hollande, au mois de mars 1820. En juillet, il fut attaqué d'une fièvre qu'on caractérisa de *double tierce*, et dont il fut traité et

guéri à l'hôpital d'Amsterdam par le quinquina en substance. Mais, à peine fut-il rendu à ses travaux au mois de septembre, que la fièvre revint sous type tierce; je lui opposai quelques remèdes familiers, auxquels elle résista. A la fin d'octobre, le malade partit pour Maëstrecht, toujours tenu par sa fièvre; là, elle s'éteignit insensiblement, sans autre remède que le régime et le repos.

Pendant l'hiver de 1820 à 1821, il se porte bien; en mars de cette dernière année, il est détaché au Helder, sur les côtes de la mer du Nord; c'est là que, pendant le mois d'août, il est de nouveau attaqué de fièvre intermittente, qui vient cette fois-ci, dès le début, sous type tierce, et persévère opiniâtrement, malgré l'emploi d'un grand nombre de remèdes. Dans les premiers jours d'octobre, Daigremont est évacué sur l'hôpital de Bois-le-Duc, où, pendant l'usage du quinquina en substance, la fièvre devient quarte. Un accès ayant manqué, il demande et obtient sa sortie; mais, sur la route, déjà en se rendant à Maëstrecht, il en est de nouveau attaqué. Traité de rechef, mais infructueusement, à l'hôpital de cette ville, il obtient un congé de convalescence pour venir dans son pays; mais la fièvre l'ayant accompagné jusque-là, il réclame mes soins, le 29 de novembre. Il était alors dans l'état suivant : face pâle, présentant cette couleur paille particulière aux fièvres intermittentes anciennes; découragement extrême, profond affaissement, infiltration du tissu cellulaire sous-cutané des extrémités, tant thoraciques qu'abdominales; collection séreuse dans la cavité péritonéale, agrandissement et endurcissement de la rate, qui proémine sous les côtes; peau sèche, crasseuse, langue muqueuse, bouche fade; inappétence, pouls faible, égal. Je crus reconnaître l'œdème du poumon à la grande gêne de la respiration, à la toux accompagnée de crachats aqueux, et surtout à la nature du son qui était transmis par le stéthoscope; ce son était obscur, profond, mais s'entendait sur toute la surface des poumons, et était accompagné d'un bruit pareil à celui qu'on ferait en fronçant un papier satiné. La percussion rendait un son mat et douteux; la fièvre revenait tous les trois jours, débutait par de longs frissons, et se terminait par d'excessives sueurs.

Le quinquina en substance, quoique donné à la dose d'une once pendant l'apyrexie, n'apporta aucun changement, ni aux époques des accès, ni à leur durée. Le 17 décembre, veille d'un jour fébrile, le malade prit douze grains de sulfate de quinine, divisés en six paquets, à prendre de deux heures en deux

heures; le 18, l'accès manqua complétement; le 20, il en prit encore six grains; le 27, encore quatre. Dès la cessation de la fièvre, les urines coulèrent avec abondance, la rate se ramollit, et diminua de volume; dès-lors, la respiration devient meilleure, l'appétit se réveilla, les couleurs revinrent, le ventre s'affaissa, l'infiltration se dissipa. Il survint une éruption psorique, qui fut traitée avec ménagement; et le malade, parfaitement guéri, retourna à Maëstrecht dans le courant du mois de janvier.

Obs. 2. — M. B***, Namurois, lieutenant du génie, âgé de vingt-deux à vingt-trois ans, d'un tempérament lymphatique, n'ayant jamais fait d'excès d'aucune nature, et ayant toujours joui d'une bonne santé, est employé au fort de Lille, près d'Anvers. Pendant l'automne 1821, il fut attaqué d'une fièvre tierce, dont il se délivra par le quinquina en substance. Elle reparut peu de jours après, et fut surmontée par les mêmes moyens. A sa troisième apparition, le jeune officier se rendit à Anvers, où il fut derechef traité par le quinquina; mais les accès ayant reparu, il demanda, d'après les conseils de son médecin, et obtint un congé de convalescence. Lorsque je fus consulté par lui au mois de novembre dernier, il se traitait lui-même, mais sans succès, avec un vin de quinquina composé. Je lui conseillai l'écorce en substance, et j'obtins par là un retard sensible dans l'invasion des accès, mais nullement leur cessation. Cependant de violentes quintes de toux et une oppression très-forte, qui débutaient avec l'accès et finissaient avec lui, m'annonçant combien il importait de mettre un terme à la fièvre, pour prévenir les congestions viscérales, je passai au sulfate de quinine, dont j'ordonnai douze grains à prendre, pendant l'intermittence, par deux grains, de deux heures en deux heures. L'accès du lendemain manqua tout à fait; le surlendemain de la première administration le malade en prit encore six grains; la fièvre n'a plus reparu depuis cette époque, et la toux et l'oppression ont cessé avec elle.

Obs. 3. — Jeanne Chaeffer, âgée de quarante ans, d'un tempérament bilieux, ayant eu plusieurs enfans, née en Allemagne, mais ayant presque toujours habité les Pays-Bas, résidait à Middelbourg depuis le mois de juillet 1820, quand, au mois d'août suivant, elle fut attaquée d'une fièvre d'accès, qui, d'après les renseignemens fournis par elle, ne présentait aucun type régulier, et dura, sans interruption, jusqu'au mois de novembre de la même année, qu'elle quitta l'île de

Walcheren, pour aller faire ses couches chez ses parens, dans un village aux environs de Clèves. En été, 1821, elle vint à la Brille, en Hollande. Au mois d'août, et précisément à la même époque que l'année précédente, elle fut attaquée de fièvre tierce, dont elle ne put se faire traiter. Je la vis au mois de janvier dernier à Namur ; elle avait alors des ressentimens de fièvre, peu forts, mais longs, tous les trois jours, avec frisson, chaleur, sueur et forte céphalalgie ; sa face était bouffie et d'un jaune paille, son appétit nul, son découragement extrême, et voisin du désespoir ; toutes ses facultés étaient languissantes, sa langue était pâle, couverte d'un enduit muqueux épais, sa peau sèche et ridée : elle n'éprouvait de soif que pendant l'accès. Les préparatious usitées du quinquina n'ayant obtenu aucun succès, je fis prendre, le 14 févier, à la malade, six grains de sulfate de quinine, et, le 15, huit. Le 16, l'accès retarda de trois heures, et fut moins long que les précédens ; le 18, elle prit douze grains de sel de quinquina, en six paquets ; le 19, elle n'eut pas d'accès, et elle n'en a plus éprouvé jusqu'au 3 mars, qu'elle est partie d'ici pour retourner dans son pays.

PRIX PROPOSÉ.

Dpeuis trois ans, la Société de médecine, chirurgie et pharmacie du département de l'Eure, a proposé successivement des questions relatives aux différentes espèces d'hydropisies, et, comme ce sujet important mérite d'être suivi, elle propose, pour sujet du prix qu'elle décernera en 1823, la question suivante :

Déterminer les différentes espèces d'hydro-rachis ou hydropisie du canal rachidien, en indiquer les causes, les différences, suivant l'âge, les signes caractéristiques, lé traitement, et les altérations observées dans les parties qui en sont le siége.

Le prix est une médaille d'or de la valeur de deux cents francs. Une médaille d'argent sera décernée à l'auteur du Mémoire qui aura le plus approché du prix. Les mémoires, écrits en français ou en latin, devront être parvenus, francs de port, à M. L. H. Delarue, pharmacien à Evreux, secrétaire de la Société, avant le premier janvier 1823 : ce terme est de rigueur.

VARIÉTÉS.

On annonce que M. le docteur Guillié est parti pour observer l'ophthalmie d'*Egypte*, qu'on prétend régner actuellement sur les bords du *Rhin;* il se propose de chercher des moyens pour empêcher cette maladie de pénétrer chez nous. Sans doute, dans sa louable entreprise, ce courageux voyageur ne s'arrêtera pas aux frontières de France; il poursuivra jusqu'aux cataractes du Nil les causes d'une affection qui n'est point contagieuse en Egypte, et que nos braves n'ont point rapportée chez nous. Il était réservé à quelques médecins italiens, anglais, et d'outre-Rhin, ainsi qu'à M. Guillié, de nous faire connaître le danger auquel nous avons échappé, sans nous en douter, lorsque nous avons accueilli avec enthousiasme les nobles débris d'une armée illustrée par tant de faits non moins extraordinaires que la contrée qui en fut le théâtre. Une épidémie de coqueluche vient d'éclater dans la basse Normandie; Walcheren est habituellement en proie aux fureurs de la fièvre intermittente, qu'on a dit être contagieuse; la pellagre menace nos frontières alpines : que de nobles buts de voyages périlleux, offerts de tous côtés à la philantropique ardeur de ceux d'entre nos confrères qui se croiront dignes de marcher sur les traces de M. Guillié, et de mériter la statue que sans doute lui élevera un jour la patrie reconnaissante!

C'est par oubli que l'analyse du Traité d'hygiène de M. Rostan, publiée dans l'avant-dernier cahier de ce Journal, ne porte pas la signature de son auteur, M. le docteur Londe.

SERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES *relevées de celles faites à l'Observatoire Royal, du* 22 mars *au* 21 avril 1822 *inclusivement, temps de la durée du soleil dans le signe du bélier, ou durée de la terre en opposition avec cette constellation, formant le mois météorologique d'*avril, *de* 31 *jours.*

Mois.	Jours du mois civil.	Jours du mois météor.	Therm. selon Réaumur. matin.		midi.		soir.		Baromètre ancien. matin.		midi.		soir.		Vents. matin.	midi.	soir.
			deg.	dix	deg	dix.	deg.	dix.	pou.	lig.	pou.	lig.	pou.	lig.			
Mars 1822.	22	1	7	3	9	5	9	9	28	4	28	5	28	5	N.O. fort	N.O. fort	N O. fort
	23	2	2	4	5	9	7	1	28	4	28	5	28	4	O. N. O.	N. O.	N. O.
	24	3	4	0	13	2	12	6	27	11	27	10	27	10	Sud.	S.O. fort	O. S. O
	25	4	4	0	9	1	10	0	28	0	28	0	28	0	S. O.	S. O.	S O. fort
	26	5	3	5	11	0	1!	6	28	3	28	4	28	3	Ouest.	Ouest.	Ouest.
	27	6	4	0	12	8	13	5	28	4	28	4	28	3	Ouest.	S. S. E.	Est.
	28	7	5	0	17	8	17	5	28	2	28	2	28	2	Est.	Sud.	S. O.
	29	8	8	0	11	2	11	9	28	5	28	6	28	6	N. O.	O N. O.	O. N. O.
	30	9	5	1	13	6	11	6	28	5	27	10	27	8	S. E.	S. O.	O.S.O.f[t]
	31	10	3	9	4	0	3	9	28	1	28	3	28	3	N. tr.-ft.	N. t.-fort	N. t.-fort
Avril 1822.	1	11	1	9	5	2	4	0	28	4	28	3	28	3	N. N. O.	Nord.	Nord.
	2	12	3	9	6	8	7	3	28	2	28	2	28	3	N. fort.	N. fort.	N. fort.
	3	13	1	0	6	3	7	6	28	4	28	4	28	4	N. N. E.	N. N. E	N. N. E.
	4	14	4	5	8	2	9	6	28	3	28	3	28	3	N. O.	O. N. O.	O. N. O.
	5	15	4	2	10	2	11	0	28	0	28	0	27	11	Nord.	O. N. O.	O. N. O.
	6	16	4	2	10	2	10	0	28	0	28	0	28	0	N. O.	O. N. O.	Ouest.
	7	17	3	8	8	9	8	0	28	0	28	0	28	0	N. O.	Nord.	N. N. O.
	8	18	1	2	7	2	7	2	28	0	28	0	28	0	N. O.	N. N. E.	Nord.
	9	19	3	6	7	2	6	8	28	0	28	0	28	0	Nord.	Nord.	N. fort.
	10	20	2	2	10	2	11	8	27	10	27	10	27	9	N. E.	N. E.	N. E.
	11	21	7	8	14	2	13	8	27	9	27	10	27	10	S. S. E.	Sud.	Sud.
	12	22	2	6	9	0	9	5	27	11	27	11	27	11	N. E.	N. E.	N: E.
	13	23	6	2	14	2	14	9	28	1	28	1	28	1	Sud.	S. O.	S. O.
	14	24	7	7	17	0	17	3	28	1	28	0	28	0	S. E.	S. E.	S. E.
	15	25	8	4	!8	6	17	9	28	0	28	0	28	0	Sud.	S. E.	S. E.
	16	26	7	4	17	7	17	9	28	0	28	0	28	0	S. E.	S. faible.	S. faible.
	17	27	7	8	12	0	15	0	27	11	27	11	27	10	Nord.	Nord.	Nord.
	18	28	8	1	13	8	12	5	27	8	27	8	27	8	S. O.	Ouest.	S O.
	19	29	3	6	13	2	11	5	27	10	27	10	27	10	Ouest.	Sud.	Sud.
	20	30	3	6	12	5	11	0	27	11	27	11	27	10	Ouest.	Ouest.	S. O.
	21	31	3	1	11	5	12	0	27	11	27	11	27	11	S. O.	S. O.	S. O.

mpérature la plus élevée du nt mois, 18 deg. 6 dix. — oins élevée, 1 deg. 0 dix. — *pérature moyenne*, 8 deg. . — Celle du mois précé- 7 deg. 8 dix. — Celle du d'avril de l'année passée, 7 5 dix.

Plus grande pression de l'atmosphère, 28 pouc. 6 lig. répondant à 6 deg. de beau temps. — Moins grande pres. 27 pouc. 8 lig. répondant à 4 deg. de mauvais temps. — *Pression moyenne*, 28 pou. 0 lig., répondant à variable. — Celle du mois précédent, 28 pouc. 4 lignes.

Vents ayant dominé pendant ce mois, ceux de la partie du *Nord* et du *S. O.*, dans la proportion de 10 jours sur 31.

Observations météorologiques *relevées de celles faites à l'Obs-*
vatoire Royal, du 22 mars *au* 21 avril 1822 *inclusivement, te[...]*
de la durée du soleil dans le signe du bélier, ou durée de la te[...]
en opposition avec cette constellation, formant le mois météo[...]
*logique d'*avril, *de* 31 *jours.*

Phases de la lune.	Mois.	Jours du mois civil.	Jours du mois météor.	État du ciel atmosphérique. le matin.	vers midi.	le soir	[illegible]
							m.
	Mars 1822.	22	1	nuageux.	nuageux.	nuageux.	1
● N. L. *Cours.*		23	2	beau ciel, brouill.	b. ciel, br. à l'horizon.	petits nuag. au nord.	1
		24	3	lég. nuag., brouillard.	couv., *pluie* à 1 h.	couvert.	1
		25	4	couvert.	nuageux.	couvert.	1
		26	5	lég. nuag., brouill.	nuageux.	nuageux.	0
		27	6	nuag., brouill. épais.	beau ciel.	beau ciel.	1
		28	7	nuageux, brouillard.	légers nuages.	couvert.	0
		29	8	couvert.	beau ciel.	beau ciel.	0
☽ P. Q.		30	9	couvert, brouillard.	couvert.	*pluie.*	0
		31	10	nuageux.	*forte av.* avec grésil.	nuageux.	0
	Avril 1822.	1	11	couvert.	couvert, grésil.	*qlq. gouttes d'eau.*	0
		2	12	*pluie* par intervalles.	nuageux.	nuageux.	0
		3	13	vapeurs, *gel. bl.*	nuageux.	nuageux.	0
		4	14	couvert.	couv., lég. brouill.	couvert.	0
		5	15	couvert, lég. brouill.	très-nuageux.	quelques éclaircies.	0
		6	16	couvert.	nuageux.	nuageux.	0
● P. L. *Déc.*		7	17	convert, lég. brouil.	très-nuageux.	très-nuageux.	0
		8	18	nuageux, brouillard.	nuageux.	couvert, brouillard.	0
		9	19	couvert.	quelques éclaircies.	c., *pl.*, grés. à 1 h.	0
		10	20	nuageux.	nuageux.	couvert.	0
		11	21	couvert, brouillard.	couvert.	très-nuageux.	0
		12	22	très-nuageux.	quelques éclaircies.	très-nuag., vapeurs.	0
		13	23	nuag., léger brouill.	couvert.	couvert.	0
☾ D. Q.		14	24	nuag., lég. brouill.	nuageux.	nuageux.	0
		15	25	nuageux, brouillard.	légers nuages.	légers nuages.	0
		16	26	nuageux.	nuag., vapeurs.	nuageux, vapeurs.	0
		17	27	couvert, brouillard.	légers nuages.	légers nuages.	0
		18	28	couvert, brouillard.	quelques éclaircies.	*qlq. gouttes d'eau.*	0
		19	29	nuageux.	très-nuageux.	couvert.	0
		20	30	nuageux.	nuageux.	couvert.	0
●		21	31	nuageux.	nuageux.	couvert.	0

Nombre des jours dans lesquels il est tombé de la pluie, 5, deux desquels avec grésil.
Dans le mois précédent, 6.
Plus grand intervalle sans pluie, 7 jours.

Hauteur moy. [...]
dant ce mois, 0[...]
82 centimèt. — Ce[...]
mois précédent, [...]
23 centimèt.

IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCKOUCKE



PARMENTIER.

Ambroise Tardieu Direxit.

JOURNAL

COMPLÉMENTAIRE

DU

DICTIONAIRE DES SCIENCES MÉDICALES.

Notice *sur l'état des établissemens de bienfaisance de quelques chefs-lieux de département, sur les maladies les plus fréquentes et la topographie médicale de ces départemens, en* 1821 [1]; par le docteur Fodéré, *Professeur à l'Ecole de médecine de Strasbourg.*

(Deuxième article.)

Epinal. — Ce chef-lieu du département des Vosges, placé dans une vallée parcourue par la Moselle et entourée de collines vertes et très-agréables, est divisé en deux parties par la rivière, dont l'une, la plus ancienne, porte spécialement le nom de ville, et l'autre, celui de petite ville. C'est dans cette dernière, dans une île formée par deux bras de la Moselle, qu'existe, depuis des siècles, l'ancien hôpital d'Epinal. J'avoue qu'après avoir examiné cet édifice, qui est aujourd'hui sans destination, j'ai admiré la sagesse des anciens, qui, mieux que les modernes, avaient su quelle situation plus convenable il fallait donner à leur hôpital. En effet, l'ancien édifice était très-propre à cet usage : d'abord, l'air vif qui suit le cours de la rivière, en entraînait au loin les émanations volatiles, de manière qu'elles ne pouvaient jamais se jeter sur la ville; en second lieu, les deux courans d'eau

[1] Pour faire suite aux mots *hôpital*, *mendicité*, *topographie médicale*, *enfans exposés*, *prostitution*, *etc.*, du *Dictionaire des Sciences médicales*.

qui coulent de chaque côté étaient très-favorables à un bon emplacement de latrines, à enlever toutes les immondices, et par conséquent à l'agrément et à la salubrité des salles ; en troisième lieu, le sol sablonneux et graveleux sur lequel pose l'édifice, le garantissait de l'humidité ; enfin, s'il eût été trop petit, le quart des sommes employées à l'achat et à la construction du nouveau local, eût suffi pour l'agrandir et lui donner toutes les commodités convenables. Les avantages qu'on voulait faire à un particulier qui avait besoin de vendre sa maison de campagne, décidèrent, m'a-t-on dit, à abandonner ce lieu, il y a dix à douze ans, pour transférer l'hôpital à cette campagne. On y a fait une construction de belle apparence, qui, placée sur une hauteur, au-dessus de la route de Plombières, attire les regards des voyageurs, tandis que, à la vérité, le premier asile était très-modeste et ne disait rien. J'ai noté ces particularités, comme échantillon des motifs qui animent, la plupart du temps, dans leurs entreprises, les petites villes comme les grandes.

L'on jouit d'avance du bien-être des malades, à mesure qu'on monte vers le nouvel hôpital ; mais l'on se sent ensuite le cœur serré, dès qu'on y est entré, en voyant que l'aile la plus belle et la plus salubre est entièrement occupée par l'administration et par les sœurs de Saint-Charles, chargées du service de cette maison, ainsi que par la chapelle. Le quartier de ceux pour qui, du moins en droit, les hôpitaux ont été fondés, consiste en six salles, quatre pour le civil, fiévreux et blessés des deux sexes, et deux pour les militaires. Ces salles sont peu aérées, mal percées en portes et fenêtres, lesquelles donnent partie dans la cour, et partie à l'extérieur du bâtiment, du côté de la colline. Le jour des unes et des autres est encombré d'arbres et de différens objets élevés, entre-posés, qui gênent entièrement la circulation de l'air. Trois de ces salles manquent de fenêtres en dehors, dans une partie de leur étendue, à cause d'un bâtiment assez inutile que l'on a élevé le long du mur ; en outre, les planchers sont si bas, et les ciels de lits si élevés, que plusieurs de ces fenêtres ne peuvent s'ouvrir. Il résulte, tant de ce défaut de ventilation, que du mauvais choix des pierres de construction, et de ce que ce point choisi pour hôpital est précisément celui auquel aboutissent toutes les eaux qui s'écoulent des collines voisines, que ces diverses salles sont toutes plus ou moins humides. Mais un autre défaut encore plus grave,

c'est celui des latrines, dont l'emplacement actuel est autant incommode que nuisible à la pureté de l'air des salles. L'on m'a cependant fait espérer qu'enfin l'on s'occuperait d'un point aussi essentiel, et qu'on établirait des galeries en dehors des salles, où seront placés les lieux d'aisance. On n'eût certainement pas été obligé de finir, au bout de douze ans, par où l'on devait commencer, si l'on eût consulté les médecins lors de la première construction.

Le maximum du nombre de malades de tout sexe et de tout âge, qui peuvent se trouver à la fois dans cet hôpital, est de soixante-seize, et la sœur qui nous accompagnait, nous a dit que la mortalité était assez considérable, ce qu'il est facile de présumer d'après la nature des maladies, et le peu de salubrité du local : ces maladies sont, les pleurésies, les rhumatismes, les scrophules, la phthisie pulmonaire, et quelques fièvres intermittentes et rémittentes.

Je ne saurais quitter un pays, pauvre de sa nature, sans dire que j'ai vu avec douleur la Moselle ravager une grande étendue de plaine, depuis environ une lieue au-dessus d'Epinal, jusque près de Charmes, dans un espace de plus de six lieues en long, sur une environ en largeur, ce qui donnerait un grand terrain à l'agriculture, et pourrait servir à la création de plusieurs villages nouveaux, si la rivière était encaissée. Que ceux donc, qui, sans connaître la France, se plaignent de l'excédant de sa population, usent de leur crédit pour faire encaisser toutes les rivières, dessécher tant de marécages, et défricher tant de landes et de bruyères, qui, d'après seulement ce qui m'est connu, forment encore au moins le quart du royaume. Après cet acte de devoir et de sagesse, si nous avons plus de monde que le sol ne peut en nourrir, je conviendrai avec eux qu'il nous faut, ou des guerres, ou des colonies.

NANCY. — J'ai égaré une note très-étendue que j'avais prise sur les restes des beaux établissemens de bienfaisance institués ou améliorés par l'excellent roi Stanislas, et je pourrai y revenir dans une autre occasion. L'hôpital *Saint-Charles* de Nancy est le chef-lieu des sœurs hospitalières de ce nom, répandues dans toute l'ancienne Lorraine. Il est tenu avec une véritable charité chrétienne, mais l'on n'y remarque aucun de ces perfectionnemens que les progrès des connaissances ont produits, avec lesquels la religion aime à s'allier, quand ils ont pour but le soulagement de l'humanité, et que

repousse l'esprit rétréci des corporations. Les salles, en effet, sont peu aérées, et les lits sont entourés de rideaux épais qui s'opposent au renouvellement de l'air; les plafonds de quelques-unes de ces salles sont si bas, et les ciels de lit si élevés, que plusieurs fenêtres ne peuvent s'ouvrir. Les femmes enceintes n'y sont pas reçues, et elles n'ont d'ailleurs à Nancy aucun asile pour accoucher, ce qui, indépendamment de la chose en elle-même, s'oppose à ce qu'on fasse dans cette ville des cours pratiques d'accouchement : les officiers de santé en chef de l'hôpital sont d'ailleurs peu favorisés dans les autres moyens d'instruction à donner aux élèves. Cependant Nancy a une faculté de médecine, enseignante depuis la translation que le roi de Pologne y fit de celle de Pont-à-Mousson, petite ville où fleurirent pendant long-temps les lettres et les sciences. J'ai vu, avec un véritable plaisir, dans la salle de la Société des Sciences de Nancy, les portraits des deux *Lepoix* et de quelques autres professeurs qui honoreraient encore telle autre faculté moderne. Cette ville, d'ailleurs, renferme plusieurs hommes très-instruits, propres à former un bon enseignement médical, pour peu qu'ils fussent efficacement protégés.

METZ. — Il y a, dans la ville de Metz, un hôpital de traitement, appelé de *Bon-Secours*, un hôpital général pour les infirmes, les vieillards et les orphelins, des institutions dignes de remarque pour les femmes enceintes et les enfans exposés, et un hôpital militaire d'instruction. Cette ville manque absolument d'asile pour les aliénés et le traitement de la syphilis.

L'hôpital de Bon-Secours, beaucoup trop petit pour une ville de 40,000 ames, est dirigé, ainsi que les autres établissemens de cette ville, par les sœurs de Saint-Vincent de Paul, qui y portent le zèle éclairé et bienfaisant particulier à leur congrégation. Il se trouve placé près d'un bras de la Moselle dont les eaux étaient très-sales lors de ma visite (septembre 1821), et charrient les débris des boucheries situées non loin au-dessus du courant, circonstance dont on comprend facilement les inconvéniens. Les salles des malades des deux sexes sont fort basses, peu aérées, et n'ont, dans plusieurs endroits, de fenêtres que d'un seul côté. Les latrines y sont très-mal placées, et répandent une fort mauvaise odeur, qui se faisait sentir dans toutes les salles, nonobstant qu'il n'y eut, lorsque je les parcourus, que douze

à quinze malades dans chacune d'elles, et qu'elles fussent d'ailleurs tenues très-proprement. Cet hôpital ne peut contenir, en serrant les lits, que le maximum de cent dix malades; aussi les pauvres sont-ils obligés d'attendre long-temps pour y être reçus, et à peine les malades sont-ils convalescens, qu'on est obligé de les renvoyer chez eux, pour faire place à d'autres. Les sœurs m'ont avoué qu'il y avait beaucoup de mortalité, ce que l'on conçoit facilement, et d'après l'insalubrité du lieu, et d'après la période avancée des maladies aiguës qui y sont traitées : puissantes considérations pour engager les magistrats de Metz à assainir cet établissement et à l'agrandir, d'autant plus que les manufactures augmentant chaque jour, le nombre des ouvriers augmente aussi le nombre des pauvres qui ont besoin des hôpitaux, et que ce qui suffisait lors des premiers établissemens, est devenu, au siècle actuel, très-insuffisant.

L'hôpital général loge de cinq à six cents individus, y compris les enfans trouvés et ce qui en dépend. Nous avons visité les dortoirs affectés à chaque classe, ainsi que les infirmeries, et c'est avec regret que nous disons que nous en avons été peu satisfait. Plusieurs vieillards et autres pauvres pensionnaires étaient encore logés dans des salles basses, humides et infectes, sans feu, et ressemblant à des cachots. En général, les dortoirs sont peu aérés, et le mauvais emplacement des latrines, tant dans l'infirmerie que dans les dortoirs, est une cause sans cesse renaissante de mauvaise odeur et d'infection; mais l'on m'a assuré que l'administration allait s'occuper de nombreuses améliorations. La nourriture de tous les habitans de cette maison, les chefs exceptés, se compose presque toute l'année de soupe de pois le matin, et de pommes de terre le soir : aussi, ne faut-il y chercher ni des chairs animées, ni un coloris passable. Je suis entré dans les ateliers des orphelins, que j'ai trouvés, les garçons, occupés soit à carder de la laine grossière, qui, mélangée avec du fil, doit servir à leurs vêtemens, soit à la filer; les filles, tricotant tristement, ou faisant quelques ouvrages de couture; les uns et les autres presque sans ame!

Nous nous sommes rendus ensuite dans la salle des enfans abandonnés, lesquels sont déposés et reçus dans un tour qui a son ouverture sur la rue, et c'est avec plaisir que nous déclarons y avoir trouvé plus de soins, plus de propreté et plus d'humanité qu'à Lyon. Ces petits malheureux sont au

plus tôt remis à des nourrices de la campagne, qui les élèvent, et qui s'y attachent : il m'a paru, d'après l'état des registres, qu'on en conserve un plus grand nombre, proportionnellement, que dans les autres établissemens de ce genre que j'ai visités. En attendant la nourrice, on les nourrit au biberon, c'est-à-dire avec du lait coupé d'eau d'orge, qu'on fait sucer à travers du biscuit renfermé dans un linge fin. J'ai vu un enfant de quelques mois, syphilitique, nourri de cette manière, que l'on traitait encore avec le sirop de Cuisinier, lequel commençait à se rétablir ; et le médecin, ainsi que la sœur, chargés de cette salle, m'ont assuré que plusieurs nouveau-nés, attaqués d'ophthalmie, de pustules, d'œdème, et d'autres symptômes syphilitiques, avaient pu être conservés, étant traités de cette manière. Ainsi, j'ai vu justifié par le fait ce que j'avais annoncé dans mon Mémoire sur l'allaitement artificiel des nouveau-nés, et surtout de ceux qui sont infectés, à l'occasion de l'hôpital de la Charité de Lyon, et il n'est pas vrai que ces êtres disgraciés soient décidément condamnés à une mort inévitable : les observations de J.-A. Petit, et celles de Doublet, Mahon, Petit-Radel et autres, faites à Vaugirard, avaient déjà décidé le contraire, et avaient prouvé que les préparations mercurielles employées tant en frictions qu'à l'intérieur, pouvaient souvent réussir dans ce premier âge de la vie, appliquées à l'enfant même, sans compter l'intermède des nourrices, ou des chèvres, auquel on peut encore avoir recours, lorsque la chose est possible. Du reste, il ne m'a pas moins été assuré que la progression du nombre des enfans-trouvés va chaque année en croissant.

Beaucoup de filles enceintes vont accoucher dans une maison de réclusion dite *la Magdeleine*, dont le concierge s'était chargé de les soigner, moyennant une rétribution de sept à huit sous par jour ; mais, depuis quelque temps, la plupart répugnaient à s'y rendre, et, d'ailleurs, cette modique somme ne couvrant plus les frais de l'entreprise, les accouchées étaient fort mal dans ce singulier asile : c'est ce qui a engagé, depuis plus de vingt ans, un de ces hommes rares, que la terre ne produit pas assez, M. Morlanne, chirurgien à Metz, à pourvoir d'une autre manière au sort des femmes enceintes, que le besoin ou tout autre motif empêche d'accoucher dans leur propre maison.

Ce citoyen respectable, très-recommandable d'ailleurs par

ses lumières en chirurgie et dans l'art des accouchemens, a fondé et institué, de ses propres deniers, un hospice de maternité à Metz, auquel il s'est entièrement dévoué, renonçant pour cela au mariage, et sacrifiant tout son temps et toute sa fortune au succès de ce bel établissement. Là, depuis longues années, il donne des leçons gratuites d'accouchemement aux élèves du sexe féminin qui se destinent à l'état de sage-femmes, et il reçoit, dans un certain nombre de lits, autant de pauvres femmes parvenues au dernier terme de la grossesse. Il n'y avait pas encore eu d'exemples d'association de filles pour porter des secours gratuits aux femmes en travail, et aller au devant de la honte de celles qui, cherchant l'obscurité, s'exposent souvent à devenir des mères coupables : la pudeur et la décence semblaient devoir s'y opposer; M. Morlanne a imaginé d'en créer une qui a prouvé par ses résultats que la vertu et la morale s'allient très-bien avec tout ce qui est utile à l'humanité; et, avec le secours de l'autorité ecclésiastique, il a imprimé à cette association le cachet religieux, sous le nom d'institution *des sœurs de la Charité maternelle*, institution, ainsi que ses statuts, qui ont été confirmés par ordonnance du Roi, du 2 décembre 1814. Par leurs statuts, ces sœurs sont spécialement destinées à assister dans l'accouchement les femmes pauvres, à vacciner leurs enfans, et à visiter les pauvres malades : elles doivent avoir la force et la santé du corps, un esprit assez développé pour acquérir facilement les connaissances de l'art des accouchemens et celles de la médecine des pauvres, une réputation intacte, une piété sincère, un caractère doux et patient enfin, un cœur généreux et compâtissant aux infirmités des pauvres. Chaque année ces élèves sont examinées par le jury médical, pour obtenir le diplôme de sage-femme, et l'examen que nous avons fait subir à douze d'entre elles, tant sur la théorie que sur la pratique, dans la session de 1821, nous a fourni une garantie certaine de leurs connaissances, tandis que leur bonne réputation et leur modestie nous ont prouvé qu'elles avaient les autres qualités voulues par les statuts. Déjà cinquante de ces sœurs ont porté dans les villages du département de la Moselle les bienfaits de leur institution. Quelques ames généreuses sont venues au secours d'un établissement auquel les forces d'un homme seul ne suffisaient plus, et il s'est formé successivement une association de dames de Metz, sous le titre de Société de la Charité maternelle, la-

quelle, d'après le compte rendu, publié en 1821, nous apprend que, dans le cours de 1820, deux cent quarante-quatre femmes ont été accouchées et secourues à domicile; trente-six sont venues faire leurs couches à l'hospice de la Maternité, où dix-sept autres ont été soignées après leurs couches, et les sœurs de la Maternité en ont accouché gratuitement un nombre total de trois cent vingt-cinq, sans compter les secours pour les enfans, les nourrices, et autres bonnes ames qui mériteraient d'être beaucoup plus encouragées qu'elles ne le sont encore. J'ai dû faire connaître un zèle aussi pur, qui restait caché dans un coin de la France: que M. Morlanne, et les respectables sœurs qu'il a instituées, veuillent bien recevoir le tribut d'hommage, d'admiration et de reconnaissance que je leur offre ici au nom de l'humanité!

L'hôpital militaire et d'instruction de Metz est peut-être un des plus beaux et des plus salubres de tout le royaume: placé entre deux bras de la Moselle, il jouit de toutes les conditions qu'on recherche dans un hôpital, excepté qu'il serait très-exposé, en cas de siége, si l'on continuait à ne pas respecter ces demeures sacrées de la douleur. Je l'ai visité avec le plus grand plaisir sous les auspices de M. le docteur Rampon, l'un des médecins distingués et des savans professeurs de cette école de médecine militaire. Entrés dans une salle de fiévreux, à quatre rangs de lits, sans rideaux, et contenant cent cinquante malades, nous n'avons pas senti la moindre odeur; mais les planchers de ces salles sont très-élevés; elles sont heureusement percées d'un grand nombre de fenêtres, qui se correspondent, et il y règne une propreté admirable; ce qui m'a prouvé, en comparant avec cet état prospère ce qui m'avait si désagréablement affecté dans les salles de l'hôpital civil, où il n'y avait que douze à quinze malades, que c'est bien la faute des administrations s'il règne un mauvais air dans les hôpitaux.

Les maladies les plus communes à Metz et dans le département de la Moselle, sont le goître, les scrofules, le rachitisme et la phthisie pulmonaire. J'ai vu un grand nombre de ces malades à l'hôpital de Bon-Secours et à l'hôpital général. J'ai observé, dans ce dernier, plusieurs idiots, parmi lesquels un rachitique âgé de vingt-cinq ans, qui n'avait pas trois pieds de haut, quoique bien proportionné dans toutes ses parties. En considérant l'humidité et le mauvais air du lieu, ainsi que la qualité des alimens usités dans cet hôpi-

tal, on n'est pas étonné d'y voir autant des maladies que je viens de nommer. J'ai vu, à l'hôpital civil, beaucoup de poitrinaires, et tous les médecins étaient de l'avis que la phthisie pulmonaire, les névroses et les névralgies étaient, d'après leurs observations, infiniment plus fréquentes maintenant à Metz, qu'elles ne l'étaient il y a douze ans, ce qu'ils attribuent à la manière de se vêtir des femmes, ainsi qu'à l'abus que fait la jeunesse, depuis l'âge de quinze à seize ans, des boissons fortes, du tabac, et des passions diverses. Par contre-coup, le calcul de la vessie, autrefois très-fréquent, est devenu, m'a-t-on dit, beaucoup plus rare : M. Morlanne, dont j'ai parlé ci-dessus, me l'a surtout confirmé, en me montrant les calculs extraits par vingt-cinq opérations pratiquées avec le lithotome caché, et en me disant qu'il n'avait presque plus occasion d'en faire. Toutefois, comme j'ai vu dans l'infirmerie de cet habile chirurgien (hospice de la Maternité), un enfant de cinq ans qu'il avait opéré huit jours auparavant, et dont la plaie commençait à se cicatriser; que je sais d'ailleurs que tel est le bon marché des voyages, et telle est la vogue qu'ont acquise les chirurgiens de Paris, que les malades des départemens voisins aiment mieux donner la préférence à ceux-ci, ce qui nuit beaucoup à la chirurgie de province; je ne déciderai pas si la rareté des opérations ne tient pas autant à l'empire de la mode, qu'à la rareté des calculs ou de toute autre maladie chirurgicale. Parmi les maladies aiguës, les pleurésies et les fluxions de poitrine sont assez fréquentes, ce qu'il faut peut-être attribuer à la belle promenade de l'esplanade, dont l'air est très-vif. L'on m'a fait voir, à l'hôpital militaire, beaucoup de *gastrites* et d'*hépatites*.

MÉZIÈRES, chef-lieu du département des Ardennes, et plusieurs autres endroits de ce département, que nous avons visités, nous ont fourni des observations instructives, relativement à diverses maladies, dont nous chercherons, dans un autre ouvrage, à nous rendre compte, cumulativement avec d'autres faits. Le chef-lieu, place fortifiée, célèbre par le chevalier Bayard qui l'a défendue, et dont on célèbre la fête, le 27 septembre, à laquelle nous avons assisté, est une petite ville, d'environ trois mille ames, très-bien située, à côté de Charleville, qui en est dominée de deux à trois toises, et peuplée de huit mille cinq cents ames, dans une plaine entourée de la Meuse, qui coule lentement, et qui fait à cet

endroit des circuits considérables. Le sol en est argileux et sablonneux, recouvrant des couches calcaires, mêlées de blocs de quartz très-pur. Les fruits d'été n'y mûrissent pas, et l'on a habituellement, en hiver, de douze à seize degrés de froid.

L'hôpital de Mézières est militaire et civil; le dernier, subordonné au premier, comme dans toutes les places fortifiées, où il n'y a qu'un hôpital. Il n'y a qu'un étage et un plein-pied, le premier, réservé aux militaires, dont les salles sont parfaitement aérées et bien tenues. Non-seulement il y a nombre de fenêtres qui se correspondent, mais encore des ventouses sous chaque lit, pratiquées par les soins de MM. Amestin et Dugès, le premier médecin et le second chirurgien de l'hôpital, membres du Jury médical, et m'ayant inspiré l'un et l'autre beaucoup d'estime, par l'étendue de leurs connaissances. Les salles des malades de la ville sont de plein-pied, au nombre de deux, celle des hommes, communiquant, par une porte toujours ouverte, à celle des femmes, ce dont je n'ai pu m'empêcher de faire remarquer l'inconvenance; elles sont l'une et l'autre mal percées, peu aérées et très-humides, surtout à cause du voisinage de la rivière; les latrines, tant à cet étage qu'à celui des militaires, sont aux angles des salles, ce qui fait que, malgré tous les soins de propreté, il s'y répand plusieurs fois par jour une fort mauvaise odeur. La maison est desservie par des sœurs de Saint-Charles, d'une congrégation différente de celle de Nancy, qu'elles ne connaissent pas, qui ne se sont pas opiniâtrées à avoir des rideaux aux lits, car il n'y en a pas, mais qui persistent opiniâtrément à ne pas vouloir recevoir a l'hôpital les femmes enceintes, lesquelles n'ont aucun asile dans tout le département des Ardennes. Cependant, elles m'ont assuré elles-mêmes qu'il ne se passe pas de jours sans qu'on leur apporte un enfant abandonné, qu'on nourrit au biberon, en attendant l'arrivée d'une nourrice de la campagne.

Les maladies les plus communes à Mézières et dans les montagnes des Ardennes, sont la phthisie pulmonaire, que tout le monde s'est accordé à m'accuser être infiniment plus fréquente qu'autrefois; les phlegmasies diverses, le rhumatisme, les scrophules, la pierre, la pustule maligne, sont aussi devenus beaucoup plus fréquens qu'on ne les avait jamais observés; le cancer au sein et à l'utérus, les diverses névroses, surtout la manie, dont on m'a compté huit malades, et le suicide, dont il y avait eu quatre exemples dans

les neuf premiers mois de cette année 1821. Ce qui m'a étonné, c'est le nombre assez considérable de fièvres intermittentes, tant dans la campagne de Mézières, où il n'y a point de marais, et malgré le froid, que dans les villes de Rethel et de Rocroy, point très-élevé dans la montagne, et encore plus froid, ce dont on pourrait pourtant, jusqu'a un certain point, attribuer la cause, dans le premier cas, à la lenteur du cours de la Meuse, et dans le second, aux eaux des fossés de fortification des places dont j'ai parlé.

CHARLEVILLE, ville peuplée de marchands, d'artisans et de pauvres, n'a point d'hôpital, et l'on y distribue seulement quelques secours à domicile. Chose digne de remarque, malgré sa proximité de Mézières, l'air y est beaucoup plus humide à cause de la légère inclinaison du sol, que j'ai notée plus haut, car il est plus au niveau de la Meuse. Il y a aussi beaucoup plus de scrophuleux, beaucoup d'ophthalmies séreuses, d'affections catarrhales, et de fièvres d'accès, avec une grande tendance à l'hydropisie, et l'on y trouve quelques idiots. Les habitans, en général, diffèrent de ceux de Mézières par plus d'embonpoint, et les mœurs et les usages ne sont pas moins différens, quoiqu'il n'y ait qu'un pont qui sépare les deux villes.

SEDAN, ville manufacturière, à quatre lieues de Mézières, d'environ douze mille habitans, a aussi son hôpital civil et militaire, fondé par Turenne, distribué et organisé comme celui de Mézières. C'est une ville basse, très-insalubre, et qui le devient toujours plus tant à cause de l'augmentation, sans cesse progressive, du nombre des fabriques de drap, et de celui des canaux tirés de la Meuse, qui pénètrent presque sous toutes les maisons, pour donner du mouvement aux mécaniques, qu'à raison du grand nombre de teinturiers qui emploient des matières insalubres; plusieurs de ses rues sont très-sales, et répandent une fort mauvaise odeur. On ne voit parmi les nombreux ouvriers, à mesure qu'ils défilent de leur atelier, que des figures scrofuleuses et des êtres dégénérés. La syphilis y est aussi comme endémique, à cause du mélange des sexes dans les ateliers, et de la grande corruption des mœurs. Pour assainir Sedan, il serait nécessaire d'en abattre les remparts, qui sont d'ailleurs entièrement décrépits et parfaitement inutiles. J'ai vu avec regret que la vaccine n'a pas parmi le peuple de ces

départemens toute la confiance qu'elle mérite. Il y a eu, dans l'hiver de 1821, plusieurs villages infectés de petite-vérole, qui a produit beaucoup de morts et un plus grand nombre d'enfans estropiés.

LILLE. — J'arrivais pour la première fois dans la Flandre française, et j'étais naturellement tous yeux et tout oreilles dans des contrées si différentes de celles que j'avais habitées. Je ne parlerai cependant dans ce Mémoire que des objets qui y ont rapport. Parmi ces objets, il n'est pas inutile de dire un mot de la nature du sol, pour faire pressentir de suite la nature du tempérament et des maladies des êtres vivans qui l'habitent.

La nature semble avoir elle-même posé des limites entre l'ancienne province de Flandre et l'Artois, par la différence de la qualité du terrain. La plaine immense, comprise entre Valenciennes et Douay, presqu'entièrement dépourvue d'arbres et d'une fertilité incomparable, présente à sa superficie un sol entièrement calcaire, jusqu'à deux lieues au-delà de Douay, sur la route d'Arras, où il commence à se mêler de sable et d'argile rouge; elle est humide, et pourtant on n'y voit d'autre eau courante que l'Escaut et la petite rivière d'Escar; mais l'observateur ne tarde pas à découvrir la source de cette humidité. En effet, dans cet horizon où rien ne cache les objets, il remarque, sur toute sa route, comme autant de clochers, les nombreuses cheminées des machines à vapeurs qui servent à l'extraction de la houille et du charbon de terre, et qui tirent l'eau qui les rafraîchit et qu'elles volatilisent du sol même sur lequel elles sont placées (j'en ai compté trente-six, de Valenciennes à Bouchain, à droite et à gauche). Or, il est évident qu'il existe dans les entrailles de ce vaste bassin une grande quantité d'eau, interposée entre les couches de pierre calcaire et de charbon, qui alternent à une profondeur jusqu'ici incommensurable. On peut admettre avec fondement qu'il se fait une évaporation par les fentes des couches calcaires, qui sont friables à la surface; mais, en outre, chaque pompe à feu fournit un ruisseau assez abondant de cette eau souterraine, qui sert à l'irrigation. Vers les limites du sable et de l'argile, je ne sache pas qu'on ait encore découvert du charbon fossile; la surface du sol est très-sèche; et, moins fécond, il est vrai, il produit aussi des plantes plus savoureuses. J'ai visité une de ces fosses, qui

avait déjà mille pieds de profondeur ; et ses accidens, autant que la santé des figures humaines auxquelles elle sert d'habitation diurne, ont singulièrement piqué ma curiosité.

La plupart des habitans de toute cette contrée sont mineurs depuis l'âge de six ans, et ne connaissent pas d'autre profession ; ils ont la tête plate, des yeux languissans, et une couleur plombée ou d'un pâle grisâtre, même lorsqu'ils se sont bien lavés ; ils sont sujets à l'asthme, aux rhumatismes, et surtout à l'ophthalmie chronique, à la cardialgie, et à la gastrite aiguë et chronique ; aucun d'eux ne se fait vieux. Indépendamment de l'humidité, de la saleté continuelle, de la respiration d'un air chargé de gaz hydrogène, et des alternatives du froid et du chaud, on doit encore attribuer une grande partie de leurs maux à l'usage immodéré d'eau-de-vie de grain, avec laquelle ces malheureux cherchent à relever leurs forces abattues par un travail pénible et par une nourriture fade, aqueuse, et d'ailleurs peu substantielle.

La ville de Lille, chef-lieu du département du Nord, peuplée de soixante mille ames, parmi lesquelles il y a, m'a-t-on assuré de toute part où j'ai pris des informations, trente-cinq mille pauvres ouvriers ne possédant rien (comme à Lyon, sur une population de cent vingt mille ames, il y a quatre-vingt mille ouvriers en soie, seulement), la ville de Lille, dis-je, est elle-même très-humide. D'abord, elle a dans son voisinage quelques marécages, et elle est traversée par un canal de navigation, fourni en grande partie par la Scarpe, qui reçoit toutes les immondices de la ville, et qui répand une fort mauvaise odeur durant les chaleurs de l'été. On est averti de son entrée à Lille par le grand nombre de moulins à vent qui entourent cette ville, et par la rencontre pénible et douloureuse qu'on fait à chaque pas de chiens muselés et haletans, attelés à de lourdes voitures de bouchers, charbonniers, jardiniers, boulangers, blanchisseuses, etc., sans comparaison bien plus nombreux qu'à Paris, et qui commencent (du moins pour moi) à donner une idée défavorable de la sensibilité des Lillois. Plus loin, on se raccommode presque avec les artisans que je viens de nommer, en voyant des messieurs et des dames, traînés, pour leur pièce de quinze sous, dans des vinaigrettes, par deux hommes, l'un, devant, et l'autre, derrière. Certainement on ne se plaindra pas à Lille des progrès de la démocratie. Il y a dans cette ville, indépendamment de l'hôpital militaire d'instruction, cinq établissemens

de bienfaisance, que j'ai visités en détail, et dont je vais parler : savoir, l'hôpital *Saint-Sauveur*, l'hôpital général, l'hôpital *Comtesse*, l'hôpital *Gautoire*, ou des vieilles femmes, l'hôpital des folles, les *Bons-Fils*.

L'hôpital Saint-Sauveur, seule maison de traitement pour cette population de trente-cinq mille pauvres, lorsqu'elle est malade, peut contenir environ deux cents personnes, dont cent quarante du sexe masculin, et soixante femmes. Son extérieur en impose à la vue; mais, de même que dans bien d'autres lieux, le dedans n'y correspond pas : les hommes sont placés dans deux salles à plein pied, contenant trois rangs de lits, pavées en pierres bleuâtres et en mauvais marbre, qui attirent l'humidité de l'air; elles sont froides et humides, d'autant plus qu'on ne les chauffe jamais. Ces salles paraissent avoir été autrefois une église, ce qu'on présume parce qu'elles sont encore distribuées en trois espèces de nefs, dont chacune a son rang de lits, vieux meubles à rideaux sales, véritables nids de punaises, placés dans des espèces d'armoires, contigus l'un à l'autre le long des murs et des colonnes, sans aucune commodité pour les malades; contre les parois de l'alcove, il y a une niche pour y placer pêle-mêle le vase de nuit, l'écuelle et le gobelet, le tout en mauvais étain. Il y a quelques chaises percées pour latrines, lesquelles, concurremment avec la malpropreté des salles, d'ailleurs très-mal aérées par des fenêtres hautes, répandent une odeur qui repousse; le pavé, dont nous avons parlé, est parsemé d'anciennes pierres sépulcrales, par lesquelles nous avons appris que ces salles avaient aussi servi de sépulture aux administrateurs et aux prêtres qui desservent cet établissement. Les deux salles de femmes, contenant chacune trente malades, sont à l'étage supérieur, et un peu plus salubres, quoique non moins malpropres et aussi peu aérées. Cet hôpital est entre les mains des sœurs de la congrégation de Saint-Augustin, qui étaient toutes vieilles, sales, renfrognées, et qui m'ont paru passablement ignorantes. On ne les accusera pas de trop d'attachement pour les malades; car, malgré le froid et l'humidité des salles basses (et dans un pays où le combustible minéral se rencontre à chaque pas), l'on n'y fait jamais de feu. On ne dira pas non plus d'elles, comme d'autres sœurs, qu'elles les nourrissent trop, car, ayant été visiter les cuisines, qui étaient froides et sans odeur de viande, je demandai à la supérieure, qui nous accompagnait, quel était le régime alimentaire de la

maison, elle me montra le jardin ; puis, ayant encore demandé si elle donnait beaucoup de pommes de terre à ses malades, elle me répondit « que les friands qu'ils sont en voudraient bien, mais qu'il fallait auparavant qu'ils achevassent les haricots, les épinards, les choux et les chicorées, qui étaient dans le jardin, et qu'on ne devait pas laisser perdre. » Ce n'est pourtant pas faute de moyens qu'on est aussi barbarement avare, car il m'a été assuré en pleine séance du jury que la commission des hospices de Lille avait de 12 à 15 cent mille francs de revenus, et il m'a été dit que les *charitables* sœurs de St.-Sauveur coûtaient d'entretien de 27 à 30,000 francs annuellement.

Cette maison porte encore le nom d'Hôtel-Dieu, nom que lui contesteront les étymologistes : en effet, 1° pour y être admis, il faut être absolument de la ville ; 2° comme le nombre des lits est très-limité, il faut néanmoins, quelque mal qu'on y soit, attendre son tour pour y être admis, et même avoir des protections, ce qui fait que les malades attendent souvent chez eux plus de huit jours, quelque urgent que soit le cas, et qu'ils expirent très-souvent peu après leur arrivée ; 3° les femmes enceintes sont rejetées, et n'ont nulle part de refuge à Lille pour faire leurs couches ; 4° enfin, en ajoutant à ces exceptions la cruelle parcimonie du régime, je ne sache pas qu'on puisse trouver aucune analogie entre l'hôpital St.-Sauveur de Lille et la sublime idée de maison du père commun des hommes, qui fait pleuvoir également sur les méchans, qui sont si nombreux, comme sur les êtres sensibles et vertueux.

Les blessés comme les fiévreux sont ensemble dans les salles dont j'ai parlé, et les plaies y acquièrent promptement une dégénérescence gangréneuse. Quant au petit nombre de convalescens, on a moins songé encore à les séparer, et tout consiste à se hâter de les faire sortir. J'ai vu dans ces salles grand nombre de poitrinaires, de rhumatisans et de paralytiques, qui grelotaient de froid (11 octobre 1821). L'un des médecins m'a assuré, en répondant à mes questions sur la mortalité, qu'on y perdait annuellement les dix-neuf vingtièmes des malades, ce qui n'a pas été contredit, et ce qu'on peut croire aisément d'après le régime de la maison, la nature des maladies, et l'époque tardive de l'entrée en traitement. Certes, ceux qui craignent l'excédant de population, peuvent encore se reposer sur de semblables institutions.

L'hôpital général est un vaste établissement qui donne asyle à quinze cents pauvres, depuis la naissance jusqu'à l'âge de dix-huit ans, et depuis l'âge de soixante ans pour les deux sexes. J'y ai retrouvé avec plaisir mes bonnes sœurs de Saint-Vincent de Paul, au nombre de vingt, lesquelles n'y étaient que depuis un mois, et qui pourtant avaient déjà fait sentir aux habitans de cette maison la salutaire influence de leur charité et de leurs lumières; j'en ai vu tous les dortoirs très-propres et bien aérés; les orphelins sont en partie employés aux ateliers de la maison, pour la confection de leurs vêtemens et de leurs souliers; le plus grand nombre est placé en ville chez des maîtres, pour apprendre un métier, sous la surveillance des sœurs, qui vont les inspecter plusieurs fois par semaine. Je dois pourtant convenir que je les ai trouvés moins bien portans, moins bien vêtus, et d'une éducation moins soignée que ceux d'Arras, dont je parlerai à l'article suivant. Les vieillards sont occupés à filer et à dévider pour l'intérêt de la maison, qui leur donne la moitié du gain, destiné à améliorer leur nourriture : celle-ci consiste en pain et soupe, limités, auxquels on ajoute un peu de viande le jeudi et le dimanche, mais jamais ni vin, ni bière, ce que je ne saurais approuver dans un pays humide, surtout pour la vieillesse. En visitant les infirmeries, on m'a fait entrer dans une salle de femmes, où il y avait vingt malheureuses affectées de cancer à diverses parties du corps.

C'est à cette maison qu'on porte les enfans abandonnés, qu'on dépose dans un tour, établissement très-répandu dans le département du Nord, auquel je pense qu'on doit attribuer le petit nombre d'infanticides portés à la cour d'assises, et qui y sont rares, d'après la réponse qu'a bien voulu faire à mes questions, sur la nature des crimes de ce pays, M. le président de la chambre d'accusation de la cour royale de Douai. Il y a par conséquent à cet hôpital une salle appelée aussi *la Crèche*. J'y ai remarqué avec satisfaction trente berceaux en fer, faits en forme de panier, et qui balancent aussitôt qu'on les touche; il y a trois chèvres qui servent à donner du lait par un biberon aux enfans trouvés dans le tour, en attendant les nourrices de campagne. Le nombre de ces enfans est, terme moyen, de trois cents par an, et il va toujours en croissant. D'après les registres, il en avait été reçu dix mille depuis 1815.

La *Maison des orphelines*, dite encore l'hospice *Stappair*,

du nom du fondateur, est consacrée à nourrir et à élever de jeunes orphelines de parens honnêtes, mais pauvres; elles étaient au nombre de quatre-vingt dix, environ, quand je les ai visitées. On leur donne les premiers élémens de la lecture et de l'écriture, et on les occupe, en grande partie, au profit de l'établissement, à la dentelle et à la couture; elles ont chacune un petit lit très-propre, dans des dortoirs aérés et très-spacieux; elles sont vêtues en serge bleu de ciel. On leur donne tous les jours de la viande et de la petite bière. Cette maison a ses revenus particuliers, et elle est dirigée par une dame laïque et trois ou quatre subalternes, qui m'ont paru la conduire aussi bien que si le gouvernement en était confié à une congrégation religieuse.

L'hôpital *Gantoir*, aussi nommé à cause du fondateur (et je n'ai pas manqué d'aller rendre hommage aux portraits de ces anciens bienfaiteurs de l'humanité), donne asyle à soixante vieilles femmes, que j'ai vues avec plaisir résider dans des dortoirs spacieux, propres et bien aérés, ayant chacune un bon lit à rideaux. Les moins bien sont celles qui habitent une salle au rez-de-chaussée, faisant suite à l'église, carrelée en pierres grises et bleues, comme à Saint-Sauveur, et parsemée aussi de pierres sépulcrales. Ces femmes sont bien chaussées, bien vêtues et bien nourries; elles ont de la viande tous les jours, de la petite bière, et parfois de la bière forte. Il y en avait plusieurs octogénaires. La maison a ses revenus particuliers, et elle est régie par des sœurs de Saint-Augustin, de la même robe que celles de Saint-Sauveur, mais d'un esprit et d'un caractère différens, avec plus de propreté sur leur personne, plus de gaîté et de franchise, et, du moins en apparence, plus disposées à la charité. Nous n'avons eu à regretter, en quittant ce lieu, que de voir le nombre des vieilles femmes admises trop limité.

L'hôpital *Comtesse* (d'une comtesse de Flandres qui l'a fondé) est, comme l'hôpital général, destiné à recevoir les deux extrêmes de la vie, mais seulement du sexe mâle, dans les conditions un peu plus élevées et pauvres, et, parmi les enfans, seulement ceux qui sont légitimes. Il y a des lits pour soixante vieillards, depuis l'âge de soixante ans, et un nombre égal de lits pour autant d'enfans orphelins. Cet hôpital avait probablement autrefois ses revenus particuliers, comme les deux maisons précédentes, mais il est actuellement dans le domaine de la commission administrative des hospices, aussi a-t-il singu-

lièrement déchu : les vieillards sont logés dans une salle basse, humide, où l'on ne fait jamais de feu, au rez-de-chaussée, qui paraît être pareillement la continuation d'une église, avec des carreaux en pierres blanches et bleuâtres, et des pierres sépulcrales, comme à Saint-Sauveur. On éprouve un sentiment pénible en voyant dans ce lieu destiné à la vieillesse, qui a tant besoin de chaleur, de bon air et de propreté, quatre rangées de lits, garnis de rideaux très-sales, qui ne laissent entre eux, pour traverser, qu'un très-petit espace, être l'unique moyen qu'on lui fournit pour se réchauffer. Les orphelins ne sont pas mieux à cet égard : on trouve dans un autre dortoir, pareillement de plein pied, les soixante lits rangés sur six lignes, comme dans un camp, et cela dans un espace assez étroit, à côté d'un canal dont l'eau est presque stagnante, sur lequel s'ouvrent le très-petit nombre de fenêtres de ce dortoir, circonstance qui répand, tant dans celui-ci que dans celui des vieillards, une fort mauvaise odeur, et qui occasione souvent des maladies ; mais l'on est encore plus étonné lorsqu'on entre dans l'infirmerie, lieu bas, humide, obscur, qui a toute l'apparence d'un cachot infect. En compensation, les vieillards et les enfans sont bien nourris et assez bien vêtus dans cet hospice ; ils ont tous les jours de la viande et de la petite bière.

A l'hôpital général, les orphelins portent des jaquettes et des bonnets ; ici, ils portent des habits et des chapeaux. Plusieurs d'entre eux, qui sont privilégiés, sont envoyés au collége, pour devenir prêtres ou chirurgiens ; mais d'après ce que m'ont assuré des gens bien instruits, cette éducation, qui est au-dessus de leur fortune, ne leur profite que rarement ; les autres sont placés chez des maîtres pour apprendre des métiers ; mais, n'étant pas surveillés, ils font peu de progrès, et deviennent de mauvais ouvriers ; leur physique pâle et niais dénote assez le peu d'énergie de leurs facultés morales ; il leur faudrait le grand air et des exercices ; au contraire, cette jeunesse manque absolument d'espace pour se promener et prendre ses ébats ; il n'y a même pas, d'après ce que j'ai vu, d'espoir qu'elle obtienne des logemens plus commodes et plus sains, puisque, au moment même où je visitai cet établissement, des maçons étaient occupés à le rétrécir, et que, par une économie mal entendue, l'administration, resserrant ses pauvres tant qu'elle peut, afferme toutes les cours, les étages et les ailes de ces bâtimens qui sont le mieux exposés. Il y

aurait à espérer quelque amélioration, opérée par les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, qui venaient d'y être placées depuis deux mois, et qui gémirent avec moi de tant d'ineptie; mais que pourront leur bon esprit et leur charité contre des administrateurs qui paraissent dépourvus de lumières, et contre les hauts intérêts d'une bureaucratie qui tue tout et qui mange tout.

L'hôpital *des Folles*, dit encore *les bons Fils*, parce qu'il était autrefois destiné aux hommes, est dirigé par une dame qui a sous elle quatre ou cinq servantes; il renfermait, lors de ma visite, cent folles de différens âges, dont vingt-sept du département de la Somme, et soixante-treize de celui du Nord; il y a deux quartiers, l'un pour les pensionnaires, qui sont assez bien tenues, et l'autre pour les femmes pauvres, placées aux dépens des communes; celles-ci sont moins bien traitées, logées dans de petites cellules entièrement nues, et sans carreaux de vitre aux fenêtres, qui sont seulement garnies de barreaux de fer; mais, du moins, ni les unes ni les autres ne sont jamais enchaînées; la plupart m'ont paru attaquées de démence, quelques-unes de mélancolie, et le plus petit nombre de manie. Les principales causes, d'après ce que j'ai pu apprendre de la directrice, sont l'amour, en première ligne, la dévotion, et les suites de couches; aucun médecin n'est chargé de les traiter, excepté lorsqu'il y a des maladies indépendantes de la folie; aussi, ne s'y fait-il aucune guérison. Les aliénés du sexe mâle sont envoyés à Armentières, petite ville à quatre lieues de Lille, dans laquelle il y a un établissement où se trouvaient, m'a-t-on dit, cent cinquante malades; cette maison est ancienne, et servait autrefois de maison de correction et de détention de fous, à l'instar de plusieurs autres, sous la direction des moines. J'y ai passé, et j'ai vu que l'emplacement était propre à son objet; mais le temps qui me pressait ne m'a pas permis de la visiter.

Sur *les rapports du globe terrestre avec l'univers, et les principales révolutions que sa surface a éprouvées;* par J.-F. Krueger.

(Premier article.)

Dès que l'homme commence à réfléchir sur la terre qu'il habite, il se considère comme le chef de la création; il pense que c'est pour lui seul qu'existe tout ce qui l'entoure, et qu'a été créé l'univers. Cette opinion exagérée de son importance est répandue chez l'homme polaire, qui, entouré de dangers, dispute laborieusement sa subsistance aux frimats et aux ouragans, comme chez l'habitant des riches contrées tropicales, chez le Juif lorsqu'il dirigeait ses pas errans vers la terre de promission, comme chez le Grec parvenu au plus haut degré de la civilisation. Chacun s'est considéré, soi et le lieu de son habitation, comme le centre de la terre et du ciel. Les dieux étaient obligés, pour complaire à la misérable créature appelée homme, de descendre du ciel, d'enseigner la culture de certains végétaux, et de dicter les lois du pacte social.

Il n'y eut qu'un petit nombre de philosophes qui surent se garantir de cette ridicule exagération. Suivant les données que nous fournit l'histoire, ces sages ont vécu parmi les Asiatiques, notamment parmi les hommes de la race caucasique, et il n'y en a point eu de semblables à eux chez les autres nations. Les idées plus justes que ces philosophes avaient acquises furent bien perdues de temps en temps, mais leur clarté n'en parvint pas moins toujours à percer le nuage de l'ignorance et de la superstition. Dans ces temps modernes, elles ont pris un libre essor chez quelques peuples, tandis que, chez d'autres, les persécutions attendent les hommes assez courageux pour attaquer la philosophie de ces insectes qui regardent l'arbre habité par eux comme le but principal de la création.

L'observation attentive de l'univers entier nous apprend que la providence infinie a pris autant de soin d'assurer le bonheur du plus petit vermisseau et de la plus faible mousse, que celui de l'homme industrieux et de l'élégant palmier. Mais nous ne sommes pas fondés à dire, d'après cela, que l'éléphant existe seulement pour que des insectes puissent

habiter sur sa peau, et des vers vivre dans ses entrailles, ou que le chêne ne traverse tant de siècles qu'afin de subvenir au besoin des nombreux genres d'animalcules dont les générations se renouvellent plusieurs fois chaque année sur ses feuilles. Non, ces deux classes d'êtres, les grands comme les petits, sont nécessaires, et remplissent leur but dans la série des créatures; seulement il faut qu'en cela nous sachions bien distinguer le but principal du but accessoire. Dans l'exemple que je viens de citer, la conservation de l'éléphant et du chêne est le but principal, et la sustentation des animalcules qui les habitent n'est qu'un but secondaire. Ce but accessoire devient à son tour but principal, dès que nous considérons les animalcules sans avoir égard à l'arbre ou à l'éléphant, et seulement par rapport aux animalcules encore plus petits qui vivent à leurs dépens.

Chacun sent l'exactitude de ces aperçus. Mais, pour les appliquer à l'homme, à la Terre et aux corps célestes, il fallait commencer par jeter un coup d'œil attentif sur les axiomes de la haute astronomie et de la chimie. Les progrès que feront un jour ces sciences inépuisables, permettront de donner plus d'extension et d'exactitude aux idées très-imparfaites que je vais hasarder sur la constitution de l'univers, et sur le but principal des corps célestes et de leurs habitans.

Dans l'état actuel de nos connaissances, nous sommes assez avancés déjà pour sentir que la Terre, qui est si volumineuse, n'existe pas pour que des plantes puissent croître, ou des animaux se mouvoir à sa surface, pas plus que le fromage n'existe pour nourrir le grand monde des moisissures et des mites. La Terre a dû être créée dans des vues supérieures à celles-là. Si nous disions qu'elle l'a été pour tourner journellement sur son axe, d'occident en orient, ou pour accomplir tous les ans sa course elliptique autour du soleil, nous n'indiquerions encore qu'un but accessoire, et bien certainement nous ne ferions pas connaître le but principal.

Notre Soleil, avec ses planètes, ses lunes et ses comètes, forme, il est vrai, un ensemble bien digne d'être admiré, dans lequel les actions réciproques, la distribution si bien calculée des forces et des orbites que ces corps parcourent, attestent la sagesse du créateur. Mais quelqu'étonnante que soit l'harmonie des grandes masses, quelqu'imposans résultats qui aient été obtenus par ce moyen dans l'univers, cependant il n'est pas possible que ce soit là le but principal

de toute la création, puisque toutes les masses prises ensemble sont très-petites, et disparaissent presque, quand on les compare à l'espace dans lequel on les voit se mouvoir. L'astronomie nous apprend que la Lune, Mercure, Mars, et les quatre astéroïdes Vesta, Junon, Cérès et Pallas, si on les réunissait, n'égaleraient pas le volume de la Terre, que Vénus est à peu près égale à notre planète, que Jupiter, avec ses lunes, est quinze cents fois plus gros, Saturne, avec ses deux anneaux et ses satellites, douze cents, et Uranus, enfin, avec ses lunes, quatre-vingts fois. Or, le soleil a une capacité matérielle un million quatre cent mille fois plus considérable que celle de la Terre, de sorte que toutes les planètes et les lunes réunies n'en forment guère que la cinq centième partie. A la vérité, nous ne connaissons ni le nombre, ni la grosseur exacte des comètes qui appartiennent à notre système solaire, mais on doit présumer que leur volume totale ne surpasse pas celui de toutes les planètes avec leurs satellites. Doublons-le cependant, dans la crainte de rester au-dessous du vrai, et nous verrons que toutes les planètes, lunes et comètes, réunies, ne forment qu'une masse égale à trois cinq centièmes de celle du Soleil.

On conçoit déjà, d'après cela, comment le Soleil peut maintenir l'harmonie dans le monde planétaire, puisqu'il y exerce une si grande prépondérance. Mais combien la Terre n'est-elle pas petite, et combien son influence n'est-elle pas faible dans le système solaire? Toutes les étoiles tournent autour d'un grand Soleil central, et se réunissent ainsi en un grand système principal. Vraisemblablement il existe plusieurs Soleils centraux, du moins les astronomes prétendent que les taches nébuleuses qu'on aperçoit dans le ciel étoilé, sont de semblables agglomérations de Soleils autour d'un Soleil central. Y a-t-il plusieurs de ces Soleils centraux, tournant eux-mêmes autour d'un Soleil principal? Y a-t-il même plusieurs de ces Soleils principaux, ayant des rapports les uns avec les autres? Ce sont-là des questions dont la solution surpasse les forces de l'intelligence humaine, qui s'épouvante déjà en songeant à ces espaces immenses, dont elle soupçonne vaguement, plutôt qu'elle ne peut concevoir, l'existence et l'étendue. Ce que nous sentons seulement, c'est que tous ces Soleils centraux et ces Soleils principaux ne peuvent point non plus être le but de la création, lequel but doit être cherché dans le grand espace qu'ils parcourent tous, puisque leur masse

corporelle, quelque considérable qu'elle soit, disparaît devant cet espace incommensurable pour nous.

Suivant Bradley, l'étoile la plus rapprochée de la Terre en est à une distance quatre cent mille fois plus grande que celle qui nous sépare du Soleil, et qui, dans un éloignement moyen, est de 9,600 demi-diamètres de la Terre. Ainsi l'étoile fixe la moins éloignée est à 9,600 millions de demi-diamètres de la Terre de nous, et 9,600,024,000 demi-diamètres de la Terre du Soleil. En admettant qu'une moitié de cette distance appartienne à notre système solaire, et l'autre à celui de l'étoile fixe la plus proche, et supposant que chacune de ces deux moitiés a la forme d'une grande boule, nous trouvons que notre Soleil, avec toutes ses planètes, lunes et comètes, n'en occupe que la 3,149,460,000,000,000,000^e partie; de sorte qu'il y disparaît presqu'entièrement, et qu'il n'occupe qu'une place très-subordonnée dans le grand espace de l'univers. Les autres Soleils que nous connaissons, et ceux que nous ne connaissons pas, sont dans le même cas.

Maintenant nous pouvons, autant que notre faible intelligence nous le permet, placer le siége principal de la création dans ce grand espace incommensurable pour nous. Nous pouvons ainsi conjecturer avec fondement que cet espace n'est pas vide, et qu'il y règne des forces proportionnées à son étendue. Mais il ne nous est pas possible de deviner ce qui s'y passe. Admettre qu'il n'existe qu'afin que les Soleils et les corps qui les entourent puissent se mouvoir, serait encore plus insensé que de croire que la Terre a été créée uniquement pour qu'il vécût des plantes et des animaux à sa surface. Il est vrai que ces Soleils appartiennent nécessairement au grand tout, et qu'ils y entretiennent un mouvement uniforme; mais à peine y sont-ils plus que les globules du sang ne sont dans le corps d'un animal.

Il est vraisemblables que les forces les plus subtiles ont conservé dans l'espace de l'univers leur centre d'action, dont notre vie spirituelle et nos facultés intellectuelles nous donnent une légère idée. Mais y a-t-il, entre ce faible commencement et la force réelle, la même distance qu'entre les premiers rudimens de la nature organique dans les zoophytes, et l'organisme admirable, la pensée de l'homme? Cela est incroyable, quand ce ne serait déjà qu'à raison de la différence infinie entre les espaces. Peut-être nous sera-t-il possible, quand notre être spirituel passera de la vie terrestre actuelle

dans les espaces incommensurables de l'univers, d'accroître peu à peu nos connaissances, d'arriver à une intuition parfaite des forces et des lois qui régissent les êtres existans dans ces régions, et d'apercevoir ainsi le but principal de la création entière.

Comme tout est en harmonie et réagit l'un sur l'autre dans l'univers, notre Terre ne peut point non plus être sans relations avec les grandes forces générales. Nous avons déjà découvert quelques-uns de ces effets réciproques; telle est la gravitation qui fait tourner les satellites autour des planètes, celles-ci autour des Soleils, et ces astres autour des Soleils centraux; telle est encore la lumière, qui emploie plusieurs années à parcourir les mondes, pour arriver des étoiles fixes à nos yeux. La nature est si riche qu'on doit croire à l'existence d'une foule de rapports semblables, dont nous ne connaissons qu'un petit nombre, faute des organes nécessaires pour la saisir. Aurions-nous une idée de la lumière, si nous n'avions pas reçu, avec l'œil, le sens de la vue? Nous essayons d'obvier à ce manque d'organes par des observations et des expériences. Plus notre habileté en ce genre fait de progrès, plus nous perfectionnons nos instrumens, et plus nous voyons nos connaissances se multiplier à l'égard de ces forces et de ces substances de l'univers.

Quelqu'imparfaites que puissent être encore les notions que nous avons aujourd'hui en chimie, cependant nous avons trouvé déjà que l'ancienne division des corps, en solides, liquides et aériformes, n'était pas suffisante, et nous avons été forcés d'admettre une quatrième classe, celle des corps impondérables, dont les premiers sont composés, et qui leur ont donné naissance. A cette classe appartiennent le calorique, la lumière, l'électricité, qui contractent ensemble des combinaisons diversifiées à l'infini, et qui sont les substances fondamentales de tous les corps répandus à la surface de notre planète. Vraisemblablement même ces substances ne sont pas simples, et sont composées d'autres substances primitives, dispersées dans l'immensité de l'univers ou de l'éther. La lumière au moins n'est pas simple : elle se compose de plusieurs rayons dont on peut opérer la disgrégation au moyen du prisme.

Si l'on ignore l'existence de ces substances impondérables, et si l'on n'a pas sans cesse égard à elles, toutes les explications qu'on donne des changemens qui surviennent dans les

corps solaires et planétaires sont inexactes. Voilà précisément pourquoi les anciens ont échoué dans leurs tentatives pour expliquer la formation de la Terre. L'étude seule des lois chimiques et dynamiques des corps a pu mettre les naturalistes modernes dans la bonne route, et leur apprendre que rien n'est stable dans l'univers, que tout y change continuellement, l'inorganique aussi bien que le vivant.

On ne peut pas concevoir une force sans réaction entre plusieurs forces. Une force existante dans un seul corps, repose ou est morte ; elle ne peut se manifester que quand plusieurs corps se trouvent en rapport les uns avec les autres. Cette réaction de plusieurs forces, agissant l'une sur l'autre, constitue la vie. Il n'y a de vivant que ce qui se montre actif dans cette action réciproque. La vie est répandue dans toute la création. La loi générale de tous les corps est de naître, de croître et de périr. A la naissance commence la réaction du corps, qui cesse à la mort, époque où la force vitale, qui avait agi jusqu'alors, se trouve détruite par des forces plus puissantes. Le rocher le plus dur, le vieux chêne des forêts sont soumis à cette loi, comme le rayon de lumière et l'insecte éphémère.

Sur notre terre, le calorique et la lumière, qui représentent peut-être les électricités négative et positive, sont les substances qui concourent le plus à la dissolution du corps de la Terre, et qui en atténuent tellement les parties grossières, qu'enfin elles achèvent leur révolution et se convertissent en éther, d'où elles s'étaient précipitées lors de leur première origine. Le rocher le plus dur se délite ; de ses débris naissent des végétaux et des animaux, d'abord grossiers, et portant encore le cachet de leur origine terrestre, mais qui s'anoblissent et s'atténuent graduellement, jusqu'à pouvoir se gazéifier, et passer dans la classe des substances impondérables. Abandonné à la nature, ce travail d'élaboration marche avec lenteur, et la circulation recommence à plusieurs reprises différentes ; il se fait plus rapidement, quand l'homme accélère la dissolution en accumulant le calorique ou la lumière. Beaucoup de corps terrestres se décomposent et se volatilisent au feu de nos fourneaux ; d'autres sont détruits par les grands miroirs convexes, dont la force parvient à opérer la combustion du diamant, et à faire disparaître la pierre la plus dure.

Autant il y a de différences entre les forces dont l'action mutuelle constitue la vie, autant il y en a aussi dans la vie

elle-même. Comme nous ne connaissons pas les forces qui agissent dans le grand univers, la vie qui s'y rencontre nous est inconnue, et il ne saurait en être question ici. Quant aux autres vies, on peut les ranger sous les quatre principaux chefs suivans.

1°. *La vie planétaire, ou la vie des grands corps de l'univers.* Nous ne connaissons pas non plus beaucoup cette vie. Il ne nous a même pas été possible de soumettre à un examen rigoureux la petite planète que l'homme habite déjà depuis plusieurs milliers d'années. Nous ne sommes instruits que d'un petit nombre des changemens qui se sont opérés à sa surface, encore le sommes-nous fort imparfaitement, et les lisons-nous dans des hiéroglyphes que chacun interprète selon sa capacité. De grandes forces agissent dans l'intérieur de la Terre; mais elles ne sont point accessibles à nos moyens d'investigation; elles annoncent seulement leur existence par l'influence qu'elles exercent sur la surface de la terre, entre autres par les volcans, les tremblemens de terre, les phénomènes du magnétisme, etc. Mais les observations que nous avons pu recueillir ne suffisent pas à beaucoup près pour nous mettre en état de prononcer avec quelque certitude sur la constitution de l'intérieur de la Terre.

Si l'on voulait aussi s'aider des phénomènes que nous avons occasion de voir à la surface de la Terre, lors des changemens des corps, il serait tout aussi maladroit d'en tirer des conclusions sur ce qui se passe dans l'intérieur du globe, qu'il le serait de prononcer, d'après la peau d'un animal, les plumes d'un oiseau, ou les écailles d'un poisson, comment l'intérieur de leur corps doit être disposé. Si nous n'avions appris à connaître que les parties qui servent de tégumens aux animaux, nous serait-il possible de deviner les nombreuses forces qui président à la circulation, à la digestion, à la reproduction, et les organes dans lesquels ces forces exercent leur action ? Il est vrai que l'écorce d'un arbre a de l'analogie avec cet arbre, que la peau, les écailles et les plumes en ont de même avec l'animal, et qu'on distingue ces objets les uns des autres de la même manière qu'on le fait pour les animaux auxquels ils servent de couverture; mais combien n'est pas grande la différence entre ces tégumens et les créatures organisées auxquelles ils appartiennent ? On doit en dire autant des grands corps célestes; là, aussi, il y a sans doute quelqu'analogie entre l'écorce et l'intérieur,

mais nous ne savons pas en quoi elle consiste, en quoi l'écorce et l'intérieur diffèrent l'un de l'autre.

Comme, d'après nos observations, le granit est la plus ancienne roche, celle sur laquelle reposent toutes les autres espèces de roches, on a considéré la Terre comme un immense globe de granit, ou du moins le granit comme le squelette de la Terre. Mais la pesanteur spécifique de notre planète entière, qui s'élève à 4 2/3, s'oppose à ce qu'on adopte cette opinion, car le granit n'est pas trois fois plus pesant que l'eau, de sorte qu'il ne saurait former le noyau de la Terre. Celle-ci n'est point une masse morte et homogène; les parties légères et pesantes y alternent les unes avec les autres, et sont les organes de la vie planétaire, qui n'a qu'une bien faible analogie avec la vie qu'on observe sur l'écorce de la planète.

2°. *Vie végétale.* 3°. *Vie animale.* Ces deux sortes de vie nous sont plus connues que la précédente, parce que nous avons tous les jours occasion de les observer. La vie planétaire, qui en est la source et l'origine, continue encore d'agir en elles, par exemple dans la cristallisation, dans les décompositions et attractions chimiques, etc. Cependant elles s'effectuent par le concours d'autres forces encore, qui n'appartiennent plus à la vie planétaire. Elles ont beaucoup de ressemblance l'une avec l'autre, et ne sont vraisemblablement, considérées de très-haut, que les forces subordonnées d'une force principale, que nous appelons *organisme*.

4°. *Vie spirituelle.* Elle est tout à fait différente des trois précédentes, et forme la transition entre la vie animale et celle qui règne dans les grands espaces de l'univers, puisqu'elle n'est déjà plus liée aux conditions de l'espace et du temps.

Il y a vraisemblablement encore d'autres sortes de vie, plus subtiles, et d'un ordre plus relevé, qui forment la chaîne jusqu'à la divinité, origine de toute vie et de toute force. S'il y a déjà tant de nuances de force vitale à la surface de la terre, de ce point imperceptible dans l'univers, combien les forces agissantes ne doivent-elles pas être variées au milieu de ces espaces incommensurables, dans lesquels se trouve la vraie source de toute vie, la raison de tous les changemens.

Comme, dans notre vie terrestre actuelle, nous n'avons aucune notion de ces forces supérieures, et que nous n'en avons tout au plus qu'un soupçon vague, nous ne pouvons pas non plus déterminer si le grand espace de l'univers existait antérieurement aux Soleils qui s'y meuvent; nous ignorons si les

Soleils d'abord, puis les planètes et les comètes, se sont précipités de l'éther; nous ne savons enfin pas si ces corps se sont formés tels que nous les voyons aujourd'hui, sauf un petit nombre de changemens survenus ensuite à leur surface, ou s'ils ont passé peu à peu par plusieurs révolutions. Dans l'état présent de nos connaissances, nous devons supposer les systèmes solaires, et notamment le nôtre, avec tous ses rapports, toutes ses lois, existans et achevés; nous ne pouvons observer que les changemens qui se passent à leur surface, et les lois naturelles qui les régissent.

Mais, même sous ce rapport, nous en sommes encore aux élémens. Le genre humain est trop jeune, ses recueils d'observations ne datent pas d'assez loin, pour que nous puissions connaître parfaitement les lois de la nature. Que sont quelques milliers d'années pour les corps célestes, puisque la révolution de notre Soleil autour du Soleil central ne se fait peut-être qu'en plusieurs millions d'années terrestres? Et combien ne doit pas exiger celle des Soleils centraux autour des Soleils principaux?

D'après cela, notre chronologie ordinaire est une trop petite échelle pour les changemens survenus dans notre système solaire, et même seulement à la surface de notre Terre; on ne saurait en faire usage. En pareille matière, des milliers d'années font à peine, dans le calcul, une différence égale à quelques jours de plus ou de moins dans la vie d'un homme. La chronologie de l'histoire du genre humain cesse entièrement de nous prêter son appui, quand nous nous occupons des révolutions survenues à la surface de notre planète. On ne peut qu'indiquer l'ordre dans lequel ces changemens se sont effectués, et non pas le nombre de siècles ou de milliers d'années qui se sont écoulés entre eux.

Il est également impossible de dire avec la moindre apparence de certitude, de quelle nature était la surface de la Terre avant la naissance du granit, si elle était solide, ou liquide, ou gazeuse. Les observations les plus exactes et les plus délicates faites sur les autres corps qui font partie de notre système solaire, ne nous avancent non plus en rien ici, parce que nous ne parvenons à connaître ce que nous en savons qu'à l'aide de la lumière qui arrive de leur surface à nos yeux. Cette connaissance elle-même doit donc être très-superficielle; cependant elle nous a appris l'existence de trois espèces de corps célestes, qui diffèrent beaucoup les unes des autres.

1°. *Les Soleils.* Nous ignorons entièrement l'état de leur surface et de leur intérieur. L'idée de regarder le Soleil comme un corps en ignition, dont la flamme répand la chaleur et la lumière dans le système planétaire, ne pouvait prévaloir qu'à l'époque où l'on n'avait encore que des connaissances très-bornées en physique et en chimie. Des observations exactes ont pu seules apprendre à l'homme que la lumière solaire n'est point chaude par elle-même, mais qu'elle a la propriété de contracter des combinaisons avec les substances qui se trouvent à la surface de la Terre, et de rendre ainsi le calorique libre et sensible pour nos organes. La chaleur ne se produit que par la décomposition des corps à la surface de la Terre : c'est pourquoi elle diminue à mesure que nous nous éloignons de cette surface; et au milieu de la lumière solaire la plus pure, des glaces éternelles couvrent le sommet des hautes montagnes, dans les lieux mêmes où les rayons de cette lumière tombent perpendiculairement sur elles. Cette observation a été faite par tous les aéronautes.

C'est une hypothèse bien fausse que celle suivant laquelle Vénus et Mercure sont d'autant plus chauds, ou Jupiter et Saturne d'autant plus froids, par rapport à la Terre, que ces planètes sont plus ou moins distantes du Soleil. On tombe surtout dans une étrange erreur en pensant que la température moyenne à la surface de ces astres peut être déterminée d'après le thermomètre terrestre. Il est possible que cette température soit la même qu'à la surface de notre globe, si les planètes contiennent ou plus ou moins de calorique, si celui-ci y est engagé dans des combinaisons, soit plus, soit moins intimes, de manière que la lumière solaire éprouve ou plus ou moins de peine à le mettre en liberté, qu'elle n'en éprouve à la surface de la Terre.

Le corps solaire met en mouvement, par sa surface, et d'une manière inexplicable pour nous, la matière lumineuse répandue dans l'espace du ciel : ce mouvement se propage en ligne droite dans tous les sens. Les physiciens ne sont pas encore bien d'accord sur la question de savoir s'il s'opère un véritable changement de lieu, ou si seulement la sensation du choc se propage de la même manière qu'elle le fait dans une série de boules élastiques. La dernière hypothèse semble cependant être plus vraisemblable que l'autre, parce qu'elle s'accorde parfaitement avec notre théorie des rayons sonores qui ne se propagent pas non plus comme le font les vagues à

la surface de l'eau, mais qui sont conduites à l'oreille par l'action communiquée du choc sonore sur une série de globules d'air élastiques.

Les taches noires qu'on aperçoit souvent au Soleil, et qu'on a considérées comme la preuve de l'existence d'une grande masse de feu, ne sont produites ni par de la fumée et des nuages de vapeurs, ni par le corps même de l'astre qui perce à travers la matière lumineuse; elles sont l'effet, soit de vides dans cette matière, soit de ce que la lumière est dégagée partiellement par la force agissante du corps solaire; c'est pourquoi aussi une tache peut passer au dessus d'une autre, comme l'ont appris des observations récentes.

2°. *Les planètes et les satellites.* Ces corps célestes ne retiennent qu'une portion de la lumière solaire, et réfléchissent le reste; mais la lumière renvoyée par eux a perdu la propriété de produire du calorique sensible. Si l'on juge d'après les différences qu'on observe entre les rayons lumineux réfléchis, il faut que la surface de ces corps soit composée, comme celle de la Terre, de parties très-dissemblables, telles que des solides et des liquides. La richesse infinie de la nature, et l'immense variété des formes qu'elle crée, ne permettent pas de douter que si les corps planétaires ont quelque ressemblance les uns avec les autres, ils diffèrent cependant aussi beaucoup entre eux. Vraisemblablement les substances primitives ont formé dans chacun des combinaisons très-éloignées de celles qui se rencontrent dans les autres. Les roches, les masses fluides, les gaz, ne sont pas semblables aux nôtres; ils sont en rapport avec le caractère propre de chaque planète, comme nous sommes en droit de le conclure des observations astronomiques. Les êtres organisés de la terre ne pourraient pas vivre sur la Lune, et moins encore sur les autres planètes; ceux de ces corps ne pourraient point non plus subsister sur notre globe.

Saturne se distingue entre toutes les planètes par les deux anneaux qui l'entourent, et dont le plus éloigné est aussi le plus petit. Lorsque l'écorce de cette planète se forma, elle ne put se réunir avec les masses des anneaux, probablement parce que des gaz élastiques et très-denses l'en empêchèrent. Le voisinage de Saturne, qui donnait une force immense à la gravitation, ne permit pas à ces dernières de se former en lunes globuleuses; elles demeurèrent sous la forme de bandes minces qui, par l'effet de leur rotation autour de l'axe, en-

tourèrent Saturne en manière d'anneaux, dont la largeur est très-considérable. Quelques physiciens supposent qu'il a existé autour des autres planètes, dans les premiers temps de leur formation, des anneaux semblables qui se sont ensuite précipités sur le corps principal, et cette hypothèse leur a servi pour expliquer l'irrégularité et l'espèce de désordre qu'on observe dans les couches de la Terre. Quelque simple qu'elle paraisse, cependant elle est encore moins admissible que le brisement des couches elles-mêmes, puisque nous ne connaissons pas de force qui soit capable de casser une planète en morceaux.

Plusieurs planètes sont accompagnées de satellites. La terre n'en a qu'un, Jupiter en a quatre, Uranus six, et Saturne sept. Les satellites ont aussi quelque ressemblance avec la Terre, mais ils en diffèrent essentiellement, en ce qu'ils ne tournent jamais qu'une seule de leurs faces vers la planète qu'ils accompagnent. Nous sommes certains du fait quant à notre Lune, et l'analogie nous porte à croire que les autres sont dans le même cas. La gravitation de la planète principale s'oppose à la rotation diurne des satellites sur eux-mêmes, et fait que les diverses parties qui entrent dans leur composition sont obligées de se disposer à leur surface d'après les lois de la pesanteur. Voilà pourquoi le continent de la Lune regarde la terre, et paraît hérissé de montagnes élevées, par la force des volcans, à une hauteur bien plus grande que chez nous, parce que l'effort expulsif n'était point contrebalancé par une pression atmosphérique. Voilà pourquoi aussi les meilleurs instrumens ne nous font point apercevoir d'atmosphère autour de la Lune, cette atmosphère, qui est plus légère, devant par cela même se trouver du côté qui ne regarde pas la Terre. Peut-être les planètes ont-elles été originairement dans le même cas, et leur rotation régulière autour de leur axe ne s'est-elle établie qu'à l'époque de la formation de l'écorce de notre globe, principalement des couches d'eau et d'air. Cette hypothèse vaudrait mieux que celle de la chute d'un anneau, pour expliquer le déchirement des montagnes de la Terre, la présence des coquilles sur les plus hautes, l'inondation générale, et la mort de tant d'êtres organisés.

3°. *Les comètes*. Il y a beaucoup de différence entre elles et les corps planétaires. Elles réfléchissent la lumière du Soleil, par conséquent leur surface ne peut pas être composée uniquement de parties transparentes. Elles ne tournent pas

sur elles-mêmes, mais gravitent seulement vers le Soleil : c'est pourquoi leur noyau, qui est plus lourd, regarde toujours cet astre, tandis que la queue, plus légère, est tournée de l'autre côté. Le corps d'une comète possède peu de pesanteur propre, mais de puissantes forces chimiques, qui réduisent sa gravitation presqu'à rien. C'est pour cette raison que celle-ci ne peut point réunir les particules de l'astre, mais est obligée de leur permettre de s'étendre à une grande distance sous la forme de queue. Tous ces phénomènes nous autorisent à conclure que le corps des comètes n'est point entouré d'une écorce solide, comme celui de la Terre. Vraisemblablement il est formé des matières vaporeuses, et la queue de matières gazeuses, mais composées cependant de parties tout-à fait différentes de notre eau et de notre terre.

On ignore si la portion la plus ténue des comètes, principalement dans leur queue, a des propriétés semblables à celles du corps solaire, c'est-à-dire celle d'agir sur la matière de la lumière. En admettant cette analogie, on explique sans peine comment la queue de la comète peut s'apercevoir à une si grande distance du corps. On peut, jusqu'à un certain point, rapprocher de ce phénomène celui des aurores boréales et australes, qui donnent lieu aussi à une production de lumière; ces aurores ne se passent pas dans la région de notre atmosphère, mais dans la couche infiniment plus subtile de matière magnétique qui l'entoure.

Il n'est pas hors de toute vraisemblance, que l'intérieur de la Terre ressemblait dans l'origine à une comète. Encore aujourd'hui nous y trouvons des forces très-puissantes, qui se dénotent par les tremblemens de terre, les volcans, les aurores boréales, et autres phénomènes semblables. Mais l'électricité est la plus énergique et la plus active de toutes. Elle occasione, dans la région de l'air, les orages et la foudre, et dans l'intérieur de la planète, elle produit les tremblemens de terre, les volcans, elle fait naître et croître les métaux. Dans toutes ces circonstances, elle n'agit pas de la même manière que dans nos expériences avec la bouteille de Leyde, mais par la tension électrique de couches hétérogènes, à peu près comme dans la pile voltaïque. Les phénomènes électriques ne sont que des faits isolés, et subordonnés au galvanisme, fait d'un ordre plus élevé. Nos piles galvaniques, et en général tous nos instrumens de physique, sont trop petits pour pouvoir nous conduire à des découvertes brillantes : mais s'ils

nous ont suffi pour reconnaître la présence de nouveaux métaux dans les alcalis, et pour décomposer l'eau, quelles importantes expériences ne pourrions-nous pas tenter, si un gouvernement éclairé voulait faire les frais nécessaires pour donner plus de développement à nos laboratoires de chimie, pour agrandir nos instrumens de physique et d'astronomie, en un mot, pour multiplier et perfectionner autant que possible nos moyens d'observation.

Si nous perdons de vue un seul instant les forces réparties dans l'espace des mondes, nous ne pouvons point nous former une idée exacte des changemens que l'écorce de la terre a subis et subit encore. Ces forces ne se reposent jamais. Il n'est pas hors de vraisemblance que le grand espace des mondes se trouve rempli partout de substances mêlées uniformément ensemble : au contraire, l'observation nous oblige d'admettre que des substances hétérogènes alternent les unes avec les autres sur notre globe; par conséquent l'influence de ces forces sur la Terre doit varier beaucoup, puisque cette planète change à chaque instant de place dans l'espace, par l'effet de la révolution des soleils, des soleils centraux et des soleils principaux. Les changemens qu'on observe dans la lumière solaire viennent à l'appui de cette conjecture; nous manquons encore d'instrumens pour faire d'autres observations.

La gravitation, l'électricité et la lumière sont les trois principaux agens du grand espace des mondes. Elles se combinent de mille et une manières, soit les unes avec les autres, soit avec les substances terrestres, d'où résultent des composés dans lesquels prédomine tantôt l'une, tantôt l'autre. Tous les corps s'attirent réciproquement, et prennent, lorsqu'on les laisse en repos, une forme régulière, qu'on peut ramener à celle des corps mathématiques. C'est ce qu'on appelle la cristallisation, dont les lois sont toujours les mêmes dans les corps organisés comme dans les inorganiques.

L'écorce de la Terre s'est aussi formée d'après les lois de la cristallisation ; l'action des substances contenues dans l'espace des mondes sur la surface primitive de notre planète, semblable alors à une comète, fit naître des précipités chimiques, à des intervalles fort éloignés les uns des autres, et séparés peut-être par des milliers d'années. La nouvelle écorce qui résulta de là, interrompit de plus en plus le jeu réciproque des forces célestes et terrestres, et changea la forme des pré-

cipités. Ceux-ci passèrent par tous les degrés, depuis le dur silex et la molle argile, jusqu'aux liquides, et enfin aux gaz. Mais il ne faut pas croire que les transitions furent brusques; car même, pendant la précipitation de la silice, et surtout vers la fin de cette opération, il commença déjà à se former de l'eau et des fluides aériformes. La nature seule du précipité principal nous autorise à partager la formation de l'écorce terrestre en périodes, sans que d'ailleurs nous nous inquiétions le moins du monde du temps qu'a duré chacune de ces périodes, ou du nombre d'années qui se sont écoulées jusqu'à l'époque où nous vivons.

En partant de ces précipités chimiques, la formation de l'écorce de la Terre se trouve partagée en quatre grandes périodes, comprenant la formation des montagnes primitives, de celles de transition, des terrains secondaires et des terrains d'alluvion. Le précipité fut sec durant la première, sec et fluide dans la seconde, plus fluide que gazeux dans la troisième, et plus gazeux que liquide durant la quatrième.

Première période. *Formation des montagnes primitives.* Le calorique joue un des principaux rôles sur la Terre, comme la lumière dans les espaces célestes. Lors de la formation de l'écorce de notre globe, il fut peu à peu resserré de plus en plus dans son intérieur, dont il tend sans cesse à détruire la surface. L'expérience confirme cette proportion. D'après les observations que Trebra a faites journellement pendant plusieurs années, à chaque distance de cent cinquante pieds de profondeur la température de la Terre augmente d'un degré de l'échelle de Réaumur : d'où il suit qu'à 16,250 toises elle doit être assez forte pour porter l'eau à l'ébullition, et à 199,375 toises pour faire entrer le fer en fusion. Au centre de la Terre, la chaleur serait encore dix-huit fois plus considérable, si la même proportion subsistait toujours sans interruption. Au commencement de la formation de la croûte terrestre, le calorique pouvait agir sans obstacle, c'est pourquoi il n'y avait point de fluides, ceux-ci se trouvant de suite réduits en vapeurs : les premières roches primitives ne peuvent donc point s'être précipitées du sein de l'eau ou d'un autre liquide quelconque.

Première époque. Formation du granit. Le granit n'est pas simple, mais composé de plusieurs espèces de terres, ce qui prouve que les forces chimiques n'agissaient pas dans un seul sens, et qu'elles donnaient lieu à des combinaisons de nature différente. Les principales parties qui entrent dans sa

composition, sont le quartz, le mica et le feldspath, dont la précipitation fut opérée par l'électricité d'après les lois de la cristallisation. Comme aujourd'hui, il tombe de l'atmosphère de la pluie, de la neige et de la grêle, de même, au commencement de la formation de l'écorce de la Terre, il pleuvait du quartz, du mica et du feldspath. Ces particules granitiques, d'abord grossières, devinrent dans la suite plus déliées. Aussi le granit grossier est-il plus ancien que le granit fin, lequel repose sur lui.

Ce précipité sec de granit se fit avec beaucoup de lenteur, et exigea un laps de temps considérable. Il ne donna point non plus lieu sur-le-champ aux roches telles que nous les observons aujourd'hui; ce n'était qu'un sable sec, qui se répandit à la surface que présentait alors la Terre. Plus tard seulement une partie fut employée à former les roches granitiques, et plus tard encore une autre servit à la formation des grès. Le reste couvre encore aujourd'hui une grande partie de la surface de la Terre et du fond des mers, sous la forme de sable.

Le précipité granitique s'enfonça aussi profondément dans la masse de la Terre, que le permit la résistance des forces agissantes dans l'intérieur de la planète. Cette résistance, comme le précipité lui même, n'était pas également forte sur tous les points : il dut résulter de là des inégalités, premiers germes des chaînes de montagnes, qui s'agrandirent ensuite en vertu de l'attraction plus puissante qu'elles exerçaient sur les matières précipitées. Plus la masse granitique augmentait de volume, plus la matière de la Terre, principalement le calorique, se trouvait comprimée et gênée dans son action sur la lumière. Il résulta de là des couches galvaniques et des tensions électriques; les tremblemens de terre commencèrent à se faire sentir, et achevèrent la formation des montagnes granitiques par un léger degré de fusion. Ce fut seulement alors, vers la fin de la première époque, que parurent les premières traces d'un précipité liquide et gazeux; au même instant s'allumèrent les premières étincelles de la vie organique.

La formation des êtres organisés fut opérée par la lumière et l'électricité. Ces deux substances cosmiques dissolvent les matières terrestres, les atténuent graduellement de plus en plus, et les rendent enfin propres à passer dans le grand espace des mondes. Cette atténuation ne s'interrompt jamais. Aujourd'hui même, dès que la surface du rocher le plus dur

commence à se déliter par l'action de la lumière et de l'eau, on y voit naître des lichens et des moisissures. Non-seulement la vie végétale, mais encore la vie animale s'établit encore aujourd'hui aussi facilement qu'à l'époque où la Terre commençait à se former. La moindre goutte d'eau exposée pendant quelque temps à la lumière, devient un monde d'animalcules infusoires en rapport avec la nature du liquide et des substances qu'elle tient en dissolution. Evidemment, ici, des substances nouvelles du grand espace des mondes contractent avec les cristaux des matières terrestres une combinaison nouvelle, qui n'est pas fort claire pour nous, et produisent des composés doués de forces particulières, à la manifestation desquelles nous donnons le nom de vie végétale ou animale.

Les forces chimiques de l'attraction et de la cristallisation sont prédominantes dans le monde inorganique. De là naît la première puissance des corps naturels; le monde végétal forme la seconde, le monde animal la troisième, et l'homme, avec ses facultés intellectuelles, la quatrième. Il n'est pas vraisemblable qu'il se rencontre d'autres puissances, d'un ordre supérieur, sur les autres planètes : la matière et la forme peuvent varier dans ces divers astres, mais non les forces actives, dans la répartition desquelles la nature a mis le plus d'économie qu'il lui a été possible de le faire. Nous ne retrouverions certainement pas nos plantes et nos animaux à la surface de la Lune ou de Jupiter; nous y trouverions des corps organisés tout à fait différens, pourvus peut-être d'organes plus délicats, plus parfaits, et dont nous n'avons aucune idée; mais nous ne rencontrerions sur aucune planète des êtres d'un ordre ou d'un rang supérieur à ceux qui existent chez nous. La même progression doit régner aussi dans les corps solaires. Mais les forces spirituelles les plus éminentes, celles qui sont dégagées de tout mélange planétaire, ne peuvent exister que dans l'immensité de l'espace, où vraisemblablement il règne entre elles des différences bien autrement nombreuses que celles qui peuvent exister sur les planètes et les soleils.

La vie organique était encore très-faible, et rare à rencontrer, lors de son origine, vers la fin de la première époque : c'est pourquoi il ne s'en est conservé qu'un petit nombre de traces, assez obscures mêmes, lors de la formation qui eut lieu dans le cours de l'époque suivante.

Deuxième époque. Formation des autres montagnes pri-

mitives. Durant cette longue période, la formation de l'eau et de l'air fit déjà des progrès, et les précipités granitiques secs cessèrent en grande partie : aussi ne trouvons-nous que fort peu de dépôts granitiques sur les autres montagnes primitives déjà formées, mais les parties composantes du granit y sont accumulées sans qu'elles aient subi aucun changement.

Tous les corps qui garnissent la surface de la Terre ont été formés par les principes constituans du granit : seulement la forme et les proportions durent changer suivant que les matières primitives agissaient sur des corps déjà formés, ou ne pouvaient agir les unes sur les autres qu'au travers de ces mêmes corps. C'est pourquoi :

1°. Le quartz ou la silice prédomine dans le règne minéral. C'est ce corps qui a le moins changé.

2°. Le mica a produit le schiste micacé, le schiste argileux, le schiste alumineux chargé de carbone, et le règne végétal.

3°. Le feldspath, la plupart du temps rougeâtre ou blanchâtre, dégénère en calcaire, en craie, et finit par produire le règne animal.

Le changement d'action des matières primitives sur les forces de l'intérieur de la Terre a contribué à toutes ces modifications. Après la formation du granit ancien, le jeu de cette action n'était plus libre ; déjà régnaient de nouvelles affinités chimiques, et s'effectuaient de nouveaux précipités ; ce n'était plus que partiellement qu'il pouvait se former de nouveau granit. La plupart du temps les trois principes constituans de cette roche se précipitaient isolément, ou sous une autre forme, résultat de l'influence déjà prédominante de l'électricité volcanique, et donnaient ainsi lieu à des produits qu'il suffit de considérer pour voir qu'ils se sont formés en grande partie par la voie humide.

Durant cette seconde époque se formèrent les montagnes primitives suivantes : les roches quartzeuses, dans lesquelles on rencontre peu ou point de mica et de feldspath ; les roches porphyritiques, qui sont en grande partie composées de quartz et de feldspath. Le porphyre nous indique de nombreuses espèces de précipités, qui se succédèrent à de longs intervalles. Celui qui est composé de quartz et de feldspath est le plus ancien, et paraît s'être formé dès les derniers temps de la production du granit. La formation dans laquelle le

mica se trouve remplacé par l'argile est beaucoup plus moderne; mais aussi beaucoup plus répandue.

Le mica et le feldspath purs disparaissent déjà peu à peu. A la place du premier paraissent l'argile et l'amphibole; à la place du second se montrent le calcaire primitif, le gypse primitif et la serpentine. A cette époque aussi commencent les formations schisteuses, résultat d'un précipité effectué dans l'eau. Dans le même temps parurent le schiste argileux primitif, dans les couches duquel on trouve fréquemment encore du quartz, le schiste micacé, et les autres espèces de schiste. Ces nouvelles roches contractèrent des combinaisons les unes avec les autres. C'est ainsi que le mica, le feldspath et l'amphibole produisirent le trapp primitif porphyritique, rendu quelquefois un peu pyriteux par l'action volcanique, et que l'amphibole et le feldspath donnèrent naissance à la diorite ou roche cornéenne. Cette dernière est la plus moderne; quoiqu'elle constitue quelquefois des montagnes particulières, on la trouve bien plus fréquemment au dessus du porphyre de seconde formation.

La formation de toutes ces roches empiète déjà sur la seconde grande période, à laquelle aussi quelques géologues l'ont réunie, d'autant plus que la plupart d'entre elles sont fendillées, feuilletées et métallifères.

Comme la masse du liquide était déjà plus considérable, il put s'en former des amas en plusieurs contrées de la Terre; sur les bords et dans le fond de ces lacs végétaient des plantes; le règne animal lui-même commença dès-lors à paraître; il naquit des zoophytes et des testacés. Tous ces corps organisés avaient une forme différente de celle des plantes et des animaux qui vivent aujourd'hui; leur forme était plus grossière; tous sont éteints aujourd'hui; il ne reste d'autre trace de leur existence que des pétrifications et des empreintes moulées, qui se sont conservées dans les montagnes de transition. Si l'on excepte les lacs dont il vient d'être parlé, toute la surface de la Terre était sèche, semblable à ce que sont aujourd'hui les vastes déserts de l'Afrique; sans doute aussi que l'excès du calorique la rendait infiniment plus chaude qu'elle ne l'est maintenant, et tout à fait incapable de produire des animaux terrestres et des plantes.

Histoire *d'une névralgie frontale, guérie par l'emploi de l'acide arsénieux à l'intérieur;* par M. le docteur Lalaurie, *Médecin de la maison centrale de détention d'Eysson.*

L'histoire des névralgies est encore peu avancée. On doit à M. Chaussier de les avoir en quelque sorte retirées des divers cadres nosologiques où elles étaient éparses, pour en former un tableau méthodique. Malgré l'ordre et la clarté qu'il a mis dans leur classification, on ne connaît guère mieux la nature de ces affections : tout est encore hypothèse à cet égard. Quant au traitement, la diversité, la multiplicité et l'opposition des méthodes curatives décèlent l'incertitude, l'empirisme, la confusion, et font encore mieux sentir le peu de progrès de la médecine dans ce genre de maladies. On possède, il est vrai, quelques observations bien faites et exactes, mais leur nombre, sans doute insuffisant, n'a pas encore permis à un de ces génies créateurs qui ont souvent reculé les limites de la science de dévoiler les lois physiologiques du système nerveux, dont la connaissance pourra seule éclairer l'étiologie et la thérapeutique des névralgies. En attendant, tout médecin jaloux des progrès de son art doit s'empresser de payer le tribut de son expérience. Ce motif m'a engagé à ne pas laisser dans l'oubli un fait intéressant, dont les détails ont été recueillis avec soin.

Esché (François), âgé de trente-six ans, d'un tempérament bilieux, d'une constitution assez forte, n'ayant jamais contracté, par contagion, d'autre maladie qu'une gale, avait servi dans les armées pendant dix ans. Il reçut, en 1811, en Espagne, un coup de stylet sur la bosse frontale droite, qui fut fracturée. On agrandit la plaie par incision, et l'on retira une esquille mince, étroite, et longue de plus d'un pouce. La blessure guérit en moins de quinze jours. Mais Esché ressentit depuis, et conserva habituellement une douleur sus-orbitaire avec affaiblissement progressif de la vue. Il obtint son congé, se retira chez lui, et y exerça quelque temps le métier de meûnier. Ses souffrances s'accrurent à un tel point, qu'il résolut de se rendre à Montpellier, où il entra, en 1818, à l'hospice de la Clinique chirurgicale de la Faculté de médecine.

Il y reçut, pendant trois mois, les soins éclairés de M. le

professeur Delpech, qui essaya, au rapport du malade, diverses méthodes de traitement. Les purgatifs et les vésicatoires à la nuque eurent quelques succès momentanés, sans que ces moyens révulsifs pussent détruire une douleur qui revenait souvent avec violence. Effrayé de la proposition qu'on lui fit de substituer un séton au vésicatoire, Esché sortit de Montpellier.

La douleur frontale était alors plus supportable qu'à son arrivée dans cette ville; la vue s'était même améliorée : ce mieux fut de courte durée. Les souffrances se renouvelèrent avec plus d'intensité, et furent peut-être accrues par le chagrin d'un jugement qui conduisit ce malheureux dans la maison centrale d'Eysson.

Il y exerçait le métier nouveau pour lui de tisserand, supportant avec courage les angoisses de son état habituel, lorsqu'il se présenta à l'infirmerie le 3 novembre 1821, ne pouvant résister davantage aux tourmens de ses souffrances.

Le malade présentait la physionomie la plus expressive d'une douleur accablante ; son air triste, pâle et abattu, annonçait le découragement ; sa contenance était chancelante ; ses forces paraissaient épuisées. Le pouls était faible, petit et lent. Les sourcils rapprochés avec force comprimaient les paupières presque closes, gonflées, chassieuses et rouges sur les bords. Il éprouvait au-dessus des orbites une douleur qui variait dans son mode et sa violence, suivant les époques du jour, et constamment aux mêmes heures. Aussitôt que le soleil se montrait sur l'horizon, Esché la ressentait d'une violence extrême, avec des élancemens tels qu'il lui semblait, disait-il, *que sa tête se fendait en deux parties*. Alors, cécité complète. Vers dix ou onze heures, le calme revenait par degrés, sans cependant effacer la douleur. La vue en ce moment se rétablissait assez pour que le malade distinguât les objets ; mais, à quatre heures du soir, elle s'obscurcissait de nouveau, au point que l'œil ne pouvait apercevoir une personne. La plus vive lumière faisait à peine impression sur la rétine. La pupille dans cet état était très-dilatée : cependant la douleur sourde et continue du milieu de la journée n'augmentait point, et n'était accompagnée d'aucun retour des élancemens du matin.

Outre cette série périodique de souffrances, le malade éprouvait encore habituellement un autre genre de douleur à la périphérie de la tête. La sensibilité des tégumens en était

si exaltée, qu'on ne pouvait promener la main sur les cheveux sans arracher des cris ; la pression seule d'un bonnet de nuit devenait intolérable. Il semblait que cette propriété éminente de la fibre nerveuse se fût concentrée, ou, pour mieux dire, accumulée dans cette région, aux dépens de toutes les autres parties du corps qui paraissaient comme engourdies, tant elles étaient peu impressionnables.

Dans un état aussi déplorable, privé de sa liberté, quel espoir de guérison ? Cependant, sans elle, la destinée de ce malheureux ne pouvait être douteuse. L'avenir qui l'attendait nous fit oublier le peu de succès d'un médecin célèbre, et, malgré l'ancienneté de son affection et le degré auquel elle était parvenue, nous espérâmes encore de changer son sort.

Le malade fut mis à un régime alimentaire convenable à l'état des forces digestives, et capable de remédier à l'épuisement général ; des potions fortement opiacées ne produisirent aucune sensation. Cette prescription, qui avait pour but d'affaiblir la sensibilité générale, parut sans effet dans le cas actuel.

Par condescendance pour la doctrine du jour, plutôt que par conviction en ce qui concerne les maladies essentiellement nerveuses, je cherchai à dissiper la congestion sanguine locale qu'auraient pu former et entretenir l'irritation et la douleur, par l'application de six sangsues au front, le 4 novembre, bornée à ce nombre à raison de la faiblesse générale, de dix le 5, et d'autant le 8, lorsqu'on eut reconnu que le malade pouvait le supporter. On mit en même temps en usage les pédiluves sinapisés, et un vésicatoire fut placé, le 7, à la nuque. Il y eut soulagement, diminution dans les souffrances ; mais nul changement dans le retour et le caractère de la douleur, ni dans les phases de la vision.

Je ne crus pas devoir insister davantage sur les émissions sanguines, persuadé que la débilitation qui en résulterait contrarierait les vues du traitement que je me proposais de suivre, et auquel je ne voulais recourir qu'après avoir éprouvé l'insuffisance des méthodes ordinaires. Je cherchai dès-lors à combattre par elles-mêmes les propriétés vitales dans leur déviation, considérant cette névralgie comme une exaltation de la sensibilité portée à l'excès par la concentration de ces propriétés. Quel que soit le principe de la sensibilité, son inégale répartition ne peut être contestée, et la somme de cette

faculté vitale vers la tête, dans ce cas-ci, était si grande, que toutes les autres parties semblaient en être dépourvues. Ce phénomène, dû à la concentration des propriétés vitales, expliquait l'insensibilité de tout le corps, la langueur des forces digestives et le mauvais état de la nutrition.

Exciter avec énergie les propriétés vitales d'un organe le plus en rapport de sympathie avec la tête, le plus capable, par le degré d'irritabilité dont il est doué, de contrebalancer celle du nerf frontal, branche de l'ophthalmique de Willis qui, depuis si long-temps, était le siége d'une si cruelle *névropathie*, fut l'idée fondamentale du traitement que j'adoptai. M. Delpech avait eu également en vue une méthode révulsive. Je donnai, comme lui, la préférence au système gastrique pour le point de réaction; mais au lieu de m'arrêter à une simple augmentation du mouvement péristaltique, ou à une légère excitation, je crus devoir porter un fort stimulus au centre de ce système, dont la puissance sympathique est plus capable de faire révulsion. De tous les moyens, aucun ne me parut plus propre à remplir cette indication que l'arsenic, à raison de la périodicité régulière de la névralgie. Les essais plus ou moins heureux des médecins anglais, pour l'emploi de cette substance dans la migraine et autres céphalalgies, me décidèrent moins dans son choix que l'expérience que j'avais acquise de son mode d'action sur l'estomac et les succès que j'en avais obtenus dans le traitement des fièvres périodiques.

Le 10 novembre, on donna le matin au malade la seizième partie d'une masse pilulaire, composée d'un gros de savon blanc et d'un grain d'acide arsenieux. Il but à la suite trois tasses d'eau gommeuse miellée. Le 11 et le 12, même prescription. Le 13, suspension des pilules; vin amer le matin. Le 14, vin amer le matin; une pilule le soir. Du 15 au 20, vin amer. Le 21, une pilule le matin. Le 22, vin amer. Le 23, une pilule. Du 24 au 30, huit gouttes d'éther sulfurique, le matin et le soir, dans une cuillerée d'eau. Le 1er décembre, séton à la nuque.

A son entrée à l'infirmerie, le malade pouvait à peine manger le quart. Le 6 novembre, il supporta la demi-portion; le 15, il demanda avec instance les trois quarts, qu'il a conservés jusqu'à sa sortie de l'infirmerie.

Après l'administration de la première pilule, le malade dit *qu'elle l'avait calmé*. Le lendemain, vue plus distincte, douleur frontale moins forte. A la suite de la troisième pilule,

mieux sensible sous tous les rapports ; mais chaleur sourde à l'estomac. La quatrième produisit de l'ardeur dans cet organe, et la douleur du front disparut entièrement : la vue devint claire durant le jour, mais resta un peu obscure le soir, à la lueur du flambeau, quoique bien moins que précédemment. Le malade distinguait tous les individus, dont auparavant il ne pouvait pas même reconnaître le nombre.

On suspendit l'usage des pilules, à raison de l'ardeur qu'elles avaient produite dans l'estomac, et on leur substitua, pour soutenir l'excitation de cet organe, une cuillerée de vin amer deux fois le jour. On y eut encore recours lorsque l'ardeur fut passée. L'effet en fut tel, que la névralgie cessa entièrement. La sensibilité du bulbe des cheveux, occasionée par le simple frottement, ne se fit plus éprouver, et la vue se rétablit au point que le malade put passer un fil dans une aiguille : elle restait cependant encore faible au coucher du soleil, et ne recouvrait toute son étendue qu'au retour de cet astre sur l'horizon.

Un état aussi satisfaisant se soutint jusqu'au 20 novembre. Le malade se plaignit alors d'engourdissement à la tête, et d'une certaine obscurité dans la vision. Craignant le retour de la névralgie, on donna de nouveau une pilule, le 21, qui produisit le plus heureux effet. Le calme fut parfait : plus d'engourdissement, vue très-claire, et la nuit sommeil aussi assuré que par un narcotique. Le surlendemain, il fut administré une nouvelle pilule, plus par précaution que par nécessité.

Pendant la durée de ce traitement, on a observé qu'à l'exception du premier jour, les pilules arsenicales ont chaque fois produit à l'estomac une légère ardeur, constamment suivie d'un soulagement très-marqué.

Ne pouvant méconnaître les heureux résultats d'une médication stimulante sur l'organe gastrique, que j'avais désirée, je crus devoir entretenir quelque temps encore l'excitation de l'estomac, à l'aide d'une substance moins énergique. Je fis prendre dans cette intention l'éther sulfurique à dose modérée. Son action était prompte : le malade ressentait immédiatement, pendant quelques minutes, à l'estomac, une chaleur suivie presque aussitôt d'un bien-être parfait ; l'éther fut supprimé le septième jour.

On appliqua pour lors un séton à la nuque, afin d'assurer la convalescence. A cette époque, le malade était guéri ; il

avait repris des forces avec l'appétit; sa vue ne différait en rien de ce qu'elle était avant sa blessure, et nul sentiment de douleur ne venait troubler le calme dont il connaissait tout le prix.

Esché sortit de l'infimerie le 9 décembre, reprit la vie commune de la prison, revint deux mois après, atteint du scorbut, guérit, et sortit de nouveau; il n'a pas éprouvé jusqu'à ce jour le moindre symptôme de sa première affection.

Cette observation peut aider à éclairer quelques points de l'histoire des névralgies. Quoique cette céphalalgie ait été l'effet d'une cause traumatique, et vraisemblablement de la piqûre d'une ramification du nerf frontal, on ne peut supposer que l'irritation nerveuse qui la reproduisait sans cesse ait été entretenue par l'inflammation du névrilême. L'ancienneté de la maladie, sa périodicité, l'état asthénique du malade, l'inutilité du traitement antiphlogistique se refusent à admettre une semblable étiologie. Mais le succès étonnant d'une médication révulsive, à l'aide d'une excitation organique et partielle, fait naturellement rapporter la cause prochaine de cette affection à une concentration de la sensibilité, qui suit en pareil cas les lois ordinaires des fluxions. En effet, les courans nerveux attirés par l'irritation locale se concentrent, s'accumulent sur le nerf primitivement affecté, et y exaltent les propriétés vitales au point de provoquer la plus vive douleur. Si cet état dure des années, il est suivi d'un affaiblissement de la sensibilité dans le reste du corps, de la langueur générale, et d'une cachexie, quelquefois même de l'extinction des propriétés vitales de certains organes. Si on oppose à cette espèce de fluxion nerveuse, une stimulation très-active sur une autre partie en rapport de sympathie avec celle où elle est établie, alors la sensibilité se partage, les courans nerveux prennent d'autres directions, et l'équilibre du fluide [1] qui les alimente, se rétablissant dans toute l'économie, la douleur ancienne s'affaiblit, le calme renaît, et la santé, qui consiste dans une égale répartition des forces vitales, est l'effet de cette médication.

[1] Je ne préjuge rien sur la nature du principe de la sensibilité, dont l'essence est inconnue, et le sera long-temps. Qu'il émane d'une substance aériforme, électrique, magnétique, ou tout autre également insaisissable, il a ses anomalies, son déplacement, son absence, ici son accumulation, d'où on peut inférer qu'il se comporte à la manière des fluides, et qu'il doit en suivre les lois.

Un symptôme remarquable de cette névralgie est l'espèce d'amaurose qui survenait au lever du soleil, s'affaiblissait vers midi, et revenait dans la soirée. Cette éclipse de vue, qui démontre la sympathie du nerf ophthalmique de Willis avec le nerf optique, a été observée très-anciennement dans les blessures sus-orbitaires, comme on peut s'en assurer par ce passage d'Hippocrate : « *At vulneribus, quæ in supercilium, aut paulò altiùs inferuntur, visûs acies obtunditur, et quò vulnus recentius est eò magis vident. Inveterascente autem, aut tardente cicatrice magis obtundi solet.* » *Coac. prænot.* L'observation en quelque sorte aphoristique du médecin de Cos ne fait aucune mention de la douleur, comme cause génératrice de l'obscurcissement et de la perte de la vue, ce qui distingue particulièrement cet épiphénomène dans la névralgie d'Esché, et met une grande différence dans le pronostic et le traitement.

Je ne chercherai point à justifier la préférence donnée sur tout autre moyen à une substance aussi active et aussi redoutable que l'arsenic [1]; ce que j'ai dit sur les indications thérapeutiques doit répondre aux objections : pour obtenir l'espèce de médication que je souhaitais, il fallait un médicament énergique, prompt dans ses effets, et dont l'action fût bornée à l'organe sur lequel on cherchait à établir la révulsion. L'arsenic présentait tous ces avantages : j'en connaissais l'action et la puissance. On a vu les résultats.

HISTOIRE *de quelques doctrines médicales, comparées à celle du docteur* BROUSSAIS ; par MICHEL FODÉRA. Un volume in-8°. de 233 pages, avec cette épigraphe :

Facile est inventis addere.

Depuis Ménénius, qui, pour apaiser une sédition, inventa l'ingénieux apologue des membres révoltés contre l'estomac, jusqu'à M. Broussais, qui a rapporté à la gastro-entérite la plupart des maladies aiguës, notamment celles que les médecins qui ont écrit avant moi avaient coutume de nommer *fièvres essentielles*, l'importance de ce viscère a été préconisée

[1] Je n'ai employé l'acide arsenieux qu'à défaut d'arseniate de soude et de potasse.

par un grand nombre d'auteurs. Les anciens disaient qu'il était pour les animaux ce que la terre est pour les plantes. Riolan le considère comme le laboratoire de la première formation du chyle, le premier agent de la nutrition; il cite des vers de Serenus, où l'on reconnaît plus d'enthousiasme que de raison :

Qui stomachum regem totius corporis esse
Contendunt, nili verâ ratione videntur.

Il n'y a point de royauté dans l'économie animale; tous les phénomènes y dépendent d'un double mobile, de la sensibilité et des stimulans. Aucun organe, aucun système n'y peut rien par lui seul, c'est-à-dire, lorsqu'il est isolé de tous les autres. Les excitans physiques, ni les excitans moraux n'auraient aucune influence sur le cerveau sans le concours du sang qui est l'excitant naturel et immédiat de cet organe, celui qui ne peut être long-temps suppléé par aucun autre, et sans lequel l'intervention des autres stimulans est nulle. Si les muscles de quelques parties qui n'ont plus de communication, ni avec les principaux agens de la circulation, ni avec les sources de la sensibilité, se meuvent encore pendant quelques heures par l'application d'irritans artificiels, c'est parce que, dans ces muscles, les élémens naturels de l'excitation n'ont point encore été dispersés : la portion de sensibilité qu'ils avaient reçue immédiatement avant leur isolement n'a point été entièrement dépensée.

Des physiologistes modernes ont représenté le principe de la vie assis sur un trépied, qui se compose du cerveau, du cœur et de l'estomac; mais ce dernier organe ne doit pas être placé au même rang que les deux autres; il est, sous plusieurs rapports, subordonné au cerveau et au cœur; il est sujet à leur empire. Bien plus, rigoureusement parlant, l'action du cerveau et celle du cœur suffiraient à la détermination, au commencement, à la première impulsion de la vie. Ces deux viscères agissent l'un sur l'autre directement et sans l'entremise d'aucun autre : il n'en est pas ainsi de l'estomac. Soumis à l'influence du cerveau, il ne réagit sur lui que par l'entremise des poumons et par celle du cœur; il est nécessaire, non pour la détermination, mais pour l'entretien de la vie; et en cela il est presque l'égal des poumons. On ne saurait contester qu'il exécute un des principaux rôles dans cette succession de scènes qu'on appelle la vie. Toutefois, si l'on veut

se convaincre que nous ne sommes point injustes dans la distribution, dans le classement de ces rôles, que l'on considère que, toutes choses égales d'ailleurs, une lésion du cœur ou du cerveau est plus rapidement mortelle qu'une lésion de l'estomac. Si l'on pouvait admettre des organes rois, ce seraient le cerveau et le cœur [1]. Je me suis attaché à la réfutation de l'opinion de Serenus sur les prérogatives de l'estomac, parce que le passage dans lequel cette opinion est exprimée a été cité par M. Broussais sans aucune critique, et parce qu'il me paraît être en opposition avec les notions les plus élémentaires et les plus certaines de la physiologie.

L'ouvrage de M. Foderá a pour but de prouver que ce qu'on prône aujourd'hui comme des idées nouvelles avait été pressenti il y a plus d'un siècle. On accordait à l'estomac une grande somme de sensibilité; on lui attribuait des sympathies puissantes et beaucoup d'influence sur la production des maladies, en le considérant principalement comme le siége des fièvres; on avait établi le principe que cet organe est d'une importance capitale pour le praticien, et qu'il doit être l'objet d'un attention spéciale, soit dans le diagnostic, soit dans le traitement des maladies. Dans notre siècle, le savant professeur Pinel, en désignant deux ordres de fièvres par les noms de méningo-gastrique et d'adénoméningée, a prouvé qu'il rapportait la cause de ces fièvres à des organes distincts, à un siége déterminé. Cette nomenclature diffère de celle de M. Broussais en ce que le premier a employé une circonlocution pour désigner des phénomènes que l'autre a exprimés avec plus de brièveté; elle en diffère encore en ce que M. Broussais, en se servant des termes de gastrite et de gastro-entérite, n'a pas seulement voulu exprimer une irritation, qui peut être produite par divers agens,

[1] Il nous semble que les organes qu'on devrait placer au premier rang, si tant est néanmoins qu'il puisse y avoir aucune espèce de hiérarchie dans un organisme quelconque, sont ceux qui mettent directement cet organisme en rapport avec les agens extérieurs. Or, ces organes sont l'estomac et ses annexes, la peau, dont on doit, à proprement parler, les regarder comme la suite, l'appareil respiratoire et le système nerveux, envisagé comme l'aboutissant des organes des sensations externes et internes. Ce n'est pas sans motif que nous disposons ainsi ces quatre appareils, car c'est là l'ordre de leur apparition dans le règne animal, en le supposant, par la pensée, une série non interrompue d'organismes successivement plus compliqués. M. Castel a trop négligé cette considération importante, et en combattant avec fondement une opinion trop exclusive, il n'a pas évité l'extrême opposé. (J)

même par des agens moraux, et avoir un grand nombre de degrés, mais une véritable inflammation, ayant constamment pour cause immédiate l'engorgement des extrémités vasculaires, la phlogose de la membrane muqueuse, et exigeant toujours l'intervention de la saignée. Ainsi, les signes adoptés par M. Broussais ne renferment point des détails de structure que renferment les signes créés par M. Pinel; mais ils renferment une fausse hypothèse et une fausse conséquence qu'on ne trouve point dans ceux-ci.

Ce parallèle m'a détourné de l'ordre chronologique suivi par M. Fodéra. Parmi les anciens, Cœlius Aurelianus et les méthodistes ont considéré les fièvres comme des maladies produites par le resserrement de la fibre, et dont la cause, aussi bien que celle de l'inflammation, est un engorgement quelconque auquel il faut opposer la diète et les remèdes relâchans. La diète, dans le traitement des fièvres, a été aussi prescrite par Hippocrate, Erasistrate, Asclépiade et Celse. Parmi les modernes, Fernel a placé le siége des fièvres continues dans le cœur, et celui des fièvres intermittentes dans l'estomac, le duodénum et le pancréas. Dans les préceptes relatifs à la curation de ces maladies, il ne s'est point affranchi du joug du galénisme. L'hypothèse de Van Helmont, sur un archée qui occupait l'orifice supérieur de l'estomac, l'avait conduit à celle d'une grande influence exercée par ce viscère sur la détermination des maladies, notamment de la fièvre. Sydenham, qui a fait époque par sa doctrine antiphlogistique, et qui, à mon avis, a porté fort loin l'abus des sédatifs, fait dépendre la fièvre de l'irritation : *Natura igitur hoc pacto irritata, quò faciliùs hunc hostem à suis cervicibus depellat fermentationem, aggreditur;* et ici par le mot *fermentatio*, nous devons entendre, non cette chimie vivante, si ridiculement inventée, ou plutôt si gratuitement admise par M. Broussais, mais la réaction qui est le résultat ordinaire d'une quantité de stimulus supérieure à celle qui est dévolue à un organe.

L'illustre Baglivi, qui n'a laissé sur la cause des fièvres qu'une courte esquisse, et qui, dans les préceptes qu'il a donnés sur la curation de ces maladies, s'est élevé au-dessus des préjugés qui régnaient alors, a attribué aux affections de l'estomac et à ses rapports sympathiques un grand nombre de modes fébriles (je dis modes, parce que la fièvre est une). Il attribue à l'inflammation de ce viscère ou à celle des intes-

tins les fièvres que les anciens appelèrent assodes, élodes, hémitritées, tritéophies, la fièvre ardente. La description qu'il donne de celle-ci est telle, que, selon les modernes, ce serait une fièvre gastrique violente, compliquée avec la fièvre ataxique; il attribue à un érysipèle répandu sur tout le canal intestinal la fièvre typhode et la fièvre lipyrie dans laquelle les malades éprouvent une chaleur brûlante à l'intérieur et un grand froid à l'extérieur [1]; il dit que, dans la fièvre double-tierce, la lésion de l'estomac est plus remarquable que celle d'aucune autre partie [2]; que la fièvre épiale est comptée parmi les fièvres malignes à cause des symptômes dangereux qu'elle présente, notamment des syncopes qui sont fréquentes, et qui proviennent d'une humeur visqueuse et tenace, laquelle adhère fortement aux tuniques de l'estomac, et les irrite par sa crudité et son acrimonie. L'irritation se communique au cœur par les nerfs du plexus cardiaque. On voit que Baglivi, pour rendre raison de ces rapports, de ce consensus de l'estomac avec le cœur, n'a pas eu recours à l'hypothèse d'une sympathie particulière, hypothèse insignifiante, toutes les fois qu'il s'agit de dévoiler des causes, et superflue pour quiconque sait déduire l'explication des phénomènes morbifiques de la connaissance de l'anatomie et de la physiologie. Ce grand praticien établit comme signe certain, pour connaître si les viscères sont enflammés, la sécheresse de la langue, qui commence et qui fait des progrès avec l'inflammation. Les médecins qui vivaient dans le même siècle, croyaient que toutes les fièvres qui étaient caractérisées par un appareil de symptômes formidables appartenaient à la classe des fièvres malignes, c'est-à-dire, qu'elles étaient produites par un agent délétère et vénéneux; il fait remarquer qu'elles peuvent en être l'effet, mais que cependant la plupart dépendent de l'inflammation érysipélateuse ou phlegmoneuse de l'estomac et des intestins. Ces deux opinions, que M. Fodéra cite comme un contraste, me paraissent faciles à concilier; je ne trouve entre l'une et l'autre d'autre différence que celle qu'il y a entre une cause et un résultat. Baglivi avait observé que très-souvent dans ces fièvres il y a engorgement des ganglions lymphatiques du mésentère, complication fréquente dans le pays marécageux où il exerçait; il les nommait alors fièvres mésentériques ou lymphatiques:

[1] Spigel a attribué l'hémitritée à l'érysipèle des intestins grêles.
[2] *Læditur præ cæteris in hâc febre ventriculus.*

c'est la fièvre muqueuse qui attaque surtout les personnes chez lesquelles le système lymphatique domine.

« Il n'est pas nécessaire de remarquer, dit M. Fodéra, que Baglivi connaissait la complication de la gastrite ou de la gastro-entérite avec les affections des autres organes; car, depuis Hippocrate, les praticiens ont toujours reconnu que les fièvres compliquent presque constamment les autres maladies : de là, cet axiôme, *cum nullus detur morbus ferè, qui non sit conjunctus cùm febre*. Or, Baglivi ayant reconnu que la plupart des fièvres dépendent de l'inflammation de l'estomac ou des entrailles, a dû nécessairement observer que la gastrite ou la gastro-entérite complique les affections des autres organes, et il avait même observé cette réciprocité d'action entre la peau et la muqueuse gastrique, c'est-à-dire, que, dans la petite vérole, la scarlatine, etc., les symptômes dépendans de l'affection interne, se calment par l'apparition de l'éruption de la peau, et qu'au contraire, cette éruption n'a pas lieu pendant la durée de l'exacerbation, lorsque l'affection de l'estomac et des intestins est violente. » Je veux bien porter la tolérance jusqu'à ne point critiquer cette rédaction pesante et embarrassée : M. Fodéra s'est mis au niveau de M. Broussais ; ils écrivent l'un et l'autre avec une plume de fer ; mais je ne puis m'empêcher de soumettre à une discussion de quelque étendue ce qu'il y a de médical dans ce passage ; j'y trouve une fausse interprétation, un rapprochement qui n'est point exact, et une induction qui ne s'appuie sur rien. D'abord, lorsque les anciens, qui admettaient l'existence de fièvres essentielles, ont dit que presque toutes les maladies étaient jointes avec la fièvre, ils ont entendu, non une fièvre compliquant une autre maladie, mais la fièvre qui résulte d'une maladie, par exemple, du phlegmon, de la phthisie, etc. Cette coexistence de la fièvre, comme conséquence d'une maladie, est beaucoup plus fréquente que les complications d'une fièvre avec une autre affection dépendante d'une autre cause, et ayant un caractère distinct, par exemple, de la fièvre ataxique avec la péripneumonie. L'explication que je donne de l'axiôme précité est donc plus naturelle que celle que donne l'auteur, parce qu'elle est justifiée par une plus grande masse de faits.

En second lieu, Baglivi a rapporté à l'inflammation des viscères, non le plus grand nombre des fièvres, mais seulement celles qui sont accompagnées d'un grand trouble dans

les fonctions, et qui souvent ont une issue funeste. Après avoir censuré comme un préjugé l'opinion du vulgaire et de la plupart des médecins qui croyaient que toute fièvre maligne devait être imputée à l'action d'une substance vénéneuse, il dit : *Quæ nobis videntur malignæ à viscerum phlegmone aut erysipelatode fiunt, id est, à causâ evidente et manifestâ : undè ergo ista malignitas ?* La phlegmasie des viscères n'est pas la seule cause qu'il ait signalée ; car, dans le même chapitre, il ajoute : *ipse enim.... à duobus potissimùm causis malignas has febres pendere observavi, inflammatione viscerum et ab apparatu pravorum crudorumque humorum in primis viis, vel in massâ sanguinis.* Il m'est difficile de suivre M. Fodéra dans toutes les sinuosités du labyrinthe dans lequel il s'est engagé. Pour arriver au but qu'il voulait atteindre, c'est-à-dire, pour démontrer que Baglivi connaissait la complication de la gastro-entérite avec les affections des autres organes, il aurait dû prouver, 1° que cet auteur confondait l'inflammation des viscères avec la fièvre ; qu'il regardait cette inflammation et la fièvre comme une seule et même maladie ; 2° que l'inflammation de l'estomac et des intestins peut seule produire la fièvre. Il est superflu d'avertir que ce sont autant d'hypothèses dont aucune n'est vraie. Quand on les analyse, elles laissent voir un des écueils contre lesquels M. Broussais a échoué ; il a voulu élaguer le mot fièvre de la nosologie, et lui substituer (dans le plus grand nombre des circonstances dans lesquelles on a coutume de l'employer) les termes de gastrite et de gastro-entérite. Une des principales erreurs auxquelles cette prétention l'a conduit, consiste en ce que, au lieu de reconnaître que, dans la réunion de plusieurs affections, il peut y avoir seulement concomitance, simultanéité, il a supposé qu'il y avait dépendance entre elles, que presque toujours l'une était subordonnée à l'autre, comme l'effet est subordonné à la cause ; et ce qui a doublé les désavantages de cette supposition, c'est qu'il a souvent pris l'affection secondaire pour l'affection primitive ; il a exagéré au-delà de toute mesure l'influence de la membrane muqueuse de l'estomac et des intestins ; il lui a attribué sur les maladies des autres organes un empire qui, sous quelques rapports, peut être comparé à celui que Baglivi attribuait aux méninges sur les phénomènes physiologiques.

Maintenant, si nous examinons la thérapeutique de ce der-

nier, nous verrons qu'il n'a émis des idées générales qu'avec beaucoup de discrétion et des modifications nombreuses. Il ne nous a point transmis le précepte vague de traiter comme des phlegmasies et d'attaquer par de copieuses saignées toutes les fièvres qui ont un caractère aigu, toutes celles qui ne se lient point avec une affection chronique évidente; il a dit d'un petit nombre de fièvres : « Dans ces sortes d'inflammation, il faut se hâter d'ouvrir une des veines du bras; car, si la saignée est différée, un abcès et la gangrène peuvent survenir. » C'est en parlant du typhus ou de la fièvre ardente qu'il a tracé ce précepte [1]; il recommande aussi l'usage des autres antiphlogistiques, du nitre, des boissons tempérantes. « Evitez, ajoute-t-il, une grande profusion de médicamens, surtout ceux dont le sucre fait partie; évitez les purgatifs comme la peste. »

Mais il avertit que la saignée n'est point indiquée dans le début de la fièvre lipyrie; cependant, il regarde une inflammation violente et érysipélateuse de l'estomac comme la cause de cette fièvre; cependant elle est accompagnée d'une grande sécheresse de la langue et d'une soif ardente; le pouls est fréquent, inégal et à peine perceptible. Baglivi prétend que cette faiblesse du pouls existe dans toutes les affections de l'estomac, quelle que soit leur origine. Il importe d'être fixé par des observations recueillies avec impartialité sur le poids d'une telle assertion; si elle est vraie, elle mène à cette conséquence que toute fièvre dans laquelle le pouls est fort, plein et développé, est indépendante d'une gastrite ou d'une gastro-entérite.

La saignée est encore exclue du traitement de la fièvre épiale. « Dès le commencement, l'estomac et les premières voies doivent être débarrassées par des délayans, ensuite il faut avoir recours aux toniques » : les purgatifs terminent la cure : *Nec quiescendum nisi stomacho et intestinis circà finem morbi ritè repurgatis.* Dans plusieurs endroits de ses ouvrages, Baglivi s'élève avec une grande sagacité contre le traitement incendiaire qu'on avait coutume d'opposer aux fièvres; il le considère comme la principale cause de la dégénération de ces maladies; il assure que rarement elles sont devenues malignes, lorsque, dès leur début, il a dirigé le traitement. Selon sa méthode et sans le concours des autres

[1] *De febribus malignis et mesentericis.*

médecins, il ne dissimule point que l'administration du quinquina est souvent dangereuse dans les fièvres continues; *Sæpè in ægroti perniciem vertitur*. Quant à la curation des fièvres intermittentes, il propose le quinquina comme un remède héroïque, toutes les fois qu'il n'y a point de signe d'une inflammation, d'un abcès interne, et que l'urine n'est pas rouge. Il le rejette comme nuisible, quand il y a une excitation continue, un éréthisme général, ou un point d'irritation; il recommande de ne point l'administrer dès le commencement de la fièvre, de peur qu'il n'échoue, ou que la fièvre ne soit point enlevée irrévocablement. J'aurais à publier un volume, si je voulais reproduire tous les préceptes que cet auteur nous a transmis sur l'abus des stimulans, sur les dangers des purgatifs, sur les avantages, la nécessité de l'expectation dans les fièvres, sur les divers caractères, les diverses nuances de l'irritation, sur l'irritation qui est circonscrite, sur celle qui se propage, sur ses déplacemens, sur les rapports qui s'établissent entre le foyer de l'irritation et les autres parties, sur la correspondance qui existe entre la membrane muqueuse externe et la membrane muqueuse interne dans certaines fièvres suivies d'éruption. Je m'abstiendrai de fatiguer le lecteur par des trivialités qu'on ose nous présenter aujourd'hui comme des découvertes; mais il n'est point inutile de faire observer que cet habile praticien ne prescrivait la saignée contre les fièvres aiguës, que lorsqu'elles étaient accompagnées tout à la fois de pléthore et d'inflammation; il la prescrivait alors dans la période d'invasion; il nous apprend que l'usage de ce moyen diminuait la tension, et qu'il amenait une sueur favorable. En général, l'état des viscères était pour lui un objet d'attention, et le guidait dans le traitement des maladies. Par exemple, si avant l'éruption de la petite-vérole il reconnaissait une trop grande excitation et un danger imminent de phlegmasie dans les viscères, il ordonnait la saignée et les autres antiphlogistiques; si l'éruption se montrait, il joignait aux boissons tempérantes des sudorifiques légers, donnés avec précaution; même, si dans le temps de l'éruption il se manifestait beaucoup de chaleur et d'anxiété, des soubresauts des tendons, il faisait appliquer des ventouses scarifiées sur les épaules.

Par tout ce que je viens d'exposer, on voit combien est limité le nombre des fièvres auxquelles Baglivi opposait la saignée. Il ne pensait point que toutes les fièvres fussent une

phlegmasie. Je ne partage donc point l'opinion de M. Fodéra sur la conformité ou l'analogie qu'il admet entre la médecine de Baglivi et la médecine de M. Broussais. Celui-ci peut bien avoir dérobé à Baglivi, comme à beaucoup d'autres auteurs, plusieurs idées créatrices qu'il a fait servir de base à son système; mais les applications bizarres qu'il en a faites, les fausses conséquences qu'il en a tirées, donnent à ce système un cachet d'originalité qui contraste également avec la nature et avec tout ce qui est sorti de la main des hommes. A quelques exceptions près, la médecine de M. Broussais se compose d'absurdités dont on ne doit point lui contester la propriété.

Quelques-uns de ses élémens ont-ils été puisés dans le livre de Réga [1]? Selon cet auteur, les stimulans agissent de deux manières : ou ils ébranlent et font contracter la fibre, ou ils l'irritent et en augmentent le mouvement; à ces deux actions différentes des stimulans, répondent deux espèces de fièvre : voilà une distinction sans fond, et tellement subtile, qu'elle ne peut supporter aucune analyse. Il prétend que le siége des fièvres est dans les parties membraneuses et nerveuses qui sont accessibles à l'action des stimulans; qu'il est plus souvent dans l'estomac, parce qu'il reçoit plus de nerfs, et qu'il a plus de sensibilité que les autres viscères [2]. Dans une description laconique de la fièvre, il trace les caractères inhérens aux irritations gastriques; il place dans l'estomac le foyer des fièvres malignes, des fièvres épidémiques, des fièvres contagieuses; et il s'appuie de l'autorité de Lindanus, de Van Helmont; il expose le résultat de l'autopsie cadavérique sur des individus qui avaient succombé à la fièvre ardente, à la peste, aux fièvres pétéchiales, à la petite-vérole. L'estomac a été trouvé enflammé, sphacélé, avec des escarres, des taches rouges ou livides; il cite le témoignage de Bartholin, de Diémerbroëck, d'Hoffmann, de Forestus, de Baglivi.

Le traitement des fièvres est indiqué par la nature de l'affection de l'estomac. Quand l'irritation dépend de la présence de matières âcres, il consiste dans l'émétique; lorsque l'irritation dépend d'une inflammation, il consiste dans les

[1] *De sympathiâ, seu de consensu partium corporis humani ac potissimum ventriculi, in statu morboso. Harlemi*, 1720.

[2] *Præmissâ generali febrium ideâ ostenditur eorum fomitem in ventriculo sæpius hærere.*

antiphogistiques. Il faut se défier des purgatifs et des vomitifs, s'il y a le plus léger indice de phlogose : aussi Réga est-il attentif à faire connaître les signes qui peuvent faire distinguer la fièvre qui est le produit d'une gastrite, de celle qui est le produit de matières âcres : ici, j'avertis que nous sommes dans le champ des illusions. En effet, quelle que soit la cause de l'irritation, elle peut déterminer une phlegmasie.

Le siége des fièvres intermittentes est aussi rapporté à l'estomac, soit d'après l'examen de leurs symptômes, soit d'après le genre de médication le plus usité. L'émétique diminue, arrête et guérit quelquefois ces sortes de fièvres; elles cèdent, comme par enchantement, à l'usage du quinquina, des extraits amers, des styptiques. Je ne me suis point chargé de démontrer la justesse de cette conséquence; j'aime mieux proposer une objection contre le système que l'on veut accréditer. Les considérations qui naissent de la périodicité de certaines fièvres, et du traitement qu'on a coutume de leur opposer avec le plus d'avantage, seront toujours un obstacle insurmontable au succès de la théorie de M. Broussais. Si elles sont des gastrites ou des gastro-entérites, comment la phlegmasie est-elle suspendue, complétement suspendue pendant des heures, et même pendant des journées entières? Observe-t-on les mêmes intervalles dans le cours d'une phlegmasie externe? Comment concilier l'existence d'une phlegmasie avec l'efficacité des toniques, des stimulans? D'où vient qu'il arrive souvent dans tous les climats, et que, dans les climats chauds, il arrive presque toujours qu'une fièvre intermittente s'accroît, dégénère, ou même a une issue rapidement funeste à la suite de la saignée?

Réga, ainsi que Van Helmont, appelle l'estomac, le réceptacle de toutes les maladies, *sentina omnium morborum*. En lisant leur histoire, on trouve que le dérangement des fonctions de cet organe est le précurseur de toute affection un peu grave. Comme sa structure est analogue à celle des intestins, ils ont les mêmes sympathies, et ils entretiennent les mêmes relations. Leurs sympathies avec le foie, avec les reins, et avec les autres parties, sont étudiées avec soin, et elles sont expliquées par le prolongement ou par la communication des nerfs. Telle est la doctrine de Baglivi et de Réga; tel est l'esprit qui avait présidé aux observations de plusieurs autres médecins que j'ai eu l'occasion de nommer. On était déjà accoutumé à rapporter chaque maladie à

un siége déterminé. Cette direction physiologique, si favorable aux progrès de la pathologie, la seule qui puisse donner des bases solides à la médecine pratique, fut suivie jusqu'à la mort de Stahl, qu'il faut compter parmi ses plus zélés partisans; il l'avait recommandée par les exhortations les plus soutenues; il en avait peint les avantages avec les couleurs qu'une imagination brillante lui fournissait, et il l'avait accréditée par quelques aperçus, plutôt que par un grand nombre d'applications heureuses. Ce fut vers cette époque que le premier essai des classes nosologiques de Sauvages parut. Une nouvelle carrière fut ouverte; on négligea l'étude des rapports des fonctions lésées avec les organes; au lieu de rechercher le siége et la cause des maladies, on s'occupa à les classer, à former des cadres, des divisions, des subdivisions, des genres, des espèces. Cet interrègne ne fut pas très-long. Bientôt on revint à la considération des maladies dans les systèmes, dans les organes, dans les tissus. Plusieurs médecins, parmi lesquels on doit distinguer Bordeu, Lacaze, Whitt, Bichat, Pinel, Roussel, Cabanis, ont fécondé ce champ dans lequel il reste d'abondantes moissons à recueillir. Il faut avouer qu'ils n'ont pas toujours su se garantir des subtilités. M. Fodéra franchit un intervalle immense pour arriver à M. Prost. Celui-ci, après avoir médité l'ouvrage de Réga, conçut le dessein de vérifier si l'importance du rôle de l'estomac et des intestins dans les maladies n'avait point été exagérée. D'une quantité considérable d'observations, de l'autopsie cadavérique souvent répétée, il a déduit un grand nombre de propositions générales, consignées dans un ouvrage intitulé, *la Médecine éclairée par l'observation et par l'ouverture des corps*. Il reconnaît que les fièvres muqueuses, gastriques, adynamiques, ataxiques, nerveuses, ont leur siége dans la membrane muqueuse des intestins; elles résultent des altérations diverses de cette membrane; leurs symptômes proviennent, 1° des différens degrés de développement du système artériel dans les intestins; 2° de la nature des altérations de leur membrane muqueuse; 3° de l'action de la bile; 4° de la formation des vers, et de l'irritation à laquelle ils donnent lieu; 5° de la quantité et de la consistance des matières qui engorgent ces viscères; 6° du tempérament, du climat, de la saison, et de beaucoup d'autres circonstances moins remarquables. L'inflammation de la muqueuse des intestins peut exister sans que la tunique péri-

tonéale y participe. Quoiqu'elle ait lieu sans douleur, elle se communique au centre animal; alors le trouble des fonctions animales répond à l'intensité de l'inflammation, à la somme des causes irritantes, au tempérament et à l'âge du sujet; les douleurs de l'abdomen dépendent de la phlogose du péritoine et du tissu cellulaire qui l'entoure. La fièvre est inflammatoire simple ou angioténique, lorsque les désordres qu'elle produit affectent principalement les viscères pectoraux. Je n'entreprendrai point la réfutation de toutes les erreurs que cet ouvrage renferme, ni la critique de tout ce qu'il y a d'hypothétique, de vague et d'obscur; j'en veux donner deux exemples : « le caractère essentiel de la fièvre résulte de la part qu'y prend le système nerveux.... Point de fièvre sans moyens irritans des artères et des nerfs..... », comme si l'on pouvait séparer le phénomène de l'irritation de l'influence des nerfs, et comme s'ils étaient étrangers à l'irritation des artères. Malgré ses défectuosités, M. Broussais ne l'a point dédaigné; il y a puisé l'hypothèse de la phlegmasie des intestins dans la plupart des fièvres; mais, surtout, il a établi, d'après M. Prost, que les phlegmasies de la muqueuse de l'intestin grèle n'occasionent point de douleur, que lorsque la douleur se manifeste, elle est un signe de la péritonite. Quand on lit une telle assertion, on demande si les membranes séreuses ont plus de sensibilité que les membranes muqueuses; si le péritoine est plus exposé à l'action des stimulans que l'estomac et les intestins; si, jusqu'à présent, la douleur n'a pas été comptée parmi les symptômes de la gastrite et de l'entérite? On avait un besoin absolu de cette opinion. Toute fausse qu'elle est, c'est une des colonnes sur lesquelles s'appuie le nouveau système. Comme, dans la plupart des fièvres, il ne survient point de douleur dans le canal intestinal, de douleur perçue (c'est l'expression de M. Fodéra), on ne pouvait rapporter les fièvres à l'entérite, qu'après avoir établi que cette inflammation ne produit point de douleur.

De tous ces rapprochemens, il suit que M. Broussais a dépouillé et les auteurs qui sont morts et les auteurs qui sont vivans. Malgré tous ces larcins, non-seulement, il n'est point parvenu à reconstruire l'édifice de la science, à publier un système de connaissances médicales, remarquable par la précision, par la clarté, par des théorèmes démontrés et des conséquences évidentes, mais encore il n'a posé aucun fon-

dement solide. Il n'est point arrivé à un ensemble qui présentât quelque liaison, un enchaînement, des rapports. Les bases sont incertaines, et les détails sont incohérens ; c'est un grotesque assemblage, qui peut être comparé aux travestissemens qui, dans nos saturnales, sont l'objet de la curiosité et de la risée publique, et dans lesquels on voit sur un même pourpoint la bigarrure la plus choquante, les couleurs les plus opposées, les étoffes les plus dissemblables, un lambeau de pourpre à côté d'un lambeau de bure. Dans l'ouvrage de M. Broussais, rien n'est en harmonie, parce qu'il a établi de fausses inductions, ou sur des faits mal observés, ou sur des données qui ont été créées par d'autres que par lui : aucune idée neuve qui ne soit un paradoxe, aucune proposition générale qui ne soit une chimère ou un plagiat, aucun aperçu qui ne soit une subtilité, aucune explication qui satisfasse, aucun résultat qu'on ne puisse contester ; partout des contrastes et des contradictions ; un langage ambigu pour déguiser des conceptions précaires ; tout y est petit, le plan, les dimensions, les raisonnemens, les combinaisons, et jusqu'aux prétentions de l'auteur. C'est le fou du Pyrée, qui s'écrie : « tout ce que je vois est à moi. »

Dans la préface de son livre, M. le docteur Broussais prétend que déjà les tables de mortalité ont déposé en faveur de la doctrine que par une très-grande usurpation il appelle la doctrine physiologique. Dans le prospectus d'un journal, il affirme que, dans les hôpitaux où elle a été adoptée, au lieu de perdre un malade sur cinq, on en perd à peine un sur trente. Cette dernière assertion prouve que M. Broussais n'a aucune notion sur ce qu'on nomme vulgairement le mouvement des hôpitaux, sur le nombre de ceux qui y sont guéris, c'est-à-dire sur le nombre des malades qui y sont reçus, sur le nombre de ceux qui y succombent. Lorsqu'il aura lu les relevés que l'on fait chaque année de ce mouvement, il s'empressera de rectifier l'erreur dans laquelle il est tombé. Quant à l'assertion plus générale, qui est relative aux tables de la mortalité, elle est une de celles qu'on ne doit jamais énoncer sans la justifier par des pièces authentiques. Si quelqu'un s'avisait de dire que les applications de la nouvelle théorie remplissent la France de funérailles, on lui demanderait compte de ce témoignage ; on lui répondrait que, dans une matière aussi délicate, il faut justifier une accusation par des tableaux dressés avec l'exactitude la plus

scrupuleuse, avec les détails les plus minutieux, et dont les rédacteurs soient à l'abri même du soupçon de partialité. Hé bien! la même précision dans les calculs, la même solidité dans les preuves, la même impartialité dans l'appréciation des faits doivent être exigées de celui qui avance une opinion contraire. J'ai sous les yeux une statistique du département de la Seine, travail immense, un des plus parfaits qui aient été exécutés dans ce genre : elle fait foi que, depuis 1816 jusqu'en 1819 inclusivement, la mortalité s'est accrue, d'année en année, d'une manière notable. Cependant je n'ose point encore imputer cette progression au règne de la nouvelle théorie; j'attends un plus grand nombre d'observations et un plus grand nombre de tables : je n'ai point encore celles de 1820 et de 1821. Les motifs de mon hésitation viennent de la vraisemblance qu'il y a à supposer que le nombre des habitans de Paris est devenu plus considérable d'une année à l'autre. Quoique les étrangers, dont l'affluence est presque la seule cause de cet accroissement de population, arrivent à Paris avec une bonne santé, quoiqu'ils n'y fassent point ordinairement un long séjour, la mort peut les y atteindre. L'augmentation du nombre des décès, de 1816 à 1819, a donc pu être le résultat de circonstances éventuelles : cette supposition est une des raisons qui m'engagent à suspendre mon jugement. Toutefois, j'avertis mes confrères qu'on trouve dans le même ouvrage un tableau qui atteste que, durant ces quatre années, la quantité des décès provenant de maladies de la poitrine a été proportionnellement beaucoup plus considérable qu'elle ne l'avait été auparavant [1]. En rapprochant ce produit de la méthode de traitement qui a acquis une si grande prédominance, j'ai été tenté d'imputer à la médecine ce surcroît proportionnel de mortalité. En effet, à quelle autre cause pourrait-on l'attribuer? Est-on autorisé à croire que, pendant quatre années consécutives, l'atmosphère de la capitale a eu l'espèce d'insalubrité la plus capable de rendre les affections des poumons plus fréquentes et plus meurtrières? Qui ne sait que les novateurs prodiguent la saignée par les sangsues dans toutes ces affections, sans en excepter l'asthme ni le catarrhe?

J'oubliais la critique de M. Fodéra. Il a fait réimprimer, avec une réplique, la réponse qui lui a été faite par M. le

[1] Voyez le trente-septième Tableau des recherches statistiques sur la ville de Paris et le département de la Seine. Paris, 1821.

docteur Broussais, et qui est tellement faible, que je suis disposé à accuser M. Fodéra d'avoir manqué de générosité, en ajoutant à la publicité d'un article de journal, qui paraît avoir été écrit à la hâte et sans réflexion. Je ne puis m'empêcher de m'y arrêter un instant : veut-on sur un échantillon mesurer la justesse des raisonnemens de M. Broussais ? En parlant de la distance qui le sépare de Réga, il dit : « A-t-il réduit la thérapeutique à la sédation, à la révulsion ou à la dénaturation du phénomène de l'irritation ? a-t-il mis les sympathies à leur place, etc., etc. ? Non, sans doute ; s'il l'eût fait, il aurait fondé la doctrine physiologique..... ; » et *vice versâ*, s'il eût fondé la doctrine physiologique, il aurait mis les sympathies à leur véritable place, etc. Substituez la conséquence à l'antécédent ou l'antécédent à la conséquence : toujours est-il que vous chercherez vainement dans ce dédale quelque chose qui soit prouvé : c'est une étrange manière d'éclaircir une question que de contester deux faits, dont l'un aurait dû être la conséquence de l'autre. Poursuivons : « Si M. Fodéra n'a pas compris l'Examen, je le renvoie à une nouvelle lecture ; s'il l'a compris, je n'ai rien à lui dire, car je ne veux pas l'humilier. » Il y a dans ce passage une double inconvenance, 1° une supposition que rien n'autorise ; 2° une réticence, qui est plus choquante qu'une explication. Il est vraisemblable que celui qui veut critiquer un livre l'a lu un assez grand nombre de fois, ou pour le comprendre ou pour le trouver inintelligible ; et il n'est que trop vrai qu'un auteur critiqué avoue rarement qu'il ait été entendu. Il faut donc attribuer le silence de M. Broussais à une tendresse aveugle pour son ouvrage et non à des ménagemens pour l'amour propre de son antagoniste..... « Réga a-t-il *dessentialisé* les fièvres ? » C'est encore M. Broussais qui parle. Je suis forcé de renverser une de ses plus chères prétentions : le docteur Broussais n'est pas le premier qui ait nié l'existence, ou qui ait combattu l'hypothèse des fièvres essentielles ; il est le premier qui, pour manisfester une opinion opposée à l'opinion reçue, ait employé un néologisme aussi barbare. Au reste, il se met fort à son aise : il prend d'abord possession d'une découverte. Il déclare ensuite qu'il n'a rien emprunté des autres écrivains ; qu'il ne les connaissait point ; que, si on lui fait voir qu'ils ont ouvert la route dans laquelle il est entré, il s'empressera de les consulter..... Un médecin peut, sans manquer d'érudition, ignorer une grande

partie de ce qui a été écrit par ses devanciers et par ses contemporains; mais il ne peut, sans manquer de modestie, affirmer que les idées qu'il émet sont neuves, qu'elles lui appartiennent exclusivement, avant d'avoir lu tout ce qui a été publié sur le même sujet. Il y a au moins une grande maladresse à préparer un double échec à son amour propre, en voulant le mettre à l'abri, et à mériter le reproche de présomption, en voulant se défendre contre l'accusation de plagiat.

Voici une des illusions de M. Broussais : « La découverte de cette ontologie médicale, qui s'opposait depuis le commencement des siècles à ce que la médecine figurât au nombre des sciences, est ma propriété : je n'en ai trouvé le germe dans aucun ouvrage. » La croyance à l'autocratie, qui, selon Cullen, a été adoptée sous une forme quelconque par les différentes sectes de médecins, et qui a été funeste aux progrès de la science, est-elle différente de l'ontologie médicale? Si M. Broussais les eût distinguées, il n'aurait point fait remonter l'influence de l'ontologie aux premiers siècles de la médecine. Pour moi, je reconnais entre l'une et l'autre un grand intervalle : à la vérité, les anciens n'ont point dit expressément que par la nature et son pouvoir ils entendaient l'ensemble des lois de l'organisation; mais ils n'en ont point fait un être isolé, ayant une existence indépendante. Le domaine de la médecine n'a été envahi par les métaphysiciens que dans le dix-septième et le dix-huitième siècles. Alors est née l'hypothèse d'un mobile unique, auquel on a donné divers noms. Plusieurs fois j'ai exposé la futilité de cette abstraction. J'ai fait voir que le principe vital n'existait point par lui-même, que c'était un produit de toutes les facultés, un être de raison, un être purement métaphysique; que l'hypothèse de ce principe ne jetait aucune lumière ni sur la physiologie ni sur la pathologie. Parmi les passages dans lesquels je l'ai combattue, je cite ceux qui se reportent à une époque plus éloignée. Ils sont extraits de ma Dissertation sur l'asthme, imprimée en 1803 [1]. On voit à quoi se réduit la prétendue

[1] *Nullum in pathologiâ neque in physiologiâ problema solvit entis idealis, metaphysici, obstructique hypothesis*... page 18.

..... *Indè liquet quàm futiles et vanæ sint explicationes principii vitalis hypothesi extortæ*... page 19.

Hic rursùs illudit abstractionum abusus. Natura de quâ agitur est omnium corporis facultatum coalitio. Neque vult, neque intelligit : itaquè repulsum, reactionem quamlibet spontaneam solo parit organorum structura... page 34.

propriété de M. Broussais. Examinons si lui-même ne s'est pas égaré dans les déserts de l'ontologie : le philosophe Porphyre, qui vivait en 223, avait inventé une échelle qui représentait les divers modes d'existence, depuis le plus simple jusqu'au plus composé, et depuis le plus abstrait jusqu'à l'organisation la plus parfaite : on la nommait l'arbre de *Porphyre*. Sur le premier échelon était écrit *ens*, et sur le plus élevé, *homo*. Les mots *substantia*, *corpus*, *etc.*, occupaient les échelons intermédiaires. M. le docteur Broussais nous a fait descendre à la plus vague des abstractions, en admettant des entités morbides. Si elles ne sont autre chose que les maladies, pourquoi employer une circonlocution ? S'il a voulu désigner les élémens d'une maladie, ses modifications, il pouvait se servir des termes de symptômes, de phénomènes, d'épiphénomènes, de périodes, etc., qui expriment ces modifications, tandis que le mot entité n'en exprime aucune.

L'ouvrage de M. Foderá est plutôt une suite d'extraits qu'une analyse. Il a copié ou traduit ; et, au lieu de grouper les faits, il les a exposés épars et sans liaison ; au lieu de présenter les conséquences sous forme de propositions générales, il a reproduit la même conséquence après chaque fait ; de là, beaucoup de détails inutiles et de répétitions fastidieuses. Par exemple, cette opinion que l'estomac et les intestins exercent un grand empire sur les autres organes, qu'ils sont le siége de la plupart des fièvres, y est répétée jusqu'à satiété. On n'y reconnaît, ni cette sévérité voisine du bon goût, qui fait que dans un recueil d'observations et dans une série de raisonnemens on élague toutes les superfluités, on abandonne tout ce qui n'est point prouvé, ni cette supériorité qui fait que chaque jugement est au-dessus de toute objection ; mais on y trouve une vaste érudition, des matériaux rassemblés avec un grand travail, la connaissance des meilleures sources, des combinaisons d'idées qui attestent une grande capacité. Ce livre me paraît être pour son auteur le gage d'un glorieux avenir ; il promet un praticien qui ne se laissera entraîner, ni par les préjugés de la routine, ni par les prestiges souvent trompeurs des innovations.

L. CASTEL.

MÉDECINE OPÉRATOIRE. *Traité des diverses amputations qui se pratiquent sur le corps humain, représentées par des figures dessinées d'après nature et lithographiées, ayant en regard l'explication abrégée du manuel opératoire propre à chacune d'elles; précédé d'un rapport fait à l'Institut de France;* par M. MAINGAULT, *D. M. P.* Paris, 1822. In-folio de 29 pages de texte, avec huit planches, contenant vingt-neuf figures.

La gravure est un des moyens qui ont le plus servi au perfectionnement des arts; et pour ne parler que de ce qui est relatif à la médecine, après avoir reproduit les formes des organes et celles des instrumens dont la chirurgie fait usage, la gravure a figuré jusqu'aux maladies elles-mêmes et aux opérations chirurgicales les plus compliquées. Les belles planches qui accompagnent les ouvrages d'Albinus, de Vicq-d'Azyr, et ceux de MM. Sœmmerring, Scarpa, Alibert, Demours, doivent être citées, parmi tant d'autres, comme des modèles. Mais, exécutées à grand frais, les productions de ce genre ne sauraient être entreprises que par un petit nombre d'hommes, et leur prix élevé les empêche toujours de pénétrer jusque chez les élèves, qui auraient le plus besoin de leurs secours. La lithographie, plus modeste, et à la portée d'un plus grand nombre de personnes, peut avantageusement remplacer le burin, et représenter les objets, peut-être avec moins de perfection, mais d'une manière aussi exacte et aussi utile.

M. Maingault s'est proposé, en publiant le Traité dont j'ai une partie sous les yeux, de corriger, en présentant les parties opérées, les inconvéniens qui résultent de la longueur et de l'inévitable imperfection des descriptions écrites. A l'aide des figures qu'il a fait exécuter, le chirurgien pourra étudier les opérations, toutes les fois qu'il se présentera des occasions de les pratiquer, et se rappeler tous les détails qui composent le manuel qu'elles exigent, lorsqu'ils seront en partie sortis de la mémoire. Dans tous les temps, dans tous les lieux, dit l'auteur, l'élève, privé de maîtres qui pourraient le diriger, utilisera ses momens, et pourra s'essayer à exécuter ce qu'il verra tracé. J'ajouterai à ces considérations que, dans les siècles à venir, de bonnes figures ayant fidèlement rendu les résultats des opérations, nos successeurs ne pour-

ront se méprendre sur la manière dont nous les aurons pratiquées. Combien une bonne gravure représentant l'opération de la cystomie suivant la méthode de Celse, aurait épargné de travaux et de discussions aux commentateurs de cet élégant écrivain?

M. Maingault attache de l'importance à ce que l'on ne pense pas qu'il a puisé l'idée de son livre dans l'ouvrage d'anatomie que l'on publie actuellement, et où toutes les parties du corps seront représentées au moyen de la lithographie : cette question ne méritait pas de l'arrêter. Depuis longtemps, Tolet, Dionis, Huster, B. Bell, Desault, et une foule d'autres chirurgiens avaient retracé dans leurs ouvrages, soit les parties sur lesquelles on opère, soit l'action des divers instrumens. Notre auteur marche honorablement sur les traces de ces hommes célèbres; ce qui lui importe, c'est de bien faire et de réussir. Sous le premier rapport, son livre ne laisse presque rien à désirer, et je fais des vœux pour que le public médical, en accueillant favorablement le résultat de ses travaux, lui accorde la plus précieuse récompense qu'il puisse désirer.

Les presses lithographiques n'ont pas encore fourni beaucoup de planches plus belles que celles de M. Maingault. Il serait toutefois à désirer, ainsi que MM. les commissaires de l'Institut l'ont déjà remarqué, que les couleurs y fussent unies au trait, et rendissent les parties plus distinctes; c'est le seul moyen de faire parfaitement ressortir les muscles, les nerfs, les vaisseaux, le tissu cellulaire, et les autres organes que le crayon, avec quelque habileté qu'il ait été conduit, a confondus, dans plusieurs figures, sous une teinte trop uniforme.

Ne pouvant retracer tous les procédés qui se rattachent à chaque opération, M. Maingault a dû faire entre eux un choix sévère, et ne représenter que ceux qui lui paraissent avoir le moins d'inconvéniens. Sous ce rapport, j'ai été surpris de ne pas trouver dans la collection le procédé de M. Larrey pour l'amputation du bras dans l'articulation scapulo-humérale; celui de M. Dupuytren, pour l'amputation du troisième et du quatrième os du métacarpe dans leur continuité, n'est pas même indiqué. Cette opération est cependant avantageusement substituée à l'amputation des doigts correspondans dans leur articulation métacarpo-phalangienne, et permet aux doigts contigus de se rapprocher à leur base avec

tant d'exactitude, que la main paraît à peine déformée. Indépendamment du procédé le plus avantageux pour chaque opération, il en est souvent d'autres très-importans, et qui méritent une étude spéciale, parce que les dérangemens que les parties peuvent éprouver, exigent, dans beaucoup de cas, que l'on y ait recours. Or, si l'on retraçait ces procédés secondaires avec les mêmes détails que les autres, les figures se multipliant outre mesure, l'ouvrage présenterait une profusion inutile, et, devenu trop volumineux, serait aussi d'un prix trop élevé. On éviterait ce grave inconvénient, et l'on atteindrait le but que l'on se propose, en plaçant à côté de chaque figure représentant une opération, une autre figure où l'on verrait, dans son intégrité, l'organe sur lequel on opère. Il serait facile, à l'aide de lignes pointillées et autres, de tracer sur cet organe les coupes qui constituent ceux des procédés que l'on ne voudrait pas dessiner complétement. M. Maingault a fait cela en partie pour le pied et la main; il l'aurait dû faire aussi pour l'épaule, les jambes, l'articulation coxo-fémorale, etc.

Les planches que j'examine ne représentent pas, à proprement parler, des procédés opératoires, mais bien des résultats d'opérations. On y voit des figures de moignons, ou des plaies produites par des amputations qui viennent d'être faites, soit dans la continuité, soit dans la contiguité des membres Mais elles ne font rien connaître, relativement à la manière dont les instrumens ont dû agir durant l'exécution méthodique des opérations. Cette imperfection ne saurait complétement disparaître que par l'addition, aux figures qui existent, d'autres figures où l'on verrait les instrumens tenus convenablement, et présentés aux parties suivant les règles prescrites. Les explications qui accompagnent les planches de M. Maingault sont presque toujours insuffisantes; elles consistent en effet le plus ordinairement à dire : on incise d'abord dans tel endroit, on désarticule ou l'on scie l'os dans tel autre, et l'on termine l'opération suivant telle direction. Les élèves ne sauraient se contenter d'indications aussi générales; ils ont évidemment besoin qu'on leur fasse connaître la manière suivant laquelle on doit procéder à l'exécution de chacun des différens temps des diverses opérations. Aussi, les planches de M. Maingault seront-elles surtout utiles si les chirurgiens les ont sous les yeux pendant qu'ils liront quelques-uns de nos meilleurs

traités d'opérations chirurgicales, dont elles rendront l'intelligence plus facile.

M. Maingault s'est efforcé d'être clair et concis dans les règles générales qu'il a tracées relativement à l'exécution des amputations, ainsi que dans les explications sommaires qu'il a placées en regard de chaque planche. Ce but a presque toujours été atteint. Je ne conçois pas, toutefois, comment il a pu dire d'un pied dépouillé de toutes ses parties molles, qu'il est *dans un état de squelettologie*. La proposition suivante présente quelque obscurité dans les expressions ; il faut avoir égard aux éminences que présentent les os, lorsque, surtout, on ampute dans les articles. Il ne me semble pas exact de dire que : « dans les amputations circulaires des membres, l'incision des tégumens doit être faite à deux pouces et demi au-dessous de l'endroit où l'on doit scier l'os. » La distance qu'il faut laisser entre l'incision des tégumens et la section de l'os, doit incontestablement varier suivant le volume du membre. Deux pouces et même moins suffisent au bras ; mais deux pouces et demi sont presque toujours indispensables lorsqu'on ampute une cuisse dont le volume est médiocre. M. Maingault dit lui-même, dans un autre endroit, que le cône creux formé par les amputations doit avoir à peu près deux pouces et demi de profondeur. Cette assertion est également présentée d'une manière trop générale et trop absolue ; mais comment la concilier avec la règle précédente ? Notre auteur établit que, dans toutes les amputations, moins les parties molles des membres ont d'épaisseur, et plus il faut conserver de tégumens, afin de n'avoir pas à redouter la rétraction qui laisserait à nu l'os scié, et donnerait naissance à un moignon conique. Ce n'est jamais la peau, mais bien les muscles qui peuvent s'opposer à la conicité du moignon. Il aurait donc été plus exact de dire que, quand les membres sont maigres, il faut apporter une grande attention à scier l'os très-haut, afin que, en se rétractant, les muscles ne puissent abandonner son extrémité. L'excès de longueur des tégumens est toujours aussi embarrassant qu'utile, à la suite des amputations. Le premier appareil, dit M. Maingault, ne sera levé que trente-six ou quarante-huit heures après l'opération, et même plus tard. Il aurait peut-être mieux valu fixer ce terme à trois jours, et jamais plus tôt, à moins que de graves accidens ne se manifestent. Jusque-là, les pièces d'appareil sont tellement attachées les unes

aux autres, la plaie est douée d'une si grande sensibilité, la charpie adhère avec tant de solidité aux surfaces qu'aucune suppuration n'humecte encore; que toute les tentatives pour lever l'appareil irriteraient les parties, et troubleraient sans nécessité la marche de la nature.

Je n'ai insisté avec autant de rigueur sur les taches légères que présente le travail de M. Maingault, qu'afin de l'engager à rédiger avec plus de soin le texte qui doit accompagner les autres livraisons de son ouvrage, et à faire le choix le plus sévère des méthodes et des procédés qu'il adoptera. Quant aux améliorations que j'ai cru devoir lui indiquer, et qui m'ont paru propres à augmenter la valeur de son livre, je les abandonne à sa sagacité. La tâche qu'il a entreprise est longue, difficile à remplir; mais aussi le traité qu'il publie peut-il devenir précieux pour les élèves et pour les praticiens éloignés des grands hôpitaux; il peut contribuer puissamment à répandre les connaissances chirurgicales les plus importantes. C'est en le perfectionnant encore que son auteur le rendra vraiment digne d'un succès éclatant et durable.

L.-J. BÉGIN.

DE *l'air insalubre et de la fièvre d'Espagne*, par M. CADET, *de Metz, Membre honoraire de la Société des sciences de cette ville, Bibliothécaire de la Société philotechnique de Paris, etc.* Paris, 1822. In-8°. de 65 pages.

Lorsqu'une épidémie menace une contrée, elle y devient bientôt le sujet de toutes les conversations, surtout quand le gouvernement lui-même fait paraître des inquiétudes. Les uns se rient des craintes qu'inspire le fléau dévastateur dont on redoute l'invasion, les autres calculent les chances de son introduction, en un mot, personne ne reste indifférent dans d'aussi graves conjonctures. Les médecins ne sont pas les seuls qui écrivent sur la maladie qui menace les frontières; les voyageurs, les érudits, en un mot tout ce qu'il y a d'hommes éclairés peut se former une opinion ou contribuer à former l'opinion publique. Malgré cette louable émulation, heureux le peuple qui voit expirer près de ses limites le désastre dont on le menace, et tel sera, nous l'espérons, le sort de la France à l'égard de la fièvre jaune. Néanmoins,

tout ce que l'on publie sur cette fièvre mérite de fixer au moins un instant l'attention des gens de l'art.

Un long séjour en Corse a mis M. Cadet à portée d'étudier les effets et ce qu'il appelle la marche de l'*air insalubre*. De quelques faits particuliers, ingénieusement expliqués, il a tiré des conclusions tellement générales que nous doutons que personne soit disposé à les admettre. De ce que la côte orientale de la Corse est en proie à l'influence délétère d'exhalaisons marécageuses qui ne permettent pas de l'habiter, il en conclut que les plages orientales sont les seules où l'air insalubre se retrouve à un haut degré d'intensité. Sans nous arrêter à ce qu'il dit de la formation des corps qui *contagient* l'air, et du rôle que le calorique terrestre lui paraît jouer dans cette formation, hâtons-nous d'arriver à ce qu'il dit des lieux où règne le plus ordinairement l'air insalubre. Ces lieux sont principalement les bassins, les fonds de vallées, les plaines maritimes, les golfes, les anses et les côtes de l'est, et surtout les étangs, les marais formés dans ces lieux par l'accumulation successive des sables que la mer y apporte, et devant lesquels elle finit par reculer pour ainsi dire. La chaleur, les nuages, et les glaces des pôles, affectent une direction de l'est à l'ouest, par conséquent inverse des mouvemens de rotation de la terre. Les miasmes délétères ne suivent qu'avec lenteur ce mouvement. La Corse n'est pas la seule contrée dans la plage orientale qui soit insalubre, il en est de même des côtes de la Sardaigne, de la mer Adriatique, de l'Amérique, de l'Espagne. Le *mauvais air* s'avance du nord au sud depuis le solstice d'été jusqu'à celui d'hiver, et du sud au nord depuis le solstice d'hiver jusqu'à celui d'été.

De ces principes, M. Cadet conclut que la fièvre d'Espagne suit la marche ordinaire de l'*air insalubre*, que par conséquent elle ne franchira pas les Pyrénées, et qu'elle ne s'introduira pas en France par les plages occidentales de notre pays. Il veut que l'on porte les mesures destinées pour les côtes de l'Océan aux plages et aux ports de la Méditerranée, que l'on assainisse la vallée du Rhône.

C'en est assez sur la brochure de M. Cadet ; elle annonce chez l'auteur de la philanthropie et le goût de l'étude. L'idée principale de cet opuscule offre malheureusement une difficulté qui nous paraît insurmontable : comment admettre que l'atmosphère tourne en sens inverse du globe lui-même, et comment croire que les plages orientales sont seules insalu-

bres, quand on a parcouru les landes de la Gascogne le long du bord de la mer, et qu'on a la plus légère idée des fièvres qui dévorent les habitans de Rochefort et de Walcheren? M. Cadet ignore-t-il donc que la plage occidentale de l'Afrique tue en peu de temps les Européens qu'y conduit le désespoir ou l'envie de faire fortune?

Mémoire *sur la perforation de la membrane du tympan, pratiquée pour rétablir l'ouïe dans plusieurs cas de surdité, avec des observations sur des sourds-muets, et quelques considérations sur le développement de l'ouïe et de la parole;* par Deleau le jeune, *D. M. P.* (Premier Mémoire). Paris, 1822. In-8°. de 183 pages.

Peut-être nos abonnés se souviennent-ils des guérisons de sourds-muets annoncées dans une feuille politique en 1820. Cette feuille n'avait fait que répéter ou extraire ce qu'avait dit à cet égard le rédacteur du *Narrateur de la Meuse*, et ce rédacteur avait reçu, dit-on, nombre de lettres de parens qui avaient des enfans sourds-muets. M. Deleau, à qui l'on faisait honneur de ces guérisons, crut devoir écrire au journaliste, et sa lettre fut insérée dans le journal lorrain sans sa participation. En un mot, en 1820, les feuilles politiques ont retenti du nom de M. Deleau, et des mots *sourds-muets* et *guérison*. Aujourd'hui, M. Deleau voyant que l'on « dénature les faits pour attaquer ses opérations, et qu'on ose calomnier ses intentions », publie le Mémoire dont nous allons offrir l'analyse. Les intrigues dont il se plaint ne l'étonnent point; il se console par le souvenir d'Hérophile, qui fut accusé d'*écorcher* des hommes vivans, et de Vésale, qui fut déféré à l'inquisition par une méprise. Son but actuel est, 1° de mettre au jour ses premières observations sur les sourds-muets, afin de faire connaître au juste ce que l'on peut espérer de son procédé opératoire, 2° de préciser les cas de surdité où il peut avoir du succès, et ceux contre lesquels il est absolument impuissant; 3° de comparer l'opération de la perforation du tympan à quelques autres moyens mis jusqu'à présent en usage, pour guérir, ou du moins pour diminuer la surdité; 4° de prouver que beaucoup de surdités de naissance sont guérissables, quand elles sont prises à temps, traitées rationnelle-

ment et avec toute la patience qu'exige une pareille infirmité ; 5° de démontrer que si l'on veut secourir un grand nombre de ces infortunés, il faut avoir recours à l'opération faite sur le tympan ; 6° enfin, d'exposer pourquoi on semble dédaigner ou même rejeter cette opération.

L'auteur nous permettra de ne pas nous arrêter aux treize propositions qu'il a placées en tête de son Mémoire, parce qu'elles n'offrent rien que l'on ne sache depuis long-temps. Nous passerons encore sous silence une esquisse historique sur la perforation du tympan, qui n'offre pas un grand intérêt après ce que MM. Sprengel et Itard ont fait en ce genre. Nous passerons donc de suite aux observations qui forment la substance du Mémoire, et qui seules méritent quelque attention.

Ces observations sont au nombre de trente-une. La première est celle d'une jeune fille, âgée de seize ans, sourde-muette par l'effet de l'oblitération de la trompe d'Eustache. Le 15 septembre 1820, M. Deleau lui perfora la membrane du tympan de chaque oreille ; elle entendit distinctement ; on eut le soin de chercher à entretenir l'ouverture pratiquée à la membrane, mais ce fut en vain, et, le dix-neuf octobre, l'ouïe redevint confuse ; la jeune opérée perdit le peu qu'elle avait appris.

Dans la deuxième observation, il s'agissait de la même infirmité, produite par la même cause : le sujet avait vingt-un ans. L'opération fut faite le 22 septembre ; une corde à boyau fut placée dans chaque ouverture ; l'ouïe fut légérement améliorée.

La troisième observation est celle d'un jeune homme qui n'entendait pas de l'oreille droite, mais qui entendait assez de l'oreille gauche pour apprendre à parler, quoique lentement : rien n'indique que la perforation lui ait été de quelque utilité.

La quatrième observation est tellement vague, quelque belle qu'elle paraisse à l'auteur, qu'on ne sait qu'en conclure. Le sujet de la cinquième a recouvré l'ouïe à un très-faible degré, dit M. Deleau. Le sujet de la sixième entend, dit-on, d'une oreille ; celui de la septième assure qu'il entend assez, et ne veut pas se laisser injecter l'oreille. Il paraît à la mère de la jeune fille dont l'histoire forme la huitième, que cet enfant entend. M. Deleau ignore quel a été le résultat de l'opération dont il parle dans sa neuvième observation. Le

sujet de la dixième *espère toujours*. Celui de la onzième n'ayant pas été cultivé après la perforation, n'a point fait de progrès. La douzième observation est à peu près sans résultat, car l'enfant est trop jeune pour qu'on puisse juger si elle a beaucoup gagné par l'opération. Ce que le sujet de la treizième a gagné se réduit presqu'à rien. Au bout d'un mois, on savait à peine si le sujet de la quatorzième entendait. Enfin, le quinzième entend un peu mieux de l'oreille opérée, qu'il ne le faisait auparavant ; mais il faut que le résultat soit bien peu avantageux, car la mère n'a pas voulu laisser pratiquer l'opération sur l'autre oreille. A la suite de ces quinze observations, l'auteur rapporte six cas de surdité qui s'est renouvelée quelques semaines après l'opération, et dans lesquels la perforation n'a pas eu le moindre succès, même momentané. Six observations intéressantes de diverses maladies de la membrane du tympan, traitées avec succès, terminent la collection de faits publiée par M. Deleau.

Faut-il maintenant insister sur les conclusions qu'il croit devoir tirer de ces faits si peu concluans, du moins en faveur de la perforation de la membrane du tympan ? Il est évident que ces faits prouvent l'extrême justesse de ce que M. Itard a dit de l'opération. Il est évident que M. Deleau n'a guéri aucune surdité de naissance, mais amélioré quelque peu le sens de l'ouïe chez un très-petit nombre de sujets, et que, chez la plupart, si ce n'est chez tous, cette amélioration, ou si l'on veut, cette restauration, s'est réduite à si peu de choses, que les sujets n'en ont retiré aucun avantage positif. M. Deleau a beau se plaindre de l'incurie des parens, s'il était parvenu à rétablir complétement l'ouïe chez plusieurs des sujets dont il a rapporté l'histoire, ils auraient eux-mêmes fait leur éducation acoustique, comme l'enfant qui vient de naître, quoique plus lentement. Les difficultés que M. Itard a trouvées, dans l'enseignement de la parole, chez des demi-sourds auxquels il a rendu l'ouïe peu à peu par les moyens les plus ingénieux, sont d'un tout autre genre, et si les sujets opérés par M. Deleau lui ont offert des difficultés analogues, c'est qu'ils n'avaient recouvré l'ouïe que très-imparfaitement.

Nous devons rendre cette justice à M. Deleau, qu'il expose avec candeur les faibles résultats qu'il a obtenus, et que, s'il s'en exagère l'importance, il a du moins présenté les faits avec une telle franchise que le lecteur le plus inattentif ne

sera pas embarrassé d'y trouver des argumens contre la perforation de la membrane du tympan. Nous ne laissons pas que de l'engager à poursuivre ses recherches ; la persévérance fait quelquefois faire des découvertes dans le champ le plus stérile. En attendant, il nous permettra de renvoyer à l'ouvrage de M. Itard le lecteur qui voudra se faire une idée exacte des avantages et des inconvéniens de la perforation de la membrane du tympan, et des cas dans lesquels cette opération est indiquée.

NOUVEAUX *élémens de botanique et de physiologie végétale ;* deuxième édition, revue, corrigée et augmentée, par ACHILLE RICHARD, *D. M. P., Démonstrateur de botanique à la Faculté de médecine de Paris, etc. ;* avec huit planches gravées en taille-douce. Paris, 1822. In-8°. de XVIII-XXVI-487.

Il est assez rare qu'un auteur dont l'ouvrage se débite en peu de temps, s'attache à perfectionner l'édition suivante ; on doit donc savoir quelque gré à M. Richard pour les efforts qu'il a faits dans l'intention d'améliorer ses Elémens de botanique, dont il publie aujourd'hui la seconde édition. Mais ses efforts n'ont pas toujours été fructueux ; la partie physiologique demeure faible, quoiqu'elle soit aujourd'hui plus complète, parce que l'auteur se borne à répéter, d'après d'autres, ce qu'il pourrait, ce qu'il devrait approfondir. Lorsqu'on se propose d'écrire un livre élémentaire, le premier soin est de n'y rien faire entrer qui ne soit avéré : les hypothèses, les applications vagues d'une science à une autre doivent en être bannies. Pour réussir dans les travaux de physiologie végétale, il ne faut pas être seulement botaniste : cette physiologie n'est qu'une branche de la science de la vie ; il faut donc avoir étudié celle-ci dans tous les êtres qu'elle anime. Heureusement M. Richard est jeune, et ce qui serait un mal irréparable chez un vieillard, n'est chez lui qu'une tache qu'on doit signaler, parce qu'il lui sera facile de la faire disparaître, s'il se décide enfin à penser par lui-même.

Les nouveaux Elémens de botanique sont d'ailleurs à peu près ce que doit être un livre destiné à être mis entre les mains de ceux qui commencent à épeler le vocabulaire de la science des végétaux. Nous avons connu un homme d'un sa-

voir immense, et d'un esprit remarquable par sa vivacité et sa netteté, qui prétendait que, pour bien étudier une science, il fallait en recommencer l'étude trois fois, ce qui suppose que les élémens des sciences peuvent être présentés de trois manières différentes. D'après cette idée, qui est à peu près celle de Daubenton, dont M. Moreau, de la Sarthe, a parlé dans son intéressante notice biographique sur ce célèbre naturaliste [1], il résulterait que l'ouvrage de M. Richard serait approprié aux besoins des élèves qui n'ont encore aucune notion de botanique. Puisse l'auteur publier bientôt des élémens qui soient susceptibles d'être offerts aux élèves plus avancés dans l'étude de cette science si attrayante. Nous avons lieu d'espérer qu'il ne veut plus d'un succès facilement obtenu, et que, dans la *Botanique médicale* qu'il se propose de publier, on retrouvera les traces de ce *labor improbus* qui dénote le savoir, et sans lequel il n'y a point de talent.

CAUSES *des maladies épidémiques, moyens d'y remédier et de les prévenir, avec quelques réflexions sur l'épidémie d'Espagne;* par LASSIS, *D. M. P.* Paris, 1822. In-8°. de XXIII-335 pages.

Cet ouvrage a paru en 1819, sous le titre de : *Recherches sur les véritables causes des maladies appelées* typhus, *ou de la non contagion des maladies typhoïdes*, et on en rendit compte dans le tome IV, page 149, de ce Journal, ou plutôt on fit connaître succinctement les idées de l'auteur sur l'origine de ces maladies. M. Lassis offre de nouveau son livre au public, mais avec un autre titre, ainsi qu'il le dit lui-même, et avec un avertissement étendu, qui va seul nous occuper.

M. Lassis dit que, s'il ne tenait qu'aux intérêts de sa propre réputation, il ferait observer que, dès l'année 1814, il présenta un premier travail à la Société de la Faculté de médecine et à la Société médicale d'émulation, dans lequel il exposait ses opinions sur la non contagion des fièvres typhodes. Il n'est pas de ces anticontagionistes exaspérés qui sont près de vanter les avantages de la communication directe et intime avec les

[1] *Biographie médicale*, tom. II.

malades affectés de la fièvre jaune. J'admets, dit-il, volontiers, les inconvéniens d'une communication intime, fréquente, avec les malades attaqués de fièvres appelées putrides, et placés dans des endroits peu aérés. La matière des évacuations de ces malades, ajoute-t-il, le produit seul de leur respiration, plus chargée de principes délétères que dans l'état de santé, se joignant aux autres causes morbifiques régnantes, on est très-exposé à contracter les mêmes affections que les premiers atteints; mais *jamais le mal ne se porte au loin par les moyens que l'on a cru propres à cette transmission ; si quelques personnes ont ainsi contracté la maladie, ce n'a été que pour elles-mêmes ; le mal n'étant transmissible que sous l'influence des premières causes, ne s'étend jamais au-delà de leur sphère.* Cette dernière proposition contient l'exposition la plus nette de l'état actuel de la question; nous en recommandons la lecture attentive aux amateurs de lazarets, et nous aimons à croire qu'ils trouveront moyen de réfuter M. Lassis.

Une épidémie se déclare-t-elle dans un lieu quelconque, dit cet auteur, si l'on se croit exposé aux mêmes causes évidentes que celles qui la font naître et se développer, telles que la chaleur, certains miasmes, le manque ou la mauvaise qualité des alimens, etc., ce n'est, ni par des cordons de troupes, ni par des vaisseaux en croisière ou coulés bas, ni par des séquestrations, que l'on préviendra la propagation du mal; c'est, au contraire, en laissant toute liberté, et en prenant les précautions que suggèrent aujourd'hui les connaissances acquises en physiologie et en chimie. Si l'on n'est exposé à aucune cause évidente, on doit être parfaitement tranquille, on doit donner tous les secours nécessaires à chaque malade, en ayant soin, pour lui comme pour soi, d'entretenir la propreté la plus grande dans son habitation, et d'en renouveler souvent l'air.

Parmi les argumens que l'on n'a point encore opposés aux contagionistes, il en est un que nous fournit l'histoire des épidémies de fièvre jaune, qui a été publiée tout récemment. On assure que cette fièvre s'est manifestée en Espagne dix-huit fois depuis 1494. Ainsi, depuis trois cent ving-huit ans, l'Espagne n'a reçu de l'Amérique que dix-huit fois le fléau de cette fièvre, et, depuis trois cent vingt-huit ans, la France n'a pas reçu ce funeste présent de l'Espagne, quoique nos armées soient allées pour ainsi dire au devant de cette terrible mala-

die. Il faut convenir que les chiffres ne sont pas en faveur des contagionistes. On pourrait ajouter que la fièvre de Barcelonne n'a point pénétré en France. En vain, on objecterait la présence du cordon ; car, quelle qu'ait été la sollicitude du gouvernement, ce cordon n'a pu être établi que lorsque déjà la maladie avait fait assez de progrès pour que son introduction eût pu avoir lieu en France, si cette introduction eût été possible : ceci soit dit sous forme de remarque, de paradoxe, si l'on veut, car la grande question ne peut être traitée aujourd'hui par les personnes qui n'ont point mission pour s'en occuper, et qui n'ont point vu la maladie dont il s'agit. Sans doute, M. Lassis partage notre opinion, car il est parti, comme on le sait, pour Barcelonne, afin de recueillir sur les lieux tous les documens relatifs à la maladie qui vient de ravager cette ville.

Ce qui nous a le plus frappé dans l'avertissement placé en tête de l'ouvrage, c'est ce que l'auteur dit sur des médecins dont le nom seul ferait autorité, et qui pourtant hésitent à se déclarer en faveur de la non contagion de la peste. Nous ne nous hasarderons pas à soulever le voile qui les couvre ; nous nous garderons de faire part au public de nos conjectures à cet égard ; cependant nous croyons connaître au moins un de ces médecins. Quels que puissent être ses motifs pour se taire, il y en aurait de plus grands, de plus pressans, pour parler. N'y aura-t-il donc que des médecins obscurs qui prendront parti dans cette grande querelle?

Observation *d'une fièvre rémittente pernicieuse syncopale*, recueillie par B. Richard-Calve, *Docteur-Médecin à Vauvert, département du Gard.*

Le sujet de cette observation est d'une constitution bilieuse, et, quoique âgé de cinquante-huit ans, il a la gaieté, l'enjouement et l'agilité d'un jeune homme. Cette disposition de son physique et de son caractère le rapprochant naturellement de gens beaucoup plus jeunes que lui, il s'abandonnait quelquefois à leurs goûts, et commettait ainsi quelques écarts de régime. Il alla, le 6 janvier 1822, se promener à une de ses propriétés, située à une demi-lieue de Vauvert, en longeant la rivière du Vistre, et il suait un peu en

rentrant chez lui. Il prétend que, depuis à peu près cette époque, sa santé, sans être beaucoup altérée, le fut toutefois assez pour qu'il s'aperçût qu'elle n'était plus la même : son appétit n'était plus aussi bon, ses selles étaient fétides. Il éprouvait quelquefois une sensation vague de froid à laquelle il ne donna aucune attention, à cause de son peu d'intensité. Le 15 janvier, il se transporta en voiture à un village distant de deux lieues. Le 16, après un léger dîner, faute d'appétit, il s'en revint à pied, et après une lieue et demie, il éprouva un malaise considérable; ses jambes chancelaient, ce ne fut qu'avec peine qu'il arriva chez lui. Un instant après, légers frissons, nausées, oppression, sentimens de faiblesse; quelques heures plus tard, il parvint, dit-il, à se bien réchauffer, et se trouva plus à son aise. Sommeil court et agité durant la nuit (*Tilleul et thé, parce que le malade croit avoir une indigestion occasionée par la marche et le froid*).

Le 17 au matin, il se sent mieux. A midi, je suis mandé : pâleur externe, pouls petit, misérable, concentré; oppression, sentiment de froid, céphalalgie frontale, langue blanchâtre et muqueuse, jaunâtre sur le fond, débilité extrême, mouvemens pénibles et gênés. A deux heures, le malaise a augmenté, frissons légers, nausées. Le malade monte au premier étage pour se coucher ; il n'y est pas plus tôt arrivé, qu'il tombe dans une syncope profonde, d'où on le retire bientôt après au moyen d'odeurs stimulantes. Il se couche; nouveaux, mais faibles sentimens de défaillance; la chaleur se déclare, le malaise et l'oppression sont moindres. A cinq heures, pouls fréquent, développé, chaleur halitueuse, hypocondres gonflés, rénitens, abdomen météorisé, bouche pâteuse, un peu amère, nausées parfois. A sept heures, la chaleur et le pouls sont à peu près naturels, les mouvemens sont libres et aisés (*Eméto-cathartique qui est refusé; décoction de pruneaux émétisée*). Deux selles fétides noirâtres durant la nuit; sommeil de quelques heures.

Le 18 au matin, abdomen tant soit peu plus souple. Les autres symptômes sont les mêmes que la veille à sept heures du soir, à l'exception du pouls, qui a un peu de tendance à la concentration (*Le malade, effrayé de l'idée d'une pleurésie, refuse une décoction de casse aiguisée avec un sel neutre*). A midi, abattement, pâleur, léger froid, pouls déprimé, petit et fréquent, sentiment de défaillance, surtout

en parlant et en exécutant des mouvemens, pas de syncope prononcée (*Linge imprégné de vinaigre sous le nez, quelques cuillerées de vin et de bouillon, tilleul pour boisson*). A deux heures, rougeur, chaleur, puis moiteur, etc. A six heures, le malade se trouve mieux (*Trois verres de casse pendant la nuit*). Quatre selles fétides noirâtres, urines rouges et troubles; sommeil de quelques heures.

Le 19 au matin, l'abdomen est plus dégagé (*Trois verres de décoction de gentiane, camomille et centaurée*). A midi, mêmes symptômes que le jour précédent, à l'exception des frissons, qui ne se sont pas fait sentir. A trois heures, il n'y a pas eu de syncopes, la chaleur s'est manifestée, le malaise s'est en partie dissipé. Vers les quatre heures, le malade, dans un état de moiteur, s'agite, s'assied sur son lit, et cause pendant une heure avec un ami qu'il n'a pas vu depuis long-temps. Un instant après, syncopes alarmantes qui se succèdent avec promptitude, et que le moindre mouvement du corps paraît susciter et rendre plus intenses. A six heures, elles cessent, les mouvemens deviennent plus libres et aisés. Pouls plus agité que les jours précédens (*Bouillon et vin durant la nuit. Deux gros de quinquina rouge en poudre à onze heures du soir; autant à minuit*). Sommeil de deux heures.

Le 20, à trois heures du matin (*Un gros de quinquina rouge en poudre*). A quatre heures, état de demi-ivresse, bourdonnemens dans la tête, tintemens dans les oreilles, fortes bouffées de chaleur entremêlées de frissons, sentiment de lypothymie qu'on prévient au moyen d'odeurs stimulantes. Cet état dure jusqu'à six heures du matin; mais l'abattement, l'oppression, la rougeur, la chaleur mêlée de frissons, la fréquence et la force du pouls durent toute la journée, qui se passe sans syncope : à la vérité, le malade s'est tenu tranquille, et n'a ni parlé ni bougé A six heures du soir, il se trouve si bien qu'il se relève sur son lit, et qu'il désirerait souper. Il parle un instant des affaires de sa profession; cette position et cette conversation le fatiguent, et des syncopes se manifestent aussitôt. Elles sont alarmantes, se renouvellent souvent dans le courant de la nuit, malgré l'immobilité la plus complète, les odeurs constamment maintenues sous le nez, et l'usage de quelques cuillerées d'une potion cordiale, de vin et de bouillon (*Deux gros de résine de quinquina associée avec deux gros de canelle en diverses prises inégales, depuis dix heures du soir jusqu'à onze heures du lendemain; tilleul et nitrate de potasse pour boisson*).

Le 21 au matin, les syncopes avaient cessé. Rémission comme les jours précédens. A midi, malaise (*soins ordinaires*); point de syncope, seulement sentiment particulier de fatigue lorsque le malade parle ou remue; rougeur, chaleur comme à l'ordinaire, etc. A six heures du soir, rémission (*La résine de quinquina à la dose, tantôt de trois, tantôt de deux gros, associée avec la canelle, le sel d'absinthe ou la magnésie, fut administrée dans les nuits du* 22, 23, 24, 25; *potion aromatique, vin, bouillon*). Chaque jour, l'accès était moins marqué, le sommeil revenait, les urines déposaient un sédiment briqueté, les mouvemens organiques et musculaires devenaient plus naturels, plus aisés; de sorte que, le 25, la chaleur était à peine sensible. Le 24 au matin, le malade me dit avoir éprouvé, dans la nuit, une agitation, un bourdonnement dans la tête et les oreilles, et un état d'ivresse qu'il attribuait au vinaigre qu'il respirait. Les mêmes épiphénomènes eurent lieu dans la nuit du 26 au 27, durant laquelle le malade prit six gros de quinquina rouge en deux prises. Celui-ci, que nous associâmes avec la magnésie, fut administré encore pendant quelques jours à la dose de deux gros, ainsi que la tisane de camomille, gentiane et centaurée. Le malade rendit avec peine quelques matières fécales; quelques lavemens furent administrés pour en aider l'excrétion, en tempérer l'âcreté, et calmer l'ardeur occasionée par les médicamens.

Néanmoins, les forces revinrent bien lentement, et, durant le temps de la rémission, et une quinzaine de jours après la cessation des accès, le malade, qui avait à peu de chose près son teint et son embonpoint naturels, était dans un état de nonchalance dont il ne souffrait pas. Il avait pourtant de la force dans le poignet. « Je ne suis pas très-faible, disait-il à ceux qui lui demandaient pourquoi il ne se levait pas, mais je me trouve bien au lit, et je ne veux pas m'exposer à de nouveaux dangers, en essayant trop tôt mes forces. » Le fait est qu'il ne le pouvait pas, et la suite me l'a prouvé. Je cite cette particularité pour faire ressortir l'état de langueur et d'inertie particulier à cette maladie, et confirmer l'observation faite à cet égard.

Quand les syncopes étaient sur le point de survenir, ou qu'elles avaient lieu, le pouls était à peine perceptible et les yeux abattus; la figure pâlissait, des sueurs froides mouillaient le front et les tempes, et le malade se trouvait bien de modérer ses mouvemens respiratoires.

Cet homme, qui n'avait nullement toussé durant les accès, contracta, vers le 1er février, un catarrhe qui le fatigua beaucoup les premiers jours, et surtout la nuit. Cette nouvelle affection, survenue à la suite d'une maladie grave, caractérisée par une série d'accès fébriles, et durant une saison froide, n'avait rien, par cela même, qui dût étonner : car, 1° la convalescence d'une maladie grave quelconque suppose les divers systèmes d'organes dans un état de débilité qui rend très-susceptibles d'être affectés ceux qui sont soumis à l'action de quelque cause morbifique; 2° l'organe cutané et les voies aériennes sont, à cause de leur étendue et de leur situation, plus exposés que toute autre partie à l'action des causes extérieures qui sont celles dont on peut le moins se garantir : ainsi le froid le plus léger, en hiver, d'une part, irritera le poumon suivant son mode actuel de tonicité et de sensibilité, de l'autre, condensera l'organe cutané, et intervertissant l'ordre des mouvemens vitaux, les concentrera et les dirigera vers les parties internes, surtout vers le poumon, son aboutissant sympathique, d'autant mieux qu'il est déjà irrité; 3° le frisson dans les maladies d'accès étant lié à une semblable série d'actes de condensation et de transport, surtout vers le poumon, etc., on conçoit avec quelle facilité on doit contracter des catarrhes dont la gravité sera relative à l'intensité, à la fréquence et à la durée d'action de ces causes, et à leur rapport avec l'état des forces. Il serait curieux d'observer si la toux qui se manifeste quelquefois durant la période de froid des fièvres rémittentes et intermittentes, est proportionnée à l'intensité et à la durée du frisson, et si elle n'a pas lieu quand celui-ci est nul ou léger. On devrait dès-lors tenir compte des modifications et des différences qui résultent des saisons, des âges, des tempéramens, etc., et noter l'absence ou la prolongation de la toux durant la chaleur ou la rémission.

Si l'on procède à la recherche des causes de la maladie qui nous occupe, on pourra présumer que des écarts de régime ont introduit un délâbrement dans les forces du système digestif qui dès-lors aura mal exécuté ses fonctions, et porté atteinte à la nutrition en n'offrant aux vaisseaux chylifères qu'une pâte mal élaborée. La présence de semblables matières dans les organes digestifs, et leur introduction dans l'économie, auront à leur tour réagi pernicieusement sur les forces et les humeurs, et miné sourdement les sour-

ces de la vie, jusqu'à ce qu'enfin la fatigue et le froid du voyage du 16 janvier seront venus déterminer dans le corps des mouvemens d'action et de réaction qui ont développé le mal.

L'analyse des diverses circonstances de l'histoire du cas qui nous occupe, nous amène à y reconnaître les élémens suivans : 1° résolution des forces toniques et nerveuses du système entier, et altération proportionnelle des humeurs ; 2° débilité du système digestif et altération putride des matières y contenues ; 3° caractère rémittent de la fièvre. Ainsi, évacuer les matières bilioso-putrides, corriger leur altération, tonifier le système entier des forces, exciter ces mêmes systèmes, fixer et arrêter les désordres anomaux, et combattre le caractère rémittent, telles étaient les indications à remplir.

Malgré l'incertitude qui règne dans la pratique sur l'utilité ou le danger des évacuans, surtout laxatifs, en pareil cas, les circonstances antérieures et actuelles au nombre desquelles je place même les syncopes, me conduisirent à leur administration, et le soulagement que le malade en retirait, joint au besoin encore existant, me fit insister sur leur usage. Les mêmes motifs me firent associer la magnésie au quinquina, quand je jugeai qu'il y aurait du danger à différer l'emploi de celui-ci. On eût peut-être pu plus utilement encore administrer d'abord, au lieu de casse, la décoction de quinquina rendue purgative par les sels neutres, le séné, etc., d'autant mieux que l'expérience prouve que souvent il n'opère pas moins, quoiqu'il séjourne peu de temps dans le corps ; mais, dans le principe, les accès étant peu prononcés, les rémissions jamais bien parfaites, les symptômes anomaux pouvant être considérés comme accidentels, le diagnostic était obscur, de manière qu'il a fallu se borner d'abord à la médecine symptomatique, c'est-à-dire ne combattre qu'un des élémens, tandis qu'on eût pu à la fois les attaquer tous, et consacrer quelques instans à l'investigation de la maladie.

Quoique le symptôme pernicieux prédominant soit venu déranger la marche de la fièvre et la rendre irrégulière, ainsi que cela arrive souvent dans ces maladies, je suis porté à lui accorder le type quotidien plutôt que la double-tierce, et je me fonde sur ce que tous les accès se ressemblaient lors de la diminution des syncopes. Je sais que j'ai à tenir compte de l'action et des bons effets des remèdes : néanmoins les accès

ont duré assez de temps, après la cessation des syncopes, pour que j'eusse dû m'apercevoir d'une différence dans les jours pairs et impairs, d'autant que, dans cette hypothèse, les effets du quinquina se fussent manifestés alternativement plutôt que progressivement.

L'apparition des syncopes durant le temps affecté à la rémission, c'est-à-dire depuis six heures du soir jusqu'à midi du jour suivant, et l'état de demi-ivresse, etc., qui eut lieu le 20 au matin, ne doivent-ils être considérés que comme une irrégularité propre aux fièvres pernicieuses? Je ne le pense pas, et je crois que la fatigue occasionée par les mouvemens et les conversations du malade, et surtout l'action du quinquina et autres aromatiques, n'ont pas moins contribué à leur production, à l'augmentation des mouvemens organiques, et à l'anticipation de l'accès. C'est même à cette dernière cause que j'attribue exclusivement les accidens du 24 et du 27. Toutefois, ces accidens ne sont pas et ne devaient pas être un motif d'exclusion, ou simplement de la diminution de la dose de ce remède précieux, puisque c'est à sa vertu excitante, autant qu'à une propriété spécifique, que sont dus ses heureux effets. Une crainte pusillanime dans son administration pourrait alors être funeste. L'expérience a fréquemment démontré que le quinquina, s'il n'emporte pas totalement l'accès suivant, l'augmente souvent, mais non d'une manière pernicieuse. Cela peut arriver quand on le donne à dose insuffisante; si le malade est faible ou irritable d'une part, et fortement affecté de l'autre, le quinquina pourra avoir à la fois trop de force pour le tempérament et trop peu pour le mal. Dans tous les cas, on doit choisir le mode d'administration le plus sûr et le moins fatigant, on peut le prescrire sous diverses formes; et, relativement à la dose et à son association avec d'autres substances, on les déterminera d'après un calcul de probabilités dans lequel l'on prendra à la fois en considération l'urgence du cas actuel et la gravité du mal, l'état général, constitutionnel ou acquis des forces vitales, ainsi que leurs anomalies, leurs particularités et les complications.

L'on voit, d'après cela, pourquoi, d'une part, j'ai substitué la résine à la poudre de quinquina, dont je cherchais encore à réchauffer l'effet par la canelle, le sel d'absinthe, les potions, etc., dans l'intention de mieux remédier à la débilité, cause et effet des syncopes; et pourquoi, d'autre part, je

prescrivais du tilleul nitré, de la magnésie, et plus tard des lavemens émolliens [1].

Observation *d'un accouchement rendu laborieux par la contraction inégale de la matrice, et compliqué de circonstances singulières;* par le docteur Alphonse Ménard.

On trouve dans les auteurs qui ont écrit sur les accouchemens des exemples de cas où l'utérus, inégalement contracté, contenait, dans deux cavités distinctes, le placenta d'une part, et de l'autre le fœtus : c'est là ce que les auteurs nomment châtonnement du placenta, placenta enkysté, etc.; mais je ne trouve nulle part un fait analogue à celui dont j'ai été témoin, et que je vais rapporter avec toute l'exactitude dont je suis capable.

Je fus appelé vers les quatre heures du matin pour donner des soins à une jeune femme de vingt-deux ans, enceinte pour la troisième fois, parfaitement constituée, et d'ailleurs bien portante, qui était en travail d'enfant depuis huit heures. Cette femme n'avait éprouvé que des douleurs très-peu fortes; cependant, à l'aide de manœuvres indiscrètes, que je m'abstiens exprès de qualifier d'une autre dénomination, on parvint à faire franchir à la tête de l'enfant le détroit inférieur; la femme éprouva des douleurs atroces. Par suite de tractions et d'efforts répétés sans discernement, la tête de l'enfant fut détachée du tronc, et la jeune femme tellement affaiblie à la suite de ces manœuvres, qu'on jugea la présence d'un accoucheur indispensable. A mon arrivée, (environ quatre heures du matin, comme je l'ai déjà dit) je trouvai la femme dans un état de prostration excessif; les deux bras de l'enfant étaient pendans, hors du vagin, violemment comprimés par la contraction du col de l'utérus; les deux omoplates étaient décollés, et les deux humérus fracturés en quatre ou cinq endroits (potion tonique, antispasmodiques, etc.). La main

[1] On a dit et l'on dit encore que les théories n'influent point sur la pratique en médecine. Si le bon sens le plus ordinaire ne suffisait pas pour démontrer l'absurdité d'une pareille assertion, l'observation qu'on vient de lire en fournirait la preuve, car elle montre à quelles inconséquences dans le raisonnement et la pratique peut conduire l'union de deux doctrines aussi peu conformes à la nature que celles des élémens pathologiques et de l'humorisme. Tel est le seul motif pour lequel nous avons jugé utile de la faire connaître, car le lecteur sentira facilement que nous n'avons pas pu songer à la lui proposer pour modèle. (J.)

droite, introduite dans la matrice, suivait le côté droit du fœtus, et elle put arriver, après quelques efforts, jusqu'à la hauteur de ses hanches, mais il me fut impossible de pousser plus loin mes recherches. Je laissai pendant quelques instans en repos la jeune femme, afin de lui donner le temps de reprendre quelques forces, et à la nature le pouvoir de seconder mes efforts; une heure après j'introduisis encore la main dans l'intérieur de la matrice, et cette fois, je pus constater avec assez d'exactitude la position du fœtus et l'état de l'utérus. Parvenus à la hauteur des hanches, mes doigts cherchèrent vainement les extrémités inférieures dans toute la cavité utérine; alors je pensai qu'il devait exister une seconde cavité qui contenait le bassin et les extrémités abdominales du fœtus, ainsi que le placenta : je ne fus pas trompé dans mes conjectures, car en explorant plus attentivement, je trouvai vers le fond de la matrice un orifice excessivement serré sur le fœtus, et après quelques efforts pour en opérer la dilatation, je pus m'assurer que la jambe droite, dont je sentais le pied, était fléchie sur la cuisse du même côté, ce qui ne s'opposait pas peu aux efforts que je tentai pour extraire l'enfant. Une hémorragie, peu considérable à la vérité, mais pouvant devenir plus forte, me forçait de mettre une certaine célérité à la terminaison de l'accouchement; alors, la main droite étendue sur l'abdomen du fœtus, je tâchai de le repousser en bas, en même temps que, de la main gauche, je secondais ce mouvement en tirant légèrement sur les bras. Quelques efforts furent inutiles, et je dus les cesser quelques instans afin de donner du repos à la mère, déjà bien fatiguée.

Je revins à la charge après un certain intervalle, mais je procédai différemment : tous mes efforts furent dirigés vers l'orifice de la seconde cavité, et je parvins à obtenir une dilatation suffisante, après un quart-d'heure, au moins, de travail; dès-lors la nature recouvra toute sa force, et le fœtus fut amené dans le détroit inférieur, et de là extrait, non sans une difficulté nouvelle, mais moins considérable, à cause du volume excessif du ventre du fœtus, qui se trouva rempli d'une sérosité abondante.

L'expulsion de l'enfant terminée, il me restait à extraire le placenta; de légères tractions sur le cordon ombilical en produisirent la rupture vers sa partie moyenne; je le repris dans l'intérieur de la matrice, mais je m'aperçus que l'orifice de la seconde cavité s'était de nouveau fermé après l'expul-

sion du fœtus, et que la rigidité en était même plus considérable; une dilatation pénible et graduée me permit cependant d'introduire la main dans cette seconde poche, et je pus enfin amener au dehors, mais en plusieurs morceaux, un placenta volumineux, mollasse, et se déchirant au moindre effort.

Cas *de résolution complète d'un squirre volumineux au sein droit, obtenue à l'aide d'applications répétées de sangsues ;* par le docteur Fallot, *Médecin à Namur.*

Une dame d'un tempérament qui tient du sanguin et du nerveux, d'un caractère vif et parfois impétueux, issue de parens sains, et l'aînée d'une famille de huit enfans, tous remarquables par leur bonne mine et leur bonne santé, a maintenant vingt-cinq ans. Depuis l'âge de douze, elle a toujours été bien réglée. Sa taille est élevée, ses formes sont prononcées, son embonpoint est médiocre. A quinze ans, elle s'aperçut un jour, en s'habillant, qu'à la partie supérieure externe du sein droit, il existait une tumeur dure, de la grosseur d'un noyau de pêche. Elle ne savait, ni depuis quelle époque elle la portait, ni à quelle cause elle devait l'attribuer. On crut généralement qu'elle avait reçu un coup de coude au sein en walsant. Le médecin qu'on consulta essaya de faire fondre la tumeur, et ordonna pour cet effet des fumigations faites avec du vinaigre bouillant, des frictions mercurielles, et des pilules dans lesquelles entrait probablement l'extrait de ciguë; mais ces moyens produisant de fortes douleurs, et paraissant déterminer l'accroissement de la tumeur, on y renonça. Devenu, en 1817, le parent, par alliance, de cette dame, je fus consulté. La tumeur était alors de la grosseur d'une petite pomme, circonscrite, égale, et mobile sous la peau, dont la couleur n'avait pas éprouvé de changement. Comme elle était parfaitement indolente et stationnaire, je conseillai de la laisser tranquille, de tenir la partie dans une chaleur modérée, de la couvrir, pour cet effet, d'une peau de cigne, et d'éviter tout ce qui pourrait irriter. En 1819, la personne se maria, et elle devint mère dans le mois de décembre 1820. Ses couches furent heureuses, et l'abord du lait aux mamelles ne parut point influer sur l'état de la tumeur. Cependant, comme la dame était décidée à ne point

alaiter son enfant, on fit passer le lait à l'aide d'un régime sévère et de légers minoratifs, sans le secours d'aucune application topique, ce qui avait très-bien réussi, lorsque, le seizième jour après l'accouchement, tout à coup, et sans cause connue, le sein s'enflamma vivement, et, malgré l'application répétée de sangsues, passa en suppuration. Les douleurs furent atroces; trois petits abcès superficiels se formèrent et s'ouvrirent; le pus qu'ils versaient était de la meilleure qualité; la cicatrisation fut prompte; mais, pendant ce travail inflammatoire, la tumeur avait sensiblement augmenté de volume, et envahi un bon tiers du sein. Quoique toujours indolente, circonscrite et mobile, elle gênait excessivement par son poids. De temps en temps, pendant la nuit surtout, des élancemens s'y manifestaient; c'est ce qui me détermina, au mois de février, à y appliquer, deux jours de suite, douze sangsues; les élancemens se dissipèrent; la tumeur retourna à son état d'indolence, et conserva son volume, ce qui causait toujours une sensation de pesanteur et de distension. Je proposai une nouvelle application de sangsues; mais elle fut refusée, tant par la dame, que par ses alentours. Au mois de juin, des élancemens un peu plus vifs cédèrent de nouveau à l'emploi de douze sangsues; je ne pus obtenir qu'on renouvelât l'application; j'avoue cependant que je n'insistai pas beaucoup, parce que je croyais la résolution d'un squirre aussi ancien impossible. Cependant, au mois de novembre dernier, la tumeur étant redevenue douloureuse, on consentit de rechef à l'emploi des sangsues. Je profitai de la circonstance pour en couvrir tout le sein. Le saignement dura vingt-quatre heures. Se réveillant la nuit, baignée dans son sang, la dame, frappée de frayeur, eut plusieurs faiblesses; mais le lendemain, toute souffrance était calmée, et le poids du sein considérablement diminué. Je m'applaudissais de ce succès, mais sans oser attendre celui qu'un heureux hasard me réservait. Il y a aujourd'hui six semaines que la dame est venue m'annoncer que la tumeur était tout à fait disparue; il n'en reste aucune trace.

Note *sur la possibilité de sonder l'urètre de l'homme, avec une sonde tout à fait droite, sans violenter le canal ; ce qui a donné l'idée d'extraire les petits calculs urinaires encore contenus dans la vessie, et de briser les gros avec la pince de Hunter modifiée ;* par M. Amussat, *Aide d'anatomie à l'Ecole de médecine de Paris.*

Convaincu que l'urètre n'offre qu'une légère flexion sous et derrière la symphise des pubis, j'ai été conduit à donner beaucoup moins de courbure à la sonde, comme le font plusieurs chirurgiens, et à la redresser presque entièrement chez un malade affecté de fistule urinaire avec rétrécissement du canal; dans ce cas, j'ai pressenti l'avantage qu'il y aurait à pouvoir tourner la sonde entre les doigts, comme un stylet explorateur des fistules, pour parvenir à franchir plus facilement l'obstacle, sans risquer de faire de fausses routes.

Je n'ai eu qu'une seule fois l'occasion d'employer la sonde d'argent droite sur un malade, et j'ai débarrassé la vessie de glaires et de mucosités purulentes ramassés dans le bas-fond, ce qui n'avait pas lieu avec la sonde ordinaire, mais j'ai sondé facilement un grand nombre de cadavres; et d'ailleurs l'analogie avec les bougies, qui, lorsqu'on les fait tourner dans l'urètre, ne décrivent aucune courbe, me suffit dans ce moment.

La sonde droite m'a fait penser qu'on pourrait retirer des calculs de la vessie avec la pince de Hunter modifiée, ce que j'ai exécuté plusieurs fois sur le cadavre, ainsi que beaucoup d'élèves auxquels j'ai fait part de ce procédé; et j'ai brisé dans la vessie, au moyen de pinces faites exprès, des calculs du volume d'une noix; je n'en ai pas eu de plus gros à ma disposition. Il n'est presque pas besoin de faire observer que ces pierres étaient devenues beaucoup plus dures, par la dessiccation, qu'elles ne l'étaient au moment de leur extraction.

Je me propose de développer ces idées, dont le résultat serait si heureux que je n'ose m'en réjouir avant d'avoir acquis la certitude de pouvoir faire sur le vivant ce qu'on exécute avec facilité sur l'homme mort.

Sur *l'efficacité du fruit du baobab, dans la dysenterie;* par le docteur Louis Frank, *premier Médecin et Conseiller privé de S. A. I. Madame la duchesse de Parme.*

Adanson est le premier qui ait donné une description exacte du baobab, arbre aussi remarquable par sa taille que par sa longévité. C'est donc d'après sa relation que les botanistes ont rangé ce végétal dans la famille des malvacées, sous le nom générique d'*Adansonia*. L'histoire naturelle du baobab est parfaitement connue; mais, comme personne n'a fait mention de l'efficacité de son fruit contre la dysenterie, je vais exposer les notions que j'ai acquises en Egypte sur ses propriétés dans cette affection.

Parmi les objets que les caravanes de la Nubie et du Darfour apportent au Caire, se trouve le fruit du baobab, que les habitans de l'Egypte appellent généralement *habhab*. Prosper Alpin a donné une description peu exacte de ce fruit; celle de Vesling est infiniment meilleure. Dans la Nubie, on appelle ce fruit *gilingis*; dans le royaume de Darfour, il se nomme *tabaldi*.

Le fruit du baobab ressemble beaucoup à une citrouille alongée. Il varie pour les dimensions. J'en ai vu de quatre à dix pouces de longueur, sur trois à six de diamètre. Quelques habitans de la Nubie et du Darfour m'ont assuré en avoir vu, dans leur pays, qui surpassaient de beaucoup cette grandeur. La pellicule qui le couvre est ligneuse, et épaisse d'environ trois lignes; sa couleur est d'un brun foncé; vers son extrémité supérieure, on remarque de légères rugosités, avec une portion du pédoncule, et de l'autre côté, une pointe plus ou moins aiguë, tantôt ouverte, tantôt fermée. En ouvrant ce fruit, on observe de nombreuses loges longitudinales, contenant des graines de différentes formes et grandeurs. Ces graines ressemblent à un haricot de couleur noire; elles sont d'un beau poli, et renferment une substance assez analogue à la noisette; tous les interstices des loges et l'intérieur des grains sont remplis d'une substance rougeâtre, friable, et d'une saveur acide très-agréable. Cette substance était autrefois transportée en Europe, où on lui avait donné le nom de *terre sigillée de Lemnos*. Prosper Alpin a le premier reconnu que cette poudre, regardée jusqu'alors comme une terre de l'Archipel, était une substance purement végétale et originaire de l'E-

thiopie. J'ai montré le fruit du baobab à plusieurs Africains, de contrées fort éloignées les unes des autres ; tous l'ont reconnu sur-le-champ, et se sont réjouis de voir une production aussi chérie dans leur pays. Les renseignemens que j'en ai obtenus, sur l'arbre qui le produit, sont absolument conformes à ce que disent Adanson et autres voyageurs.

Les habitans de la Nubie, du Darfour et de l'Egypte considèrent le fruit du baobab comme un remède très-efficace dans différentes maladies, mais surtout dans la dysenterie, affection si redoutable chez eux par la rapidité de sa marche, non moins que par les grandes difficultés qu'elle présente dans son traitement. J'ai toujours pensé que lorsqu'il s'agit de bien connaître une maladie épidémique et endémique, ou inhérente à un climat aussi singulier que celui de l'Egypte, il était prudent de recueillir le résultat des observations faites par les habitans. Or, voilà ce que j'ai appris d'eux : dès que la maladie se manifeste, ils observent une diète rigoureuse, et boivent une légère décoction de tamarin. Si le mal ne cède pas bientôt, ils emploient le fruit du baobab. D'autres prennent, pendant quelques jours, des petites doses de rhubarbe avant d'en venir à ce dernier. Ils regardent la substance rougeâtre du fruit comme la partie la plus efficace. Durant les premiers jours, ils ne font prendre au malade que la substance qui se trouve dans trois grains, et par la suite on porte le nombre jusqu'à douze ou quinze en vingt-quatre heures. Si le mal ne cède pas après quelques jours, on pile l'écorce du fruit, on en fait une pâte par le moyen d'un peu d'eau, et on donne, plusieurs fois par jour, gros comme une châtaigne de cette pâte ; quelquefois même on fait torréfier les graines, on les pile, et on en fait prendre au malade plusieurs doses dans la journée. Mais la partie la plus active réside évidemment dans la substance farineuse. On emploie cependant avec une égale confiance les différentes parties, lorsque la dysenterie est devenue chronique.

De nombreuses observations m'ayant prouvé que le traitement le plus méthodique de cette maladie m'avait déçu dans mon attente, surtout lorsqu'elle avait pris le caractère chronique, j'ai cru devoir essayer le fruit du baobab, pour vérifier son efficacité si accréditée dans une affection qui se montre fréquemment très-opiniâtre. Le premier malade chez lequel je l'ai employé était réduit à l'extrémité par la dysenterie, qui l'affligeait depuis vingt-cinq jours. Le fruit du baobab le

rétablit en peu de jours, comme par enchantement, et, je l'avouerai franchement, contre mon attente. Encouragé par un succès aussi marqué, j'ai employé ce remède chez plusieurs autres malades avec un égal avantage. Je me souviendrai toujours, avec une satisfaction particulière, d'avoir guéri ainsi, de la dysenterie chronique, mon ami et collègue Ceresole. M. Assalini, témoin de cette guérison, a également employé le fruit du baobab avec succès. J'ai vu, en outre, plusieurs Français qui, instruits par les gens du pays de l'efficacité de ce remède, se trouvèrent fort bien de son usage, après avoir pris inutilement les remèdes les plus accrédités en Europe. Il en est, au reste, de lui comme de bien d'autres ; il n'est pas infaillible. Je l'ai administré plusieurs fois sans succès, et il en est arrivé autant à d'autres médecins [1].

PRIX *proposés par diverses Sociétés.*

L'ACADÉMIE des sciences et belles-lettres de Bruxelles propose la question suivante pour sujet d'un prix :

La définition du nectaire donnée par Linné convient-elle à tous les organes désignés jusqu'à ce jour sous ce nom? En cas de réponse négative, on demande une classification physiologique de ces organes.

L'Académie exige la plus grande exactitude dans les citations. Les auteurs auront soin d'indiquer les éditions et les pages des ouvrages qu'ils citeront.

Le prix consistera en une médaille d'or du poids de trente ducats.

Les Mémoires, écrits en latin, français, hollandais ou flamand, seront adressés à M. Devez, Secrétaire perpétuel, avant le 1er janvier 1823.

[1] Nous sommes fort éloignés de croire le fruit du baobab doué de vertus spéciales contre la dysenterie ; mais les observations recueillies par M. le docteur Frank nous ont paru intéressantes, comme nouvelle preuve expérimentale en faveur de cet axiome théorique, qu'il faut combattre la dysenterie par les boissons mucilagineuses et acidules. Il est curieux de voir des peuples grossiers, n'écoutant que la voix de la nature, adopter empiriquement un mode de traitement fort raisonnable contre une affection dans laquelle on n'administrait naguère encore chez nous que les substances les plus propres à l'exaspérer, et à laquelle, dans presque toutes les autres parties de l'Europe, on n'oppose que des médicamens incendiaires. (J.)

La Société de géographie de Paris propose la question suivante pour sujet d'un prix de 1200 francs, qu'elle décernera dans la première assemblée générale annuelle de 1824 :

Rechercher l'origine des divers peuples répandus dans les îles du grand Océan, situées au sud-est du continent de l'Asie : en examinant les différences et les ressemblances qui existent entre eux et avec les autres peuples, sous le rapport de la configuration et de la constitution physique, des mœurs, des usages, des institutions civiles et religieuses, des traditions et des monumens, en comparant les élémens des langues, relativement à l'analogie des mots et aux formes grammaticales, et en prenant en considération les moyens de communication d'après les positions géographiques, les vents régnans, les courans et l'état de la navigation.

Les Mémoires devront être remis au bureau de la Commission centrale, avant le 1er février 1824.

La Société de médecine de Louvain décernera, en 1823, une médaille d'or de 20 ducats à l'auteur du meilleur Mémoire qui lui parviendra sur cette question :

Existe-t-il, dans l'état de maladie, une condition ou un mode général des forces, dont la connaissance soit nécessaire pour fixer les indications thérapeutiques?

Si cette condition existe, indiquer en quoi elle consiste ; déterminer, par des faits circonstanciés, les signes qui la caractérisent dans les maladies que les nosographes ont désignées sous les noms de fièvres, phlegmasies et hémorragies ; présenter enfin les vues thérapeutiques qui en découlent.

Si cette condition n'existe pas, faire connaître les causes qui induisent en erreur les praticiens qui prennent l'état des forces pour bases des indications curatives.

La Société désire que cette question soit traitée dans le sens de sa devise : *Experientiâ et ratione.*

Les Mémoires, écrits en latin, hollandais ou français, seront adressés, avant le 1er mai 1823, à M. le docteur Jacotot, Secrétaire de la Société.

Observations météorologiques *relevées de celles faites à l'Observatoire Royal, du* 22 avril *au* 22 mai 1822 *inclusivement, temps de la durée du soleil dans le signe du taureau, ou durée de la terre en opposition avec cette constellation, formant le mois météorologique de* mai, *de* 31 *jours.*

Phases de la lune.	Mois.	Jours du mois civil.	Jours du mois météor.	Therm. selon Réaumur. matin. deg.	dix.	midi. deg	dix.	soir. deg.	dix.	Baromètre ancien. matin. pou.	lig.	midi. pou.	lig.	soir. pou.	lig.	Vents. matin.	midi.	soir.
Lune d'Avril.	Avril 1822.	22	1	7	8	7	8	10	6	27	7	27	6	27	6	S. O.	Ouest.	Ouest.
		23	2	6	8	12	8	19	5	27	6	27	7	27	7	S. O.	S. O.	S. O.
		24	3	3	7	13	4	14	0	27	10	27	10	27	10	Sud.	Sud.	Sud.
		25	4	4	8	12	8	10	4	27	11	27	11	27	11	S. O.	S.O. fort	S. O.
		26	5	5	6	12	6	12	8	28	1	28	1	28	2	O. S. O.	Ouest.	S. O.
		27	6	4	0	15	6	15	6	28	1	28	1	28	2	Sud.	Sud.	S. O.
☽ P. Q.		28	7	8	6	17	8	16	1	28	3	28	3	28	4	Sud.	Sud.	Sud.
		29	8	8	4	17	8	18	5	28	3	28	3	28	2	Nord.	Est.	Est.
		30	9	9	0	17	7	17	4	28	2	28	2	28	2	Est.	E.N.E.f^t	E.N.E.f^t
	Mai 1822.	1	10	6	4	13	6	14	7	28	2	28	2	28	2	E. N. E.	E N E t-f^t	E.N.E.f^t
		2	11	5	8	13	3	14	5	28	2	28	2	28	1	N. E.	E. N. E.	Est.
		3	12	4	2	14	3	16	0	28	1	28	1	28	2	N. E.	Est.	S. E.
		4	13	7	8	18	8	17	4	27	8	27	9	27	9	Sud.	Sud.	S. S. O.
		5	14	10	6	18	3	19	1	27	9	27	9	27	10	S. S. E.	S. S. E.	S. S. E.
P. L. *Décours.*		6	15	12	2	20	3	19	3	27	10	27	10	27	10	Sud.	S. E.	Sud.
		7	16	10	0	19	9	19	6	27	10	27	10	27	11	S. S. E.	Sud.	Sud.
		8	17	11	8	12	1	10	9	27	10	27	10	27	10	Ouest.	Nord.	Nord.
		9	18	7	6	11	2	11	8	27	9	27	8	27	7	E. N. E.	E. N. E.	E. N. E.
		10	19	8	7	14	2	14	1	27	5	27	6	27	4	O. S. O.	S. O.	S. O.
		11	20	7	9	10	6	19	0	27	7	27	7	27	8	S. O.	Ouest.	Nord.
		12	21	7	6	11	5	9	6	27	7	27	7	27	8	Ouest.	O. faible.	Nord.
		13	22	10	6	18	3	19	1	27	9	27	10	27	10	S. S. E.	S. S. E.	S. S. E.
☾ D. Q.		14	23	8	0	12	7	13	4	27	10	27	10	27	10	N. O.	Nord.	Nord.
		15	24	8	5	14	2	14	5	27	11	27	11	27	11	Nord.	Nord.	Nord.
		16	25	8	0	14	4	15	8	27	11	27	11	27	11	Nord.	Nord.	N. N. O.
		17	26	11	5	18	6	19	0	28	0	28	1	28	1	N. O.	Calme.	Ouest.
		18	27	11	9	18	5	16	7	27	11	27	10	27	11	Ouest.	Ouest.	N. O.
		19	28	11	2	20	0	21	4	28	1	28	1	28	1	N. O.	Ouest.	Ouest.
● N. L.		20	29	12	0	22	0	23	0	28	1	28	2	28	2	Ouest.	Ouest.	Ouest.
		21	30	11	2	19	4	20	4	28	2	28	3	28	4	Ouest.	Ouest.	Ouest.
		22	31	10	4	19	8	20	0	28	3	28	3	28	3	Nord.	N. E.	N. E.

Température la plus élevée du présent mois, 23 deg. 0 dix. — La moins élevée, 3 deg. 7 dix. — *Température moyenne*, 13 deg. 2 dix. — Celle du mois précédent, 8 deg. 8 dix. — Celle du mois de mai de l'année passée, 11 deg. 7 dix.; moins élevée de 1 deg. 5 dix.

Plus grande pression de l'atmosphère, 28 pouc. 4 lig. répondant à 4 deg. de beau temps. — Moins grande pres. 27 pouc. 4 lig. répondant à 8 deg. de mauvais temps. — *Pression moyenne*, 28 pou., répondant à temps mixte.

Vents ayant dominé pendant ce mois, ceux de la partie du *Sud* et de *l'Ouest*, dans la proportion de 11 jours sur 30.

Observations météorologiques *relevées de celles faites à l'Observatoire Royal, du* 22 avril *au* 22 mai 1822 *inclusivement, temps de la durée du soleil dans le signe du taureau, ou durée de la terre en opposition avec cette constellation, formant le mois météorologique de* mai, *de* 31 *jours.*

Phases de la lune.	Mois.	Jours du mois civil.	Jours du mois météor.	État du ciel atmosphérique. le matin.	vers midi.	le soir.	Variations du niveau des eaux de la Seine. m. cent.
Lune d'Avril.	Avril 1822.	22	1	*pluie fine*, brouill.	*pl. abond.*, brouill.	couvert.	0 58
		23	2	couv., *pluie* à 7 h.	nuageux.	nuageux.	0 52
		24	3	nuageux.	quelques éclaircies.	nuageux.	0 54
		25	4	nuageux.	couvert.	*pl. par intervalles.*	0 54
		26	5	nuageux.	nuageux.	très-nuageux.	0 57
		27	6	nuageux, brouillard.	nuageux.	nuageux.	0 62
☽ P. Q.		28	7	couvert, brouillard.	couvert.	nuageux.	0 62
		29	8	beau ciel, brouill.	très-beau ciel.	très-beau ciel.	0 65.
		30	9	beau ciel.	nuag., brouil. à l'hor.	beau ciel.	0 53
	Mai 1822.	1	10	beau ciel.	beau ciel.	nuageux.	0 62
		2	11	nuag. bl. à l'horizon.	nuageux.	nuageux.	0 52
		3	12	nuageux.	nuageux.	nuageux.	0 53
		4	13	nuageux.	très-nuageux.	*qlq. gouttes d'eau.*	0 42-
		5	14	*pluie fine*, brouill.	nuageux.	nuageux.	0 42
● P. L. *Décours.*		6	15	couvert, brouillard.	nuageux.	nuageux.	0 44
		7	16	*pluie abondante.*	couvert.	*pluie fine.*	0 41
		8	17	couvert.	couvert.	couvert.	0 41
		9	18	*pluie fine*, brouill.	*pluie* par intervalles.	couvert.	0 49
		10	19	couvert, brouillard.	*pluie fine.*	*pluie.*	0 45
		11	20	*pluie*, brouillard.	couvert, brouillard.	*pluie fine.*	0 51
		12	21	*pluie fine*, brouill.	nuageux.	nuageux.	0 51
		13	22	couvert, brumeux.	couvert.	couvert.	0 93
☾ D. Q.		14	23	couvert.	nuageux.	pet. nuag. à l'horizon.	1 15
		15	24	nuageux.	pet. nuag. à l'horizon.	nuageux	1 35
		16	25	nuageux.	nuageux.	nuageux.	1 36
		17	26	nuag., *pl.* av. le jour.	quelques éclaircies.	très-nuageux.	1 46
		18	27	couvert.	quelques éclaircies.	*qlq. gouttes d'eau.*	1 49
		19	28	beau ciel, brouill.	nuageux.	nuageux.	1 47
● N. L.		20	29	nuageux, brouillard.	ciel à demi-couvert.	*pluie*, tonnerre.	1 45
		21	30	nuageux, brouillard.	petits nuages au S. O.	nuageux.	1 39
		22	31	lég. nuag., brouillard.	beau ciel.	ciel trouble.	1 35

Nombre des jours dans lesquels il est tombé de la pluie, 13, un desquels avec tonnerre.
Dans le mois précédent, 5.
Plus grand intervalle sans pluie, 8 jours.

Hauteur moy. pendant ce mois, 0 mèt. 78 cent. 30 millimèt. — Celle du mois précédent, 0 mèt. 82 centimèt.

TABLE

Des Matières contenues et des Auteurs cités dans le Tome douzième [1].

ACCOUCHEMENT laborieux (Cas d'), par Ménard, p. 370.
Air *insalubre (de l') et de la fièvre d'Espagne*, par Cadet ; analyse, 355.
Anatomie lithographiée de l'homme, par J. Cloquet ; analyse, 187.
Anatomie *physiologique*, par Rolando ; analyse, 74.
Amussat, 374.
Arsénieux (Emploi de l'acide) à l'intérieur dans la névralgie frontale, par Lalaurie, 327.
Art d'être malade (Essai sur l'), pour servir de conseil aux personnes en bonne santé, par Virey, 193.
Artères (Sur les causes de la vacuité des) après la mort, par Carson, 232.

Baobab (Sur l'efficacité du fruit de) dans la dysenterie, par Frank, 375.
Bégin (L.-J.), 158, 177, 261, 355.
Bidault de Villiers, 247.
Boisseau (F.-G.), 165.
Botanique (*Nouveaux élémens de*) *et de physiologie végétale*, par Richard ; analyse, 360.
Bricheteau (I.), 149, 154, 272.
Broussais (F.-J.-V.), 247.

Cadet (M.), 355.
Caillot (L.), 77.
Camoin (Joseph), 19.
Carson (J.), 232.
Castel (L.), 350.
Cellulaire (Sur l'état anatomique de la peau et du tissu) sous-cutané, dans la fièvre jaune, par Desmoulins, 15.
Copeland (Th.), 240.
Cloquet (Jules), 187.
Croup (*Traité théorique et pratique du*) *d'après les principes de la doctrine physiologique*, par Desruelles ; analyse, 81.
Cruveilhier (Jean), 149.

Deleau, 357.
Desmoulins (A.), 19, 97.
Desruelles (H.-M.-J.), 81.
Dilatation des couches d'air (Sur le rapport entre la) et l'activité des miasmes considérés comme cause de la fièvre jaune et des autres formes

[1] Les caractères italiques indiquent les ouvrages dont on n'a donné que les extraits, et les auteurs de ces mêmes ouvrages, ou ceux qui ne sont cités qu'incidemment.

de l'irritation gastro-intestinale, par Desmoulins, 97.
Doctrines *médicales* (*Histoire de quelques*) *comparées à celle de M. Broussais*, par Fodéra; analyse, par Castel, 333.

Enfans (*Essai sur l'éducation physique des*), par Ratier; analyse, par Falret, 180.

Faculté *de médecine de Paris* (*Séance publique de la*); analyse, 69.
Facultés intellectuelles (Essai sur les), par Leroy (1[er] article), 36; (2[e] et dernier article), 121.
Fallot, 282, 372.
Falret, 185, 262.
Fièvre intermittente pernicieuse délirante (Cas de), 188; syncopale, 363.
Fièvres intermittentes (Observations sur l'emploi du sulfate de quinine dans les), 283.
Fièvre jaune (*Recherches sur la*), par Rochoux; analyse, 273.
Fodéra, 333.
Fodéré, 211, 289.
Foie (Quelques considérations sur la structure du) et du rein, par Mappes, 223.
Frank (Louis), 375.

Hôpitaux (Notice sur l'état des) de quelques chefs-lieux de départemens, sur les maladies les plus fréquentes et la topographie médicale de ces départemens, par Fodéré (1[er] article), 211; (2[e] article), 289.
Hygiène (*Cours élémentaire d'*), par Rostan; analysé par Londe, 86.
Hypochondrie (*Considérations sur l'*), par Falret; analyse, par Bricheteau, 262.

Inductions physiologiques et pathologiques sur les différentes espèces d'excitabilité et d'excitement, sur l'irritation et sur les puissances excitantes, débilitantes et irritantes, par Rolando; analyse, par Bégin, 165.
Instinct *des animaux* (*Histoire des mœurs et de l'*), par Virey; analyse, 72.

Jourdan (A.-J.-L.), 165.

Krueger (J.-F.), 308.

Lalaurie, 327.
Larrey, 35.
Lassis, 361.
Leroy (Camille), 36, 121.

Maingault (M.), 351.
Maladies *épidémiques* (*Causes des*), *moyens d'y remédier et de les prévenir*, par Lassis; analyse, 361.
Maladies *des artisans* (*Traité des*) *et de celles qui résultent des diverses professions*, par Ramazzini et Patissier; analyse, par Bricheteau, 140.
Mappes (J.-M.), 223.
Marcolini (F.-M.), 79.
Maria-Gelcen (M.-F.), 1, 108.
Médecine *opératoire*, par Sabatier; analyse, 158.
Médecine *opératoire lithographiée*, par Maingault; analyse, par Bégin, 351.

Médecine *pratique*, *éclairée par l'anatomie et la physiologie pathologiques*, par Cruveilhier; analyse, par Bricheteau, 149.
Menard (A.), 370.

Névralgie faciale (Histoire d'une), guérie par l'emploi de l'acide arsénieux à l'intérieur, par Lalaurie, 327.

Observations météorologiques, relevées de celles faites à l'observatoire royal, du 21 janvier au 19 février 1822, 94; du 20 février au 21 mars, 191; du 22 mars au 21 avril, 287; du 22 avril au 22 mai, 379.
Oiseaux *du cabinet d'histoire naturelle du Jardin du Roi* (*Galerie des*), par Oudart et Vieillot; analyse, 185.
Oudart (Paul), 185.

Pathologie générale (*Elémens de*) *et de physiologie pathologique*, par Caillot; analyse, 77.
Patissier (Ph.), 141.
Peau (Sur l'état anatomique de la) et du tissu cellulaire sous-cutané dans la fièvre jaune, par Desmoulins, 15.
Physiologie *pathologique* (*Elémens de pathologie générale et de*), par Caillot; analyse, 77.
Physiologie (*Traité de*) *appliquée à la pathologie*, par Broussais; analyse, par Bégin, 247.

Quinine (Observations sur l'emploi du sulfate de) dans les fièvres intermittentes, par Fallot, 283.

Ramazzini, 141.
Ratier, 180.
Rectum (*Observations sur les principales maladies du*) *et de l'anus*, par Copeland; analyse, par Bidault de Villiers, 240.
Rein (Quelques considérations sur la structure du foie et du), par Mappes, 223.
Reproduction *de l'homme* (Doctrine nouvelle de la), suivie du tableau des variétés de l'espèce humaine, par Tinchant; analyse, 177.
Richard (A.), 560.
Richard-Calve, 363.
Rochoux (J.-A.), 273.
Rolando (L.), 74, 165.
Rostan (L.), 86.

Sabatier (R.-B.), 158.
Salles (Marie-Charles), 155.
Sanson (L.-J.), 158.
Squirre volumineux au sein droit (Cas de résolution complète d'un), obtenue à l'aide d'applications répétées de sangsues, par Fallot, 372.
Suchet (L.), 189.
Suicide (*Considérations sur le*), par Falret; analyse, par Bricheteau, 262.
Sympathies (Des) des organes, du corps humain considérées sous le rapport de l'utilité de leur connaissance dans la médecine pratique, par Maria-Gelcen (2e article), 1; (3e et dernier article), 108.

Taille recto-vésicale (Observation relative à l'extraction

d'un calcul urinaire, opérée au moyen de la), par Camoin, 19.
Terre (Sur les rapports de la) avec l'univers, et les principales révolutions que sa surface a éprouvées, par Krueger, 308.
Tétanos traumatique partiel (Notice sur un), par Larrey, 23.
Tinchant, 177.
Tympan (*Mémoire sur la perforation de la membrane du*), par Deleau; analyse, 357.
Urètre de l'homme (Note sur la possibilité de sonder l'), avec une sonde tout à fait droite, sans violenter le canal, par Amussat, 374.
Variétés, 286.
Variole (*De la*) *ou petite-vérole*, par Salles; analyse, 155.
Vieillot (L.-P.), 185.
Virey (J.-J.), 72, 193.

FIN DE LA TABLE ET DU TOME DOUZIÈME.

IMPRIMERIE DE C.-L.-F. PANCKOUCKE.

